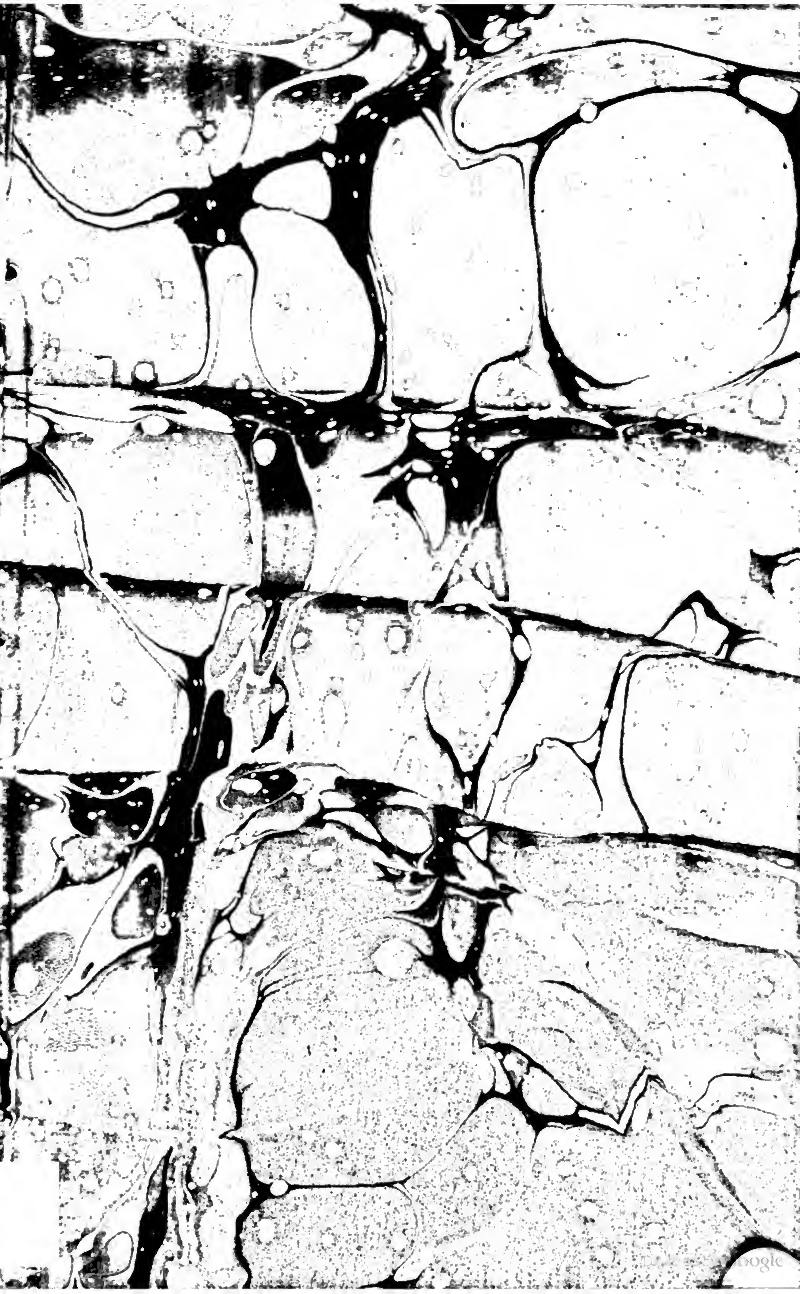




L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES
DES FAITS HISTORIQUES,
DES INSCRIPTIONS, DES CHRONIQUES,
ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS,
AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

Cet ouvrage se trouve aussi :

Chez ARTHUS-BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, à Paris.

L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES
DES FAITS HISTORIQUES, DES INSCRIPTIONS, DES CHRONIQUES, ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS, AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE;

Par le moyen d'une Table Chronologique, où l'on trouve les Années de la Période Julienne, les Années du Monde, les Olympiades, les Années de Rome, l'Ère de Nabonassar, l'Ère des Séleucides ou des Grecs, l'Ère Césaréenne d'Antioche, l'Ère Julienne, l'Ère d'Espagne, l'Ère Actiaque, le Cycle de Dix-Neuf Ans ou Nombre d'Or, etc., etc., et la Chronologie des Éclipses;

Avec une Dissertation sur l'Année ancienne; l'Abrégé de l'Histoire Sainte; les Grands-Prêtres des Hébreux; les Gouverneurs de Syrie; les Rois d'Égypte; ceux de Tyr et de Sidon ou de Phénicie; les anciens Rois de Syrie; les Rois Séleucides de Syrie, ceux de Babylone, d'Assyrie, de Médie, de Perse, des Parthes, d'Arménie, de Bactrie, d'Emèse, d'Edesse, d'Albanie, de Colchide, d'Ibérie, d'Adiabène, de Cappadoce, de Pont, de Thrace, de Macédoine, de Bosphore Cimmérien, de Pergame, d'Epire, de Sicile, etc. etc.; les Empereurs de la Chine; l'Histoire Romaine et celle des Carthaginois.

PAR UN RELIGIEUX DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR;

Imprimé pour la première fois sur les manuscrits des Bénédictins, mis en ordre

Par M. DE SAINT-ALLAIS, chevalier de plusieurs Ordres, auteur de l'Histoire généalogique des Maisons souveraines de l'Europe.

Et formant la première partie de la nouvelle édition in-8°. et in-4°.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ MOREAU, IMPRIMEUR DE S. A. R. MADAME,
SUCCESSEUR DE M. VALADE, RUE COQUILLIÈRE, N°. 27.

1819.

L'ART

DE

VÉRIFIER LES DATES

AVANT JÉSUS-CHRIST.

SUITE

DE L'ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE SAINTE.

SCHISME DES DIX TRIBUS.

ROIS DE JUDA.

ROBOAM.

962. Roboam, fils de Salomon et de Naama, princesse ammonite, commence à régner sur les deux tribus de Juda et de Benjamin. L'Écriture dit qu'il avait alors quarante ans. Mais ce nombre est une altération faite au texte par les copistes; car Salomon ne prit de femmes

ROIS D'ISRAEL.

JÉROBOAM.

962. Jéroboam, fils de Nabath, de la tribu d'Éphraïm, natif de Saréda, ayant été reconnu solennellement roi par les dix tribus d'Israël, établit d'abord son siége à Sichem, qu'il rebâtit et fortifia; mais il le transporta depuis à Thersa. Ce prince, dans la crainte que ses sujets,

ROIS DE JUDA.

étrangères, et défendues par la loi, qu'après avoir bâti son palais et celui de la reine, c'est-à-dire, au plutôt dans la vingt-quatrième année de son règne. Ainsi, à sa mort, Roboam ne pouvait être que dans la quinzième année de son âge.

Ce prince s'étant sauvé de Sichem à Jérusalem après la révolte des dix tribus, assemble une armée de cent quatre-vingt mille hommes, avec laquelle il marche contre Jéroboam. Mais le prophète Séméias étant venu à sa rencontre l'arrête, lui défend, de la part du Seigneur, de poursuivre son dessein, et lui ordonne de retourner à Jérusalem. Les prêtres et les lévites qui avaient quitté Jéroboam, soutiennent, pendant trois ans, le vrai culte en Judée.

959. Roboam s'applique, dans cet intervalle, à bâtir ou à fortifier plusieurs villes. L'Ecriture (*Paralip.*, liv. II, ch. 11), en compte jusqu'à quinze.

Roboam tombe dans l'idolâtrie, et y entraîne son peuple. Les Juifs dressent des autels, et érigent des statues sur toutes les hauteurs, et dans tous les bois de futaie qu'ils avaient consacrés. Dieu ne laissa pas cette apostasie, presque générale, impunie.

ROIS D'ISRAEL.

allant aux fêtes de Jérusalem, ne retournassent sous la puissance de la maison de David, érige deux veaux d'or, l'un à Béthel et l'autre à Dan, et ordonne à son peuple de porter ses vœux dans l'un ou l'autre de ces lieux. Les prêtres et les lévites se retirent à Jérusalem, et Jéroboam leur substitue des sacrificateurs de la lie du peuple; il fait plus, il usurpe lui-même les droits de la sacrificature. Tandis qu'il offre de l'encens sur un des autels qu'il avait élevés, un prophète vient lui prédire que ce lieu sera détruit par un roi de Juda, nommé Josias. Jéroboam étend la main pour le faire arrêter. Sa main se sèche aussitôt, l'autel se fend, et le roi n'obtient sa guérison qu'à la prière du prophète, qui s'en retourne sans vouloir manger en ce lieu, suivant la défense que le seigneur lui en avait faite. Un vieux prophète de Béthel apprenant les merveilles qui venaient d'arriver, court après l'homme de Dieu, le ramène chez lui, et l'engage à manger, feignant une révélation qui l'autorisait pour en agir de la sorte. L'homme de Dieu s'étant remis en route après le repas, est dévoré par un lion, en punition de sa désobéissance.

ROIS DE JUDA.

958. Sésac, roi d'Egypte, à la sollicitation de Jéroboam, attaque Roboam avec une armée de douze cents charriots de guerre, et un nombre prodigieux de soldats. Il prend plusieurs villes de Juda, et s'avance jusqu'à Jérusalem. Il assiége cette ville où Roboam s'était renfermé, la prend, pille le temple et le palais du roi, et se retire. Entre les dépouilles qu'il emporte, l'E*criture* marque les deux cents boucliers d'or, c'est-à-dire, couverts de lames d'or, que Salomon avait fait faire pour ses gardes. Cette humiliation ne changea pas le cœur de Roboam. Il y eut toujours guerre entre lui et Jéroboam.

946. Mort de Roboam, dans la trente-deuxième année de son âge, et la dix-septième de son règne. Prince sans valeur, sans prudence, et sans religion, il allia la timidité avec la fierté, la bassesse d'ame, avec la hauteur de caractère. Il avait épousé dix-huit femmes et soixante concubines, dont il laissa vingt-huit fils et soixante filles. Les prophètes Séméias et Addo avaient écrit l'histoire de son règne; mais leur ouvrage est perdu depuis très-long-tems.

ROIS D'ISRAEL.

Cependant, tous ceux d'Israël qui avaient la crainte du Seigneur, continuent d'aller aux solennités de Jérusalem.

959. Jéroboam, pour les en détourner, établit, la quatrième année de son règne, une fête semblable à celle des Tabernacles, et la fait célébrer à Béthel. Ce trait de politique fit son effet, et consomma le schisme des tribus.

Abia, fils de Jéroboam, étant tombé dangéreusement malade, ce prince envoie sa femme à Silo, consulter le prophète Ahias, sur l'événement de cette maladie. La princesse se déguise pour n'être point reconnue. Mais le prophète, quoiqu'aveugle, la reconnaît aussitôt qu'elle entre dans sa maison. Il lui reproche les crimes et l'ingratitude de son époux, lui déclare que son fils n'en reviendra pas, et lui prédit la ruine de sa maison.

Jéroboam est battu par Abiam, roi de Juda, qui lui tue cinq cent mille hommes sur huit cent mille qui composaient son armée. Dieu le frappe ensuite d'une maladie de langueur, pendant laquelle Nadab, son fils, prend les rênes du gouvernement.

943. Jéroboam meurt la vingt-deuxième année de son règne, dit l'Ecriture. Mais il

ROIS DE JUDA.

ABIAM.

946. Abiam, fils de Roboam et de Maacha, fille ou petite-fille d'Absalon, commença à régner sur Juda la dix-huitième (1) année de Jéroboam. Son cœur, il s'en fallait bien, ne fut point parfait devant le Seigneur, comme l'avait été celui de David; il marcha au contraire dans la voie criminelle de Roboam.

Dieu cependant lui fait remporter avec quatre cent mille hommes une victoire signalée sur Jéroboam qui l'était venu attaquer avec huit cent mille. Abiam meurt dans la troisième année de son règne. L'Écriture dit qu'il prit quatorze femmes dont il eut vingt-deux fils et seize filles; il paraît que plusieurs de ces enfans vinrent au monde après la mort de leur père. Sa vie avait été soigneusement écrite par le prophète Addo; mais cette histoire n'est pas venue jusqu'à nous.

ASA.

944. Asa, fils d'Abiam et d'Ana, issu de la famille d'Absalon ou d'Abessalon, succède à son père étant fort jeune, la vingtième année de

ROIS D'ISRAEL.

paraît qu'il s'est glissé une faute de copiste dans ce nombre, et qu'au lieu de vingt-deux il faut lire vingt.

NADAB.

943. Nadab, fils de Jéroboam, lui succède au royaume d'Israël la deuxième année d'Asa, roi de Juda. Il fut aussi méchant que son père; mais il ne l'égala pas en valeur. Son règne fut de deux années entières.

Baaza, dans la troisième année d'Asa, roi de Juda, s'élève contre Nadab, et le met à mort près de Gebbethon, ville des Philistins, dont il faisait le siége.

BAAZA.

942. Baaza, fils d'Ahias, de la tribu d'Issachar, s'empare du trône d'Israël, après avoir mis à mort Nadab; il extermina, comme le Seigneur l'avait prédit par son prophète, la maison de Jeroboam, ce qui ne l'empêcha pas d'imiter ses impiétés. Son règne commença la troisième année de celui d'Asa, roi de Juda. Ces deux princes furent en état de guerre, vis-à-vis l'un de l'au-

(1) Il faudrait ici 17e. au lieu de 18e., et 19e. au lieu de 20e., à l'article d'Asa. On n'a pu accorder ensemble les dates de l'Ecriture d'une manière satisfaisante. (*Note des Éditeurs.*)

ROIS DE JUDA.

Jéroboam, roi d'Israël, sous la tutelle de son aïeule Maacha. Cette princesse, quoiqu'impie, fit jouir d'une profonde paix les États de son fils pendant les dix premières années de son règne; elle employa ce temps de calme à fortifier les villes de Juda et à former à son fils une armée de trois cent mille hommes; précaution dont il se trouva fort bien. Mais la régence de cette princesse fut d'ailleurs très-funeste à la religion; elle abusa de son autorité pour établir dans Juda les plus abominables superstitions de l'idolâtrie. Asa, devenu majeur, ôta l'intendance des sacrifices de Priape à sa mère, abattit le bois consacré à cette idole infâme qu'il brûla près du torrent de Cédron, renversa la caverne où elle était adorée, rétablit le culte du Seigneur et bâtit de nouvelles forteresses; on acheva celles que Maacha avait commencées.

935. L'an dixième et non quinzième de son règne, Asa fut attaqué par Zara, roi d'Ethiopie ou plutôt de Chus, c'est-à-dire de cette partie de l'Arabie qui est confinée au détroit de Babel-Mandel. Zara était entré dans le pays de Juda avec un million d'hommes, et s'était avancé jusqu'à Maresa. Asa vint au-devant de

ROIS D'ISRAEL.

tre, durant tout le tems qu'ils régnèrent. Mais les grandes hostilités ne commencèrent proprement que la quatorzième année de Baaza (929; seizième d'Asa, et trente-quatrième depuis la séparation des dix tribus.) Baaza vint alors sur les terres de Juda, avec une puissante armée, et entreprit de fortifier Rama, ville située dans les gorges des montagnes, à six ou sept milles de Jérusalem, afin d'empêcher ses sujets d'aller porter leurs vœux au temple du Seigneur. Pour se procurer un appui solide, il fait alliance, dans le même tems, avec Benhadad, roi de Syrie, contre Asa. Mais bientôt après, gagné par l'argent du roi de Juda, Benhadad se tourne contre Baaza, et s'empare d'une partie de son pays. Cette irruption oblige Baaza d'abandonner son entreprise, pour aller s'opposer aux progrès du roi de Syrie.

Le prophète Jéhu, fils d'Hanani, prédit à Baaza la ruine de sa postérité. Ce prince impie donne ordre qu'on le tue. Il meurt lui-même dans la vingt-quatrième année de son règne, et on l'inhume à Thersa, alors capitale des dix tribus.

ROIS DE JUDA.

lui, le vainquit, le poursuivit jusqu'à Gerare qui est à l'extrémité de la Palestine du côté du midi, prit plusieurs villes ennemies aux environs de Gerare, et revint triomphant à Jérusalem avec son armée chargée de butin. Cette victoire était un miracle et le fruit de la confiance qu'Asa avait eue dans les secours du ciel. *Le Seigneur*, dit l'Écriture (paralip. II, c. 14), *frappa les Éthiopiens en présence d'Asa; ils furent entièrement défaits, parce que le Seigneur les taillait en pièces pendant que son armée combattait.*

928. L'an seize du règne de ce prince, Baaza, roi d'Israël, entre dans Juda et fortifie Rama d'une muraille tout autour, afin que nul du royaume d'Asa ne puisse ni entrer sur ses terres, ni en sortir de ce côté-là. (Le texte sacré met ceci en l'an trente-six d'Asa, par une erreur manifeste de copiste; car Baaza commença à regner l'an troisième d'Asa, et son règne ne fut que de vingt-quatre ans.) Asa prend tout l'or et l'argent qui étaient dans les trésors du temple et du palais, en fait présent à Benhadad, roi de Syrie, ce qui l'engage à tourner ses armes contre le roi d'Israël, et arrête les desseins de Baaza. Asa fait

ROIS D'ISRAEL.

ELA.

919. Ela succède à Baaza, son père, dans le royaume d'Israël. Zamri, l'un des officiers généraux d'Ela, se révolte contre lui, et l'ayant surpris à Thersa, dans un festin, où il était ivre, le met à mort, dans la deuxième année de son règne.

ZAMRI.

918. Zamri, ou Zambri, se fait proclamer roi d'Israël, et commence par exterminer toute la race de Baaza. Il ne jouit de son usurpation que sept jours. Amri étant venu à Thersa l'assiéger, il s'enferme dans son palais, et s'y brûle avec toute sa maison.

AMRI.

918. Amri, ou Homri, est reconnu roi par la moitié des Israëlites, dont l'autre moitié se déclare pour Thebni. Le parti d'Amri fut le plus fort, et Thebni étant mort sur ces entrefaites, ou ayant été tué, suivant Josephe, Amri demeura seul roi d'Israël, après quatre ans de guerre civile. C'est pour cela que l'écriture ne commence à compter les années du règne d'Amri, que de la trente et

ROIS DE JUDA.

enlever par ses sujets tous les matériaux que le roi d'Israël avait rassemblé à Rama, et s'en sert pour fortifier Gabaa de Benjamin et Maspha.

Le prophète Hanani reprend Asa d'avoir mis sa confiance dans le roi de Syrie et non dans le Seigneur. Asa s'offense de cette liberté, fait mettre le prophète en prison, et punit de mort plusieurs d'entre le peuple qui avaient pris sa défense.

904. Ce prince meurt de la goutte dans la quarante-unième année de son règne et la quarante-sixième de son âge. Ceux qui le supposent beaucoup plus âgé, ne font pas attention qu'Abiam, son père, mourut à l'âge tout au plus de vingt ans, n'en ayant régné que trois, et étant fils de Roboam, mort dans la trente-deuxième année de son âge.

A ses funérailles, Asa fut placé sur un lit rempli de parfums, auxquels on mit le feu, non pour le consumer, mais pour le pénétrer et le conserver. (*Paralip.* XVI, 14.) Il paraît, par divers passages de l'Ecriture, que les Juifs embaumaient les corps à peu près de la même manière que les Egyptiens, les entourant d'une grande quantité de matières desséchantes, après quoi ils les mettaient dans des sépulcres

ROIS D'ISRAEL.

unième de celui d'Asa, quoique Zamri ait été tué la vingt-septième du règne de ce prince.

914. Amri, la cinquième année de son règne, acheta de Somer une montagne, sur laquelle il bâtit une nouvelle ville, à laquelle il donne le nom de Samarie, et dont il fait sa capitale. Il résidait auparavant à Thersa.

Ce prince ne se contenta pas de porter ses sujets à l'idolâtrie, par son exemple et ses discours pernicieux, il les y contraignit par des lois. (Michée, VI, 16.)

907. Amri meurt la douzième année de son règne, à compter depuis la mort de Zamri.

ACHAB.

907. ACHAB succède à son père Amri, la trente-huitième année du règne d'Asa, roi de Juda. Il épousa Jésabel, fille d'Ethbaal ou Ithobal, roi des Sidoniens, ou plutôt des Tyriens. Cette femme l'engagea dans le culte des idoles phéniciennes, surtout de Baal, auquel il fit bâtir un temple, et dans mille autres abominations, en sorte qu'Achab, aux termes de l'Ecriture, surpassa tous ses ancêtres en impiété.

Une grande sécheresse cause la famine dans la terre d'Is-

ROIS DE JUDA.

qui étaient de petits caveaux ou cabinets taillés dans le roc, dont chacun avait une table de la meme matière, sur laquelle on posait le corps.

JOSAPHAT.

904. JOSAPHAT succède à son père Asa, l'an quatrième du règne d'Achab, roi d'Israël. Il avait alors, suivant le texte hébreu et la vulgate, trente-cinq ans : mais il y a dans ce nombre faute de copiste, et l'on doit dire vingt-cinq ans. La mère de Josaphat, fille de Salahi, se nommait Azuba. Ce prince, dès qu'il eut pris les rênes du gouvernement, donna ses soins pour bannir du royaume de Juda l'ignorance, la corruption des mœurs et l'idolâtrie : il envoya des prêtres et des lévites dans toutes les provinces de son obéissance, pour instruire les peuples de la loi du Seigneur. Il est dit (*Paralip.*, l. II, c. 17, v. 6), qu'il détruisit les hauts lieux, et (*Rois*, l. III, c. 22, v. 24), qu'il ne détruisit point les hauts lieux. Cette contradiction apparente s'évanouit, en expliquant le premier passage des hauts lieux consacrés aux idoles, et le second des hauts lieux destinés au culte du vrai Dieu. En effet, les premiers étaient les seuls qui eussent des bois sacrés

ROIS D'ISRAEL.

raël ; le prophète Elie, de Thesbé, dans le pays de Galaad, prédit à Achab qu'il ne pleuvra point, jusqu'à ce que le Seigneur en ordonne autrement par sa bouche. Il se retire ensuite sur les bords du torrent de Carith, où chaque jour un corbeau lui apporte du pain et de la viande, matin et soir. De là, s'étant transporté à Sarepta, ville des Sidoniens, il y ressuscite le fils d'une veuve qui lui avait donné l'hospitalité. C'est la première fois qu'on vit un mort rendu à la vie depuis la création du monde. Achab, cependant, faisait chercher Elie de toutes parts pour l'immoler à sa vengeance, tandis que Jésabel, de son côté, faisait massacrer tous les prophètes du vrai Dieu. Cent d'entre eux sont soustraits à la fureur de cette princesse, par Abdias, intendant de sa maison, qui les cache en deux cavernes où il les nourrit.

903. Elie, dans le fort de la famine, se présente dans la campagne devant Abdias, et le charge d'annoncer sa venue au roi. Abdias s'en excuse, dans la crainte d'être puni de mort, si l'esprit du Seigneur emporte ailleurs le prophète et qu'il ne paraisse plus. Elie le rassure, et il obéit.

Achab vient au-devant

ROIS DE JUDA.

902. La troisième année de son règne, Josaphat s'appliqua spécialement à la réforme de la police, et ne prit d'autre règle pour cela que la loi de Moïse. C'est suivant cette règle qu'il établit des juges dans tout Juda. Il érigea aussi deux tribunaux souverains dans Jérusalem, l'un composé de prêtres et de lévites, et l'autre des princes des familles de la nation. Le premier connaissait des matières de religion ; l'autre, de ce qui concernait l'état. L'un avait pour président le grand-prêtre Amarias ou Azarias ; l'autre, Zabadias, prince de la nation de Juda. Josaphat eut soin aussi de tenir les forces de son royaume dans un état respectable. L'écriture dit qu'il avait à Jérusalem, auprès de sa personne, cinq corps de troupes, qui faisaient en tout un million cent soixante mille hommes. Ce n'est pas à dire qu'il eût toujours près de lui ce grand nombre de soldats ; car outre qu'ils ne servaient que par semestre, et que leur service ne les empêchait pas de vaquer à la culture de leurs terres et à leurs autres affaires domestiques, la ville de Jérusalem n'eût pas été assez grande pour les contenir tous à la fois avec ses autres habi-

ROIS D'ISRAEL.

d'Elie, qui lui promet de faire tomber de la pluie, et l'engage à rassembler les prêtres de Baal. Le prophète les invite à prouver au peuple, par un miracle, la divinité de leur idole. La proposition est acceptée. On monte sur le mont Carmel, et on y dresse, de part et d'autre, un autel, sur lequel on immole un bœuf. Les prêtres de Baal le conjurent en vain, par des cris et par des incisions qu'ils se font sur le corps, de se manifester par quelque signe. Ce dieu ne les voit ni ne les entend. Elie, à son tour, invoque le Seigneur ; à sa voix, le feu du ciel tombe sur la victime qu'il avait immolée, et la consume avec l'autel. Alors tout le peuple se déclare pour le vrai Dieu. Les quatre cent cinquante prêtres de Baal sont arrêtés par l'ordre d'Elie, et on les égorge près du torrent de Cisson, au pied du mont Carmel. (Elie, en faisant égorger ces prêtres idolâtres, ne fit qu'exiger l'exécution de la loi de Moïse, qui décerne la peine de mort contre les partisans de l'idolâtrie.) La pluie, après cela, tombe en abondance et rend la fertilité à la terre, que la sécheresse avait épuisée pendant trois ans. Jesabel, ayant appris la mort des prêtres de Baal, jure

ROIS DE JUDA.

tans. Il faut donc entendre par-là qu'ils étaient à la main du roi, toujours prêts à exécuter ses ordres et à marcher où ils étaient commandés. Le pays de Juda étant fort petit, en très-peu de tems toutes ces troupes pouvaient se rassembler autour de la capitale. Au reste, de ce nombre de soldats, il faut inférer qu'il y avait dans la Judée près de six millions de personnes.

Une paix longue et profonde fut le fruit de la sagesse, du zèle et de la piété de Josaphat. Il fut chéri de son peuple et respecté de ses voisins, qui lui envoyaient des présents considérables et lui payaient des tributs en argent. *Les Arabes lui amenaient des troupeaux, sept mille sept cents moutons et autant de boucs.* (Paralip. II, c. 17, v. 11.) Mais il fit une faute qui eut de très-fâcheuses suites, en mariant Joram, son fils, avec Athalie, fille d'Achab et de Jésabel. Le trait suivant est une nouvelle faute de sa part.

Achab, ayant résolu de reprendre Ramoth, ville de Galaad, sur les Syriens, engage Josaphat à marcher avec lui pour cette expédition. Dans la bataille qui se donne à cette occasion, Josaphat court risque de la vie, et Achab reçoit une blessure dont il meurt.

ROIS D'ISRAEL.

la perte d'Elie. Le prophète s'enfuit dans un désert de l'Arabie Pétrée, où s'étant endormi sous un genièvre, il trouve, à son réveil, de la nourriture pour réparer ses forces. Il s'achemine de là vers le mont Horeb, et met quarante jours pour y arriver, quoiqu'il n'y eût que quarante lieues de l'endroit d'où il était parti. Mais il passa tout ce tems sans manger et fit beaucoup de circuits, Dieu, pour exercer sa patience, ne voulant pas lui indiquer la vraie route. Arrivé sur cette montagne, le Seigneur lui manifeste sa gloire, puis lui ordonne d'aller à Damas, pour y sacrer Hazaël roi de Syrie, donner ensuite l'onction royale à Jéhu, fils de Namsi, destiné à régner sur Israël, et établir Elizée, fils de Saphat, en qualité de prophète, pour le remplacer.

Ben-Hadad, roi de Syrie, vient, avec trente-deux rois ses alliés, attaquer Samarie. Ils sont mis en fuite et entièrement défaits par les valets de pied des gouverneurs des provinces, suivant la prédiction d'un prophète.

L'année suivante, Ben-Hadad livre une seconde bataille au roi d'Israël dans la plaine d'Aphec. Achab lui tue cent mille hommes, et rem-

ROIS DE JUDA.

De retour dans ses états, Josaphat est repris par le prophète Jehu, fils d'Hanani, d'avoir fait alliance avec un prince impie tel qu'Achab. Il reçoit avec docilité la réprimande, mais la suite fait voir qu'elle ne l'avait pas entièrement corrigé. Tandis qu'il est occupé à perfectionner la police de son royaume, les Moabites et les Ammonites ayant rassemblé toutes leurs forces, viennent y faire une irruption subite. Le saint roi, prosterné dans le temple au milieu de son peuple, s'adresse à Dieu par une fervente prière. Rassuré par le prophète Johaziel, il marche avec confiance à l'ennemi, faisant précéder son armée par des lévites, qui chantaient les louanges du Seigneur. Il n'eut pas la peine de combattre; et sans qu'il tirât l'épée, Dieu lui accorda une victoire complète sur ses ennemis, qui s'entre-détruisirent eux-mêmes.

Les dépouilles qu'ils laissèrent dans leur camp, furent immenses par le nombre et le prix. Trois jours à peine suffirent pour les recueillir.

888. Josaphat fait alliance avec Achab, roi d'Israël, et ils équippent ensemble une flotte au port d'Asiongaber, pour aller commercer au loin. Mais à peine a-t-elle mis à

ROIS D'ISRAEL.

porte sur lui une victoire complette. Le roi de Syrie vient alors se remettre à la discrétion d'Achab, qui non-seulement lui fait grâce de la vie, mais encore fait alliance avec lui. Un prophète reprend Achab de cette conduite imprudente, et lui annonce que sa vie répondra pour celle de Ben-Hadad, et son peuple pour le peuple de Syrie.

Achab avait établi sa demeure à Jesraël. Il demande à Naboth sa vigne, pour la joindre à son parc. Ne pouvant l'obtenir, il tombe dans l'abattement. Jésabel, pour le tirer de peine, imagine un expédient digne de sa méchanceté. Elle écrit aux anciens de Jesraël, pour les engager à suborner des personnes qui accusent Naboth d'un crime capital. Ces lettres, quoique dressées à l'insu d'Achab, étaient munies de son sceau. Tel était, dès les premiers tems, le caractère d'authenticité qu'on imprimait aux diplômes des souverains. Pharaon, comme on l'a vu ci-devant, remit à Joseph son anneau, pour sceller les ordres qu'il expédierait en son nom. L'usage de souscrire au bas des chartes n'est venu que dans les derniers tems. Naboth, cité devant les juges, est accusé, par deux faux té-

ROIS DE JUDA.

la voile que, poussée par un vent impétueux que Dieu fit élever subitement, elle va se briser contre une chaîne de rochers qui est à l'entrée du port. Un prophète vient dans le même tems faire des reproches à Josaphat, de s'être allié avec Achab, dont il connaissait l'impiété, l'assurant que la perte de sa flotte est la punion de cette alliance.

887. Josaphat tire ses vaisseaux d'Asiongaber, et les transporte à Elath, d'où il fait partir, l'année suivante, une nouvelle flotte, dans laquelle il avait refusé d'admettre les vaisseaux d'Ochosias.

880. Mort de Josaphat, après un règne de vingt-cinq ans. Le prophète Jéhu avait écrit l'histoire de ce prince, et l'avait insérée dans les Annales des rois de Juda, ouvrage qui n'existe plus.

Ce fut sous son règne qu'Hiel, riche habitant de Bethel, rebâtit Jéricho, malgré la défense que Josué en avait faite, et la malédiction qu'il avait prononcée, contre quiconque ferait une pareille entreprise; aussi éprouva-t-il les effets de cette malédiction. Il perdit Abiram, son fils aîné, lorsqu'il jeta les fondements de Jéricho, et Ségub, son second fils, lorsqu'il en suspendit les portes. Au reste,

ROIS D'ISRAEL.

moins, d'avoir prononcé des paroles de blasphême contre Dieu et contre le roi. Sur leur déposition, il est condamné à être lapidé. Achab, après l'exécution de ce jugement, va prendre possession de la vigne de Naboth, par droit de confiscation. Le prophète Elie vint l'y trouver : *Vous avez fait mourir l'innocent*, lui dit-il, *et vous avez usurpé son héritage. Mais je vous prédis que les chiens lècheront votre sang dans le même endroit où ils ont léché celui de Naboth.* Il ajoute d'autres prédictions également funestes. Achab s'humilie, et fait pénitence dans le sac et la cendre. Dieu, ayant égard à ces marques de repentir, modère la rigueur de son arrêt, ou plutôt en diffère l'exécution.

888. La guerre se renouvelle entre Achab et le roi de Syrie, au sujet de Ramoth, ville de Galaad, que le premier voulait reprendre sur Ben-Hadad, dont les prédécesseurs l'avaient enlevée aux rois d'Israël. Achab engage Josaphat, roi de Juda, qui l'était venu voir, à se joindre à lui dans cette guerre. Tous les prophètes d'Achab, au nombre de quatre cents, lui prédisent un heureux succès. Séméias, l'un d'entre eux, s'étant mis des cornes de fer

ROIS DE JUDA.

il y avait, avant ce tems, une ville de Jéricho, dont il est souvent parlé dans l'Ecriture, et qu'on avait bâtie près de la première. Mais depuis qu'Hiel eut réparé l'ancienne, on ne se fit plus scrupule d'y aller demeurer. On ne peut dire, au reste, si cette ville, qui était de la tribu de Benjamin, appartenait alors au royaume de Juda ou à celui d'Israël. Josaphat lui-même *bâtit*, suivant l'Ecriture, *des forteresses, dans Juda, en forme de tours, et des villes fermées de murailles* (Part. II, c. 17, v. 12.)

JORAM.

880. Joram devient, à l'âge de trente-cinq ans, le successeur de Josaphat, son père, qui l'avait associé au trône quatre ans auparavant (la cinquième année de Joram, roi d'Israël.) Ces sortes d'associations n'étaient point rares en Orient. Lorsqu'un monarque se disposait à quelque expédition dangereuse, il avait la précaution de nommer son successeur, et de lui faire donner le titre de roi avant son départ. Cela s'observait surtout en Perse.

Joram, pour s'affermir sur le trône, fait massacrer ses frères, qui étaient au nombre de six, et exerce la même

ROIS D'ISRAEL.

sur la tête, lui dit : *C'est avec ces cornes que vous heurterez la Syrie, jusqu'à ce que vous l'exterminiez.* Le seul Michée ose le contredire. Achab fait mettre en prison Michée, pour le punir de mort à son retour. Celui-ci prend le peuple à témoin que le roi trouvera la mort dans le combat qu'il va livrer. Les deux armées se mettent en marche. On en vient aux mains avec les Syriens près de Ramoth. Achab, dans la mêlée, est blessé d'une flèche tirée au hasard, et meurt de sa blessure en s'en retournant. Son char est lavé dans la piscine de Samarie, et les chiens, suivant la prédiction d'Elie, lèchent son sang dans l'endroit où Naboth avait été mis à mort. L'Ecriture lui donne vingt-deux ans de règne; mais il paraît que ce nombre a été altéré par les copistes. Car le règne de Josaphat ayant commencé la quatrième année d'Achab, et le successeur de ce dernier étant monté sur le trône la dix-septième année de Josaphat, il s'ensuit évidemment qu'il n'a régné que vingt ans. Ce prince avait de la valeur, et n'était pas méchant par lui-même. Il ne le devint que par l'ascendant qu'il laissa prendre sur son esprit à l'impie Jésabel. Cette

ROIS DE JUDA.

cruauté envers les principaux de Juda, que son père avait le plus aimés, et imita l'impiété des rois d'Israël. Ce fut Athalie, son épouse, fille d'Achab et de Jesabel, qui le pervertit. Les Iduméens, que David avait subjugués, se révoltent et se donnent un roi. Joram remporte sur eux une grande victoire, et ne peut néanmoins les remettre sous son obéissance. Par-là, se vérifia la prophétie d'Isaac : *Esaü brisera le joug de Jacob, qui était sur son cou.* Le port d'Elath fut alors perdu pour Juda Lobna, ville de la tribu de Juda, secoue pareillement le joug, *parce que Joram*, dit l'Ecriture, *avait abandonné le Seigneur.* Mais cette ville revint ensuite à Juda, puisque nous la verrons assiégée par Sennacherib. Joram reçoit une lettre d'Elisée, qui lui reproche ses crimes, et lui en prédit la punition. Le texte sacré met le nom d'Elie à la place d'Elisée; mais le premier n'était plus sur la terre depuis quelques années, et ce que disent les commentateurs pour soutenir cette leçon, que ce fut par un miracle unique en son espèce que cette lettre fût rendue à Joram, ne paraît guère vraisemblable. Il l'est beaucoup plus de penser que les copistes auront mis

ROIS D'ISRAEL.

femme, élevée dans le culte des divinités phéniciennes, l'établit si bien en Israël, que les successeurs d'Achab ne purent jamais en purger leur royaume.

Achab avait fait élever à Samarie un superbe palais, qu'on nommait la maison d'Ivoire; il avait aussi fait bâtir ou relever plusieurs villes, principalement celles qu'il avait reprises sur les Syriens.

OCHOSIAS.

888. Ochosias, fils d'Achab et de Jésabel, succède à son père dans la dix-septième année du règne de Josaphat, roi de Juda (Reg. III, c. XXII, v. 52.) Il persista dans le culte impie de Baal et de la déesse Astarte, que sa mère avait établi dans Israël; mais la vengeance divine ne tarda pas d'éclater sur lui.

887. Ce prince, la deuxième année de son règne, tombe de la plate-forme qui étoit au-dessus de sa maison, dans la salle qui était au-dessous, par l'ouverture qui servait à y donner le frais, et se blesse dangereusement. Dans cet état il envoie consulter Béelzébuth, ou le dieu Mouche, à Accaron sur l'évènement de sa maladie. Le prophète Elie va au-devant du messager et le

ROIS DE JUDA.

ici le nom d'Elie, au lieu de celui d'Elisée. Quoi qu'il en soit, Joram ne fit aucun état de cette lettre, et continua de marcher dans la voie de l'impiété.

Irruption des Philistins et des Arabes dans la Judée, qu'ils ravagent impunément. Ils prennent Jérusalem, enlèvent toutes les richesses qui étaient dans le palais du roi, emmenant captives ses femmes et tous ses enfants, de sorte qu'il ne lui resta de fils que le plus jeune de tous. Enfin, Dieu le frappe lui-même d'une maladie incurable, qui dure deux ans, et lui fait jeter peu à peu toutes ses entrailles. Il meurt après avoir souffert des douleurs effroyables, dans la quarantième année de son âge (876 avant J. C.), et la septième de son règne, à compter depuis que son père l'eut associé au trône, conformément à ce qu'on lit dans le texte ordinaire. (Paral., l. II, c. XXI, v. 20.)

OCHOSIAS.

876. OCHOSIAS, dit aussi JOACHAZ, dernier fils de Joram et d'Athalie, succède à son père à l'âge de vingt-deux ans (*Reg.* IV, ch. 8, v. 26), dans la onzième année de Joram. Le second livre des Pa-

ROIS D'ISRAEL.

charge de dire à son maître, que, pour avoir consulté le dieu d'Accaron au lieu du Dieu d'Israël, il ne relevera point du lit où il est, et que très-certainement il mourra. Sur ce récit Ochosias envoie un capitaine avec cinquante hommes pour prendre Elie et le lui amener. Elie fait descendre le feu du ciel qui consume le capitaine et sa troupe. Un autre capitaine, envoyé avec un pareil nombre de gens, éprouve le même sort. Un troisième arriva, et s'étant humilié devant le prophète, il l'engage à venir trouver le roi. Elie confirme de vive voix à Ochosias ce qu'il lui avait fait dire.

Peu de tems après, ce prophète s'étant transporté au-delà du Jourdain, est enlevé, dans un char de feu, et transporté dans le paradis terrestre.

Elisée qui était présent, ramasse le manteau de son maître qui l'avait laissé tomber. En s'en retournant, il frappe de ce manteau les eaux du Jourdain, et le passe à pied sec. Comme il monte à Bethel, quarante-deux enfants ou jeunes gens (car le même terme signifie l'un et l'autre en hébreu), se moquent de lui en l'appelant chauve (c'était anciennement l'une des injures les plus atroces, parce qu'à ce

ROIS DE JUDA.

ralipomènes (XXII, 2) lui donne quarante-deux ans à son intronisation, par une erreur de copiste qui le fait par-là plus vieux de deux ans que son père. Les versions syriaque, arabe et plusieurs éditions des septante, ont évité cette méprise. Ochosias marche avec Joram, roi d'Israël, à Ramoth de Galaad, pour combattre Hazaël, roi de Syrie. Joram étant revenu blessé du combat, Ochosias se rend quelque tems après à Jesraël pour le visiter. Ce fut dans ces entrefaites qu'arriva Jéhu, lequel, après avoir tué Joram, fit courir après Ochosias. qui avait pris la fuite. Ce malheureux prince ayant été surpris à Mageddo, fut amené à Jéhu, qui le fit mourir la première année de son règne (876), où, si l'on veut, la deuxième, en supposant qu'il commence à régner pendant la longue et dernière maladie de son père. L'Ecriture dit qu'Ochosias marcha dans les voies de son père, parce qu'Athalie, sa mère, le porta à l'impiété.

INTERRÈGNE DE 6 ANS.

ATHALIE.

876. Athalie, après la mort d'Ochosias, son fils, fait

ROIS D'ISRAEL.

terme l'on attachait l'idée d'un homme vicieux et débauché.) Elisée maudit ces insolents, et Dieu venge l'honneur de son prophète en faisant venir subitement des ours qui les déchirent et les mettent en pièces. Ochosias meurt la deuxième année de son règne (887). Ceux qui prétendent qu'il avait été associé au trône par son père, et qui confondent par cette raison les deux règnes pour trouver les vingt-deux années d'Achab, n'ont point d'autre garant de ce qu'ils avancent que leur imagination.

JORAM.

887. Joram, la dix-huitième année de Josaphat, succède à son frère Ochosias qui n'avait point laissé d'enfants. Au commencement de son règne, il fut obligé de marcher contre Mésa, roi des Moabites, qui, depuis la mort d'Achab, refusait de payer le tribut de cent mille agneaux et de cent mille béliers auquel ce prince l'avait assujetti. Josaphat, roi de Juda, et le roi d'Idumée, se joignent à lui. L'armée des trois princes se trouvant près de périr de soif dans le désert, Elisée, en considération du roi de Juda, leur obtient de l'eau

ROIS DE JUDA.

massacrer les enfants de ce prince, et s'empare du trône. Josabeth, sœur consanguine d'Ochosias et femme du grand prêtre Joïada, dit aussi Barachias, sauve de ce carnage, Joas, dernier fils d'Ochosias, qui n'avait qu'un an. Ce jeune prince est caché avec sa nourrice dans la maison du seigneur, où il fut élevé secrètement l'espace de six ans.

Athalie pille la maison du *seigneur*, pour orner de ses dépouilles, le temple de Baal.

870. Joïada, ayant rassemblé tous les Lévites et les principaux chefs de famille à la fête de la Pentecôte, leur montre Joas, et les engage à lui prêter serment. Il revêt ensuite le jeune prince des ornements royaux, lui ceint le diadême, lui met sur la tête le livre ou le rouleau de la loi, puis le sacre assisté de ses enfants, et toute l'assemblée le proclame en criant *vive le roi*. Athalie accourt au bruit des acclamations. Le grand prêtre commande qu'on la tire du temple et qu'on la tue, le peuple court au temple de Baal bâti par Athalie, le détruit et massacre Mathan, qui en était le sacrificateur.

JOAS.

870. Joas, fils d'Ochosias

ROIS D'ISRAEL.

par miracle, et leur promet de plus une entière victoire. Les Moabites, en effet, furent vaincus, leur pays ruiné, leur capitale, Kirkhareseth, assiégée et bientôt réduite aux dernières extrémités. Le roi de Moab, dans son désespoir, immole, sur les murailles, aux yeux des assiégeants, son propre fils au dieu Moloch. Les trois rois, saisis d'horreur à ce spectacle, lèvent le siége et se retirent.

Le prophète Elisée, au tems de la moisson, entre Pâques et la Pentecôte, ressucite le fils d'une femme de Sunam, dans la tribu d'Issachar, chez laquelle il était logé. L'enfant n'avait que trois ans, et sa naissance avait été la récompense de l'hospitalité que sa mère avait exercée envers le prophète. La famine commençait alors à se faire sentir dans la terre d'Israël, et devait durer sept ans, comme Elisée en prévint cette femme, en lui conseillant de se retirer dans le pays des Philistins.

Naaman, général des troupes du roi de Syrie, étant attaqué de la lèpre, une esclave israélite, qu'il avait dans sa maison, lui parle des miracles du prophète Elisée. Il vient le trouver. Elisée lui ordonne

ROIS DE JUDA.

et de Sebia, est conduit au palais en pompe, et commence à régner dans la septième année de son âge, l'an 7e. du règne de Jéhu, roi d'Israël, sous la conduite du grand prêtre Joïada. Tant que vécut ce pontife, Joas fut un modèle de justice et de piété.

Le temple avait été fort négligé depuis la mort de Josaphat; Joas ordonne aux lévites d'en faire les réparations; mais, voyant qu'ils s'acquittaient peu soigneusement de ce devoir, il les en reprit, et rétablit un nouvel ordre pour que le temple fut exactement réparé, ce qui s'exécuta la vingt-troisième année de son règne. Après la mort de Joïada, dont Dieu avait prolongé les jours jusqu'à cent trente ans, Joas, séduit par les grands de sa cour, abandonne le Seigneur et foule aux pieds les lois et la religion.

Le grand-prêtre Zacharie, fils de Joïada, l'exhorte au repentir; Joas, au lieu de l'écouter, pousse l'ingratitude et l'impiété jusqu'à le faire lapider dans le temple, et sous ses yeux. La punition suivit de près ce crime affreux : Hazaël, roi de Syrie, étant entré dans le royaume de Juda, prend et saccage la ville de Geth, et vient ensuite mettre le siège devant Jérusalem.

ROIS D'ISRAEL.

de se baigner sept fois dans le Jourdain. Etonné de cette ordonnance, il hésite s'il s'y conformera; il obéit enfin, et il est parfaitement guéri. Naaman veut faire des présents au prophète qui les refuse; mais Giézi, serviteur d'Elisée, les reçoit pour lui-même, en l'absence de son maître. Le prophète, qui en est instruit par révélation, le chasse de sa présence, après l'avoir frappé de lèpre, lui et sa postérité. Elisée découvre au roi Joram les desseins de Ben-Hadad, roi de Syrie, qui lui faisait la guerre. Ben-Hadad envoie des soldats pour prendre le prophète. Les yeux de ces Satellites sont éblouis. Ils rencontrent, sans le connaître, Elisée qui les mène au milieu de Samarie. Mais il empêche le roi d'Israël de les faire mourir, et les renvoye à leur maître. Ben-Hadad, ayant assemblé des troupes, vient assiéger Samarie. Ce siége fut long, et causa une si horrible famine, que deux femmes convinrent de manger ensemble leurs enfants. Celui de la première étant mangé, la seconde refuse de fournir le sien. L'autre en porte ses plaintes au roi, qui, désespéré d'un accident si barbare, déchire ses habits, et entre en fureur

ROIS DE JUDA.

Joas, consterné de ce revers, achète honteusement la paix en livrant au vainqueur les trésors du temple. L'armée de Syrie étant revenue l'année suivante en Judée, entre dans Jérusalem, massacre les princes du peuple, fait un grand butin qu'elle envoie au roi de Damas, et traite Joas avec la dernière ignominie.

Les Syriens se retirent laissant ce prince dans une extrême langueur; pour comble de malheur, il est assassiné dans son lit par deux de ses officiers, après avoir régné quarante ans, et en avoir vécu quarante-sept.

Il fut enterré dans la cité de David, mais non pas dans le tombeau des rois. C'est ainsi qu'aux rois, dont le gouvernement n'avait pas été louable, les Juifs, dans plus d'une occasion, ont refusé les honneurs de la sépulture royale.

AMASIAS.

831. Amasias, fils de Joas et de Joadan, jérosolymitaine, succède à son père à l'âge de vingt-cinq ans, dans la deuxième année du règne de Joas, roi d'Israël.

Ce prince signale le commencement de son règne par des actions de justice et de

ROIS D'ISRAEL.

contre Elisée, comme s'il eût été la cause de ces maux. Dans le premier transport, il dépêche un officier pour lui couper la tête; mais bientôt, se repentant d'un ordre si injuste, il suit lui-même l'officier, et étant arrivé en même tems que lui chez le prophète, il s'exhale en plaintes sur les malheurs de sa capitale. Elisée lui promet que le lendemain il y aura abondance de vivres. La prédiction se vérifie. Pendant la nuit, les ennemis, saisis d'une terreur panique, abandonnent leur camp, et le lendemain, les habitants de Samarie, avertis par quatre lépreux, viennent le piller, et en emportent un immense butin.

Elisée s'étant rendu à Damas, le roi Ben-Hadad, alors malade, lui députe Hazaël, l'un de ses principaux officiers, pour le consulter sur l'issue de sa maladie. *Allez*, répond Elisée, *dites à votre maître qu'il guérira; pour moi, le Seigneur m'a révélé qu'il périra.* Ensuite, regardant fixement Hazaël, et versant des larmes, *je vois*, lui dit-il, *tous les maux dont vous accablerez Israël, vous en réduirez en cendres les forteresses, vous passerez la jeunesse au fil de l'épée, vous ouvrirez les entrailles des femmes enceintes.*

ROIS DE JUDA.

piété. Il fait mourir les meurtriers de son père, et épargne leurs enfants, suivant la loi de Moïse.

818. Amasias, la quatorzième année de son règne, marche contre les Iduméens, à la tête de trois cent mille hommes, remporte sur eux une victoire éclatante dans la vallée des Salines, du côté méridional de la Mer-Morte, prend leur forteresse nommée Pétra, qu'il appelle Jectaël, et emporte leurs idoles dont il fait ses dieux. C'est ainsi qu'il marqua sa reconnaissance à l'Être suprême. Un prophète le reprend de cette idolâtrie, et n'est point écouté.

Amasias, enflé de la victoire qu'il avait remportée sur les Iduméens, déclare la guerre à Joas, roi d'Israël, dans le dessein de ramener à son obéissance les dix tribus. Son armée se trouvant près de Bethsamès, à sept lieues de Jérusalem, prend la fuite à la vue de l'ennemi; il tombe entre les mains de Joas, qui l'amène à Jérusalem, dont il fait abattre un pan de murailles long de quatre cents coudées, pille le temple et le palais, puis laisse Amasias, et s'en retourne à Samarie.

Une conjuration contre Amasias, à Jérusalem, oblige

ROIS D'ISRAEL.

Dieu m'a révélé que vous serez roi de Syrie. Comme s'il lui eut dit : « La maladie du roi » n'est pas mortelle : une » autre cause lui otera la vie. » Je sais quel dessein vous » cachez dans votre cœur ; » il n'aura que trop de suc- » cès. Vous ferez périr votre » maître et vous vous empa- » rerez du trône. » L'événement vérifia la prophétie. Hazaël, de retour, étouffe Ben-Hadad, et règne en sa place.

Joram et Ochosias, roi de Juda, réunissent leurs forces pour attaquer Ramoth de Galaad, toujours occupée par les Syriens. La ville est prise ; mais le roi d'Israël y reçut une blessure considérable dont il vint se faire traiter à Jesraël. Jéhu, son général d'armée, reste à Ramoth, pour assurer cette nouvelle conquête. Un disciple d'Elisée vient de sa part à Ramoth, pour y sacrer Jéhu roi d'Israël. Après son sacre fait en secret, Jéhu se met en marche pour Jesraël. Joram, apprenant qu'il approche, va audevant de lui. Jéhu le perce d'une flèche, et fait jetter son corps dans le champ de Naboth, où la rencontre s'était faite. Etant arrivé à Jesraël, il fait précipiter Jésabel d'une fenêtre éle-

ROIS DE JUDA.

ce prince à s'enfuir à Lachis. Les conjurés envoient de leurs gens dans cette ville, où il est assassiné la vingt-neuvième année de son règne.

OZIAS OU AZARIAS.

803. OZIAS OU AZARIAS, dont la mère se nommait Jechelia, devient le successeur d'Amasias, son père, l'année qui suivit sa mort, à l'âge de seize ans, et l'an quinzième du règne de Joroboam II, roi d'Israël. L'Ecriture dit la vingt-septième année de ce dernier prince; mais c'est une faute de copiste, comme le font voir ce qui précède et ce qui suit.

Ozias, dit l'Ecriture, *fit ce qui était juste aux yeux du Seigneur*; *cependant*, ajoute-t-elle, *il ne détruisit point les hauts lieux*, *et le peuple continua d'y brûler de l'encens*, *et d'y offrir des sacrifices.* Ces

ROIS D'ISRAEL.

vée d'où elle lui insultait (1), et le corps de cette princesse, après avoir été foulé aux pieds des chevaux, est dévoré par les chiens, suivant la prédiction d'Elie.

JEHU.

876. JÉHU, fils de Josaphat et petit-fils de Namsi, prend possession du palais après la mort de Jésabel; mais il lui reste un ombrage à dissiper pour assurer sa tranquillité. Les principaux de Samarie élevaient chez eux soixante-dix fils d'Achab : Jéhu leur donna l'option, ou de les mettre à mort, ou d'en choisir un pour leur roi; ils préfèrent le premier parti et lui envoient les soixante-dix têtes de ces princes. Quarante-deux frères, c'est-à-dire, proches parents d'Ochosias, roi de Juda, sont rencontrés par Jéhu sur la route de Samarie; il les fait

---

(1) L'Ecriture dit (*Reg.* IV, c. 9, v. 30.) que Jésabel, apprenant que Jéhu arrivait, peignit ses yeux et para sa tête. C'était l'usage des femmes phéniciennes, de se peindre les sourcils et les paupières avec une espèce de fard nommé *phouk* dans leur langue, et que l'on croit être l'antimoine. Encore aujourd'hui toutes les femmes syriennes se noircissent le tour de l'œil et même le dedans des yeux, et cet usage est commun dans tout l'Orient, même parmi les hommes. En noircissant ainsi les yeux, ils prétendent les conserver contre l'ardeur du soleil, et les faire paraître plus grands; cette dernière propriété a fait donner à l'antimoine l'épithète de *platuophtalmarum*, qui étend et élargit les yeux.

ROIS DE JUDA.

hauts lieux étaient ceux où Abraham, Isaac et Jacob avaient sacrifié au vrai Dieu. Le peuple conserva toujours une si grande vénération pour ces lieux, qu'on ne put l'empêcher d'y porter ses vœux, et d'y offrir des sacrifices, malgré la défense de sacrifier ailleurs que dans le temple de Jérusalem.

Ozias chercha le Seigneur tant que vécut le prophète Zacharie, différent de celui dont nous avons les prophéties, et pendant qu'il le chercha, toutes ses entreprises réussirent. Il eut des arsenaux bien fournis, et des armées nombreuses avec lesquelles il battit les Arabes, les Ammonites, les Philistins, et les rendit tributaires. S'étant allié à Jéroboam II, roi d'Israël, il eut part à ses victoires sur les Syriens, et recouvra les villes d'Emath et de Damas, qui étaient de l'ancien domaine de Juda. Mais il ne garda pas long-tems la dernière. Il reprit aussi la ville d'Elath, sur les Iduméens, qu'il en chassa pour y mettre ses propres sujets. Cette conquête lui servit à rétablir l'ancien commerce des Juifs, sur la mer Rouge.

Enorgueilli de ses succès, Osias oublie enfin ce qu'il doit au Seigneur. Un jour de solen-

ROIS D'ISRAEL.

tous tuer sans en épargner aucun. Jéhu, sous prétexte de rendre honneur à Baal, fait assembler tous les prêtres de cette fausse divinité : nul d'entre eux n'y manque, et il les fait tous égorger. Ce prince, toutefois par politique, ne renonça point au culte des veaux d'or ; mais le Seigneur, parce qu'il avait exécuté ponctuellement ses décrets contre la maison d'Achab, lui promit de faire régner ses enfants jusqu'à la quatrième génération.

Dieu, lassé des crimes des Israëlites, permet qu'Azaël, roi de Syrie, remporte sur eux de grands avantages.

848. Jéhu meurt après vingt-huit ans accomplis de son règne. Du tems de ce prince, vivait dans Israël, Jonadad, fils de Rechab, descendu de Jéthro, beau-père de Moïse; voulant établir dans sa famille une vie plus parfaite, il défendit à ses enfants et à toute sa postérité de boire du vin, ni eux ni leur femmes ; de planter des vignes, de semer du blé, de bâtir des maisons, leur ordonnant de vivre sous des tentes comme des étrangers, genre de vie qu'ils suivirent fidèlement jusqu'à la première ruine de Jérusalem.

JOACHAS.

848. Joachas, fils de Jéhu,

ROIS DE JUDA.

nité, il entre dans le temple, et veut offrir de l'encens sur l'autel des parfums. Le grand-prêtre Azarias et quatre-vingt-prêtres s'opposent à cet attentat. Ozias entre en colère et les menace. Dieu le frappe ausitôt de la lépre, et les prêtres le chassent du temple comme immonde. Ozias se retire couvert de confusion, dans une maison séparée, où il passa le reste de ses jours. Josephe raconte, qu'au moment que ce prince entreprit d'offrir de l'encens dans le saint lieu, on sentit un violent tremblement de terre, qui fit ouvrir le temple par le haut, et qu'un rayon de lumière ayant frappé le front du roi, il parut aussitôt chargé de lépre; qu'alors la moitié de la montagne qui est à l'occident de Jérusalem, se détacha, et roulant, dans l'espace de quatre stades, ne s'arrêta que par la rencontre de la montagne, qui, étant du côté de l'orient, ferma le grand chemin, et couvrit les jardins du roi. Ce qui est certain, c'est qu'il arriva sous le règne d'Ozias un tremblement de terre si terrible, que le peuple saisi de frayeur, suivant le prophète Zacharie (XIV, 5.), abandonna la ville de Jérusalem, de peur d'être écrasé sous ses ruines. Pendant la retraite d'Ozias, son fils Joathan oc-

ROIS D'ISRAEL.

lui succéda, la vingt-troisième année du règne de Joas de Juda; il marcha durant le cours de tout son règne dans les voies de Jéroboam, en mêlant le culte des veaux d'or à celui du vrai Dieu; Joachas attira par-là sur lui la colère du Seigneur, qui livra les Israëlites entre les mains d'Hazaël, roi de Syrie, et de Ben-Hadad II, son fils; Ces princes leur firent tous les maux qu'Élisée avait prédits.

Joachas, dans son affliction, s'humilia devant le Seigneur, qui eut pitié de son peuple, mais Israël délivré des maux qu'il souffrait, continua d'adorer les vaux d'or.

Joachas meurt dans la dix-septième année de son règne.

JOAS.

832. Joas succéda à Joachas, son père, la trente-neuvième année du règne de Joas, roi de Juda. (L'hébreu et la Vulgate porte la trente-septième année de ce prince; mais les Septante de l'édition d'Alde marquent la trente-neuvième année, et cette leçon est la véritable, parce qu'elle s'accorde avec les nombres qui précèdent.)

Joas fit le mal devant le Seigneur, et ne se détourna point de tous les péchés de Jeroboam;

ROIS DE JUDA.

cupa le palais, et tint les rênes du gouvernement.

752. Ozias meurt dans la soixante-huitième année de son âge (Josephe) et la cinquante-deuxième de son règne. On l'enterra dans le champ où étaient les tombeaux des rois, mais non pas dans leurs sépulcres, parce qu'il était lépreux.

L'Écriture (*II Paralip. XXVI*), dit d'Ozias, *qu'il fit dans Jérusalem des machines* (de guerre) *d'une invention particulière, qu'il plaça sur les tours et sur les coins des murs, pour lancer des dards et de grosses pierres, et que son nom devint célèbre dans les pays éloignés, parce qu'il se rendit admirable par ces manières de se fortifier.* Toutes ces expressions n'insinuent-elles pas que ce prince fut proprement l'inventeur de ces machines, et qu'avant lui on n'avait rien vu de pareil? En effet dans le siége de Troie, le plus ancien dont l'histoire profane nous ait conservé la mémoire, on n'aperçoit aucune de ces machines; il n'y a pas même de lignes de circonvallation; l'entrée de la ville fut toujours libre. (Calmet.)

Isaïe, fils d'Amos de la famille de David, commença de prophétiser la dernière année d'Ozias.

ROIS D'ISRAEL.

mais il marcha toujours dans les mêmes voies. Elisée étant tombé malade, Joas lui rend visite, et pleure en disant: *Mon père, mon père, vous êtes le chariot de guerre d'Israël, et sa cavalerie*, (ou, selon la Vulgate, *son conducteur.*) Elisée lui dit de prendre des flèches et d'en frapper la terre; comme il ne frappa que trois fois, le prophète en témoigna du déplaisir et lui dit: *Si vous eussiez frappé cinq, six ou sept fois, vous eussiez battu la Syrie jusqu'à l'exterminer entièrement; mais maintenant vous les battrez par trois fois.* Le prophète meurt et Joas le fait inhumer avec magnificence.

Irruptions des Moabites sur les terres d'Israël. Des personnes qui portaient en terre un mort, effrayées par des coureurs de cette nation qu'elles aperçoivent, jettent à la hâte le cadavre dans le tombeau d'Élisée, qui se trouvait là auprès, et s'enfuient. Le mort, dès qu'il eut touché les os du prophète, ressuscite, se lève sur ses pieds, et s'en retourne chez lui.

Après la mort d'Azaël, Joas reprend sur Ben-Hadad II, son successeur, toutes les villes enlevées à Joachaz, pendant la guerre. Il défait trois fois les Syriens en bataille rangée, comme Elisée l'avait prédit,

ROIS DE JUDA.

JOATHAN.

752. JOATHAN, fils d'Ozias et de Jerusa, fille de Sadoc, succède à son père, à l'âge de vingt-cinq ans, la deuxième année du règne de Phacée, roi d'Israël, après avoir gouverné l'état pendant la retraite de son père. Ce prince observa religieusement la loi du seigneur. Il fut récompensé de sa piété par de grands avantages, qu'il remporta sur ses ennemis. Néanmoins les mœurs des Juifs, suivant la peinture que nous en a laissée Isaïe, furent très-corrompues sous son règne.

Michée de Morasti commence à prophétiser; il prédit les malheurs de Samarie, la naissance du Messie à Bethléem, la conversion des gentils, la dispersion des Juifs, et leur retour.

737 Joathan meurt dans la seizième année de son règne, et la quarante-unième de son âge.

ACHAZ.

737. ACHAZ ou, selon l'Hébreu, ACAAZ. fils de Joathan, lui succède l'an dix-septième du règne de Phacée, roi d'Israël, à l'âge de vingt-cinq ans, et non de vingt seulement comme le porte l'hébreu et la Vulgate; contredits

ROIS D'ISRAEL.

reprend ensuite toutes les places qu'Hazaël avait usurpées sur le royaume d'Israël, et rend la paix à ses états. Joas, défié au combat par Amasias, roi de Juda, l'exhorte, par un apologue, à rester en repos. Amasias demeurant obstiné dans sa résolution, Joas marche contre lui, met son armée en déroute, le fait prisonnier, pille les trésors du temple et du palais de Jérusalem, et s'en retourne chargé de dépouilles. Mort de Joas, dans la seizième année de son règne.

JEROBOAM II.

817. JÉROBOAM II succède à Joas, son père, la quinzième année du règne d'Amasias, roi de Juda. Il ne fut pas meilleur que ses pères, et ne quitta point la voie criminelle de Jéroboam I. Ce fut néanmoins un prince vaillant, et heureux dans ses entreprises. Il reprit sur les rois de Syrie tout le pays, depuis Hamath jusqu'à la mer du désert ou au lac Asphaltite; mais son impiété et celle de ses sujets préparèrent les malheurs qui fondirent, après lui, sur les Israélites.

Sous son règne on vit paraître plusieurs prophètes célèbres, Jonas, Osée, Amos et

ROIS DE JUDA.

sur cela par les Septante de l'édition de Londres, et les versions arabe et syriaque : on verra d'ailleurs, sous le règne suivant, qu'on ne peut s'empêcher de donner vingt-cinq ans à ce prince, lorsqu'il monta sur le trône.

Achaz imita toutes les impiétés des rois d'Israël, et les superstitions des peuples qui l'environnaient. Rasin, roi de Syrie, et Phacée roi d'Israël, continuèrent leurs hostilités contre la Judée, qu'ils avaient commencé d'attaquer sous le règne de Joathan ; ils enferment Achaz dans Jérusalem, et l'y tiennent assiégé ; leur dessin etait d'extirper la maison

ROIS D'ISRAEL.

Abdias. Dieu les avait envoyés vers les dix tribus, pour les exhorter à détourner, par une véritable conversion, les maux dont elles étaient menacées. Dieu ayant commandé au premier de ces prophètes, d'aller prêcher la pénitence à Ninive, Jonas au lieu d'obéir, s'embarque à Joppé, pour se retirer à Tharse, en Cilicie. Une tempête, qui s'élève tout-à-coup, met le vaisseau, sur lequel il était, en danger. Jonas déclare qu'il est la cause du péril, et avertit que la tempête cessera dès qu'on l'aura jetté à la mer. Il y est jetté. Un monstre marin l'engloutit et le rend vif au bout de trois jours (1),

---

(1) L'Ecriture ne détermine point l'espèce de ce monstre. Le texte hébreu porte : *Dag gaddol*, grand poisson ; le grec du Nouveau Testament *ketos*, d'où s'est formé le *cetus* de la Vulgate, qui sont aussi indéterminés que l'hébreu. Plusieurs commentateurs ont pensé que c'était la baleine. Mais le gosier de ce poisson n'ayant pas un demi-pied de large, cette ouverture ne suffit pas pour qu'un homme puisse y passer. Le monstre marin que l'on connaisse le plus capable d'avoir englouti Jonas, est la Lamie. Ce poisson, dit le dictionnaire de Trévoux, est d'une si prodigieuse grandeur, qu'on a trouvé des hommes entiers dans son estomac. C'est le plus goulu de tous les poissons. Il a les dents âpres, grosses et aigues, découpées comme une scie, et de figure irrégulière. Elles sont disposées par six rangs. Rondelet (l. XIII, c. 2) dit qu'on a vu des lamies qui pesaient jusqu'à trente mille livres ; qu'à Nice et à Marseille on en a pris dans lesquelles on a trouvé des hommes entiers, et même tout armés ; et qu'en Saintonge il en a vu une dont la gueule était si grande, qu'un homme gros et gras y fut aisément entré. Il ajoute que si l'on tient cette gueule ouverte avec un baillon, les chiens y entrent aisément pour manger ce qui est dans l'estomac.

ROIS DE JUDA.

de David, et d'établir le fils de Tabéel, roi de Juda. L'Écriture ne dit point qui était cet homme; c'était aparemment quelque Juif puissant et factieux qui, s'étant révolté contre Achaz, avait excité et fomenté cette guerre, dans la vue de le chasser du trône et d'y monter à sa place. (Prideaux.)

736. Siège de Jérusalem formé par les deux rois confédérés. Le prophète Isaïe, fils d'Amos, de la race royale, étant venu trouver Achaz, l'exhorte à se défendre courageusement, et lui conseille de demander au Seigneur un signe qui l'assure de sa délivrance; Achaz le refuse dans la crainte, dit-il, de tenter le Seigneur; mais, dans le vrai, par un principe d'incrédulité.

Le prophète au lieu d'un signe lui en donne deux. La femme d'Isaïe va mettre au monde un fils, et avant que l'enfant sache discerner le mal et le bien, les deux princes confédérés échoueront dans leur entreprise : voilà le premier signe. Une vierge de la race de David enfantera le Messie Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous : voilà le second. Ces deux prédictions tendaient à rassurer Achaz contre la crainte de tomber entre les mains de ceux qui l'assiégeaient, et de

ROIS D'ISRAEL.

figure de Jesus-Christ enseveli et ressucité. Sur un nouvel ordre, Jonas, alors, exécute sa mission, et les Ninivites s'étant convertis à sa prédication détournent par-là l'entière ruine de leur ville, que le prophète leur avait annoncée. (V. Dercylus, roi de Babylone et d'Assyrie.) Pendant l'absence de Jonas, Jéroboam reprit plusieurs villes sur les Syriens, rétablit les anciennes limites d'Israël, et fit même la conquête de Damas et d'Emath.

Amos, berger de Fécué, prophétise dans Bethel et menace des plus grands maux Israël et Juda. Amasias, prêtre de Bethel, lui en fait un crime auprès du roi. Il va lui-même trouver Amos, pour l'empêcher de prophétiser. Amos lui prédit que sa femme sera deshonorée, que ses enfants seront passés au fil de l'épée, et que lui-même sera emmené en captivité.

Osée, fils de Béeri, que les rabbins croient avoir été de la tribu de Ruben, également inspiré de Dieu, vient à l'appui d'Amos, dont il confirme les prédictions par les siennes. Pour donner plus d'énergie à ses discours, il épouse successivement, par l'ordre du Seigneur, deux femmes débauchées, par où il figure les infidélités multipliées de la

ROIS DE JUDA.

périr avec toute sa maison. Conformément à la première, Rasin et Phacée lèvent le siège, et s'en retournent sans avoir fait aucune conquête cette année dans Juda; un bienfait si marque du ciel, loin de rendre Achaz meilleur, ne sert qu'à l'endurcir; il porte l'impiété jusqu'à faire passer son fils par le feu, en l'honneur de Moloch, dieu des Ammonites; manière d'initiation religieuse par laquelle on consacrait les enfans de l'un et de l'autre sexe, à cette fausse divinité.

735. Dieu fait revenir contre lui, l'année suivante, les mêmes ennemis dont il l'avait délivré; pour partager les forces d'Achaz, ils divisent les leurs en trois corps; l'un sous la conduite de Rasin, l'autre sous celle de Phacée, et la troisième sous le commandement de Zécri, homme puissant d'Ephraïm. Rasin, après avoir fait dans cette expédition un grand nombre de captifs, et amassé de riches dépouilles, ramène son armée victorieuse à Damas; Achaz, enhardi par le départ du roi de Syrie, hazarde une bataille contre le roi d'Israël, qui lui tue cent vingt mille hommes, et met le reste en fuite. Zécri de son côté, victorieux dans une autre occasion, fait mou-

ROIS D'ISRAEL.

maison d'Israël. Il est dit, à la tête de sa prohétie, qu'il exerça son ministère *au tems d'Ozias, de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, rois de Juda, et au tems de Jéroboam, roi d'Israël;* ce qui comprend un espace d'environ soixante ans. Quelques-uns soupçonnent que les noms des trois derniers rois de Juda, sont une addition faite au texte, ou plutôt à l'inscription de cette prophétie, comme on a fait quelques fois aux titres des pseaumes.

Le roi Jéroboam meurt dans la quarante-unième année de son règne, suivant le texte présent de l'Ecriture Mais il paraît qu'il y avait originairement dans ce texte la cinquante-unième année (révolue), à moins de supposer, comme font tous les chronologistes, un interrègne de onze ans entre Jéroboam et son successeur, supposition qui n'est guère vraisemblable. Nous préférons donc la correction que nous venons de proposer, d'après M. des Vignoles, comme la plus probable, et sur ce pied, nous ne laissons aucun intervalle entre Jéroboam et son successeur immédiat.

ZACHARIE.

766. ZACHARIE succède à Jéroboam, son père, dans un

ROIS DE JUDA.

rir Maazias, fils du roi, Ezrica, grand-maître de la maison, et Elcana, qui tenait le second rang après le roi.

M. Prideaux dit que Zécri se rendit maître de Jérusalem, mais cela n'est point marqué dans l'Écriture. L'armée des Israélites s'en retourne chargée de butin, et emmène avec elle deux cent mille captifs. Le prophète Oded vient à sa rencontre et, par ses remontrances sur les cruautés qu'elle exerce sur ses frères, l'engage à renvoyer libres ces infortunés. Les Israélites leur donnèrent même, avant de les relâcher, plusieurs marques d'humanité et de compassion.

Les Iduméens et les Philistins, profitant de la consternation des Juifs, font irruption dans leur pays, prennent plusieurs places et emportent un riche butin.

735. Rasin et Phacée rentrent en Judée, dans le dessein d'assiéger Jérusalem. Achaz implore le secours de Theglatphalassar, roi d'Assyrie, et lui envoie, pour le gagner, tout l'or et l'argent du temple et du trésor royal, se soumettant de plus à lui payer tribut. Le roi d'Assyrie s'étant rendu aux désirs d'Achaz, marche contre Damas, prend la ville, dont il transporte les habi-

ROIS D'ISRAEL.

âge fort tendre, l'an trente-huitième d'Ozias, roi de Juda. Zacharie se rendit criminel, comme ses pères, aux yeux du seigneur. Sellum ayant fait une conspiration contre lui, le tua à la vue du peuple, après six mois de règne et se mit en sa place. Ainsi fut accomplie la promesse que Dieu avait faite à Jéhu, de faire asseoir ses descendants sur le trône d'Israël, jusqu'à la quatrième génération.

SELLUM.

765. **Sellum**, fils de Jabès, s'étant emparé du trône d'Israël, la trente-neuvième année du règne d'Ozias, ne jouit de son usurpation, que l'espace d'un mois, au bout duquel il fut défait dans une bataille et tué dans Samarie, par Manahem, venu de Thersa.

MANAHEM.

765. **Manahem**, fils de Gadi, après avoir mis à mort Sellum, se fit proclamer roi; mais il y eut des villes qui refusèrent de le reconnaître. De ce nombre fut celle de Thapsa, de la demi-tribu de Manassé, au-delà du Jourdain. Manahem la prit de force, tua toutes les femmes grosses et leur fendit le ventre. Thersa, qui lui avait

ROIS DE JUDA.

tants à Cyrène, sur le fleuve Cyrus, fait mourir Rasin, et s'empare de ses états.

Le fameux port d'Elath, sur la mer Rouge, que Rasin avait enlevé au roi de Judée, fit partie de la conquête du roi d'Assyrie. Ce prince le garda, et transféra le commerce aux Assyriens, sans aucun égard aux justes prétentions d'Achaz, son allié. Les Juifs, par là, furent privés sans retour du grand profit qu'ils avaient tiré jusqu'alors de ce trafic. Car, quoiqu'ils ne l'eussent pas toujours soutenu avec le même succès que du tems de Salomon, il n'avait pas laissé que de leur être très-avantageux, tant qu'ils en avaient été les maîtres. Il comprenait en effet, presque tout le négoce des Indes, de la Perse, de l'Afrique et de l'Arabie, qui se faisait par la mer Rouge. Mais, après en avoir été dépossédés par Rasin, les Juifs n'y eurent plus de part. Depuis ce tems, les marchandises qui venaient par cette voie, ne furent plus transportées à Jérusalem, mais en d'autres lieux. (Prideaux.)

Achaz se rend à Damas pour voir le roi d'Assyrie. De là, il mande au grand prêtre Urie, de faire construire un autel semblable à celui de Damas,

ROIS D'ISRAEL.

aussi refusé l'obéissance, fut ensuite obligée de subir le joug après un long siége.

Ce prince, voyant son royaume fort affaibli par les dissensions, fit alliance avec Phul, roi d'Assyrie, pour obtenir du secours. Phul vint en Israël, reçut de Menahem mille talens d'argent, et s'en retourna aussitôt, sans s'arrêter dans le pays. On observe que, pour faire cette somme de mille talens, exorbitante en l'état d'épuisement où était alors le royaume d'Israël, Manahem fut obligé de prendre un des veaux d'or et de le donner au roi d'Assyrie. Le prophète Osée fait de grands reproches aux Israélites d'avoir eu recours à des étrangers, au lieu de s'adresser au Seigneur; il les menace d'être asservis et emmenés captifs par ces princes, dont ils ont voulu acheter la protection. Suivant la version des Septante, une partie de cette prophétie fut accomplie par Phul même, du vivant de Manahem. Car elle porte *que, dans les jours de Manahem, Phul, roi d'Assyrie venait dans le pays, et que Manahem lui donnait mille talens*, c'est-à-dire que Phul contraignit le roi d'Israël à lui payer tous les ans la même somme, par forme de tribut.

Manahem, prince aussi mé-

ROIS DE JUDA.

dont il lui envoie le modèle. A son retour, il fait enlever l'ancien autel, et lui substitue le nouveau, sur lequel il offre des sacrifices. Alors, le roi d'Assyrie se tourne contre Achaz, et vient sur ses terres qu'il ravage. Achaz, au lieu de recourir au Seigneur, prend et brise tous les vases du temple pour les envoyer à Theglatphalassar, fait fermer les portes du temple, et dresser dans toutes les rues de Jérusalem, et dans toutes les villes de Juda, des autels pour y offrir de l'encens aux dieux étrangers, c'est-à-dire, à ceux d'Assyrie, afin de se les rendre favorables. Il fait même fermer le temple, et bannit de toute la Judée, le culte du vrai Dieu, comme pour le braver et le punir de ne l'avoir point secouru contre ses ennemis. Tel était l'excès de folie et d'extravagance où le jeta son impiété, dans laquelle il surpassa, dit l'Ecriture, tous les rois qui l'avaient précédé. Il y persiste jusqu'à la fin. Le terme, à la vérité, ne fut pas long. Achaz mourut à l'âge de quarante ans, vers la fin de la quinzième année de son règne (723.) (L'Ecriture porte la seizième année, mais il paraît que ce nombre est altéré, à moins de dire qu'un an avant sa mort, il au-

ROIS D'ISRAEL.

chant que ses prédécesseurs, meurt dans la douzième année de son règne.

PHACEIA.

754. PHACEIA, ou PEKAIA, fils de Manahem, commence à régner l'an cinquantième d'Ozias, roi de Juda.

Ce prince marche sur les traces de son père, et sacrifie aux idoles comme lui.

Phacée, général de ses troupes, s'étant révolté contre lui, l'attaque à Samarie, dans la tour du palais, et le tue la deuxième année de son règne.

PHACÉE.

753. PHACÉE, ou PEKAK, fils de Romélie, s'empare du trône d'Iraël, l'an cinquante et unième d'Ozias, après avoir mis à mort Phaceia. *Il fit le mal devant le Seigneur, et imita la vie criminelle de Jéroboam.*

742. Dieu, pour le punir, envoie contre lui Theglathphalassar, roi d'Assyrie, qui lui enlève plusieurs villes, s'empare de la Galilée, de la terre de Galaad et de toute la tribu de Nephtali, fait captifs les habitants de ces contrées, et les transporte dans ses états. Ce malheur, quelque accablant qu'il soit, ne touche point le cœur du roi d'Israël, et ne sert

ROIS DE JUDA.

rait associé son fils Echézias au trône.) Achaz ne laissa de plusieurs femmes qu'il avait eues, que son successeur.

EZECHIAS.

723. Ezéchias, fils d'Achaz et d'Abia, succède à l'âge de vingt-cinq ans à son père, l'an quatrième d'Osée, roi d'Israël. (L'hébreu d'aujourd'hui et la vulgate marquent la troisième année d'Osée ; mais Osée ayant commencé à régner l'an douzième d'Achaz, il s'ensuivrait que celui-ci n'aurait régné que quatorze ans, si Ezéchias, son fils, n'eût commencé son règne que l'an troisième d'Osée. C'est pourquoi nous croyons qu'il faut rapporter avec Josephe, le commencement du règne d'Ezéchias, à la quatrième année de celui d'Osée, et qu'originairement l'hébreu portait de même.) D'autres mettent ce commencement à l'an cinquième d'Osée, pour faire les seize années que l'Ecriture donne au règne d'Achaz. Mais ils n'ont point de garants de cette assertion.

Ezéchias, l'un des plus saints rois qui aient rempli le trône de Juda, consacre les prémices de son règne à la destruction de l'idolâtrie et au rétablissement du vrai culte.

ROIS D'ISRAEL.

même qu'à augmenter son endurcissement.

736. Après la mort de Joathan, roi de Juda, son fils Achaz, étant monté sur le trone, Phacée se ligue avec Rasin, roi de Damas, pour l'en faire descendre, et mettre le fils de Tabéel à sa place. Les deux rois confédérés, ayant réuni leurs forces, viennent mettre le siége devant Jérusalem. Mais la vigoureuse défense de la ville et quelque accident inopiné les obligent à lever le siége, et à s'en retourner.

735. Ils reviennent l'année suivante, et ayant divisé leurs forces, ils attaquent, chacun de son côté, le roi de Juda, sur lequel ils remportent des avantages très-considérables. Achaz, poussé à bout, implore le secours du roi d'Assyrie, qui le defait de Rasin, après s'être rendu maître de Damas, dont il emmena les habitants en captivité. Privé de son allié, Phacée demeure en repos et y laisse Achaz, dans la crainte que Théglatphalasar ne revienne sur ses terres. Osée, fils d'Ela, dit l'Ecriture (IV *Reg.* XV. 30), *forma une conjuration contre Phacée, fils de Romelie, pour le surprendre, l'attaqua, le tua, et régna en sa place la 20*ᵉ. *année de Joathan, roi de Juda.*

ROIS DE JUDA.

722. Le 1er. du mois de nisan, les prêtres et les lévites commencent par son ordre à purifier les dehors du temple, et le huitième jour y étant entrés, ils le sanctifient pendant huit jours. Ezéchias, après cette cérémonie, monte au temple, avec les principaux de Jérusalem, immole des victimes, et rétablit le culte du Seigneur.

La Pâque de cette année est remise au quatorzième jour du second mois, parce qu'on n'avait pu la célébrer le premier mois, la plupart des prêtres n'étant point encore purifiés. Ezéchias envoie des lettres dans toutes les tribus pour les inviter à venir célébrer cette fête à Jérusalem. Plusieurs du royaume d'Israël se moquent de cette invitation; d'autres, néanmoins, en assez grand nombre, y acquiescent, avec la permission tacite d'Osée, leur roi. Tous ceux du royaume de Juda s'étant rendus à Jérusalem, y célèbrent la Pâque de la manière la plus solennelle avec les Israélites leurs frères. Cette fête, suivant la loi, devait finir au septième jour; mais pour la rendre plus mémorable, on en doubla la durée; elle fut de quatorze jours. Transportés d'un saint zèle, les Juifs, à leur

ROIS D'ISRAEL.

Mais Joathan, comme on l'a vu à son article, ne régna que quinze ans; nous pensons avec le père Houbigant, qu'il y a ici faute de copiste, et qu'au lieu de la 20e. année de Joathan, il faut lire la 12e. année d'Achaz, comme il est marqué au chapitre XVII, v. 1 du quatrième livre des rois. Ainsi Phacée aura été tué, non la vingtième année de son règne, mais la vingt-huitième.

OSÉE ou HOSÉE.

726. Osée tint, sur le trône, une conduite assortie à la manière dont il y était parvenu. *Il fit le mal*, dit l'Ecriture, *aux yeux du Seigneur, mais non pas toutefois*, ajoute-t-elle, *comme les rois d'Israël qui avaient été avant lui.*

Il retira en effet les gardes que ses prédécesseurs entretenaient sur les frontières d'Israël et de Juda, pour empêcher leurs sujets d'aller adorer le Seigneur à Jérusalem. Il permit même aux Israélites de s'y rendre en foule pour la Pâque qu'Ezéchias célébra la deuxième année de son règne.

724. Salmanasar, roi d'Assyrie, marche contre Osée, et le contraint, après lui avoir enlevé plusieurs places,

ROIS DE JUDA.

retour, brisent partout les idoles, coupent les bocages sacrés, renversent les hauts lieux, et détruisent généralement les monumens de l'idolâtrie qui se trouvent dans Juda et ses dépendances. Les Israélites font de même dans leur pays.

On avait conservé jusqu'alors le serpent d'airain que Moïse avait fait élever dans le désert; et jusqu'aux tems d'impiété, il n'avait été regardé de même que la verge d'Aaron, et la cruche de manne qui étaient auprès de l'arche, que comme un monument de la protection miraculeuse de Dieu sur son peuple. Mais Ezéchias voyant qu'il était devenu un objet d'idolâtrie, le fit mettre en poudre.

719 Pendant que Salmanasar fait le siége de Samarie, Ezéchias répare une grande partie des pertes que la Judée avait faites sous le règne de son père, et reprend sur les Philistins les places qu'ils avaient enlevées à Juda.

718. Salmanasar, devenu maître de Samarie et de tout le royaume d'Israël, fait demander à Ezéchias le tribut imposé à son père. Ezéchias le refuse; ce qu'il fait avec d'autant plus de justice, que Theglatphalassar avait violé,

ROIS D'ISRAEL.

à lui payer tribut. Parmi le butin qu'il remporta de cette expédition, se trouva, si l'on en croit les Rabbins, le veau d'or que Jéroboam avait érigé à Béthel. Celui qu'il avait dressé à Dan, avait été donné, comme on l'a dit, à Théglatphalassar.

721. Osée fait alliance avec le roi d'Egypte, et se révolte contre Salmanasar.

720. L'Assyrien vient fondre sur les terres d'Israël, et remplit tout d'horreur et de carnage. Il investit Samarie qui, étant bien approvisionnée, soutient le siége pendant trois ans.

718. L'an 9e. d'Osée, 6e. d'Ezéchias, roi de Juda, Salmanasar se rend maître de Samarie, qu'il réduit en un monceau de pierres, après en avoir fait massacrer les habitants.

Il prend Osée, le charge de chaînes, et l'envoie prisonnier en Assyrie, avec une partie de son peuple. Le reste des Israelites demeura dans le pays sous la domination des Assyriens jusqu'à la vingt-cinquième année d'Assarhaddon, petit-fils de Salmanasar. Ainsi finit le royaume d'Israël, deux cent quarante quatre ans après la révolte des dix tribus contre le petit-fils de David. Du nombre des captifs

ROIS DE JUDA.

comme on l'a vu plus haut, les conditions auxquelles Achaz s'était rendu son tributaire. Salmanasar, occupé alors à faire la guerre aux Tyriens, differe sa vengeance contre Ezéchias. Mais le mauvais succès de cette expédition l'oblige à retourner en droiture dans ses états.

712. Salmanasar étant mort, Sennachérib son successeur fait de nouveau sommer Ezéchias de lui payer le tribut : sur son refus persévérant, il se prépare à lui faire la guerre; Ezéchias, de son côté, travaille à mettre ses places, et surtout sa capitale, en état de défense. Au milieu de ses occupations il est attaqué d'un mal dangereux qu'on croit être un ulcère pestilentiel. Isaïe vient lui annoncer qu'il en mourra. Le saint roi se voyant sans héritier, s'adresse au seigneur par une prière fervente, qui est exaucée. Isaïe rentre, et lui déclare que Dieu lui accorde encore quinze années de vie. Pour l'en assurer, le prophète fait rétrograder l'ombre de dix degrés, ou lignes sur le cadran d'Achaz (1).

ROIS D'ISRAEL.

qui furent emmenés en Assyrie, fut le prophète Nahum. Il consola les dix tribus dans la captivité, et prédit les derniers malheurs de Ninive.

De ce nombre fut aussi le saint homme Tobie, de la tribu de Nephtali, qui fut conduit, comme il le témoigne lui-même, à Ninive. Inviolablement attaché à la vraie religion qu'il avait suivie dès son enfance, il ne se démentit point dans sa captivité. Sa vertu lui fit trouver grâce auprès de Salmanasar, qui lui donna l'emploi de pourvoyeur de sa maison. Sennachérib, successeur de Salmanasar, s'étant déclaré le persécuteur des Israélites, Tobie fit éclater sa charité envers ses frères opprimés, les visitant, les consolant, les aidant de ses facultés, et ensevelissant ceux qui étaient mis à mort. Ces pieux offices ayant été rapportés au roi, lui attirèrent un arrêt de mort, auquel il n'échappa que par la retraite. Il eut un fils du même nom que lui, qu'il éleva dans la crainte du Seigneur. La patience du père

(1) Ce cadran est nommé, dans le texte original, *les degrés d'Achaz*, et dans la paraphrase chaldéenne, *la pierre des heures*. C'était un cadran solaire autrement divisé que les nôtres, et tel que ceux qui étaient dès-lors en usage parmi les Babyloniens. Car il y

ROIS DE JUDA.	ROIS D'ISRAEL.
(*Reg.* IV, c. XX). Merodac-Baladan, roi de Babylone, envoie des ambassadeurs à Ezéchias pour le complimenter	fut éprouvée, à l'âge de cinquante-huit ans, par un accident fâcheux qui lui survint dans l'exercice ordinaire de sa

» bien de l'apparence qu'Achaz le fit faire par un mathématicien de Chaldée. Les Juifs, en effet, étaient alors trop peu versés dans l'astronomie, pour inventer une mesure artificielle du tems. La réponse que fit Ezéchias au prophète, lorsqu'il sortit, de faire à son choix ou reculer ou avancer l'ombre de dix lignes sur le cadran, prouve combien ce prince était lui-même ignorant dans cette science. *Il est aisé*, dit-il, *que l'ombre s'avance de dix lignes, et ce n'est pas ce que je désire que le Seigneur fasse; mais qu'il la fasse retourner en arriere de dix degrés.* L'un et l'autre était également difficile.

Mais, dit-on, le miracle fait en faveur d'Ezéchias dut causer les plus grands désordres. Il dut, en effet, avoir dérangé à jamais tout le cours des astres, et particulièrement le moment des éclipses du soleil et de la lune; il dut brouiller toutes les éphémérides. « Ces » alarmes sont vaines; il n'y eut rien de dérangé dans le cours des » astres; le moment des éclipses du soleil et de la lune restèrent les » mêmes, les éphémérides ne varièrent point: il ne fut point né- » cessaire pour produire ce miracle de faire rétrograder le soleil; » un nuage épais placé devant cet astre qui en réfléchit la lumière, » contre le lieu d'où il était venu, était suffisant pour cette mer- » veille, et c'est ainsi qu'elle s'est opérée; dès-lors plus de désordre » dans le cours des astres, plus de variations dans les éphémérides, » plus d'incertitude dans les éclipses. L'écriture en effet dit formel- » lement que *l'ombre du soleil rétrograda*. Si le soleil était véritable- » ment retourné en arrière, se serait-elle exprimée de la sorte? » Aurait-elle omis le moins pour le plus? On dit à la vérité dans » Isaïe que le soleil retourna en arrière; mais en cet endroit le so- » leil est mis pour l'ombre qu'il produit: en voici la preuve. Le » miracle s'est accompli de la manière dont il avait été promis par » le prophete. Or Isaïe n'avait offert à Ezéchias que de faire » remonter l'ombre du soleil. Donc, dans l'exécution du prodige, » il n'y eut que l'ombre du soleil qui retourna en arrière. Quand » donc Isaïe dit que, lorsque le miracle se fit, le soleil retourna » en arrière, il met le soleil pour l'ombre qu'il cause. Rien de plus » commun dans toutes les langues, et particulièrement dans l'hé- » braïque, que de mettre la cause pour l'effet. » (Bullet.) Cette explication nous paraît préférable à celle que donne M. Goguet à la fin de son troisième volume de l'*Origine des Lois*, *etc.*

ROIS DE JUDA.	ROIS D'ISRAEL.
sur son rétablissement. Ils avaient ordre en même tems de s'informer de la cause de la rétrogradation de l'ombre du soleil (1). Ezéchias, par un mouvement de vanité, montre à ces ambassadeurs toutes ses richesses, qui étaient très considérables, et ne leur cache rien. Mais après leur départ, Isaïe étant venu trouver ce prince, lui prédit que tout ce qu'il a étalé à leurs yeux sera transporté à Babylone. Le saint roi s'humilie, et se résigne à la volonté du seigneur. Peu de tems après ce qui vient d'être raconté, Sennachérib entre en Judée à la tête d'une armée innombrable. Les principaux seigneurs de la cour de Jérusalem, envoient de grands présens au roi d'E-	charité. Un jour, épuisé de fatigues, après avoir enseveli plusieurs morts, s'étant endormi au pied d'une muraille, la fiente chaude d'un nid d'hirondelle lui tomba sur les yeux et l'aveugla. Il soutint cette épreuve avec une résignation qu'Anne, sa femme n'imita pas. Réduit à l'indigence, dans cet état, il n'avait de ressource que dans l'espérance d'une somme de dix talens, qu'il avait prêtée à Gabelus, son ami, qui demeurait à Ragès, en Médie. Son dessein étant d'y envoyer Tobie, son fils, pour toucher le remboursement de cette somme, il lui manquait un guide, pour conduire ce jeune homme. L'ange Raphaël, déguisé sous le nom et la figure d'Azarias, vient se présenter à celui-ci et s'offre

(2) Ceci est encore une nouvelle preuve que le soleil n'avait pas rétrogradé dans le miracle d'Ezéchias. Car si cela eût été, les ambassadeurs du roi de Babylone ne seraient pas venus à Jérusalem pour s'informer de ce prodige, puisqu'ils en auraient été les témoins de même qu'Ezéchias. Il n'y aurait, en effet, point eu d endroits de notre hémisphère où il n'eût été aperçu. Nous remarquerons encore ici que la maladie et la guérison d'Ezéchias ne sont rapportées, dans le quatrième livre des Rois (*Reg.* xx.) et dans le deuxieme des Paralipomènes (*cap.* 32.), qu'après la levée du siége de Jérusalem; d'où le P. Pétau infère que la maladie et la guérison de ce prince suivirent l'arrivée de Sennachérib devant Jérusalem. Mais il nous paraît qu'il y a ici une transposition de faits, ce qui n'est pas rare dans les livres saints, et qui peut se dire sans préjudice du respect qui leur est dû, puisqu'on en voit des exemples dans les meilleurs écrivains profanes.

ROIS DE JUDA.

gypte (Sethos) pour l'engager à venir à leur secours. Le prophète Isaïe, instruit par une lumière surnaturelle de l'inutilité de cette démarche, ne néglige rien pour faire revenir les Juifs de l'illusion qu'ils se font. Les discours qu'il leur adresse pour les désabuser, ne produisent aucun effet, il se dépouille du cilice qu'il portait sur ses reins, et des souliers qu'il avait à ses pieds : en un mot, il paraît nu en public, pour figurer la nudité à laquelle les Assyriens reduiraient les Juifs qu'ils feraient prisonniers. Cependant Sennachérib marchant rapidement de conquête en conquête, prend Haï, Bethel, Gabaon et d'autres bourgs et villes sans coup férir. Lachis soutient un siége. Tandis que Sennachérib est devant cette place, Ezéchias tire du temple et de ses propres trésors toutes les richesses qu'ils renferment, et en charge des ambassadeurs qu'il envoye à ce prince pour lui demander la paix. Sennachérib, charmé de ces présens et de la soumission d'Ezéchias, s'en retourne sans imposer à ce prince d'autre punition qu'un tribut annuel de trois cents talens d'argent et de trente talens d'or. Mais par une insigne perfidie, à peine

ROIS D'ISRAEL.

à lui servir de guide. Ils partent ensemble du consentement du père. Sur la route, le jeune Tobie s'étant voulu baigner dans le Tigre, est attaqué par un poisson monstrueux, que l'ange lui conseille d'éventrer, pour en tirer le fiel, le foie et le cœur, qu'il destine pour en faire un remède très-utile, et dont ils salent les chairs, pour les nourrir dans le cours de leur voyage. Arrivés à Ecbatane, en Médie, ils logent chez Raguel, parent du jeune Tobie, dont la fille, nommée Sara, était déjà veuve de sept maris que le démon avait tous étranglés le jour de leurs noces. L'ange persuade à son compagnon de demander cette fille en mariage, sans être effrayé du sort de ceux qui l'avaient obtenue avant lui. Elle lui est accordée, et les deux époux s'étant réunis sains et saufs, après avoir passé les trois premières nuits en prières, partent pour se rendre vers Tobie le père. Le saint vieillard finit ses jours à l'âge de cent deux ans, dans la cinquante-deuxième année du règne de Manassès.

Les Israélites, que Salmanasar avait laissés dans leur patrie, y vivaient en paix depuis long-tems, sous les gouverneurs Assyriens qui leur

ROIS DE JUDA.

a-t-il fait quelques journées, qu'il revient sur ses pas et reprend le siège de Lachis. De là il envoye Rabsacès et deux autres officiers avec des troupes pour sommer Ezéchias de se soumettre à ses lois, et de lui livrer sa capitale. Rabsacès prononce en hébreu, sous les murs de Jérusalem, en présence du peuple, des paroles de blasphême contre le Seigneur, et remet aux envoyés d'Ezéchias, des lettres de son maître, écrites sur le même ton. Isaïe rassure Ezéchias, en lui promettant le secours du ciel, et pour signe de la vérité de cette promesse, *mangez*, lui dit-il, *cette année ce que vous pourrez trouver, et l'année suivante ce que la terre produira d'elle-même* (c'était une année sabbatique) ; *mais pour la troisième année, semez, moissonnez, plantez des vignes et recueillez-en le fruit*. Rabsacès étant retourné vers son maître, le trouve faisant le siége de Lobna, que M. Larcher croit être Peluse, et prêt à

ROIS D'ISRAEL.

étaient envoyés. Mais quelques séditieux, apparemment, les portèrent ensuite à se révolter. Ce qui est certain, c'est qu'Assarhaddon étant venu dans ce pays, en fit transporporter tous les habitants audelà de l'Euphrate. Nous plaçons cet événement en l'an 672 avant l'ère chrétienne, ce qui vérifie à la lettre cette prophétie qu'Isaïe (VII, 8) prononça au commencement du règne d'Achaz : *encore soixante-cinq ans, et Ephraïm ne sera plus un peuple*. Pour ne pas laisser déserte la terre qu'il venait de dépeupler, le roi d'Assyrie y fit venir des Cuthéens, que Scaliger croit avoir été tirés de Cutha, ou Cuthaïa, dans la Colchide, des Aradiens, ou Bacriens, des Ematiens de Syrie, voisins du Liban, des Sepharvaïmites, des Dinéens, etc.

Ces nouvelles colonies apportèrent, avec elles, les superstitions des lieux de leur naissance, etc., continuèrent à les pratiquer dans le pays où elles furent transplantées (1).

(1) L'Ecriture dit (*Reg.* IV, 17.) que les Babyloniens firent des succoth-benoth, ou *tentes de jeunes filles* : c'était des lieux consacrés à Vénus, où les jeunes filles se prostituaient une fois en leur vie à l'honneur de cette infâme divinité ; que les Cuthéens firent un nergel ou nerghel ; ce que les uns interprêtent d'un coq, les autres d'un brasier perpétuel, allumé dans un clos, à la manière des Perses qui adoraient le feu ; que les Hevéens firent des nebahaz ou idoles à tête de chien pour représenter Anubis, dieu des Egyptiens ;

ROIS DE JUDA.

marcher contre Tharaca, roi de Chus ou d'Ethiopie, qui s'avançait lui-même comme allié des rois d'Egypte et de Judée, pour le combattre. Sennachérib étant venu au devant de Tharaca, taille son armée en pièces, et en poursuit les débris jusqu'en Egypte. Il entre victorieux dans ce royaume; mais la résistance qu'il y trouve l'occupe environ trois ans. Pendant l'éloignement de ce prince, Isaïe se montre dans Jérusalem, dépouillé de ses habits (à l'exception de ceux que la pudeur ne permet pas de quitter) et sans souliers, voulant par là désabuser ceux d'entre les Juifs qui croyaient que le roi d'Assyrie échouerait en Egypte. (Isaïe, ch. 20.)

707. Sennachérib revient en effet triomphant d'Egypte, traînant après lui une multitude inombrable de captifs tels qu'Isaïe les avait figurés (1).

Il marche droit à Jérusalem dans le dessein de l'assiéger. Arrivé devant cette ville, il place ses quartiers à l'entour, et donne tous ses ordres pour l'exécution de son projet.

ROIS D'ISRAEL.

L'Ecriture nous dit qu'elles n'avaient nulle crainte du Seigneur, ce qui fut cause, ajoute-t-elle, qu'il envoya des lions qui les dévoraient. Assarhaddon informé de ce désastre, et jugeant que c'était un fléau surnaturel, fit partir un prêtre Israélite du nombre des captifs, pour apprendre à ces idolâtres, la manière de servir le Dieu d'Israël. Ce prêtre apportant avec lui le Pentateuque, établit sa résidence à Béthel. De là, ce livre à la main, il alla exercer sa mission dans tout le pays, dont les habitants furent nommés dès-lors Samaritains. C'est ainsi qu'ils embrassèrent le culte du vrai Dieu. Toutefois ils ne laissèrent pas de conserver assez long-tems le culte des idoles, et de faire le plus monstrueux mélange de l'une et l'autre religion. Mais dans la suite, ils renoncèrent à l'idolâtrie, et ne différèrent des Juifs que par le schisme.

---

les Emathiens des asimah ou boucs sauvages; les Sepharvaïmites deux idoles, dont l'une, nommée Adramelech, représentait le soleil, et l'autre, appelée Hanamelech, représentait la lune. Ceux-ci avaient, de plus, l'affreux usage de brûler leurs enfants en l'honneur de ces divinités.

(1) Quelques modernes prétendent que Sennachérib avait conquis l'Egypte avant d'entrer en Judée; mais les raisons qu'ils

Mais avant qu'il ait tiré une seule flèche contre Jérusalem, suivant la prédiction d'Isaïe, l'ange du Seigneur vient dans son camp, pendant la nuit, et y massacre les principaux officiers de son armée, ainsi que ses meilleures troupes au nombre de cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Le roi d'Assyrie consterné de ce désastre, s'enfuit promptement, et regagne Ninive, où il devient un objet de mépris pour ses sujets et de haine pour deux de ses fils, qui furieux de la préférence qu'il avait donnée à leur puîné pour le nommer son successeur, l'assassinèrent peu de tems après, comme il priait dans le temple de son dieu Nesroch. Ce grand miracle de la délivrance de Jérusalem est attesté même par les auteurs païens, mais avec quelque déguisement. Car leur aversion pour la nation juive ne leur permettait pas de raconter, sans quelque altération, des avantages qui pouvaient tourner à sa gloire.

La retraite précipitée des Assyriens laissa les Juifs maîtres de leur camp et des richesses immenses qu'ils y avaient laissées en l'abandonnant. Un grand nombre de Juifs, qui s'étaient réfugiés dans les pays voisins revinrent dans leur

---

apportent de leur opinion ne nous paraissent pas convaincantes, et nous croyons en avoir de plus fortes à leur opposer. En effet, peut-on se persuader que voyant la Judée, l'Egypte et l'Ethiopie liguées contre lui, Sennachérib se soit détourné du premier de ces trois royaumes, qui était le plus voisin de ses états, pour aller directement fondre sur l'Egypte, et qu'après l'avoir subjuguée, au lieu de profiter de la consternation où cette conquête avait dû jeter l'Ethiopie et la Judée, pour compléter son triomphe sur la ligue, il les ait laissées de côté l'une et l'autre en s'en retournant chez lui? Quel est le conquérant, aujourd'hui, qui voudrait imiter une pareille conduite? D'ailleurs, si la conquête de l'Egypte était déjà faite, lors que le roi d'Assyrie entra dans la Judée, pourquoi Rabsacès ne la nomme-t-il pas dans l'énumération qu'il fait des peuples que son maître avait soumis? *Où est maintenant*, dit-il, *le dieu d'Emath et le dieu d'Arphad? Où est le dieu de Sépharvaïm, d'Ana et d'Ara? Ont-ils délivré de ma main ces villes, en ont-ils délivré Samarie?* (*Reg.* l. IV, ch. 18, v. 34.) Mais qu'était-ce que tout ces petits états, en comparaison du puissant royaume d'Egypte? Enfin ce qui achève de faire voir que Sennachérib n'alla point en Egypte avant d'entrer en Judée, ce sont ces paroles qu'adresse le prophète Isaïe à la ville de Jérusalem : Il levera le bâton sur vous en allant en Egypte; *Baculum suum levabit super te in via Ægypti.* (X. 24.)

patrie. Les villes et les campagnes se repleuplèrent, et chacun se piqua de la plus vive emulation pour rendre à la patrie son ancienne félicité.

Ezéchias passa le reste de ses jours dans une tranquillité parfaite, cheri de ses sujets, respecté de ses voisins, et si visiblement protégé du ciel qu'aucune puissance n'osa se lever contre lui.

Son repos ne fut point oisif. Il agrandit Jérusalem, l'embellit, y fit construire de nouveaux aqueducs, et y etablit des arsenaux qu'il remplit de toutes sortes d'armes qui étaient en usage dans ce tems-là. Il bâtit de nouvelles villes, et répara les anciennes. On voit l'attention qu'il donna au commerce et à l'agriculture, ces deux sources de l'opulence publique, par ces paroles de l'Ecriture : (*Paralip.* II. c. 32.) *Ezéchias fut un prince très-riche et très-glorieux. Il amassa de grands trésors d'argent, d'or, de pierreries, d'aromates..... et de vases de grand prix. Il avait aussi de grands magasins de blé, de vin et d'huile, des étables et des écuries pour toutes sortes de gros bétail et de bêtes de charge, et des bergeries pour ses nombreux troupeaux..... et le Seigneur lui avait donné une abondance extraordinaire de biens.*

694 Ezéchias meurt après vingt-neuf ans de règne, à l'âge de cinquante quatre ans. Son corps fut mis avec beaucoup de solennité dans le lieu le plus elevé des sépulcres de la maison de David. Ces sépulcres qui forment un vaste et superbe bâtiment taillé dans le roc, sont composés d'une cour, d'une galerie, d'une salle et de plusieurs chambres environnées de niches où les corps sont deposés. Ils subsistent encore de nos jours, et c'est à bien parler, le seul monument qui reste de l'ancienne Jérusalem. (Prideaux.)

MANASSÈS.

694. MANASSÈS, fils d'Ezéchias et d'Hapsiba, succède à l'âge de douze ans à son pere. Séduit et maîtrisé par des ministres détestables, il se livre à toutes sortes d'impiétés et d'abominations. Il rétablit les hauts lieux qu'Ezechias avait detruits, adora Baal avec toute la milice du ciel, fit planter un bois en l'honneur d'Astaroth, profana le temple en plaçant une idole dans le sanctuaire, après en avoir retiré l'arche d'alliance, et en dressant dans le parvis des autels aux dieux étrangers. Il pratiqua les sortileges, fit passer

ses enfants par le feu en l'honneur de Moloch, et persécuta cruellement ceux de ses sujets qui refusèrent de participer à ses impiétés. Son royaume fut inondé de sang, et sa fureur tomba principalement sur les prophètes que Dieu lui envoya pour le ramener de ses égarements. Il en fit mourir un très-grand nombre et une ancienne tradition porte qu'il fit scier par le milieu du corps, le prophète Isaïe, quoiqu'il fût du sang royal, et selon quelques uns, son beau-père. Telle fut la vie que mena ce prince jusqu'à la vingt-deuxième année de son règne.

673. Dieu pour punir tant de crimes, fait venir Asarhaddon, roi de Babylone, dans la Judée, avec une armée puissante. Manassès, battu, poursuivi, se cache dans des halliers. Il est découvert, pris, chargé de fers, et emmené à Babylone avec un grand nombre de Juifs. Cette disgrace lui ouvre les yeux, et le fait rentrer en lui-même. Dieu touché de son repentir, incline le cœur du roi d'Assyrie à le remettre en liberté. On ne sait point la durée de sa captivé. Suivant les uns, elle ne fut que d'un an: suivant les autres, elle fut de sept, et par conséquent ne finit que sous le successeur d'Asarhaddon. Manassès de retour en Judee avec les compagnons de sa captivité, travaille à réparer les maux infinis qu'il y a causés. Il purifie le temple, après en avoir ôté les dieux étrangers, et l'idole qu'il y avait placée, retablit l'autel, et fait revivre le culte du Seigneur. Mais il s'en fallut bien, malgré cela, qu'il pût mettre les choses dans l'état florissant où il les avait trouvées en montant sur le trône.

659. Saosduchin (l'Ecriture l'appelle Nabuchodonosor), successeur d'Asarhaddon, ayant déclaré la guerre, la douzième année de son règne, à Phraortes, roi des Mèdes, à qui le livre de Judith donne le nom d'Arphaxad (1), rem-

---

(1) Usserius se trompe en disant qu'Arphaxad est Dejocès, père de Phraortes; erreur qui est facile à démontrer. 1°. Le nom d'Arphaxad, qu'on doit écrire, selon la valeur des lettres hébraïques, Arphac-schad, est la même chose qu'Aphra-artas, qui est le nom de Phraortes. *Arbac*, *Arpach*, *Aphrac*, ou simplement *Aphra*, selon les différentes manières dont les historiens des diverses nations ou langues écrivent ce mot, signifie *Arbaces*; *Arta*, ou *Artho* signifie *magnus*. Ainsi *Aphra-artas*, qu'Hérodote a écrit *Phraortes*,

porte sur lui une victoire complète, dans la plaine de Ragaü ou de Ragès. Enivré de ce succès, il forme le dessein de soumettre, à son empire, toutes les nations occidentales jusqu'à la Méditerranée. En conséquence, il leur envoie des ambassadeurs pour les sommer de le reconnaître pour

---

signifie *Arbaces*, *magnus*. De même les Hébreux ayant traduit cette épithete *Arta*. *magnus* par le mot *Schad*, qui signifie de même *magnus*, ont dit Arphac-schad, que l'on a changé en Arphaxad. Il est vrai que dans ces mots onvoit un *r* transposé et un *b* changé en *ph*. Mais on trouve mille autres exemples de pareils changements dans l'hébreux, le grec et d'autres langues. Il n'y a donc pas le moindre doute que Arphaxad et Phraortes ne soient le même nom et ne désignent le même prince.

2°. Par Herodote lui-même, bien entendu, il est clair que tout ce qu'il dit de Phraortes, convient à Arphaxad On peut prouver aussi que Dejoces n'est point mort la douzième année de Saosduchin, comme le suppose Usserius. 3°. Dejocès n'a fait que commencer à bâtir une ville C'est Phraortes qui l'a achevée et environnée de murs, et qui lui a donné le nom d'Ecbatane. Ainsi c'est avec raison que l'Ecriture dit, suivant la Vulgate. *ædeficavit*. Mais le texte grec du livre de Judith, dit nettement qu'il l'entoura de murs après avoir achevé de la bâtir. 4°. Il est certain que ce fut Phraortes, fils de Dejocès, qui fut vaincu par Saosduchin, et qu'ayant été pris dans la bataille, Saosduchin le fit mourir de la manière la plus indigne et la plus cruelle C'est ce qui irrita si fort Cyaxare, son fils, qui cependant était d'un caractère doux et humain, et le porta à venger la mort de son père. Ce fut dans cette vue qu'il attaqua Ninive, et la longueur du siége ne put amortir le sentiment qui l'avait excité à l'entreprendre.

5°. La grande perte qu'essuya l'armée de Saosduchin, après la mort d'Holopherne, son général. dont elle fut la suite, affaiblit beaucoup le roi d'Assyrie, et donna moyen à Cyaxare d'attaquer ce prince avec avantage, et de mettre une première fois le siége devant Ninive, qu'il aurait peut-être prise alors, s'il ne se fut trouvé dans l'embarras par l'invasion des Scythes, qui dominèrent pendant vingt-huit ans sur les états de Cyaxare. Mais après leur retraite il s'associa avec Nabopolassar, roi de Babylone, pour recommencer le siége de Ninive avant d'aller faire la guerre à Aliattes, roi de Lydie, qui avait donné retraite aux Scythes; guerre qui dura six ans, et ne finit qu'à l'occasion d'une éclipse de soleil qui sépara les combattants et les engagea à faire la paix. Ainsi les faits, leurs tems et leurs circonstances prouvent, démonstrativement contre Usserius et ses partisans, que c'est Phraortes qui est l'Arphaxad du livre de Judith, aussi bien que la conformité qui se trouve entre les noms *Arphaxad* et *Phraortes*.

leur souverain. Elles s'accordent toutes à mépriser cet ordre, et renvoient au prince ses ambassadeurs, avec ignominie. Alors transporté de colère, Saosduchin jure de venger, par le fer et le feu, cet affront. Il choisit le général Holopherne pour le ministre de ses vengeances, et le fait partir avec une armée innombrable pour les exécuter. La terreur qui le précède, s'empare de toutes les provinces et de toutes les villes. Elles envoient au-devant d'Holopherne pour lui faire leurs soumissions; mais elles n'en sont pas mieux traitées, et ce général, sur sa route, n'en détruit pas moins leurs temples et leurs dieux, dans la vue de faire adorer son maître comme la seule divinité.

Les Juifs, loin d'imiter la pusillanimité de ces peuples, se préparent à faire une vigoureuse résistance. Tandis que le roi Manassès est occupé à mettre Jérusalem en état de défense, le grand-prêtre Eliacim faisant les fonctions de premier ministre sous Manassès, comme avait fait le grand-prêtre Joïada sous le règne de Joas, prend, avec les principaux des Juifs, les mesures nécessaires pour fermer l'entrée du pays à l'ennemi; mais il recommande à tous de mettre principalement leur confiance en Dieu, de jeûner et de prier.

*658. De conquête en conquête, Holopherne arrive enfin devant Béthulie, ville de la tribu de Nephtali, sur une montagne, non loin de la mer de Tibériade, selon Bochart. (D. Calmet la met dans la tribu de Siméon, entre Geth et Gaza, sur le chemin d'Egypte.) Le général Assyrien, étonné de la disposition où les enfants d'Israël étaient de se défendre, demande aux chefs des nations voisines qu'il venait de subjuguer, quel est ce peuple qui ose former une telle résolution. Achior, prince des Ammonites, prenant la parole, lui raconte toutes les merveilles que Dieu a faites en faveur des Israélites. *Ils ont été heureux*, dit-il en terminant son discours, *tant qu'ils n'ont point péché contre leur Dieu, parce que leur Dieu hait l'iniquité. Aussi, il y a quelques années que, s'étant retirés de la voie que leur Dieu leur avait marquée pour y marcher, ils ont été taillés en pièces par diverses nations, et plusieurs d'entre eux ont été emmenés captifs dans une terre étrangère* (1). *Mais depuis peu, étant retournés vers le Seigneur*

(1) Ceci ne doit point s'entendre de la captivité générale des Juifs enlevés à Babylone par Nabuchodonosor, mais des ravages que les

leur Dieu, ils se sont réunis après cette dispersion...., et ils possèdent de nouveau Jérusalem, où est leur temple. Maintenant donc, informez-vous si ce peuple a commis quelque faute contre son Dieu ; et si cela est, allons les attaquer, parce que leur Dieu vous les livrera. .... Mais si ce peuple n'a point manqué à son Dieu, nous ne pourrons leur résister. Ce discours met en fureur Holopherne. Il délibère s'il fera mourir Achior; mais il juge plus à propos de l'envoyer à Béthulie, pour y attendre le sort funeste qu'il destine à tous les habitants de cette ville.

Cent vingt mille hommes de pied et vingt-deux mille chevaux, dont était composée son armée, semblaient lui assurer le succès de son expédition. Il n'était occupé que des moyens d'abréger le siége, et il crut avoir trouvé le plus convenable à ce dessein, en faisant intercepter le cours d'une seule fontaine qui fournissait de l'eau à la place. Bientôt, en effet, il réduisit les assiégés à l'extrémité par la soif. Alors ils pensent à se rendre, et chargent Ozias, leur chef, d'aller traiter avec le général Assyrien; Ozias promet de le faire si, dans cinq jours, le ciel ne vient à leur secours.

Il y avait dans la ville une veuve nommée Judith, riche, belle, malgré son âge de cinquante-cinq ans, et vivant dans la retraite, les jeûnes et les autres exercices de la pénitence. Instruite du parti que les anciens venaient de prendre, elle les assemble, et les reprend avec force, de vouloir ainsi prescrire un terme à la miséricorde du Seigneur. Elle les exhorte à s'humilier, leur parle, sans s'expliquer, d'un dessein qu'elle a formé pour le salut de son peuple, et les exhorte à recommander l'affaire à Dieu.

Judith, après s'être mise en prières pour implorer le secours du ciel, se pare de ses plus beaux ornements (1), et Dieu relève sa beauté par un nouvel éclat. Elle sort de Béthulie à la vue du peuple qui l'admire, et lui souhaite toute sorte de prospérités. Les gardes avancées des Assyriens, dès qu'elles l'aperçoivent, vont au-devant d'elle, la saisissent

---

Egyptiens, les Syriens et les Assyriens avaient faits sur les terres d'Israël.

(1) La parure de Judith nous donne une idée de celle des femmes juives de son tems. L'Ecriture (*Judith*. X, 3 et *seq.*) dit qu'elle commença par se laver et oindre, qu'elle arrangea ses cheveux et mit une mitre sur sa tête, qu'elle prit ses habits de joie, chaussa des sandales et s'orna de bracelets, de pendants d'oreilles et de bagues.

et la conduisent à leur général. Elle se donne à Holopherne pour une fugitive, lui peint l'abattement des assigés, et s'engage à le rendre maître, non-seulement de Béthulie, mais de toute la Judée.

Holopherne, épris de la beauté de cette femme, lui permet d'agir en toute liberté dans son camp. Elle soupe avec lui; le quatrième jour, s'étant enivré dans le repas, il est porté dans son lit par ses domestiques, qui se retirent ensuite, laissant Judith seule avec sa servante auprès de lui. Judith alors s'armant de courage, invoque le Seigneur, prend le glaive d'Holopherne, pendu à son chevet, lui coupe la tête après avoir invoqué le Seigneur, la met dans un sac, traverse avec cette dépouille l'armée des Assyriens, et rentre triomphante, au lever du soleil, dans Béthulie.

Consternés de cet événement, dès qu'ils en ont connaissance, les Assyriens prennent la fuite, abandonnant armes et bagages. Ils sont poursuivis par les Israélites, qui les taillent en pièces, et s'enrichissent de leurs dépouilles. Le grand-prêtre étant venu de Jérusalem à Béthulie, comble Judith d'éloges et de bénédictions. Elle chante un cantique en actions de grâces, et le souvenir de sa victoire est perpétué par l'établissement d'une fête annuelle. Judith vécut cent cinq ans, et mourut la trente-unième et dernière année du règne de Josias, cinquante ans après la mort d'Holopherne, six cent huit ans avant J. C. L'histoire de cette femme illustre est consignée dans un livre qui porte son nom, ouvrage que les Pères du Concile de Nicée, suivant le témoignage de saint Jérôme, ont compté parmi les livres canoniques.

Deux ans ou environ après la retraite des Assyriens, les Scythes, vainqueurs des Mèdes, pénétrèrent en Judée, et s'emparèrent de Bethsan, ville de la tribu de Manassès, en-deçà du Jourdain, dont ils restèrent maîtres durant tout le séjour qu'ils firent en Asie, c'est-à-dire l'espace d'environ vingt-six ans: delà le nom de Scythopolis donné à cette ville (*le Syncelle.*)

640. Manassès avait précédé d'environ trente-trois ans Judith au tombeau, étant mort dans la cinquante cinquième année de son règne, et la soixante-septième de son âge.

AMON.

640. AMON, fils de Manassès, lui succéda à l'âge de vingt-

deux ans. Il poussa l'impiété aussi loin que son père avait fait ; mais il ne l'imita point dans sa pénitence.

Amon est assassiné par ses officiers dans la vingt-quatrième année de son âge et la deuxième de son règne. Le peuple venge cet attentat sur les meurtriers de ce prince, et met son fils à sa place. (Le manuscrit d'Alexandrie des Septante met la mort d'Amon dans la douzième année de son règne ; en quoi il s'accorde avec d'autres exemplaires que saint Jérôme avait vus. Mais, suivant M. Vallarsi, dernier éditeur de saint Jérôme, presque tous les exemplaires que nous avons aujourd'hui des Septante, conviennent avec l'hébreu pour ne donner à ce prince que deux ans de règne.)

JOSIAS.

639. JOSIAS, fils d'Amon, devint son successeur à l'âge de huit ans. Sa mère se nommait Idida. Ce jeune prince eut le bonheur d'être élevé par des gouverneurs sages et éclairés, qui le rendirent par leurs instructions un prince accompli en vertu, en douceur, en piété. Cependant plusieurs des abus qui avaient régné sous Amon, continuèrent sous la minorité de son fils. Le prophète Sophonie, qui vivait alors, reproche aux princes, aux prêtres et au peuple de Juda divers crimes, tels que l'idolâtrie, l'avarice et la fraude, dont il les menace d'être sévèrement punis.

632. Josias, âgé de seize ans, prend en mains les rênes du gouvernement.

628. Josias, la douzième année de son règne, commence à purifier le temple de tout ce qui appartenait à l'idolâtrie. Il démolit ensuite les autels des faux dieux, coupe les bois sacriléges, brise les idoles qu'on y adorait, et en jette les débris sur les tombeaux de ceux qui leur avaient offert des victimes. Il ne détruisit pas seulement les lieux consacrés aux fausses divinités, il abolit encore les hauts lieux où l'on sacrifiait au vrai Dieu contre la défense de la loi, et priva même de leurs fonctions les prêtres qui avaient exercé leur ministère dans ces lieux prohibés. Son zèle s'étendit jusque dans la terre des dix tribus d'Israël ; il y renversa les monumens de l'idolâtrie en divers endroits, surtout à Béthel, où il mit en poudre le veau d'or que Jéroboam y avait placé, tua les prêtres de cette idole, et profana son autel en y

faisant brûler des os de morts. Il accomplit ainsi ce que le prophête de Juda avait prédit trois cents ans auparavant à Jéroboam.

627. L'an 13 du règne de Josias, Jérémie, fils d'Helcias, et l'un des prêtres qui demeuraient à Anathoth, dans la tribu de Benjamin, à quatre lieues de Jérusalem, commence à prophétiser. Il avertit les Juifs d'un malheur qu'il voyait prêt à fondre sur eux du côté du septentrion; *car*, disait-il, *voici ce que dit le Seigneur : Je vais faire venir les familles des royaumes d'Aquilon, qui mettront leurs trônes devant les portes de Jérusalem et de toutes les villes de Juda.* (C. 1, v. 14 et 15.)

622. Josias, la dix-huitième année de son règne, après avoir purifié le temple et y avoir replacé l'arche d'alliance que Manassès en avait ôtée, fait achever les réparations qu'il y avait à faire. Le grand-prêtre Helcias trouve dans le temple le livre de la Loi du Seigneur, écrit de la main de Moïse; c'était, à ce qu'on croit communément, l'original du seul Deutéronome. Mais il paraît qu'on se trompe : le Livre de la Loi signifiait alors le Pentateuque entier, qui n'était pas encore divisé en plusieurs livres (1). Helcias le remet entre

(1) Il ne faut pas s'imaginer que toutes les copies du Pentateuque fussent alors perdues. Cela était impossible, attendu le besoin qu'avaient les Israélites de le consulter dans une infinité d'occasions. C'était un livre, en effet, qu'il fallait que les prêtres eussent toujours devant les yeux pour l'exercice de leurs fonctions, la mémoire ne pouvant suffire pour retenir le détail immense des cérémonies qu'il prescrit et dont ils ne pouvaient omettre aucune sans se rendre coupables devant Dieu. Les magistrats avaient également besoin de le consulter presqu'à toute heure pour y conformer leurs jugements et la police de l'état, puisque c'était le code de la nation. Ce livre, enfin, était d'un usage journalier pour le peuple, dont chaque individu était obligé d'y avoir recours pour régler sa nourriture, sa demeure, ses vêtements, son travail, pour connaître les personnes qu'il pouvait fréquenter, celles qu'il devait éviter, pour assurer ses biens, ses droits, ses possessions, son héritage, pour connaître son état, pour terminer ses différents. Un livre si répandu dans une nation considérable, si nécessaire à cette nation, ne peut périr qu'avec elle. (Bullet.) On exagérera tant qu'on voudra la corruption où les Juifs étaient tombés sous les derniers règnes. Il restait encore, malgré l'affreuse persécution de Manassès, un grand nombre de Juifs fidèles à leur religion, qui par conséquent ne pouvaient se passer du livre de la loi.

les mains du secrétaire Saphan pour le porter au roi, qui, l'ayant fait lire en sa présence, est effrayé des malheurs qu'il annonce. Josias envoie consulter la prophétesse Olda ou Holda, laquelle répond que tout arrivera, comme il est porté dans ce livre, mais que ce ne sera qu'après la mort de Josias.

Ce prince ayant fait assembler à Jérusalem tous les anciens de Juda, lit publiquement le livre qui avait été trouvé dans le temple, et renouvelle l'alliance avec le Seigneur. Le pontife Helcias et tous les lévites, par ordre du prince, jettent hors du temple tous les vaisseaux qui avaient servi au culte des idoles, les brûlent et en emportent les cendres à Béthel. Josias détruit les augures, qui étaient les prêtres de Baal et de l'armée du ciel, et les chasse de ses états. Il fait replacer dans le sanctuaire l'arche du Seigneur, qui en avait été enlevée, soit du tems de Manassès, soit du tems d'Amon, et défend aux lévites de la promener de lieux en lieux, comme ils faisaient auparavant. (*Paralip.* II, c. XXXV, v. 3.) Josias, cette même année, fait célébrer la pâques avec une telle solennité, qu'il ne s'en était point célébré de semblable depuis le tems des juges.

Cependant, dit l'Ecriture, *la colère du Seigneur*, *qui s'était allumée contre Juda à cause de ses crimes*, *par lesquels Manassès l'avait irrité*, *ne fut point appaisée*.

Le peuple juif avait pris part aux crimes de ce prince, et n'en avait point pris à sa pénitence. Son retour à Dieu n'avait rien de solide. La nouvelle ferveur qu'il témoignait pour le culte du Seigneur, n'était point, comme dans Josias, l'effet d'une piété sincère, mais une disposition superficielle et passagère. C'est pour cela que l'alliance qu'il avait renouvelée par l'entremise de ce prince, n'eut pas un meilleur succès, qu'elle n'avait eu sous Moïse, sous les prophètes, et sous les pieux rois qui l'avaient fait revivre.

609. Les malheurs de Juda commencent par la mort de Josias. Nécos ou Néchao, roi d'Egypte, voulant arrêter les progrès des Assyriens, s'avance avec une armée vers l'Euphrate, et prend sa route par la Judée. Josias se met en marche pour s'opposer à son passage. En vain l'Egyptien lui fait dire qu'il n'en veut point à lui, qu'il va combattre une puissance contre laquelle Dieu lui a commandé de marcher; en vain, il lui annonce qu'il périra s'il s'obstine à traverser son dessein. Le roi de Juda, sourd à ces remontrances, livre bataille à Néchao, dans la plaine de Mageddo,

à trois lieues en-deçà du Jourdain, reçoit une blessure mortelle dans la mêlée, et meurt dans la trente-unième année de son règne, pleuré par tout le peuple, et surtout par Jérémie qui connaissait mieux que tout autre la perte irréparable que la Judée faisait dans cet exellent prince.

L'Ecriture rend témoignage à Josias, *qu'aucun des rois ses prédécesseurs, n'était retourné comme lui au Seigneur de tout son cœur.... et que dans tous ceux qui le suivirent, aucun ne lui ressembla.* (*Reg.* IV, c. 23, v^s. 25.) Il avait eu quatre fils, Johanan, mort avant lui, Eliakim, Joachas et Sédécias, qui lui survécurent.

Ce fut, comme on l'a déjà dit, la treizième année du règne de Josias que le Seigneur adressa la parole à Jérémie, fils d'Helcias, l'un des prêtres qui demeuraient à Anatoth, dans la tribu de Benjamin. Il était fort jeune alors, âgé seulement de quinze ans, selon saint Jérôme, de vingt, selon d'autres. Il continua, comme on le verra, d'exercer son ministère jusqu'à l'extinction du royaume de Juda et au-delà.

JOACHAS.

609. JOACHAS, dit aussi SELLUM, troisième fils de Josias, fut élevé sur le trône par le peuple aussitôt qu'on eut appris la mort de son père à Jérusalem. Il était âgé pour lors de vingt-trois ans. Sa mère se nommait Amital. On ignore la raison qui le fit préférer à Eliakim, son aîné. Peut-être celui-ci ayant accompagné son père à la guerre, le bruit courut-il d'abord qu'il y avait péri avec lui. Quoi qu'il en soit, le règne de Joachas ne fut que de trois mois. Au retour de son expédition contre les Assyriens ou les Babyloniens, Néchao se rendit maître de Jérusalem; delà, étant venu à Rebla, ville de la tribu de Nephtali, il emmena Joachas en Egypte, et condamna la Judée à lui payer un talent d'or (environ soixante-dix mille livres de notre monnaie), et cent talents d'argent (plus de quatre cent quatre-vingt mille de nos livres.) Joachas avait mérité, par sa conduite, la disgrâce où il était tombé. Il ne revint point d'Egypte et il y mourut, comme Jérémie l'avait prédit. Les trois mois du règne de ce prince doivent être pris sur la dernière année de Josias, et sur la suivante, afin que la quatrième de son successeur soit, comme il est marqué dans l'Ecriture, la vingt-troisième depuis la treizième du règne de Josias.

ELIAKIM ou JOACHIM.

608. Eliakim, frère aîné de Joachas, fut établi roi de Judée à l'âge de vingt-cinq ans par le roi d'Egypte avant son départ. Pour marquer son autorité sur lui, Nechao changea son nom d'Eliakim en celui de Joachim. Le nom de sa mère était Zebida. Au commencement du règne de Joachim et dans les fêtes de Pâques, le prophête Jérémie adresse la parole à toutes les villes de Juda, qui étaient venues adorer dans la maison du Seigneur. Il les exhorte à se convertir, les menaçant de la part de Dieu, si elles y manquent, de réduire le temple au même état que Silo, qui ne subsistait plus, et de rendre Jérusalem un objet de malédiction pour tous les peuples de la terre.

Les prêtres, irrités de cette liberté du prophête, le saisaissent, et l'ayant traduit au tribunal du roi, demandent qu'il soit condamné à mort. Mais les anciens du peuple, sur les remontrances d'Ahicam, fils de Saphan, qui avait été secrétaire sous Josias, obtiennent qu'on le renvoie sans lui faire aucun mal. Un autre prophète, nommé Urie, qui faisait de semblables prédictions, est poursuivi jusqu'en Egypte, où ayant été pris, il est ramené à Jérusalem, et ensuite mis à mort. Jérémie confirme les prophéties d'Urie et les siennes par des discours énergiques et par des images expressives. Le prêtre Phassur, intendant du temple, après l'avoir frappé, le fait mettre en prison, d'où le lendemain il le retire. Jérémie lui prédit qu'il mourra captif à Babylone.

On croit que ce fut vers ce tems-là que parut le prophète Joël. D'autres mettent sa mission avec moins de vraisemblance sous le règne d'Ozias.

Nabopolassar, roi de Babylone, envoie son fils Nabuchodonosor en Syrie et en Egypte pour y faire la guerre. Les Réchabites voyant le royaume de Juda menacé des armes des Chaldéens, quittent la campagne où ils habitaient sous des tentes, pour se retirer à Jérusalem. Jérémie les ayant fait venir dans le temple, les invite à boire du vin. Ils le refusent, alléguant la défense que leur père Jonadab, fils de Réchab, leur en a faite. Le prophète prend de là occasion de reprocher aux Juifs leur désobéissance envers Dieu. Il prédit ensuite aux Réchabites qu'en récompense de leur fidélité aux ordres de Jonadab, il y aura toujours des hommes de leur race qui serviront en présence du Seigneur. En effet,

on connaît les Réchabites, dit dom Calmet, qui étaient chantres et portiers dans le temple depuis le retour de la captivité de Babylone.

606. La troisième année de Joachim, Nabuchodonosor revenant victorieux d'Egypte, assiége la ville de Jérusalem et s'en rend maître. Le temple est pillé, une partie des vases sacrés transportée à Babylone, Joachim chargé de fers, trois mille vingt-trois juifs faits prisonniers avec quelques jeunes seigneurs, du nombre desquels sont Daniel, Ananias, Azarias et Misaël, tous les quatre du sang royal de Juda. Nabuchodonosor relâche ensuite Joachim, et lui rend la couronne, à condition qu'il lui paiera tribut. Les autres captifs sont emmenés à Babylone. C'est de là qu'on doit compter les soixante-dix années de la captivité.

605. La quatrième année du règne de Joachim, le roi d'Egypte étant venu attaquer à son tour Nabuchodonosor, est battu à Charcamis, sur les bords de l'Euphrate. Jérémie prédit (c. 25, v. 9 et 10) *que Dieu assemblera auprès de Nabuchodonosor, son serviteur, toutes les familles de l'Aquilon; qu'il les enverra contre le pays de Juda et contre ses habitans; qu'ils seront assujétis au roi de Babylone pendant soixante-dix ans, et qu'après que ces soixante-dix ans seront accomplis, il punira le roi de Babylone et ruinera le pays des Chaldéens.*

Jérémie, qui se tenait caché, fait écrire ses prophéties par Baruch, et lui donne ordre d'aller en faire lecture à haute voix dans le temple, en présence du peuple, au jour du jeûne solennel. La main du secrétaire tremble, en écrivant ces terribles menaces; elles le consternent et le jettent dans l'abattement. Jérémie le console et le fortifie par des promesses particulières.

CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

604. A Babylone, Daniel et ses compagnons, Ananias, Azarias et Misaël, à peine sortis de l'enfance, sont élevés dans le palais pour servir devant le roi. Ils refusent de

ROYAUME DE JUDÉE.

L'an cinquième du règne de Joachim, Baruch s'aquittant de sa commission, lit dans le temple devant tout le peuple, les prophéties de Jérémie, le 29 du neuvième mois (casleu), jour auquel on avait publié un jeûne so-

manger des viandes défendues par la loi de Moïse, et engagent l'eunuque, chargé de les nourrir, à ne pas les gêner sur ce point. Dieu bénit leur fidélité à sa loi. Réduits aux simples légumes, ils effacent par leur embonpoint les autres jeunes gens, nourris de la table du roi.

lennel. (Ce devait être un jeûne extraordinaire ; car la loi n'en prescrivait point pour ce mois, qui répondait à notre mois de décembre.) Baruch répète cette lecture devant les grands de Juda. Le roi, sur leur rapport, se fait apporter le livre. Mais après qu'on en a lu quelques pages, il le coupe en morceaux avec un canif, et le jette au feu. Des officiers viennent de sa part pour arrêter Baruch ; mais Dieu le cache, et le soustrait à leurs recherches. Jérémie dicte de nouveau ses prophéties à Baruch, et y en ajoute de nouvelles qui n'étaient point dans les premières. Il annonce, entr'autres choses, qu'il ne sortira point de Joachim un héritier de son trône, que pour lui il aura la sépulture de l'âne, et que son cadavre sera jeté hors des portes de Jérusalem.

CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

Nabuchodonosor traitait avec humanité les Juifs qu'il avait emmenés captifs à Babylone. Liberté de conscience, pouvoir de choisir entre eux des magistrats pour juger leurs causes, permission d'acquérir des fonds, de les cultiver et de commercer, tels étaient les priviléges dont il les laissait jouir.

603. La deuxième année de ce prince, sixième de Joachim, deux magistrats juifs avancés en âge accusent d'adultère, devant le peuple, Susanne, fille d'Helcias de la tribu de Juda, et femme de Joachim, jeune personne, belle, riche, et encore plus vertueuse, qu'ils avaient tenté vainement de corrompre dans un jardin où ils l'avaient surprise, comme elle entrait dans le bain. Sur le témoignage qu'ils rendent de l'avoir trouvée en flagrant délit avec un jeune homme, elle est condamnée à mort. Mais dans le tems qu'on la mène au supplice, Dieu suscite le jeune Daniel pour faire connaître son innocence. Il demande un nouvel examen, interroge séparément les deux vieillards, et les convainc de calomnie par la contrariété de leurs dépositions. Susanne est délivrée, et ses accusateurs subissent la peine

du talion. *Depuis ce tems*, dit l'Ecriture, *Daniel commença d'être en grande réputation.* Il n'avait alors qu'environ douze ans.

603. Nabuchodonosor, la quatrième année de son règne (à compter, comme faisaient les Juifs, de l'époque où Nabopolassar, son père, l'avait associé à l'empire), est effrayé par un songe qu'il oublie à son reveil. En vain, consulte-t-il les sages de son empire pour s'en rappeler le souvenir; il les trouve tous en défaut. Outré de désespoir, il les condamne tous à mort. Daniel et ses trois compagnons se voyant enveloppés dans cet arrêt, demandent un délai pour satisfaire le monarque, et l'obtiennent. S'étant mis en prières, ils vont trouver Nabuchodonosor au jour marqué. « Prince, lui dit » Daniel, voici ce que vous avez vu. C'était une statue d'une » hauteur énorme, et d'un regard effrayant. Sa tête était » d'or, sa poitrine et ses bras d'argent, son ventre et ses » cuisses d'airain, ses jambes de fer, ses pieds en partie de » fer et en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à » cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une » montagne, sans la main et sans le secours d'aucun homme; » et frappant la statue par les pieds, elle l'a brisée et réduite » en poudre, et la pierre est devenue une grande montagne » qui remplit toute la terre. Voilà votre songe, ô roi! et en » voici l'explication. Vous êtes le roi des rois. Le Dieu du » ciel vous a donné la force, l'empire et la gloire. C'est donc » vous qui êtes la tête d'or. Après vous, il s'élèvera un autre » royaume moindre que le vôtre, qui sera d'argent; et en» suite un troisième, qui sera d'airain, et auquel toute la » terre sera soumise. Le quatrième sera de fer, et il réduira » tout en poudre. Mais comme les pieds de la statue étaient » en partie de fer et en partie d'argile, ce dernier royaume » sera en partie ferme, et en partie fragile; et comme vous » avez vu que le fer était mêlé avec la terre et l'argile, ils » se mêleront aussi par des alliances humaines. Ils ne de» meureront pas néanmoins unis, de même que le fer ne » peut se lier, ni s'unir avec l'argile. Dans le tems de ces » royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui sub» sistera très-long-tems (la Vulgate, dit *éternellement*); » un royaume qui ne passera point à un autre peuple, qui » renversera et détruira tous ces royaumes, et dont la durée » sera de plusieurs siècles ». Le premier de ces royaumes est incontestablement celui des Chaldéens et des Assyriens.

Daniel le déclare formellement. Tous les interprètes conviennent aussi que le second est celui des Perses, formé par la réunion des Chaldéens, aux Mèdes et aux Perses, sous le règne de Cyrus. On s'accorde également à reconnaître dans le troisième l'empire des Grecs, fondé par Alexandre le Grand, sur les ruines de celui des Perses. Mais on est partagé sur le quatrième, que les uns entendent des successeurs d'Alexandre le Grand (les Séleucides et les Lagides), les autres, des Romains. Ce dernier sentiment est le plus suivi comme le plus plausible. On objecte en vain que les deux jambes de la statue doivent marquer deux royaumes différents et parallèles. En effet, outre qu'elles sont de même métal, il est dit formellement qu'elles ne désignent qu'un seul et même royaume. *Et regnum quartum erit velut ferrum.* L'empire romain eut la force et la solidité du fer, tant qu'il subsista en forme de république. Il subjugua non-seulement toutes les provinces des Grecs, mais encore l'Afrique, l'Italie, les Gaules et une partie de l'Espagne. Rien de ce qu'il attaqua ne put lui résister; rien de ce qu'il conquit ne put lui échapper. Auguste ayant rendu cet état monarchique, en soutint la gloire, et en étendit les limites. Mais l'ancienne vigueur du gouvernement romain s'énerva sous les successeurs de ce prince, représentés par les pieds de la statue. Cela posé, il n'y a plus de doute que la pierre, détachée de la montagne sans la main d'aucun homme, qui frappe la statue dans ses pieds de fer et d'argile, et qui devient elle-même une si grande montagne qu'elle remplit toute la terre, n'annonce le Messie. De quel autre royaume d'ailleurs, que de celui de Jésus-Christ, le prophète a-t-il pu dire, *qu'il ne sera jamais détruit, qu'il ne passera point à un autre peuple, qu'il renversera et réduira en poudre tous les autres royaumes, et qu'il subsistera éternellement?* Nous renvoyons, pour une plus ample explication de cette prophétie, à la dissertation sur les quatre empires, que M. Rondet a mise à la tête du livre de Daniel.

Nabuchodonosor, ravi d'admiration pour Daniel, l'élève en honneur, le comble de présents, et l'établit gouverneur de toutes les provinces de Babylone. Il donne aussi des emplois considérables aux trois compagnons de ce prophète.

EN JUDÉE.

601. Joachim, la huitième année de son règne, se révolte

contre Nabuchodonosor, après lui être demeuré assujéti l'espace de trois ans. Il comptait sur le secours de l'Egypte, mais ce secours lui manqua. Le roi de Babylone envoie contre la Judée des troupes de Chaldéens, de Syriens, d'Ammonites et de Moabites, qui désolent ce pays pendant quatre ans. Aux ravages qu'ils font, se joint la famine, causée par une grande secheresse.

Jérémie veut intercéder pour son peuple auprès du Seigneur, et n'est point exaucé.

Nabuchodonosor cependant faisait la conquête des provinces qui appartenaient à l'Egypte, depuis l'Euphrate, jusqu'à la petite rivière qui sépare l'Egypte de la Palestine. *Depuis ce tems*, dit l'écriture, *le roi d'Egypte*, n'osa plus sortir de son pays.

598. Nabuchodonosor arrive enfin lui-même en Judée. Il entre triomphant dans Jérusalem, prend Joachim, le fait mourir et commande que son corps soit jeté hors de la ville (1), avec défense de l'inhumer, comme Jérémie l'avait prédit, en disant qu'il aurait la sépulture de l'âne. Ainsi finit ce malheureux prince. L'auteur du second livre des Paralipomènes (c. XXXVI, v. 8), dit qu'après sa mort on trouva sur lui les marques de ses abominations, c'est-à-dire, à ce qu'on croit, les stygmates qu'il avait imprimés sur sa chair, suivant la coutume des idolâtres, en l'honneur des divinités qu'il servait.

JOACHIN ou JECHONIAS.

598. Joachin dit aussi Chonias et Jechonias, fils de Joachim et de Nohesta, âgé de dix-huit ans (et non de huit), fut placé sur le trône de Juda, après le départ de Nabuchodonosor. Ce prince ayant appris cette nouvelle sur sa route, envoya ses lieutenants pour assiéger Jérusalem. Cette ville était si dépourvue de vivres, qu'en peu de tems elle se vit réduite à la plus horrible famine, ensorte qu'un père mangea son fils et une mère sa fille.

Le roi de Babylone, se rend lui-même au siége, et le

---

(1) Peut-être fut-il tué dans une sortie qu'il fit pendant le siége, et jeté sur le grand chemin hors des portes de Jérusalem. (Prideaux.)

presse avec une nouvelle ardeur. Jechonias enfin prend le parti d'aller se rendre à Nabuchodonosor avec sa maison et ses principaux officiers. Le roi de Babylone les fait prisonniers, pille le temple et le palais, livre aux flammes une partie de la ville, emmène à Babylone Joachin avec sa mère, les plus braves de son armée, au nombre de dix mille hommes, les artisans et les ouvriers en fer, et ne laisse que les plus pauvres dans le pays. Parmi ces captifs fut compris Ezéchiel, fils du prêtre Busi et l'un des quatre grands prophètes et Mardochée. Joachin, après avoir régné trois mois et dix jours, arrive à Babylone, où il est jeté dans une prison, dont il ne sortit qu'après la mort de Nabuchodonosor.

SÉDÉCIAS.

597. MATHANIAS, oncle paternel de Joachin, fut établi roi de Judée, à l'âge de vingt et un ans, par Nabuchodonosor, qui changea son nom en celui de SEDÉCIAS, fit un traité avec lui, et affaiblit autant qu'il pût le royaume de ce prince, pour le contraindre à observer les conditions qu'il lui avait prescrites. Sédécias marche sur les traces de Joachin, et met le comble à la mesure des iniquités de ses pères. Jérémie lui fait d'inutiles remontrances ; elles ne servent qu'à l'endurcir. Le peuple, à son exemple, méprise les avertissements du prophète, et traite indignement tous ceux qui lui parlent au nom du Seigneur.

Sédécias envoyant deux ambassadeurs à Nabuchodonosor, Jérémie se sert de cette occasion pour écrire aux captifs de Babylone. Dans cette lettre, il leur annonce que leur captivité durera soixante-dix ans, et qu'après ce tems ils reviendront dans leur patrie. Deux faux prophètes, Sédécias et Achab, les trompaient par de fausses prédictions d'un prochain retour. Jérémie annonce à ces deux imposteurs que le roi de Babylone les fera brûler à petit feu.

Un autre faux prophète, nommé Séméïas, écrit de Babylone au grand prêtre Sophonie et à tout le peuple de Jérusalem, une grande lettre, pleine d'invectives, contre Jérémie. Le grand prêtre ayant fait lecture de cette lettre à Jérémie, celui-ci prédit que Séméïas en sera puni.

596. L'an deuxième de Sédécias, des ambassadeurs viennent trouver ce prince de la part des rois des Ammonites, des Moabites, de Tyr et de Sidon, pour former une ligue

avec lui contre le roi de Babylone. Jérémie se présente à eux avec un joug de bœufs au cou, et les mains pleines de liens, qu'il leur distribue pour chacun de leurs maîtres, annonçant qu'il n'y aura de sûreté que pour ceux qui demeureront soumis à Nabuchodonosor. Il parle de la même manière à Sédécias, et le conjure de ne point écouter les faux prophètes qui l'exhortent à se révolter contre Nabuchodonosor.

594. Le cinquième mois de la quatrième année de Sédécias, l'un de ces faux prohètes, nommé Hananias, contredit publiquement Jérémie, et lui ayant ôté du cou le joug qu'il portait depuis deux ans, il le brise, en disant que Dieu brisera ainsi dans deux ans le joug du roi de Baylone. Jérémie lui annonce qu'une mort prochaine le punira de son imposture. Il mourut en effet deux mois après. (L'hébreu de nos jours et la vulgate mettent l'altercation de Jérémie et d'Hananias *au commencement de Sédécias*, *et dans le cinquième mois de son règne*; ce qui implique contradiction. Mais les septante et la version arabe omettent ces mots *au commencement.*)

Avant la mort d'Hananias, le roi de Juda se fiant à ses prédictions, envoie une nouvelle ambassade à Nabuchodonosor, pour redemander les vases du temple, que ce prince avait emportés à Babylone. Jérémie saisit cette occasion pour faire parvenir aux captifs de Babylone une prophétie fort étendue, sur la ruine future de cette ville, sur la chute de l'empire babylonien, et sur l'heureux retour des Juifs dans leur pays. Baruch qui accompagna Seraïas, son frère, chef de cette ambassade, fut le porteur de cet écrit, dont il fit lecture à Jechonias et aux autres captifs.

CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

593. L'an douzième de Nabuchodonosor, cinquième de Sédécias, le cinqième jour du quatrième mois (en juin), le prêtre Ezéchiel, commence à prophétiser au milieu des captifs de Babylone. Dieu lui montre une image de sa gloire sur les bords du fleuve Chobar, qui paraît être une branche de l'Euphrate. Il l'envoie pour annoncer sa parole aux captifs. Dans une autre vision, Dieu lui ordonne de tracer sur une brique le plan du siége de Jérusalem, comme s'il assié-

geait lui-même cette ville, de mettre une plaque de fer entre lui et ce plan, de regarder Jérusalem d'un visage fixe et sévère, puis, après s'être fait lier avec des chaînes, de rester couché pendant trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante jours sur le côte droit. Dire avec un moderne que cela ne doit s'entendre que des nuits de ces quatre cent-trente jours, c'est faire violence au texte sacré, et combattre de front tous ceux qui l'ont commenté jusqu'à présent. Durant tout cet espace de tems, le prophète ne vécut, suivant l'ordre du Seigneur, que d'un pain cuit avec de la fiente de bœuf, dont on avait couvert la pâte, pour marquer l'état effroyable où les habitants de Jérusalem se trouveraient réduits. Ce fut même par condescendance que Dieu lui prescrivit cet aliment si dégoûtant; car il lui avait d'abord ordonné de faire cuire son pain dans les excréments de l'homme: sur quoi le prophète s'écria: *Ah, ah, ah, Seigneur mon Dieu! mon âme n'a point encore été souillée, et depuis mon enfance jusqu'à présent, jamais bête, morte d'elle-même, ni déchirée par d'autres bêtes, ni aucune chose impure n'est entrée dans ma bouche. Allez,* lui répondit le Seigneur, *je vous donne la fiente de bœuf au lieu de ce qui sort du corps de l'homme, et vous en mettrez avec votre pain.* (Ezéch. IV, 12-15.) S'agit-il là simplement de l'usage où par la disette de bois, les Arabes et même quelques peuples de la France méridionale sont encore aujourd'hui réduits de faire cuire leur pain avec des excréments de bêtes, desséchés au soleil? Mais qu'aurait par là figuré le prophète?

592. La treizième année de Nabuchodonosor, sixième de Sédécias, Dieu transporte en esprit Ezéchiel dans le temple où il lui montre toutes les abominations qui s'y pratiquent. Il lui fait voir un homme au milieu de six autres, qui marque d'un *Tau* le front de ceux qui gémissent des scandales, et les six autres qui massacrent dans le temple et la ville tous ceux qui s'y rencontrent sans avoir ce signe. (Le *Tau*, dernière lettre de l'alphabet hébreu, laquelle répond au T des Grecs, avait du tems d'Ezéchiel la figure d'une croix, symbole de la croix de Jésus-Christ.)

Revenu de son extase, le prophète en fait part aux compagnons de sa captivité. Mais quelque tems après il leur donne un spectacle qui dut leur causer beaucoup plus d'étonnement. On le vit en plein jour, après avoir mangé et bu à la

hâte, transporter ses meubles hors de sa maison, comme un homme qui déloge, et sur le soir, porté sur les épaules de quelques hommes, le visage couvert d'un voile, pour ne point apercevoir la terre, passer à travers une muraille qu'il avait percée. C'était l'image expressive de l'issue que devait avoir le siége de Jérusalem, et de la fuite de son roi. Les Juifs de Palestine, à qui ces actions typiques furent mandées, en comprirent le sens; mais ils n'en furent point touchés, regardant les maux qu'elles annonçaient, ou comme imaginaires, ou comme réservés pour un tems fort éloigné.

EN CHALDÉE.

590. Dieu révèle à Ezéchiel la perfidie que Sédécias vient de commettre envers le roi de Babylone, en s'alliant, au mépris du serment de fidélité qu'il lui avait fait, avec le roi d'Egypte. Il jure d'en tirer vengeance, et annonce la déplorable fin de Sédécias.

ROYAUME DE JUDÉE.

Sédécias, la huitième année de son règne, fait un traité d'alliance avec Pharaon-Ephrée, ou Apriès, roi d'Egypte; après quoi il se révolte contre le roi de Babylone.

Les Ammonites imitent l'exemple des Juifs.

La neuvième année de Sédécias, le roi de Babylone se met en marche, avec toute son armée, pour aller punir les Juifs et les Ammonites de leur révolte.

589. Arrivé à la tête d'un chemin qui se partageait en deux, et dont l'un conduisait à Rabbath, capitale des Ammonites, et l'autre à Jérusalem, il hésite lequel des deux il prendra, et s'en rapporte au sort. Il écrit sur une flèche le nom de Jérusalem, et sur une autre celui de Rabbath, les remet dans son carquois, et la première qu'il tire ensuite est celle qui porte le nom de Jérusalem. En conséquence, il dirige sa route vers cette ville, et l'assiége dans les formes l'an neuvième de Sédécias, le dixième jour du dixième mois, Le trait qu'on vient de rapporter fait voir qu'un monarque, alors, commençait souvent une campagne sans plan, sans projet, sans savoir où il porterait ses armes. (Condillac.)

Le même jour que Nabuchodonosor forme le siége de Jerusalem, Dieu le révèle à Ezéchiel. La femme du prophète meurt ce jour-là, et Dieu lui défend de la pleurer.

Sédécias, voyant sa capitale investie, ordonne de mettre en liberté tous les esclaves hébreux, comme le portait la loi de Moïse, parce qu'on était alors dans une année sabbatique. Mais cet acte de justice, inspiré par la seule crainte, ne fléchit point la colère du Seigneur.

588. Le roi d'Egypte, en exécution du traité qu'il avait fait avec Sédécias, s'avance avec une puissante armée pour le secourir. Nabuchodonosor, à cette nouvelle, lève le siége le seizième jour du onzième mois de l'an dixième de Sédécias, rassemble toutes ses troupes, et les mène au-devant de Pharaon.

Les habitants de Jérusalem, dès qu'ils voient l'armée des Chaldéens retirée, se repentent d'avoir renvoyé leurs esclaves, les reprennent et les font rentrer de force sous le joug de la servitude. Jérémie leur fait des reproches de cette perfidie, et les avertit que les Chaldéens reviendront triomphants devant Jérusalem. Des faux prophètes lui donnent le démenti, et trouvent croyance à la cour et parmi le peuple. Il persiste à soutenir sa prédiction. Loin de l'écouter, les grands et les magistrats forment une conjuration pour le perdre. Ils l'accusent auprès du roi de décourager le peuple par ses discours, et demandent qu'il soit puni. Sédécias l'abandonne à leur discrétion. Dans ce même tems, le prophète, voyant l'inutilité de son ministère, et voulant prévenir le retour des Chaldéens, prend le parti de se retirer doucement à Anatoth, sa patrie, dans le pays de Benjamin. Mais arrivé à la porte de la ville, il est arrêté comme transfuge, par le capitaine des gardes, et remis aux principaux officiers, qui l'enferment dans la maison du secrétaire Jonathan, dont ils avaient fait la prison publique. (C'est ici le premier et le seul emprisonnement de Jérémie, quoi qu'en disent la plupart des commentateurs et des historiens, qui prétendent qu'au commencement du siége de Jérusalem il fut mis en prison par Sédécias). Le prophète passa par trois degrés dans cette prison. Placé d'abord dans le vestibule, il jouissait de la même liberté que ceux qui, chez les Romains, étaient *in liberâ custodiâ*. Le roi le fit tirer de là pour le remettre dans le parvis. Il y continue ses prédictions. Les princes, alors déterminés à le faire périr, le font jeter dans une basse-fosse, où il reste dans la boue et l'infection.

587. Bataille donnée entre les Chaldéens et les Egyptiens, le septième jour du premier mois de la onzième année de Sédécias, c'est-à-dire sur la fin de mars. Les seconds sont taillés en pièces. Pharaon s'en retourne avec les débris de son armée sans pouvoir, dans la suite, se relever d'une si grande perte.

Nabuchodonosor, après avoir employé près de deux mois à poursuivre Pharaon jusqu'en Egypte, ramène son armée et reparaît sous les murs de Jérusalem, dont il reprend le siége le vingt-neuvième jour du deuxième mois, cinquante-deux jours après la levée du premier siége. Les Chaldéens attaquent en même tems Lachis et Azecha, les deux seules places fortifiées qui restassent en Judée. Elles ne firent pas une longue résistance.

Abdemelech, éthiopien et officier du roi, touché de la situation de Jérémie, va le retirer lui-même de la basse-fosse par ordre de Sédécias, qui fait venir le prophète auprès de lui, et l'entretient en secret. Jérémie lui conseille de se rendre aux Chaldéens, lui prédit le sort dont il est menacé, et le conjure de ne point le renvoyer dans la basse-fosse, parce qu'il y périra. Sédécias ayant égard à sa prière, ordonne qu'il demeure dans la cour de la prison. Les Juifs, consternés du retour des Chaldéens et de l'ardeur avec laquelle ils poussent le siége, reconnaissent la vérité des prédictions de Jérémie. Ils passent de la présomption à l'abattement, et se croient perdus sans ressource. Le prophète alors change de ton, et n'est plus occupé qu'à les consoler. Il leur promet qu'après avoir été emmenés captifs à Babylone, ils retourneront dans leur patrie, et pour les en convaincre, Hanaméel, son cousin, étant venu dans sa prison offrir de lui vendre son champ qui était à Anathoth, il en passe le contrat d'acquisition en présence de plusieurs personnes, le scelle et le cachète, puis le donne à Baruch pour l'enfermer dans un pot de terre, afin qu'il se conserve plus long-tems. Par là il voulait assurer les Juifs que la captivité dont ils étaient menacés, finirait et serait suivie du retour dans leur patrie. Fin du nouveau siége de Jérusalem. Il ne dura que quarante jours, espace de tems figuré par celui qu'Ezéchiel resta couché sur le côté droit. Le neuvième jour du quatrième mois, (thamuz, qui répond à juin et à juillet) environ minuit, la ville est emportée par les généraux de Nabuchodonosor. Sédécias, profitant de l'obscurité de la nuit, s'enfuit avec les gens de guerre qui étaient auprès

de lui, par une ouverture qu'on fit au mur du jardin de son palais, et va gagner le chemin du désert. Mais les Chaldéens en ayant eu avis, se mettent à sa poursuite, l'atteignent près de Jéricho, et l'amènent à Nabuchodonosor, qui était à Reblata, dans le pays d'Emath, ville que quelques-uns prennent pour Apamée de Syrie.

Les Chaldéens, maîtres de Jérusalem, se répandent dans tous les quartiers, et y font un carnage horrible. Un mois après (le septième jour du cinquième mois), Nabuzardan, capitaine des gardes de Nabuchodonosor et général de ses armées, vient en cette ville pour exécuter les ordres de son maître. La première chose qu'il fit, comme il lui avait été commandé, c'est de tirer Jérémie de prison, et de le remettre en liberté. Les prêtres aussitôt, par l'ordre du prophête, emportent le feu sacré qui brûlait sur l'autel des holocaustes, et le cachent dans un puits profond et sans eau, dont personne n'eut connaissance. Lui-même par un ordre particulier de Dieu, fait emporter avec lui le tabernacle, l'arche d'alliance et l'autel des parfums, et va les cacher dans une caverne de la montagne de Nébo, dont il bouche l'entrée. Quelques-uns de ceux qui l'avaient accompagné, étant revenus pour remarquer ce lieu, ils ne purent le trouver. Jérémie l'ayant su, les blama de leur curiosité. *Ce lieu*, leur dit-il, *demeurera inconnu jusqu'à ce que Dieu ait rassemblé son peuple. Alors le seigneur fera voir ces choses, et la majesté de sa gloire paraîtra de nouveau dans une nuée comme elle a paru à Moïse et ensuite à Salomon.* (Machab. II, 4 et seqq.) Mais d'autre part le Seigneur dans Jérémie (III. 14 16.) parlant aux dix tribus d'Israël dit *que lorsqu'il les aura réunies à celle de Juda, on ne dira plus : l'arche d'alliance du seigneur; elle ne reviendra plus dans l'esprit, on ne s'en souviendra plus, on ne la recherchera, et on ne la rétablira plus.* Ces deux autorités ne peuvent guère se concilier qu'en appliquant ce qui est prédit dans la première de la nouvelle apparition de l'arche, à la transfiguration de Jésus-Christ, l'arche vivante de la nouvelle alliance.

587. Cependant le dixième jour du cinquième mois, trois jours après son arrivée, Nabuzardan fait mettre le feu au temple, au palais du roi, et aux maisons de la ville, après en avoir tiré tout ce qu'il y avait de précieux, et renverse les murs de la ville. Les vases du temple sont envoyés à Babylone. Nabuzardan y fait transporter aussi les transfuges qui

étaient restés dans la ville, à l'exception des plus pauvres qu'il laissa dans le pays pour le cultiver (1). Jérémie se trouve d'abord confondu parmi les captifs; mais Nabuzardan l'ayant reconnu à Rama, lui fait ôter ses chaînes, et lui laisse l'option de le suivre à Babylone, ou de rester dans le pays. Il préfère ce dernier parti. Entre ceux que Nabuzardan emmène, ce général en choisit soixante-quatorze des principaux, du nombre desquels est le grand-prêtre Saraïas; il les fait conduire à Reblatha, pour être présentés à Nabuchodonosor. Ce prince les fait tous mourir. Le roi Sédécias lui étant ensuite amené, deux de ses fils sont massacrés en sa présence; on lui arrache les yeux après cela, puis on l'envoie dans une prison à Babylone, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. C'est ainsi que s'accomplit la parole d'Ezéchiel, qui avait prédit (c. XII, v. 13.) qu'il serait mené à Babylone et qu'il ne la verrait pas.

Libre d'aller où il voudrait, Jérémie s'attache à Godolias fils d'Ahicam, que Nabuchodonosor avoit établi gouverneur de la Judée. Ce fut alors que ce prophète composa ces lamentations qui sont parvenues jusqu'à nous.

Les Juifs qui s'étaient dispersés dans la Judée et aux environs, reviennent se mettre sous la protection de Godolias qui les traite favorablement. Mais le septième mois de l'année suivante, Ismaël, prince du sang royal, jaloux de la préférence qu'on avait donnée sur lui à Godolias, l'assassine à Maspha, lieu de sa résidence, avec les gens de guerre Juifs et Chaldéens qui se trouvaient auprès de lui. Il fait prisonnier tout le reste du peuple de Maspha, et se met en chemin pour passer chez les Ammonites. Mais Johanan, avec quelques troupes, s'étant mis à sa poursuite, l'atteint à Gabaon, le bat, et ramène les prisonniers.

La crainte alors du ressentiment de Nabuchodonosor s'empare de tous les Juifs qui restaient en Judée, et leur inspire

(1) C'est une ancienne tradition parmi les Juifs espagnols et portugais, que Nabuchodonosor fit transporter en Espagne les principales familles de la tribu de Juda, desquelles ils prétendent descendre sans jamais s'être mêlés ni confondus par des alliances avec les autres Juifs. Encore de nos jours, quoique répandus en différents états, ils forment un corps entièrement séparé du reste de la nation, ayant leurs usages particuliers, leurs synagogues à part, et ne contractant qu'entre eux des mariages. Ce sont, de tous les Juifs, les plus religieux, les plus opulens et les plus estimés.

la pensée de se retirer en Egypte. Jérémie fait tous ses efforts pour les détourner de ce dessein, les assurant qu'ils trouveront en Egypte tous les maux qu'ils cherchent à éviter. Loin de l'écouter, ils l'entraînent avec eux dans ce pays. A peine y sont-ils arrivés, qu'ils s'abandonnent au culte des divinités qu'on y adorait. Jérémie, dont ils méprisent les remontrances, leur prédit qu'ils périront par l'épée de Nabuchodonosor; ce que l'événement justifia quelques années après. Depuis ce temps, Jérémie disparaît dans l'histoire. Quelques Pères ont avancé qu'il fut lapidé, dans la ville de Taphné, par les Juifs qui ne pouvaient souffrir les reproches qu'il leur faisait de leurs crimes et surtout de leur attachement persévérant à l'idolâtrie.

Fin du royaume de Juda, après avoir duré trois cent soixante-quinze ans depuis le commencement du règne de Roboam, et premières années de la captivité des Juifs à Babylone et dans les environs.

Il ne faut pas néanmoins entendre cette captivité, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, comme celle de nos prisonniers de guerre et des Chrétiens qui sont esclaves en Barbarie. Ils n'étaient ni dans les fers ni dans les prisons. C'étaient des gens que Nabuchodonosor avait transportés de la Judée pour affaiblir ce pays et pour peupler Babylone. Nous appellerions cela une colonie. Aussi l'écriture en parle-t-elle quelquefois comme d'une simple transmigration, c'est-à-dire du passage d'un pays dans un autre. Il est vrai qu'on les y avait conduits enchaînés et sous bonne garde, parce qu'ils quittaient leur pays malgré eux : mais lorsqu'ils y étaient arrivés, ils habitaient parmi les Babyloniens, avec la liberté d'acquérir des fonds et des maisons, de se gouverner selon leurs lois et d'avoir des juges de leur nation pour régler leurs différents, à-peu-près comme ces Arméniens, dont un roi de Perse transporta un grand nombre de familles dans un faubourg d'Ispahan où ils habitent encore aujourd'hui, vivant selon les mœurs de leur nation, exerçant la religion chrétienne et faisant le commerce comme dans leur propre pays. Les Juifs, néanmoins, appelaient leur état une captivité, parce qu'ils étaient dans un pays et sous une domination étrangers. (Mésengui).

SEPTIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS LA DESTRUCTION DU TEMPLE JUSQU'AU RETOUR DE LA CAPTIVITÉ.

586. L'année d'après la ruine de Jérusalem et du Temple, Nabuchodonosor fait faire une statue d'or de la hauteur de soixante coudées et de la largeur de six, dimensions qui ne conviennent point à la forme humaine dont la hauteur ne surpasse jamais de six fois la largeur. Ainsi la statue dont il s'agit devait être une colonne ou une pyramide sur laquelle on avait gravé plusieurs divinités ou hiéroglyphes. L'idole est placée dans la plaine de Dura, province de Babylone, et le roi commande à tous ses sujets de l'adorer. Les trois jeunes Hébreux Ananias, Azarias, et Misaël l'ayant refusé, sont jetés dans une fournaise ardente, au milieu de laquelle on les voit se promener comme dans un lieu de rafraîchissement. Etonné de ce miracle, le roi les fait retirer et défend de parler mal du dieu des Hébreux.

Ce fut vers ce tems, suivant dom Calmet, que parut le prophète Abdias, dont les prédictions, selon le sens littéral, portent contre l'Idumée et en marquent la ruine.

572. L'an troisième de la ruine de Jérusalem et du Temple, trente-troisième du règne de Nabuchodonosor, ce prince s'étant rendu maître de Tyr, après un siége de treize ans, passe en Egypte avec son armée victorieuse, ravage le pays d'un bout à l'autre, et en remporte un immense butin. La plus grande partie des habitants périrent par l'épée, par la famine et par la peste. Les Juifs qui se trouvaient en Egypte furent enveloppés dans ce désastre, et il n'en échappa que ceux qui purent se sauver en Judée.

570. Nabuchodonosor voit en songe un grand arbre qui est abattu par l'ordre de Dieu, mais dont le tronc est conservé pour reproduire de nouvelles branches à la place de celles qui ont été coupées. Daniel, appelé pour expliquer ce songe, annonce au roi que cet arbre est lui-même.

569. Au bout d'un an, tandis que ce prince, s'admirant lui-même, contemple avec une complaisance orgueilleuse

l'étendue de sa puissance et la beauté des ouvrages qu'il a faits à Babylone, il perd tout-à-coup le sens. Il se croit une bête fauve, et en prend toutes les inclinations. Il est chassé comme un insensé de la compagnie des hommes, ou bien il s'enfuit de lui-même dans les champs où il vit avec les bêtes, broutant l'herbe, et arrosé comme elles de la rosée du Ciel. Ses ongles s'allongent et deviennent semblables à des griffes. Son corps se couvre de poil, et à peine lui reste-t-il quelques traits de la figure humaine. Il demeure dans cet état l'espace de sept ans, pendant lesquels son fils exerce l'autorité souveraine.

562. A la fin, le sens lui étant revenu, il lève les yeux vers le Ciel, et s'étant humilié sous la puissante main de l'Eternel, il est rétabli dans son royaume. Mais un an s'est à peine écoulé qu'il descend du trône dans le tombeau.

561. Evilmerodach, fils et successeur de Nabuchodonosor, tire de prison, après trente-sept ans de captivité, Jéchonias, roi de Juda, et lui donne place au-dessus de tous les rois qui sont à sa cour.

L'idole de Bel était la divinité des Chaldéens la plus cultivée, et celle dont l'entretien était le plus dispendieux. Chaque jour, à Babylone, on lui offrait douze mesures de la plus pure farine de froment, quarante moutons, six grands vases pleins de vin, et tout cela était absorbé pendant la nuit suivante. Daniel, sollicité par le roi Evilmerodach de rendre hommage à cette divinité, s'engage à démasquer la fourberie des prêtres qui la desservaient au nombre de soixante et dix. Assuré qu'ils venaient chaque nuit, par des souterrains, enlever dans le Temple les offrandes qu'on y avait déposées, il en fait sceller de l'anneau du Roi la porte après avoir répandu de la cendre sur le pavé. Le lendemain, étant entré dans le Temple avec le Roi, il lui fait observer les pas des prêtres et de leurs familles imprimés sur la cendre. Le monarque, alors désabusé, condamne à mort les prêtres, abandonne l'idole à Daniel, et fait détruire le Temple.

Bel n'était pas le seul objet du culte des Babyloniens. Ils nourrissaient un énorme dragon auquel ils rendaient également des honneurs divins. Amené par le roi devant cet animal pour l'adorer, Daniel s'oblige à le tuer, sans épée ni bâton, si le monarque le permet. La permission accordée, il fait une pâte composée de poils, de poix et de graisse qu'il

fait avaler à l'animal, qui en crève aussitôt. Furieux de cet événement, les Babyloniens contraignent le roi, par leurs menaces, à faire jeter Daniel dans une fosse où l'on nourrissait sept lions. Le prophète reste sept jours sans être touché par ces animaux. Pendant ce tems le prophète Habacuc, transporté de Judée par un ange, apporte à Daniel un dîner qu'il avait préparé pour ses moissoneurs. Le roi, étant venu le septième jour à la fosse pour pleurer Daniel, le trouve au milieu des lions sans en avoir reçu aucun mal; il l'en fait retirer, et, dans son indignation, y fait jeter les ennemis du prophète qui sont aussitôt dévorés.

Ces deux histoires remplissent le quatorzième chapitre de la prophétie de Daniel. Nous n'avions plus ce chapitre qu'en grec; Thédotion, qui étoit Juif, l'avait traduit sur l'hébreu. Il n'a donc point été fabriqué par des Chrétiens, comme Louis Cappel et d'autres protestants le supposent.

553. La troisième année de Balthasar, dit aussi Nabonide et Labinet, roi de Babylone, vision mystérieuse de Daniel. Il était alors au château de Suse, dans le pays d'Elam, sur le bord du fleuve Eulée. Un bélier lui apparaît frappant de ses deux cornes contre l'Occident, contre l'Aquilon et contre le Midi, triomphant partout où il éprouve de la résistance, faisant tout ce qu'il veut, et s'élevant à un haut degré de puissance. Mais un bouc n'ayant qu'une corne au milieu du front accourt ensuite de l'Occident avec une légèreté surprenante, attaque le bélier, le terrasse et le foule aux pieds. Sa corne après cela se rompt, lorsqu'il est dans sa plus grande force, et à la place de cette corne il s'en forme quatre autres vers les quatre vents du ciel. De l'une de ces cornes il en sort une petite qui s'agrandit extrêmement; elle s'élève contre l'armée du ciel dont elle fait tomber plusieurs étoiles, renverse la vérité par terre, entreprend tout, et réussit en toutes ses entreprises. Telle est la vision du prophète, et voici l'explication que l'ange lui en donna. Le bélier à deux cornes est l'empire des Mèdes et des Perses, le bouc qui le terrasse, le roi des Grecs (Alexandre le Grand, vainqueur de Darius); les quatre cornes qui succèdent à la corne rompue du bouc, les quatre royaumes formés des débris de sa puissance (la Syrie, l'Egypte, la Thrace et la Macédoine); la petite corne sortie de l'une des quatre grandes, marque un roi impie (Antiochus Epiphanes, roi de Syrie), persécuteur des Juifs et de leur religion.

Le royaume des Chaldéens commençait dès-lors à pencher vers sa ruine. Il s'y précipita depuis avec tant de rapidité, que, dans l'espace de quinze ans, il fut totalement détruit. Les deux instruments dont Dieu se servit pour renverser cet énorme colosse, furent Cyaxare, roi des Mèdes, (nommé Darius le Mède, dans le prophète Daniel), et Cyrus, roi de Perses. Le cours rapide de leurs conquêtes les amène devant Babylone dont ils forment le siége. Les habitants de cette ville immense, tranquilles à l'abri de leurs murs et de leurs tours, dont la hauteur et la force n'ont point d'égales, regardent l'entreprise des assiégeants comme le comble de la témérité. Le roi Balthasar lui-même continue de se livrer à la débauche comme dans le tems d'une profonde paix, et y ajoute même l'impiété. Dans un repas qu'il donne aux grands de sa cour, il fait apporter les vases du temple de Jérusalem et s'en sert pour boire en l'honneur de ses Dieux. Mais au même tems il aperçoit vis-à-vis de lui une main qui trace sur le mur trois mots qu'il ne comprend pas. La frayeur le saisit; il appelle ses devins pour expliquer ces caractères, et les trouve tous en défaut. On fait venir Daniel qui déclare au roi qu'ils contiennent l'arrêt de sa condamnation. Cette nuit même l'oracle s'accomplit. Les assiégeants, après des travaux incroyables, étant venus à bout de détourner le cours de l'Euphrate, s'introduisent dans la ville, vont droit au palais et massacrent Baltasar avec tous ses courtisans. Par cette conquête, l'empire de Babylone passa aux Mèdes dans la personne de Cyaxare; et c'est ainsi que commença de s'exécuter l'anathème tant de fois prononcé contre cette superbe ville, la dominatrice des nations, à laquelle ses astrologues promettaient l'éternité. Depuis ce tems, elle alla toujours en décadence, et à la longue elle s'est tellement ensevelie sous ses ruines, qu'on ne peut aujourd'hui déterminer la véritable position de cette merveille du monde. Par là se trouve pleinement vérifiée cette parole du Seigneur dans Isaïe: « Je perdrai Babylone et j'en effacerai toutes les traces ». *Perdam Babylonis nomen et reliquias.* (C. XIV. v. 22).

Daniel conserve son crédit sous la domination des Mèdes. Cyaxare ou Darius le Mède, Cyrus, instruits de son mérite, le mettent à la tête des cent vingt satrapes qu'ils établissent pour le gouvernement des différentes provinces de leur empire. Ces satrapes, jaloux de la prospérité de cet étranger, cherchent l'occasion de le perdre. Ils la trouvent en suggérant

à Cyaxare de donner un édit qui défend à ses sujets d'adresser à d'autre qu'à lui leurs prières durant trente jours. Daniel, comme ils s'y étaient bien attendus, ne tint compte de cette loi. Ils l'épient, et observent qu'il continue d'adorer trois fois le jour son Dieu dans sa chambre, les genoux en terre, ses fenêtres ouvertes et le visage tourné du côté de la ville sainte. Il est déféré au roi, comme violateur de son édit, et aux termes de cette loi, condamné à être jeté dans la fosse aux lions. Dieu préserve son serviteur pour la deuxième fois de la gueule de ces animaux. Le lendemain il est trouvé plein de vie. Cyaxare commande alors que les accusateurs de Daniel subissent la peine du talion : ils deviennent aussitôt la proie des lions.

536. Daniel instruit par les écritures que la captivité de son peuple doit bientôt expirer, redouble ses prières pour hâter cet heureux terme. L'Ange Gabriel est envoyé pour lui annoncer que ses vœux sont exaucés, et lui révéler en même tems un autre mystère. Il apprend au prophète qu'à compter de l'édit qui sera donné pour rebâtir Jérusalem il y aura soixante-dix semaines d'années (quatre cent quatre-vingt-dix ans) après lesquelles toutes les prévarications seront abolies, l'iniquité cessera, la justice éternelle descendra sur la terre, les prophéties auront leur accomplissement, le Christ sera mis à mort, son peuple rejeté, le sanctuaire détruit et Jérusalem réduite à un état de désolation qui ne cessera que vers la fin des siècles.

Cette vision date de la première année de Cyrus, roi des Perses et des Assyriens.

HUITIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS LE RETOUR DE LA CAPTIVITÉ JUSQU'A LA VENUE DU MESSIE.

536. Cyrus, frappé de l'état des Juifs, s'entretient avec Daniel de leur religion et des causes qui ont opéré leur captivité. Le prophète lui répond que les juifs ont mérité les malheurs qu'ils éprouvent pour avoir violé l'alliance qu'ils avaient faite avec le Dieu du ciel. Mais il l'avertit en même tems que le moment de leur délivrance est proche, et que

c'est à lui que cet ouvrage est réservé. Pour l'en convaincre, il lui montre dans Isaïe son nom écrit plus de deux siècles au-paravant et la prédiction que ce prophète y fait de la protection qu'il doit accorder aux Juifs. Cyrus, flatté de se voir l'objet d'une prophétie indubitable, trouvant d'ailleurs son intérêt politique à repeupler une province déserte de ses états, et surtout une de ses frontières, donne un édit, la première année de son règne en Médie, qui permet aux Juifs de retourner en leur pays et de rebâtir le temple de Jérusalem, avec ordre de leur rendre tous les vaisseaux d'or et d'argent que Nabuchodonosor en avait enlevés.

Ils partent sous la conduite de Zorobabel, fils de Salathiel et du grand prêtre Jesus ou Josué, fils de Josedec, au nombre de quarante-deux mille trois cent soixante personnes : troupe bien petite en comparaison de ceux qui aimèrent mieux rester à Babylone que de retourner dans leur patrie.

Aussi, l'écriture remarque-t-elle qu'il n'y eut que ceux dont Dieu toucha le cœur, qui profitèrent de la faveur de l'édit. (C'est ainsi, disent les pères de l'église, que la terre, qui est pour nous un lieu d'exil et de captivité, devient notre patrie jusqu'à nous faire oublier le ciel dont J. C. nous a ouvert les portes, si Dieu ne nous touche le cœur par sa grâce.) Arrivés en Judée les uns s'établissent à Jérusalem, les autres dans les lieux voisins. Plusieurs de la tribu d'Ephraïm et de celle de Manassé s'étant joints aux Juifs dans le voyage fixèrent leur demeure à Jérusalem.

Erection de l'autel des holocaustes. C'est l'ouvrage par où les Juifs débutèrent à leur arrivée à Jérusalem, le premier jour du septième mois (Thisri); on commence à y offrir le sacrifice perpétuel du soir et du matin. On traite ensuite avec les Tyriens et les Sidoniens pour faire amener des cèdres du Liban au port de Joppé. Des ouvriers sont loués pour tailler les pierres et les bois de charpente; le travail s'échauffe, et chacun s'y porte avec la plus grande ardeur.

535. L'année suivante, deuxième du retour des Juifs, au deuxième mois (Zius), on pose les fondements du temple au milieu des cris confus du peuple, dont les uns trésaillaient de joie, les autres poussaient des gémisements; les premiers étaient les jeunes gens qui n'avaient pas vu le premier temple; les seconds étaient des vieillards qui pleuraient en prévoyant, attendu l'impuissance de la nation,

combien la magnificence de ce nouvel édifice serait au-dessous de celle de l'ancien.

Les Samaritains demandent à Zorobabel et aux anciens des Juifs, d'être admis, avec eux, à la construction du temple, alléguant pour motif que depuis qu'Asarhaddon les a transplantés dans la terre d'Iraël, ils ont toujours immolé des victimes au dieu du Ciel, mais ils n'ajoutent pas qu'ils acrifiaient en même tems à différentes idoles.

Les Juifs rejettent la demande des Samaritains, parce qu'elle tendait à leur acquérir le droit d'offrir des sacrifices dans le temple, droit funeste qui eut uni de communion les Juifs avec un peuple qui corrompait la pureté de la religion.

Les Samaritains, irrités de ce refus, s'appliquent à traverser l'entreprise des Juifs; ils gagnent par argent les ministres du roi, et viennent à bout de faire suspendre les travaux pendant tout le règne de Cyrus.

Les Juifs, alors, oubliant la maison du Seigneur, ne s'occupent qu'à bâtir pour eux mêmes de superbes édifices.

Dieu, pour les punir de leur indifférence, frappe le pays de stérilité.

520. La deuxième année du règne de Darius, fils d'Histaspe (1), le 24 du sixième mois, (elul) les Juifs encouragés par les prophètes Aggée et Zacharie reprennent l'ouvrage du temple; pour récompense de leur zèle, Dieu leur envoie, suivant la promesse des deux prophètes, une année des plus abondantes.

Le vingt-unième jour du septième mois, Aggée adressant la parole à Zorobabel, au grand-prêtre Josué, et à tout le peuple, de la part du Seigneur, promet que la gloire du nouveau temple surpassera celle du premier, parce que le *Désiré des nations* (le Messie) l'honorera de sa présence.

519. Assuérus, la troisième année de son règne, s'avise d'étaler sa magnificence aux yeux de ses peuples, par le plus somptueux et le plus long festin dont on eût jamais ouï parler. Ce fut dans Suse, capitale de ses états, qu'il le

---

(1) C'est lui que l'Ecriture, suivant Vatable et les meilleurs critiques, désigne sous le nom d'Assuérus.

fit préparer ; tous les grands de sa cour y furent invités, et sa durée fut de cent quatre-vingts jours, après quoi il donna aux habitans de Suse, dans le vestibule de ses jardins, un autre festin qui dura sept jours ; la reine Vasthi, son épouse, traita de même les femmes de sa cour.

Le septième et dernier jour, le roi, dans la chaleur du vin, commande à ses officiers d'amener la reine parée de son diadême, pour la montrer à ses sujets, parce qu'elle était extrêmement belle. Vasthi, considérant cette démarche comme indigne de son honneur et de sa qualité, refuse d'obéir aux ordres du roi : irrité de ce refus, le monarque la répudie, de l'avis de son conseil, et rend à ce sujet un édit qui est inséré dans le corps des lois de la nation ; mais, quelque tems après, sa colère étant calmée, il pense à reprendre Vasthi ; ses officiers, pour le détourner de ce dessein, qui eût occasioné une révolte, lui conseillent de se faire amener les plus belles filles de son royaume, et de mettre à la place de Vasthi, celle qui lui plaira le plus ; l'avis est adopté. Parmi les vierges que l'eunuque ou chambellan Egée rassemble dans le palais, le juif Mardochée, l'un des portiers, fait admettre Edissa, sa nièce ; présentée au monarque, après un an de soins et d'épreuves, elle obtient la préférence sur ses rivales ; son nom est changé en celui d'Esther. Le pouvoir de ses charmes allant toujours en croissant, Assuérus l'épouse solennellement au bout de quatre ans. Son oncle, qui ne la perdait point de vue, sans pouvoir s'aboucher avec elle, lui faisait cependant passer des avis utiles. Un jour, ayant découvert le complot formé contre le roi par deux eunuques, Mardochée en instruit sa nièce qui rend aussitôt la chose au roi, en nommant l'auteur de l'avis, sans dire néanmoins qu'il fut son parent ; le crime étant vérifié, les coupables sont pendus, et le tout est consigné dans les annales de l'empire.

510. Mardochée avait cependant un ennemi dangereux dans la personne d'Aman, de la race d'Agag, de la race des Amalécites, parvenu à la plus haute faveur auprès d'Assuerus, Aman exigeait de tous ceux qui l'approchaient qu'ils fléchissent les genoux devant lui ; Mardochée, regardant cet honneur comme une idolâtrie, le refuse au favori ; furieux de ce refus, Aman cherche à perdre Mardochée et toute la nation juive. Mais, tandis qu'il roule ce dessein dans sa tête, le roi,

dans une insomnie, s'etant fait lire les annales de son règne, s'arrête à l'endroit où il est parlé du service important que Mardochée lui avait rendu; ayant démandé quelle récompense ce fidèle serviteur avait reçue, il apprend qu'il n'en avait point obtenu; alors, il mande Aman, et lui ordonne de conduire par toute la ville, en pompe, Mardochée, monté sur son cheval: de retour chez lui, la rage dans le cœur, après cette humiliante cérémonie, Aman, à force de calomnies contre les Juifs, vient à bout de persuader au roi, qu'il est de son intérêt d'exterminer cette nation: l'ordre en est expédié pour être exécuté par tout l'empire, dans un même jour. Consterné, comme tous les Juifs, de ce cruel édit, Mardochée pressa Esther d'aller trouver le roi pour le faire révoquer. Elle allègue la loi qui défend à toute personne, sous peine de mort, d'approcher du trône sans être appelée; l'oncle insistant, elle s'arme de courage, et s'étant présentée devant le roi, qui d'abord la reçoit avec un air terrible, elle le désarme par son effroi, et obtient de lui qu'il vienne le lendemain dîner avec elle, accompagné d'Aman. Flatté de cette distinction, le favori se croit au comble de ses vœux; invité à un second repas, il y accourt avec le roi; mais il trouve la chance bien changée pour lui, la reine dévoile au roi la perfidie de ce ministre: il est condamné à être pendu à la potence qu'il avait déjà fait dresser pour Mardochée. Triomphe des Juifs dans tout l'empire; ils obtinrent la permission de se venger de tous ceux qui avaient conjuré leur perte. En mémoire de leur délivrance, ils instituent, à perpétuité, une fête, le treizième jour du mois adar, qu'ils appellent Phurimon, *Purim*, c'est-à-dire des sorts, parce qu'Aman avait fait tirer au sort pour savoir quel jour il ferait massacrer les Juifs.

Leurs affaires prospéraient également en Judée; interrogés par Tattanaï, gouverneur des provinces situées en deça de l'Euphrate, et par ses conseillers, de quelle autorité ils retablissaient le Temple: ils citent en leur faveur l'édit de Cyrus; sur quoi l'on écrit à Darius, par les ordres duquel l'édit ayant été trouvé à Ecbatane, il mande à ses officiers de tenir la main à son exécution, avec menace de mort contre les contrevenants; Darius veut même qu'on prenne sur son épargne les sommes nécessaires pour l'édifice du temple, et pour les victimes qu'on y immole,

afin, dit-il, que les prêtres offrent des sacrifices au Dieu du ciel, pour la vie du roi et celle de ses enfants.

516. La sixième année du règne de Darius, le troisième jour du mois Adar, le temple étant achévé, les Juifs en font la dédicace avec de grandes réjouissances (1).

C'est vers ce tems qu'un critique moderne (Stilting) place, avec beaucoup de vraisemblance, la mort du prophète Zacharie, qu'il prétend être ce même Zacharie qui fut tué par les Juifs, suivant le témoignage de notre Sauveur, entre le temple et l'autel. En effet le prophète était fils de Barachie, comme celui dont il est parlé dans l'évangile; et comme il n'était pas permis au peuple de pénétrer dans l'espace qui est entre l'autel des holocaustes et le temple proprement dit, il faut supposer que ce meurtre fut commis tandis qu'on achevait le temple et avant sa dédicace. On ne peut opposer à cela que le silence de l'Ecriture sur la mort du prophète Zacharie; mais nous a-t-elle appris celle d'Isaïe, de Jérémie et d'autres prophètes qu'on croit avoir été victimes de leur zèle?

Le quatorzième jour du premier mois de l'année (Judaïque) suivante, ils célèbrent pendant sept jours la Pâque, de la manière la plus solennelle. Les prêtres, qui avaient tous été purifiés, l'immolèrent, et les enfants d'Israël y participèrent avec tous ceux qui avaient renoncé au culte idolâtre des Samaritains et des autres peuples voisins, pour embrasser la religion des Juifs.

Durant toute la suite du règne de Darius, qui fut en tout de trente-six ans, et sous celui de Xercès, qui fut de douze ans (2), les Juifs demeurèrent en paix dans leur pays, gouvernés pour la religion, par le grand-prêtre, et

---

(1) Le temple, dit Esdras (l. 1, c. 6, v. 15) *fut achevé le troisième jour du mois Adar* (ou douzième mois qui répond partie à notre mois de février, partie à notre mois de mars) *la sixième année du règne de Darius*. Lors donc que les Juifs (*Jean*, ch. II, v. 20) disent à Jésus-Christ *qu'on a employé quarante-six ans à rebâtir le temple*, ou ils ne disent pas vrai, ou cela doit s'entendre non précisément du temple construit par Zorobabel, mais peut-être de tout le tems que Zorobabel, le grand-prêtre Simon et le roi Hérode le Grand employèrent à construire et à perfectionner cet édifice.

(2) Suivant Calmet, et de vingt ans selon la plupart des chronologistes. (*Note des Editeurs.*)

pour la police et les affaires communes, par les chefs de Juda, avec subordination, toutefois, au gouverneur persan des provinces situées en deçà de l'Euphrate.

473. Artaxercès Longuemain, qui monta ensuite sur le trône de Perse, laissa jouir la Judée du repos que ses prédécesseurs lui avaient accordé.

467. Il y avait alors parmi les Juifs établis à Babylone, un prêtre nommé Esdras, qui descendait d'Eleazar, fils aîné d'Aaron. Il était fort versé dans la connaissance de la loi de Moïse. L'Ecriture le qualifie de scribe; c'était chez les Juifs, ce qu'étaient les mages parmi les Perses, les philosophes parmi les Grecs, les Druïdes parmi les Gaulois. S'étant fait connaître au roi Artaxercès, il en obtint la commission de retourner à Jérusalem, avec tous ceux de sa nation qui voudraient l'accompagner, pour régler, comme il le jugerait à propos, les affaires de la religion et de l'état. Muni de ces pouvoirs, il part de Babylone le premier jour du premier mois (nisan) de la septième année d'Artaxercès, avec une troupe de prêtres, de lévites, d'autres Israélites et de Nathinéens, et arrive le premier jour du cinquième mois (ab), à Jérusalem. Après avoir remis aux prêtres les offrandes faites par le roi, par les nobles du pays et par les Juifs babyloniens, il notifie aux officiers du roi les ordres dont il est porteur, et commence l'exercice de sa commission. On lui apprend que les prêtres, les lévites et tout le peuple ont violé la loi de Moïse, en épousant des femmes idolâtres. Il en est pénétré de douleur; les ayant assemblés, il leur reproche cette prévarication, et les engage à renvoyer ces femmes, avec les enfants qu'ils en avaient eus. La tendresse paternelle ne leur permit pas sans doute de congédier ces enfants, sans pourvoir à leur subsistance. Esdras s'appliqua particulièrement à revoir les livres saints, et à corriger les fautes qui s'y étaient introduites par la négligence des copistes; il y fit quelques légères additions pour en faciliter l'intelligence.

462. En Judée, mort du grand-prêtre Joachim. Il est remplacé par Eliasib, son fils.

454. La vingtième année du règne d'Artaxercès, au mois de nisan, le juif Néhémie, échanson de ce prince et de la race des prêtres, obtient de lui la permission de faire un

voyage en Judée, avec un édit, daté de Suse (1), pour rebâtir les murs de Jérusalem. C'est de cet édit, et non de celui de Cyrus, pour réédifier le temple, qu'on doit dater le commencement des soixante et dix semaines de Daniel, *ab exitu verbi ut iterum ædificetur Jerusalem.* Ces soixante et dix semaines d'années, faisant la somme de quatre cent quatre-vingt-dix ans, nous conduisent à l'an trente-sixième de l'ère vulgaire chrétienne, et comme la prophétie porte que le Christ sera mis à mort dans le milieu de la dernière de ces semaines, il suit de là que cet événement est arrivé l'an trente-trois de cette même ère. C'est effectivement le tems où nous démontrons en son lieu que Jésus-Christ est mort.

Arrivé en Judée, Néhémie déclare aux magistrats le sujet de son voyage. Tous l'approuvent. On met la main à l'œuvre sans délai. Les prêtres comme le peuple se livrent avec ardeur à ce travail. Sanaballat d'Horonaïm, au pays de Moab, Tobie, ammonite, Gossem, arabe, et les autres chefs des peuples voisins de la Judée se moquent de l'entreprise des Juifs, et voyant que Néhémie ne tient compte de leurs railleries, ils se mettent en devoir de la traverser. Néhémie établit un ordre pour avancer l'ouvrage et repousser en même tems l'ennemi. Tandis qu'une partie des jeunes gens est occupée au travail, l'autre se tient en armes pour éviter la surprise. Les travailleurs eux-mêmes font l'ouvrage d'une main, et tiennent l'épée de l'autre. Ne pouvant réussir par la force, les ennemis des Juifs ont recours à la fraude. Ils tâchent d'intimider Néhémie par de faux avis, par des calomnies, par des prédictions sinistres. Ils séduisent même quelques Juifs, et les attirent dans leur parti. Malgré ces obstacles, l'ouvrage s'avance en grande hâte, et en cinquante-deux jours il est achevé, le 25 du mois élul.

Dedicace des murs de Jérusalem, elle se fait avec une grande solennité. Néhémie sépara les prêtres, les lévites, les princes du peuple en deux bandes. L'une marchait du côté du midi, l'autre du côté du septentrion sur les murs. Elles se rencontrèrent dans le temple, où l'on immola de grandes victimes, avec des transports de joie. Néhémie établit ensuite un ordre pour la garde et pour la sûreté de

(1) Les rois d'Assyrie passaient l'hiver et le printems à Suse, l'été et l'automne à Ecbatane.

Jérusalem. Cette ville n'étant pas peuplée à proportion de son étendue, Néhémie engagea les plus distingués d'entre les Juifs, ainsi que la sixième partie du peuple, à y faire leur demeure. Le tems de la captivité avait introduit de la confusion dans les familles. Néhémie recherche les généalogies des prêtres et des lévites. Ceux qui ne peuvent justifier leur origine, sont exclus du ministère.

Esdras, cependant, continuait de rassembler, de transcrire, de mettre en ordre et de corriger le livre de la loi, qu'il divisa, pour la première fois, en cinq parties formant autant de livres, appelés collectivement le Pentateuque, et distingués par les titres particuliers de Genèse, d'Exode, de Lévitique, de Nombres et de Deutéronome.

453. Le premier jour du septième mois ecclésiastique (thisri), le peuple s'assemble de toute la Judée à Jérusalem, pour célébrer la fête des trompettes. Esdras venait alors de mettre la dernière main à son travail. Le peuple le prie d'apporter le livre de la loi de Moïse. Esdras, monté sur une tribune, fait publiquement la lecture de ce livre, depuis le matin jusqu'à midi, ayant, à chaque côté, six prêtres qui expliquaient en chaldéen, ce qu'il lisait en hébreu; car les Juifs n'entendaient plus que la première de ces deux langues depuis la captivité. Tous les auditeurs fondent en larmes, Esdras et Néhémie les consolent en les exhortant à célébrer cette fête avec joie. Esdras continue le lendemain sa lecture, et étant arrivé à l'endroit où il est parlé de la fête des tabernacles, qui tombait précisément le quinzième du mois où l'on était, il invite le peuple à la solenniser avec toute l'exactitude que la loi prescrit. Il ne discontinua point de lire le Pentateuque. La méthode qu'il observa, de commencer par la lecture du texte hébreu, puis d'en donner la traduction en chaldéen, a toujours été suivie depuis dans les synagogues ou assemblées publiques et religieuses des Juifs; et de là vinrent par la suite des tems les paraphrases chaldaïques, nommées *Targum* par les Juifs. On les trouva nécessaires non-seulement pour les assemblées publiques, mais aussi pour les familles, afin d'y avoir l'Ecriture dans une langue que le peuple entendît.

On présume que ce fut à la fête dont on vient de parler, qu'on retrouva le feu sacré que les prêtres, à la prise de Jérusalem, avaient caché dans le fond d'un puits qui était à sec. Ce n'était plus que de la boue, ou une eau épaissie.

Néhémie, ayant fait préparer un sacrifice, ordonna de faire des aspersions de cette eau, tant sur le bois, que sur les victimes. Le soleil ayant alors paru, tout fut embrâsé au grand étonnement des spectateurs. (*Machab.* I, v. 19 et seq.) Le roi de Perse, informé de ce miracle, donna de grands biens aux prêtres, et fit fermer de murs l'endroit, où l'on avait trouvé le feu sacré.

Le 24 du même mois de thisri, les enfants d'Israël célèbrent un jeûne solennel, et se présentent devant le Seigneur revêtus de sacs et la tête couverte de cendres On lit quatre fois le jour la loi divine, et l'on bénit autant de fois le Seigneur. Nouvelle alliance des Israélites avec Dieu, signée par les prêtres et les anciens, publiée par Néhémie et confirmée par le peuple, avec un serment solennel (1).

Malgré ces belles apparences, les Juifs n'en deviennent pas meilleurs. Les riches, toujours dominés par l'avarice, continuent d'accabler le petit peuple d'usures, jusqu'à en exiger le centième denier par mois. Néhémie s'en étant aperçu, leur fait de vifs reproches de cette dureté envers leurs frères. Ils en témoignent du repentir, consentent de rendre aux pauvres ce qu'ils avaient à eux, c'est-à-dire, leurs enfants qu'ils avaient réduits en servitude, leurs champs, leurs vignes, leurs plants d'oliviers, leurs maisons, et s'obligent même à remettre tout ce qui leur est dû par leurs frères.

442. Retour de Néhémie, en Perse, après avoir gouverné la Judée l'espace de douze ans.

C'est vers ce tems-ci qu'on doit placer la prédication de Malachie, que l'on compte pour le dernier des prophètes. Il ne faut que lire sa prophétie pour être convaincu du peu de

---

(1) Parmi les promesses que le peuple fit alors au Seigneur, celle d'observer fidèlement l'année sabbatique est exprimée en ces termes : *Nous laisserons la terre sans la cultiver la septième année.* (*Néhem.*, x, 31.) Les Juifs, pendant plusieurs siècles avant la captivité, avaient négligé cette loi, et ce fut une des causes qui firent que leur terre demeura inculte l'espace de dix sabbats ou soixante et dix ans, *afin que la parole du Seigneur s'accomplît, qui avait été prononcée par la bouche de Jérémie, et que la terre célébrât ses jours de sabbat ; car elle fut dans un sabbat continuel durant tout le tems de sa désolation, jusqu'à ce que les soixante et dix ans furent accomplis.* (II, *Paralipom.*, c. 36, v. 21.)

sincérité de la conversion des Juifs depuis leur retour. L'avarice des prêtres, qui ne voulaient rien faire gratuitement, les mariages illicites, les divorces fréquents et sans juste cause, le refus de payer la dîme, les parjures, les adultères, l'oppression des veuves, des orphelins, des étrangers, les murmures contre la Providence, sont les principaux vices que Malachie reproche à sa nation. Il déclare en même tems que Dieu rejette les sacrifices qu'on lui offre, il promet un nouveau sacerdoce plus parfait que le premier, et un nouveau sacrifice qui sera offert au Seigneur par toute la terre. Il prédit que le dominateur désiré par les Juifs, l'ange de la nouvelle alliance, le Messie en un mot, viendra lui-même dans son temple, qu'Élie reparaîtra dans les derniers tems pour réconcilier son peuple avec Dieu, que toutes choses finiront par le jugement terrible et solennel que Dieu prononcera contre les impies.

Malachie est, comme on l'a dit, le dernier des prophètes dans l'ordre des tems. Depuis lui jusqu'à la venue du Messie, il restait un espace de quatre cents et quelques années. « Dieu devait, à la majesté de son fils, de faire taire les » prophètes durant tout ce tems, pour tenir son peuple en » attente de celui qui devait être l'accomplissement de tous » les oracles. » (Bossuet.)

441. Mort du grand-prêtre Eliasib. Joïada ou Johanan, son fils, lui succède. Il ne reçut point l'onction sacerdotale, ni aucun de ses successeurs, parce qu'elle avait cessé depuis la destruction du temple.

437. Néhémie revient en Judée, et y trouve plusieurs nouveaux abus à réformer. Pendant son absence le grand-prêtre Eliasib avait donné un logement dans le vestibule du temple à Tobie, gouverneur des Ammonites. Indigné d'une telle profanation, Néhémie fait jeter dehors les meubles de Tobie, et purifie le temple. Manassé, l'un des fils de Joïada, avait épousé la fille de Sanaballat d'Horonaïm, gouverneur des Cuthéens; Néhémie le somme de réparer ce scandale en renvoyant sa femme. Sur son refus, Néhémie le chasse de Jérusalem. Il se retire à Samarie, auprès de son beau-père. Plusieurs Juifs, mécontents de la fermeté de Néhémie pour les contraindre à renvoyer les femmes idolâtres qu'ils avaient épousées, suivent ce déserteur dans sa retraite.

Sanaballat, toujours occupé à nuire aux Juifs, obtient de

Darius Nothus, roi de Perse, la permission de bâtir sur le mont Garisim un temple semblable à celui de Jérusalem, et d'en donner la souveraine sacrificature à son gendre. Samarie devient alors le refuge de tous les mécontents de la Judée. Ils y sont reçus à bras ouverts, ce qui change enfin l'état de la religion dans cette province. Jusqu'alors les Cuthéens et les autres peuples que les rois d'Assyrie y avaient transportés à la place des dix tribus, mêlaient le culte du dieu d'Israël à celui des idoles assyriennes. Mais depuis la construction du temple de Garizim, où l'on faisait le service comme à Jérusalem, le vrai Dieu fut seul adoré dans Samarie, et les cérémonies furent observées suivant la loi de Moïse. L'établissement, néanmoins, de ce temple acheva de produire entre les Juifs et les Samaritains cette antipathie et cette haine mutuelle qui a toujours duré depuis, et a rompu tout commerce entre ces deux peuples.

Il y a tout lieu de croire que Néhémie ne vivait plus lors de la construction de ce temple. Puissant comme il était à la cour de Perse, il eût sans doute employé son crédit, avec succès, pour l'empêcher. On ne sait précisément ni le tems, ni le pays où il mourut. Nous apprenons de Josephe qu'il termina sa carrière dans un âge fort avancé; ce qui est très-vrai, puisque vers le tems où finit le livre qui porte son nom, il devait passer l'âge de soixante dix ans. Durant tout le cours de son administration, ce grand homme se distingua par son zèle pour la religion, par son attachement aux lois de la justice, par son désintéressement et son amour pour l'hospitalité. « Depuis le jour, dit-il, que le roi m'avait » donné le gouvernement de la Judée, nous n'avons rien » pris, ni moi ni mes frères, des revenus qui étaient dus aux » gouverneurs. Je n'ai point acheté de terres; j'ai travaillé » moi-même avec tous mes gens aux réparations des mu» railles. Les Juifs et les magistrats, au nombre de cent cin» quante personnes, et ceux qui venaient des nations voi» sines, mangeaient toujours à ma table. On m'apprêtait » chaque jour un bœuf et six excellents moutons, sans la » volaille. On servait à ma table différentes sortes de vin. » Je donnais beaucoup d'autres choses, quoique je ne » reçusse rien de ma charge. »

Nous sommes dans la même incertitude sur le tems de la mort d'Esdras que sur celui de la mort de Néhémie. C'est lui, comme on l'a dit, qui mit en ordre les livres sacrés de concert avec les plus sages de la nation juive. On ne peut

dire dans quel ordre il les avait rangés, parce qu'ils le sont différemment dans les différents exemplaires manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous. On prétend aussi, mais sans fondement, que ce fut lui qui changea les caractères phéniciens, dans lesquels ces livres étaient écrits, pour y substituer les caractères chaldéens. Il est certain que long-tems après le retour de la captivité, les Juifs se servaient encore de leurs anciennes lettres. On le voit par les médailles frappées, en Judée, sous les princes asmonéens. On le voit encore par les Bibles et les Paraphrases chaldaïques écrites en caractères samaritains ou phéniciens, au troisième siècle de l'église.

397. Mort du grand-prêtre Joïada. Jonathan ou Jean, son fils, lui succède la sixième année du règne d'Artaxercès Mnemon, roi de Perse.

Jésus, frère du grand-prêtre Jonathan, ambitionne sa place. Pour l'obtenir il met dans ses intérêts Bagose ou Vagose, gouverneur de Syrie et de Phénicie pour le roi de Perse. Les deux frères s'étant rencontrés dans le temple, prennent querelle ensemble. Jonathan tue son frère dans ce lieu saint. « Crime abominable, dit l'historien Josephe, et » dont il n'y a point d'exemple ni parmi les Grecs, ni » parmi les peuples les plus barbares. » Bagose lui-même en est saisi d'horreur. Il veut entrer dans le temple pour voir l'endroit où le meurtre a été commis. Les Juifs s'y opposent, alléguant son impureté. « Me croyez-vous donc, » leur dit-il après avoir forcé les obstacles, plus impur que » ce cadavre que je vois ici étendu ? » Avant de s'en retourner il impose aux Juifs, en punition de ce sacrilége, un tribut de cinquante dragmes par chaque agneau qu'ils offriraient en sacrifice. (La dragme valait huit sous un denier; c'était par conséquent 20 livres 4 sous 2 deniers par agneau.) Cette espèce d'amende fut payée jusqu'à la fin du règne d'Artaxercès Mnemon.

351. Les Juifs ayant pris part à la révolte de la Phénicie contre Artaxercès Ochus, successeur de Mnemon, ce prince, après l'avoir étouffée, passa en Judée, où il se rendit maître de Jéricho et d'autres places voisines. Le nombre des prisonniers qu'il y fit monta à une telle quantité, qu'outre une grande partie qu'il amena avec lui en Egypte, dont il allait faire la conquête, il en transporta beaucoup d'autres en Hyr-

canie, où il les établit le long de la mer Caspienne. (*Solin.* c. 35, *Orose* L. 31. c. 7, Joseph *contre Appion* L. 1).

350. Mort du grand-prêtre Jonathan, après quarante-sept ans de pontificat. Jaddus son fils, lui succède.

332. Alexandre le Grand, faisant le siége de Tyr, envoie sommer les Juifs et les Samaritains de se soumettre à lui, et de fournir à son armée les provisions dont elle aura besoin. Les Samaritains déférent à cette sommation, mais les Juifs s'excusent sur le serment de fidélité qu'ils ont fait à Darius, roi de Perse, déclarant que tant qu'il vivra, leur conscience ne leur permettra pas de reconnaître d'autre souverain.

Alexandre, vainqueur de Tyr, marche contre Jérusalem, résolu de faire de cette ville un exemple mémorable de sa vengeance. Le grand-prêtre Jaddus, après avoir fait ouvrir les portes de la ville, et joncher de fleurs les rues, vient au-devant de ce prince, revêtu de ses ornements pontificaux, accompagné des prêtres vêtus de leurs robes sacerdotales, et suivis du peuple en habits blancs. Frappé du spectacle d'une procession si pompeuse, Alexandre change tout à coup de sentiments, il s'avance, plein de respect vers le grand-prêtre, le salue et adore le nom de Dieu qu'il portait écrit sur une lame d'or attachée à son front. En même tems le peuple se rangeant en couronne autour du roi, lui souhaite une longue vie avec toutes sortes de prospérités. Aléxandre reçoit ces vœux avec un air de satisfaction. Les personnes de sa suite, qui s'attendaient à un tout autre accueil, ne peuvent en croire leurs yeux. Parménion, favori du prince, lui demande, avec sa familiarité ordinaire, la raison de ce changement. Alexandre répond que ce même pontife lui avait apparu en Macédoine, et l'avait encouragé dans le projet des conquêtes qu'il méditait. Il fait ensuite son entrée dans Jérusalem, monte au temple, et y offre des sacrifices au vrai Dieu. Jaddus lui montre les prophéties de Daniel, qui prédisent la destruction de l'empire des Perses par un roi des Grecs. Alexandre se reconnaît aux traits qui désignent ce conquérant, et ne doute plus du succès de son entreprise. Il assemble les Juifs avant de sortir de Jérusalem, et sur leur requête, il leur accorde diverses grâces, dont l'une des plus remarquables est l'exemption de tribut pour l'année sabbatique, attendu qu'ils ne semaient

ni ne moissonnaient cette année là. (1) Les Samaritains demandent la même exemption, disant qu'ils avaient la même origine que les Juifs et observaient la même loi. Alexandre remet à les satisfaire à son retour d'Egypte, supposé qu'ils puissent prouver ce qu'ils avançaient. Ce récit qui est de Josephe, est mis au rang des fables dans l'Encyclopédie, par la raison qu'il n'en est point parlé dans l'Écriture-Sainte. On pourrait, sur le même fondement, nier l'existence du grand-prêtre Jaddus dont les livres saints ne font point mention.

Sédition à Samarie contre Andromaque, gouverneur d'Egypte et de Syrie. On l'assiége dans sa maison, à laquelle on met le feu et lui-même est massacré. Alexandre ne laisse point cet attentat impuni. Après son expédition d'Egypte, il repasse en Palestine, punit de mort tout ceux qui ont eu part à celle d'Andromaque, chasse tous les autres habitants de Samarie, et met à leur place une colonie de Macédoniens. Les Samaritains se retirent à Sichem, sur le mont Garizim. Cette ville devient alors, comme elle l'est encore aujourd'hui, la métropole de leur secte.

Alexandre, après la conquête de l'Egypte, ayant fondé la ville d'Alexandrie sur une des branches du Nil, invite les Juifs à venir la peupler. Ils s'y rendent en foule, et sont compris avec les Macédoniens dans la première des trois classes des habitants.

324. Mort du grand-prêtre Jaddus, après vingt-six ans de pontificat. ONIAS I, son fils lui succède.

323. Après la mort d'Alexandre, la Syrie, la Judée et la Phénicie sont adjugées à Laomédon, dans le premier partage de sa succession. Les Juifs se font un point de religion de rester fidèles à ce nouveau maître.

320. Ptolémée Soter, fils de Lagus, ayant défait Laomédon, exige l'obéissance de tous les peuples qui étaient sou-

(1) S'il est vrai, dit-on, que l'année sabbatique était toujours précédée d'une triple récolte, la demande que firent les Juifs, d'être exempts cette année-là de tribut, était sans fondement. On répond que Dieu n'ayant point permis de préserver de stérilité l'année qui devait suivre l'année sabbatique, les Juifs firent prudemment de demander pour celle-ci, au roi de Macédoine, la grâce dont il s'agit. (Bullet.)

mis à ce prince. Les Juifs sont les seuls qui le refusent, dans la crainte de violer le serment de fidélité, qu'ils avaient fait à Laomédon.

Ptolémée, voyant qu'il ne peut réduire les Juifs que par la force, entre en Judée, et vient mettre le siége devant Jérusalem. La place, forte par son assiéte et par les ouvrages de l'art, était en état de faire une longue résistance. Mais un scrupule, dit-on, abrége la durée du siége et en facilite le succès. Les Juifs n'osant se défendre le jour du Sabbat, par un respect mal entendu pour la loi, Ptolémée qui s'en apperçoit, choisit ce jour pour une assaut général. La chose réussit comme il l'a prévu. Les assiégés restent dans l'inaction, et demeurent spectateurs oisifs de la prise de leur ville. La conquête de Jérusalem entraîne celle de toute la Judée. Ptolémée en fait transporter cent mille captifs en Egypte. Ils sont d'abord traités avec dureté. Mais Ptolémée change bientôt de sentiments à leur égard; faisant réflexion sur la fidélité des Juifs envers leurs gouverneurs et leurs souverains, il brise les liens de ces captifs, choisit les plus distingués d'entr'eux pour son service, et leur donne la garde des places les plus importantes de ses états. Ce traitement attire un grand nombre de Juifs en Egypte.

300. Mort du grand-prêtre Onias I, après vingt-un ans de pontificat. SIMON, son fils, dit le JUSTE, lui succède.

La Judée et les provinces voisines passent sous la domination d'Antigone et de son fils par la cession que Ptolémée est obligé de leur en faire. A cette occasion, un grand nombre de Juifs et de Samaritains passent en Egypte, aimant mieux vivre dans un pays étranger, sous le gouvernement d'un prince généreux, que dans leur patrie, sous la puissance d'un tyran. Au nombre de ces fugitifs était le prêtre Ezéchias, homme savant et vertueux. Ayant fait connaissance avec Hécatée l'Abdérite, il l'instruisit de la religion, des lois et des coutumes des Juifs, et le convainquit de manière qu'il composa une histoire de cette nation depuis Abraham jusqu'à son tems. Nous n'avons plus de cet ouvrage que les passages qu'en cite Josephe en faveur des Juifs. Hécatée avait fait un personnage considérable à la cour d'Alexandre le Grand; il jouissait du même crédit à celle de Ptolémée. Sa recommandation ne contribua pas médiocrement à faire obtenir aux Juifs les grâces que ce prince leur accorda.

292. Mort du grand-prêtre Simon, après neuf ans d'un pontificat mémorable, non-seulement par ses vertus, mais par les grands biens qu'il fit en qualité de prince temporel à sa nation. Il fortifia la ville et le temple de hautes murailles, et fit à ce dernier édifice des augmentations considérables. Il fit creuser dans Jérusalem une citerne revêtue d'airain, dont la capacité était si grande, qu'on lui donna le nom de mer (*Eccles.*, L. 50.) Mais le plus important de ses ouvrages est d'avoir mis la dernière main au canon des livres sacrés des Juifs. Ce fut lui, suivant l'opinion la plus vraisemblable, qui inséra dans ce canon les livres d'Esdras, de Néhémie et des Chroniques, ou des Paralipomènes. On ne peut dire, en effet, qu'ils y aient été insérés par leurs auteurs, puisqu'on y trouve des corrections marginales qui doivent avoir été ajoutées par quelques-uns de leurs successeurs, et quelques généalogies qui s'étendent jusqu'au tems d'Alexandre le Grand. On ne voit point d'homme public en Judée, depuis le règne de ce prince, qui ait réuni, comme Simon, toute la sagesse et la capacité nécessaires pour clore et sceller la collection des livres divins. Les Juifs, depuis ce tems, n'ont plus admis de livres nouveaux dans leur canon.

Onias, fils du grand prêtre Simon, était de droit son successeur. Mais comme il était encore trop jeune, Eléazar, son oncle paternel, exerça pour lui les fonctions de la grande sacrificature.

284. Séleucus Nicator, après la défaite d'Antigone, devient maitre de la Syrie. Il tire de la Judée trois cents talents en permettant aux Juifs de vivre suivant leurs lois et de n'être gouvernés que par leurs souverains pontifes.

279. Après la mort de Séleucus Nicator, la Palestine passe sous la domination des rois d'Egypte.

277. Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, curieux de mettre dans sa bibliothèque les livres de Moïse, sur le témoignage avantageux qu'on lui en avait rendu, fait travailler à la version grecque de ces livres, appelée des *Septante*, parce qu'une ancienne tradition porte que soixante-dix et même soixante-douze juifs y mirent la main. Le fait de la version ordonnée par ce prince, est attesté par une fête que les Juifs instituèrent pour consacrer la mémoire de cet événement, qu'ils assignèrent au 8 de thébeth, qui ré-

pond à nos mois de décembre et de janvier ; mais les circonstances dont il est orné dans Josephe et dans Philon, sont pour la plupart très-suspectes.

260. Mort d'Eléazar, grand-prêtre en fonction. Onias, pour lequel il exerçait, devait lui succéder ; mais sa dignité fut donnée (on ne sait pour quelle raison) à Manassé, fils de Jaddus, et oncle de Simon le Juste.

233. ONIAS II entre en fonction de la grande sacrificature après la mort de Manassé. Son caractère est exprimé par le surnom d'AVARE qui lui fut donné. Ses prédécesseurs avaient payé régulièrement aux rois d'Egypte le tribut annuel de vingt talents, comme un hommage qu'ils faisaient à cette couronne. Onias, tout occupé à grossir ses trésors, néglige de le payer.

225. La somme des arrérages de ce tribut s'étant accumulée pendant plusieurs années, le roi Ptolémée Evergète envoie l'un de ses courtisans, nommé Athénion, en Judée, pour en demander le paiement, avec menace de chasser les Juifs de leur pays en cas de refus ; et de mettre une colonie d'Egyptiens en leur place. Joseph, neveu d'Onias par sa mère, détourne l'orage par sa prudence. S'étant fait députer à la cour d'Egypte, il y gagna les bonnes graces du roi et de la reine, au point d'obtenir la préférence sur plusieurs concurrents riches et puissans, pour les fermes de la Phénicie et de la Célésyrie. Le profit qu'il fit dans cet emploi dont il jouit l'espace de vingt-deux ans, servit à acquitter sa nation envers le roi d'Egypte. (Josephe *antiq.* l. XII, c. 3.)

219. Mort du grand-prêtre Onias II : Simon II, son fils, lui succède (1).

---

(1) Ce fut à peu près vers ce tems que les Juifs, n'ayant plus de prophètes pour diriger l'enseignement public, commencèrent à se partager en différentes sectes, celle des Pharisiens, celle des Saducéens, et celle des Esséens ou Esséniens. La première, dont l'auteur est inconnu, tirait son nom d'un mot hébreu, qui signifie *séparer*, parce que, se piquant d'une grande régularité de conduite, elle se tenait séparée du reste des Juifs, comme de gens profanes,

219. Antiochus le Grand, roi de Syrie, entreprend d'enlever la Palestine et la Célésyrie ou Syrie Creuse, à Ptolémée Philopator, roi d'Egypte. Il soumet la deuxième après une victoire remportée sur l'armée égyptienne. De-là, il

---

avec lesquels elle refusait même de manger. Outre les livres sacrés, que les Pharisiens recevaient tous sans exception, ils avaient recueilli des anciens quantité de traditions, consistant la plupart en pratiques minutieuses, dont ils faisaient autant de préceptes divins. A l'égard du dogme, ils tenaient pour la prédestination absolue, sans déroger au libre arbitre. Persuadés que l'âme est immortelle, ils admettaient un enfer où les méchants étaient précipités au sortir de cette vie, pour y être éternellement punis, et un lieu de repos où les justes recevaient la récompense de leurs vertus, avec pouvoir néanmoins de retourner dans d'autres corps, s'ils le voulaient. Telle était en substance la doctrine des Pharisiens, au rapport de Josephe, qui lui-même était de leur secte, dans le dix-huitième livre de ses Antiquités (ch. 2, n°. 3). Il ne parle point de résurrection générale des morts, et M. Prideaux prétend que Jésus-Christ est le premier qui enseigna cette vérité; comme si elle n'était pas formellement énoncée au deuxième livre des Macchabées (c. 12, v. 43), ouvrage composé, de l'aveu de tous les critiques, long-tems avant Jésus-Christ. Les Pharisiens certainement ne s'éloignaient pas de la doctrine de ce livre, témoin cette apostrophe que fit saint Paul au Sanhédrin, pour diviser les Pharisiens et les Sadducéens qui le composaient, et mettre les premiers de son côté: *Mes frères, je suis Pharisien, et fils de Pharisien; c'est à cause de la résurrection des morts, que j'espere, qu'on m'a cité en jugement.* (Act. 23, v. 6.) Avouons-le, néanmoins, l'idée que les Pharisiens avaient de la vie future était bien grossière, en comparaison de celle que nous en donne l'Evangile. Leur paradis était à peu près celui des Mahométants. On y buvait, on y mangeait, on s'y mariait comme dans la vie présente. *Bienheureux celui qui mangera du pain dans la maison du Seigneur.* (Luc., XIV, 15.) disait ce Pharisien à Jésus-Christ, qu'il avait invité à dîner. Et la question que faisait un Sadducéen à Jésus-Christ, sur le mari qu'aurait, à la résurrection, cette femme qui avait survécu à sept maris sans en avoir eu d'enfants, n'est-ce pas une objection tirée de la doctrine des Pharisiens sur l'état de l'autre vie? Les plus superbes, les plus ambitieux, les plus hypocrites, les plus jaloux, les plus vindicatifs des Juifs, étaient les Pharisiens. Ils voulaient dominer partout, s'introduisaient dans toutes les affaires publiques et particulières, affectaient un extérieur mortifié avec des mœurs souvent corrompues, et ne souffraient pas qu'on les contredît, ou qu'on les méprisât impunément. Ce portrait, dans la suite, ne sera que trop justifié par les faits.

Les Esséniens ou Esséens ne différaient des Pharisiens pour la

entre dans la Galilée, dont il se rend maître sans peine; passe le Jourdain, subjugue le pays de Galaad, prend Rabbath, capitale des Ammonites, et oblige les Arabes du voisinage à subir ses lois.

---

doctrine, qu'en ce qu'ils rejetaient toute métempsycose, et niaient la résurrection des morts, reconnaissant d'ailleurs l'immortalité de l'âme, ainsi que l'éternité des peines du crime et des récompenses de la vertu. Voici en abrégé ce que Josephe (*de bello Judaico*, l. II, c. 7.) nous apprend de leur manière de vivre: « Ce sont, » dit-il, des philosophes qui vivent entre eux dans une parfaite » union, et ont en horreur la volupté comme un poison dan- » gereux. Ils ne se marient point, mais ils élèvent les enfants des » autres, comme s'ils étaient à eux, et leur inspirent, pendant » qu'ils sont encore jeunes, leur esprit et leurs maximes. Ce n'est » pas qu'ils condamnent le mariage en lui-même... Mais ils sont » toujours en garde contre l'intempérance et contre l'infidélité des » femmes. Ils regardent les richesses avec la dernière indifférence, » et possèdent tout en commun. Ils se font honneur de l'austérité » qui paraît dans leur extérieur; mais ils évitent la malpropreté. Ils » travaillent jusqu'à la cinquième heure, puis se rassemblent tous » ensemble, et se baignent, après quoi ils se retirent dans leurs » cellules, où il n'est permis à aucun étranger d'entrer. De là ils » passent dans leur réfertoire commun, où l'on donne à chacun un » pain et un mets. Le repas est toujours précédé d'une prière que » fait le prêtre; après quoi ils retournent au travail, et y demeu- » rent jusqu'au soir, et alors ils reviennent au lieu où ils prennent » leur repas, et font manger leurs hôtes avec eux, s'il en est sur- » venu quelqu'un. Quoique dans tout le reste ils soient dans une en- » tière dépendance de leurs supérieurs, toutefois ils ont la liberté de » faire du bien et de secourir leur prochain comme ils peuvent, et » autant qu'ils peuvent. Ils sont très-religieux observateurs de leur » parole.... Mais ils évitent le jurement comme le parjure même. » Ils étudient les ouvrages des anciens, et y cherchent surtout ce » qui peut contribuer à la perfection de l'âme et à la conservation » de la santé. C'est ce qui les rend si habiles dans la connaissance » des remèdes, des simples, des pierres et des racines. » Il y avait d'autres Esséniens qui usaient du mariage, et qui vivaient comme les premiers à la campagne. On les divisait en deux classes, les actifs, qui s'occupaient de l'agriculture et d'autres métiers innocents; et les contemplatifs qui vaquaient principalement à l'étude et à la prière. On nommait Thérapeutes ces derniers, dont Philon, dans son livre de la Vie contemplative, fait une peinture si magnifique, qu'Eusèbe de Césarée, et plusieurs anciens après lui, ont prétendu que c'étaient des Chrétiens; opinion qui a été renouvelée de nos jours, et combattue avec succès. Nous ajouterons qu'il y a

217. Bataille de Raphia, gagnée par Philopator, sur Antiochus le grand. Elle fait recouvrer au vainqueur tout ce que le roi de Syrie lui avait enlevé.

Philopator visite les provinces qu'il vient de faire rentrer sous ses lois. Arrivé à Jérusalem, il offre des sacrifices dans le temple. Mais, non content de le voir du parvis où était l'autel des holocaustes, il veut entrer dans l'intérieur de l'édifice et pénétrer jusqu'au *Saint des Saints*. Le grand-prêtre lui objecte la sainteté du lieu et la loi formelle de de Dieu, qui n'en permet l'entrée qu'au grand-prêtre, et seulement une fois l'année, au jour des expiations. Le roi

---

grande apparence qu'on doit beaucoup rabattre des éloges pompeux que les deux auteurs juifs font des mœurs des Esséniens. Jésus-Christ, en venant sur la terre, n'a pas trouvé dans la Judée, moins encore ailleurs, une telle perfection. Comment les Esséniens, droits, simples, et appliqués à la lecture des livres saints, comme on le suppose, auraient-ils pu ne pas le reconnaître pour le Messie, à la vue de ses miracles et à l'examen de sa doctrine?

Les Sadducéens faisaient le contraste des Pharisiens et des Esséniens, soit pour la croyance, soit pour la manière de vivre. Rejetant toutes les traditions, sans discernement de bonnes et d'inutiles ou de superstitieuses, ils ne s'attachaient qu'à la parole de Dieu écrite; encore ne recevaient-ils des Ecritures que les cinq livres de Moïse. Mais ils ne s'en tinrent pas là, et donnèrent, par la suite, dans des opinions impies. Le commerce qu'ils eurent avec les Epicuriens, et le goût qu'ils prirent à leur doctrine, les portèrent à ne reconnaître, comme ces philosophes, d'autre substance que la matière, et à nier, en conséquence, l'immortalité de l'âme et la résurrection. Ils admettaient néanmoins un Dieu créateur et conservateur du monde, qui, pour le gouverner, a établi des peines et des récompenses bornées les unes et les autres à la vie présente. Cette secte était moins nombreuse que celle des Pharisiens; mais elle était composée principalement des personnes riches et puissantes, c'est-à-dire, les plus intéressées à chérir la vie présente, et à n'avoir aucun souci pour l'avenir. Nous pensons cependant, avec M. Prideaux, que les Sadducéens ne tombèrent pas tout à coup dans ces impiétés, et que pendant long-tems ils ne différèrent des Pharisiens qu'en ce qu'ils s'en tenaient aux Ecritures, sans égard pour les traditions; c'est-à-dire, qu'ils étaient des Juifs karaïtes, tels qu'il en existe encore dans cette nation. On voit, en effet, sous le règne des Asmonéens, parmi les Sadducéens, des hommes qui se piquaient de zèle pour la religion, tels que le souverain pontife Hircan, qui n'a jamais été soupçonné d'être tombé dans les erreurs grossières qui ont été depuis reprochées à cette secte.

persiste dans sa résolution. Il s'avance au milieu des cris et des gémissements des prêtres. Mais une main invisible l'agite, le renverse tout-à-coup; on l'emporte demi-mort. Revenu à lui-même, au lieu de s'humilier, il ne respire que la vengeance. (*Macchab.*, L. III, c. 1.)

Ce prince, de retour en Egypte, veut faire expier aux Juifs d'Alexandrie, l'affront qu'il croit avoir reçu de ceux de Jérusalem. Les premiers, comme on l'a dit plus haut, jouissaient dans Alexandrie des mêmes priviléges que les Macédoniens, et formaient avec eux la première des trois classes dans lesquelles Alexandre avait partagé les citoyens de cette ville. (216.) Philopator ordonne par un édit qu'ils seront rejetés dans la troisième, qu'ils viendront, chacun en particulier, se faire enrôler, et que, pour marque de leur servitude et de leur enrôlement, on leur imprimera avec un fer chaud sur le corps une feuille de lierre, symbole du dieu Bacchus. La peine de mort est decernée contre ceux qui s'opposeront par voie de fait à l'exécution de cet édit, et la conservation de leurs priviléges est assurée à ceux qui se feront initier aux mystères des divinités du pays. (Josephe, *Antiq.*, L. XII, c. 1 et *cont. Appion.*, L. II; *Macch.*, L. III.)

De plusieurs milliers de Juifs, établis dans Alexandrie, il ne s'en trouve que trois cents qui acceptent ces offres. Les autres, les regardant comme des apostats, ne veulent avoir aucun commerce avec eux.

Philopator, irrité de la constance des Juifs, veut faire périr tous ceux qui sont en Egypte. Dans ce dessein, les ayant rassemblés de toutes les villes de son obéissance dans l'Hippodrome, il fait lâcher sur eux ses éléphants, qu'on avait mis en fureur. Mais ces animaux tournent leur animosité contre ceux qui les conduisent, les foulent aux pieds, et en font un affreux carnage. Frappé de ce prodige, le roi fait relâcher les Juifs, rend publiquement témoignage à leur fidélité, et défend de les inquiéter en aucune manière. Les Juifs, avant de partir, demandent la permission de punir ceux de leurs frères qui avaient apostasié. L'ayant obtenu, ils les font mourir, comme la loi de Moïse l'ordonnait. (*Macchab.* L. III.)

203. Après la mort de Philopator, la Célésyrie et la Palestine tombent sous la puissance d'Antiochus le Grand, qui s'en rend maître en deux campagnes.

202. Scopas, envoyé par Aristomène, gouverneur de Ptolémée-Epiphanes, nouveau roi d'Egypte, reprend la Judée, et met une garnison dans la forteresse de Jérusalem.

201. Antiochus, avec le secours des Juifs, chasse la garnison de Scopas, et se remet en possession de la Judée. En reconnaissance de l'attachement des Juifs à son service, il ordonne qu'on leur fournisse tout ce qui sera nécessaire pour les sacrifices et les réparations du temple, leur permet de vivre suivant leurs lois, et exempte de tous tribus pendant trois ans tous ceux qui habitent Jérusalem ou qui viendront s'y établir. Les guerres des rois d'Egypte et de Syrie, et les courses que faisaient en Judée les Samaritains pendant ces troubles, avaient fort dépeuplé cette ville.

198. Antiochus, en mariant Cléopâtre sa fille à Ptolémée-Epiphanes, lui donne en dot la Célésyrie et la Palestine. Ainsi la Judée rentre sous la domination de l'Egypte. Elle n'y resta pas long-tems.

195. Mort du grand-prêtre Simon II. Onias III lui succède.

186. Séleucus Philopator, roi de Syrie, mécontent de Ptolémée-Epiphanes, profite de sa mort et de la minorité de Philométor, son successeur, pour reprendre la Célésyrie et la Palestine.

176. Sous le règne de Séleucus-Philopator, roi de Syrie, la sainte cité jouissait d'une profonde paix. La piété et la fermeté du grand-prêtre Onias y faisaient observer les lois divines, et inspiraient aux rois même idolâtres un grand respect pour le temple du Seigneur. Ils l'honoraient de riches présens, et le roi Séleucus faisait fournir des revenus de son domaine tout ce qui était nécessaire pour le ministère des sacrifices. Mais la perfidie d'un juif, nommé Simon, de la tribu de Benjamin, jeta tout d'un coup toute la ville dans le trouble. Il commandait à la garde du temple, et abusant de l'autorité de sa charge, il faisait plusieurs entreprises injustes, qu'Onias se crut obligé de réprimer. Résolu de se venger, Simon fait dire à Séleucus qu'il y a dans le temple des sommes immenses et superflues qu'il peut s'approprier. Héliodore, premier ministre de Séleucus, est

envoyé pour les enlever. En vain le grand-prêtre lui représente que ce sont des dépôts et des sommes destinées à la nourriture des veuves et des orphelins, le ministre persiste dans la résolution d'exécuter sa commission. Tandis que les prêtres et tous les ordres de la ville élèvent leurs cris vers le ciel, Héliodore, accompagné de ses gardes, entre dans le temple et se prépare à forcer le trésor. Mais aussitôt sa troupe est renversée. Un cheval, monté par un homme dont le regard est terrible, lui donne plusieurs coups de pied; deux anges ensuite s'étant mis à ses deux côtés, le frappent sans relâche. Il tombe sans voix et sans espérance de vie. Touché de compassion, le grand-prêtre offre un sacrifice pour lui, et Dieu lui rend la vie; il retourne auprès du roi son maître, et publie les merveilles dont il a été le témoin et l'objet.

Simon continue de calomnier le grand-prêtre à la cour de Syrie. Il met dans ses intérêts Apollonius, gouverneur de la Célésyrie et de la Phénicie. Fort de cet appui, il fait de nouvelles entreprises dans Jérusalem. La licence de ses partisans va jusqu'à commettre des meurtres dans la ville. Onias ne pouvant arrêter les attentats de Simon, se rend à la cour de Syrie pour se purger des crimes qu'on lui impute et implorer l'autorité royale. Le roi fait au pontife un accueil favorable, écoute avec bonté sa justification, et donne ordre d'envoyer Simon en exil.

175. Bientôt après, Séleucus-Philopator meurt; son frère Antiochus-Épiphanes lui succède.

Le commerce des Grecs corrompt les Juifs. Quelques-uns d'entre ceux-ci proposent de faire alliance avec les Gentils, et d'adopter leurs exercices. Ce conseil ayant paru bon à la multitude, on fait pour cela une députation à Antiochus, à la tête de laquelle on met Joshua ou Jésus, frère du grand-prêtre, lequel avait changé son nom en celui de Jason pour plaire aux Grecs. Jason désirait passionnément la souveraine sacrificature. Il offre au roi quatre cent quarante talens pour l'obtenir; il en promet de plus cent cinquante, si on lui accorde le pouvoir d'établir à Jérusalem une académie pour la jeunesse, et de faire les habitans de cette ville citoyens d'Antioche. Le roi, dont le trésor était épuisé par les sommes immenses que les Romains avaient tirées de ses prédécesseurs, accepte ces offres avec joie. Il accorde à Jason tout ce qu'il demande et permet aux Juifs de vivre selon la coutume des Gentils; en même tems il

fait expédier un ordre à Onias de venir résider à Antioche ; précaution nécessaire pour assurer à son rival la jouissance tranquille de son usurpation. Jason, de retour à Jérusalem, fait prendre à ses concitoyens les mœurs et les coutumes des idolâtres ; il fait bâtir un lieu d'exercices publics sous la forteresse, et ne craint pas d'exposer en des lieux infâmes les jeunes gens les plus accomplis. Les Juifs accourent en foule aux spectacles profanes qu'on leur donne ; les prêtres eux-mêmes négligent le service divin pour y assister. L'apostasie commence à devenir générale. Un grand nombre de juifs portent l'indignité jusqu'à effacer sur eux la marque de la circoncision.

174. Antiochus célèbre à Tyr les jeux olympiques. Jason voulant à tout prix captiver les bonnes grâces de ce prince, envoie plusieurs de ses partisans à cette fête avec une somme pour être employée aux sacrifices d'Hercule. Ces députés, moins irréligieux que Jason, la présentent pour servir au rétablissement de la marine. Antiochus visite la Célésyrie, la Phénicie et la Palestine sur la nouvelle qu'il reçoit que le roi d'Egypte veut lui enlever ces provinces. Arrivé à Jérusalem, il y est reçu par Jason avec une magnificence proportionnée au prix qu'il mettait aux faveurs de ce monarque.

172. Jason députe Ménélaüs, fils de Tobie, frère de Simon, préfet du temple, à la cour d'Antioche, pour y porter le tribut annuel. Ménélaüs le trahit ; et par ses souplesses, ses flateries et ses offres, il obtint du roi la souveraine sacrificature. Jérusalem se partage entre ces deux usurpateurs. Le parti de Jason l'emporte, et oblige Ménélaüs à retourner auprès du roi de Syrie avec ses principaux adhérens. Sur la promesse qu'ils font d'embrasser la religion grecque, Antiochus les renvoie en Judée avec des forces suffisantes pour forcer Jason à désemparer. Celui-ci en effet obligé de fuir chez les Ammonites, laisse le champ libre à son antagoniste. Ce nouvel usurpateur du souverain sacerdoce débute par renoncer, suivant sa promesse, à la loi de Moïse. Mais il néglige de faire le paiement de la somme qui était le prix de son usurpation. Sostrate, gouverneur de la citadelle de Jérusalem, le presse en vain de remplir son engagement. Le roi les soupçonnant d'intelligence, les fait venir l'un et l'autre à sa cour. Tandis qu'ils sont en route pour Antioche, une sédition appelle ce prince en Cilicie. Il laisse en partant

à Andronic les rênes du gouvernement. Ménélaüs présente à ce ministre tout l'argent qu'il a pu ramasser. Mais comme cela ne suffisait pas pour l'acquitter envers le roi, et qu'il lui fallait d'autres sommes pour acheter la faveur des courtisans, il mande à son frère Lysimaque d'enlever du temple tous les vases précieux qu'il en pourra tirer, et de les envoyer vendre à Tyr. Le grand-prêtre Onias, qui demeurait toujours à Antioche, lui fait des reproches de cet attentat sacrilège.

171. Ménélaüs presse Andronic de le défaire de ce censeur importun. Onias se sauve dans l'asile de Daphné. Mais Andronic l'ayant engagé d'en sortir par de belles promesses, le fait aussitôt mettre à mort dans la vingt-quatrième année de son pontificat. Toute la ville fait éclater l'horreur que lui inspire une si noire perfidie. Antiochus en est frappé lui-même à son retour. Il ordonne qu'Andronic subisse la peine du talion dans l'endroit même où le pontife Onias a été tué. Ménélaüs, encore plus coupable qu'Andronic, évite le supplice à la faveur des grandes sommes qu'il fait espérer au roi. Lysimaque, sur son ordre, n'épargne ni violences ni sacrilèges pour se mettre en état de les fournir. Le peuple se soulève; on en vient à une sédition où trois mille des satellites de Lysimaque sont massacrés; lui-même est poursuivi jusqu'au Temple, où il éprouve le même sort.

Antiochus étant venu à Tyr, trois députés du Sanhedrin des Juifs s'y rendent, pour justifier le meurtre de Lysimaque et accuser Ménélaüs comme l'auteur de tous les troubles. Ils plaident leur cause de manière que Ménélaüs se voit près de succomber. Pour parer le coup, il s'adresse à Ptolémée-Macron, le favori d'Antiochus, et lui promet une somme considérable s'il veut parler en sa faveur. Ptolémée fait changer d'avis le Roi, qui condamne à mort les trois députés. Les Tyriens, indignés d'une injustice si criante, leur donnent une sépulture honorable.

Ménélaüs, fier de son infâme succès, revient triomphant à Jérusalem. Les Juifs, effrayés du tragique sort de leurs commissaires, baissent la tête devant cet impie, et n'osent plus lui résister. Tandis qu'ils gémissent en secret sur les malheurs présents, des signes extraordinaires leur en présagent de plus grands encore. On voit en l'air, à Jérusalem et dans les environs, pendant quarante jours, des hommes armés en grand nombre, qui se chargent les uns les autres, et font retentir

le bruit de leurs armes aux oreilles des spectateurs. Ce prodige remplit la ville d'effroi. On ne tarda pas à ressentir ce qu'il annonçait.

170. Tandis qu'Antiochus est occupé à faire la conquête de l'Egypte, un faux bruit se répand qu'il a été tué devant Alexandrie. A cette nouvelle, Jason quitte le pays des Ammonites où il s'était retiré, et court à Jérusalem pour y reprendre sa première dignité. Il y rentre accompagné de mille hommes, auxquels se joignent tous les ennemis de Ménélaüs, qui est obligé de se réfugier dans la citadelle. Maître du terrain, Jason exerce des cruautés inouies contre tous ceux qu'il soupçonne être dans les intérêts de son rival. Mais apprenant qu'Antiochus vient contre lui, à la tête de son armée victorieuse, il quitte en diligence la ville et le pays. (Jason mena depuis une vie malheureuse. Après avoir erré çà et là, il arriva en Egypte; mais ne s'y trouvant pas en sûreté, il passa à Lacédémone où il vécut dans un tel mépris, qu'après sa mort, on ne daigna pas lui accorder la sépulture).

Arrivé devant Jérusalem, Antiochus en trouve les portes fermées. C'était à quoi il devait s'attendre, dans le dessein où il était de punir les Juifs de la joie qu'ils avaient témoignée à la nouvelle de sa mort. Il fait le siége de cette ville, dont à la fin il se rend maître. Jérusalem est livrée au pillage durant trois jours. Quarante mille personnes de tout sexe et de tout âge y sont égorgées, autant réduites en captivité, puis vendues aux étrangers. Après avoir assouvi sa vengeance, Antiochus voulant satisfaire son avarice, se fait conduire par Ménélaüs dans le Temple, d'où il emporte l'Autel des parfums, la Table des pains de proposition, le Chandelier du Sanctuaire, (le tout d'or) et plusieurs autres vases précieux, sans compter dix-huit cents talens qu'il tira du trésor. Josephe ajoute qu'il profana le lieu saint en faisant immoler des pourceaux sur l'autel des holocaustes. Enflé du succès de cette horrible expédition, il retourne à Antioche, *aussi vain*, dit l'auteur sacré, *que s'il avait pu rendre la terre navigable, et faire sur la mer un chemin pour marcher.* En partant il nomma pour gouverneur de Judée un Phrygien, nommé Philippe, homme d'une cruauté affreuse, et Andronic, d'un caractere semblable, pour gouverneur de Samarie. Ménélaüs, le plus méchant des trois, resta en possession de la souveraine sacrificature.

168. Antiochus étant passé en Egypte pour soumettre de

nouveau ce royaume, est arrêté par les ambassadeurs romains, qui, de la part du sénat, le somment de renoncer à ce dessein. Outré de cet affront, il fait tomber tout le poids de sa colère sur la Judée. En traversant ce pays, il détache vingt-deux mille hommes sous le commandement d'Apollonius, avec ordre de piller toutes les villes, de passer tous les hommes au fil de l'épée, et de vendre les femmes et les enfants. Apollonius choisit le jour du sabbat pour exécuter cette affreuse commission. Les habitants de Jérusalem se laissent massacrer sans la moindre résistance, par respect pour la sainteté du jour. La ville, après le massacre, est livrée au pillage. Les Syriens y mettent le feu en divers endroits, abbattent les plus belles maisons, renversent les murailles et emmenent en captivité cent mille personnes qui avaient échappé à la boucherie. Ce fut alors que le service du Temple fut entièrement interrompu. Des matériaux tirés des ruines de la ville, Appollonius fait construire une forteresse sur une éminence voisine de la Cité de David. (Pour distinguer cette forteresse de celle de Sion, nous la nommerons, avec les modernes, Acra, nom grec qui convient à toutes les tours élevées sur des hauteurs.) Apollonius en fait une place d'armes, pour tenir la nation en bride, et aller fondre sur ceux qui viendront adorer Dieu dans son Temple. Les Juifs alors désertent Jérusalem.

167. Antiochus, résolu d'abolir la religion des Juifs, fait publier un décret portant ordre à tous les peuples soumis à sa domination d'abandonner leurs dieux et d'adorer ceux du roi. Les Samaritains ne font nulle difficulté de se conformer à cette loi. Ils députent au roi pour demander que le temple qu'ils ont sur le mont Garizim, soit dédié à Jupiter l'Hospitalier; ce qui leur est accordé. Plusieurs Juifs imitent l'apostasie des Samaritains.

Athénéas, ministre d'Antiochus, arrive à Jérusalem, et débute par dédier le temple à Jupiter Olympien, dont il fait placer la statue sur l'autel des holocaustes. Dans le même tems, il fait dresser des autels et des statues dans toutes les villes de Judée. Tous ceux qui refusent d'adorer ces idoles, sont massacrés sur-le-champ. Même traitement envers ceux qui observent le sabbat, la loi de la circoncision, ou quelqu'autre rit mosaïque, ou qui gardent quelques-uns des livres sacrés.

Plusieurs Juifs, fidèles à leur religion, quittent leurs demeures, et se retirent dans des lieux déserts.

Philippe, gouverneur de Jérusalem, apprénant qu'une troupe de ces Juifs s'est réfugiée dans une caverne voisine de cette ville, vient les y attaquer le jour du sabbat. Ils aiment mieux se laisser égorger que de violer, en se défendant, le repos de ce jour.

Antiochus arrive en Judée, pour compléter son triomphe sur les Juifs opposés à ses volontés. La première victime qu'il immole à sa fureur est un docteur de la loi, âgé de quatre-vingt-dix ans, nommé Eléazar. Quelques personnes, touchées d'une fausse compassion, exhortaient ce vieillard à feindre au moins de manger de la chair de pourceau. Eléazar rejette ce conseil indigne de son âge, et subit généreusement la mort. (1)

Sept frères sont ensuite amenés devant le tyran avec leur mère. Antiochus leur fait souffrir les supplices les plus recherchés, sans pouvoir ébranler leur constance. Ils meurent dans les tourmens. Leur mère qui n'avait cessé de les encourager dans leurs souffrances, reçoit après eux la couronne du martyre.

Vers ce même tems, Mathathias, prêtre de la famille de Joarib, arrière-petit-fils d'Asmonée, dont la famille prit le nom d'Asmonéenne, commence à donner des marques éclatantes de zèle pour sa religion. Les scènes horribles qu'Apollonius et les Juifs apostats donnaient à Jérusalem, l'avaient obligé de se retirer à Modin, sa patrie, avec ses cinq fils, tous gens de cœur et zélés comme lui pour la loi de Dieu. Leurs noms étaient Johanan, surnommé Caddis; Simon, qui avait le surnom de Thassi; Judas, surnommé Machabée; Eléazar, qui avait le surnom d'Abaron, et Jonathan, surnommé Apphus. Apelle, officier du roi, vient en cette ville pour faire exécuter l'édit impie de ce prince. Ayant assemblé le peuple, il emploie les plus belles promesses pour séduire Mathathias et ses fils. « Quand tout l'Univers, » dit Mathathias, à haute voix, se conformerait à la volonté » du roi, mes fils et moi nous resterons fidèles à Dieu,

(1) Le supplice qu'on lui fit subir était la bastonnade, supplice usité chez les Grecs, les Romains et les Juifs : saint Paul l'appelle *Tympanum*, parce que le patient était frappé à coups de baguettes comme un tambour. On le faisait coucher sur le ventre, les pieds élevés en haut et attachés à un piquet; alors on le frappait partout le corps.

» jusqu'au dernier soupir. » A peine a-t-il achevé ces mots, qu'un Juif s'avance pour sacrifier aux idoles. Saisi de douleur à ce spectacle, Mathathias se jette sur l'apostat et le tue sur l'autel même où il sacrifie.

Ses fils, animés du même zèle, mettent à mort l'officier, renversent l'autel, et, parcourant toute la ville, ils s'écrient: « Si quelqu'un a du zèle pour la loi, qu'il ait à nous suivre. » Ils sortent de la ville, et de toutes parts, il accourt des Juifs pour se joindre à eux sur les montagnes et dans les cavernes où ils s'étaient retirés. Mathathias en ayant formé un corps d'armée, fait de tout côté main-basse sur les Infidèles et les prévaricateurs, renverse les autels des idoles et délivre les Juifs fidèles de la servitude des nations.

Parmi ceux qui vinrent se joindre à eux, les plus braves étaient les Assidéens. C'était une compagnie de Juifs qui avaient fait vœu d'observer la loi d'une manière plus exacte et plus rigide que les autres, d'où leur venait leur dénomination. Sur quoi il est à remarquer qu'après le retour de la captivité de Babylone, il se trouva dans l'église judaïque, deux sortes de personnes parmi ceux qui la composaient. Les premiers se contentaient d'observer ce qui était écrit dans la loi de Moïse; on leur donnait le nom de *Zaddikim* ou de Justes. Les autres, outre la loi écrite, adoptaient les constitutions et les traditions des anciens, et d'autres observances rigides dont ils faisaient vœu de surérogation volontaire. Ces derniers passant pour avoir atteint un degré de sainteté au-dessus des autres, avaient le titre de *Chasidim*, les dévots. Des premiers se formèrent les sectes des Samaritains, des Sadducéens, des Caraïtes ; et des derniers, celle des Pharisiens et des Esseniens, dont on a parlé ci-devant. (Prideaux, Hist. des Juifs, L. XI.)

Au commencement de ces expéditions, Mathathias apprend qu'une troupe de Juifs attachés à la loi, s'étant retirée dans le désert avec leur famille et leurs troupeaux, les officiers d'Antiochus étaient venus les attaquer le jour du sabbat, et les avaiens tous égorgés, au nombre de mille, sans qu'ils fissent la moindre résistance. Mathathias et les siens n'approuvèrent point cette conduite de leurs frères. « Car, di-» saient-ils, si nous faisons tous de même et que nous ne » combattions pas en tout tems pour notre religion, contre » les étrangers, ils nous auront bientôt exterminés. » C'est pourquoi ils résolurent de se défendre, en cas d'attaque, même le jour du sabbat. Ayant fait ratifier ce décret par



tous les prêtres et les anciens qui se trouvèrent parmi eux, ils en envoyèrent des copies à tous ceux qui demeuraient attachés à la loi, dans tous les endroits de la Judée où ils étaient dispersés. Ceux-ci le reçurent et en firent une des règles de leur conduite dans toutes les guerres qu'ils eurent à soutenir.

166. Mathathias, sentant approcher sa fin, exhorte ses enfans à se montrer de vrais zélateurs de la loi. Il leur rappelle la piété de leurs ancêtres, leur représente la faiblesse de leurs ennemis, leur prescrit de suivre les conseils de Simon, leur frère, et de prendre Judas Macchabée, pour chef de leurs expéditions. Il meurt, et on l'inhume avec un grand deuil à Modin, dans le sépulcre de ses pères.

Judas, troisième fils de Mathathias, prend la place de son père. Le surnom de Machabée, qui lui fut donné (surnom dont l'origine n'est pas certaine), devint commun, non-seulement à ses frères et à tous ceux qui combattirent sous ses étendards, mais encore à tous les Juifs qui souffrirent pour la cause de Dieu, sous les rois de Syrie ou d'Egypte.

Des Juifs qui s'étaient rassemblés autour de Judas, forment une armée de six mille hommes, à la tête desquels il parcourt la Judée, comme son père avait commencé de faire avant lui, détruisant partout l'idolâtrie, exterminant les idolâtres et les rénégats. Après avoir ainsi délivré du joug de l'oppression les sectateurs de la loi, il fait fortifier leurs villes, rebâtir leurs forteresses, et y met de bonnes garnisons pour les protéger et les défendre.

Apollonius, gouverneur de Samarie et de Judée, lève une armée nombreuse pour s'opposer aux progrès de Judas, et marche à sa rencontre. Judas l'attaque avec une poignée de monde, et remporte une victoire signalée. Apollonius demeure étendu sur le champ de bataille, avec un grand nombre des siens; le reste est mis en déroute. Judas prend l'épée du général syrien, dont il se servit ensuite dans les guerres qu'il fit aux ennemis de sa nation.

Antiochus, à la nouvelle de cette défaite, jure d'exterminer tous les Juifs. Mais ses trésors étant épuisés par ses folles dépenses, il est obligé de différer sa vengeance jusqu'à ce qu'il se soit mis en état de la satisfaire. Cependant, Séron, commandant en Célésyrie, entreprend une nouvelle expédition contre les Juifs, dans l'espérance d'y acquérir une grande réputation. Ayant rassemblé toutes les troupes de

son département, il vient livrer bataille à Juda, près de Bethoron. Mais il a le même sort qu'Apollonius, son armée est battue, et il périt dans le combat.

Antiochus, obligé de passer en Armenie pour dompter le roi Artaxias qui s'était révolté, laisse à Lysias, son parent et son ministre, la moitié de ses troupes, avec ordre de faire partir cette armée sans délai pour la Judée. Lysias l'envoie sous les ordres de Nicanor et de Gorgias, pour être commandée en chef par Ptolémée-Macron, gouverneur de Phénicie et de Palestine. Elle arrive, et campe dans les plaines d'Emmaüs. Nicanor, résolu de livrer bataille, et ne doutant point du succès, fait publier dans toutes les villes et les ports qu'il donnera quatre-vingt-dix prisonniers juifs pour un talent. (Il comptait par ce moyen amasser la somme de deux mille talens, dont Antiochus était redevable aux Romains.) Judas se prépare au combat par la prière, par le jeûne et par les autres exercices de religion. Il congédie, suivant la loi, tous les nouveaux mariés, tous ceux qui viennent de planter une vigne ou de bâtir une maison, et tous ceux qui ont peur. Son armée se trouve par-là réduite à trois mille hommes. Il tombe avec ce peu de troupes sur l'armée de Nicanor, pendant que Gorgias s'en est détaché pour venir le surprendre, lui taille en pièces trois mille hommes, met le feu à ses tentes, et de-là marche à Gorgias, qui prend la fuite à la vue des flammes qui s'élèvent du camp de son collègue.

Judas, après avoir poursuivi ce général, et taillé en pièces son détachement, fait le partage des dépouilles, non-seulement avec ses troupes, mais avec les veuves et les orphelins.

165. Timothée et Bacchide, deux autres gouverneurs syriens, réunissent leurs forces dans la vue de venger cette défaite. Mais ils en essuient une nouvelle dans une bataille, où Judas leur tue vingt-mille hommes, et fait un butin considérable.

Nicanor n'était plus alors en Judée. Après la déroute de son armée, il s'était sauvé à Antioche, déguisé en esclave, et alléguait, pour se justifier, la puissance invincible du Dieu des Juifs.

164. Lysias voyant l'armée qu'il avait envoyée contre les Juifs annéantie, en lève une autre qu'il amène lui-même en Judée. Plus forte que la précédente, elle était composée de soixante

mille hommes de pied, et de cinq mille chevaux. Judas n'a que dix mille hommes à lui opposer. Mais plein de confiance dans le secours du ciel, il marche à l'ennemi campé sous Betsura, place importante à vingt milles de Jérusalem, sur la route d'Hebron. Le combat s'engage : Judas et ses frères ayant attaqué les Syriens par cinq endroits différents, en tuent cinq mille; le reste épouvanté s'enfuit, et laisse Judas maître du champ de bataille.

Après cette victoire, Judas monte, avec son armée, sur la montagne de Sion. Ils y trouvent les lieux saints désolés, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis couvert d'épines et d'arbrisseaux, les appartements des prêtres ruinés. A la vue de ces tristes objets, ils répandent des larmes, poussent de grands cris, et se couvrent la tête de cendres. Ils se hâtent de remettre les choses en état, purifient ce qui était souillé, et bâtissent un nouvel autel des Holocaustes à la place de l'ancien qui était profané.

164. Tout étant réparé, le 25e. jour du neuvième mois (casleu), ils font une nouvelle dédicace du temple, le même jour qu'il avait été souillé trois ans auparavant par les Gentils. Cette solennité dura huit jours (1); et par une ordonnance dressée d'un consentement unanime, l'anniversaire en fut fixé au même jour sous le titre de *Fête des Dédicaces;* c'est celle que saint Jean, dans son évangile, appelle *Encomia*; elle tombait en hiver, et durait huit jours : ce qui s'observe encore aujourd'hui parmi les Juifs.

La forteresse d'Acra, bâtie sur une hauteur, vis-à-vis du temple qu'elle dominait, était toujours occupée par les Syriens. Judas, en attendant qu'il puisse les en déloger, fait fortifier la montagne de Sion pour mettre à l'abri de leurs insultes ceux qui viendront dans la maison du Seigneur.

A la nouvelle du rétablissement du temple, toutes les nations voisines de la Judée font main-basse sur les Juifs qui

(1) Josephe (*Antiq.*, l. XIII, c. 10.) rapporte que les Machabées, après avoir purifié le temple, ayant cherché de l'huile pour allumer les lampes du sanctuaire, n'en trouvèrent qu'une petite caraffe cachetée du sceau du grand-prêtre, dans laquelle il n'y avait que la quantité suffisante pour un jour, mais que par miracle elle en dura huit, jusqu'à ce qu'on fût en état de s'en procurer de la nouvelle.

se trouvent parmi elles. Judas et Simon, son frère, se partagent pour aller au secours de leurs frères opprimés. Des villes, où ces infortunés étaient renfermés, Judas surprend les unes et emporte de force les autres; il bat deux fois les troupes de Timothée; et ayant rassemblé tous les Israélites du pays de Galaad, il en compose une armée nombreuse, qu'il ramène dans le pays de Juda. Mais à son retour, il trouve un contre-poids à ses victoires.

En partant de la Judée, il avait laissé, pour y commander en son absence, Joseph et Azarias, avec ordre de rester sur la défensive sans rien entreprendre contre l'ennemi. Mais piqués de vaine gloire, ils s'avisèrent d'attaquer la forte place maritime de Jamnia, située entre Azoth et Joppé. Leur témérité subit la peine qu'elle méritait. Gorgias qui était dans la place, fit une sortie sur eux, leur tua deux mille hommes, et mit le reste en fuite. Antiochus Epiphanès était cependant en Perse. Chassé de Persépolis (vraisemblablement Pasargade), dont il avait voulu piller le temple, il s'en retournait couvert de honte. Il apprend sur la route les victoires que les Juifs ont remportées sur ses troupes. Cette nouvelle met le comble à sa fureur. Il jure de faire de Jérusalem le tombeau de tous les Juifs. Il hâte sa marche pour l'exécution de ce cruel dessein. Mais dans sa course il fait une chute dont il a le corps tout froissé. Dieu le frappe en même tems d'affreuses douleurs d'entrailles. Dans l'excès des maux qu'il endure, il reconnaît enfin la vengeance divine qui éclate sur lui. Alors, il s'humilie devant l'Être suprême, confesse qu'il a injustement persécuté les Juifs, promet de réparer tous les maux qu'il leur a faits, et s'engage même à embrasser leur réligion. Mais Dieu, dont ce scélerat implore la miséricorde, la lui refuse, parce que sa pénitence n'est point sincère. Enfin, après avoir recommandé aux Juifs son fils Antiochus-Eupator, il meurt à Tabès, sur les frontières de la Perse et de la Babylonie (1), l'an 149 de l'ère des Séleucides. Il n'est point de fidèle éclairé qui ne reconnaisse dans Antiochus-Epiphanes, ce roi Aquilon qui fut repré-

(1) Suivant ce qu'on lit au premier livre des Machabées, chapitre sixième, verset seizième. Josephe rapporte aussi cette mort à la même année de l'ère des Séleucides. Voyez Antiquités judaïques, livre douzième, chapitre treizième; ce qui revient à l'an 164 avant l'ère vulgaire.

senté à Daniel sous l'image d'une corne, laquelle avait des yeux et une bouche d'où sortaient des paroles insolentes, qui faisant la guerre contre les saints, avait l'avantage sur eux, qui se flattait de pouvoir changer les tems et les lois, qui s'élevait contre le chef de l'armée du ciel, lui ravissait son sacrifice perpétuel, et déshonorait le lieu de son sanctuaire. (V. Daniel, ch. VII, v. 7, 8, 21, 25.)

Pendant la dernière maladie d'Epiphanes, les Juifs remportèrent de nouveaux avantages sur ses troupes. Timothée étant entré avec une armée plus forte que les précédentes en Judée, se flatait de réparer par une victoire éclatante, les échecs qu'il y avait reçus. Mais Judas et les siens, après s'être mis en prières devant l'autel, la cendre sur la tête et les reins couverts d'un cilice, s'avancèrent pleins de confiance vers l'ennemi, dès la pointe du jour. On vit combattre à leur tête cinq cavaliers envoyés du ciel. Vingt mille Syriens demeurèrent sur la place. Timothée se sauva dans une place forte, appelée Gazara. Judas étant venu l'y assiéger, prit la place par escalade et fit main-basse sur tout ce qu'il rencontra; Timothée fut du nombre des morts, et la garnison périt dans l'incendie des tours où elle s'était renfermée. Lysias apprenant ces nouvelles, voulut faire un dernier effort pour réduire la Judée. Ayant mis sur pied une nouvelle armée de quatre-vingt mille hommes d'infanterie, sans compter la cavalerie et un grand nombre d'éléphants, il traversa les parties méridionales de la Judée, et vint assiéger Bethsura, dont Judas avait fait augmenter les fortifications. Mais la petite armée juive, s'étant partagée en plusieurs corps, fondit par divers endroits sur les Syriens, dont elle tua plus d'onze mille hommes, et réduisit le reste, avec leur chef, à une fuite honteuse.

164. Ce fut à peu près dans ces entrefaites qu'Epiphanes mourut. Il fut remplacé par Antiochus-Eupator, son fils, jeune prince dont l'éducation, ainsi que la régence de l'état, fut usurpée par Lysias, son parent, sur Philippe, qu'Epiphanes, par son testament, avait nommé à ces emplois. (*Machab.* I, c. 6.)

Lysias voyant par ses pertes que le ciel combat pour les Juifs, se détermine à s'accommoder avec eux. Il leur écrit, il engage Eupator à leur écrire à ce sujet. Les ambassadeurs romains, Q. Memmius et T. Manlius, qui se rencontraient à la cour de Syrie, en firent de même. La date de ces trois

lettres est de l'an 148 de l'ère des Séleucides, commencée à l'automne de l'an 311 (1) avant Jésus-Christ. Mais la première est du 24 du mois dioscorus, lequel ne se trouve dans aucun calendrier, les deux autres sont du mois xantique, qui répond à la fin de notre mois de mars.

Cette paix, qui ne paraît avoir été obtenue du jeune roi que par le crédit de Lysias, ne fut point observée par les autres généraux syriens. Les gouverneurs des pays voisins de la Judée, continuent d'inquiéter les Juifs, et les peuples secondent leur mauvaise volonté. Les habitants de Joppé ayant invité les Juifs d'entrer dans leurs barques avec leurs femmes et leurs enfants, en font périr environ deux cents. Judas venge cette noire trahison avec sévérité. Il met le feu à leur port pendant la nuit, brûle leurs vaisseaux, et tue ceux qui avaient échappé aux flammes. Il prévient ceux de Jamnia, qui méditaient la même perfidie, et les traite comme ceux de Joppé.

163. Judas passe le Jourdain pour aller à Timothée, général syrien, différent de celui dont nous venons de parler. L'ayant atteint, il lui tue trente mille hommes, et met le reste en fuite avec leur chef. Timothée en fuyant, tombe entre les mains de Dosithée et de Sosipatre, deux officiers Juifs qui lui accordent la liberté, sous la promesse qu'il fait de la rendre à plusieurs Juifs qu'il retenait prisonniers. En revenant en Judée, le général des Juifs prend d'assaut Ephron qui lui avait refusé le passage, et y fait passer la garnison au fil de l'épée.

Judas, après avoir célébré la Pentecôte à Jérusalem, conduit son armée contre Gorgias, gouverneur de l'Idumée. Gorgias a d'abord quelque avantage sur les Juifs; mais il est battu et mis en fuite par les prières de Judas.

Judas vient avec ses gens à Odollam pour y célébrer le sabbat. Etant retournés le lendemain sur le champ de bataille pour ensevelir leurs frères qui étaient morts dans le combat, ils trouvent sous leurs habits des choses qui avaient été consacrées aux idoles de Jamnia, et que la loi défendait aux Juifs de prendre pour eux. Judas alors regardant leur mort comme une punition divine, fait faire une quête dont il envoie le produit à Jérusalem, afin d'y offrir des sacrifices expiatoires pour leurs péchés.

La citadelle de Jérusalem était toujours occupée par les

(1) Suivant l'auteur du second livre des Machabées.

ennemis, qui par là fermaient aux Juifs les avenues du temple, et leur nuisaient en mille autres manières. Judas prend le parti de l'assiéger. Tout le peuple se rend devant cette place. Les assiégés députent au roi pour le presser de venir à leur secours. Antiochus, accompagné de Lysias, son premier ministre, se met en marche avec cent dix mille hommes d'infanterie, vingt mille chevaux, trente-deux éléphants et trois cents chariots armés de faulx. Ménélaüs était à sa suite, espérant qu'il le rétablirait dans les fonctions de la souveraine sacrificature. Mais Lysias l'ayant représenté au roi comme la cause de tous les maux, ce prince le condamne à périr par le supplice de la cendre, qu'il subit à Bérée, aujourd'hui Alep. Les Juifs ne gagnèrent pas beaucoup à la mort de cet impie. Antiochus confère la dignité de grand-prêtre à Jacime ou Alcime, de la famille d'Aaron, au lieu de la donner, comme elle appartenait, à Onias, petit-fils du grand-prêtre Onias, qu'Andronic avait tué dans Antioche. Picqué de cette injustice, Onias se retire en Egypte, où il obtient du roi Philométor la permission de bâtir un temple semblable à celui de Jérusalem, et s'en assure la souveraine sacrificature pour lui et ses descendants. On appela ce temple Onion; il subsista jusqu'à l'an 73 de Jésus-Christ, qu'il fut détruit par Paulin, gouverneur romain d'Egypte.

Antiochus, cependant, s'avance plein de fureur contre les Juifs. Ceux-ci, après avoir imploré le secours du ciel par le jeûne et la prière, marchent contre le roi, attaquent son camp durant la nuit, y tuent quatre mille hommes, et y répendent le trouble et l'effroi. Malgré cet échec, Antiochus engage une bataille en règle le lendemain. Judas lui taille en pièces six cents hommes au premier choc. Eléazar perce sous le ventre un éléphant qu'il croit porter le roi. L'animal en tombant l'écrase sous son poids, et Judas fait sonner la retraite. Antiochus le suit à Jérusalem, prend à composition Bethsura sur sa route et y met garnison.

162. Antiochus attaque les lieux saints; tandis que les Juifs les défendent aves le plus grand courage, Lysias apprend que Philippe veut s'emparer du gouvernement de Syrie. A cette nouvelle, il engage le roi à faire la paix avec les Juifs. Antiochus offre des sacrifices et fait des dons au temple, mais à son départ, il viole la paix en ordonnant de détruire les murs de la cité de Sion.

Démétrius Soter, fils de Séleucus, s'étant échappé de Rome où il était en otage, arrive en Syrie, fait tuer Antiochus Eupator et Lysias, et recouvre le trône qu'Antiochus Epiphanes, son oncle, avait usurpé sur lui.

Le faux grand-prêtre Alcime irrite Démétrius contre Judas et les Juifs. Ce prince l'envoie en Judée, accompagné de Bacchide, gouverneur de Mésopotamie. Ils tâchent en vain de surprendre Judas qui se tient sur ses gardes. Bacchide, après avoir fait mourir plusieurs juifs, retourne vers le roi, laissant à Alcime le gouvernement de la Judée.

Alcime fortifié des Juifs apostats qui se joignent à lui, fait tout le mal qu'il peut à sa nation. Mais réprimé par Judas, il va trouver le roi Démétrius pour lui demander du secours. Il offre une couronne d'or à ce prince, qui lui donne une armée commandée par Nicanor. Ce général, trouvant Judas préparé à le recevoir, n'ose l'attaquer à force ouverte. Il lui fait faire des propositions de paix qui sont acceptées. Judas et Nicanor vivent ensemble dans la plus grande intimité.

Alcime, jaloux de cette union, décrie les deux généraux dans l'esprit du roi. Nicanor reçoit ordre de prendre vif Judas et de l'envoyer lié et garotté à Antioche. Résolu de se conformer à cet ordre, il cherche par quel moyen il pourra l'exécuter. Judas s'aperçoit du changement de Nicanor à son égard, et se retire. Nicanor marche contre Judas qui lui tue cinq mille hommes dans un combat livré près de Capharsalama et non loin de Jérusalem. Le reste se retire sur la montagne de Sion. Nicanor monte au temple où il est témoin des sacrifices qu'on y offre pour le roi, et n'en témoigne que du mépris. Il lève la main contre le temple, menaçant de le brûler, de le détruire jusqu'aux fondements, et d'édifier sur ses ruines un autre temple à Bacchus, si on ne lui livre Judas et son armée. Nicanor envoye cinq cents hommes pour prendre le juif Razias, vieillard respecté de toute la nation pour la pureté de ses mœurs et son attachement à la loi. Razias, assiégé chez lui et près de s'y voir forcé, se donne un coup d'épée, puis se précipite du haut de sa maison; et enfin, s'étant relevé de sa chute, s'arrache les entrailles et les jette sur le peuple : action dont l'orgueil humain ou le désespoir avait été plutôt le mobile que l'inspiration divine.

161. Nicanor mène une armée de trente-cinq mille

hommes contre Judas, et va camper à Bethoron dans la Samarie. Judas, qui n'en a que trois mille, taille en pièces son armée, et Nicanor périt un des premiers. Cette victoire remportée le 13 du mois adar, un jour de sabbat, est consacrée par une fête annuelle qui s'est toujours observée sous le nom de *Journée de Nicanor*. Le corps de ce général ayant été trouvé le lendemain, Judas lui fait couper la tête et la main droite, expose la tête au haut de la citadelle, attache la main vis-à-vis du temple, et donne la langue hachée en morceaux à manger aux oiseaux du ciel. Les Juifs demeurent alors maîtres de la cité sainte.

Judas envoie des ambassadeurs à Rome pour faire alliance avec les Romains. L'alliance est conclue, on en grave le traité sur des tables d'airain, et le sénat écrit à Démétrius, pour l'avertir de cesser de tourmenter les Juifs, attendu que la république les a pris sous sa protection.

Dans l'intervalle du départ et du retour des ambassadeurs, Démétrius, résolu de venger la mort de Nicanor, envoie de nouveau Bacchide et Alcime en Judée, avec la meilleure partie de ses troupes. Ils s'approchent de Jérusalem, et de là ils vont à Bethel, où Judas est campé avec trois mille hommes, pour l'y attaquer. Judas accepte le combat. Mais ses gens effrayés à la vue de l'armée nombreuse des ennemis, l'abandonnent pour la plupart, de manière qu'il ne reste auprès de lui que huit cents hommes. Judas, avec ce petit nombre, ne laisse pas d'enfoncer l'aile droite des ennemis et la poursuivit jusqu'au mont Azot; mais enveloppé par l'aile gauche, il est tué après avoir vendu chèrement sa vie. Ainsi mourut l'invincible Judas Machabée, six ans après Mathathias, son père. Tout Israël pleura ce héros amèrement. Ses frères ayant enlevé son corps, l'ensevelirent à Modin, dans le sépulcre de ses ancêtres.

Les Juifs n'ayant plus de chef, Bacchide les contraint presque tous de le reconnaître pour leur gouverneur. Il recherche les amis de Judas, et les persécute à outrance. Ceux-ci poussés à bout, engagent Jonathas, frère de Judas, à se mettre à leur tête. Bacchide tâche de surprendre Jonathas qui s'enfuit avec son armée dans le désert de Tékra.

Jonathas, informé que Bacchide marche à lui, charge Jean, son frère, de transporter les bagages de ses gens chez les Nabathéens, ses alliés. Jean est tué sur la route par les Iambriens, tribu d'Arabes, qui demeuraient à Médaba, ville autrefois de la tribu de Ruben. Jonathas venge la mort de

son frère, et se retire vers le Jourdain. Bacchide vient attaquer, un jour de sabbat, Jonathas, dont l'armée, trop faible pour résister à l'ennemi, se sauve en passant le Jourdain à la nage, après lui avoir tué mille hommes. Bacchide ramène son armée à Jérusalem, et s'applique à fortifier les places les plus propres à tenir les Juifs en respect.

160. Alcime, se voyant maître de Jérusalem, fait démolir la muraille du temple qui sépare le parvis des prêtres de celui du peuple. Mais à peine a-t-on mis la main à l'ouvrage que Dieu le frappe d'une paralysie qui lui ôte l'usage de la parole. Il meurt sans pouvoir proférer un seul mot.

Bacchide ayant subjugué toute la Judée, reprend la route d'Antioche; après quoi les Juifs et les Païens vivent en paix l'espace d'environ deux ans. Jonathas et son parti profitent de cet intervalle pour se fortifier.

158. Le roi Démétrius, à la sollicitation des Juifs apostats, renvoie Bacchide en Judée avec une puissante armée, pour surprendre Jonathas. A son approche, Jonathas se retire à Betbessen, dans le désert de Jericho. Bacchide vient l'assiéger dans cette place qu'il avait eu soin de fortifier. Jonathas et Simon, son frère, font des sorties très-heureuses sur l'armée des assiégeants, dont ils brûlent les machines. L'ayant attaquée ensuite, l'un à droite et l'autre à gauche, ils la mettent en déroute, et l'obligent à lever le siége. Bacchide désespéré, fait mourir ceux qui l'avaient rappelé en Judée. Il fait la paix avec Jonathas, et s'en retourne pour ne plus revenir. Jonathas établit sa demeure à Macmas, et gouverne la Judée à la manière des anciens juges d'Israël.

153. Démétrius Soter, attaqué par Alexandre Bala, qui lui dispute la couronne, écrit à Jonathas pour le mettre dans ses intérêts. Il lui donne pouvoir de lever une armée, et lui remet toutes les places qu'il avait en Judée. Jonathas transporte son domicile à Jérusalem, dont il répare les ruines et augmente les fortifications.

152. Alexandre Bala, jaloux d'avoir aussi de son côté les Juifs, écrit à Jonathas, l'établit grand-prêtre et lui envoie une robe de pourpre avec une couronne d'or. Jonathas, sensible à ces marques de faveur, se revêt des habits sacerdotaux à la fête des tabernacles, la neuvième année de son

gouvernement, et la cent soixantième de l'empire des Grecs, après s'être néanmoins fait élire grand-prêtre par les suffrages de la nation. (On a remarqué plus haut qu'il était de la famille de Joarib, et par conséquent de la première classe de la race d'Aaron.)

Nouvelle lettre et nouvelles offres de Démétrius à Jonathas, pour l'attirer dans son parti. Jonathas préfère celui d'Alexandre Bala, et lui demeure constamment attaché. La défaite et la mort de Démétrius, arrivées peu de tems après, justifient cette préférence.

150. Jonathas se rend avec une nombreuse suite à Ptolémaïde, pour assister aux noces d'Alexandre Bala, qui l'y avait invité. Ce prince ajoute au caractère de généralissime de la Judée, qu'il lui avait conféré, d'autres titres d'honneur.

Quelques juifs mal-intentionnés accusent Jonathas auprès d'Alexandre et ne sont point écoutés.

Onias, fils du grand-prêtre, troisième de ce nom, ayant manqué la souveraine sacrificature après la mort de Ménélaüs, son oncle, s'était retiré à la cour d'Alexandrie, où par sa valeur et ses talens politiques, il avait acquis la faveur du roi Ptolémée Philométor. Voulant absolument exercer la charge de son père, il obtient du monarque la permission de bâtir, au vrai Dieu, dans la province d'Héliopolis, un temple sur le modèle de celui de Jérusalem. Les Samaritains s'opposent à cette entreprise, prétendant que le mont Garizim est le seul où il soit permis de sacrifier au Seigneur. Mais leurs défenseurs ayant échoué dans les moyens qu'ils alléguèrent, sont condamnés à mort, et le temple, dont la grande sacrificature fut réservée à Onias et à sa postérité, étant achevé, on bâtit à l'entour une ville qui fut nommée Onion. Cet édifice, comme on l'a déjà dit, subsista jusqu'au règne de Vespasien, qui le fit détruire. (Josephe *de bello Jud.*, l. 7, c. 30, et ant. l. 13, c. 6.)

148. Démetrius Nicator, fils de Démétrius Soter, arrive de Crète, en Cilicie, dans le dessein de recouvrer le trône de ses pères. Il nomme Apollonius, gouverneur de la Célésyrie, qui s'était déclaré pour lui, général de ses troupes. Jonathas, sollicité d'abandonner Alexandre, lui demeure fidèle. Apollonius s'avance contre lui jusqu'à Jamnia. Jonathas vient à sa rencontre, prend, à la vue de l'ennemi, la ville de Joppé, qui lui avait fermé ses portes; attaque

ensuite l'armée d'Apollonius, la met en fuite, brûle Azot et le temple de Dagon, où plusieurs des fuyards s'étaient retirés, fait éprouver le même sort aux villes voisines, à l'exception d'Accaron, et revient à Jérusalem, couvert de gloire et chargé de butin.

145. La forteresse d'Acra, située vis-à-vis du temple, était toujours occupée par les Syriens. Jonathas en forme le siége. Cité pour ce sujet devant le roi Nicator, maître alors du trône de Syrie, il vient le trouver à Ptolémaïde, et se justifie de manière que le roi le confirme dans la dignité de souverain pontife, et affranchit de toute taxe, non-seulement la Judée, mais les toparchies de Lydda, d'Apharema ou Aphara et de Ramatha, réunies depuis quelque tems à la Judée.

Révolte de la ville d'Antioche contre Démétrius Nicator. Jonathas envoie à ce prince trois mille juifs, qui tuent cent mille des rebelles et apaisent la sédition.

144. Démétrius Nicator change de dispositions envers les Juifs. Mais peu de tems après, il est chassé de son royaume par Antiochus, fils d'Alexandre Bala. Jonathas et Simon, son frère, se déclarent pour Antiochus, qui les met à la tête de ses forces. Ils soumettent les villes d'au-delà du Jourdain, qui tenaient pour Démétrius. Jonathas étant revenu en Galilée, que les troupes de Démétrius ravageaient, marche contre les ennemis, les met en fuite et les poursuit jusqu'à leur camp.

Jonathas renouvelle, par ses ambassadeurs, l'alliance avec les Romains et les Lacédémoniens. L'armée de Démétrius veut le surprendre. Il s'avance contre elle, la met en fuite par sa seule présence, la poursuit sans pouvoir l'atteindre et tourne ses armes contre les tribus d'Arabes, qui tenaient pour Démétrius, tandis que Simon, son frère, étend ses conquêtes du côté de Joppé.

Jonathas, de retour à Jérusalem, y est rejoint par Simon. Ils relèvent les murs de la cité de Sion, et obligent la garnison syrienne d'évacuer la forteresse d'Acra.

144. Tryphon, gouverneur d'Antioche, dans le dessein où il est de renverser du trône Antiochus, pour se mettre à sa place, dresse des embûches à Jonathas, l'un des plus fermes appuis de ce prince. Sous prétexte de le mettre en

possession de Ptolémaïde, il l'attire en cette ville, après l'avoir engagé à congédier une partie de ses troupes. Mais à peine y est-il entré avec mille hommes de sa suite, qu'on en ferme les portes; il se voit arrêté prisonnier, et tout son cortége est massacré. A la nouvelle de ce malheur, les Juifs nomment Simon leur général, à la place de Jonathas, son frère.

Tryphon entre avec une armée puissante en Judée et marche vers Jérusalem; mais à la vue de celle que Simon lui oppose, il fait dire à ce général, qu'il n'a retenu son frère que pour se procurer le paiement de cent talents qu'il devait au roi, et qu'il le lui rendra, s'il veut lui payer cette somme, et lui envoyer les deux fils de Jonathas en otage. Simon d'abord hésite sur cette proposition, puis il y consent, pour n'avoir pas la mort de son frère à se reprocher. Mais le perfide Tryphon, ayant entre ses mains la somme et les enfants, avec le père, se joue de la crédulité de Simon, et retient tout. Il rentre en Judée avec une armée plus forte qu'auparavant, et se propose de mettre tout à feu et à sang. Simon le côtoie de si près dans toutes ses marches et contre-marches, qu'il prévient tous ses desseins.

Tryphon, de retour à son quartier d'hiver de Bascama, dans le pays de Galaad, fait égorger Jonathas et ses deux fils. Toute la Judée prend le deuil pour la mort de Jonathas. Simon envoie prendre ses os à Bascama où il était inhumé, et les aiant fait transporter à Modin, dans le sépulcre de ses pères, il y fit bâtir dans la suite un superbe monument de marbre blanc, auprès duquel il plaça sept pyramides, et renferma le tout d'un portique soutenu par des colonnes de marbre d'une seule pièce. Cet ouvrage qu'on voyait de fort loin dans la mer, parce qu'il était sur une éminence, subsistait encore du tems d'Eusèbe, c'est-à-dire au commencement du quatrième siècle de l'ère chrétienne.

143. Simon répare les places de la Judée et relève les murs de Jérusalem. Il s'allie avec Démétrius contre Tryphon, qui avait usurpé le trône de Syrie après s'être défait d'Antiochus. La Judée est déchargée de tout impôt par Démétrius, et les Juifs, se voyant enfin délivrés du joug des Gentils, commencent à mettre cette inscription sur les tables et dans les registres publics : *La première année sous Simon, grand-pontife, chef et prince des Juifs.*

142. Retour des ambassadeurs envoyés à Rome par Simon. Le sénat les avait reçus avec honneur, et après avoir témoigné son regret de la mort de Jonathas, il avait applaudi au choix qu'on avait fait de Simon pour lui succéder. Simon s'applique à agrandir et fortifier Joppé, ville maritime, pour en faire le grand port de Jérusalem et de la Judée.

Il restait encore à prendre la citadelle de Jérusalem, toujours occupée par les Syriens; Simon l'avait fait environner d'une muraille qui ôtait à la garnison toute communication avec la ville; la disette force enfin la garnison de rendre la place et de sortir du pays: Simon fait raser non-seulement la citadelle, mais aplanir aussi l'éminence sur laquelle elle était assise, parce que cette éminence dominait la montagne du temple.

Simon donne le commandement des troupes de Judée à Jean Hyrcan, son fils, et l'envoie résider à Gazara, près de Joppé.

141. Assemblée générale des Juifs à Jérusalem, où l'on déclare l'autorité souveraine et la grande sacrificature héréditaires dans la famille de Simon; l'acte en fut dressé dans les formes, on le fit graver sur des plaques de cuivre, qu'on suspendit dans le sanctuaire, et l'original en fut déposé dans les archives du temple; il a pour date le 18 d'elul de la cent soixante-douzième année de l'ère des Séleucides, (18 septembre de l'an 141 avant Jésus-Christ) la troisième année du pontificat de Simon.

Alors Simon prend l'état d'un souverain; il se fait une cour brillante; orne sa table de vaisselle d'or et d'argent, et prend un grand nombre d'officiers pour le servir.

140. ANTIOCHUS SIDÉTÈS, après la captivité de Démétrius, son frère, dispute à Tryphon la couronne de Syrie; il écrit de Rhodes à Simon une lettre remplie de promesses magnifiques, pour le mettre dans ses intérêts.

139. Nouvelle ambassade envoyée par Simon aux Romains, et chargée de riches présents, pour renouveler l'alliance avec eux; le sénat, flatté surtout d'un bouclier d'or que les ambassadeurs lui présentèrent, écrit à tous les princes d'Orient, alliés de la république, en faveur des Juifs; mais la lettre au roi de Syrie est adressée à Démétrius, parce que le sénat ne reconnaissait ni Antiochus, ni Tryphon.

Antiochus, qui tenait pour lors Tryphon enfermé dans Apamée, s'offense de la lettre des Romains, s'en prend à Simon, rejette les secours et les présents que celui-ci lui avait envoyés, et révoque toutes les promesses qu'il lui avait faites. Cendebée, gouverneur des côtes de Palestine, fait, par ordre d'Antiochus, des courses fréquentes dans la Judée, où il tue, pille et ravage tout avec la plus grande inhumanité; Simon lève une armée pour arrêter ces incursions; mais, trop cassé pour être en état de supporter les fatigues de la guerre, il en donne le commandement à ses deux fils, Judas et Jean.

Bataille entre les Juifs et les Syriens. Cendebée, défait avec perte de deux mille hommes, est obligé de prendre la fuite; Judas ne peut le suivre, parce qu'il avait été blessé dans l'action; mais Jean poursuit les fuyards jusqu'à Azot, et ayant emporté leurs tours et leurs forts, il y met le feu. Les deux frères, après cette expédition, reviennent triomphants à Jérusalem.

135. Au mois de sabat (janvier), Simon faisant la visite des villes de Judée, avec ses deux fils, Judas et Mathathias, arrive à Jéricho, dont Ptolémée, fils d'Abobi, qui avait épousé une de ses filles, était gouverneur; le gendre invite son beau-père et ses deux beaux-frères, Mathathias et Judas, à un repas dans un château voisin; ils s'y rendent sans aucune défiance; mais, au milieu du festin, Ptolémée les fait égorger tous trois par des gens apostés, dans la vue de plaire au roi Antiochus, et de s'emparer du gouvernement de la Judée. Après une action si détestable, se croyant déjà maître de tout le pays, il détache un parti pour aller tuer Jean Hyrcan, à Gazara. Hyrcan, déjà informé de ce qui s'était passé avant l'arrivée de ces assassins, les attaque lorsqu'ils sont près de la place, et n'en laisse échapper aucun; de là, s'étant rendu à Jérusalem en diligence, il s'assure de la ville et de la montagne du temple, et prévient ceux que le traître avait envoyés pour s'en saisir. Hyrcan, après avoir été établi dans la charge de grand sacrificateur, assiége Ptolémée dans Dagon, forteresse qui est au-dessus de Jéricho; mais sa tendresse pour sa mère et ses deux frères, que Ptolémée tenait en son pouvoir, et menaçait de faire mourir s'il donnait l'assaut, l'empêche de prendre la place. Ce siége tira en longueur; Ptolémée, ainsi dérobé à la ven-

geance d'Hyrcan, et délivré de crainte, tua la mère et les deux frères du prince juif, et se retira auprès de Zénon-Cotila, tyran de Philadelphie. Depuis ce tems, il n'est plus fait mention de lui dans l'histoire.

Antiochus Sidétès, sur la nouvelle de la mort de Simon et de ses deux fils, volait cependant avec une armée considérable en Judée pour réduire ce pays sous ses lois, et le réunir au royaume de Syrie. Siége de Jérusalem, formé par ce prince, qui, ayant divisé son armée en sept corps autour de cette ville, la serre étroitement par des lignes de circonvallation et de contrevallation. La fête des tabernacles étant arrivée pendant ce siége, Jean Hyrcan, successeur d'Hyrcan, son père, demande et obtient une suspension d'armes pour la célébrer; Antiochus envoie même des victimes au temple; touché de cette générosité, Hyrcan demande une entrevue pour entrer en négociation; Antiochus l'accorde; on entame un traité, le prince juif consent que les fortifications de Jérusalem soient rasées, se soumet à un tribut pour Joppé et les autres places que les Juifs possèdent hors de la Judée, et promet cinq cents talents en équivalent de la citadelle qu'Antiochus voulait rebâtir à Jérusalem.

La paix est conclue à ces conditions, et le siége levé neuf mois après la mort de Simon.

132. La trente-huitième (1) année du règne de Ptolémée Phiscon, roi d'Egypte, Jésus, fils de Sirach, vient de Jérusalem s'établir dans ce pays, et y traduit en grec le livre de l'Ecclésiastique, que Jésus, son aïeul, avait composé en hébreu. Les Juifs étaient alors en grand nombre et en grand crédit dans l'Egypte et les pays qui en dépendaient. Voici comme Strabon en parle dans Josephe. (*Antiq.* l. 14, c. 7.) « La ville de Cyrène est habitée par des citoyens » nés dans son sein, par des laboureurs, par des étrangers » et par des Juifs. On trouve de ces derniers dans toutes » les villes, et il n'est presqu'aucune contrée qui ne les » ait reçus. Cyrène et l'Egypte qui obéissent depuis long- » tems aux mêmes maîtres, et plusieurs autres peuples ont » fait un si grand cas des hommes de cette nation, qu'ils » ont adopté leurs coutumes : ils en nourrissent un grand » nombre dans leur sein : accoutumés ainsi à vivre avec

(1) A compter de l'an onzième du règne de Philométor. (Prideaux.)

» eux, ils en sont venus jusqu'à observer les mêmes loix. » Les juifs ont en Egypte de très-grands établissements, » outre un grand quartier de la ville d'Alexandrie qu'ils » occupent seuls, et où ils vivent en leur particulier : ils y » ont un Ethnarque qui les gouverne; il juge leurs dif- » férents, prend soin du commerce, donne des ordres et les » fait exécuter, comme le ferait le chef d'une république so- » lidement établie ».

131. Jean Hyrcan accompagne le roi Antiochus dans son expédition contre les Parthes. Il attaque les Hyrcaniens qui faisaient partie de cette nation, et c'est de la victoire qu'il remporta sur eux que lui vint le surnom de Hyrcan que nous lui avons jusqu'ici donné par anticipation.

Antiochus ayant péri dans cette expédition, les Juifs secouent entièrement le joug des Syriens et font même sur eux des conquêtes.

129. Jean Hyrcan prend Sichem, capital des Samaritains, et met le feu à leur temple de Garizim, bâti, comme on l'a vu deux cents ans auparavant. Cependant ils continuèrent d'avoir une autel sur cette montagne, et il y en a encore un aujourd'hui sur lequel ils offrent des sacrifices suivant la loi de Moïse.

Hyrcan fait ensuite la conquête de l'Idumée, dont il incorpore les habitans avec la nation juive, après leur avoir fait embrasser la loi de Moïse et recevoir la circoncision.

128. Ambassade envoyée par Jean Hyrcan aux Romains, pour renouveler le traité fait avec Simon, son père. Elle est favorablement reçue par le sénat, qui abroge tout ce qui avait été fait par Antiochus Sidètès au préjudice de ce traité, annulle toutes les conditions onéreuses que la nécessité des conjonctures avait arrachées au prince des Juifs dans le dernier traité de paix fait à Jérusalem, et condamne les Syriens à dédommager les Juifs de toutes les pertes qu'ils leur avaient causées. Le décret du sénat eut sa pleine exécution.

127. Hyrcan, pour marquer au sénat sa reconnaissance, fit partir, l'année suivante, une nouvelle ambassade chargée de magnifiques présents. Le sénat fit à cette occasion un second décret qui confirmait le premier. Celui-là est rapporté tout au long dans Josephe; mais il y est transposé, et de

la manière dont il s'y trouve aujourd'hui, il semble qu'il ait été dressé sous Hyrcan II. (V. Prideaux, *histoire des Juifs* sur l'an 127.)

Tandis que l'Egypte et la Syrie sont déchirées par des guerres intestines, Jean Hyrcan, à la faveur de la paix qui règne en Judée, croît en richesses et en puissance.

110. Samarie n'était point encore soumise à ses lois. Il entreprend de la réduire, et charge deux de ses fils, Aristobule et Antigone, d'en faire le siége. Antiochus le Cyzicenien, roi de Damas, appelé par les Samaritains, vient au secours de la place. Les deux frères sortent de leurs lignes pour aller au-devant de lui. Bataille près de Scytopolis, où ce prince, battu et poursuivi par les Juifs, a beaucoup de peine à se sauver. Les deux frères, victorieux, reviennent devant Samarie et la pressent si vivement qu'elle est obligée d'implorer une seconde fois le secours du roi de Damas. Antiochus, n'ayant pas assez de troupes pour contraindre les Juifs à lever le siége, en demande à Ptolémée Lathyre, roi d'Egypte. Ce prince lui accorda six mille hommes contre l'avis de Cléopâtre, sa mère, qui ne veut point indisposer les Juifs. Cléopâtre suivait en cela moins les vues de la politique que les mouvements de son affection pour cette nation, étant gouvernée elle-même par deux juifs, ses ministres et ses généraux, Chelcias et Ananias, tous deux fils d'Onias, qui avait bâti le temple d'Egypte. Malgré ces secours, Antiochus n'ose tenter de forcer les assiégeants dans leur camp. Il se borne à faire des courses en Judée, pour faire une diversion et les engager à venir défendre leur pays. Mais il n'y réussit pas. Hyrcan, s'obstinant à suivre son entreprise, détache un corps de troupes qui dissipe quelques-uns des partis d'Antiochus; d'autres sont affaiblis par la désertion ou par d'autres accidents. Le roi, voyant le dépérissement de son armée, se retire à Tripoli. Des deux généraux qu'il laisse en Judée, Callimandre et Epicrate, le premier périt dans une entreprise téméraire; le second traite secrètement avec Hyrcan, et lui vend Scytopolis, avec toutes les places que les Syriens possédaient en Palestine.

109. Enfin Samarie, après un an de siége, est obligée de se rendre. Hyrcan la fait raser jusqu'aux fondements. (Josephe *Antiq.* l. XII, c. XVII.) (Hérode, comme nous le

verrons dans la suite, la fit rebâtir et lui donna le nom de Sébaste. (1)

Maître de toute la Judée, de la Galilée, de la Samarie et de plusieurs places frontières, Hyrcan devint par-là respectable à tous ses voisins, dont aucun n'ose l'attaquer. Mais le repos dont il jouissait au dehors, fut troublé par des mouvements qui s'élevèrent au dedans de l'état. Les Pharisiens, dans la secte desquels Hyrcan, avait été élevé, les excitèrent, et Eleazar, l'un d'entr'eux eut l'audace de dire en face, contre toute vérité, qu'il était né d'une femme captive. C'était le déclarer exclus de la grande sacrificature aux termes de la loi. Hyrcan, outré de cette calomnieuse injure, se tourne du côté des Sadducéens. Mais il y a lieu de douter s'il embrassa leurs erreurs sur l'immortalité de l'âme et sur la résurrection. M. Prideaux doute même avec fondement qu'ils les eussent dès-lors imaginés, et peut-être faut-il croire que les Sadducéens ne différaient encore des Pharisiens que par le mépris qu'ils témoignaient des pratiques traditionnelles de ces derniers.

Hyrcan ne survécut pas long-tems à cette bourasque. Il mourut vers la vingt-neuvième année de son pontificat, laissant cinq fils, Aristobule qui suit, Antigone, Alexandre, un quatrième qui n'est point nommé, et Absalon. Jean Hyrcan avait fait bâtir sur la montagne du temple la forteresse de Baris, qui fut sa demeure et celle des Asmonéens, ses successeurs, tant qu'ils conservèrent la souveraineté. Hérode l'augmenta depuis, et lui donna le nom d'Antonia.

ARISTOBULE I.

107. ARISTOBULE, fils aîné de Jean Hyrcan, lui succéda dans la grande sacrificature et dans le gouvernement de l'état. Sa mère entreprit de lui disputer ce dernier point en vertu du testament de son époux. Aristobule l'ayant fait

(1) Ceux-là se trompent, qui pensent que ce fut en haine de la secte des Samaritains, si odieuse aux Juifs, qu'Hyrcan traita cette ville avec tant de sévérité. Il n'y avait, à Samarie, que des Payens depuis qu'Alexandre le Grand en avait chassé les Samaritains de religion; et ceux-ci, s'étant retirés à Sichem, en firent toujours depuis la ville principale de leur secte.

arrêter, la confina dans une prison où il la fit mourir de faim. Trois de ses frères furent renfermés de même par ses ordres. Antigone fut le seul qu'il épargna ; il le chérit même au point qu'il partagea les soins de l'administration publique avec lui.

Aristobule voyant son autorité bien affermie, ceint le diadême, et prend le titre de roi, qu'aucun de ceux qui avaient gouverné la Judée avant lui depuis la captivité, n'avait porté.

106. Aristobule va faire la guerre en Ithurée, dont il soumet la plus grande partie, c'est-à-dire celle qui était renfermée dans la Célésyrie, et qu'on nommait quelquefois l'Auronite. Il propose aux vaincus l'alternative ou d'embrasser la loi de Moïse, ou d'abandonner le pays. (Cette pratique fut toujours une des maximes fondamentales des Asmonéens.) Les Ithuréens ayant préféré le premier parti, sont en conséquence réunis au peuple juif. Une maladie ne permettant pas à Aristobule d'achever par lui-même sa conquête, il en laisse le soin à Antigone, et va se faire traiter à Jérusalem.

Antigone répond parfaitement aux vues de son frère, et réduit ce qui restait de l'Ithurée à subjuguer. Cependant la reine *Salomé*, sa belle-sœur, jalouse de sa faveur, s'appliquait à le noircir dans l'esprit de son époux. Antigone arrive à Jérusalem, et va tout armé rendre grâces à Dieu dans son temple. La reine persuade à Aristobule qu'Antigone doit venir de là pour l'assassiner. Aristobule envoie dire à son frère de mettre bas ses armes avant d'entrer dans le palais, et donne ordre en même tems à ses gardes de le mettre à mort s'il n'obéit pas. Le messager corrompu par la reine, va rendre l'ordre du prince dans un sens contraire, invitant Antigone de la part de son frère à venir étaler son armure devant lui. Le jeune prince en conséquence s'achemine vers le palais dans l'état où il est entré dans le temple. Les gardes aussitôt qu'il paraît, le massacrent. Aristobule ne tarda pas à reconnaître l'énormité de son crime, et le joignant au meurtre de sa mère, il conçoit du tout de si violens remords, qu'il en meurt de désespoir au bout d'un an, après avoir vomi une partie de son sang. L'affection régulière qu'il avait pour les Grecs, le fit surnommer PHILHELLEN. Après sa mort, Salomé fit élargir les trois frères de ce prince, qui

étaient toujours restés jusqu'alors en prison. (*Josephe Antiq.*, l. XIII, c. 19.)

ALEXANDRE JANNÉE.

106. ALEXANRE JANNÉE, l'aîné des trois frères d'Aristobule, est couronné roi de Judée malgré l'opposition de celui qui le suivait dans l'ordre de la naissance. Pour se venger, il fait aussitôt après ce couronnement mourir ce rival. Mais il donne à son autre frère, Absalon, son amitié, qu'il lui conserva toute sa vie.

105. La ville de Ptolémaïde profitant des troubles de la Syrie, avait secoué depuis peu le joug de cette puissance pour s'ériger en république. Alexandre trouvant cette place à sa bienséance, entreprend de la conquérir, et vient en faire le siége. Ptolémée Lathyre, roi de Chypre, accourt à la délivrance des assiégés, qui l'avaient d'abord appelé à leur secours, mais qui s'étant ravisés, l'avaient ensuite remercié de ses services. Alexandre lève le siège pour aller au-devant de Lathyre. Il trompe ce prince, en faisant avec lui un traité qu'il viole presqu'aussitôt par l'alliance qu'il contracte avec Cléopâtre, reine d'Egypte, mère et ennemie de Lathyre.

104. L'année suivante, Lathyre, pour se venger de la perfidie d'Alexandre et de l'inconstance des habitants de Ptolémaïde, rentre en Palestine avec de si grandes forces, qu'en même tems il fait assiéger Ptolémaïde par ses généraux, et conduit lui-même une armée considérable en Judée. Bataille donnée sur les bords du Jourdain entre Alexandre et Lathyre. Le premier est défait avec une perte de trente mille hommes, sans compter les prisonniers que Lathyre fit après la victoire.

103. Alexandre, dans son désastre, a recours à la reine d'Egypte. Elle vient en personne avec une armée commandée par les deux juifs, Chelcias et Ananias. Cette princesse marche droit à Ptolémaïde, dont elle fait un nouveau siége, qui fut bien plus durable que le premier.

102. Chelcias meurt devant cette place; mais Cléopâtre, sans se déconcerter, pousse les travaux avec tant de vigueur, qu'elle force à la fin les assiégés de se rendre.

Alexandre vient trouver Cléopâtre dans Ptolémaïde avec de riches présens, qu'il lui offre pour gagner ses bonnes grâces. Quelques-uns conseillent à cette princesse de profiter de l'occasion pour se rendre maîtresse de la Judée. Mais le juif Ananias, parent d'Alexandre, la détourne de ce dessein par des raisons d'honneur.

Lathyre cependant ne pouvant faire tête à sa mère, avait fait une descente en Egypte pour s'en emparer en son absence, croyant le pays dépourvu de troupes; mais il échoua dans cette entreprise.

101. Alexandre Jannée, après un siége de dix mois, se rend maître de Gadara; il tourne ensuite ses armes contre Amathus, autre place forte au-delà du Jourdain, qu'il prend en beaucoup moins de tems. Mais Théodore, prince de Philadelphie, qui gardait son trésor dans Amathus, le charge inopinément au retour de cette conquête, avec tant de vigueur, qu'il lui tue dix mille hommes, reprend son trésor, et enlève même le bagage d'Alexandre. Ce revers plongea le prince juif dans un profond accablement; mais il ne le mit pas hors de mesure. Dès qu'il fut rendu à lui-même, il pensa à de nouvelles conquêtes.

100. Résolu de se venger de Gaza, qui avait fourni des troupes à Lathyre, il prend Raphia et Anthedon qui servaient comme de boulevards à cette place qu'il bloqua ensuite à son aise.

98. Deux ans après, il convertit le blocus en siége. Apollodote, gouverneur de Gaza, la défend avec toute la valeur et l'habileté possibles durant une année entière. Il eût peut-être à la fin obligé les assiégeants à se retirer; mais Lysimaque, son frère, jaloux de sa gloire, forme une conjuration contre lui, et le fait assassiner. Les conjurés, après ce coup, livrent la place à l'ennemi. Alexandre y étant entré (97), fait passer tout au fil de l'épée. Mais les Gazéens vendent cher leur vie, et lui tuent presque autant de monde qu'ils étaient eux-mêmes. Alexandre ne sort de Gaza qu'après en avoir fait un monceau de ruines. Cette ville fut dans la suite rebâtie par Pompée, après qu'il eut fait la conquête de la Judée, puis par Gabinius; mais elle ne recouvra jamais son premier état. Pendant l'absence d'Alexandre, les Pharisiens, ennemis de sa famille, s'étaient appliqués, et avaient réussi

à le rendre méprisable aux yeux du peuple. De retour à Jérusalem, il ressentit les effets de cette disposition épidémique dans un sanglant affront qu'on lui fit. On célébrait alors la fête des tabernacles. Le dernier jour de cette solennité, dans le tems qu'il se préparait à offrir des sacrifices, le peuple, à l'envi, lui jette à la tête le fruit des branches de citronnier, qu'il portait alors suivant l'usage. Cette insolence fut accompagnée de discours qui étaient assortis. Le pontife irrité commande à ses gardes de faire main-basse sur le peuple; ce qui fut exécuté avec tant de promptitude et d'ardeur, qu'il y en eut six mille de tués. Alexandre ne voulant plus désormais se fier à ceux de sa nation, prend à sa solde un corps de six mille Pisidiens et Ciliciens, pour leur confier la garde de sa personne. S'étant remis en campagne (94), il va faire la guerre aux Arabes. Il les bat en diverses rencontres, et rend tributaires les Moabites et les habitants de Galaad.

93. En poussant ses conquêtes, il était parvenu aux états de Théodote, fils de Zénon Cotylas, prince de Philadelphie. Il y entre dans la vue, principalement d'y prendre la forteresse d'Amathus, où étaient les trésors de ce prince qu'il avait pris, et reperdus huit ans auparavant. Théodote fut si effrayé de son arrivée, qu'il s'enfuit aussitôt, laissant la place vide et dépourvue de garnison. Alexandre la fit raser.

92. Nouvelle expédition d'Alexandre au-delà du Jourdain, contre Obodas, roi des Arabes. Heureuse au commencement, elle devint malheureuse à la fin; ce prince ayant donné dans un embuscade des Arabes, où il perdit la plus grande partie de son armée.

Révolte des ennemis domestiques d'Alexandre, à la nouvelle de cet échec. Il revient en diligence pour apaiser le trouble. Sa présence ne sert qu'à l'augmenter. La guerre civile s'allume; elle dura six ans, et coûta la vie à plus de cinquante mille rebelles.

87. Quoique toujours vainqueur, Alexandre se lasse le premier d'une guerre, qui ne tendait qu'à la ruine de son propre pays. Il propose aux Pharisiens divers plans d'accommodement, qui sont tous rejetés. Il leur fait enfin demander ce qu'il doit faire pour les contenter. *Qu'il se coupe la*

gorge, répondent-ils, *c'est une peine bien légère pour expier tout le sang qu'il a répandu.* A cette réponse brutale, Alexandre comprend qu'il n'y a aucune composition à faire avec ces forcenés. Il pousse donc la guerre avec une nouvelle vigueur.

Les rebelles, toujours vaincus, implorent le secours de Démetrius Euchère, roi de Syrie. Ce prince vient en Judée avec trois mille chevaux et quarante mille hommes de pied. L'armée d'Alexandre n'était que de vingt-six mille hommes, dont six mille étaient grecs et le reste juifs, de la secte des Sadducéens; car tout ce qui s'appelait Pharisien, était contre lui. Les deux chefs, après avoir essayé vainement de s'entre-débaucher leurs troupes, en viennent à une bataille décisive. Alexandre, suivant Josephe, zélé pharisien, fut défait, et obligé de chercher son salut dans les montagnes avec un petit nombre des siens. L'auteur du quatrième livre des Machabées dit au contraire qu'il fut vainqueur, et poursuivit le roi de Syrie jusqu'à Antioche, où il le tint assiégé pendant trois ans; et qu'au bout de ce terme, Démetrius en étant venu aux mains avec lui, fut tué dans l'action. Il ajoute qu'après cette seconde victoire, Alexandre fut reçu dans Jérusalem avec des démonstrations de joie. Ce qui est certain, c'est que depuis cette bataille, Démetrius, soit par mort, soit par retraite, disparut de la Judée, et qu'Alexandre se trouva en forces plus qu'auparavant, pour continuer la guerre contre les rebelles.

87. Bataille près de Bethom, entre les deux partis, qui décida tout. Alexandre y remporta une victoire complète. Les vaincus s'étant retirés dans la place, y sont assiégés, et forcés de se rendre, l'année suivante, à discrétion. Huit cents d'entre eux envoyés à Jérusalem, y sont mis en croix dans un même lieu; et pour comble d'atrocité, l'on égorge sous leurs yeux, tandis qu'ils expirent, leurs femmes et leurs enfants. Alexandre, par les fenêtres de son palais, contemple cet affreux spectacle au milieu d'un festin qu'il donnait à ses courtisans.

Effrayés de ces horreurs, les restes des mutins abandonnèrent le pays pour n'y plus reparaître. Leur retraite mit fin à une guerre civile de six ans, et laissa Alexandre libre d'agir contre les ennemis du déhors, après avoir terrassé ceux du dedans.

Antiochus-Denis était alors sur le trône de Damas, en

Syrie. Voulant envahir l'Arabie-Pétrée, il traverse avec son armée une partie de la Judée, pour prendre le plus court chemin. Alexandre, prévenu de son dessein, craignant pour ses propres états, fait faire un grand retranchement depuis Capasarbé, connu depuis sous le nom d'Antipatride, jusqu'à la mer de Joppé, qui était le seul chemin par où l'on pût entrer. Antiochus force le passage, et pénètre en Arabie, où peu de tems après il est tué. Alexandre alors pense lui-même à faire des conquêtes en Arabie, et surtout à recouvrer les pays de Moab et de Galaad qu'il avait pris autrefois, mais qu'il avait été obligé de rendre aux rois arabes pour empêcher qu'ils ne vinssent au secours de ses sujets révoltés. Arétas, maître de Damas depuis la mort d'Antiochus, fait une irruption en Judée, ce qui oblige Alexandre à revenir sur ses pas.

Bataille entre ces deux princes. Alexandre battu, fait un traité avec Arétas, qu'il engage à s'en retourner. Libre alors de poursuivre ses conquêtes, il soumet, dans le cours de trois ans, tout le pays où Démetrius commandait, et dont les principales villes étaient Dion ou Dia, Pella, Esta, connue sous le nom de Gerasa, Gaulona, Séleucie et Gamala.

82. De retour à Jérusalem, il s'abandonne à la bonne chère et à l'excès du vin. Son intempérance lui cause une fièvre quarte, qui ne modère ni son ardeur pour les conquêtes, ni son goût pour les plaisirs.

79. Alexandre, épuisé de fatigues et de débauches, meurt sur la frontière des Géraseniens, pendant qu'il assiége le château de Ragaba dans la vingt-septième année de son règne, et la quarante-neuvième de son âge. Il laissa deux fils, Hyrcan et Aristobule; mais il remit les rênes du gouvernement entre les mains d'ALEXANDRA, sa femme, qui était présente à sa mort. ALEXANDRA cache la mort de son époux jusqu'à ce que la place soit prise, et revient triomphante à Jérusalem. Elle assemble aussitôt les chefs des Pharisiens, et leur déclare qu'elle veut se gouverner par leurs conseils; alors toute leur haine pour Alexandre se change en regrets; au lieu des invectives et des injures qu'ils avaient toujours vomies contre lui, ce ne sont qu'éloges et panégyriques où ils relèvent jusqu'à l'exagération les grandes actions du prince defunt. Le peuple, dont ces hypocrites ambitieux disposent à leur gré, devient leur écho. Tout retentit des louanges

d'Alexandre; et on lui fit une pompe funèbre plus somptueuse et plus honorable qu'aucun de ses prédécesseurs n'en avait eue.

78. Alexandra solennellement établie, suivant le testament de son époux, administratrice souveraine de la Judée, fait élever à la dignité de grand prêtre Hyrcan, son fils aîné âgé de trente-trois ans. Les Pharisiens deviennent alors les maîtres des affaires. L'une de leurs premières opérations fut de casser le décret qu'Hyrcan Ier., sur la fin de ses jours, avait rendu pour abolir leurs constitutions traditionelles; il les font revivre, et y en ajoutent de nouvelles, dont ils exigent l'observation avec rigueur. La loi écrite, étouffée sous ce fatras, n'a plus que le degré de force qu'ils veulent lui donner; ils tirent des prisons ceux que l'attachement à leur doctrine y avait fait mettre, et rappellent ceux dont il avait causé l'exil. Se trouvant alors en forces par le retour de ces proscrits, ils usent de représailles envers les Sadducéens, et entreprennent de venger la mort des huit cents Pharisiens qu'Alexandre avait fait crucifier, sur tous ceux qui avaient conseillé cette exécution au prince. Diogène, qui avait eu le plus de part à la confiance d'Alexandre, est une des premières victimes qu'ils immolent à leur vengeance; sa mort devint comme le signal d'une persécution générale contre les ennemis des Pharisiens. La reine voit chaque jour avec des regrets impuissans les plus fidèles serviteurs de sa maison tomber sous le glaive de leurs ennemis.

73. Quelques chefs de la secte opprimée échappés au carnage, mettent Aristobule à leur tête, et vont supplier la reine de faire cesser leurs calamités. Alexandra, touchée de leurs remontrances appuyées par son fils, leur confie la garde de plusieurs places du royaume pour les mettre à l'abri de la persécution.

72. Aristobule, par ordre de la reine sa mère, marche avec une armée contre Ptolémée, fils de Mennée, prince de Chalcis, au pied du mont Liban, qui était le fléau de ses voisins; mais il ne fait rien de mémorable dans cette expédition, s'étant beaucoup plus appliqué à se concilier les chefs de l'armée pour se procurer la couronne après la mort de sa mère, qu'à repousser l'oppresseur et à faire sur lui des conquêtes.

71. Naissance d'Hérode-le-Grand, dit l'Ascalonite du nom de sa patrie. Son père Antipas ou Antipater, avait été fait gouverneur de l'Idumée, où il était né, par Alexandre Jannée, et professait par conséquent la religion Judaïque, comme faisaient tous ses compatriotes depuis que Jannée les eût soumis. Cypre, sa mère, était d'une famille illustre d'Arabie.

71. Siége de Ptolémaïde, formé par Tigrane, roi d'Arménie. Alexandra lui envoie une ambassade pour lui demander son amitié. Tigrane sentant que sa présence est nécessaire en Arménie pour mettre ce pays à couvert des attaques des Romains, déjà maîtres d'une partie de la Cappadoce et du Pont, reçoit ces ambassadeurs avec une joie apparente, feint d'abandonner son entreprise en considération de la Reine, et retourne dans ses états.

70. La reine Alexandra meurt à l'âge de 73 ans, princesse d'une grande capacité, et dont le règne eût été sans tache, si elle n'eût pas accordé trop d'empire aux Pharisiens, ou si elle eût pu les contenir. Pendant sa dernière maladie, elle avait déclaré son héritier universel Hyrcan, son fils aîné; mais Aristobule, son second fils, s'étant dérobé de Jérusalem, avait été s'assurer de toutes les places fortes; ce qui lui fut d'autant plus aisé, que les chefs des garnisons étaient amis de son père.

HYRCAN II.

Hyrcan est reconnu roi par les Pharisiens auxquels il avait toujours été aveuglément soumis; mais le peuple, las de leur tyrannie, se déclare pour Aristobule. La femme et les enfans de celui-ci sont arrêtés par les Pharisiens qui les confinent dans la tour de Baris. Nullement déconcerté par ce revers, Aristobule n'en demeure pas moins ardent à poursuivre ses prétentions. Les Pharisiens voyant son parti croître de jour en jour, lèvent des troupes et se préparent à la guerre. Bataille entre les deux frères près de Jéricho : Hyrcan, mis en fuite, se réfugie dans ce même fort où étaient renfermés la femme et les enfans d'Aristobule (69). Son génie borné ne lui laissant plus apercevoir de ressources, il achète la paix de son frère en lui cédant le trône et le sacerdoce, après un règne de trois mois.

ARISTOBULE II.

65. **Aristobule** ne jouit pas tranquillement des droits qu'Hyrcan lui avait cédés. L'Iduméen Antipater ou Antipas, ami de ce dernier, entreprend pour sa propre sûreté de le rétablir. La première difficulté à vaincre était l'indolence d'Hyrcan et son indifférence pour les dignités qu'il avait quittées ; il en vient à bout en lui persuadant que sa vie est en péril, s'il demeure soumis à son frère. Devenu ambitieux par crainte, Hyrcan est conduit par Antipater vers Aretas, roi de l'Arabie-Pétrée, avec lequel il fait un traité d'alliance sous la promesse de lui rendre les conquêtes faites sur lui par les Juifs. Aristobule apprenant qu'Aretas est en marche avec son armée pour rétablir Hyrcan, va au-devant de lui pour l'arrêter. Bataille sur les confins de la Judée, où la victoire se déclare pour le roi des Arabes. Aristobule, mis en fuite, se retire à Jérusalem. Le vainqueur l'y suit, entre dans cette capitale sans opposition, et assiége son ennemi dans le temple où il s'était retranché. Le tems de Pâques arrive : plusieurs Juifs voyant qu'ils ne pouvaient célébrer cette fête en Judée avec les solennités ordinaires, se retirent en Egypte pour s'acquitter de ce devoir. D'un autre côté les assiégés demandent des victimes aux assiégeans, et leur offrent par chaque bête mille drachmes qu'ils paient d'avance; mais par une insigne mauvaise foi, on se moqua d'eux après avoir reçu leur argent, et les victimes leur furent refusées. Aristobule se voyant abandonné de presque tous ses partisans a recours à Pompée qui faisait triompher les armes romaines sur Tigrane, roi d'Arménie.

Scaurus, lieutenant de Pompée, arrive sur les confins de la Judée, d'où il écrit au roi des Arabes pour le sommer de lever le siége de Jérusalem. Aretas obéit dans la crainte d'attirer les armes romaines dans ses états. Aristobule le poursuit dans sa retraite, et l'ayant atteint dans un endroit nommé Papyrion, il lui tue sept mille hommes, parmi lesquels se trouve Céphalion, frère d'Antipater.

Pompée s'étant rendu en Célésyrie, les deux frères briguent à l'envie sa protection, chacun par un ambassadeur : Antipater vient le trouver de la part d'Hyrcan, et Nicodème au nom d'Aristobule. Le général romain après les avoir écoutés avec bonté, suspend son jugement, et ordonne que les parties viendront plaider en personne devant lui.

64. Les deux frères, l'année suivante au printemps, vont trouver Pompée à Damas; ils exposent tour-à-tour leurs moyens et leurs griefs respectifs. Plus de mille Juifs, gagnés par Antipater, appuient les plaintes d'Hyrcan contre Aristobule; mais un plus grand nombre élevant la voix, demandent qu'on les délivre de l'esclavage où ces deux frères s'efforçaient de les réduire. Pompée incline pour Hyrcan; mais craignant qu'Aristobule ne traverse l'expédition qu'il médite contre Aretas, il se contente d'exhorter les deux frères à la paix, promettant de venir en Judée, après avoir soumis le roi d'Arabie, pour y terminer leurs différends.

Aristobule, offensé de ce délai, sort brusquement de Damas sans avoir pris congé du général romain, et va se cantonner dans le château d'Alexandrion, bâti par son père sur les confins de la Judée et du pays de Samarie.

Pompée de son côté, non moins choqué de la retraite d'Aristobule, rassemble ses légions et les conduit en Judée. Arrivé à Choré, dans le voisinage d'Alexandrion, il mande Aristobule qui vient à l'ordre, comparaît deux fois, et deux fois est favorablement accueilli; mais lorsqu'il est de retour, Pompée l'envoie sommer de lui remettre ses forteresses; il obéit, mais avec un regret qui lui fait prendre ensuite un parti désespéré. Il va se renfermer dans Jérusalem, résolu de s'y défendre contre l'armée romaine. Pompée le suit de près. Aristobule le voyant approcher reconnaît sa faute, vient se jeter à ses pieds, et le désarme moins par ses soumissions que par une somme considérable qu'il lui promet. Pompée envoie sur-le-champ Gabinius pour entrer dans la ville et recevoir l'argent promis; mais les portes lui sont fermées et l'argent est refusé. Le général romain se venge de ce double affront sur Aristobule qu'il fait mettre aux fers; il s'avance ensuite avec son armée contre Jérusalem, dont le parti d'Hyrcan, aussitôt qu'il se présente, lui fait ouvrir les portes; Mais celui d'Aristobule se retire dans le temple, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Pompée en fait le siége qui dure trois mois; il aurait probablement été beaucoup plus long sans l'ancienne et fatale superstition des Juifs, qui ne leur permettait pas aux jours de sabbat d'empêcher les travaux des ennemis, ni d'en faire pour eux-mêmes, leur laissant seulement la liberté de se défendre en cas d'attaque. Les Romains profitant de ce préjugé, s'abstiennent le sabbat de lancer des traits pour ne s'occuper qu'à élever leurs plates-formes, et avancer leurs machines, tandis que les

Juifs demeurent oisifs dans la crainte de transgresser la loi.

63. La place est donc emportée de vive force, le 9 du mois tamus, le même jour, mais non le même mois, que Jérusalem, 543 ans auparavant, l'avait été par Nabuchodonosor. Plus de douze mille juifs sont passés au fil de l'épée; on n'épargne pas même les prêtres, sans égard pour la sainteté des fonctions de leur ministère, qu'ils continuaient d'exercer (chose admirable) comme s'ils eussent été en pleine paix. Tous occupés de cet objet, ils se laissent égorger, sans reculer un seul pas en arrière, et sans faire la moindre résistance. Ce grand événement fut un de ceux qui signalèrent le consulat de Cicéron, sous lequel il arriva.

Pompée remet Hyrcan en possession de la souveraine sacrificature; mais il lui défend de prendre le titre de roi. Il fait renverser une partie des murs de Jérusalem, réduit la Judée à ses anciennes bornes, et en détache les conquêtes que les prédécesseurs d'Hyrcan avaient faites en Célésyrie et en Phénicie, pour le réunir au gouvernement de Syrie. Ainsi les villes d'Hippon, de Scythopolis, de Pella, de Dion, de Samarie, de Marissa, d'Azot, de Jamnia, d'Aréthuse, de Gaza, de Joppé, de Dora et beaucoup d'autres furent perdues pour la Judée. Tels furent les fruits de l'ambition d'Aristobule et de l'imprudence qu'il eut d'appeler les Romains à son secours.

Pompée, avant de quitter Jérusalem, a la curiosité de voir l'intérieur du temple; il y entre avec plusieurs personnes de sa suite, et ose pénétrer jusqu'au saint des saints, où le seul grand-prêtre avait le pouvoir d'entrer, et cela seulement une fois l'année (1). Dieu ne laissa pas impuni cet attentat sacrilége. Pompée qui s'était couvert de gloire jusqu'alors, n'eut plus aucun succès dans ses entreprises, et se précipita par des malheurs qui allèrent toujours en croissant, vers sa ruine entière, arrivée dans les plaines de Pharsale.

En partant pour Rome, Pompée laisse le gouvernement

(1) Josephe remarque cependant que Pompée ne toucha point au trésor du temple, où il trouva deux mille talents en argent monnoyé outre la vaisselle d'or et d'argent et d'autres choses précieuses. Il laissa tout cela pour les usages saints auxquels ils étaient destinés, et ordonna, le lendemain, qu'on nétoyât et purifiât le temple pour y continuer le service comme à l'ordinaire.

de la Syrie à Scaurus, avec un bon corps de troupes (deux légions, suivant Josephe), pour y faire respecter son autorité. Il emmène avec lui Aristobule, ses deux fils, Alexandre et Antigone, avec deux de ses filles (d'autres disent qu'il les avait envoyés devant lui), pour servir d'ornement à son triomphe. Mais Alexandre s'étant échappé sur la route, revient en Judée, où il s'applique à exciter de nouveaux troubles.

62. Aretas, roi d'Arabie, fâché de la paix désavantageuse qu'il avait faite avec Pompée, n'a pas plutôt vu ce général hors de la Palestine, qu'il recommence à inquiéter la Syrie. Scaurus s'étant trop avancé dans les déserts de l'Arabie, se trouve dans un extrême embarras, faute de provisions de bouche et des autres choses nécessaires à la guerre. Hyrcan et Antipater le tirent d'affaire. Le premier lui envoie tout ce qui lui manque; le second étant allé trouver Arétas, lui persuade d'acheter la paix de Scaurus, pour trois cents talents d'argent.

Hyrcan, replongé dans son indolence, laisse entre les mains d'Antipater les rênes du gouvernement. La Judée, cependant, n'était pas tranquille. Alexandre ayant rassemblé les débris épars du parti de son père, s'était emparé de plusieurs forteresses, dont les principales étaient Alexandrion, Hyrcanion et Machéron, situées au pied des montagnes d'Arabie, et de là il faisait de fréquentes incursions en Judée. Ses progrès tirent son oncle de son assoupissement; mais ne se sentant pas assez fort pour le réprimer, quoiqu'Alexandre n'eût que quinze cents chevaux et dix mille hommes de pied, Hyrcan, par le conseil d'Antipater, implore le secours de Gabinius, successeur de Scaurus dans le gouvernement de Syrie.

61. Pompée, à l'âge de quarante-cinq ans, le jour de sa naissance, solennise son triomphe pendant deux jours de suite, avec une pompe et une gloire extraordinaires. Il fait marcher devant lui trois cent vingt-quatre captifs des plus distingués, entre lesquels étaient Aristobule, roi de Judée, avec son fils Antigone; Olthace, roi de Colchos; Tigrane, fils de Tigrane, roi d'Arménie, et cinq fils, avec deux filles de Mithridate. Il y eut ceci de singulier à son triomphe, qu'à son entrée dans la capitale, il ne fit mourir aucun de ses captifs, comme le faisaient ordinairement les autres vain-

queurs ; qu'après le triomphe, il les relâcha tous, à l'exception d'Aristobule et de Tigrane, et les renvoya même dans leur pays aux dépens du public. (*Prideaux.*)

57. Bataille aux environs de Jérusalem, entre Alexandre et Antipater, assisté de Marc-Antoine, lieutenant de Gabinius. Le premier défait avec perte de trois mille hommes tués sur la place et d'autant de prisonniers, gagne Alexandrion, où Gabinius vient presque aussitôt l'assiéger. Mais comme la place était en état de faire une longue résistance, Gabinius convertit le siége en blocus, et emmène une partie de ses troupes pour rebâtir les villes annexées par Pompée au gouvernement de Syrie.

La mère d'Alexandre, femme de tête, négocie la paix avec le général romain, et l'obtient en lui remettant les places dont son fils s'était emparé. Alexandre, à cette condition, qu'il exécute fidèlement, rentre en grâce avec les Romains. Gabinius, maître de la ville d'Alexandrion, le fit raser ; après quoi s'étant rendu à Jérusalem, il confirme Hyrcan dans la souveraine sacrificature ; mais il fait de grands changemens dans le gouvernement civil ; car d'aristocratique qu'il était, il le rendit monarchique.

Depuis le retour de la captivité de Babylone, la Judée était gouvernée par deux sortes de conseils, le grand et le petit Sanhédrin. Le premier, composé de soixante-douze personnes, tenait ses séances à Jérusalem dans le temple, présidait à toutes les affaires de la nation en général, interprêtait les lois, faisait dans le besoin des réglemens pour les faire mieux exécuter, et recevait les appels des petits Sanhédrins ou cours inférieures, répandues en chaque ville. Gabinius, à ces tribunaux qu'il casse, substitue cinq différentes cours, dont chacune était indépendante des autres, et souveraine dans son ressort. La première fut placée à Jérusalem, la deuxième à Jéricho, la troisième à Gadara, la quatrième à Amathus, la cinquième à Séphoris. Tout le pays fut partagé en cinq provinces ou départemens, et chaque personne obligée d'avoir recours pour ses affaires à celle des cinq cours qui lui avait été assignée.

56. Durant ces entrefaites, Aristobule s'était sauvé de la prison où il était retenu, après avoir servi d'ornement au triomphe de Pompée. De retour en Judée avec son fils Antigone sur la fin de cette année, il vit accourir autour

de lui de toutes parts les Juifs en foule, et de ce nombre était Pithaüs, gouverneur de Jérusalem, zélé partisan jusqu'alors d'Hyrcan et des Romains. Mais comme la plupart étaient sans armes, il fut obligé de les renvoyer, et ne garda auprès de lui que huit mille hommes des plus vaillans. Pour avoir une place d'armes, il les employa d'abord à rebâtir le château d'Alexandrion. Gabinius ne lui donna pas le tems de l'achever. Il envoya contre lui trois de ses lieutenants, Sisenna, son fils, Marc-Antoine et Servilius, qui l'ayant attaqué, lui tuèrent cinq mille hommes et mirent le reste de son armée en fuite. Aristobule, avec mille hommes qu'il rallie, gagne les ruines de Machéron. Les vainqueurs le poursuivirent dans cette retraite, où il se défendit pendant deux jours, après quoi la place fut emportée d'assaut. Aristobule, couvert de blessures, y fut pris avec son fils Antigone, et tous deux furent envoyés à Rome dans leur première prison. Antigone fut relâché quelque tems après, avec permission de retourner en Judée; mais Aristobule resta dans les fers.

55. Gabinius invité à passer en Egypte pour aider Ptolémée Auletès à recouvrer son royaume, est puissamment secouru par Hyrcan et Antipater, qui non-seulement lui fournissent des armes et de l'argent, mais écrivent aux Juifs d'Onion, près de Péluse, l'une des clés de l'Egypte, pour les engager à favoriser en tout ce qui dépendra d'eux l'entreprise des Romains. Antipater fut même en personne de cette expédition, qui eut le succès qu'on s'était promis.

Cependant Alexandre profitant de l'absence de Gabinius et de l'inexpérience de Sisenna, qu'il avait laissé en Judée avec fort peu de troupes, avait repris les armes, attaquant les Romains partout où il pouvait les joindre, et le faisant toujours avec avantage, jusque-là que les ayant mis hors d'état de tenir la campagne, il les contraignit de se retirer sur le mont Garizim, où il vint les assiéger. Ces fâcheuses nouvelles rappelèrent bientôt Gabinius en Judée. Antipater, ce rusé politique, va trouver les révoltés, dont il ramène une grande partie. Alexandre irrité de cette défection, se détermine à livrer une bataille avec trente mille hommes qui lui restent. Elle se donne au pied du mont Thabor, et finit par une défaite totale des Juifs, dont dix mille restent morts sur la place. De retour à Jérusalem après cette victoire, Gabinius achève d'y régler, avec Antipater, les affaires des Juifs, et donne au grand-prêtre Hyrcan le titre d'eth-

narque. Il marche de là contre les Nabathéens, qu'il soumet en peu de tems; mais en revenant, il apprend que Crassus lui est donné pour successeur dans le gouvernement de Syrie.

54. Déterminé à faire la guerre aux Parthes, et poussé d'ailleurs par son avarice, Crassus cherche à amasser de l'argent de toutes parts. Il savait de Pompée qu'il avait vu dans le temple de Jérusalem des trésors considérables, auxquels il n'avait osé toucher. Moins scrupuleux, il s'y rendit avec des troupes pour enlever ces richesses. Eléazar était alors trésorier du temple. Entr'autres choses qu'il avait en garde, il y avait un lingot d'or qui pesait trois cent mines du pays; pour le mieux cacher, dit Josephe (*Antiq.*, l. XIV, c. 13), il avait fait faire un trou dans une poutre placée au-dessus de l'entrée du *saint des saints*, et l'y avait mis. Voyant que Crassus avait dessein de piller le temple, il tâcha de composer avec lui, et offrit de lui donner ce lingot, à condition qu'il ne toucherait point au reste; Crassus y souscrivit et jura, si on le lui donnait, de ne point prendre autre chose. Eléazar fit aussitôt tirer le lingot de sa cache, et le lui mit entre les mains. Mais le perfide Crassus ne l'eut pas plutôt, qu'il oublia ses sermens, et enleva non-seulement les deux mille talens, mais tout ce qu'il y avait de riche dans le temple, qui se monta à huit mille autres talens. Dieu ne laissa pas ce sacrilège impuni (53). Crassus périt dans son expédition contre les Parthes. Cassius prend sa place, et ramène les débris de l'armée romaine en Syrie, où les vainqueurs avaient pénétré. Après les avoir chassés, il marcha contre Pitholaüs, qui, à la faveur de la déroute des Romains, avait relevé le parti d'Aristobule. Il l'assiége dans Tarichée (52), ville située sur la côte méridionale de Gennesareth, emporte la place, d'où il emmène trente mille prisonniers, et fait mourir Pitholaüs, par le conseil d'Antipater. Alexandre lui demande la paix et l'obtient.

49. Jules César, devenu maître de Rome, tire de prison Aristobule, et le renvoie en Judée, avec deux légions, pour empêcher la Syrie de se déclarer en faveur de Pompée, son rival. Mais les amis de ce dernier trouvent moyen de le faire empoisonner. Alexandre, fils aîné d'Aristobule, n'a pas un meilleur sort. Métellus Scipion, qui commandait alors en Syrie, l'ayant arrêté par ordre de Pompée, son

beau-père, lui fait couper la tête dans Antioche. Alexandra, veuve d'Aristobule, se retire, avec Antigone, son fils et ses deux filles, à Ascalon. De là elle envoie Antigone à Ptolémée, fils de Mennée, prince de Chalcide, qui demandait ce jeune prince. Philippion, fils de Ptolémée, épouse une des filles d'Alexandra; mais bientôt après, son père l'ayant fait mourir, se remarie lui-même avec sa bru.

Antipater amène des troupes à César, pour l'aider à faire la conquête de l'Egypte. Il se distingue surtout au siége de Péluse et dans une bataille décisive qui suivit la prise de cette place. César, avant de quitter Alexandrie, le nomme procurateur de la Judée, confirme Hyrcan dans ses titres de grand prêtre et de prince des Juifs, et rend à cette nation tous ses priviléges, avec la permission de rebâtir les murs de Jérusalem. (Josephe, *Antiq. Judaïq.*, l. 14, c. 15.)

47. Antigone vient trouver César en Syrie, où ce général s'était rendu après l'expédition d'Egypte. Il lui expose tous les malheurs que sa famille a soufferts pour ses intérêts, se plaint de la tyrannie d Hyrcan et d'Antipater, et réclame la principauté dont ils avaient dépouillé son père. Antipater présent à ce discours, le réfute, et fait renvoyer Antigone avec honte, comme un factieux et un rebelle. César ordonne qu'Hyrcan gardera la dignité de grand prêtre et la principauté de la Judée pour lui et sa postérité à perpétuité, et donne à Antipater la charge de procurateur de la Judée, sous lui. Ce décret, par son ordre, fut gravé sur l'airain, en grec et en latin, et déposé à Tyr et au capitole de Syrie. César étant venu en Judée, abolit la forme du gouvernement établi par Gabinius, et remet les choses sur l'ancien pied. Hyrcan lui demande la permission de relever les murs de Jérusalem, et l'obtient.

45. Antipater, nommé procurateur de Judée sous Hyrcan, fait travailler au rétablissement des murs de Jérusalem. Le gouvernement de cette capitale est donné à Phasaël, son fils aîné, et celui de la Galilée, à Hérode, son second fils, âgé pour lors de vingt-cinq ans. (*Prideaux.*)

Hérode débute dans son gouvernement par faire prendre Ezéchias, chef d'une bande de voleurs, et le fait exécuter à mort avec ses compagnons, sans forme de procès. Cette action, qui lui mérite les éloges de Sextus César, nouveau gouverneur de Syrie, donne de l'ombrage aux Juifs, qui l'accusent auprès d'Hyrcan d'attenter à son autorité. Hérode,

cité devant le sanhédrin pour répondre sur cet article et sur d'autres chefs d'accusation, s'y rend avec une escorte capable de le défendre en cas d'attaque, et avec des lettres de protection du gouverneur de Syrie. Tout en lui, jusqu'à son habillement qui était de pourpre, impose aux juges et leur ferme la bouche. Un seul d'entre eux, nommé Saméas, faisant céder la crainte au devoir, a le courage de parler. Il s'élève d'abord contre l'audace et la violence d'Hérode, qui ose paraître avec un habit nullement convenable à l'état d'un prévenu, et à main armée, devant un tribunal souverain, pour le braver et faire taire les lois; tournant ensuite ses reproches contre le pontife et contre le sanhédrin même, il leur prédit que celui qu'ils épargnent, ne les épargnera pas un jour, et servira d'instrument à la vengeance divine pour les punir. Les juges, émus par ce discours, se disposent, pour la plupart, à prononcer contre l'accusé. Mais Hyrcan, par inclination pour lui et par la crainte de Sextus César, remet le jugement au lendemain. Hérode l'évite par la fuite et se retire à Damas. Après quelque séjour, il y obtient de Sextus César, par sa souplesse et ses présents, le gouvernement de la Célésyrie; alors il léve des troupes et entre dans la Judée, résolu de venger l'affront qu'Hyrcan et le sanhédrin lui ont fait en le citant devant eux; mais Antipater et Phasaël le détournent de ce dessein.

44. Jules César, devenu dictateur perpétuel par décret du sénat de l'année précédente, reçoit à Rome une ambassade, envoyée par Hyrcan. Elle obtient, pour les Juifs, diverses faveurs, que la mort tragique du bienfaiteur, arrivée le 15 mars de cette année, fait évanouir. Peu de tems auparavant Sextus César avait péri de même par la trahison de Bassus, qui s'était emparé du gouvernement de Syrie. Cassius l'un des meurtriers de Jules César, arrive dans cette province et assiége Bassus dans Apamée; mais ne pouvant le forcer dans cette retraite, il l'attire dans son parti, et se rend maître de la Syrie sans coup férir.

Cassius, ayant besoin d'argent pour faire subsister ses troupes, impose la Judée à sept cents talens. Antipater et ces deux fils, Phasaël et Hérode s'empressent de le servir dans la levée de cette imposition, et méritent par-là ses bonnes grâces. Malichus, ministre d'Hyrcan et rival d'Antipater, ne s'étant pas comporté avec la même diligence dans le département qui le regardait, encourt au contraire

l'indignation du général romain qui veut le faire mourir. Mais Hyrcan le sauve en payant de ses propres fonds les cent talents qu'il était chargé de lever.

Malichus, voyant croître le crédit d'Antipater et de ses enfants fait empoisonner le père, dans l'excès de sa jalousie, par l'échanson d'Hyrcan, à la table de ce prince, où il était lui-même assis. Antipater laissa, en mourant, de Cypre, sa femme, quatre fils : Phasaël, Hérode, Joseph et Phéroras, avec une fille, Salomé, qui devint la furie de sa maison, par les troubles qu'elle y excita.

43. Hérode, pour venger la mort de son père, fait assassiner Malichus, près de Tyr, par des officiers romains, en présence d'Hyrcan, qui tombe en faiblesse, craignant lui-même pour ses jours.

42. Cassius étant parti pour aller joindre Brutus dans la haute Asie, les partisans de Malichus, ayant le frère de celui-ci à leur tête, prennent les armes, engagent dans leurs intérêts, Félix, qui commande à Jérusalem, pour les Romains. Tandis que le frère de Malichus prend Massada, Félix attaque Phasaël ; mais il est chassé par celui-ci de Jérusalem et obligé de se retirer dans une forteresse, dont il ne sortit même que par capitulation. Hérode, qui pendant ce tems, était malade à Damas, revient joindre son frère à Jérusalem. Tous deux accablent Hyrcan de reproches sur sa lâcheté qui l'avait rendu spectateur oisif des derniers troubles. Ils se reconcilient ensuite avec lui, par le mariage arrêté de Mariamne, sa petite-fille, avec Hérode. Cette alliance ne se consomma que quelques années après.

Antigone était toujours chez Ptolémée, fils de Mennée, prince de Chalcis, son beau-frère. Les ennemis d'Hérode l'invitent à revenir en Judée, pour faire revivre les prétentions de son père à la couronne. Antigone trouve moyen d'engager, dans ses intérêts, Marion, prince de Tyr, et de gagner, par argent, Fabius, gouverneur de Damas. Avec les secours qu'il obtient de ses alliés il lève une armée considérable qu'il emmène en Judée ; mais Hérode étant venu à sa rencontre, le met en déroute, et retourne triomphant à Jérusalem. Hyrcan et le peuple viennent au devant du vainqueur, avec des couronnes qu'ils lui offrent.

41. Antoine, après la défaite de Brutus et de Cassius, s'étant

rendu en Bithynie, y reçoit les ambassadeurs de diverses nations. De ce nombre sont quelques principaux d'entre les Juifs, qui leur font des plaintes contre Phasaël et Hérode, les accusant de ne laisser qu'une ombre de pouvoir à Hyrcan. Antoine gagné par les présents d'Hérode, qui se trouvait là, renvoye ces accusateurs sans vouloir les écouter. Ce mauvais accueil ne déconcerte pas les ennemis des deux frères. Ils reviennent trouver Antoine à Daphné, faubourg d'Antioche, pour renouveler leurs accusations contre les deux frères. Antoine, cette fois, leur donne audience en présence d'Hyrcan, mais ils n'en perdirent pas moins leur cause. Le triumvir nomme Tetrarques (1) les deux frères, et fait mettre en prison les plus échauffés de leurs accusateurs. Il veut même en faire mourir quelques-uns; mais Hérode les sauve en intercédant pour eux. Cette générosité ne fait que des ingrats. Ils reviennent, au nombre de mille, attendre Antoine à Tyr. Le triumvir ordonne aux magistrats de Tyr de les châtier. Hérode les exhorte à se retirer; ils le refusent, et les Tyriens s'étant jetés sur eux, en mettent plusieurs en pièces.

Pacorus, fils du roi des Parthes, s'étant rendu maître de la Syrie, après le défaite des Romains, Antigone traite avec ce prince, par le moyen de Barsaphernes, son général, qui venait de subjuguer Sidon et Ptolémaïde. A l'appât de mille talens et de cinq cents femmes juives, qu'Antigone promet à Pacorus, celui-ci s'engage à le placer sur le trône de Judée. Tandis qu'il s'avance vers ce pays avec une nombreuse armée, Antigone, à la tête d'un corps de troupes qu'il avait levées, vient assiéger Phasaël et Hérode, dans le palais de Jérusalem. Après divers combats où les deux frères eurent presque toujours l'avantage, on parle d'accommodement. Le grand échanson de Pacorus est pris pour arbitre. Il persuade à Hyrcan et à Phasaël, d'aller trouver Barsaphernes, en Syrie,

(1) Le nom et la qualité de Tétrarque venaient des Galates, qui, ayant conquis trois provinces dans l'Asie mineure, les divisèrent en quatre principautés, dont ils conférèrent le gouvernement à douze de leurs chefs sous le titre de Tétrarques, parce qu'ils commandaient chacun dans une quatrième partie de la Galatie. Ce titre passa chez différents peuples de l'Asie; mais il changea de signification, puisqu'il fut donné, selon Pline, à tous seigneurs indépendants, ne fussent-ils maîtres que d'une seule ville. (*Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tome V, page 721.)

et les y conduit lui-même, laissant auprès d'Hérode deux cents cavaliers et dix volontaires, pour lui servir d'otages.

Barsaphernes, ayant ces deux chefs en son pouvoir, les traite d'abord avec honnêteté. Mais ayant renvoyé l'échanson en Judée, pour s'assurer d'Hérode, il les fait mettre aux fers, lorsqu'il croit le moment arrivé où celui-ci doit être arrêté. Herode, toutefois, ne donna point dans le piége. Soupçonnant la perfidie ordinaire aux Parthes, il s'échappa secrètement de Jérusalem avec sa famille, ses gens et ses meilleurs effets, et se retira d'abord en Idumée; de là il passa chez le roi des Arabes, et y ayant été mal reçu, il alla chercher un asile en Egypte, où la reine Cléopâtre lui fit accueil. (Les modernes donnent le nom de *Malch* à ce roi des Arabes, sans faire attention ou ignorant que *Malch* signifie *roi* dans cette langue.)

ANTIGONE.

40. Antigone est mis par les Parthes sur le trône de Jérusalem. Hyrcan et Phasaël lui ayant été livrés peu de tems après, il fait couper les oreilles au premier pour le rendre incapable d'exercer les fonctions du souverain sacerdoce, et se dispose à faire mourir le second. Mais Phasaël prévient sa vengeance en se cassant la tête contre le mur de sa prison. Les Parthes, ayant rempli leurs engagements envers Antigone, se retirent, emmenant avec eux Hyrcan, de peur que sa présence n'excite des troubles à Jérusalem.

D'Egypte, Hérode passe à Rome, tandis qu'Antigone tient sa famille assiégée dans le château de Massada, en Idumée, où il l'avait laissé sous la garde de Joseph, son frère. Le triumvir Antoine, auquel il fait le récit de ses malheurs, l'écoute favorablement. L'ambition d'Hérode se bornait à souhaiter qu'Aristobule, frère de Mariamne, montât sur le trône, afin d'avoir sous ce prince la même autorité qu'Hyrcan avait accordée à son père Antipater. Ce souhait d'ailleurs était légitime dans son objet, puisqu'Aristobule, étant petit-fils d'Hyrcan, par Alexandra, sa mère, et son petit-neveu, par Aristobule, son aïeul, père d'Alexandre, son père, avait le droit le mieux fondé à la couronne. Antoine fit pour Hérode plus qu'il ne désirait; car, de concert avec Auguste, son collégue, il lui fit décerner par le sénat, tout étranger qu'il était parmi les Juifs, le titre de roi de Judée; en quoi cette compagnie s'écarta pour la

première fois de l'une de ses maximes politiques, qui était de ne point retirer le sceptre des familles qui en étaient en possession.

HÉRODE.

40. Hérode, sur la fin de septembre, est conduit au Capitole, par les consuls C. Domitius Calvinus et C. Asinius Pollio, suivi des autres magistrats, et marchant entre Antoine et Auguste. Après y avoir été couronné avec les cérémonies accoutumées en pareille occasion, il reprend sans tarder, la route de Judée, et aborde, sur la fin de l'année, à Ptolémaïde.

Pendant son absence, qui avait été de trois à quatre mois, Antigone n'avait cessé de pousser le siége de Massada. (39) Ventidius, envoyé par Antoine contre les Parthes, avec titre de gouverneur de Syrie, vient en Judée, après les avoir battus, s'abouche avec Hérode, et fait semblant de vouloir secourir Massada. Mais n'ayant eu dessein que de tirer de l'argent d'Antigone, dès que celui-ci a satisfait son avarice, il se retire. Silon, son lieutenant, qu'il laissa en Judée, non moins avare que lui, servit alternativement Hérode et Antigone, suivant l'argent qu'il recevait de l'un et de l'autre. Il aida le premier, avec les troupes qu'il lui fournit, à se rendre maître de la Galilée, de la Samarie, et de la ville de Joppé, après quoi Hérode étant allé se présenter devant Massada, obligea son rival, sans coup férir, à lever le siége. Résolu de faire ensuite celui de Jérusalem, il engage Silon à l'accompagner dans cette expédition. Mais au lieu d'agir de concert avec lui, Silon excite sous main des mutineries parmi les soldats, et fait échouer l'entreprise qui se termine par le pillage de Jéricho.

38. Hérode fait la guerre avec succès aux bandits qui désolent la Galilée. Obligés d'abandonner la plaine, ils s'étaient retirés dans les cavernes et les crevasses de certains rochers et de montagnes inaccessibles pendantes en précipice. « On » ne pouvait y aborder, dit Josephe, que par des sentiers » très-étroits et tortueux; et l'on voyait au-devant un grand » roc escarpé qui allait jusqu'au fond de la vallée creusée en » différens endroits par l'impétuosité des torrents. Un lieu » si fort d'assiète, ajoute-t-il, étonna d'abord Hérode, et » il ne savait comment venir à bout de son entreprise. Enfin,

» il lui vint en l'esprit un moyen auquel nul autre n'avait » pensé. Il fit descendre jusqu'à l'entrée des cavernes, dans » des coffres extrêmement forts, des soldats qui tiraient » ceux qui s'y étaient retirés avec leurs familles, et mettaient » le feu dans celles où l'on ne voulait pas se rendre. » Après avoir exterminé cette engeance funeste, Hérode marche à Samarie avec six cents chevaux et trois mille hommes de pied, pour faire la guerre à Antigone Cette petite armée devait être renforcée par deux légions et mille cavaliers. que Ventidius, après la défaite et la mort de Pacorus, arrivées le 8 juin, lui envoyait par ordre d'Antoine. Antigone tâche de corrompre par argent, Macheras qui commandait ce secours. Feignant d'accepter ses offres, Macheras, contre l'avis d'Hérode, veut s'approcher de lui pour reconnaître l'état de ses affaires. Mais Antigone, se défiant de lui, le fait repousser à coups de fronde. Il se retire à Emmaüs, et dans le chagrin d'avoir été joué par ce prince, il fait main-basse sur tous les Juifs qui tombent sous sa main, sans distinction d'amis et d'ennemis. Hérode, outré de cette conduite, menace d'en porter ses plaintes à Antoine. Macheras l'étant venu trouver à Samarie, vient à bout de l'appaiser et de se réconcilier avec lui. Hérode le laisse avec son frère Joseph, part avec ses troupes, va joindre Antoine devant Samosate, dont Il faisait le siége, et l'aide à se rendre maître de la place. Joseph, pendant son absence, attaque la ville de Jéricho, malgré les ordres qui lui avaient été laissés, en partant, d'attendre son retour en repos. Il tombe, en punition de sa témérité, dans une embuscade, où il périt avec la plupart de ses troupes. La Galilée et l'Idumée profitent de cet accident pour se soulever. Hérode, avec deux légions que lui fournit Antoine, fait promptement rentrer ces provinces dans le devoir. Il n'a pas le même bonheur devant Jéricho qu'il assiége pour venger la mort de son frère. Antigone met ses troupes en déroute, et lui-même est blessé dans l'action. Mais bientôt, il prend sa revanche sur Pappus, général d'Antigone, dans une bataille où il taille en pièces la plus grande partie des ennemis avec leur chef. Usserius et le cardinal Noris se trompent, comme le P. Magnan le prouve, en rapportant ces événements à l'année précédente. (Magnan, *de anno nativ. Christi.*)

37. Hérode ouvre la campagne suivante par le siége de Jérusalem. Pendant les premières opérations de cette entre-

prise, il se rend à Samarie, où il consomme son mariage avec Mariamne. Les charmes de cette princesse, son esprit et sa vertu n'étaient pas les seuls motifs qui le déterminaient à l'épouser. Il avait en vue aussi de gagner l'affection des Juifs, en s'alliant au sang des Asmonéens, qui leur était cher. A son retour devant Jérusalem, Sosius, gouverneur de Syrie, lui amène, par ordre d'Antoine, ses meilleures troupes. Ils pressent de concert le siége avec la dernière vigueur. Les assiégés, dont la garnison avait été ramassée de tous les coins de la Judée, se défendent avec plus de bravoure que d'habileté. La ville basse ayant été emportée après cinquante-cinq jours de siége, ils sont obligés de se retirer dans la ville haute et dans le temple, où ils souffrent beaucoup de la famine ; car c'était alors une année sabbatique. Enfin le sixième mois depuis le commencement du siége, Hérode, le 9 du troisième mois de l'année judaïque commencée à nisan, fait donner un assaut général qui force la ville à se rendre le même jour, dit Josephe, qu'elle avait été prise vingt-sept ans auparavant par Pompée.

Antigone descend de la tour où il était, et vient se jeter aux pieds de Sosius. Indigné de cette bassesse, le général romain reçoit avec ironie ses soumissions, et l'envoie chargé de chaînes à Antoine, qui était pour lors à Antioche. Les soldats romains veulent piller le temple ; Hérode s'oppose à cette profanation et l'empêche en rachetant le pillage avec ses propres fonds. Mais il ne peut en sauver la ville que le soldat romain remplit de sang et de carnage. Pour établir son repos et sa sûreté, du moins le pensait-il ainsi, il ne lui restait qu'à se défaire d'Antigone. Il obtient d'Antoine, par ses présens, qu'on instruise le procès de ce malheureux prince. Il est condamné à mort, et deux licteurs, après l'avoir battu de verges, lui tranchent la tête avec leurs haches dans Antioche : traitement barbare que les Romains n'avaient jusqu'alors fait à aucune tête couronnée. Ainsi finit le règne des Asmonéens, après avoir duré cent vingt-neuf ans ; Josephe n'en compte que cent vingt-six, parce qu'il ne fait commencer la souveraineté de ces princes qu'après que celle de Judas Machabée eût été confirmée par la paix qu'il fit avec Antiochus Eupator : ce qui est évident par le consulat sous lequel il place la mort d'Antigone, qui est celui de Marcus Vipsanius Agrippa et de Lucius Caninius Gallus, l'an 37 avant l'ère chrétienne.

Hérode, affermi sur le trône de la Judée, par la prise de

Jérusalem et par la mort d'Antigone, s'occupa de deux objets : le premier, de remplir ses coffres épuisés par les sommes considérables qu'il s'était vu dans la nécessité de donner aux gouverneurs et aux soldats romains ; le second, d'éteindre les restes de la faction d'Antigone. Ces deux points de vue se trouvèrent liés dans l'exécution, et en suivant l'un il parvint à l'autre. Il commença par se venger du grand sanhédrin, dont il fit mourir tous les membres, à l'exception de Sameas et de Pollion. Ces deux hommes, qui lui avaient été le plus opposés, s'étaient réconciliés avec lui pendant le siége de Jérusalem, en exhortant de la part de Dieu, comme on l'a vu, les Juifs à se rendre. L'esprit prophétique qu'ils affectèrent en cette occasion, n'était autre chose qu'une prévoyance politique qui leur faisait voir que la ville succomberait infailliblement aux forces supérieures des assiégeants. Comme la plupart de ceux qu'Hérode fit exécuter étaient les plus riches de Jérusalem, la confiscation de leurs biens servit à satisfaire autant son avarice que sa haîne. Hyrcan demeurait toujours parmi les Parthes ; mais sa fortune était bien changée. Phraate, étant monté sur le trône, fut touché de commisération, lorsqu'il eut appris la naissance et le rang de cet illustre captif. Il donna ordre qu'on lui ôtat ses chaînes, et lui permit de vivre à Babylone en toute liberté. Ce fut un grand sujet de joie pour les Juifs établis au-delà de l'Euphrate. Leur nombre était grand et égalait à peu près celui des hommes de la Judée. Regardant Hyrcan comme le roi de leur nation, ils lui rendirent tous les honneurs dus à cette dignité, et lui firent une pension suffisante pour en soutenir l'éclat. Leur attachement et leur vénération pour lui augmentèrent, lorsqu'ils eurent appris qu'Hérode avait conféré la souveraine sacrificature à un homme sans considération. Il était à la vérité de race pontificale, mais d'une famille obscure qui s'était fixée en Babylonie depuis la captivité ; Ananel était son nom. Hérode l'avait choisi et fait venir de son pays natal, non pour son mérite personnel, mais précisément parce que n'en ayant point il était moins propre à lui faire ombrage. Cependant Hyrcan, loin de se féliciter d'être éloigné de sa patrie dans de si tristes conjonctures, soupirait sans cesse pour la revoir. Comptant sur la reconnaissance d'Hérode, il résolut, malgré les remontrances de ses amis, d'aller se jeter entre ses bras. Hérode lui-même désirait ardemment son retour, non par attachement pour lui, mais parce qu'il jugeait important à sa sûreté

de l'avoir en son pouvoir. Il écrivit donc à Hyrcan, dans les termes les plus pressans, pour l'engager à venir partager avec lui, disait-il, le pouvoir de la royauté. Il envoya en même tems une ambassade à Phraate, avec de grands présens, pour obtenir de ce prince la permission de sortir de ses états. Elle fut accordé. Hyrcan part, et à son arrivée il est reçu d'Hérode, avec les démonstrations de l'amitie la plus tendre. Ces belles apparences durèrent autant que l'exigea le dessein perfide qu'elles étaient destinées à voiler.

Il restait encore un prince de la famille royale nommé Aristobule, frère de Mariamne, et par conséquent beau-frère d'Hérode. Alexandra, sa mère, femme impérieuse et habile, souffrait impatiemment qu'on eût préfére à ce fils un prêtre babylonien, pour la grande sacrificature, qui lui appartenait de droit, comme issu d'Alexandre Jannée. Liée d'amitié avec la célèbre Cléopâtre, reine d'Egypte, elle fit tant, par son moyen, auprès d'Antoine, qu'Hérode se vit obligé de déposer Ananel, et de mettre à sa place Aristobule, qui n'avait alors que dix-sept ans. Ananel étoit le troisième grand-prêtre déposé depuis le retour de la captivité. Cette déposition, dans le fond, étoit illégitime; le pontificat, suivant la loi de Moïse, étant une dignité à vie. Hérode le sentait bien, et ce fut une des raisons qu'il allégua d'abord pour éluder les ordres d'Antoine. Mais le triumvir persistant à vouloir être obéi, le roi de Judée, dont le sort était entre ses mains, fut contraint de faire plier la loi sous sa volonté. Hérode crut avoir par-là rétabli le calme dans sa maison; mais il se trompa. Le fils d'Alexandra n'avait pas moins de droit à la couronne qu'à la tiare pontificale, étant petit-fils d'Hyrcan par sa mère, et d'Aristobule, frère d'Hyrcan, par Alexandre son père. Alexandra lui ayant obtenu l'une de ces deux dignités, renouvella ses intrigues auprès de Cléopâtre pour lui procurer l'autre. Mais la vigilance d'Hérode perça le voile dont elle couvrait ses démarches; tout fut decouvert. Hérode, en conséquence, lui donna son palais pour prison, et mit autour d'elle des espions pour observer sa conduite. La princesse, indignée de ce traitement, tente de s'évader avec son fils, pour se rendre auprès de Cléopâtre, qui l'avait invitée à la venir voir. On les emporte l'un et l'autre, enfermés chacun dans un cercueil; mais ils sont arrêtés sur la route, et ramenés à Jérusalem. Hérode, qui n'ose les punir, fait semblant de leur pardonner, et les remet en liberté. Mais il n'en conserve pas moins dans son cœur le desir de perdre

Aristobule. L'événement suivant mit le comble à sa haine, et en précipita les effets.

La fête des Tabernacles, l'une des trois grandes solennités des Juifs, étant arrivée, Aristobule y fit, pour la première fois, les fonctions de grand-prêtre. Les graces naturelles de sa figure relevées par l'éclat des ornements pontificaux, et l'air de dignité avec lequel il s'acquitta de son ministère, attirèrent sur lui les regards de tous les Juifs, les frappèrent d'admiration, et les transportèrent de zèle et d'affection pour ce prince. On n'entendait de toutes parts que des acclamations, chaque fois qu'il paraissait en public. Hérode sentit alors combien il importait à sa sûreté de se défaire d'un rival si propre à le supplanter.

Un festin, qu'Alexandra lui donna peu de jours après la fête, à Jéricho, lui fournit l'occasion d'exécuter l'assassinat qu'il méditait. Des jeunes gens de sa suite ayant engagé Aristobule à se baigner avec eux dans un étang voisin, ils le font plonger, comme en se jouant, et le tiennent sous l'eau jusqu'à ce qu'il étouffe. Hérode vainement affecte une douleur excessive de la mort de ce prince et lui fait faire de magnifiques funérailles, personne n'est la dupe de son hypocrisie.

ROIS D'ÉLIMAIDE.

Elymaïde, ou Elymatide, était une province de Perse, située entre les fleuves Eulée et Oroate, qui s'étendait depuis les confins de la Médie jusqu'au golphe Persique. Il ne faut pas confondre cette Elymaïde, dont nous parlons, et qui fut la capitale d'un royaume de ce nom, avec un autre Elymaïde, qui était dans la Perside. On a lieu de croire que cette province, qui était divisée en trois grands districts, ne commença à former un royaume, que lors de la chûte de la monarchie des Perses, où ils furent gouvernés par leurs propres princes, sans avoir jamais porté aucun joug.

192. L'Histoire Sainte fait assez souvent mention des rois d'Elymaïde, mais n'en nomme aucun. Tout ce que nous savons d'eux, c'est qu'ils fournirent du secours à Antiochus le grand, dans les guerres qu'il eut contre les Romains, qu'ils taillèrent ensuite en pièces ce prince et son armée, pour venger la sacrilége entreprise qu'il avait

Alexandra s'adresse encore à Cléopâtre pour avoir justice du meurtre de son fils. La reine d'Égypte se porta d'autant plus volontiers à servir le courroux de son amie, qu'elle-même se flattait, en faisant condamner le roi de Judée par Antoine, de profiter de sa dépouille.

35. Hérode, cité, comparaît à Laodicée, devant le triumvir. Mais son éloquence artificieuse, soutenue de riches présents, corrompt l'équité de son juge, et fait traîner l'affaire en longueur. Antoine, pour satisfaire en partie l'avidité de Cléopâtre, lui donna la Célésyrie au lieu de la Judée. Dès-lors, toutes les poursuites cessent, et Hérode obtient la permission de s'en retourner. Joseph, son oncle, gouvernait en son absence. Dans le doute où il était sur l'événement de son affaire, il lui avait laissé l'ordre, en partant, de faire mourir Mariamne, son épouse, au cas que lui-même vînt à perdre la vie. La jalousie lui avait dicté cet ordre cruel, de peur que sa femme ne passât après lui dans les bras d'Antoine. Il savait en effet que cet homme lubrique, sur le simple portrait de la princesse, avait été vivement frappé de ses charmes. Joseph eut l'indiscretion de révéler à Mariamne le secret de sa commission, et cela, pour lui prouver jusqu'à quel point elle était aimée de son époux. Mais cette confidence produisit un

---

ROIS D'ÉLIMAIDE.

formée, de piller le magnifique temple consacré à Diane dans Elymaïde (187), et qu'Antiochus-Epiphanes aurait eu le même sort dans une pareille entreprise, s'il ne se fût sauvé à tems en Médie (164). Les Elyméens, sous la conduite de leur roi, s'étant engagés dans une guerre contre les Babyloniens et les Susiens, reçurent à cette occasion un renfort de treize mille archers de la part des Cosséens, qui probablement étaient alors sous la domination des rois d'Elymaïde. Du tems de Pompée, les Elyméens étaient encore gouvernés par leurs propres rois, dont nous ignorons les noms et les actions.

ROIS DE CHARACÈNE.

La Characène, était la partie la plus méridionale de la Susiane, province de Perse. Ainsi appelée de son chef-lieu;

effet tout contraire à celui qu'il avait espéré. Mariamne, saisie d'horreur, ne vit plus que son bourreau dans Hérode, et dans la famille de ce prince que des objets d'aversion. Salomé, sœur d'Hérode, fut la première à se ressentir de ces dispositions. La reine, à qui elle voulait s'égaler, s'étudia, dans plusieurs occasions, à la rabaisser. Salomé, pour se venger, accuse Mariamne auprès d'Hérode, à son retour, d'un commerce criminel avec Joseph. La reine interrogée par son époux, n'a pas de peine à se justifier. Mais à ses défenses elle ajoute des plaintes sur l'ordre barbare qu'il avait donné de la faire mourir. Hérode, furieux de voir son secret découvert, ne peut se persuader que sa femme n'ait pas acheté cette confidence au prix de sa vertu. Dans le premier transport de sa jalousie il veut la poignarder; mais un retour de tendresse arrête son bras. Il décharge sa colère sur Joseph, qu'il fait tuer sur le champ, sans le voir ni l'entendre, et fait mettre en prison Alexandra, comme la cause des désordres de sa maison.

34. Arrivée de Cléopâtre à Jérusalem, au retour des bords de l'Euphrate où elle avait accompagné Antoine. Quoique mécontent d'elle à tous égards, Hérode la reçoit, par politique, avec la distinction convenable à sa dignité. Il la reconduit jusqu'à Péluse; mais étant revenu à Jérusalem, il reçoit d'Antoine un ordre, qu'elle-même avait sollicité, de marcher contre le roi des Arabes. Le dessein de Cléopâtre

---

ROIS DE CHARACÈNE.

Charax. Cette ville fut d'abord nommée Alexandrie, du nom de son fondateur, Alexandre le Grand; ensuite Antiochie, d'après Antiochus V (Eupator), roi de Syrie, qui la répara et l'embellit; enfin Characène, ou *Charax Spasinæ*, ou *Pasinæ*, c'est-à-dire, le môle de Spasine, roi arabe qui la garantit des débordements du Tigre; par le moyen d'un môle fort élevé, qui avait trois milles d'étendue, et qui servait en quelque sorte de boulevard au pays.

PASINE ou HYSPASINE était fils de Sogdonaeus, roi des Arabes, voisins de la Syrie. Il envahit le petit district de Characène durant les troubles de la famille des Seleucides, l'érigea en royaume qu'il gouverna long-tems, et mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans.

était de recueillir les dépouilles de celui des deux princes qui serait vaincu. Hérode remporte une victoire éclatante sur les ennemis ; mais, trahi dans une deuxième bataille donnée à Cana en Célésyrie, par le général Athénion, que Cléopâtre lui avait envoyé dans cette vue, il la perd, avec risque de tomber entre les mains des ennemis.

31. Grand tremblement de terre en Judée, qui renverse plusieurs édifices sous les ruines desquels périt une grande quantité d'hommes et de bestiaux. Les Arabes veulent profiter de ce désastre pour envahir la Judée. Hérode va au-devant d'eux, passe le Jourdain, et les défait près de Philadelphie, dans une bataille où ils perdent cinq mille hommes. Les ayant ensuite assiégés dans leur camp, il réduit un grand nombre d'entre eux, par la crainte de périr de soif, à venir se rendre prisonniers le cinquième jour; le reste, après avoir vainement tenté de se procurer une issue les armes à la main, prend le parti de se soumettre, et reconnaît Hérode pour gouverneur et protecteur de leur nation.

L'événement de la bataille d'Actium changeait cependant la face des affaires en orient. Antoine mis en déroute par Auguste, manquait de ressources pour rétablir ses affaires, et laissait ses partisans à la merci du vainqueur. Hérode alors songe à gagner, à quelque prix que ce soit, les bonnes grâces d'Auguste. Une chose pouvait y faire obstacle. Les Romains étaient attachés à la race des Asmonéens, et l'oc-

---

ROIS DE CHARACÈNE.

Térée régna dans la Characène, et mourut âgé de quatre-vingt-douze ans.

Artabase fut le septième roi de Characène : après avoir été chassé du trône par ses sujets, il y fut rétabli par les Parthes.

ROIS DE COMAGÈNE.

La **Comagène**, faisait partie de la Syrie, et appartenait aux Syriens, du tems d'Antiochus le Grand. Ce prince la conserva dans le traité de paix qu'il fit avec les Romains, après la bataille de Magnésie. Il y a lieu de croire que quel-

casion était favorable de la replacer sur le trône, dans la personne d'Hyrcan. Hérode, afin de leur en ôter l'envie, cherche à perdre le prince qui lui faisait ombrage. Pour en avoir un prétexte, il lui fait suggérer par ses émissaires, de traiter avec le roi des Arabes pour son rétablissement. La lettre qu'il écrivit à ce sujet, ayant été interceptée, Hérode l'accusant de trahison, instruit son procès, et le fait mourir à l'âge de plus de quatre-vingt ans (30). Cette précaution ne lui suffit point; il en prend une nouvelle en faisant enfermer Mariamne et Alexandra, sa mère, dans le château d'Alexandrion, sous la garde de ses deux ministres les plus affidés, Joseph et Sohême. Voulant aussi pourvoir à la sûreté de sa famille en son absence, il envoie sa mère, Salomé, sa sœur, et le reste de ses proches dans la forteresse de Massada, les recommande à Phéroras, son frère, qu'il établit régent du royaume, et part après cela pour aller trouver Auguste à Rhodes.

30. Hérode paraît devant ce prince avec tous les ornements royaux, excepté le diadême, et lui parle avec la confiance d'un homme qui aurait été sûr d'obtenir ce qu'il était venu demander. Il lui avoue l'attachement qu'il avait eû pour Antoine, les motifs d'honneur sur lequel il était fondé, la résolution où il était d'y persévérer, si Antoine ne se fût perdu lui-même par sa conduite; et finit par offrir à Auguste le même attachement, s'il le juge digne d'être accepté,

---

ROIS DE COMAGÈNE.

qu'un des Séleucides s'empara de cette province, pendant les brouilleries de cette famille, et s'en fit un royaume à part. L'histoire, en effet, ne parle des rois de Comagène qu'au tems de Pompée, lorsque la Syrie était déjà subjugée et réduite en province romaine, et les noms des rois qui régnèrent ensuite, sont entièrement Syriens. Samosate était la capitale de la Comagène.

66. ANTIOCHUS I est le premier roi de Comagène, dont il soit parlé dans les historiens. Il se joignit à Darius, roi de Médie, et ils s'opposerent ensemble à Pompée, lorsqu'il voulut entrer en Syrie, après la défaite de Tigrane. Mais ayant perdu une bataille, Antiochus se soumit au vain-

et les mêmes preuves de fidélité. Charmé de sa franchise, Auguste accèpte ses offres, lui rend le diadème, et le fait confirmer par le sénat dans la possession de son royaume. Il fait plus, il lui rendit le territoire de Jéricho, qu'Antoine lui avait ôté, avec les jardins où croissait le baume, pour les donner à Cléopâtre, et y ajouta les villes de Gadara, d'Hippon, de Samarie, dans l'intérieur du pays, avec celles de Gaza, d'Anthédon, de Joppé et la tour de Straton sur la côte.

Hérode se flattait qu'à son retour Mariamne partagerait avec lui la joie de ces heureux succès; elle eût mis par là le comble à son bonheur; mais il se trompa. La princesse lui fit l'accueil d'une épouse qui avait le cœur ulcéré. Loin de le féliciter, elle ne lui fit entendre que des plaintes et des soupirs. Méritait-il un autre accueil? Le barbare, à son départ, avait renouvelé à Sohême l'ordre cruel qu'il avait laissé à Joseph, en allant trouver Antoine, et Mariamne en était instruite. Cette dernière injure avait rouvert toutes ses anciennes plaies. Envain épuise-t-il toutes les caresses pour la regagner, elles les reçoit avec dédain et aversion; elle va même dans un nouvel entretien jusqu'à lui reprocher la destruction de sa famille, en termes si durs, que dans un accès de fureur, il s'en fallut peu qu'il ne la tuât de sa main. Salomé apprenant l'horrible agitation où il se trouve, profite de cet instant pour satisfaire sa haine contre sa belle-sœur. Elle fait dire au roi par son échanson qu'elle avait

---

ROIS DE COMAGÈNE.

queur qui lui rendit son royaume (64), et y ajouta même une partie de la Mésopotamie (49). Dans la guerre civile entre César et Pompée, le roi de Comagène envoya au dernier, un secours de deux cents chevaux dans les plaines de Pharsale (48). Par la suite il crut devoir prendre le parti de Pacore, roi des Parthes, et fut assiégé à cette occasion par Ventidius dans la ville de Samosate (39); il acheta la paix d'Antoine, moyennant trois cents talents. On croit qu'Antiochus fut père des deux rois suivants.

MITHRIDATE I, succéda à Antiochus, et fournit des troupes à Marc Antoine, lors de la bataille d'Actium (31). Son frère Antiochus ambitionnant la couronne de Comagène,

suborné, que Mariamne avait sollicité cet officier de l'empoisonner. Hérode ordonne aussitôt de mettre à la torture l'eunuque affidé de la reine, pour tirer de lui la vérité. Mais tout ce que les tortures purent lui arracher, fut que la mauvaise humeur de Mariamne, venait d'une confidence que Sohême lui avait faite. Hérode en conclut que la trahison de Sohême, jusqu'alors si fidèle, est le prix des faveurs criminelles de son épouse. Il condamne ce ministre à mort, et fait instruire juridiquement le procès de Mariamne par des juges dévoués à ses volontés. S'étant porté lui-même pour accusateur, il fait rendre contre elle une sentence de mort. Il était incertain s'il la ferait exécuter. Mais Salomé, sa sœur et Cypre sa mère, irritées des marques de mépris que Mariamne leur avait tant de fois données, ne laissent point de repos à Hérode qu'il n'ait ordonné sa mort. Le mot fatal est enfin lâché. La reine marche d'un pas ferme au supplice. Sa mère (chose étonnante)! l'outrage sur la route, et lui reproche, avec emportement, son ingratitude prétendue envers son époux. (Alexandra jouait ce personnage honteux par la crainte d'être enveloppée dans le malheur de sa fille.) Mariamne, sans lui répondre, continue sa marche, témoignant seulement par son air la douleur que lui cause l'étrange conduite de sa mère. Arrivée au lieu de l'exécution, elle voit, sans changer de couleur, les approches et les préparatifs de la mort; elle

---

lui dressa des embûches, l'enleva, fit assassiner dans Rome même, un ambassadeur que Mithridate y avait envoyé pour se plaindre de lui, et s'empara du trône.

ANTIOCHUS II, ne fut pas plutôt en possession du fruit de son crime, qu'on le cita à Rome, par l'ordre d'Auguste (29). L'empereur l'ayant trouvé coupable du meurtre de l'ambassadeur, le condamne à perdre la vie; mais Mithridate ne fut point rétabli, parce qu'il s'était declaré pour Antoine, deux ans auparavant.

MITHRIDATE II, successeur d'Antiochus, n'était ni son frère ni son parent. Il était fils d'un autre Mithridate qui avait rendu de grands service aux Romains, durant leur guerre

meurt enfin avec la même grandeur d'âme et la même fermeté qu'elle avait vécu.

Le sang de Mariamne eut à peine éteint la rage de son époux, que son amour reprenant le dessus, il devint la proie des plus cruels remords. Il essaie inutilement tous les moyens imaginables pour les dissiper. L'image de Mariamne le poursuit par-tout. Sa raison se trouble ; il appelle cette épouse comme si elle était vivante. Il tombe dans une mélancolie si profonde, qu'il abandonne les rênes du gouvernement. Une peste qui vient dans le même tems désoler la Judée, achève de l'accabler. Il se retire à Samarie, et y tombe dangereusement malade. Alexandra, qui le croit sans espérance, forme le projet de se rendre maîtresse du gouvernement. Deux forteresses étaient comme les deux clés du royaume ; l'une commandait le temple, et l'autre la ville. Alexandra tente la fidélité des gouverneurs de ces deux places ; et cela sous le spécieux prétexte de conserver le royaume aux enfants qu'Hérode a eus de Mariamne. Mais elle trouve ces officiers incorruptibles. On avertit le roi des intrigues de cette princesse. Revenu en santé, il ordonne qu'on la fasse mourir.

26. Hérode immole à sa fureur une nouvelle victime dans la personne de Costobare, son beau-frère, gouverneur de l'Idumée. Salomé, sa femme, avec laquelle il s'était brouillé, lui avait donné des lettres de divorce, chose inouie jusqu'alors, de la part d'une femme en Judée. Non contente

---

ROIS DE COMAGÈNE.

contre Antoine et Cléopâtre, et qui avait été tué par le roi de Comagène. L'empereur crut devoir récompenser son zèle pour la république, dans la personne de son fils, et lui donna la couronne de Comagène, quoi qu'il fût encore enfant (20). Cette minorité causa dans le royaume des troubles qui ne furent point appaisés par la mort du fils d'Antiochus II, arrivée cette année (17) ; le peuple d'ailleurs, ne voulant point obéir à un prince étranger, et les nobles demandant un magistrat romain, Germanicus passa dans l'orient par ordre de l'empereur, réduisit la Comagène en province romaine, et y établit pour préfet Q. Servæus.

d'être séparée de lui, elle voulut le perdre, et elle y réussit, en l'accusant d'avoir formé un complot contre les jours du roi. Les enfants de Bobas, partisans des Asmonéens et protégés secrètement par Costobare, furent enveloppés dans sa ruine.

26. Hérode, délivré de ce qui lui faisait ombrage, se fait de nouveaux ennemis par son imprudence. Pour flatter Auguste, il établit en son honneur des jeux publics, qui devaient se célébrer tous les cinq ans. En conséquence, il fait construire un théâtre à Jérusalem, et un amphithéâtre hors de la ville, pour y pratiquer tous les exercices usités chez les Grecs et les Romains. Les Juifs, scandalisés de cette entreprise, ne regardent plus ce prince que comme un idolâtre et un tyran. Quelques-uns d'entre eux conspirent pour le poignarder dans le théâtre. Il est prévenu du complot, et fait des coupables un exemple terrible, qui ne sert qu'à le rendre plus odieux. Le peuple admire la constance avec laquelle ils meurent au milieu des tourments. Menacé d'une révolte génerale, Hérode fait fortifier, pour la prévenir, les places, dont la situation lui paraît la plus propre à retenir les Juifs dans le devoir. Les principales sont la ville de Samarie, la tour de Straton sur la côte de Phénicie, Gabala en Galilée, et Eschmanitide en Pérée. Il changea le nom de Samarie en celui de Sébaste, qui est le nom d'Auguste en grec, et s'appliqua non-seulement à relever et augmenter ses fortifications, mais aussi à la décorer par de beaux édifices, dont le plus superbe était un temple qu'il y fit élever pour l'usage des Samaritains.

ROIS DE COMAGÈNE.

37. (après J.-C.) ANTIOCHUS IV monta sur le trône de Comagène, aussitôt après la mort de l'empereur Tibère, par le bienfait de Caligula, qui même ajouta à ce royaume la côte maritime de Cilicie, qui avait obéi à son père Antiochus III. Le nouveau roi défit les Ciliciens qui refusaient de le reconnaître, fit prisonnier Trésobor, leur chef, et même le condamna à mort, avec les autres principaux conjurés. (52)

Epiphane, fils aîné d'Antiochus, pour être fiancé à Drusille, fille d'Agrippa, roi de Judée, princesse âgée d'environ six ans, promit de se faire juif, et obtint, à cette condition,

25. La tour de Straton, qu'il nomma Césarée, n'était, avant lui, qu'une place de peu d'importance. Mais les ouvrages qu'il y ajouta, les bâtiments dont il l'environna, et surtout le môle qu'il fit élever, à grands frais, pour mettre son port à l'abri des vents, la rendirent une des villes les plus considérables et les plus commerçantes de la Palestine. Ce fut, après que la Judée eût été réduite en province, la résidence ordinaire du gouverneur du pays.

Tandis qu'Hérode était occupé de ces nobles travaux, une famine causée par la sécheresse et suivie de la peste, désolait la Judée. Le monarque saisissant cette occasion, de regagner les cœurs de ses sujets, fit fondre son or et son argenterie, et en fabriqua de la monnaie qu'il envoya en Egypte pour y acheter du blé. Il eut soin de fournir des habits pour les pauvres, que la mortalité des bestiaux privait de laine pour se vêtir. Un procédé si généreux fit l'effet qu'il s'était promis, et changea en admiration la haine que les Juifs lui portaient. Mais étant bientôt retombé dans ses accès de fureur et de cruauté, il aigrit de nouveau les esprits, et continua d'être un objet d'aversion jusqu'à sa mort.

23. Semblable aux bêtes féroces, son cœur, quoiqu'inaccessible à la pitié, n'en fut pas moins sensible aux impressions de l'amour. Le prêtre Simon, fils de Boethus, avait une fille d'une rare beauté, nommée Mariamne. Hérode en étant épris, voulut l'épouser; et pour le faire avec plus de décence, il éleva le père à la dignité de grand-prêtre, dont il dépouilla Jésus, fils de Phabi, qui en était revêtu.

ROIS DE COMAGÈNE.

tout ce qu'il désirait (54). Ainsi lié avec Agrippa, le roi Antiochus s'unit à lui pour fournir des troupes à l'empereur Néron, contre les Parthes. Néron en reconnaissance des bons offices du roi de Comagène, augmenta ses états d'une partie de l'Arménie, qui confinait à son royaume (60). Antiochus continua d'être attaché aux Romains jusqu'après la mort de Néron et de Galba (69). Alors les légions d'Orient ayant déféré l'empire à Vespasien, le roi de Comagène, le plus riche de tous les princes tributaires de la

Ce prince continuait cependant les ouvrages qu'il avait entrepris. Les ayant achevés, il fit construire, autant pour sa sûreté que pour son plaisir (à sept milles ou environ de Jérusalem, sur le sommet d'une montagne), un palais en forme de forteresse, auquel il donna le nom d'Hérodion; mais il lui manquait encore dans Jérusalem un domicile, qui répondit à son goût pour la magnificence. Il s'occupa de cet objet; et ayant conçu le dessein d'un superbe édifice, il épuisa ses richesses, et l'art des plus habiles ouvriers pour le faire exécuter. Entre les appartements dont ce palais était composé, il distingua les deux principaux, l'un par le nom d'Auguste, et l'autre par celui d'Agrippa. C'est par ces petites attentions, qu'il faisait sa cour à ses bienfaiteurs. Mais pour donner à l'empereur une plus grand marque de son attachement, il fit passer à Rome les deux fils qu'il avait eus de la première Mariamne, Alexandre et Aristobule, pour y être élevés sous ses yeux. Il avait chargé Pollion, son ami, de leur préparer un logement; mais Auguste le déchargea de ce soin, et logea ces princes dans son palais.

Charmé de la confiance qu'Hérode lui marquait, l'empereur lui permit de nommer, pour son successeur, lequel il voudrait des deux fils qu'il lui avait envoyés. A cette faveur, il ajouta le don de trois districts de la Trachonite, pour être unis à son royaume. Zénodore, qu'il en avait dépouillé pour de bonnes et justes raisons, fit de grands, mais inutiles, efforts pour les recouvrer (20). L'empereur étant venu en Syrie, il intenta devant lui, de concert avec les Gadareniens, plusieurs accusations graves contre Hérode qui était présent. Celui-ci se défendit, et son apologie fut écoutée avec un air

---

ROIS DE COMAGÈNE.

république, donna du secours à celui-ci contre Vitellius, l'année suivante (70). Il assista Titus, fils de Vespasien, au siége de Jérusalem, où il se distingua par sa bravoure; mais ayant été soupçonné, dans la suite, d'entretenir des intelligences avec les Parthes, il fut pris par Césennius, et envoyé chargé de chaînes à Vespasien, qui le relégua à Lacédémone (72); il lui permit quelque tems après de vivre à Rome, comme simple particulier. Antiochus avait épousé Jotape, dont il avait eu Antiochus, surnommé

de prévention si marqué, que ses accusateurs, craignant de lui être livrés, se tuèrent de désespoir la nuit suivante. La Tétrarchie que Zénodore laissait vacante par sa mort, fut donnée à Hérode; elle était située entre la Trachonite et la Galilée. Auguste fit aussi présent à Phéroras, frère d'Hérode, d'une autre Tétrarchie située au-delà du Jourdain, mais dont on ignore la véritable position.

Plusieurs villes avaient érigé des temples à Auguste comme à une divinité. Hérode, tout juif qu'il était, ne craignit pas d'imiter leur exemple pour marquer sa reconnaissance a ce prince. Après l'avoir accompagné jusqu'au lieu de son embarquement, il fit bâtir à son honneur un manifique temple de marbre blanc, près de Panium, à la source du Jourdain. Les Juifs, scandalisés de cette impiété, font éclater leur indignation. Pour les appaiser, Hérode leur remit le tiers des impôts, et cela sous prétexte de leur donner moyen de se remettre du triste état où la famine les avait réduits. Mais ce qui les flatta beaucoup plus, ce fut l'entreprise qu'il forma de rebâtir le temple de Jérusalem (19). La proposition qu'il en fit au peuple dans les fêtes de Pâques, de la dix-huitième année de son règne, souffrit d'abord quelques difficultés, dans la crainte où l'on était, qu'après avoir abattu l'ancien temple, il ne fût pas en état d'édifier le nouveau. Mais sur la promesse qu'il fit de ne rien démolir que tous les matériaux ne fussent sur place, le peuple y donna son consentement. Hérode tint parole. Dix mille ouvriers, dirigés par mille prêtres, rassemblèrent en moins de deux ans, la pierre et le bois nécessaires pour la nouvelle construction.

ROIS DE COMAGÈNE.

Epiphanes. Ce fils servit avec distinction sous Othon, contre Vitellius, et sous Vespasien, contre les Juifs, au siége de Jérusalem, avec son père. Antiochus IV eut de plus un autre fils, appelé Callinicus, et une fille, nommée Jotape, qui épousa Alexandre, fils de Tigrane, roi d'Arménie, arrière-petit-fils d'Hérode le Grand, et qui fut lui-même roi de Lésis, en Cilicie, ou de Sébaste.

Vespasien ne voulant plus permettre qu'aucun des fils d'Antiochus montât sur le trône de Comagène, réduisit pour toujours en province romaine ce royaume, qui devint, dans la suite, une partie de la province d'Euphratésie.

17. Alors, il fit travailler aux démolitions de l'ancien temple, et élever avec la plus grande diligence le grand et majestueux édifice dont il avait concerté le plan avec les plus habiles architectes. Le temple, en ce qu'il avait d'essentiel, fut achevé dans le cours de neuf ans et demi, au bout desquels on fut en état d'y faire le service. Mais à le considérer avec les bâtiments extérieurs qui l'environnaient, on fut quarante-six ans à le construire, ou pour mieux dire après quarante-six ans de travail, il n'était pas encore fini, comme le témoignent ces paroles des Juifs au Sauveur, suivant la traduction la plus exacte : *Il y a quarante-six ans qu'on travaille à ce temple, et vous en trois jours vous le rebâtirez ?* (*Joan.* II. 20.) On sait l'admiration qu'il excitait soit par la beauté de sa structure, soit pour la grandeur et la qualité des marbres dont il était composé. (1) Tacite (*Hist.*, l. v c. 8.)

ROIS DE CHALCIDÈNE.

La Chalcidène était une des plus fertiles provinces de la Syrie. On l'appelait Chalcidène, d'après la ville de Chalcis, la capitale de la province, située au pied du mont Liban.

Ptolémée, fils de Mennée, s'empara de la Chalcidène, pendant les troubles de la Syrie, sous le règne d'Antio-

(1) Voici la description que Josephe fait du temple, tel qu'il l'avait vu avant sa destruction. Après avoir parlé des dépenses excessives qu'Hérode avait faites pour combler et mettre au niveau le terrain sur lequel il était assis, et de la grandeur prodigieuse des pierres qu'on employa pour le fonder, il ajoute : « Que si ces fon- » dements étaient merveilleux, ce qu'ils soutenaient, n'était pas » moins dignes d'admiration. On bâtit dessus une double galerie » soutenue par des colonnes de marbre blanc d'une seule pièce de » vingt-cinq coudées de hauteur, dont les lambris de bois de » cèdre, étaient si parfaitement beaux, si bien joints, si bien polis, » qu'ils n'avaient point besoin, pour ravir les yeux, de l'aide de la » sculpture et de la peinture. La largeur de ces galeries était de » trente coudées, leur longueur de six stades, et elles se termi- » naient à la tour Antonia.

» Tout l'espace qui restait à découvert était pavé de diverses » sortes de pierres, et le chemin par lequel on allait au second » temple avait, à la droite et à la gauche, une balustrade de pierres

l'appelle *un ouvrage d'une richesse immense*. Quoique différent de celui que les Juifs avaient bâti à leur retour de la captivité de Babylone, il passa néanmoins pour le même parmi les Juifs. De-là vient que Tacite, parlant de la ruine

---

ROIS DE CHALCIDENE.

chus Grypus, et d'Antiochus le Cyzicénien, et s'en fit un royaume, tandis que les Arabes, les Juifs et plusieurs autres tyrans s'emparaient chacun, selon sa convenance, des provinces syriennes, et Tigrane, roi d'Arménie, de la haute Syrie. Après la mort d'Antiochus Denys, il tâcha de se rendre

» de trois coudées de haut, dont l'ouvrage était très-agréable : on » y voyait d'espace en espace des colonnes sur lesquelles étaient » gravés, en caractères grecs et romains, des préceptes de conti- » nence et de pureté, pour faire connaître aux étrangers qu'ils ne » devaient point prétendre d'entrer dans un lieu si saint ; car ce » second temple portait aussi le nom de saint. On y montait du » premier par quatorze degrés : sa forme était quadrangulaire, et » il était enfermé d'un mur dont le dehors, qui avait quarante » coudées de haut, était tout couvert de degrés ; mais la hauteur du » dedans n'était que de vingt-cinq coudées, et comme ce mur était » bâti sur un lieu élevé où l'on montait par degrés, on ne pou- » vait le voir entièrement par dedans, à cause qu'il était couvert » de la montagne.

» Quand on avait monté ces quatorze degrés, on trouvait un » espace de trois cents coudées tout uni qui allait jusqu'à ce mur. » On montait encore alors cinq autres degrés pour arriver aux » portes de ce temple. Il y en avait quatre vers le septentrion, » quatre vers le midi, et deux vers l'orient.

» L'oratoire destiné pour les femmes était séparé du reste par un » mur où il y avait deux portes, l'une du côté du midi, et l'autre » du côté du septentrion, par lesquelles seules on y entrait. Entre » les portes dont j'ai parlé, et du côté du mur qui était au-dedans » près de la trésorerie, il y avait des galeries soutenues par de » grandes colonnes qui, bien qu'elles ne fussent pas enrichies de » beaucoup d'ornements, ne cédaient point en beauté à celles qui » étaient au-dessous.

» De ces dix portes dont j'ai fait mention, il y en avait neuf » toutes couvertes, et même leurs gonds, de lames d'or et d'ar- » gent, et la dixième, qui était hors du temple, l'était d'un cuivre » de Corinthe, plus précieux que l'or et l'argent. Ces portes

de ce temple sous Tite, dit qu'il avait été autrefois emporté d'assaut par Pompée. D'habiles écrivains prétendent qu'il ne fut pas entièrement rebâti par Hérode, et que ce prince en conserva les parties principales qu'il se contenta d'orner et

---

ROIS DE CHALCIDENE.

maître de Damas et de toute la Célésyrie (85); mais les habitants qui le détestaient à cause de sa cruauté, aimèrent mieux se soumettre à Aretas, roi d'Arabie, par qui Antiochus et toute son armée avaient été défaits. Quelques années après,

» étaient toutes à deux pans, et chaque pan avait trente coudées de » haut et quinze de large.

» Lorsqu'on était entré, l'on trouvait, à droite et à gauche, des » salons de trente coudées en carré et hauts de quarante coudées, » faits en forme de tours, et soutenus chacun par deux colonnes » dont la grosseur était de douze coudées. Quant au portail à la » corinthienne, placé du côté de l'orient, par lequel les femmes » entraient, et qui était opposé au portail du temple, il surpassait » tous les autres en grandeur et en magnificence; car il avait cin- » quante coudées de haut: les portes en avaient quarante, et les » lames d'or et d'argent, dont elles étaient couvertes, étaient plus » épaisses que celles dont Alexandre, père de Tibère, avait fait » couvrir les autres portes. On montait par quinze degrés, depuis » le mur qui séparait les femmes d'avec les hommes, jusqu'au » grand portail; et il en fallait vingt pour aller gagner les autres » portes.

» Le temple, ce lieu saint consacré à Dieu, était placé au milieu. » On y montait par douze degrés: la largeur et la hauteur de son » frontispice était de cent coudées; mais il n'y en avait que soixante » dans son enfoncement et sur le derrière, parce que sur le devant » et à son entrée étaient deux élargissements de vingt coudées » chacun, qui paraissaient comme deux bras qui s'étendaient pour » embrasser et pour recevoir ceux qui y entraient. Son premier » portique, qui était de soixante-dix coudées de haut et de vingt- » cinq de large, n'avait point de portes, parce qu'il représentait le » ciel qui est visible et ouvert à tout le monde. Tout le devant de » ce portique était doré, et tout ce qu'on voyait à travers dans le » temple l'était aussi; les yeux pouvaient à peine en soutenir » l'éclat.

» La partie intérieure du temple était séparée en deux, et de ces » deux parties celle qui paraissait la première s'élevait jusqu'au » comble. La hauteur était de quatre-vingt-dix coudées; sa lon-

d'agrandir. Ce qui est certain, c'est que pendant qu'on le bâtissait, les sacrifices, ni le reste du service divin, ne furent point interrompus; car à mesure que l'on construi-

le roi de Chalcidène fit de nouveaux éfforts pour s'emparer de Damas (77). Alexandra, veuve d'Alexandre Jannée, envoya son fils Aristobule avec une armée, vers Damas, contre

» gueur de cinquante, et sa largeur de vingt. La porte du dedans » était toute converte de lames d'or, comme je l'ai dit, et les côtés » du mur qui l'accompagnait étaient tous dorés. On voyait au-» dessus des pampres de vignes de la grandeur d'un homme où pen-» daient des raisins, et tout cela était d'or. De cette autre partie de » la séparation du temple, la plus intérieure était la plus basse. Ses » portes, qui étaient d'or, avaient cinquante coudées de haut et » seize de large. Il y avait au-devant un tapis babylonien de pareille » grandeur, où l'azur, la pourpre, l'écarlate et le lin étaient mêlés » avec tant d'art, qu'on ne le pouvait voir sans admiration.

» On entrait de là dans la partie inférieure du temple, qui avait » soixante coudées de long, autant de haut et vingt de large. Cette » longueur de soixante coudées était divisée en deux parties iné-» gales, dont la première était de quarante coudées; et l'on y » voyait trois choses si admirables, que l'on ne pouvait se lasser » de les regarder : le chandelier, la table et l'autel des en-» censements.. L'autre partie du temple, la plus intérieure, était » de vingt coudées. Elle était séparée de la première aussi par un » voile; et il n'y avait rien dedans.... On la nommait le sanctuaire » ou le saint des saints. Il y avait tout à l'entour plusieurs bâtiments » à trois étages : on pouvait passer des uns dans les autres, et y » aller par chacun des côtés du grand portail..

» Le temple était tout couvert de lames d'or si épaises, que dès » que le jour commençait à paraître, on n'en était pas moins ébloui » qu'on l'aurait été par les rayons même du soleil....

» Toute la couverture du temple était semée et comme hérissée » de broches en pointes d'or fort pointues, afin d'empêcher les » oiseaux de s'y abattre et de la salir.... L'autel qui était devant le » temple avait cinquante coudées en carré, et sa hauteur était de » quinze coudées... Une balustrade d'une pierre parfaitement belle » et d'une coudée de haut environnait le temple et l'autel, et » séparait le peuple des sacrificateurs » (*De Bello Judaïc.*, l. 5, c. 5.)

sait, on eut soin qu'il y eût toujours un endroit, au vieux ou au neuf, dans lequel les cérémonies se faisaient.

16. Voyage d'Hérode à Rome, pour faire sa cour à l'empereur, et pour ramener ses deux fils qu'on y avait élevés dans les exercices et les sciences convenables à leur âge et à leur condition. Sur sa route, il s'arrête en Grèce, et préside aux jeux de la cent quatre-vingt-onzième Olympiade. A son retour, il marie Alexandre à Glaphyra, fille d'Archelaüs, roi de Cappadoce, et Aristobule à Bérénice, fille de Salomé. L'un et l'autre captivent les cœurs de la nation par les qualités aimables qu'ils avaient puisées dans une cour également savante et polie. Les Juifs étaient ravis de voir ces précieux restes du sang de leurs anciens rois, et faisaient hautement des vœux par leur prospérité.

15. Arrivée d'Agrippa, gendre d'Auguste en Judée. Hérode, après lui avoir fait voir les villes de Sébaste, d'Alexandrion et de Césarée qu'il venait de bâtir, l'amène à Jérusalem. Les habitants de cette capitale viennent au-devant d'Agrippa, magnifiquement vêtus. Il offre une hécatombe dans le temple, et s'en retourne en Asie, d'où il était venu, pleinement satisfait des Juifs.

14. Hérode, au printems, va trouver inopinément Agrippa sur les bords du Bosphore, avec un renfort considérable d'hommes et de provisions; ce qui lui cause une agréable surprise.

Pendant son absence, les deux princes, ses fils, excités par les émissaires de Phéroras et de Salomé, s'étaient expliqués plusieurs fois en termes indiscrets sur le traitement

---

ROIS DE CHALCIDENE.

Ptolémée, qui était un voisin incommode à cette ville. On ignore l'événement de cette guerre.

Ptolémée II, fils du précédent, succéda à son père, on ne sait en quelle année. Il voulut empêcher Pompée d'entrer en Syrie (66); mais il eut le malheur d'être, par lui, battu,

indigne et cruel qu'il avait fait à leur mère, et sur la méchanceté des ministres de sa fureur. Ces discours lui sont rapportés à son retour, et on les emprisonne de manière à lui faire craindre des mauvais desseins contre sa personne. Pour humilier ces princes et les réduire au silence, il fait venir à sa cour Antipater, leur frère aîné, qu'il tenait éloigné dans une espèce d'exil. C'était le fruit du commerce qu'il avait eu, n'étant encore que particulier, avec une femme du peuple nommée Doris, selon Josephe, ou Dorothée, suivant l'auteur du quatrième livre des Machabées. Il affecte de donner à ce fils une préférence marquée sur ses frères, et même il insinue qu'il doit lui succéder. Irrités plutôt qu'abattus par ce procédé, les fils de Mariamne n'en devinrent que plus hardis à faire éclater leurs plaintes, et contre Antipater et contre leur père. Tout cela achève de les perdre dans l'esprit d'Hérode (13), et fait tourner toute sa tendresse vers ce fils, qui était l'objet de leur haine.

12. Agrippa était pour lors en Syrie. Hérode lui mène Antipater, et obtient de lui qu'il l'accompagne à Rome pour se faire connaître à Auguste et aux principaux de sa cour.

L'éloignement du fils de Doris et d'Hérode, ne l'empêcha pas de travailler à la perte de ses frères. Fidèle à son ressentiment, il entretenait, par ses lettres écrites à son père et par les émissaires qu'il avait auprès de lui, les ombrages que causaient à ce monarque les fils de Mariamne. Enfin leurs ennemis vinrent à bout de persuader à Hérode qu'ils avaient oublié les lois de la nature, au point de vouloir l'empoisonner. Cet injuste et funeste préjugé ne cessant de le tourmenter, il prend le parti de les conduire lui-même à Rome, pour les accuser devant Auguste. Comme ce prince était pour lors à Aquilée, ce fut là qu'Hérode les fit compa-

---

ROIS DE CHALCIDENE.

fait prisonnier et condamné à mort. Pompée fléchi par un présent de mille talents, lui laissa la vie et son royaume. Il paraît qu'alors Ptolémée régna en paix. Il reçut chez lui les frères d'Alexandre, fils d'Aristobule, roi des Juifs (49), à qui Scipion avait fait couper la tête, après quoi il envoya

raître, et forma contre eux son accusation. Mais ils se défendirent avec tant de force, que l'empereur, les jugeant innocens, donna ses soins pour réconcilier le père avec ses enfans, et crut y avoir réussi. Il se trompa ; ce ne fut qu'une réconciliation plâtrée. Hérode etant revenu à Jérusalem avec la permission de laisser la couronne à celui qu'il voudrait de ses trois fils, assembla le peuple en conséquence, et désigna, pour son successeur immédiat, Antipater, et après lui ses deux autres fils. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller la discorde entre les trois frères.

Ce fut vers ce tems qu'Hérode voyant son trésor épuisé par ses profusions, s'avisa de faire ouvrir, de nuit, le tombeau de David et de Salomon, dans l'espérance d'en tirer de quoi remplir ses coffres. Il n'y trouva point les espèces monnoyées qu'il cherchait, mais à leur place une grande quantité de vases précieux et travaillés avec beaucoup d'art, qu'il fit emporter. Voulant ensuite expier cette profanation aux yeux du peuple, qui en murmurait hautement, il fit élever devant ce sépulcre un monument de marbre blanc : ouvrage qui servit plus à perpetuer la mémoire de son crime que celle de son repentir.

Les dissentions qui se renouvellèrent peu de tems après dans sa maison, furent regardées comme la punition de ce sacrilége. D'un côté, la conduite de Phéroras, son frère, épris d'une jeune esclave, au point de refuser obstinément une de ses filles qu'il lui offrait en mariage, de l'autre, les rapports calomnieux d'Antipater et de Salomé, contre les fils de Mariamne, Alexandre et Aristobule, lui déchiraient le cœur et ne lui permettaient aucun repos. Les deux princes vinrent cependant à bout de le désabuser sur leur compte, Mais l'orage fut à peine conjuré, que Salomé en excita un autre contre eux par de nouvelles imputations. Hérode avait

---

ROIS DE CHALCIDENE.

son fils Philippion à Ascalon, pour lui amener à Chalcis, Alexandria, fille du feu roi Aristobule, afin de l'épouser. Philippion étant devenu amoureux de la princesse, l'épousa lui-même, chemin faisant. A son arrivée, Ptolémée le punit de son audace, en le faisant mourir, et épousa la veuve de

trois officiers qu'il aimait singulièrement. Alexandre leur ayant fait quelques présens, des émissaires de Salomé les déférent au roi, comme s'étant laissés corrompre pour le détrôner et mettre son fils en sa place. Le soupçonneux monarque les fait aussitôt arrêter. On les applique à la question, et à force de tourmens on leur arrache l'aveu du crime dont ils sont accusés. Ils vont plus loin, et chargent en général la cour et l'armée de la complicité. Hérode, ne se possédant plus alors, regarde comme autant d'ennemis et de traîtres, tous ceux qui l'environnent. Plus on l'approche, plus on lui devient suspect. Non content de mettre Alexandre dans les fers, il lui associe un grand nombre de personnes, que ses soupçons ou des délateurs, lui désignent. Toute la cour retentit des cris des malheureux que l'on tourmente, ou des plaintes de ceux qui s'intéressent à leur sort. Alexandre, poussé au désespoir, veut y réduire son père. Non content de se déclarer coupable de la conspiration qu'on lui attribue, il y implique encore Phéroras et Salomé. Archelaüs, roi de Cappadoce, beau-père d'Alexandre, à ces tristes nouvelles, se rend à Jérusalem. Ayant tout examiné avec soin, il détrompe Hérode par la sagesse de ses discours, et rétablit le calme dans sa maison.

9. Edit de l'empereur Auguste, portant ordre aux gouverneurs de l'empire romain, de faire le dénombrement de tous les sujets compris dans leur département. (Luc II, 1. 2.) « Ce dénombrement, qui fut le premier, se fit, suivant S. Luc, sous Quirinius, président ou gouverneur de Syrie (*Evangel.* II. 2.) » Mais à l'époque dont il s'agit, c'était Quintilius Varus, qui gouvernait la Syrie, et non Quirinius, qui ne fut envoyé de Rome que dix ans après, suivant Tacite (*Hist.* l. V.), pour remplacer Varus. Il paraît,

---

ROIS DE CHALCIDENE.

son fils. Cette alliance fut cause qu'il assista de toutes ses forces Antigone, frère cadet d'Aristobule, qui néanmoins fut entièrement défait par Hérode. Quelques années après (44), le roi de Chalcidène, fournit des troupes à Cæcilius Bassus, assiégé dans Apamée. Ce secours n'empêcha point Bassus

au reste, assez surprenant, selon la remarque de M. de Tillemont, que les historiens profanes n'aient point fait mention de ce dénombrement, qui forme un événement d'autant plus remarquable, qu'il est unique dans l'histoire de l'empire romain. Mais il faut observer que nous n'avons que Dion qui ait fait une histoire exacte et suivie d'Auguste, et que nous avons perdu les dix années de son histoire où ce dénombrement aurait dû être marqué, depuis l'an 748 de Rome, jusqu'en l'an 758. Il faut bien, cependant, que ce fut une chose célèbre, puisque S. Justin et Tertullien, renvoient les païens et les hérétiques, aux registres qui s'en conservaient encore. Mais pourquoi est-il dit que ce dénombrement se fit sous la présidence de Varus, et non pas sous celle de Quirinius? C'est qu'il ne fut achevé que sous la dernière, parce que la Judée, étant alors sous la dépendance d'Hérode, d'où elle passa ensuite sous celle d'Archelaüs, on ne procéda que lentement, sous ces règnes, au dénombrement, attendu que ne produisant aucune taille réelle pour l'empire, il était regardé comme une affaire de pure curiosité. Mais lorsqu'Archelaüs fut déposé de la royauté, et ses états réduits en province romaine, alors on se hâta de clore le dénombrement, afin de fixer le nombre des contribuables.

Voyage d'Hérode à Rome, pour apprendre à l'empereur sa réconciliation avec son fils, contre lequel il l'avait prévenu. Pendant son absence, les habitants de la Trachonite se révoltent, et recommencent leurs brigandages sur les terres des Juifs. Ils ne les exercèrent pas néanmoins impunément. Les généraux d'Hérode s'étant mis à leur poursuite, obligèrent leurs chefs à se réfugier en Arabie, où Sillée, ministre du roi Obodas, leur ouvrit un asile. Hérode poursuit ces bandits, détruit le fort où ils s'étaient réfugiés, et en tue un grand nombre.

ROIS DE CHALCIDENE.

de succomber et d'être mis à mort par ordre de Jules César.

39. Ptolémée mourut dans l'année où Pacore, fils du roi des Parthes envahissait la Syrie.

Lysias ou **Lysanias**, fils de Ptolémée II, fut son suc-

7. Hérode, à son retour, réclame ces fugitifs, et redemande en même tems à Sillée une somme considérable qu'il lui avait prêtée. L'un et l'autre point lui étant refusés, il entre à main armée en Arabie, après en avoir obtenu la permission de Saturnin et de Volumnius, gouverneurs de Syrie. Les brigands furent chassés de leur retraite. C'est à quoi se termina cette expédition; après quoi, de retour en Judée avec trois mille hommes de troupes iduméennes, Hérode les envoya contre les habitans de la Trachonite, pour arrêter leurs courses. Mais Sillée étant allé à Rome, fit entendre les choses autrement à Auguste, et lui peignit de couleurs si atroces la conduite d'Hérode en Arabie, qu'il en conçut un vif ressentiment contre ce prince. Hérode envoie une ambassade à l'empereur pour se justifier. Elle ne put obtenir audience ni faire accepter les présens dont elle était chargée. Il en envoie une seconde à la tête de laquelle il met le célèbre Nicolas de Damas. Cet habile chef de la légation réussit par son éloquence et son adresse, à faire revenir Auguste sur le compte d'Hérode. Mais tandis qu'il négociait la paix de son maître à Rome, des fourbes travaillaient à faire renaître le trouble dans la maison de ce prince. Ils mirent tant d'artifice dans leurs impostures, qu'Hérode enfin se laissa persuader que les deux fils de Mariamne, s'étaient réellement concertés pour le faire périr à la chasse. S'étant assuré de leurs personnes, il écrit à l'empereur pour lui faire part de son chagrin et demander permission de faire le procès à ces prétendus parricides. Auguste, dans sa réponse, lui accorde sa demande, en le plaignant d'avoir des enfans si dénaturés; mais pour ne rien donner à la passion dans une affaire si grave, il ordonne que la cause des accusés soit examinée, discutée et jugée à Berythe, domicile des Romains, dans un consistoire public, en présence des

---

ROIS DE CHALCIDENE.

cesseur. Il épousa avec autant de chaleur que son père, la cause des Asmonéens, et promit à Barsapharne, qui commandait l'armée des Parthes, et à Pacore, fils du roi, mille talents et cinq cents femmes, en cas qu'ils missent Antigone en possession du royaume de Judée, et qu'ils déposassent

gouverneurs de Syrie, du roi de Cappadoce et d'un nombre de personnes distinguées par leur mérite et leur rang. Hérode se conforma aux ordres de l'empereur, excepté qu'il n'appela point au jugement le roi de Cappadoce, que sa qualité de beau-père d'Alexandre lui rendait trop suspect. Devant les juges il parle contre ses fils sans leur laisser la liberté de se défendre, et obtient, à la pluralité des voix, une sentence qui les condamne à mort. Hérode les ayant amenés à Césarée, fait lapider par le peuple tous ceux de ses officiers qu'on lui avait déférés comme leurs complices. Delà il envoie les deux princes à Sébaste (l'ancienne Samarie) où ils sont étranglés par son ordre. (C'est à cette occasion qu'Auguste dit qu'il valait mieux être le pourceau d'Hérode que son fils.) Leurs corps, dans la suite, furent déposés à Alexandrion, dans le tombeau des Asmonéens, leurs ancêtres. Le premier, dont la femme Glaphyra fut renvoyée avec sa dot, après la mort de ce prince, au roi son père, laissa deux fils, Tigrane et Alexandre, qui devinrent successivement rois d'Arménie. Trois fils et deux filles survécurent au second, avec leur mère Bérénice, fille de Salomé, laquelle épousa, en secondes noces, l'oncle maternel d'Antipater, son beau-frère. Les fils sont Hérode III, dit Agrippa, que nous verrons élevé sur le trône de Judée; Aristobule, époux de Jotapa, fille de Sampsigoran, roi des Emezeniens, et Hérode, roi de Chalcis. Les filles, Hérodias, femme de Philippe-Hérode, son oncle, à qui elle fut ravie par Hérode-Antipas, roi de Judée, frère de ce même Philippe; et Mariamne, femme d'Antipater, son oncle, fils aîné d'Hérode.

Après s'être défait des fils de Mariamne, Antipater ne voyait plus de rival pour le trône que son père. Résolu de franchir le pas qui lui restait à faire pour y monter,

---

ROIS DE CHALCIDENE.

Hyrcan. Peu de tems après (36), Lysias lui-même fut mis à mort par ordre de Marc Antoine, à l'instigation de Cléopâtre qui voulait s'enrichir de ses dépouilles.

Après la mort de Lysias, le royaume de Chalcidène passa sous la puissance de Cléopâtre (30), et après le décès de

il conspire avec Phéroras, son oncle, pour empoisonner Hérode. Phéroras était brouillé depuis quelques tems avec le roi, son frère, parce qu'il avait refusé l'une des filles de Mariamne, qu'il lui avait offerte en mariage.

L'oncle et le neveu se séparent après avoir ourdi la trame de leur détestable complot. Pour n'être pas témoin ni l'un ni l'autre de l'exécution, Phéroras se retire dans sa Tétrarchie et Antipater part pour Rome, où, par le moyen des amis qu'il y avait, il s'était fait mander par Auguste, emportant avec lui le testament de son père, qui le déclarait son successeur, et à son défaut, Hérode son autre fils, qu'il avait eu de Mariamne, fille du grand-prêtre Simon. Phéroras, quelques tems après, est attaqué d'une grande maladie, pendant laquelle il est visité par le roi son frère. Il y succombe et meurt laissant des enfants dont le sort n'est pas connu, du moins avec certitude. On lit dans Josephe que l'empereur Auguste fit épouser Roxane et Salomé, filles d'Hérode, aux fils de Phéroras, et qu'il leur donna à chacune deux cent-cinquante mille pièces d'argent monnoyé. (*Josephe Antiq.* XVII. 13.)

Le corps de Phéroras fut transporté à Jérusalem, où le roi lui fit faire de magnifiques funérailles.

6. Herode fait prêter serment à l'empereur Auguste par les Juifs, qui se reconnaissent alors sujets de l'empire. Ce fut le 25 mars de cette année, antérieure de six ans à l'ère vulgaire, que l'ange Gabriel fût envoyé du ciel à Nazareth en Galilée, vers Marie, vierge de la maison de David, mariée depuis peu de tems à Joseph de la même maison, quoique simple ouvrier en bois, ou selon l'opinion commune, charpentier, pour lui annoncer qu'elle enfanterait par l'opération du Saint-Esprit le Verbe, fils de Dieu, revêtu de notre

---

ROIS DE CHALCIDENE.

cette princesse, une partie fut soumise au roi Hérode et à son fils Philippe; l'autre partie, celle qui était aux environs d'Abila, obéit à un autre Lysanias.

Hérode, frère d'Agrippa, est cité par Josephe, comme roi de Chalcidène. Agrippa avait obtenu ce royaume de

chair. Neuf mois après, Marie se rend avec Joseph à Bethléem, pour se faire inscrire l'une et l'autre dans le dénombrement général des sujets de l'empire, ordonné trois ans auparavant, mais qui n'avait pu s'exécuter dans la Judée avant qu'elle eût prêté à ce prince serment de fidélité. Les hôtelleries se trouvant remplies par la multitude des étrangers que le même sujet attirait à Bethléem, Marie ne trouve de retraite pour elle et pour son époux que dans une étable. Comme l'heure de son enfantement était arrivée, elle y met au monde, vers le milieu de la nuit, le fils de Dieu, d'une manière aussi miraculeuse qu'elle l'avait conçu. Ce jour mémorable à jamais fut le 25 décembre, suivant une tradition constante.

Deux affranchis de Phéroras viennent se plaindre à Hérode que leur maître est mort empoisonné, et c'est ainsi qu'ils lui racontent la chose. Le jour que la maladie le prit, il avait soupé chez sa femme où, pendant le repas, on lui avait fait avaler un certain breuvage que sa mère et sa sœur avaient acheté d'une femme arabe qui passait pour une grande empoisonneuse. Là-dessus, Hérode fait appliquer à la question toutes les femmes qui étaient au service de Phéroras. Ce qu'elles déclarèrent fut qu'Antipater avait formé avec Phéroras le projet d'empoisonner Hérode; la veuve de Phéroras, citée devant ce prince, comparaît devant lui. Après avoir promis de dire la vérité, elle s'échappe, et de désespoir elle se précipite du haut d'une galerie; sa chûte n'est point mortelle, étant tombée sur ses pieds. Revenue à elle, elle déclare qu'Antiphile avait apporté d'Egypte un poison préparé par son frère le médecin, et en demeure là. Doris, mère d'Antipater, étant impliquée dans la première accusation, Hérode la chasse du palais, après l'avoir dépouillée de tout. Dans le même tems arrive

---

ROIS DE CHALCIDENE.

Claude nouvellement empereur romain, et le donna à son frère, à qui il fit épouser sa fille Bérénice. Hérode mourut la quatrième année de l'empire de Claude. (48.)

Agrippa, fils cadet d'Agrippa, roi des Juifs, succéda à Hérode, son oncle paternel. Quatre ans après il fut trans-

de Rome; Bathylle, affranchi d'Antipater; appliqué à la question, il confesse qu'il apporte du poison pour le mettre entre les mains de la mère d'Antipater, et en celles de Phéroras, afin que si le premier, destiné à Hérode, n'eût point eu son effet, on eût recours au second. Antipater, ignorant ce qui se passait en Judée, arrive de Rome en ce pays, et s'étant prosterné devant son père pour l'embrasser, il est repoussé, ensuite arrêté et gardé par son ordre; convaincu devant Quintilius Varus, gouverneur de Syrie, d'avoir voulu attenter aux jours de son père, par le poison, il est condamné à mort par une sentence qui fut confirmée par Auguste, et exécutée sans délai; Hérode ne pouvait trop la précipiter pour satisfaire sa haine, car il mourut lui-même cinq jours après.

ROIS DE CHALCIDÈNE.

féré à un royaume plus considérable par le même empereur Claude.

72. ARISTOBULE dernier roi connu de Chalcidène, donna du secours à Césennius, préfet de Syrie pour les Romains, contre Antiochus IV, roi de Comagène.

CHRONOLOGIE

DE L'HISTOIRE SAINTE,

DEPUIS LA CRÉATION

JUSQU'A LA DESCENTE DE JACOB EN ÉGYPTE,

SELON L'HÉBREU ET LE SAMARITAIN.

PREMIÈRE ÉPOQUE,

DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'A LA FIN DU DÉLUGE.

Pér. jul. anticip.	Avant J. C.			
7731.	4963.	Création d'Adam.	»	
7860.	4834.	Naissance de Seth, Adam étant âgé de.	130	
7965.	4729.	Naiss. d'Enos, Seth étant âgé de.	105	
Périod. jul.	Avant J. C.			
75.	4639.	Naiss. de Caïnan, Enos étant âgé de.	90	
145.	4569.	Naissance de Malaléel, Caïnan étant âgé de.	70	
210.	4504.	Naissance de Jared, Malaléel étant âgé de.	65	1656.
372.	4342.	Naiss d'Enoch, Jared étant âgé de..	162	
437.	4277.	Naissance de Mathusala, Enoch étant âgé de.	65	
624.	4090.	Naissance de Lamech, Mathusala étant âgé de.	187	
806.	3908.	Naissance de Noé, Lamech étant âgé de.	182	
1306.	3408.	Naiss. de Sem, Noé étant âgé de. .	500	
1406.	3308.	Et le déluge arriva, Sem étant âgé de.	100	

TOTAL des époques de l'autre part. . . 1656

DEUXIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS LA FIN DU DÉLUGE JUSQU'A LA VOCATION D'ABRAHAM.

Périod. jul.	Avant J. C.			
1408.	3306.	Naissance d'Arphaxad, depuis la fin du déluge.	2	1017
1543.	3171.	Naissance de Salé, Arphaxad étant âgé de.	135	
1673.	3041.	Naissance d'Héber, Salé étant âgé de.	130	
1807.	2907.	Naissance de Phaleg, Héber étant âgé de.	134	
1937.	2777.	Naissance de Ragaü ou Rëu, Phaleg étant âgé de.	130	
2069.	2645.	Naissance de Sarug, Ragaü étant âgé de.	132	
2199.	2515.	Naissance de Nachor, Sarug étant âgé de.	130	
2278.	2436.	Naissance de Tharé, Nachor étant âgé de.	79	
2348.	2366.	Naissance d'Abraham, Tharé étant âgé de.	70	
2423.	2291.	Et Abraham s'établit dans la terre de Chanaan à l'âge de.	75	

TROISIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS LA VOCATION D'ABRAHAM JUSQU'A LA DESCENTE DE JACOB EN EGYPTE.

Périod. jul.	Avant J. C.			
2448.	2266.	Naissance d'Isaac, depuis la vocation de son père.	25	215
2508.	2206.	Naissance de Jacob, Issac étant âgé de.	60	
2638.	2076.	Et Jacob descendit en Egypte étant âgé de.	130	

2888

TOTAL des époques ci-contre. . . 2888

QUATRIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS L'ARRIVÉE DE JACOB EN ÉGYPTE JUSQU'A LA SORTIE.

Périod. jul.	Avant J. C.

Presque tous les chronologistes ne comptent que 430 ans depuis l'entrée d'Abraham dans la terre de Chanaan jusqu'à l'exode, par la raison qu'ils confondent le séjour dans la terre promise, avec le tems que les enfans de Jacob sont demeurés en Egypte, comme si un tems où Abraham et sa postérité étaient des hommes libres et indépendans, devait se confondre avec un tems où les descendans de ce patriarche étaient dans la servitude; d'ailleurs ces deux régions ne sont-elles pas bien distinguées, et peuvent-elles être prises pour un seul et même pays? Cependant, d'après le récit de Moïse dans la Genèse, il est certain qu'Abraham et sa postérité ont demeuré dans la terre promise deux cent quinze ans avant la descente de Jacob en Egypte; ainsi suivant les chronologistes modernes, les enfans d'Israël n'auront séjourné également dans se dernier pays que deux cent quinze ans, espace de tems, suivant l'observation d'un habile homme, qui n'est pas suffisant, sans recourir au prodige, pour que les descendans de Jacob fussent au nombre de six cent mille combattans lors de la sortie, sans comprendre les fem-

TOTAL des époques de l'autre part. . . 2888

Périod. jul.	Avant J.-C.		
		mes, ni les enfans, ni les vieillards (1).	
		Quoi qu'il en soit, Moïse dit positivement (Exode, ch. XII, v. 40 et 41) : « Le tems que les » enfans d'Israël avaient demeuré » dans l'Egypte, fut de quatre » cent trente ans ; après lesquels, » ce même jour, toute l'armée » du Seigneur sortit de l'Egypte.» Par conséquent, d'après ce texte, on est fondé, sans avoir égard à la généalogie de Moïse, qui a probablement omis quelques-uns de ses ancêtres, de faire le séjour des Israélites en Egypte de quatre cent trente ans, à compter depuis la descente de Jacob jusqu'à l'année de la sortie exclusivement; ainsi (2).	430

TOTAL des années depuis la création jusqu'à la sortie. 3318

(1) Suivant le système de M. Wallace (auteur d'une Dissertation sur la population des anciens tems, imprimée à Amsterdam en 1769), il paraît que les descendants d'un seul couple, au bout de treize périodes, c'est-à-dire de quatre cent trente-trois ans un tiers, est de 24,576 personnes vivantes. Ainsi, d'après ce principe, puisque le nombre des mâles de la famille de Jacob, lorsqu'il vint s'établir en Egypte, était de 67, non compris ce patriarche, il s'ensuit qu'en multipliant ce nombre par 24,576, on aura un total de 1,646,592 personnes vivantes lors de la sortie d'Egypte, en admettant que le séjour a été de 430 ans, à compter depuis l'arrivée de Jacob. De cette quantité de 1,646,592 il faut en soustraire la moitié pour les personnes du sexe, restera 823,296 mâles, d'où il aut déduire le quart pour les enfants et les vieillards qui ne sont point en état de porter les armes, restera 617,472 combattants, ce qui n'excède que de 17,472 le nombre de combattants porté par le texte sacré.

(2) On a déjà inséré ces observations et la note qui les accompagne à la fin de la quatrième époque. Cette répétition semble commandée ici par la récapitulation que l'on fait. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE SAINTE,

Depuis la sortie de l'Egypte jusqu'au retour de la captivité de Babylone, suivant le système de M. des Vignoles, qui place la sortie au jeudi 5 avril (15 de nisan) de l'an de la période julienne 3069, avant J. C. 1645.

Périod. jul.	Avant J. C.		Années de gouvern.
3069.	1645.	Moïse au désert pendant.	40
3109.	1605.	Josué durant.	25
3134.	1580.	Anarchie de.	18
3152.	1562.	PREMIÈRE SERVITUDE qui a été de. . . .	8
3160.	1554.	Othoniel gouverna.	40
3200.	1514.	DEUXIÈME SERVITUDE de.	18
3218.	1496.	Ahod gouverna.	80
3298.	1416.	TROISIÈME SERVITUDE de.	20
3318.	1396.	Debora et Barac gouvernent.	40
3358.	1356.	QUATRIÈME SERVITUDE de.	7
3365.	1349.	Gédéon gouverna.	40
3405.	1309.	Abimélech gouverna.	3
3408.	1306.	Tolah gouverna.	23
3431.	1283.	Jaïr gouverna.	22
3453.	1261.	CINQUIÈME SERVITUDE de.	18
3471.	1243.	Jephté gouverna.	6
3477.	1237.	Abésan gouverna.	7
3484.	1230.	Ajalon gouverna.	10
3494.	1220.	Abdon gouverna.	8
3502.	1212.	SIXIÈME SERVITUDE de	40
3542.	1172.	Samson gouverna.	20
3562.	1152.	Héli gouverna.	40
3602.	1112.	Interrègne de.	20
3622.	1092.	Samuel dont le gouvernement avant l'élection de Saül a été de	12
		Total des années depuis la sortie jusqu'à l'élection de Saül.	565

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU RÈGNE DE SAUL JUSQU'À LA FIN DU ROYAUME DE JUDA.

Périod. jul.	Avant J. C.		Années des règnes ans.	m	j.
3634.	1080.	Saül, premier roi qui a régné. .	40	»	»
3674.	1040.	David (1).	39	»	»
3713.	1001.	Salomon.	39	»	»
3752.	962.	Roboam.	16	»	»
3768.	946.	Abiam.	2	»	»
3770.	944.	Asa.	40	»	»
3810.	904.	Josaphat.	25	»	»
3835.	879.	Joram régna quatre ans avec son père ; et trois seul ; ainsi. . . .	3	»	»
3838.	876.	Ochosias.	1	»	»
3839.	875.	Athalie.	5	»	»
3844.	870.	Joas.	39	»	»
5883.	331.	Amasias.	28	»	»
3911.	803.	Azazias.	51	«	«
3962.	752.	Joathan.	15	»	»
3977.	737.	Achaz.	14	»	»
3991.	723.	Ezéchias.	29	»	»
4020.	694.	Manassès.	54	»	»
4074.	640.	Amon.	1	»	»
4075.	639.	Josias.	31	»	»
»	»	Joachaz, pendant trois mois de la trente-unième année de son père.	»	3	»
4106.	608.	Joachim (2).	11	»	»
»	»	Jechonias, pendant trois mois dix			
		A reporter ci-contre. . . .	483	3	»

(1) M. des Vignoles retranche une année du règne de ce prince, ainsi qu'à tous ceux de ses successeurs, par la raison, dit-il, que la dernière année de chaque roi, et la première de son successeur, ne sont qu'une même année ; et il fait commencer les années des règnes des rois de Juda et d'Israël avec le mois de nisan.

(2) C'est à la troisième année de Joakim, c'est-à-dire l'an période julienne 4108, avant Jésus-Christ 606, que commencent les soixante-dix années de la captivité, et qui finissent la première année du règne de Cyrus à Babylone.

Périod. jul.	Avant J. C.		Années des règn. ans.	m.	j.
		Ci-contre. . . .	483	3	»
		jours de la onzième année de son père.	»	3	10
4117.	597.	Sédécias (1).	10	»	»
		Total des années depuis le commencement du règne de Saül jusqu'à la prise de Jérusalem et la captivité de Sédécias. . . .	493	6	10
4128.	586.	Destruction du temple, le dixième jour du cinquième mois (2). . .	1	»	»
4178.	536.	Retour de la captivité, la première année du règne de Cyrus. . . .	50	»	»

ROIS D'ISRAEL, SUIVANT M. DES VIGNOLES.

Périod. jul.	Avant J. C.		Durée des règnes. ans.	m.	j.
3751.	963.	Jéroboam I.	20	»	»
3771.	943.	Nadab.	1	»	»
3772.	942.	Baasa.	23	»	»
3795.	919.	Ela.	1	»	»
3796.	918.	{ Zamri.	»	»	7
		{ Homri.	11	»	»
3807.	907.	Achab.	19	»	»
3826.	888.	Ochosias.	1	»	»
3827.	887.	Joram.	11	»	»
3838.	876.	Jehu.	28	»	»
3866.	848.	Joachas.	16	»	»
3882.	832.	Joas.	15	»	»
		A reporter. . .	146	»	7

(1) Fin du royaume de Juda, lequel a duré trois cent soixante-quinze ans, à compter depuis la première année de Roboam jusqu'à la captivité de Sédécias; ou quatre cent quatre-vingt-treize ans à compter depuis la première année de Saül.

(2) Quatre cent douze ans depuis sa fondation, qui est de la quatrième année du règne de Salomon, c'est-à-dire l'an période julienne 3716, avant Jésus-Christ 998.

Périod. jul.	Avant J. C.		Durée des règnes. ans.	m.	j.
		D'autre part. . .	146	»	7
3897.	817.	Jéroboam II.	41	»	»
3938.	776.	Interrègne.	10	»	»
3948.	766.	Zacharie.	»	6	»
3949.	765.	{ Sellum.	»	1	»
		{ Manahem.	11	»	»
3960.	754.	Pécaïa.	1	»	»
3961.	753.	Pékah.	27	»	»
3988.	726.	Hosée.	8	»	»
		Total des règnes.	244	7	7

Prise de Samarie. Hosée, roi d'Israël, est emmené captif en Assyrie, la neuvième année de son règne commençant, laquelle concourt avec la sixième d'Ezéchias, roi de Juda, c'est-à-dire l'an période jul. 3996, avant Jésus-Christ 718. Ainsi le royaume d'Israël fut détruit deux cent quarante-quatre ans sept mois et sept jours, à compter depuis le commencement du règne de Jéroboam I.

On observera que M. des Vignoles place le commencement du règne de Jéroboam à l'an période jul. 3751, avant Jésus-Christ 963, une année avant celui de Roboam, et du vivant même de Salomon, par la raison, dit-il, que dans les schismes politiques des états, c'est une chose assez ordinaire aux princes qui se sont révoltés et qui se sont maintenus, de compter les années de leur règne du tems qu'ils ont été élus par leurs partisans, quoique leurs concurrens, ou leurs prédécesseurs fussent encore vivans. Ainsi, puisque Jéroboam, ajoute-t-il, s'est constamment révolté du vivant de Salomon, après avoir été désigné par un prophète, en vertu d'un ordre de Dieu, il place la première année de son règne avant celle de Roboam.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES

GRANDS-PRÊTRES DES HÉBREUX *.

PERSONNE n'ignore que le sacerdoce, parmi les Hébreux, était attaché à la seule famille d'Aaron, qu'il y était héréditaire, et que, pour en exercer les fonctions, il suffisait d'être né dans cette famille et d'avoir atteint l'âge marqué par la loi de Moïse. De là, l'extrême application des Aaronites, à conserver leurs registres généalogiques, et à rejeter de leur corps ceux qui auraient voulu s'y introduire à la faveur d'une origine inconnue et éloignée. De là aussi, le soin qu'ils ont toujours eu de ne se point mésallier, de ne prendre jamais de femmes dans les autres tribus, et de ne pas même épouser de femmes qui auraient été sous le joug de la captivité. Ces précautions étaient encore plus grandes à l'égard du grand-prêtre, le chef de l'ordre sacerdotal et de la religion. Elles furent telles qu'au rapport de Josephe et de son tems, *depuis deux mille ans, on trouvait parmi les Juifs une succession suivie et non interrompue de souverains pontifes qui etaient dénommés de père en fils.* Il eût été à souhaiter qu'elle nous eût été transmise en son entier par cet historien, avec la durée du pontificat de chacun des grands-prêtres. Il aurait épargné par là bien des

(*) On a marqué d'une étoile les époques certaines de la mort des grands-prêtres ; les autres ne le sont que par conjecture.

recherches pénibles et souvent infructueuses aux savants. Nous allons donner cette suite d'après dom Calmet et le nouvel éditeur de son commentaire fondu avec celui du P. Carrière et de l'abbé de Vence. Mais auparavant, il est à propos de faire connaître, en suivant les mêmes auteurs, les prérogatives attachées à la dignité de souverain pontife.

Le grand-prêtre était chef de tout le clergé des Hébreux, et possédait, comme on l'a dit, la première dignité de la religion. Il avait le privilège exclusif d'entrer dans le sanctuaire, et il ne pouvait en user qu'un seul jour de l'année, celui de l'expiation solennelle. Il était le président de la justice, et l'arbitre de toutes les grandes affaires concernant la religion. Sa naissance devait être pure et son corps exempt de certains défauts exprimés dans la loi. Le deuil pour les morts lui était interdit. Dieu avait attaché à sa personne, par une prérogative spéciale, l'oracle de la vérité, et il annonçait l'avenir, lorsqu'il était revêtu de ses ornements pontificaux. Dans le temple, ses habits étaient d'une magnificence digne de l'élévation de son rang et de la majesté de son ministère, et ses revenus étaient proportionnés à sa haute qualité. Les Lévites qui levaient la dîme sur tous les revenus d'Israël, payaient aux prêtres la dîme de cette dîme, dont la principale partie était pour le souverain sacrifitateur. Tous ces avantages et toutes ces prérogatives lui donnaient dans l'état un pouvoir qui n'était pas beaucoup au-dessous de celui même du souverain. On a vu plus d'une fois la puissance sacrée et la puissance civile réunies dans la même personne. Phinées et Heli furent en même-tems chefs de la nation et souverains prêtres du seigneur. Pendant le règne de Joas, le grand-prêtre Joïada jouissait d'un grand pouvoir dans l'état. Eliacim, l'un de ses successeurs, était à la tête des affaires sous le roi Manassé. Depuis le retour de la captivité jusqu'à la persécution d'Antiochus Epiphanes, les grands-prêtres eurent beaucoup d'autorité dans la nation, et après la mort de ce prince, le pontificat étant entré dans la famille des Asmonéens, fut presque toujours uni au gouvernement et à la souveraine autorité. Ce fut Hérode le Grand qui, par un trait de sa politique, ôta la sacrificature à cette famille, et rendit cette dignité élective et arbitraire au choix des princes.

Moïse exerça la souveraine sacrificature dans le désert, en consacrant Aaron et ses fils. Mais son sacerdoce finit là, et ses descendants ne furent que les ministres des prêtres,

ainsi que toute la postérité de Lévi, qui n'était pas de la race d'Aaron.

I. Aaron, frère de Moïse, issu de Caath, le second des trois fils de Lévi, dont l'aîné se nommait Gerson et le troisième Mérari, fut choisi de Dieu et consacré par les mains de Moïse, le premier mois de l'an 1644 avant Jesus Christ, pour exercer les fonctions du sacerdoce, au milieu du peuple d'Israël, lui et sa famille avec lui, et sa postérité après lui. Il remplit ce ministère pendant tout le tems que Dieu fit voyager son peuple dans le désert. L'an 40, depuis la sortie d'Egypte, 1605 avant Jésus-Christ, étant monté par l'ordre du Seigneur, sur la montagne de Hor, il y mourut le premier jour du cinquième mois, âgé de cent vingt-trois ans. Il eut quatre fils Nadab, Abiu, Eléazar et Ithamar, qui partagèrent avec lui les fonctions du sacerdoce. Mais les deux premiers ayant offert devant le Seigneur un feu étranger, furent frappés de mort l'an 1644 avant Jésus-Christ, sans laisser de postérité. Les deux autres dans la suite formèrent deux branches sacerdotales.

II. Eléazar, l'aîné des deux fils d'Aaron, qui lui survécurent, succéda, comme Dieu l'avait ordonné, à son père qui lui remit en mourant ses habits sacerdotaux dont Moïse le revêtit sur-le-champ. La dignité de grand-prêtre resta dans la famille d'Eléazar, jusqu'au tems d'Héli qui descendait d'Ithamar. La mort d'Eléazar arriva vers le même tems que celle de Josué.

III. Phinées, fils d'Eléazar, lui succéda dans la grande sacrificature. Dieu la lui avait promise, à lui et à sa postérité, pour récompense du zèle qu'il avait montré, lorsqu'ayant suivi l'un des Israélites qui était entré dans la tente d'une Madianite, il les perça tous deux d'un même coup de sa lance. On trouve Phinées exerçant les fonctions du sacerdoce, au tems de la guerre des onze tribus contre celle de Benjamin, c'est-à-dire, dans l'intervalle du gouvernement de Josué et de celui des juges. On ne peut marquer exactement la durée de son pontificat. Le même inconvénient se rencontre dans la liste de la plupart des grands-prêtres et surtout des premiers.

IV. Abisué, selon Josephe, fut le successeur du grand-prêtre Phinées, son père.

V. BOCCI, fils d'Abisué, le remplaça, suivant le même auteur, dans le souverain sacerdoce.

VI. OZI, ou ABIEZER, devint grand-prêtre, après son père Abisué. Ces trois descendants de Phinées sont nommés dans les Paralipomènes et dans Esdras; mais il n'y a que Josephe qui leur donne le titre de grand-prêtre.

VII. HÉLI, descendant d'Ithamar, parvint à la grande sacrificature, à la mort d'Ozi. Le texte hébreu du Ier. livre des Rois et la version de la Vulgate, lui donnent quarante ans de pontificat. Cette leçon est préférable à celle de la version grecque, suivant l'édition romaine, qui ne lui en donne que vingt; autrement il faudrait supposer que les six pontifes qui l'ont précédé, auraient entr'eux rempli en cette qualité l'espace de plus de trois siècles. Sur la fin de sa vie, Ophni et Phinées, ses deux fils, se chargèrent des principales fonctions du sacerdoce. Mais Dieu, irrité par leurs indignes profanations, permit que l'arche fut prise, qu'eux-mêmes fussent mis à mort, et qu'Héli, leur père, étant tombé de son siége, en apprenant ces tristes nouvelles, mourut de sa chute. On n'est pas d'accord sur son successeur.

VIII. ACHITOB, fils de Phinées et petit-fils d'Héli, succéda, suivant la plus commune opinion, à son aïeul.

IX. ACHIAS, ou ACHIMELECH, nommé aussi quelquefois ABIATHAR, fils d'Achitob, devint souverain sacrificateur après la mort de son père. C'est lui que Saül fit mourir avec quatre-vingt-cinq prêtres, pour avoir fourni des vivres et des armes à David et à ses gens.

X. ABIATHAR, fils d'Achimelech, s'étant sauvé auprès de David, après la mort de son père, fut reconnu pour grand-prêtre par ce prince et les gens de son parti. Mais Saül transféra cette dignité dans la famille d'Eléazar, en la conférant à SADOC qui en était, soit par haine pour Achimelech, soit que dans le pays de son obéissance il n'y eût plus personne de la branche d'Ithamar, capable d'exercer la souveraine sacrificature. David, devenu roi de tout Israël, conserva ces deux pontifes qui exercèrent leurs fonctions dans le même tems, Sadoc sur l'autel de Gabaon, et Abiathar, à Jérusalem, dans le tabernacle dressé par David.

Abiathar tomba dans la disgrâce sur la fin du règne de

David, pour s'être attaché au jeune Adonias et l'avoir sacré roi, au préjudice de Salomon, son frère. Ce dernier étant monté sur le trône, comme Dieu l'avait ordonné, Abiathar fut destitué et Sadoc reconnu seul grand-prêtre. Ainsi furent accomplies deux prophéties, dont l'une avait prédit à Héli, que sa famille serait dépouillée de la souveraine sacrificature, et l'autre avait promis à Phinées la perpétuité de cette dignité dans sa maison.

XI. ACHIMAAS, fils de Sadoc, lui succéda, suivant l'historien Josephe. La chronique des Juifs dit qu'il exerça ses fonctions sous le règne de Roboam.

XII. AZARIAS I, fut le successeur d'Achimaas, son père. La chronique des Juifs place ce pontife sous le règne d'Abia. Mais ce prince n'ayant occupé le trône que trois ans, il est vraisemblable qu'Azarias continua ses fonctions sous Aza, successeur d'Abia.

XIII. JOACHAZ, fils d'Azarias, suivant la chronique, exerça la grande sacrificature sous les rois Aza et Josaphat.

XIV. JOIARIB, nommé JORAM par Josephe, est peut-être le même qu'Amarias dont parle l'Ecriture sous le règne de Josaphat (2 *Paralip.* XIX. 11.), il succéda au grand-prêtre Joachaz.

XV. JOSAPHAT, le même, suivant toute apparence, que Josephe nomme ISUS, entra en fonction de la souveraine sacrificature après la mort de Joiarib.

XVI. JOIADA ou JOHANAM, que Josephe nomme AXIORAM, entra dans le souverain pontificat sous le roi Ochosias. Après la mort de ce prince, il cacha dans sa maison le petit Joas, que Jocabed, sa femme, avait soustrait au massacre des enfans d'Ochosias, le plaça sur le trône, et eut beaucoup de part au gouvernement de l'état sous son règne. Etant mort, il fut inhumé dans le sépulcre des rois de Jérusalem.

XVII. ZACHARIE, que la Chronique des Juifs nomme PHADEA et Josephe PHIDEAS, succéda à Joiada, son père, dans la souveraine sacrificature. La liberté avec laquelle il reprit les désordres où Joas était tombé depuis la mort de

Joiada, irrita ce prince qui le fit tuer entre le temple et l'autel.

840. XVIII. Sédécias, nommé Soudeas par Josephe, fut le successeur de Zacharie. On ignore s'il survécut au roi Joas.

810. XIX. Azarias II, nommé Amarias dans le Ier. livre des *Paralipomènes* (VI. 11.) et dans Esdras (VII. 3.) est le même, suivant D. Calmet et son abréviateur, que le grand-prêtre Joel de la chronique des Juifs, nommé Jules par Josephe. Quoiqu'il en soit, Azarias signala son pontificat par le zèle avec lequel il s'opposa au roi Ozias, qui voulait offrir de l'encens à Dieu sur son autel.

780. XX. Jothan ou Jotham, successeur d'Azarias ou de Jules, selon Josephe, paraît être le même qu'Achitob, fils d'Amarias, dont il est fait mention dans le livre d'Esdras et au chapitre 2 du 1er. livre des *Paralipomènes*. Il exerça le souverain pontificat sous le roi Joathan.

750. XXI. Urias, qu'on croit être le même que Maraioth, jouissait de la dignité de grand-prêtre, sous le règne d'Achaz.

720. XXII. Nerias, successeur d'Urias ou Maraioth, selon Josephe, pourrait être le même qu'Helcias, père d'Eliacim, grand-maître de la maison du roi, sous le règne d'Ezéchias.

680. XXIII. Odeas, que Josephe met à la suite du pontife Nerias, est nommé Husaiah dans la chronique des Juifs, qui met son pontificat sous le roi Manassés. On conjecture qu'il est le même qu'Eliacim, fils d'Helcias, qui, après avoir été grand-maître de la maison d'Ezéchias, devint souverain pontife sous Manassés, et eut, pendant ce règne, une grande part au gouvernement, comme on le voit par l'histoire de Judith. On l'identifie encore avec Sadoc, père de Sellum ou Mosollam, selon les textes d'Esdras, de Néhémias et des ch. 6 et 9 du 1er. livre des *Paralipomènes*.

650. XXIV. Sellum appelé Sallum par Josephe, fils, suivant Esdras et le ch. 6 du 1er. liv. des *Paralip.*, de Sadoc, le même qu'Eliacim, paraît ne point differer de Mosollam,

nommé comme fils de Sadoc, dans les textes de Néhémias et du ch. 9 du 1er. liv. des *Paralip.* Il était en exercice de la souveraine sacrificature, sous le règne d'Amon.

635. XXV. Helcias, fils de Sellum, lui succéda au souverain pontificat. Ce fut lui que le roi Josias chargea de faire travailler aux réparations du temple; ce fut aussi lui qui trouva dans le lieu saint un exemplaire de la loi, qu'il fit présenter à ce prince.

610. XXVI. Azarias III, nommé aussi Saraias et Joackim, parvint au souverain pontificat après la mort d'Helcias, son père. Il exerça son ministère sous les règnes de Joachim et de Sédécias, et fut du nombre de ceux qui furent emmenés en captivité après la prise de Jérusalem.

588. XXVII. Josedech, fils d'Azarias, emmené captif avec son père, à Babylone, lui succéda au titre de grand-prêtre. Il ne revint point dans sa patrie, étant mort avant la fin des 70 années de captivité.

550. XXVIII. Jesus ou Josué, fils de Josedech et son successeur, profita de la liberté que Cyrus avait rendue à sa nation, pour retourner en Judée. Il y exerça pendant plusieurs années les fonctions de son ministère. On trouve son nom dans Esdras (III. 2. et alibi.) dans Néhémie (XII. 10 et alibi.) dans Aggée (I. 1.) et dans Aggée (II 3.)

XXIX. Joacim fut le successeur du grand-prêtre Jésus, son père. Il est parlé de lui dans Néhémie (XII. 10.) et dans les Antiquités de Joseph (XI. 5.) Il mourut l'an 462 avant Jésus-Christ.

XXX. Eliasib ou Joasib, succéda au grand-prêtre Joacim, son père.

XXXI. Joiada II ou Johanan, fils d'Eliasib, parvint après lui au souverain pontificat. C'est lui qu'Esdras vint trouver dans sa chambre où il s'enferma pour y pleurer avec lui le péché des Israëlites qui avaient épousé des femmes étrangères, et concerter ensemble les moyens de réparer ce péché.

XXXII. Jonathan ou Jean, comme le nomment Josephe et Eusèbe, exerça la souveraine sacrificature après la mort de Joiada, son père. Voyez ce qui est dit de lui et de Jésus

son frère, sous l'an 397 avant Jésus-Christ. Jonathan mourut l'an 350 avant Jésus-Christ, après 18 ans de pontificat.

XXXIII. **Jaddus** ou **Jeddoa**, grand-prêtre après Jonathan, son père, est célèbre dans l'histoire des Juifs par l'honneur qu'il eut de recevoir Alexandre le Grand à Jérusalem. Il eut un frère nommé Manassé, si l'on en croit Josephe, Ant. X, 8. Jaddus mourut l'an 324 avant Jésus-Christ, après 26 ans de pontificat.

XXXIV. **Onias I**, fils de Jaddus, lui succéda. Il mourut l'an 300 avant Jésus-Christ, après 24 ans de pontificat, laissant deux fils, Simon, qui suit, et Eléazar.

XXXV. **Simon**, dit le **Juste**, prit la place du grand-prêtre Onias, son père. Il mourut l'an 292 avant Jésus-Christ, laissant un fils en bas âge, nommé Onias.

XXXVI. **Eléazar**, frère de Simon, fut chargé des fonctions de la grande sacrificature pendant la minorité d'Onias, son neveu, fils de Simon le Juste. Il les exerça pendant plus de trente ans. (*Voyez* ce qui est dit de lui sous l'an 277.

XXXVII. **Manassé**, fils de Jaddus, supplanta dans le pontificat, Onias II, à qui cette dignité apartenait, et il en jouit jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 233 avant Jésus-Christ.

218. XXXVIII. **Onias II**, succéda enfin à Manassé. Son pontificat fut d'environ 14 ans. On a fait son portrait d'après Josephe, sous l'an 233.

195. XXXIX. **Simon II**, fils d'Onias II, et son successeur, exerça la souveraine sacrificature l'espace d'environ vingt ans. Ce fut lui qui résista au roi Ptolémée Philopator, qui voulait entrer dans le sanctuaire.

XL. **Onias III**, dont l'Ecclésiastique (ch. 1.) fait un si bel éloge, parvint au sacerdoce après la mort de Simon II, son père.

XLI. **Jason**, frère d'Onias III, ennuyé de voir la dignité du sacerdoce entre les mains de son frère, prend la résolution de l'en dépouiller, et l'obtient d'Antiochus Epiphanès, en lui offrant une grande somme d'argent.

XLII. MENELAUS, préfet du temple, et frère de Simon, ayant été envoyé par Jason au roi Antiochus, lui présente une plus grande somme d'argent que n'avait fait Jason, pour acheter le pontificat. Ce prince avare, flatté de cette offre, le lui confère après en avoir dépouillé Jason. Mais le nouveau pontife ne se mettant pas en devoir de payer la somme qu'il avait promise, est appelé à Antioche, pour y rendre compte de sa conduite. Durant ce tems-là,

XLIII. LYSIMAQUE, frère de Jason, qui l'avait laissé à Jérusalem pour exercer les fonctions pendant son absence, abuse de son autorité, en tirant du temple divers vases précieux qu'il envoie à Menelaüs. Celui-ci en donne une partie à Andronic, et vend le reste. Lysimaque fut mis à mort par le peuple lorsqu'il fut instruit de ce sacrilége.

Menelaüs, après avoir fait tuer Onias III dans Antioche, par ordre d'Andronic, continua de jouir du souverain pontificat pendant tout le reste du règne d'Antiochus Epiphanes, et même au commencement de celui d'Eupator; mais la deuxième année du règne de ce prince, il est précipité dans une tour pleine de cendres.

162. XLIV. JUDAS MACHABÉE entra dans l'exercice de la souveraine sacrificature après la mort de Menelaüs; Nicanor, général d'Antiochus Eupator, le reconnut en cette qualité (2 *Machab. IV*).

162. XLV. ALCIME, de race sacerdotale, mais non pas d'une famille qui eût possédé le souverain pontificat, fut revêtu de cette dignité par Antiochus Eupator, dans le même tems que Judas Machabée en prit possession. Celui-ci, tant qu'il vécut, empêcha son rival d'entrer en fonction. Mais après la mort de ce grand homme, arrivée l'an 161 avant Jésus-Christ, il ne trouva plus d'obstacle pour jouir de son usurpation. Son pontificat néanmoins fut assez court, cet intrus étant mort de paralysie trois ou quatre ans après l'avoir obtenu.

Après la mort de Judas Machabée, la dignité pontificale vaqua près de neuf ans.

152. XLVI. JONATHAS, frère de Judas Machabée, se revêtit des ornements pontificaux environ neuf ans, après la mort de son frère. Il mourut l'an 143 avant Jésus-Christ.

143. XLVII. SIMON fut le successeur de Jonathas, son

frère, dans la grande sacrificature, comme dans le gouvernement civil de la Judée. Il jouit de l'une et l'autre dignité jusqu'à sa mort, arrivée l'an 135 de Jésus-Christ.

135. XLVIII. Jean Hyrcan I, fils de Simon, lui succéda, et mourut l'an 107 avant Jésus-Christ.

107. XLIX. Aristobule I, successeur de Jean Hyrcan, son père, joignit à la dignité de grand-prêtre le titre de roi. Il mourut l'an 105 avant Jésus-Christ.

105. L. Alexandre Jannée, frère d'Aristobule, lui ayant succédé, gouverna vingt-sept ans. Se voyant près de mourir, il laissa la régence de l'état à Salomé, sa femme, avec pouvoir de conférer la souveraine sacrificature à celui de ses deux fils qu'elle voudrait.

78. LI. Hyrcan II fut celui de ses deux fils, que Salomé choisit pour exercer la souveraine sacrificature.

66. LII. Aristobule II obligea son frère Hyrcan à lui céder la couronne et le pontificat; mais il fut contraint, au bout de trois ans, de lui rendre l'un et l'autre, après avoir été pris par Pompée et conduit à Rome.

40. LIII. Antigone, fils d'Aristobule, ayant fait prisonnier Hyrcan, dans la guerre qu'il lui fit avec le secours des Parthes, le mit hors d'état d'exercer les fonctions sacerdotales, en lui faisant couper les oreilles. Alors il se rendit maître de la Judée; mais trois ans, et quelques mois après, il fut décapité par l'ordre de Marc-Antoine. Le roi Hérode alors s'empare des ornements du grand-prêtre, qu'il garda dans la tour Antonia, et se mit en possession d'établir et de déposer les souverains pontifes.

35. LIV. Hananel, de la race des grands-prêtres, mais d'une famille obscure, fut élevé, par Hérode le Grand, au souverain pontificat. Ce prince le déposa ensuite pour mettre à sa place

LV. Aristobule III, neveu d'Antigone. Mais ayant fait périr ensuite Aristobule, il rétablit Hananel.

30. LVI. Jésus, fils de Phabi, homme peu considérable, parvint au souverain sacerdoce par la démission volontaire, ou forcée, d'Hananel. On ignore s'il était de la race

d'Aaron ; car depuis la mort d'Aristobule III, on n'eut égard, pour la dignité de grand-prêtre, ni au mérite des personnes, ni à leur naissance. Les princes et les gouverneurs de province en disposaient à leur gré, sans se mettre en peine si ceux qu'ils y nommaient étaient de la race d'Aaron.

23. LVII. Simon, fils de Boëthus, fut substitué au grand-prêtre Jésus par le roi Hérode, afin de pouvoir épouser, avec plus de bienséance, sa fille Mariamne. Ayant été ensuite soupçonné d'avoir trempé dans la conjuration d'Antipater et de Phéroras contre ce prince, il fut dépouillé du sacerdoce.

6. LVIII. Mathias, fils de Théophile, fut mis par Hérode à la place du grand-prêtre Simon, qu'il avait déposé. Ce fut sous son pontificat que naquit le sauveur. Hérode le déposa pour avoir été du nombre de ceux qui arrachèrent l'aigle d'or qu'il avait fait mettre sur une des portes du temple.

4. LIX. Joazar fut le successeur de Mathias. Il était fils de Boëthus et frère de la reine Mariamne. Archélaüs, fils et successeur d'Hérode, le déposa sous prétexte qu'il était entré dans le parti des séditieux qui s'étaient élevés contre lui au commencement de son règne.

LX. Eleazar fut nommé grand-prêtre par Archélaüs après la déposition de Joazar ; il ne posséda que fort peu de tems cette dignité. Archélaüs lui donne pour successeur :

LXI. Jésus, fils de Siah ; son pontificat fut aussi court que celui de son prédécesseur. Joazar qui avait été grand-prêtre après Mathias, s'étant déclaré pour les Romains, fut de nouveau élevé à la grande sacrificature ; mais Cyrenius oû Quirinius étant venu en Judée, l'obligea de quitter une seconde fois cette place, et lui substitua :

7. (après J.C.) LXII. Ananus, fils de Seth. C'est lui qui est nommé Anne dans l'Évangile. Il posséda cette dignité l'espace de onze ans, et après l'avoir quittée, il en conserva le titre et eut beaucoup de part aux affaires, comme on le voit dans l'Evangile qui le nomme pontife avec Caïphe, lorsque saint Jean-Baptiste entra dans le ministère. Il eut cinq fils grands-prêtres, ce qui n'était arrivé à nul autre avant lui.

LXIII. **Ismael**, fils de Phabi, fut mis à la place d'Ananus par Valerius Gratus ; mais à peine était il en possession de cette dignité, que Gratus le déposa pour lui substituer :

LXIV. **Eleazar**, fils du grand-prêtre Ananus. On ignore la durée de son pontificat et ce qu'il fit pendant qu'il jouit de cette dignité.

LXV. **Simon**, fils de Camith, devint grand-prêtre après Eleazar. Il avait exercé à peine un an ses fonctions, que Gratus lui donna pour successeur :

LXVI. Joseph **Caïphe**, gendre du pontife Ananus. Ce fut sous son pontificat que notre Sauveur fut mis en croix. On croit qu'il exerça la grande sacrificature environ huit ou neuf ans. Il fut déposé par Vitellius, proconsul de Syrie, qui mit à sa place :

LXVII. **Jonathas**, fils du pontife Ananus. Celui-ci fut obligé ensuite de céder sa place à

LXVIII. **Theophile**, son frère, que Vitellius nomma grand-prêtre en passant par Jérusalem pour aller faire la guerre en Arabie.

LXIX. **Simon Cantharas**, fils du grand-prêtre Simon, fils de Boëthus, fut établi pontife sous l'empire de Claude, par Agrippa, roi de Judée.

LXX. **Matthias**, fils d'Ananus, succéda, par le choix d'Agrippa, au grand-prêtre Simon.

LXXI. **Alionaus** ou **Elioneas**, fils de Citœus. Hérode, roi de Chalcide, obtint vers ce tems-là, de l'empereur Claude, le pouvoir de nommer les grands-prêtres, privilége qui passa de lui à ses successeurs ; il en fit usage pour la première fois, en déposant Alionaus et lui subrogeant :

LXXII. **Joseph**, fils de Cami ou de Camyde.

LXXIII. **Ananie**, fils de Nébédée, fut élevé au pontificat par Hérode, après la mort ou la déposition de Joseph. Comme il était Sadducéen, on lui donna pour collègue Jonathas, de la secte des Pharisiens.

LXXIV. Ismael, fils de Phabée, fut substitué à Jonathas, par le roi Agrippa.

Les pontifes déposés s'étant unis à lui, prétendirent être les maîtres des décimes et des oblations qui étaient destinés à la nourriture des simples prêtres; ceux-ci défendirent leurs droits et furent appuyés par les principaux des Juifs; il y eut à ce sujet une espèce de guerre entre ces prêtres et leurs chefs, et l'on en vint quelques fois au coups, jusque dans le Temple. Le roi Agrippa II voulant faire abattre une muraille du Temple, qui fermait la vue de son palais, Ismaël s'y opposa, et fit le voyage de Rome pour l'empêcher. Poppée, maîtresse de Néron, laquelle était favorable aux Juifs, appuya le pontife si efficacement, qu'il obtint ce qu'il demandait; mais il fut arrêté à Rome, et Agrippa pour se venger le déposa.

LXXV. Joseph, fils de Simon, surnommé Cabi ou Gaddis, fut mis à la place d'Ismaël par Agrippa, Il ne garda pas long-tems le pontificat, et eut pour successeur :

61. LXXVI. Ananus, fils et successeur du grand-prêtre Ananias, et de la secte, comme lui, des Sadducéens, était homme cruel et inhumain; il crut gagner l'affection du peuple en faisant mourir S. Jacques, évêque de Jérusalem; mais cette action lui attira la haine publique; il fut déposé après trois mois de pontificat.

LXXVII. Jésus, fils d'Ananus, fut donné par Agrippa pour successeur au pontife Ananus; mais, quelques mois après, ce prince ayant voulu lui substituer Jesus, fils de Gamaliel, les deux concurrents, appuyés chacun de leur parti, prirent les armes, et se disputèrent le pontificat l'épée à la main; pour arrêter cette sanglante et scandaleuse dispute, on déposa les deux prétendans.

LXXVIII. Matthias, fils de Théophile, fut mis à la place des deux Jésus qu'on avait déposés. Ce fut sous son pontificat qu'éclata la guerre des Juifs contre les Romains. Les fanatiques séditieux qui se donnaient le nom de zélateurs, s'étant arrogé le droit de disposer du pontificat, le destituèrent, vraisemblablement parce qu'il ne répondait pas aveuglement à leurs desseins forcenés.

LXXIX. Phanaias ou Phannas, fils de Samuel, fut substitué par les zélateurs à Matthias. Il paraît que ce fut

par le sort qu'il fut choisi, car les zélateurs, suivant Josephe, prétendaient que c'était ainsi qu'on élisait anciennement le grand-prêtre ; erreur manifeste par laquelle ils confondaient la manière de pourvoir au souverain sacerdoce, avec ce qui avait été réglé touchant l'ordre et la disposition des familles sacerdotales qui doivent servir chacune en leur rang : on nommait autrefois, à la vérité, celles-ci par le sort ; mais il n'en était pas de même du grand-prêtre ; il fut témoin de la grande catastrophe qui abolit le sacerdoce, par la ruine entière du Temple, et causa la dispersion des Juifs, par la prise de Jérusalem.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

GOUVERNEURS DE SYRIE.



Avant J. C.	Ans de Rome.	
63.	691.	POMPÉE, après avoir conquis la Syrie et subjugué la Judée, emmène à Rome le roi Aristobule II, laissant la souveraine sacrificature à Hyrcan, et le gouvernement de la Syrie au proquesteur MARCUS ÆMILIUS SCAURUS.
59.	695.	LUCIUS MARTIUS PHILIPPUS, préteur, succéda à Scaurus, et ne jouit qu'un an du gouvernement de la Syrie.
58.	696.	CN. CORN. LENTULUS MARCELLINUS, prêteur, remplaça Philippus, et fut rappelé l'année suivante.
57.	697.	AULUS GABINIUS, proconsul, arriva dans la Syrie, l'an 697 de Rome, suivant Appien dans ses Syriaques, pour succéder à Gabinius dans le gouvernement de la Syrie.
54.	700.	MARCUS LUCINIUS CRASSUS, proconsul, nommé successeur de Gabinius, l'an 700 de Rome; fut tué l'année suivante par les Parthes.
53.	701.	CAIUS CASSIUS LONGINUS, proquesteur, eut le commandement général de la Syrie, après la mort de Crassus.

Avant J.C.	Ans de Rome.	
51.	703.	MARCUS CALPURNIUS BIBULUS, proconsul, prit possession du gouvernement de Syrie, au commencement de l'automne de l'an 703 de Rome.
50.	704.	VEIENTO, de la famille de Fabricius, lieutenant de Bibulus, devint son successeur l'an 704 de Rome.
49.	705.	Q. METELLUS SCIPION, proconsul, eut le gouvernement de Syrie, après Bibulus, et en jouit jusqu'au mois d'août de l'an 706 de Rome. Alors les Syriens, après la bataille de Pharsale, se déclarèrent pour Jules César.
47.	707.	SEXTUS CÉSAR, questeur, fut établi gouverneur de Syrie, par le dictateur Jules César, dont il était parent.
46.	708.	Q. CÆCILIUS BASSUS, partisan de Pompée, ayant fait tuer Sextus César, s'empara du gouvernement de Syrie.
45.	709.	CAIUS ANTISTIUS VETUS, questeur, fut établi gouverneur de Syrie par le dictateur César, et fit la guerre à Bassus.
44.	710.	L. STATIUS MURCUS, préteur, et Q. CRISPUS, son collègue. Le premier céda, cette même année, le gouvernement à Caius Cassius, l'un des chefs de la conspiration contre Jules César, et qui avait commandé dans cette province, après la mort de Crassus. Ce même Cassius prit, de son autorité privée, le titre de proconsul.
43.	711.	PUBLIUS CORNELIUS DOLABELLA, proconsul, envoyé par Marc Antoine, en Syrie, fut reçu par les Laodicéens, au mois de mai; mais peu après Laodicée fut surprise par Cassius, et Dolabella périt dans la même ville, avec ses officiers.
42.	712.	MARC-ANTOINE, triumvir, après la bataille de Philippes, en Macédoine, gagnée sur Brutus et Cassius, qui y périrent, s'empara de toute

Avant J.C. | Ans de Rome.

l'Asie et de la Syrie, avant la fin de cette année.

41. 713. PUBLIUS DECILIUS SAXA, lieutenant de Marc-Antoine, fut nommé gouverneur de Syrie, par ce triumvir, lorsqu'il était encore sur les lieux. Les Parthes, l'année suivante, ayant défait Saxa, s'emparèrent de la Syrie, au printems de la même année, et s'étant avancés jusqu'à Jérusalem, qu'Antigone assiégeait, ils se rendent maîtres de cette ville par composition. (V. *l'Hist. des Juifs.*)

39. 715. PUBLIUS VENTIDIUS BASSUS, après avoir chassé les Parthes de la Syrie, prend possession du gouvernement de la province.

38. 716. CAIUS SOSIUS est fait gouverneur de Syrie, après le 8 juin, jour auquel Ventidius gagna sur les Parthes une grande bataille, où Pacorus fut tué.

34. 720. LUCIUS MUNATIUS PLANCUS remplaça, vers le milieu de cette année, dans le gouvernement de Syrie, Caius Sosius, lequel ayant été nommé proconsul, reçut, à Rome, les honneurs du triomphe, le 3 septembre 719 de Rome, suivant les fastes capitolins, ce qui revient à l'an 720, suivant le calcul de Varron.

LUCIUS CALPURNIUS BIBULUS fut donné pour successeur à L. Munatius Plancus, dans le gouvernement de Syrie; mais on ne sait pas en quelle année. Il est sûr que Bibulus mourut en sa province, sur la fin de l'an 722 ou au commencement de l'an 723 de Rome.

31. 723. QUINTUS DIDIUS était gouverneur de Syrie, en 723 de Rome. Il prit le parti d'Octavien, quelque tems avant la mort d'Antoine.

30. 724. MARCUS VALERIUS MESSALA fut substitué dans le gouvernement de Syrie, à Q. Didius, peu de tems après qu'Octavien se fut rendu maître

Avant J. C.	Ans de Rome.	
		d'Alexandrie, c'est-à-dire après le 29 août 724 de Rome.
29.	725.	MARCUS CICERO, fils de l'orateur, nommé consul subrogé, dans l'automne de l'année précédente, fut nommé gouverneur de Syrie, à la place de Messala, qui passa dans les Gaules, où il remporta des victoires qui lui méritèrent les honneurs du triomphe à Rome, en 727.
26.	728.	VARRON eut le gouvernement de Syrie, quelques années avant qu'Agrippa eut le gouvernement général de l'Orient.
23.	731.	AGRIPPA, fut nommé gouverneur de Syrie, et chargé de l'administration de toutes les provinces de l'Orient, l'an 731 de Rome; mais il s'arrêta à Mitilène, et envoie en Syrie ses lieutenants, dont on ne sait pas les noms, pour la gouverner.
16.	738.	Agrippa se rendit enfin dans son gouvernement de Syrie, où il demeura jusqu'en 742.
12.	742.	Agrippa étant appelé, SENTIUS SATURNINUS et TITUS VOLUMNIUS lui succédèrent dans le gouvernement de Syrie.
6.	748.	Auguste les désigne pour juger les fils d'Hérode, Alexandre et Aristobule, accusés par leur père.
5.	749.	QUINTILIUS VARUS remplace Sentius Saturninus. Il condamne à mort Antipater, fils aîné d'Hérode, aussi accusé par son père.
		(*Voyez* encore ce qu'on dit de Quintilius Varus, dans l'Art de Vérifier les Dates après Jésus-Christ.

PRÉCIS DU SYSTÈME

DE M. FRÉRET,

SUR

LA FORME DE L'ANNÉE ÉGYPTIENNE.



Les Egyptiens avaient une année vague de 365 jours, dont le commencement variait, tous les quatre ans, de six heures quelques minutes. C'était leur année religieuse : les prêtres se firent un point capital d'en conserver l'usage, à cause de son irrégularité même, qui, changeant tous les quatre ans le jour de chacune de leurs fêtes, leur faisait parcourir toutes les saisons, et sanctifiait successivement à leurs yeux tous les jours de l'année solaire vraie.

Cette année solaire vraie leur était néanmoins en même tems connue : ils l'employaient à régler la culture des terres, les tems des fermages, celui du paiement des impôts ; c'était leur année civile.

Les commencemens de ces deux années, dont l'une marquait les fêtes, l'autre servait aux divers usages de la société, se réunissaient au bout de 1460 ans, par leur concours au même point de l'écliptique. Et comme l'année commençait au lever héliaque de la canicule, nommé *sothis* en Egypte, et *Sirius* chez les Grecs, cet espace de 1460 ans, dont le premier et le dernier instant étaient déterminés par le retour commun des deux années au même point du ciel, formait un cycle, connu des astronomes et des chronologistes, sous le nom de *cycle sothiaque ou caniculaire*. La réunion du premier jour de l'année vague avec le lever héliaque de l'étoile *sothis*, sous le climat de l'Egypte, marquait la fin d'une de ses périodes et le commencement d'une autre.

Suivant le témoignage de Censorin, ce concours avait eu lieu l'an 139 de Jésus-Christ. Cette année, la centième avant celle où cet auteur écrivait, avait donc été le commencement d'un nouvau cycle caniculaire, et le terme d'un autre. Par une seconde conséquence, ce cycle, antérieur à celui de Censorin, remontait à l'an 1322 ou 1323 avant l'ère chrétienne. M. Bainbridge, astronome anglais, montre que cette année 1323 avant l'ère chrétienne, le lever héliaque de sothis, c'est-à-dire avant le lever du soleil, se fit pour le climat de la Basse-Egypte, qui est celui dont parle Censorin, lorsque le soleil était au quatorzième degré du cancer, le lundi 20 juillet de l'année julienne anticipée.

M. Fréret va plus loin, et regarde ce cycle, qui commença l'an 1322, comme n'étant que le second. Il soutient l'existence d'un cycle encore plus ancien, qu'il date de l'an 2782. C'est dans ce cycle, le plus ancien de tous, qu'il faut placer les principaux événemens de l'histoire égyptienne, tels que l'invasion des pasteurs, l'établissement de la postérité d'Abraham dans une contrée de ce royaume, etc.

L'usage de l'année de 365 jours est de la même ancienneté que celui du cycle caniculaire. Les années étant des portions du cycle, l'un de ces établissemens ne peut être supposé sans l'autre; et l'existence prouvée du premier, est une démonstration de celle du second.

Enfin, cette chronologie paraît à M. Fréret conforme au texte de l'Ecriture.

OBSERVATIONS.

D'après M. des Vignoles, on observe que l'an 238 de Jésus-Christ, donné par Censorin pour date à son livre *de Die Natali*, le 1er. jour de thoth concourut avec le 25 juin, et que pour trouver le tems où le 1er. jour de thoth se rencontra au 20 juillet, Censorin compara en remontant les années égyptiennes avec les juliennes, depuis l'an 238 de Jésus-Christ où il écrivait, jusqu'à l'an 139. Il trouva qu'alors le premier jour de thoth était au 20 juillet, et il s'arrêta là. Cependant Censorin aurait dû remonter jusqu'à l'an 136 de Jésus-Christ, puisque ce fut cette année là, que le premier jour de thoth monta au 20 juillet, jour caractéristique du cycle caniculaire; et c'est par cette raison qu'on a avancé de trois ans l'époque de ce cycle.

La table des cycles sothiaques ou caniculaires que nous avons dressée, est une démonstration en faveur du sentiment de M. des Vignoles, puisqu'effectiment le 1er. jour de thoth avait remonté au 20 juillet dès l'an 1325 avant l'ère chrétienne : et que l'année 1322 que M. Fréret donne pour cette époque, était la dernière des quatre années que le 1er. jour de thoth avait commencé par le même quantième du mois julien.

On a cru pouvoir, sans inconvénient, réduire la table à moitié de son étendue, au moyen des deux colonnes des années avant Jésus-Christ qu'on y a insérées l'une à côté de l'autre. La première de ces colonnes se rapporte au premier cycle, et la deuxième au second ; car les deux cycles caniculaires sont entièrement semblables pour les jours des mois juliens auxquels l'année égyptienne a commencé : ainsi la table contient les deux cycles qui précédèrent l'époque de Censorin.

Le 1er. cycle a commencé le lundi 20 juillet de l'an 2785 avant Jésus-Christ, ayant 25 de cycle solaire et pour lettres dominicales E D ; et comme le cycle caniculaire contient 1460 années juliennes, il a fini le vendredi 19 juillet de l'an 1325. Le deuxième a commencé le samedi 20 juillet 1325, avant Jésus-Christ, ayant 1 de cycle solaire et G F pour lettres dominicales, ce deuxième cycle s'est terminé le mercredi 19 juillet de l'an 136 de Jésus-Christ.

Notez que les deux cycles sont semblables pour les jours du mois, mais non pas pour les jours de la semaine, attendu qu'ils n'ont pas les mêmes lettres dominicales.

Voici les noms que les égyptiens donnaient aux douze mois qui composaient leur année solaire, et dont chacun était de 30 jours, ce qui formait une durée de 360 jours auxquels on ajoutait, pour compléter l'année solaire, cinq autres jours qu'on nommait épagomènes.

1er. mois. Toth. . . .	30 j.	8e. mois. Pharmuthi.	30 j.
2e. mois. Paophi. . .	30 j.	9e. mois. Pachon. . .	30 j.
3e. mois. Athyr. . . .	30 j.	10e. mois. Payni. . . .	30 j.
4e. mois. Choeac. . .	30 j.	11e. mois. Epiphi.. . .	30 j.
5e. mois. Tybi.. . . .	30 j.	12e. mois. Mesori.. . .	30 j.
6e. mois. Mechir. . .	30 j.	Cinq épagomènes, ou .	5 j.
7e. mois. Phamenoth.	30 j.		
		TOTAL.	365 j.

Mais outre ces 365 jours, il fallait, de plus, environ six heures pour compléter le cours de l'année solaire, ce qui produisait tous les quatre ans une augmentation d'un jour. Cependant cette augmentation, les Égyptiens, quoiqu'elle leur fût connue, la négligèrent, non par mépris, mais dans le dessein de faire tomber successivement toutes leurs fêtes sous le même jour annuel, dans le cours de 1461 ans égyptiens (revenans à 1460 juliens) dont était composé leur cycle caniculaire, commençant au lever héliaque de la canicule.

TABLE

DES CYCLES SOTHIAQUES

OU CANICULAIRES,

AVEC LE RAPPORT DU PREMIER JOUR DE L'ANNÉE ÉGYPTIENNE

AU JOUR DE L'ANNÉE JULIENNE CORRESPONDANT.

Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.	Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.
2785 B	1325	1	20 juillet.	2770	1310	16	17 juillet.
2784	1324	2	20 juillet.	2769 B	1309	17	16 juillet.
2783	1323	3	20 juillet.	2768	1308	18	16 juillet.
2782	1322	4	20 juillet.	2767	1307	19	16 juillet.
2781 B	1321	5	19 juillet.	2766	1306	20	16 juillet.
2780	1320	6	19 juillet.	2765 B	1305	21	15 juillet.
2779	1319	7	19 juillet.	2764	1304	22	15 juillet.
2778	1318	8	19 juillet.	2763	1303	23	15 juillet.
2777 B	1317	9	18 juillet.	2762	1302	24	15 juillet.
2776	1316	10	18 juillet.	2761 B	1301	25	14 juillet.
2775	1315	11	18 juillet.	2760	1300	26	14 juillet.
2774	1314	12	18 juillet.	2759	1299	27	14 juillet.
2773 B	1313	13	17 juillet.	2758	1298	28	14 juillet.
2772	1312	14	17 juillet.	2757 B	1297	29	13 juillet.
2771	1311	15	17 juillet.	2756	1296	30	13 juillet.

La lettre B dans les colonnes des années avant Jésus-Christ, désigne que les années entre lesquelles elle se trouve placée sont bissextiles.

Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.	Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.
2755	1295	31	13 juillet.	2720	1260	66	4 juillet.
2754	1294	32	13 juillet.	2719	1259	67	4 juillet.
2753 B	1293	33	12 juillet.	2718	1258	68	4 juillet.
2752	1292	34	12 juillet.	2717 B	1257	69	3 juillet.
2751	1291	35	12 juillet.	2716	1256	70	3 juillet.
2750	1290	36	12 juillet.	2715	1255	71	3 juillet.
2749 B	1289	37	11 juillet.	2714	1254	72	3 juillet.
2748	1288	38	11 juillet.	2713 B	1253	73	2 juillet.
2747	1287	39	11 juillet.	2712	1252	74	2 juillet.
2746	1286	40	11 juillet.	2711	1251	75	2 juillet.
2745 B	1285	41	10 juillet.	2710	1250	76	2 juillet.
2744	1284	42	10 juillet.	2709 B	1249	77	1 juillet.
2743	1283	43	10 juillet.	2708	1248	78	1 juillet.
2742	1282	44	10 juillet.	2707	1247	79	1 juillet.
2741 B	1281	45	9 juillet.	2706	1246	80	1 juillet.
2740	1280	46	9 juillet.	2705 B	1245	81	30 juin.
2739	1279	47	9 juillet.	2704	1244	82	30 juin.
2738	1278	48	9 juillet.	2703	1243	83	30 juin.
2737 B	1277	49	8 juillet.	2702	1242	84	30 juin.
2736	1276	50	8 juillet.	2701 B	1241	85	29 juin.
2735	1275	51	8 juillet.	2700	1240	86	29 juin.
2734	1274	52	8 juillet.	2699	1239	87	29 juin.
2733 B	1273	53	7 juillet.	2698	1238	88	29 juin.
2732	1272	54	7 juillet.	2697 B	1237	89	28 juin.
2731	1271	55	7 juillet.	2696	1236	90	28 juin.
2730	1270	56	7 juillet.	2695	1235	91	28 juin.
2729 B	1269	57	6 juillet.	2694	1234	92	28 juin.
2728	1268	58	6 juillet.	2693 B	1233	93	27 juin.
2727	1267	59	6 juillet.	2692	1232	94	27 juin.
2726	1266	60	6 juillet.	2691	1231	95	27 juin.
2725 B	1265	61	5 juillet.	2690	1230	96	27 juin.
2724	1264	62	5 juillet.	2689 B	1229	97	26 juin.
2723	1263	63	5 juillet.	2688	1228	98	26 juin.
2722	1262	64	5 juillet.	2687	1227	99	26 juin.
2721 B	1261	65	4 juillet.	2686	1226	100	26 juin.

Années avant Jésus-Christ.	Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.	Années avant Jésus-Christ.	Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.
2685 B 1225	101	25 juin.	2650 1190	136	17 juin.
2684 1224	102	25 juin.	2649 B 1189	137	16 juin.
2683 1223	103	25 juin.	2648 1188	138	16 juin.
2682 1222	104	25 juin.	2647 1187	139	16 juin.
2681 B 1221	105	24 juin.	2646 1186	140	16 juin.
2680 1220	106	24 juin.	2645 B 1185	141	15 juin.
2679 1219	107	24 juin.	2644 1184	142	15 juin.
2678 1218	108	24 juin.	2643 1183	143	15 juin.
2677 B 1217	109	23 juin.	2642 1182	144	15 juin.
2676 1216	110	23 juin.	2641 B 1181	145	14 juin.
2675 1215	111	23 juin.	2640 1180	146	14 juin.
2674 1214	112	23 juin.	2639 1179	147	14 juin.
2673 B 1213	113	22 juin.	2638 1178	148	14 juin.
2672 1212	114	22 juin.	2637 B 1177	149	13 juin.
2671 1211	115	22 juin.	2636 1176	150	13 juin.
2670 1210	116	22 juin.	2635 1175	151	13 juin.
2669 B 1209	117	21 juin.	2634 1174	152	13 juin.
2668 1208	118	21 juin.	2633 B 1173	153	12 juin.
2667 1207	119	21 juin.	2632 1172	154	12 juin.
2666 1206	120	21 juin.	2631 1171	155	12 juin.
2665 B 1205	121	20 juin.	2630 1170	156	12 juin.
2664 1204	122	20 juin.	2629 B 1169	157	11 juin.
2663 1203	123	20 juin.	2628 1168	158	11 juin.
2662 1202	124	20 juin.	2627 1167	159	11 juin.
2661 B 1201	125	19 juin.	2626 1166	160	11 juin.
2660 1200	126	19 juin.	2625 B 1165	161	10 juin.
2659 1199	127	19 juin.	2624 1164	162	10 juin.
2658 1198	128	19 juin.	2623 1163	163	10 juin.
2657 B 1197	129	18 juin.	2622 1162	164	10 juin.
2656 1196	130	18 juin.	2621 B 1161	165	9 juin.
2655 1195	131	18 juin.	2620 1160	166	9 juin.
2654 1194	132	18 juin.	2619 1159	167	9 juin.
2653 B 1193	133	17 juin.	2618 1158	168	9 juin.
2652 1192	134	17 juin.	2617 B 1157	169	8 juin.
2651 1191	135	17 juin.	2616 1156	170	8 juin.

Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
2615	1155	171	8 juin.	2580	1120	206	30 mai.
2614	1154	172	8 juin.	2579	1119	207	30 mai.
2613 B	1153	173	7 juin.	2578	1118	208	30 mai.
2612	1152	174	7 juin.	2577 B	1117	209	29 mai.
2611	1151	175	7 juin.	2576	1116	210	29 mai.
2610	1150	176	7 juin.	2575	1115	211	29 mai.
2609 B	1149	177	6 juin.	2574	1114	212	29 mai.
2608	1148	178	6 juin.	2573 B	1113	213	28 mai.
2607	1147	179	6 juin.	2572	1112	214	28 mai.
2606	1146	180	6 juin.	2571	1111	215	28 mai.
2605 B	1145	181	5 juin.	2570	1110	216	28 mai.
2604	1144	182	5 juin.	2569 B	1109	217	27 mai.
2603	1143	183	5 juin.	2568	1108	218	27 mai.
2602	1142	184	5 juin.	2567	1107	219	27 mai.
2601 B	1141	185	4 juin.	2566	1106	220	27 mai.
2600	1140	186	4 juin.	2565 B	1105	221	26 mai.
2599	1139	187	4 juin.	2564	1104	222	26 mai.
2598	1138	188	4 juin.	2563	1103	223	26 mai.
2597 B	1137	189	3 juin.	2562	1102	224	26 mai.
2596	1136	190	3 juin.	2561 B	1101	225	25 mai.
2595	1135	191	3 juin.	2560	1100	226	25 mai.
2594	1134	192	3 juin.	2559	1099	227	25 mai.
2593 B	1133	193	2 juin.	2558	1098	228	25 mai.
2592	1132	194	2 juin.	2557 B	1097	229	24 mai.
2591	1131	195	2 juin.	2556	1096	230	24 mai.
2590	1130	196	2 juin.	2555	1095	231	24 mai.
2589 B	1129	197	1 juin.	2554	1094	232	24 mai.
2588	1128	198	1 juin.	2553 B	1093	233	23 mai.
2587	1127	199	1 juin.	2552	1092	234	23 mai.
2586	1126	200	1 juin.	2551	1091	235	23 mai.
2585 B	1125	201	31 mai.	2550	1090	236	23 mai.
2584	1124	202	31 mai.	2549 B	1089	237	22 mai.
2583	1123	203	31 mai.	2548	1088	238	22 mai.
2582	1122	204	31 mai.	2547	1087	239	22 mai.
2581 B	1121	205	30 mai.	2546	1086	240	22 mai.

Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
2545	B	1085	241	21 mai.	2510		1050	276	13 mai.
2544		1084	242	21 mai.	2509	B	1049	277	12 mai.
2543		1083	243	21 mai.	2508		1048	278	12 mai.
2542		1082	244	21 mai.	2507		1047	279	12 mai.
2541	B	1081	245	20 mai.	2506		1046	280	12 mai.
2540		1080	246	20 mai.	2505	B	1045	281	11 mai.
2539		1079	247	20 mai.	2504		1044	282	11 mai.
2538		1078	248	20 mai.	2503		1043	283	11 mai.
2537	B	1077	249	19 mai.	2502		1042	284	11 mai.
2536		1076	250	19 mai.	2501	B	1041	285	10 mai.
2535		1075	251	19 mai.	2500		1040	286	10 mai.
2534		1074	252	19 mai.	2499		1039	287	10 mai.
2533	B	1073	253	18 mai.	2498		1038	288	10 mai.
2532		1072	254	18 mai.	2497	B	1037	289	9 mai.
2531		1071	255	18 mai.	2496		1036	290	9 mai.
2530		1070	256	18 mai.	2495		1035	291	9 mai.
2529	B	1069	257	17 mai.	2494		1034	292	9 mai.
2528		1068	258	17 mai.	2493	B	1033	293	8 mai.
2527		1067	259	17 mai.	2492		1032	294	8 mai.
2526		1066	260	17 mai.	2491		1031	295	8 mai.
2525	B	1065	261	16 mai.	2490		1030	296	8 mai.
2524		1064	262	16 mai.	2489	B	1029	297	7 mai.
2523		1063	263	16 mai.	2488		1028	298	7 mai.
2522		1062	264	16 mai.	2487		1027	299	7 mai.
2521	B	1061	265	15 mai.	2486		1026	300	7 mai.
2520		1060	266	15 mai.	2485	B	1025	301	6 mai.
2519		1059	267	15 mai.	2484		1024	302	6 mai.
2518		1058	268	15 mai.	2483		1023	303	6 mai.
2517	B	1057	269	14 mai.	2482		1022	304	6 mai.
2516		1056	270	14 mai.	2481	B	1021	305	5 mai.
2515		1055	271	14 mai.	2480		1020	306	5 mai.
2514		1054	272	14 mai.	2479		1019	307	5 mai.
2513	B	1053	273	13 mai.	2478		1918	308	5 mai.
2512		1052	274	13 mai.	2477	B	1017	309	4 mai.
2511		1051	275	13 mai.	2476		1016	310	4 mai.

Années avant Jésus-Christ		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
2475	1015	311	4 mai.	2440	980	346	25 avril.
2474	1014	312	4 mai.	2439	979	347	25 avril.
2473 B	1013	313	3 mai.	2438	978	348	25 avril.
2472	1012	314	3 mai.	2437 B	977	349	24 avril.
2471	1011	315	3 mai.	2436	976	350	24 avril.
2470	1010	316	3 mai.	2435	975	351	24 avril.
2469 B	1009	317	2 mai.	2434	974	352	24 avril.
2468	1008	318	2 mai.	2433 B	973	353	23 avril.
2467	1007	319	2 mai.	2432	972	354	23 avril.
2466	1006	320	2 mai.	2431	971	355	23 avril.
2465 B	1005	321	1 mai.	2430	970	356	23 avril.
2464	1004	322	1 mai.	2429 B	969	357	22 avril.
2463	1003	323	1 mai.	2428	968	358	22 avril.
2462	1002	324	1 mai.	2427	967	359	22 avril.
2461 B	1001	325	30 avril.	2426	966	360	22 avril.
2460	1000	326	30 avril.	2425 B	965	361	21 avril.
2459	999	327	30 avril.	2424	964	362	21 avril.
2458	998	328	30 avril.	2423	963	363	21 avril.
2457 B	997	329	29 avril.	2422	962	364	21 avril.
2456	996	330	29 avril.	2421 B	961	365	20 avril.
2455	995	331	29 avril.	2420	960	366	20 avril.
2454	994	332	29 avril.	2419	959	367	20 avril.
2453 B	993	333	28 avril.	2418	958	368	20 avril.
2452	992	334	28 avril.	2417 B	957	369	19 avril.
2451	991	335	28 avril.	2416	956	370	19 avril.
2450	990	336	28 avril.	2415	955	371	19 avril.
2449 B	989	337	27 avril.	2414	954	372	19 avril.
2448	988	338	27 avril.	2413 B	953	373	18 avril
2447	987	339	27 avril.	2412	952	374	18 avril.
2446	986	340	27 avril.	2411	951	375	18 avril.
2445 B	985	341	26 avril.	2410	950	376	18 avril.
2444	984	342	26 avril.	2409 B	949	377	17 avril.
2443	983	343	26 avril.	2408	948	378	17 avril.
2442	982	344	26 avril.	2407	947	379	17 avril.
2441 B	981	345	25 avril.	2406	946	380	17 avril.

Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
2405	B	945	381	16 avril.	2370		910	416	8 avril.
2404		944	382	16 avril.	2369	B	909	417	7 avril.
2403		943	383	16 avril.	2368		908	418	7 avril.
2402		942	384	16 avril.	2367		907	419	7 avril.
2401	B	941	385	15 avril.	2366		906	420	7 avril.
2400		940	386	15 avril.	2365	B	905	421	6 avril.
2399		939	387	15 avril.	2364		904	422	6 avril.
2398		938	388	15 avril.	2363		903	423	6 avril.
2397	B	937	389	14 avril.	2362		902	424	6 avril.
2396		936	390	14 avril.	2361	B	901	425	5 avril.
2395		935	391	14 avril.	2360		900	426	5 avril.
2394		934	392	14 avril.	2359		899	427	5 avril.
2393	B	933	393	13 avril.	2358		898	428	5 avril.
2392		932	394	13 avril.	2357	B	897	429	4 avril.
2391		931	395	13 avril.	2356		896	430	4 avril.
2390		930	396	13 avril.	2355		895	431	4 avril.
2389	B	929	397	12 avril.	2354		894	432	4 avril.
2388		928	398	12 avril.	2353	B	893	433	3 avril.
2387		927	399	12 avril.	2352		892	434	3 avril.
2386		926	400	12 avril.	2351		891	435	3 avril.
2385	B	925	401	11 avril.	2350		890	436	3 avril.
2384		924	402	11 avril.	2349	B	889	437	2 avril.
2383		923	403	11 avril.	2348		888	438	2 avril.
2382		922	404	11 avril.	2347		887	439	2 avril.
2381	B	921	405	10 avril.	2346		886	440	2 avril.
2380		920	406	10 avril.	2345	B	885	441	1 avril.
2379		919	407	10 avril.	2344		884	442	1 avril.
2378		918	408	10 avril.	2343		883	443	1 avril.
2377	B	917	409	9 avril.	2342		882	444	1 avril.
2376		916	410	9 avril.	2341	B	881	445	31 mars.
2375		915	411	9 avril.	2340		880	446	31 mars.
2374		914	412	9 avril.	2339		879	447	31 mars.
2373	B	913	413	8 avril.	2338		878	448	31 mars.
2372		912	414	8 avril.	2337	B	877	449	30 mars.
2371		911	415	8 avril.	2336		876	450	30 mars.

Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
2335		875	451	30 mars.	2300		840	486	21 mars.
2334		874	452	30 mars.	2299		839	487	21 mars.
2333	B	873	453	29 mars.	2298		838	488	21 mars.
2332		872	454	29 mars.	2297	B	837	489	20 mars.
2331		871	455	29 mars.	2296		836	490	20 mars.
2330		870	456	29 mars.	2295		835	491	20 mars.
2329	B	869	457	28 mars.	2294		834	492	20 mars.
2328		868	458	28 mars.	2293	B	833	493	19 mars.
2327		867	459	28 mars.	2292		832	494	19 mars.
2326		866	460	28 mars.	2291		831	495	19 mars.
2325	B	865	461	27 mars.	2290		830	496	19 mars.
2324		864	462	27 mars.	2289	B	829	497	18 mars.
2323		863	463	27 mars.	2288		828	498	18 mars.
2322		862	464	27 mars.	2287		827	499	18 mars.
2321	B	861	465	26 mars.	2286		826	500	18 mars.
2320		860	466	26 mars.	2285	B	825	501	17 mars.
2319		859	467	26 mars.	2284		824	502	17 mars.
2318		858	468	26 mars.	2283		823	503	17 mars.
2317	B	857	469	25 mars.	2282		822	504	17 mars.
2316		856	470	25 mars.	2281	B	821	505	16 mars.
2315		855	471	25 mars.	2280		820	506	16 mars.
2314		854	472	25 mars.	2279		819	507	16 mars.
2313	B	853	473	24 mars.	2278		818	508	16 mars.
2312		852	474	24 mars.	2277	B	817	509	15 mars.
2311		851	475	24 mars.	2276		816	510	15 mars.
2310		850	476	24 mars.	2275		815	511	15 mars.
2309	B	849	477	23 mars.	2274		814	512	15 mars.
2308		848	478	23 mars.	2273	B	813	513	14 mars.
2307		847	479	23 mars.	2272		812	514	14 mars.
2306		846	480	23 mars.	2271		811	515	14 mars.
2305	B	845	481	22 mars.	2270		810	516	14 mars.
2304		844	482	22 mars.	2269	B	809	517	13 mars.
2303		843	483	22 mars.	2268		808	518	13 mars.
2302		842	484	22 mars.	2267		807	519	13 mars.
2301	B	841	485	21 mars.	2266		806	520	13 mars.

Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne ou a commencé l'année égyptienne.	Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
2265	B	805	521	12 mars.	2230		770	556	4 mars.
2264		804	522	12 mars.	2229	B	769	557	3 mars.
2263		803	523	12 mars.	2228		768	558	3 mars.
2262		802	524	12 mars.	2227		767	559	3 mars.
2261	B	801	525	11 mars.	2226		766	560	3 mars.
2260		800	526	11 mars.	2225	B	765	561	2 mars.
2259		799	527	11 mars.	2224		764	562	2 mars.
2258		798	528	11 mars.	2223		763	563	2 mars.
2257	B	797	529	10 mars.	2222		762	564	2 mars.
2256		796	530	10 mars.	2221	B	761	565	1 mars.
2255		795	531	10 mars.	2220		760	566	1 mars.
2254		794	532	10 mars.	2219		759	567	1 mars.
2253	B	793	533	9 mars.	2218		758	568	1 mars.
2252		792	534	9 mars.	2217	B	757	569	29 févr.
2251		791	535	9 mars.	2216		756	570	28 févr.
2250		790	536	9 mars.	2215		755	571	28 févr.
2249	B	789	537	8 mars.	2214		754	572	28 févr.
2248		788	538	8 mars.	2213	B	753	573	28 févr.
2247		787	539	8 mars.	2212		752	574	27 févr.
2246		786	540	8 mars.	2211		751	575	27 févr.
2245	B	785	541	7 mars.	2210		750	576	27 févr.
2244		784	542	7 mars.	2209	B	749	577	27 févr.
2243		783	543	7 mars.	2208		748	578	26 févr.
2242		782	544	7 mars.	2207		747	579	26 févr.
2241	B	781	545	6 mars.	2206		746	580	26 févr.
2240		780	546	6 mars.	2205	B	745	581	26 févr.
2239		779	547	6 mars.	2204		744	582	25 févr.
2238		778	548	6 mars.	2203		743	583	25 févr.
2237	B	777	549	5 mars.	2202		742	584	25 févr.
2236		776	550	5 mars.	2201	B	741	585	25 févr.
2235		775	551	5 mars.	2200		740	586	24 févr.
2234		774	552	5 mars.	2199		739	587	24 févr.
2233	B	773	553	4 mars.	2198		738	588	24 févr.
2232		772	554	4 mars.	2197	B	737	589	24 févr.
2231		771	555	4 mars.	2196		736	590	23 févr.

Années avant Jésus-Christ			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.	Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.
2195		735	591	23 févr.	2160		700	626	14 févr.
2194		734	592	23 févr.	2159		699	627	14 févr.
2193	B	733	593	23 févr.	2158		698	628	14 févr.
2192		732	594	22 févr.	2157	B	697	629	14 févr.
2191		731	595	22 févr.	2156		696	630	13 févr.
2190		730	596	22 févr.	2155		695	631	13 févr.
2189	B	729	597	22 févr.	2154		694	632	13 févr.
2188		728	598	21 févr.	2153	B	693	633	13 févr.
2187		727	599	21 févr.	2152		692	634	12 févr.
2186		726	600	21 févr.	2151		691	635	12 févr.
2185	B	725	601	21 févr.	2150		690	636	12 févr.
2184		724	602	20 févr.	2149	B	689	637	12 févr.
2183		723	603	20 févr.	2148		688	638	11 févr.
2182		722	604	20 févr.	2147		687	639	11 févr.
2181	B	721	605	20 févr.	2146		686	640	11 févr.
2180		720	606	19 févr.	2145	B	685	641	11 févr.
2179		719	607	19 févr.	2144		684	642	10 févr.
2178		718	608	19 févr.	2143		683	643	10 févr.
2177	B	717	609	19 févr.	2142		682	644	10 févr.
2176		716	610	18 févr.	2141	B	681	645	10 févr.
2175		715	611	18 févr.	2140		680	646	9 févr.
2174		714	612	18 févr.	2139		679	647	9 févr.
2173	B	713	613	18 févr.	2138		678	648	9 févr.
2172		712	614	17 févr.	2137	B	677	649	9 févr.
2171		711	615	17 févr.	2136		676	650	8 févr.
2170		710	616	17 févr.	2135		675	651	8 févr.
2169	B	709	617	17 févr.	2134		674	652	8 févr.
2168		708	618	16 févr.	2133	B	673	653	8 févr.
2167		707	619	16 févr.	2132		672	654	7 févr.
2166		706	620	16 févr.	2131		671	655	7 févr.
2165	B	705	621	16 févr.	2130		670	656	7 févr.
2164		704	622	15 févr.	2129	B	669	657	7 févr.
2163		703	623	15 févr.	2128		668	658	6 févr.
2162		702	624	15 févr.	2127		667	659	6 févr.
2161	B	701	625	15 févr.	2126		666	660	6 févr.

Années avant Jésus-Christ.	Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.	Années avant Jésus-Christ.	Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
2125 B 665	661	6 févr.	2090 630	696	28 janv.
2124 664	662	5 févr.	2089 B 629	697	28 janv.
2123 663	663	5 févr.	2088 628	698	27 janv.
2122 662	664	5 févr.	2087 627	699	27 janv.
2121 B 661	665	5 févr.	2086 626	700	27 janv.
2120 660	666	4 févr.	2085 B 625	701	27 janv.
2119 659	667	4 févr.	2084 624	702	26 janv.
2118 658	668	4 févr.	2083 623	703	26 janv.
2117 B 657	669	4 févr.	2082 622	704	26 janv.
2116 656	670	3 févr.	2081 B 621	705	26 janv.
2115 655	671	3 févr.	2080 620	706	25 janv.
2114 654	672	3 févr.	2079 619	707	25 janv.
2113 B 653	673	3 févr.	2078 618	708	25 janv.
2112 652	674	2 févr.	2077 B 617	709	25 janv.
2111 651	675	2 févr.	2076 616	710	24 janv.
2110 650	676	2 févr.	2075 615	711	24 janv.
2109 B 649	677	2 févr.	2074 614	712	24 janv.
2108 648	678	1 févr.	2073 B 613	713	24 janv.
2107 647	679	1 févr.	2072 612	714	23 janv.
2106 646	680	1 févr.	2071 611	715	23 janv.
2105 B 645	681	1 févr.	2070 610	716	23 janv.
2104 644	682	31 janv.	2069 B 609	717	23 janv.
2103 643	683	31 janv.	2068 608	718	22 janv.
2102 642	684	31 janv.	2067 607	719	22 janv.
2101 B 641	685	31 janv.	2066 606	720	22 janv.
2100 640	686	30 janv.	2065 B 605	721	22 janv.
2099 639	687	30 janv.	2064 604	722	21 janv.
2098 638	688	30 janv.	2063 603	723	21 janv.
2097 B 637	689	30 janv.	2062 602	724	21 janv.
2096 636	690	29 janv.	2061 B 601	725	21 janv.
2095 635	691	29 janv.	2060 600	726	20 janv.
2094 634	692	29 janv.	2059 599	727	20 janv.
2093 B 633	693	29 janv.	2058 598	728	20 janv.
2092 632	694	28 janv.	2057 B 597	729	20 janv.
2091 631	695	28 janv.	2056 596	730	19 janv.

Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
2055		595	731	19 janv.	2020		560	766	10 janv.
2054		594	732	19 janv.	2019		559	767	10 janv.
2053	B	593	733	19 janv.	2018		558	768	10 janv.
2052		592	734	18 janv.	2017	B	557	769	10 janv.
2051		591	735	18 janv.	2016		556	770	9 janv.
2050		590	736	18 janv.	2015		555	771	9 janv.
2049	B	589	737	18 janv.	2014		554	772	9 janv.
2048		588	738	17 janv.	2013	B	553	773	9 janv.
2047		587	739	17 janv.	2012		552	774	8 janv.
2046		586	740	17 janv.	2011		551	775	8 janv.
2045	B	585	741	17 janv.	2010		550	776	8 janv.
2044		584	742	16 janv.	2009	B	549	777	8 janv.
2043		583	743	16 janv.	2008		548	778	7 janv.
2042		582	744	16 janv.	2007		547	779	7 janv.
2041	B	581	745	16 janv.	2006		546	780	7 janv.
2040		580	746	15 janv.	2005	B	545	781	7 janv.
2039		579	747	15 janv.	2004		544	782	6 janv.
2038		578	748	15 janv.	2003		543	783	6 janv.
2037	B	577	749	15 janv.	2002		542	784	6 janv.
2036		576	750	14 janv.	2001	B	541	785	6 janv.
2035		575	751	14 janv.	2000		540	786	5 janv.
2034		574	752	14 janv.	1999		539	787	5 janv.
2033	B	573	753	14 janv.	1998		538	788	5 janv.
2032		572	754	13 janv.	1997	B	537	789	5 janv.
2031		571	755	13 janv.	1996		536	790	4 janv.
2030		570	756	13 janv.	1995		535	791	4 janv.
2029	B	569	757	13 janv.	1994		534	792	4 janv.
2028		568	758	12 janv.	1993	B	533	793	4 janv.
2027		567	759	12 janv.	1992		532	794	3 janv.
2026		566	760	12 janv.	1991		531	795	3 janv.
2025	B	565	761	12 janv.	1990		530	796	3 janv.
2024		564	762	11 janv.	1989	B	529	797	3 janv.
2023		563	763	11 janv.	1988		528	798	2 janv.
2022		562	764	11 janv.	1987		527	799	2 janv.
2021	B	561	765	11 janv.	1986		526	800	2 janv.

Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
1985	B	525	801	2 janv.	1950		490	837	24 déc.
1984		524	802	1 janv.	1949	B	489	838	23 déc.
1983		523	803	1 janv.	1948		488	839	23 déc.
1982		522	804	1 janv.	1947		487	840	23 déc.
1981	B	521	805 806	1 janv. 31 déc.	1946		486	841	23 déc.
1980		520	807	31 déc.	1945	B	485	842	22 déc.
1979		519	808	31 déc.	1944		484	843	22 déc.
1978		518	809	31 déc.	1943		483	844	22 déc.
1977	B	517	810	30 déc.	1942		482	845	22 déc.
1976		516	811	30 déc.	1941	B	481	846	21 déc.
1975		515	812	30 déc.	1940		480	847	21 déc.
1974		514	813	30 déc.	1939		479	848	21 déc.
1973	B	513	814	29 déc.	1938		478	849	21 déc.
1972		512	815	29 déc.	1937	B	477	850	20 déc.
1971		511	816	29 déc.	1936		476	851	20 déc.
1970		510	817	29 déc.	1935		475	852	20 déc.
1969	B	509	818	28 déc.	1934		474	853	20 déc.
1968		508	819	28 déc.	1933	B	473	854	19 déc.
1967		507	820	28 déc.	1932		472	855	19 déc.
1966		506	821	28 déc.	1931		471	856	19 déc.
1965	B	505	822	27 déc.	1930		470	857	19 déc.
1964		504	823	27 déc.	1929	B	469	858	18 déc.
1963		503	824	27 déc.	1928		468	859	18 déc.
1962		502	825	27 déc.	1927		467	860	18 déc.
1961	B	501	826	26 déc.	1926		466	861	18 déc.
1960		500	827	26 déc.	1925	B	465	862	17 déc.
1959		499	828	26 déc.	1924		464	863	17 déc.
1958		498	829	26 déc.	1923		463	864	17 déc.
1957	B	497	830	25 déc.	1922		462	865	17 déc.
1956		496	831	25 déc.	1921	B	461	866	16 déc.
1955		495	832	25 déc.	1920		460	867	16 déc.
1954		494	833	25 déc.	1919		459	868	16 déc.
1953	B	493	834	24 déc.	1918		458	869	16 déc.
1952		492	835	24 déc.	1917	B	457	870	15 déc.
1951		491	836	24 déc.	1916		456	871	15 déc.

Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
1915		455	872	15 déc.	1880		420	907	6 déc.
1914		454	873	15 déc.	1879		419	908	6 déc.
1913	B	453	874	14 déc.	1878		418	909	6 déc.
1912		452	875	14 déc.	1877	B	417	910	5 déc.
1911		451	876	14 déc.	1876		416	911	5 déc.
1910		450	877	14 déc.	1875		415	912	5 déc.
1909	B	449	878	13 déc.	1874		414	913	5 déc.
1908		448	879	13 déc.	1873	B	413	914	4 déc.
1907		447	880	13 déc.	1872		412	915	4 déc.
1906		446	881	13 déc.	1871		411	916	4 déc.
1905	B	445	882	12 déc.	1870		410	917	4 déc.
1904		444	883	12 déc.	1869	B	409	918	3 déc.
1903		443	884	12 déc.	1868		408	919	3 déc.
1902		442	885	12 déc.	1867		407	920	3 déc.
1901	B	441	886	11 déc.	1866		406	921	3 déc.
1900		440	887	11 déc.	1865	B	405	922	2 déc.
1899		439	888	11 déc.	1864		404	923	2 déc.
1898		438	889	11 déc.	1863		403	924	2 déc.
1897	B	437	890	10 déc.	1862		402	925	2 déc.
1896		436	891	10 déc.	1861	B	401	926	1 déc.
1895		435	892	10 déc.	1860		400	927	1 déc.
1894		434	893	10 déc.	1859		399	928	1 déc.
1893	B	433	894	9 déc.	1858		398	929	1 déc.
1892		432	895	9 déc.	1857	B	397	930	30 nov.
1891		431	896	9 déc.	1856		396	931	30 nov.
1890		430	897	9 déc.	1855		395	932	30 nov.
1889	B	429	898	8 déc.	1854		394	933	30 nov.
1888		428	899	8 déc.	1853	B	393	934	29 nov.
1887		427	900	8 déc.	1852		392	935	29 nov.
1886		426	901	8 déc.	1851		391	936	29 nov.
1885	B	425	902	7 déc.	1850		390	937	29 nov.
1884		424	903	7 déc.	1849	B	389	938	28 nov.
1883		423	904	7 déc.	1848		388	939	28 nov.
1882		422	905	7 déc.	1847		387	940	28 nov.
1881	B	421	906	6 déc.	1846		386	941	28 nov.

Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
1845 B	385	942	27 nov.	1810	350	977	19 nov.
1844	384	943	27 nov.	1809 B	349	978	18 nov.
1843	383	944	27 nov.	1808	348	979	18 nov.
1842	382	945	27 nov.	1807	347	980	18 nov.
1841 B	381	946	26 nov.	1806	346	981	18 nov.
1840	380	947	26 nov.	1805 B	345	982	17 nov.
1839	379	948	26 nov.	1804	344	983	17 nov.
1838	378	949	26 nov.	1803	343	984	17 nov.
1837 B	377	950	25 nov.	1802	342	985	17 nov.
1836	376	951	25 nov.	1801 B	341	986	16 nov.
1835	375	952	25 nov.	1800	340	987	16 nov.
1834	374	953	25 nov.	1799	339	988	16 nov.
1833 B	373	954	24 nov.	1798	338	989	16 nov.
1832	372	955	24 nov.	1797 B	337	990	15 nov.
1831	371	956	24 nov.	1796	336	991	15 nov.
1830	370	957	24 nov.	1795	335	992	15 nov.
1829 B	369	958	23 nov.	1794	334	993	15 nov.
1828	368	959	23 nov.	1793 B	333	994	14 nov.
1827	367	960	23 nov.	1792	332	995	14 nov.
1826	366	961	23 nov.	1791	331	996	14 nov.
1825 B	365	962	22 nov.	1790	330	997	14 nov.
1824	364	963	22 nov.	1789 B	329	998	13 nov.
1823	363	964	22 nov.	1788	328	999	13 nov.
1822	362	965	22 nov.	1787	327	1000	13 nov.
1821 B	351	966	21 nov.	1786	326	1001	13 nov.
1820	360	967	21 nov.	1785 B	325	1002	12 nov.
1819	359	968	21 nov.	1784	324	1003	12 nov.
1818	358	969	21 nov.	1783	323	1004	12 nov.
1817 B	357	970	20 nov.	1782	322	1005	12 nov.
1816	356	971	20 nov.	1781 B	321	1006	11 nov.
1815	355	972	20 nov.	1780	320	1007	11 nov.
1814	354	973	20 nov.	1779	319	1008	11 nov.
1813 B	353	974	19 nov.	1778	318	1009	11 nov.
1812	352	975	19 nov.	1777 B	317	1010	10 nov.
1811	351	976	19 nov.	1776	316	1011	10 nov.

Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ.			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
1775		315	1012	10 nov.	1740		280	1047	1 nov.
1774		314	1013	10 nov.	1739		279	1048	1 nov.
1773	B	313	1014	9 nov.	1738		278	1049	1 nov.
1772		312	1015	9 nov.	1737	B	277	1050	31 oct.
1771		311	1016	9 nov.	1736		276	1051	31 oct.
1770		310	1017	9 nov.	1735		275	1052	31 oct.
1769	B	309	1018	8 nov.	1734		274	1053	31 oct.
1768		308	1019	8 nov.	1733	B	273	1054	30 oct.
1767		307	1020	8 nov.	1732		272	1055	30 oct.
1766		306	1021	8 nov.	1731		271	1056	30 oct.
1765	B	305	1022	7 nov.	1730		270	1057	30 oct.
1764		304	1023	7 nov.	1729	B	269	1058	29 oct.
1763		303	1024	7 nov.	1728		268	1059	29 oct.
1762		302	1025	7 nov.	1727		267	1060	29 oct.
1761	B	301	1026	6 nov.	1726		266	1061	29 oct.
1760		300	1027	6 nov.	1725	B	265	1062	28 oct.
1759		299	1028	6 nov.	1724		264	1063	28 oct.
1758		298	1029	6 nov.	1723		263	1064	28 oct.
1757	B	297	1030	5 nov.	1722		262	1065	28 oct.
1756		296	1031	5 nov.	1721	B	261	1066	27 oct.
1755		295	1032	5 nov.	1720		260	1067	27 oct.
1754		294	1033	5 nov.	1719		259	1068	27 oct.
1753	B	293	1034	4 nov.	1718		258	1069	27 oct.
1752		292	1035	4 nov.	1717	B	257	1070	26 oct.
1751		291	1036	4 nov.	1716		256	1071	26 oct.
1750		290	1037	4 nov.	1715		255	1072	26 oct.
1749	B	289	1038	3 nov.	1714		254	1073	26 oct.
1748		288	1039	3 nov.	1713	B	253	1074	25 oct.
1747		287	1040	3 nov.	1712		252	1075	25 oct.
1746		286	1041	3 nov.	1711		251	1076	25 oct.
1745	B	285	1042	2 nov.	1710		250	1077	25 oct.
1744		284	1043	2 nov.	1709	B	249	1078	24 oct.
1743		283	1044	2 nov.	1708		248	1079	24 oct.
1742		282	1045	2 nov.	1707		247	1080	24 oct.
1741	B	281	1046	1 nov.	1706		246	1081	24 oct.

Années avant Jésus-Christ			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant Jésus-Christ			Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
1705	B	245	1082	23 oct.	1670		210	1117	15 oct.
1704		244	1083	23 oct.	1669	B	209	1118	14 oct.
1703		243	1084	23 oct.	1668		208	1119	14 oct.
1702		242	1085	23 oct.	1667		207	1120	14 oct.
1701	B	241	1086	22 oct.	1666		206	1121	14 oct.
1700		240	1087	22 oct.	1665	B	205	1122	13 oct.
1699		239	1088	22 oct.	1664		204	1123	13 oct.
1698		238	1089	22 oct.	1663		203	1124	13 oct.
1697	B	237	1090	21 oct.	1662		202	1125	13 oct.
1696		236	1091	21 oct.	1661	B	201	1126	12 oct.
1695		235	1092	21 oct.	1660		200	1127	12 oct.
1694		234	1093	21 oct.	1659		199	1128	12 oct.
1693	B	233	1094	20 oct.	1658		198	1129	12 oct.
1692		232	1095	20 oct.	1657	B	197	1130	11 oct.
1691		231	1096	20 oct.	1656		196	1131	11 oct.
1690		230	1097	20 oct.	1655		195	1132	11 oct.
1689	B	229	1098	19 oct.	1654		194	1133	11 oct.
1688		228	1099	19 oct.	1653	B	193	1134	10 oct.
1687		227	1100	19 oct.	1652		192	1135	10 oct.
1686		226	1101	19 oct.	1651		191	1136	10 oct.
1685	B	225	1102	18 oct.	1650		190	1137	10 oct.
1684		224	1103	18 oct.	1649	B	189	1138	9 oct.
1683		223	1104	18 oct.	1648		188	1139	9 oct.
1682		222	1105	18 oct.	1647		187	1140	9 oct.
1681	B	221	1106	17 oct.	1646		186	1141	9 oct.
1680		220	1107	17 oct.	1645	B	185	1142	8 oct.
1679		219	1108	17 oct.	1644		184	1143	8 oct.
1678		218	1109	17 oct.	1643		183	1144	8 oct.
1677	B	217	1110	16 oct.	1642		182	1145	8 oct.
1676		216	1111	16 oct.	1641	B	181	1146	7 oct.
1675		215	1112	16 oct.	1640		180	1147	7 oct.
1674		214	1113	16 oct.	1639		179	1148	7 oct.
1673	B	213	1114	15 oct.	1638		178	1149	7 oct.
1672		212	1115	15 oct.	1637	B	177	1150	6 oct.
1671		211	1116	15 oct.	1636		176	1151	6 oct.

Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.	Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
1635	175	1152	6 oct.	1600	140	1187	27 sept.
1634	174	1153	6 oct.	1599	139	1188	27 sept.
1633 B	173	1154	5 oct.	1598	138	1189	27 sept.
1632	172	1155	5 oct.	1597 B	137	1190	26 sept.
1631	171	1156	5 oct.	1596	136	1191	26 sept.
1630	170	1157	5 oct.	1595	135	1192	26 sept.
1629 B	169	1158	4 oct.	1594	134	1193	26 sept.
1628	168	1159	4 oct.	1593 B	133	1194	25 sept.
1627	167	1160	4 oct.	1592	132	1195	25 sept.
1626	166	1161	4 oct.	1591	131	1196	25 sept.
1625 B	165	1162	3 oct.	1590	130	1197	25 sept.
1624	164	1163	3 oct.	1589 B	129	1198	24 sept.
1623	163	1164	3 oct.	1588	128	1199	24 sept.
1622	162	1165	3 oct.	1587	127	1200	24 sept.
1621 B	161	1166	2 oct.	1586	126	1201	24 sept.
1620	160	1167	2 oct.	1585 B	125	1202	23 sept.
1619	159	1168	2 oct.	1584	124	1203	23 sept.
1618	158	1169	2 oct.	1583	123	1204	23 sept.
1617 B	157	1170	1 oct.	1582	122	1205	23 sept.
1616	156	1171	1 oct.	1581 B	121	1206	22 sept.
1615	155	1172	1 oct.	1580	120	1207	22 sept.
1614	154	1173	1 oct.	1579	119	1208	22 sept.
1613 B	153	1174	30 sept.	1578	118	1209	22 sept.
1612	152	1175	30 sept.	1577 B	117	1210	21 sept.
1611	151	1176	30 sept.	1576	116	1211	21 sept.
1610	150	1177	30 sept.	1575	115	1212	21 sept.
1609 B	149	1178	29 sept.	1574	114	1213	21 sept.
1608	148	1179	29 sept.	1573 B	113	1214	20 sept.
1607	147	1180	29 sept.	1572	112	1215	20 sept.
1606	146	1181	29 sept.	1571	111	1216	20 sept.
1605 B	145	1182	28 sept.	1570	110	1217	20 sept.
1604	144	1183	28 sept.	1569 B	109	1218	19 sept.
1603	143	1184	28 sept.	1568	108	1219	19 sept.
1602	142	1185	28 sept.	1567	107	1220	19 sept.
1601 B	141	1186	27 sept.	1566	106	1221	19 sept.

Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.	Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.
1565 B	105	1222	18 sept.	1530	70	1257	10 sept.
1564	104	1223	18 sept.	1529 B	69	1258	9 sept.
1563	103	1224	18 sept.	1528	68	1259	9 sept.
1562	102	1225	18 sept.	1527	67	1260	9 sept.
1561 B	101	1226	17 sept.	1526	66	1261	9 sept.
1560	100	1227	17 sept.	1525 B	65	1262	8 sept.
1559	99	1228	17 sept.	1524	64	1263	8 sept.
1558	98	1229	17 sept.	1523	63	1264	8 sept.
1557 B	97	1230	16 sept.	1522	62	1265	8 sept.
1556	96	1231	16 sept.	1521 B	61	1266	7 sept.
1555	95	1232	16 sept.	1520	60	1267	7 sept.
1554	94	1233	16 sept.	1519	59	1268	7 sept.
1553 B	93	1234	15 sept.	1518	58	1269	7 sept.
1552	92	1235	15 sept.	1517 B	57	1270	6 sept.
1551	91	1236	15 sept.	1516	56	1271	6 sept.
1550	90	1237	15 sept.	1515	55	1272	6 sept.
1549 B	89	1238	14 sept.	1514	54	1273	6 sept.
1548	88	1239	14 sept.	1513 B	53	1274	5 sept.
1547	87	1240	14 sept.	1512	52	1275	5 sept.
1546	86	1241	14 sept.	1511	51	1276	5 sept.
1545 B	85	1242	13 sept.	1510	50	1277	5 sept.
1544	84	1243	13 sept.	1509 B	49	1278	4 sept.
1543	83	1244	13 sept.	1508	48	1279	4 sept.
1542	82	1245	13 sept.	1507	47	1280	4 sept.
1541 B	81	1246	12 sept.	1506	46	1281	4 sept.
1540	80	1247	12 sept.	1505 B	45	1282	3 sept.
1539	79	1248	12 sept.	1504	44	1283	3 sept.
1538	78	1249	12 sept.	1503	43	1284	3 sept.
1537 B	77	1250	11 sept.	1502	42	1285	3 sept.
1536	76	1251	11 sept.	1501 B	41	1286	2 sept.
1535	75	1252	11 sept.	1500	40	1287	2 sept.
1534	74	1253	11 sept.	1499	39	1288	2 sept.
1533 B	73	1254	10 sept.	1498	38	1289	2 sept.
1532	72	1255	10 sept.	1497 B	37	1290	1 sept.
1531	71	1256	10 sept.	1496	36	1291	1 sept.

Années avant Jésus-Christ.		Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant J. C.	Ans de J. C.	Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
1495	35	1292	1 sept.	1460	1	1327	23 août.
1494	34	1293	1 sept.	1459	2	1328	23 août.
1493 B	33	1294	31 août.	1458	3	1329	23 août.
1492	32	1295	31 août.	1457 B	4	1330	22 août.
1491	31	1296	31 août.	1456	5	1331	22 août.
1490	30	1297	31 août.	1455	6	1332	22 août.
1489 B	29	1298	30 août.	1454	7	1333	22 août.
1488	28	1299	30 août.	1453 B	8	1334	21 août.
1487	27	1300	30 août.	1452	9	1335	21 août.
1486	26	1301	30 août.	1451	10	1336	21 août.
1485 B	25	1302	29 août.	1450	11	1337	21 août.
1484	24	1303	29 août.	1449 B	12	1338	20 août.
1483	23	1304	29 août.	1448	13	1339	20 août.
1482	22	1305	29 août.	1447	14	1340	20 août.
1481 B	21	1306	28 août.	1446	15	1341	20 août.
1480	20	1307	28 août.	1445 B	16	1342	19 août.
1479	19	1308	28 août.	1444	17	1343	19 août.
1478	18	1309	28 août.	1443	18	1344	19 août.
1477 B	17	1310	27 août.	1442	19	1345	19 août.
1476	16	1311	27 août.	1441 B	20	1346	18 août.
1475	15	1312	27 août.	1440	21	1347	18 août.
1474	14	1313	27 août.	1439	22	1348	18 août.
1473 B	13	1314	26 août.	1438	23	1349	18 août.
1472	12	1315	26 août.	1437 B	24	1350	17 août.
1471	11	1316	26 août.	1436	25	1351	17 août.
1470	10	1317	26 août.	1435	26	1352	17 août.
1469 B	9	1318	25 août.	1434	27	1353	17 août.
1468	8	1319	25 août.	1433 B	28	1354	16 août.
1467	7	1320	25 août.	1432	29	1355	16 août.
1466	6	1321	25 août.	1431	30	1356	16 août.
1465 B	5	1322	24 août.	1430	31	1357	16 août.
1464	4	1323	24 août.	1429 B	32	1358	15 août.
1463	3	1324	24 août.	1428	33	1359	15 août.
1462	2	1325	24 août.	1427	34	1360	15 août.
1461 B	1	1326	23 août.	1426	35	1361	15 août.

Années avant J. C.	Ans de J. C.	Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne	Années avant J. C.	Ans de J. C.	Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne
1425 B	36	1362	14 août.	1390	71	1397	6 août.
1424	37	1363	14 août.	1389 B	72	1398	5 août.
1423	38	1364	14 août.	1388	73	1399	5 août.
1422	39	1365	14 août.	1387	74	1400	5 août.
1421 B	40	1366	13 août.	1386	75	1401	5 août.
1420	41	1367	13 août.	1385 B	76	1402	4 août.
1419	42	1368	13 août.	1384	77	1403	4 août.
1418	43	1369	13 août.	1383	78	1404	4 août.
1417 B	44	1370	12 août.	1382	79	1405	4 août.
1416	45	1371	12 août.	1381 B	80	1406	3 août.
1415	46	1372	12 août.	1380	81	1407	3 août.
1414	47	1373	12 août.	1379	82	1408	3 août.
1413 B	48	1374	11 août.	1378	83	1409	3 août.
1412	49	1375	11 août.	1377 B	84	1410	2 août.
1411	50	1376	11 août.	1376	85	1411	2 août.
1410	51	1377	11 août.	1375	86	1412	2 août.
1409 B	52	1378	10 août.	1374	87	1413	2 août.
1408	53	1379	10 août.	1373 B	88	1414	1 août.
1407	54	1380	10 août.	1372	89	1415	1 août.
1406	55	1381	10 août.	1371	90	1416	1 août.
1405 B	56	1382	9 août.	1370	91	1417	1 août.
1404	57	1383	9 août.	1369 B	92	1418	31 juill.
1403	58	1384	9 août.	1368	93	1419	31 juill.
1402	59	1385	9 août.	1367	94	1420	31 juill.
1401 B	60	1386	8 août.	1366	95	1421	31 juill.
1400	61	1387	8 août.	1365 B	96	1422	30 juill.
1399	62	1388	8 août.	1364	97	1423	30 juill.
1398	63	1389	8 août.	1363	98	1424	30 juill.
1397 B	64	1390	7 août.	1362	99	1425	30 juill.
1396	65	1391	7 août.	1361 B	100	1426	29 juill.
1395	66	1392	7 août.	1360	101	1427	29 juill.
1394	67	1393	7 août.	1359	102	1428	29 juill.
1393 B	68	1394	6 août.	1358	103	1429	29 juill.
1392	69	1395	6 août.	1357 B	104	1430	28 juill.
1391	70	1396	6 août.	1356	105	1431	28 juill.

Années avant J. C.	Ans de J. C.	Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.	Années avant J. C.	Ans de J. C.	Cycle sothiaque, ou caniculaire.	Jours de l'année julienne où a commencé l'année égyptienne.
1355	106	1432	28 juill.	1340	121	1447	24 juill.
1354	107	1433	28 juill.	1339	122	1448	24 juill.
1353 B	108	1434	27 juill.	1338	123	1449	24 juill.
1352	109	1435	27 juill.	1337 B	124	1450	23 juill.
1351	110	1436	27 juill.	1336	125	1451	23 juill.
1350	111	1437	27 juill.	1335	126	1452	23 juill.
1349 B	112	1438	26 juill.	1334	127	1453	23 juill.
1348	113	1439	26 juill.	1333 B	128	1454	22 juill.
1347	114	1440	26 juill.	1332	129	1455	22 juill.
1346	115	1441	26 juill.	1331	130	1456	22 juill.
1345 B	116	1442	25 juill.	1330	131	1457	22 juill.
1344	117	1443	25 juill.	1329 B	132	1458	21 juill.
1343	118	1444	25 juill.	1328	133	1459	21 juill.
1342	119	1445	25 juill.	1327	134	1460	21 juill.
1341 B	120	1446	24 juill.	1326	135	1461	21 juill.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS D'EGYPTE.



Nota. Les chiffres mis en parenthèses, dans le courant du discours, sont les années avant Jésus-Christ.

L'ÉGYPTE, la dernière province et la plus septentrionale de l'Afrique, traversée du sud au nord dans toute sa longueur, qui est d'environ deux cents lieues, par le Nil, le seul fleuve qui l'arrose, bornée à l'orient par la Troglodite ou l'isthme de Suez et la mer Rouge, et à l'occident par la Libye, porte le nom de Cham dans l'Ecriture (*Psal.* 104 et 105) et s'appelle encore aujourd'hui dans le pays la terre de Chemia. Ce fut Mesraïm, appelé aussi Menès, fils de Cham, qui s'y établit le premier avec sa famille, après la dispersion de la postérité de Noé. L'Egypte se divise en trois parties, la haute, qui commence aux cataractes du Nil, et se termine à l'extrémité de la Thébaïde (1); la moyenne,

(1) Thèbes, capitale de la Thébaïde ou Egypte méridionale, et la plus grande ville de l'univers, était si peuplée, suivant Homère, que par chacune des cent portes qu'elle comprenait, elle pouvait faire sortir dix mille combattans, ce qui porterait sa population à cinq ou six millions d'habitants. Sa surface, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Derah, était d'environ deux millions neuf cent quatre-vingt-dix-sept mille toises carrées. Celle de Paris en contient, selon M. de Lisle, quatre millions dix mille trois cent trente-sept, d'où il résulte que Thèbes ne faisait pas, à beaucoup près, les trois quarts de Paris, où l'on ne compte néanmoins que six cent cinquante mille habitans (Goguet., t. 2, p. 338.) Diodore nous apprend que c'est aux environs de Thèbes qu'avaient été élevés ces tombeaux célèbres des rois d'Egypte dont rien n'égalait la magnificence.

qui aboutit de là au Delta, c'est-à-dire à l'endroit où le Nil commence à se diviser en plusieurs bras pour aller se jeter par diverses embouchures dans la Méditerranée, et l'inférieure, qui est tout l'espace renfermé dans le Delta avec les terres adjacentes; savoir, à l'orient, l'Augustamnique; ainsi nommée par les Romains après la conquête qu'Auguste fit de l'Egypte sur la reine Cléopâtre, et à l'occident, la Maréotide, dont la capitale était Alexandrie et la Libye.

C'est aux inondations du Nil que l'Egypte doit sa fertilité. Chaque année ses eaux commencent à s'élever au solstice d'été; leur accroissement dure jusque vers l'équinoxe d'automne, et leur décroissement jusque vers le solstice d'hiver. Lorsque la plaine en est couverte, les villes et les villages ne communiquant plus entre eux que par des chaussées, semblent autant d'îles au milieu d'une mer. Seize coudées de hauteur dans les débordemens de ce fleuve au-dessus du Delta, déterminent la fécondité du sol. Une plus grande ou une moindre élévation décide également de la stérilité.

De tous les peuples, les Egyptiens paraissent avoir été les premiers qui aient cultivé les sciences. Le débordement annuel du Nil dont les eaux couvrent la plaine pendant l'espace d'environ six mois, les mit dans la nécessité de s'adonner à la géométrie pour reconnaître les terres qui appartenaient à chaque particulier. La pureté et la sérénité du ciel presque toujours dégagé de nuages, les invitait à cultiver l'astronomie. Ces deux sciences en amenèrent d'autres qu'elles entraînaient avec elles, et firent regarder les Egyptiens comme la nation la plus éclairée de l'Univers. L'Ecriture elle-même rend témoignage à Moïse, en disant qu'il était versé dans toute la sagesse des Egyptiens (*Act.*, c. 7.) Ce fut parmi eux que les savans de la Grèce allèrent puiser les connaissances de la philosophie. Les Egyptiens ne cultivaient pas avec moins de succès les arts que les sciences proprement dites. Sans avoir aucun modèle sous les yeux, ils ont porté l'architecture à un degré de perfection qui étonne. On ne cessera d'admirer ces masses énormes, connues sous le nom de pyramides, que leurs rois firent élever pour y déposer leurs dépouilles mortelles; monumens de leur orgueil et en même tems de la persuasion où ils étaient qu'il y a dans l'homme un principe, un être qui survit au corps. Les palais qu'ils habitaient en ce monde, étaient appelés, dit le grand Bossuet, des hôtelleries où l'on n'était qu'en passant, et pendant une vie trop courte, pour terminer nos desseins,

qui
con
par
rieu
ter
nor
de
réo
C
Cha
d'ét
ton
Lo
ne
sem
de
De
ou
I
les
ann
l'es
s'ad
app
du
cul
tre
Eg
cri
éta
fut
cor
pas
dit
l'ai
ces
de
leu
mê
l'h
lais
gra
et

Mais convaincus de l'immortalité de l'âme, ajoute-t-il, ils envisageaient les tombeaux comme la véritable demeure que nous devions habiter pour des siècles infinis. Ces sortes d'ouvrages, que nul autre peuple ne s'est avisé d'imiter, se rencontraient dans les différentes parties de l'Egypte; mais ils n'égalaient point, à beaucoup près en nombre, les obélisques dont l'Egypte était pour ainsi dire parsemée. C'étaient de grandes colonnes toutes d'une pierre, tantôt rondes, tantôt carrées, que les princes faisaient placer dans les villes pour éterniser la mémoire de leurs hauts faits. Parlons aussi du fameux labyrinthe. « J'ai vu ce bâtiment, dit Hérodote, » l. II, et je l'ai trouvé au-dessus de toute expression. Tous » les ouvrages, tous les édifices des Grecs ne peuvent lui » être comparés ni du côté du travail ni du côté de la dé» pense; ils lui sont de beaucoup inférieurs. Les temples » d'Ephèse et de Samos méritent sans doute d'être admirés; » mais les pyramides sont au-dessus de tout ce qu'on peut » en dire, et chacune en particulier peut entrer en parallèle » avec plusieurs des plus grands édifices de la Grèce. Le » labyrinthe l'emporte même sur les pyramides. Il est com» posé de douze cours couvertes, dont les portes sont à » l'opposite l'une de l'autre, six au nord, six au sud, toutes » contiguës; une même enceinte de murailles qui règne » en dehors les renferme; les appartemens en sont doubles; » il y en a quinze cents sous terre, quinze cents au-dessus, » trois mille en tout..... On ne peut se lasser d'admirer la » variété des issues des différens corps-de-logis et des dé» tours par lesquels on se rend aux cours, après avoir passé » par une multitude de chambres qui aboutissent à des por» tiques. Ceux-ci conduisent à d'autres corps-de-logis dont » il faut traverser les chambres pour entrer dans d'autres. » Le toit de toutes ces pièces est de pierre, ainsi que les » murs qui sont partout décorés de figures en bas-relief. » Autour de chaque cour règne une colonnade de pierres » blanches parfaitement jointes ensemble. A l'angle où finit » le labyrinthe, s'élève une pyramide de quarante orgyes, » sur laquelle on a sculpté en grand nombre des figures » d'animaux. » (*Trad. de M. Larcher.*) Telle était l'habileté des Egyptiens dans les sciences et les arts. Cette nation toutefois qui semblait éclipser toutes les autres par ses lumières, tomba dans les erreurs les plus grossières et les plus opposées à la saine raison. Non contente de diviniser ceux de ses rois

qui s'étaient les plus distingués, elle prostitua son culte aux plus vils animaux et même aux légumes de ses jardins.

Il n'est point d'histoire chronologique dans l'antiquité plus difficile à débrouiller que celle de l'Egypte. Des dieux, ensuite des demi-dieux, puis des hommes mortels régnèrent dans ce pays l'espace de trente-six mille cinq cent vingt-cinq ans jusqu'au troisième siècle avant Jésus-Christ, si l'on en croit l'historien Manéthon, qui vivait à cette époque.

MENÈS, suivant Diodore de Sicile, qui le compte pour le premier roi d'Egypte, vivait mille quatre cent quatre-vingt-quatorze ans avant Jésus-Christ. Mais pour avoir une suite non interrompue de ses successeurs, il faut descendre jusqu'à MOERIS, à qui l'Egypte fut redevable du fameux lac qui porte son nom, creusé de main d'homme dans l'Heptanomis, et différent par conséquent du lac de même nom dont parlent Strabon et Ptolémée qui le donnent pour l'ouvrage de la nature (d'Anville, *Géogr. anc.*, p 195). Plusieurs monumens ont illustré son règne. « Il bâtit, dit Hérodote, » l. II, le vestibule du temple de Vulcain, qui regarde le » nord, creusa le lac qui porte son nom, et y fit élever des pyramides. » M. Larcher met la mort de Mœris à l'an 3358 de la période julienne (1356 avant J.-C.)

1356. SÉSOSTRIS est donné par Hérodote pour le successeur immédiat de Mœris. Ce fut le plus grand conquérant que la terre eût eu jusqu'alors. « Il fut le premier, dit cet his- » torien, l. II, d'après les prêtres qu'il interrogea, qui, » étant parti du golfe Arabique avec des vaisseaux longs, » subjugua les peuples qui habitaient les bords de la mer » Erythrée : il fit voile encore plus loin, jusqu'à une mer » qui n'était plus navigable à cause des bas fonds. Quand il » rencontrait des nations courageuses et jalouses de leur » liberté, il érigeait dans le pays des colonnes sur lesquelles » il faisait graver une inscription qui indiquait son nom, » celui de sa patrie, et qu'il avait vaincu ces peuples par » la force de ses armes. En parcourant ainsi le continent, » il passa d'Asie en Europe, et subjugua les Scythes et les » Thraces..... Il retourna ensuite sur ses pas, quand il fut » arrivé sur les bords du Phare ; je ne puis assurer, pour- » suit Hérodote, s'il y laissa une partie de son armée pour » cultiver le pays, ou bien, si quelques-uns de ses soldats,

» ennuyés de la longueur de ces voyages, ne s'établirent
» point sur les bords de ce fleuve. »

» Sésostris I, revenant de sa grande expédition en Egypte, » dit Diodore de Sicile, l. 1, séjourna près de Peluse. » Tandis qu'il était en cet endroit, son frère lui tendit des » embûches dans un repas où il l'avait invité avec sa femme » et ses enfans. Lorsqu'ils se furent endormis après s'être » énivrés, il fit porter pendant la nuit, autour de la tente » du roi, une grande quantité de roseaux secs, auxquels il » fit mettre le feu. La flamme ayant paru tout-à-coup, les » gardes du roi, qui étaient pris de vin, ne lui donnèrent » que de faibles secours. Ce prince, levant les mains au » ciel et faisant des vœux aux dieux pour son salut et celui » de sa femme et de ses enfans, se sauva par les intervalles » de la flamme. » Sésostris, après un règne de quarante-quatre ans, mourut l'an 3402, de la période julienne, suivant le traducteur moderne d'Hérodote.

Ce prince avait divisé l'Egypte en trente-six nomes ou préfectures, à la tête desquelles il avait mis pareil nombre de ses officiers les plus expérimentés et les plus dignes de sa confiance. Leurs fonctions étaient de lever les deniers du prince et de régler toutes les affaires qui se présentaient dans l'étendue de leur département. Sésostris partagea encore, suivant Hérodote, tout le territoire de l'Egypte en autant de portions qu'il y avait d'habitans, à la charge de payer par an une certaine redevance. « De toutes les institu- » tions, dit M. Goguet, attribuées à Sésostris, la plus » remarquable, à mon avis, est la distribution qu'il fit de » tous ses sujets en différentes classes ou états. On comptait » en Egypte sept ordres différens qui tiraient leurs noms » de la profession que chaque ordre exerçait. Par cet éta- » blissement, les différentes professions de chaque membre » de l'état étaient séparées et distinguées les unes des autres. » Il n'était pas permis aux Egyptiens de s'adonner indiffé- » remment à la profession pour laquelle ils se sentaient le » plus de penchant. Les enfans étaient obligés d'embrasser » la profession de leurs pères. On punissait même grièvement » quiconque la quittait pour en embrasser une autre. » Les Egyptiens attribuaient à ce prince la plupart des » ordonnances concernant les troupes et la discipline des » armées. »

Si l'on en croit Hérodote, Sésostris rendit l'Egypte absolument impraticable aux chevaux, par la multiplicité des

canaux qu'il y fit creuser; mais ce sentiment est démenti par divers passages de l'Ecriture, qui attestent que sous les rois des Juifs, il y avait une quantité prodigieuse de chevaux en Egypte, et qu'ils étaient même alors très-estimés. (*Voy.* Reg. III, c. 10 vv. 28 29, *Paralip.* II, c. 12, v. 3. *Isaïe*, c. 36, v. 9. *Cantic. Cantic.* c. 1., v. 8.) Il vaut donc mieux dire, avec Diodore, que ce nombre prodigieux de canaux est postérieur au règne de Sésostris.

1312. **Pheron** ou **Pharaon**, surnommé **Sesostris II**, du nom de son père, fut son successeur suivant Hérodote. D'après le récit des prêtres égyptiens, cet historien raconte que ce prince perdit la vue par une espèce de miracle, et la recouvra six ans après, par un autre encore plus absurde. On évalue à dix-huit ans la durée de son règne, dont le terme arriva par conséquent l'an 3420 de la période julienne (1294 avant J.-C.)

1294. **Protée**, ainsi appelé par les Grecs, et **Cétos** par les Egyptiens, succéda immédiatement, suivant la chronologie d'Hérodote, à Phéron. La fable le donne pour un pasteur des troupeaux de Neptune, et lui attribue le pouvoir de se métamorphoser de toutes les manières qu'il lui plaisait, en bête, en ruisseau, etc. Son règne, fixé à cinquante ans par Hérodote, finit avec sa vie l'an 3470 de la période julienne (1244 avant J.-C.)

1244. **Rhampsinite**, appelé **Ramphis** par Diodore de Sicile, succéda, suivant Manéthon, à Protée. « Il fit beaucoup » de mal à ses sujets par son avarice et ses extorsions. Il amassa » en or et argent quatre cent mille talents, ce qui, à mille » écus le talent, comme on l'évalue ordinairement, fait » un milliard deux cent millions, somme incroyable, » dit M. Larcher. « Pour mettre ces richesses en sûreté, » dit Hérodote, l. II, il fit élever un édifice en pierres, » dont les murs étaient hors de l'enceinte du palais. L'ar- » chitecte qui avait de mauvais desseins, arrangea une des » pierres avec tant d'art, que deux hommes ou même » un seul, pouvaient facilement l'ôter. L'édifice achevé, » Rhampsinite y fit porter ses richesses. Quelque tems » après, l'architecte sentant approcher sa fin, manda ses » fils, il en avait deux : il leur dit, qu'en faisant le bâtiment » où étaient les trésors du roi, il avait usé d'artifice afin

» de pourvoir à leurs besoins, et de leur procurer le moyen
» de vivre dans l'abondance ; il leur expliqua clairement
» la manière de tirer la pierre, ses dimensions et ses
» bornes ; enfin il ajouta que, s'ils observaient exactement
» ce qu'il leur avait dit, ils se verraient les dispensateurs
» de l'argent du roi. L'architecte mort, ses fils se mirent
» bientôt après à l'ouvrage. Ils allèrent de nuit au palais,
» trouvèrent la pierre désignée, l'ôtèrent facilement et
» emportèrent de grosses sommes. Le roi étant un jour
» entré dans son trésor, fut fort étonné en visitant les
» vases où était son argent, de les trouver considérable-
» ment diminués : il ne savait qui en accuser, parce que
« les sceaux étaient entiers et que tout était bien fermé.
» Y étant revenu deux ou trois fois, et s'étant toujours
» aperçu que l'argent diminuait (car les voleurs ne ces-
» saient point de piller), il fit faire des piéges qu'on plaça
» par ses ordres autour des vases où étaient ses trésors. Les
» voleurs vinrent, comme auparavant : un d'entre eux va
» droit au vase, donne dans le piége et s'y prend. Dès qu'il
» vit où il en était réduit, il appela son frère, lui dit
» l'état où il se trouvait, le conjurant d'entrer au plus vîte
» et de lui couper la tête, de crainte qu'on ne le reconnût
» et qu'il ne fut la cause de sa perte. Celui-ci voyant qu'il
» avait raison, obéit, remit la pierre et s'en retourna chez
» lui avec la tête de son frère. A peine le roi fut-il entré,
» qu'il fut frappé d'étonnement à la vue du corps du voleur,
» sans tête, pris et arrêté dans le piége ; il ne le fut pas
» moins, en remarquant que l'édifice n'était point endom-
» magé, de n'apercevoir ni entrée, ni sortie. Dans cet
» embarras, voici le parti qu'il prit : il fit pendre sur la
» muraille le cadavre, et plaça des gardes auprès, avec
» ordre de lui amener celui qu'ils verraient pleurer à ce
» spectacle, ou en être touché de commisération. La mère
» du voleur, indignée de ce traitement, s'adressant au fils
» qui lui restait, lui enjoignit de mettre tout en œuvre
» pour détacher le corps de son frère, et de le lui apporter,
» le menaçant, s'il négligeait de lui donner cette satisfac-
» tion, d'aller elle-même le dénoncer au roi. Ce jeune
» homme ne pouvant fléchir sa mère, quelque chose qu'il
» pût lui dire, et craignant l'effet de ses menaces, imagina
» cet artifice. Il chargea sur des ânes quelques outres rem-
» plies de vin, les chassa devant lui, et lorsqu'il fut près
» de ceux qui gardaient le corps de son frère, il délia le

» col de deux ou trois de ces outres. Le vin s'étant mis
» aussitôt à couler, il se frappa la tête, en jetant de grands
» cris, comme un homme au désespoir, et qui ne savait
» auquel de ces ânes il devait aller le premier. Les gardes
» voyant le vin couler en abondance, accoururent pour le
» recueillir, comptant que c'était autant de gagné pour
» eux. Le jeune homme, feignant d'être en colère, leur
» dit beaucoup d'injures. Mais comme ils cherchaient à le
» consoler, il cessa ses emportements, et faisant semblant
» de s'appaiser, il détourne ses ânes du chemin, et se met
» en devoir de refermer ses outres. Ils s'entretint ensuite
» avec les gardes...., et leur donna une de ses outres. Ils
» s'assirent dans le lieu où ils se trouvaient, et ne pensant
» plus qu'à boire, ils pressèrent le jeune homme de rester
» et de leur tenir compagnie. Il se laissa persuader et de-
» meura avec eux...., et leur donna encore une outre. »
Hérodote ajoute que, lorsqu'il vit les gardes enivrés et vaincus par le sommeil, il détacha le corps de son frère, le chargea sur un de ses ânes, et retourna chez lui après avoir exécuté les ordres de sa mère. « Le roi, continue
» Hérodote, informé de ce qui s'était passé...., conçut,
» pour cet homme, une si grande admiration, qu'il lui
» donna sa fille en mariage. »

On attribue aussi, suivant le même auteur, à Rhampsinite, le vestibule du temple de Vulcain, à Memphis, que différents rois ornèrent à l'envie l'un de l'autre. Son règne, suivant Manéhton, fut de soixante-six ans, et finit, par conséquent, l'an de la période julienne 3536. (1178 avant J.-C.)

1178. Cheops monta sur le trône après Rhampsinite.
» Jusqu'à celui-ci, dirent les prêtres à Hérodote, on avait
» vu fleurir la justice et régner l'abondance dans toute
» l'Egypte. Mais il n'y eut point de méchanceté où ne se
» porta Cheops, son successeur. Il ferma d'abord tous les
» temples et interdit les sacrifices aux Egyptiens : il les
» fit, après cela, travailler tous pour lui. Les uns furent
» occupés à fouiller les carrières de la montagne d'Arabie,
» traîner de là jusqu'au Nil les pierres qu'on en tirait, et
» à porter ces pierres sur les bateaux de l'autre côté du
» fleuve; d'autres les recevaient et les traînaient jusqu'à la
» montagne de Libye. On employait, tous les trois mois,
» cent mille hommes à ce travail. Quant au tems pendant
» lequel le peuple fut ainsi tourmenté, on passa dix années

» à construire la chausée par où on devait traîner les pierres. » Cette chaussée est un ouvrage qui n'est guère moins » considérable, à mon avis, que la pyramide même ; car » elle a cinq stades de long (428 toises environ) sur dix » orgyes (51 pieds 3 pouces) de large, et huit orgyes (41 » pieds) de haut dans sa plus grande hauteur ; elle est de » pierres polies et ornées de figures d'animaux. Il se passa » dix années à cette chaussée, sans compter le tems qu'on » employa aux ouvrages de la colline sur laquelle sont » élevées les pyramides, et aux édifices souterrains qu'il » fit faire pour lui servir de sépulture, dans une île for- » mée par les eaux du Nil, qu'il y introduisit par un ca- » nal. La pyramide même coûta vingt années de travail : » elle est quarrée ; chacune de ses faces a huit plethres » (800 pieds) de large, sur autant de hauteur ; elle est » en grande partie de pierres polies, parfaitement bien » jointes ensemble, et dont il n'y en a pas une qui ait » moins de trente pieds. Cette pyramide fut bâtie en forme » de degrés. Quand on eut commencé à la construire de » cette manière, on éleva de même les autres pierres, et » à l'aide de machines faites de courtes pièces de bois, on » les monta sur le premier rang d'assises. Quand une » pierre y était parvenue, on la mettait dans une autre » machine qui était sur cette première assise.... Peut-être » aussi n'avaient-ils qu'une seule et même machine facile à » transporter d'une assise à l'autre. » Le règne de Chéops fut de cinquante ans et finit l'an de la période julienne 3586. (1128 avant Jésus-Christ.)

1128. **Chéphren** ou **Chabriem**, frère de Cheops et son successeur, régna cinquante-six ans. « Ainsi, dit Hérodote, » les Egyptiens furent accablés cent six ans de toutes sortes » de maux, et pendant tout ce tems, les temples restèrent » fermés. (1072 avant J.-C.) » L'an 3642 de la période julienne doit être l'époque de la mort de Chéphren.

1072. **Mycerinus**, fils de Chéops, étant monté sur le trône d'Egypte après la mort de Chéphren, fit respirer les Egyptiens excédés par les vexations qu'ils avaient essuyées sous les deux règnes précédents. Il mérita leur affection par la sagesse de son gouvernement. Il fit rouvrir les temples et rendre à ses sujets la liberté d'offrir des sacrifices et de vaquer à leurs affaires. La mort lui ayant ravi sa fille unique, il fut

extrêmement affligé de cette perte, et pour soulager sa douleur, il fit enfermer le corps de la princesse dans une genisse de bois doré, qu'Hérodote (l. II) dit avoir vue exposée aux regards de tout le monde, dans la ville de Saïs. Quelque tems après, l'oracle de la ville de Buto, lui annonça qu'il n'avait plus que six ans à vivre. Après s'être inutilement plaint de cet arrêt, il prit le parti de passer ses jours dans les festins et les autres plaisirs des sens. La mort arriva dans le tems qui lui avait été prédit : vingtième année de son règne. Il laissa en mourant, l'an de la période julienne 3662 (1052 avant J. C.) une pyramide quarrée, en pierres d'Ethiopie jusqu'à la moitié de sa hauteur, mais plus petite de vingt pieds, que celle de son père.

1052. ASYCHIS, successeur de Mycerinus, fit bâtir dans le temple de Vulcain, le vestibule qui était à l'orient. C'est, dit Hérodote, le plus grand et le plus magnifique. Ce prince voulant surpasser tous les rois qui avaient régné en Egypte avant lui, laissa, de plus, pour monument une pyramide de briques, dont l'inscription marquait qu'elle était en tout au-dessus des autres pyramides, comme Jupiter l'est au-dessus de tous les autres dieux. Sa mort se rapporte à l'an 3702 de la période julienne (1012 avant J. C.)

1012. ANYSIS fut placé dans un âge tendre sur le trône d'Egypte, après la mort d'Asychis. Un roi d'Ethiopie se prévalut de son extrême jeunesse, pour lui enlever le trône dans la deuxième année de son règne. Anysis s'étant sauvé dans l'île d'Elbo, que l'opinion la plus vraisemblable met dans la basse-Egypte, y passa cinquante ans, pendant lesquels l'usurpateur gouverna l'Egypte avec beaucoup de sagesse, et tant d'humanité, qu'il ne fit mourir aucun criminel. Il ne laissa pas cependant les coupables impunis; mais, selon la qualité du crime, il les condamnait chacun, dit Hérodote, à travailler aux levées et aux chaussées près de la ville où il était né. » Par ce moyen l'assiette des villes devint encore plus haute » qu'elle ne l'était auparavant : elles avaient été déjà re- » haussées sous le règne de Sésostris, par ceux qui avaient » creusé les canaux; mais elles le furent beaucoup plus sous » la domination de l'éthiopien. » Comme elle devait expirer au bout de cinquante ans, suivant l'oracle qu'il avait consulté, il prit, ce tems expiré, le parti de quitter l'Egypte. Anysis, informé de sa retraite, sortit des marais, où il s'était ren-

fermé, revint dans ses états et les gouverna encore sept ans, au bout desquels il mourut paisiblement l'an de la période julienne 3760. (954.)

763. Après la mort d'Anysis il y eut un intervalle de deux cent quarante-un ans, pendant lequel SABACOS, roi d'Ethiopie fit la conquête de l'Egypte et la gouverna cinquante ans.

713. SÉTHOS, prêtre de Vulcain, devint le successeur d'Anysis. Ennemi, par caractère ou par caprice, de l'ordre militaire, il le traita avec mépris, comme s'il n'eût dû jamais en avoir besoin. Les rois ses prédécesseurs avaient accordé par distinction à chaque soldat douze arures de terre, estimées chacune, suivant M. d'Anville, à vingt toises, dix pieds et dix pouces en quarré. Séthos ayant supprimé cette gratification, se trouva fort embarrassé, lorsque Sennacherib, roi d'Assyrie vint attaquer l'Egypte, avec une armée nombreuse. Les gens de guerre ne voulant point marcher au secours de la patrie, Séthos prit avec lui tous les gens de bonne volonté, se mit à leur tête, et alla camper à Péluse, qui est la clé de l'Egypte. Cette armée n'était composée que de marchands, d'artisans et de gens de la lie du peuple: aucun homme de guerre ne l'accompagna. Hérodote dit que ces troupes étant arrivées à Péluse, une multitude prodigieuse de rats de campagne se répandit la nuit dans le camp de l'ennemi, rongea les carquois, les arcs et les courroies qui servaient à manier les boucliers, de sorte que le lendemain les Assyriens étant sans armes, la plupart périrent dans la fuite. Il y a bien de l'apparence que cet événement n'est autre chose que la perte de cent quatre-vingt-cinq mille hommes, qu'essuya Sennacherib, par la main de l'ange exterminateur, devant Jérusalem, dont il se disposait à faire le siége. Mais il est si peu vraisemblable que le roi d'Assyrie, après avoir assiégé Péluse, ait été contraint de prendre la fuite, qu'on voit par Isaïe (ch. XX), qu'il employa trois années à faire la conquête de l'Egypte, d'où il emmena un très-grand nombre de prisonniers.

707. Sennacherib ayant été tué par deux de ses fils, l'an 4007 de la période julienne, Séthos recouvre ses états, dont ce prince l'avait dépouillé. Depuis ce tems il vécut en paix. Sa mort arriva dans la quarantième année de son règne, 4041 de la période julienne. (673.)

Douze rois qui lui succédèrent à la fois, partagèrent l'Egypte en douze départemens, et pour affermir l'union entre eux, ils la cimentèrent par des mariages. Cependant cette espèce d'anarchie ne dura que douze ans. Ces douze princes se trouvant rassemblés pour un sacrifice, il arriva que le prêtre n'eut qu'onze coupes à leur présenter. Psammetichus, le douzième d'entre eux, se servit de son casque d'airain pour boire. L'oracle ayant, dit-on, prédit que celui d'entre eux qui boirait dans l'airain, deviendrait seul roi, ils s'accordèrent entre eux à le proclamer souverain unique; mais ne voulant point dépendre absolument de lui, ils lui retranchèrent une partie de sa puissance, et bientôt après, le reléguèrent dans les marais. Cherchant à se venger, il consulta l'oracle de Latone à Buto, qui, dit-on, lui répondit qu'il serait vengé par des hommes d'airain sortis de la mer; ce qui se vérifia bientôt après. Car ayant appris que des hommes d'Ionie et de Carie, couverts de cuivre, avaient débarqué en Egypte, il les prit à son service, et avec leurs secours, il chassa les onze rois, ses rivaux. Par reconnaissance, il leur donna des habitations près du Nil, et ce furent eux qui les premiers enseignèrent les lettres grecques aux Egyptiens. Psammetichus, affermi sur son trône, après quinze années de traverses, entreprit des conquêtes, et voulut enlever aux Syriens la ville d'Asoth. Le siége qu'il en fit dura l'espace de vingt-neuf ans, suivant Hérodote. C'est le plus long siége dont l'histoire fasse mention. La place fut enfin obligée de se rendre. Le règne de ce prince fut de cinquante-quatre ans. Sa mort arriva l'an 4097 de la période julienne (617).

617. Nécos ou Néchao fut le successeur de Psammetichus, il signala son règne par une entreprise que nul autre prince, qu'un roi d'Egypte n'eût osé faire. Ce fut d'ouvrir un canal depuis la bouche Pelusique, jusqu'à la mer Rouge, et comme dans cet intervalle se rencontre le mont Casius, qui sépare l'Egypte de la Syrie, il fallait faire faire à ce canal plusieurs détours pour joindre les deux mers: cent vingt mille hommes, suivant Hérodote, périrent en le creusant. Ce prince fit discontinuer l'ouvrage, sur la réponse d'un oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour un étranger. Toutes ses pensées se tournèrent depuis du côté des expéditions militaires. Il fit construire des trirêmes sur la mer Méditerranée et sur la mer Rouge, et l'on voyait encore du tems d'Hérodote les chantiers où l'on y avait travaillé. S'étant mis en

marche pour faire la guerre à Nabopolassar, roi de Babylone, il fut rencontré dans la plaine de Mageddo, à trois lieues en deçà du Jourdain, par Josias, roi de Juda avec lequel il n'avait rien à démêler. Malgré les remontrances de ses officiers, Josias voulut en venir à une bataille avec le roi d'Egypte. Il y périt avec un grand nombre des siens. Nécos, après cette victoire, s'avança vers l'Assyrie, où il fit rapidement la conquête de Carchemis et d'autres places, après quoi, en retournant dans ses états, il prit Jérusalem, qu'Hérodote appelle Cadytis, et emmena Joachas, nouveau roi de Judée, prisonnier en Egypte. (*Voyez* les rois des Juifs). Son règne fut de seize ans, et finit l'an 4113 de la période julienne (601).

601. Psammis, fils de Nécos, fut son successeur. De son tems, suivant Hérodote, sur la grande réputation de sagesse que les Egyptiens s'étaient acquise, les Eléens envoyèrent chez eux des ambassadeurs, pour les consulter sur les lois qu'ils avaient établies pour les jeux olympiques. Les Egyptiens apprenant d'eux qu'ils admettaient parmi les arbitres du prix, des hommes de leur pays, les désaprouvèrent en cela, disant que leur jugement ne pouvait être exempt de partialité. Les Eléens ne les crurent pas, quoique leur réponse fût très-sage, et ils eurent lieu de s'en repentir. Le règne de Psammis ne fut que de six ans. Il mourut au retour d'une expédition qu'il avait faite en Ethiopie, l'an 4119 de la période julienne (595.)

595. Apriès ou Hophra, fils de Psammis, lui ayant succédé, jouit des plus grandes prospérités dans les premières nées de son règne, qui fut de vingt-cinq ans. L'une de ses premières expéditions fut contre le roi de Tyr (Ithobal II), qu'il défit dans un combat naval, près de Sidon. La fortune, après l'avoir favorisé dans d'autres entreprises, lui tourna enfin le dos. Une armée qu'il envoya contre Cyrène, aujourd'hui Curin dans la Lybie, y reçut un échec considérable, qui aliéna de lui les cœurs des Egyptiens. S'imaginant que de dessein prémédité, il les avait envoyés à une perte certaine, ils se révoltèrent contre lui. Amasis qu'il envoya pour les apaiser, trompa son attente. Tandis qu'il les exhortait à rentrer dans leur devoir, suivant Hérodote, ou tandis qu'il les engageait à persister dans leur rebellion, selon Diodore de Sicile, un Egyptien qui l'accompagnait par derrière,

lui couvrit la tête d'un casque, qui était la marque de la royauté, en lui disant que c'était pour le mettre en possession de la couronne; quoi qu'il en soit, Amasis montra bientôt que cela ne s'était pas fait contre son gré; car les rebelles ne l'eurent pas plutôt proclamé roi, qu'il se prépara à marcher contre Apriès. Ce prince, sur cette nouvelle, dépêcha Patarbémis, l'un des plus distingués entre ceux qui lui étaient restés fidèles, avec ordre de lui amener Amasis en vie. Amasis ayant reçu avec mépris, à cheval, dans son camp cet envoyé, le chargea de dire à son maître qu'il irait incessamment le trouver en bonne compagnie. Apriès le voyant revenir sans Amasis, lui fit couper, dans un premier transport de colère, le nez et les oreilles, traitement dont les Egyptiens, qui tenaient encore pour ce prince, furent tellement indignés, qu'ils passèrent dans le camp de son rival. Réduit à ses troupes auxiliaires, il se met en marche avec elles contre Amasis, qu'il rencontre à Momemphis, sur le lac Mareïa. Dès que les deux armées sont en présence, le combat s'engage, et Apriès vaincu, tombe entre les mains d'Amasis qui voulait lui sauver la vie; mais il fut livré, sur leurs instantes demandes à ces rebelles, qui l'étranglèrent, l'an 4144 de la période julienne (570).

570. AMASIS, né à Siuph, dans le Nome-Saïte, après avoir renversé du trône Apriès, ne trouva point d'obstacle pour s'en emparer. Ayant fixé sa résidence dans sa patrie, pour jouir du magnifique palais que son prédécesseur y avait construit; il s'attira par là le mépris des Egyptiens qui lui reprochaient le contraste que faisait son nouvel état avec l'obscurité de sa naissance. Amasis, pour les convaincre de leur injustice à son égard, fit jeter en fonte une cuvette dont il se servait pour laver ses pieds, et en fit un simulacre auquel il donna le nom d'une nouvelle divinité. Voyant que les Egyptiens accouraient à cette idole pour lui offrir leurs vœux, il leur déclara quel avait été le premier usage qu'il en avait fait, et fit cesser ainsi les railleries dont ils l'avaient chargé. Mais pour mériter leur estime et leur respect, il se mit à retracer, dans sa conduite, les modèles que les rois d'Egypte les plus sages lui avaient laissés. Chaque jour il donnait audience à ses sujets, pour discuter des démêlés qu'ils avaient entre eux. Il fit plusieurs lois dont on ne rapporte qu'une seule. Ce fut celle qui ordonnait à chaque particulier, sous peine capitale, de venir déclarer devant le

monarque la profession d'où il tirait sa subsistance. Solon, le législateur d'Athènes, ayant quitté sa patrie pour voyager dans la vue de s'éclairer, commença par l'Egypte, et eut avec Amasis, sur la législation, des entretiens dont il profita pour établir dans sa patrie la loi dont on vient de parler. (Hérodote, l. II.) Les immenses trésors de ce monarque furent employés à des ouvrages propres à l'immortaliser. Le temple de Delphes ayant été fortuitement brûlé, Amasis donna mille talens d'alun, dit Hérodote, l. II, pour contribuer à sa reconstruction. Il fit bâtir à Saïs le portique du temple de Minerve; ouvrage, dit le même, digne d'admiration. Des statues colossales et des andro-sphinx en faisaient les principaux ornemens. On apporta aussi d'Eléphantine, par ses ordres, pour réparer le temple, un édifice d'une seule pierre, que deux mille hommes, tous bateliers, furent occupés pendant trois ans à transporter dans un espace de vingt journées de navigation. Amasis contracta amitié avec les Cyrénéens, et fit avec eux une ligue offensive et défensive. Il fut le premier qui subjugua l'île de Chypre, dont Apriès avait battu les habitans sur mer. Sur la fin de sa vie, Amasis qui s'était soumis volontairement au grand Cyrus, roi de Perse, après que ce prince eût fait la conquête de Sardes, se brouilla avec Cambyse, son fils et son successeur, à l'occasion suivante : Cambyse, par le conseil de Phanès, officier égyptien, qui, par mécontentement, s'était retiré en Perse, conseilla à ce prince de demander, pour épouse, au roi d'Egypte sa fille. Amasis, au lieu de lui envoyer sa propre fille, qu'il aimait tendrement, lui envoya celle d'Apriès, le seul rejeton qui restait de ce prince. Le roi de Perse instruit, par elle-même, de la fourberie d'Amasis, résolut de s'en venger. Mais tandis qu'il se préparaît à lui faire la guerre, Amasis, après un règne de quarante-quatre ans, mourut l'an de la période julienne 4188 (526). Il avait épousé LAODICE de Cyrène. « On dit, c'est Hérodote qui parle, que l'Egypte » ne fut jamais plus heureuse ni plus florisante que sous le » règne d'Amasis, soit par la fécondité que le fleuve lui » procura, soit par l'abondance des fruits que la terre fournit » à ses habitants, et qu'il y avait alors en ce pays vingt mille » villes, toutes bien peuplées ». (L. II, §. 177.)

526. **PSAMMENITE**, fils d'Amasis, en lui succédant, se vit exposé à la vengeance de Cambyse, qui était déjà en marche avec une armée considérable pour fondre sur l'Egypte. Le

roi de Perse, après avoir traversé, avec des fatigues incroyables, les déserts arides et brûlants de l'Arabie, arrive enfin en Egypte, et place son camp vis-à-vis de celui de l'armée ennemie. Les Grecs et les Cariens à la solde de Psammenite, indignés de ce que Phanès avait amené contre l'Egypte une armée d'étrangers, saisirent ses enfants qu'il y avait laissés, et les égorgèrent. Le combat ne tarda pas à s'engager, et les Egyptiens, après s'être vaillamment défendus, furent obligés de prendre la fuite. « J'ai vu sur le champ de bataille, dit Hérodote (l. III), une chose fort surprenante, » que les habitants de ce canton m'ont fait remarquer. Les » ossements de ceux qui périrent à cette journée, sont encore dispersés, mais séparément, de sorte que vous voyez » d'un côté ceux des Perses, et de l'autre ceux des Egyptiens » aux mêmes endroits où ils étaient dès le commencement. » Les têtes des Perses sont si tendres qu'on peut les percer » en les frappant seulement avec un caillou : celles des » Egyptiens sont au contraire si dures, qu'à peine on peut » les briser à coups de pierres. Ils m'en donnèrent la raison; » c'est que les Egyptiens, me dirent-ils, commençant, dès » leur bas âge, à se raser la tête, leur crâne se durcit par » ce moyen au soleil..... Les Perses, au contraire, ont le » crâne faible, parce que, dès leur plus tendre jeunesse, ils » vivent à l'ombre, et qu'ils ont toujours la tête couverte » d'une tiare ». Cambyse, après cette victoire, marcha contre Memphis, dont les habitants avaient mis en pièces ceux qui, de sa part, étaient venus les sommer de se rendre. Ayant emporté la place, où Psammenite et les principaux de son armée s'étaient retirés, il voulut exercer sa vengeance sur les vaincus, pour le droit des gens violé par eux dans le traitement des députés qu'il leur avait envoyés. Il exigea six têtes pour chacune de celles des personnes qu'ils avaient massacrées, et voulut que Psammenite fût témoin de cette exécution, dans laquelle étaient compris les fils et la fille de ce prince. Tandis que passaient devant ses yeux ces malheureuses victimes, il baissa les yeux sans en témoigner de l'émotion. Mais, le jour suivant, ayant aperçu un de ses favoris couvert de haillons, et mendiant son pain, il versa des torrents de larmes, et donna des témoignages les plus éclatants de douleur et de desespoir. Instruit et surpris des effets que ses vengeances avaient produits sur son captif, Cambyse lui fit demander la cause de ces différentes impressions. Psammenite répondit que les malheurs de sa maison

étaient trop grands pour qu'on pût les déplorer; mais que le triste sort d'un ami précipité de l'opulence, sur le retour de l'âge, dans l'indigence, lui laissait assez de liberté pour la déplorer. Cambyse trouva cette réponse sensée, et non-seulement fit grâce de la vie à Psammenite, mais lui accorda des revenus suffisants pour vivre avec aisance. Il n'eût tenu qu'à ce prince de passer tranquillement le reste de ses jours. Il n'eût fallu, pour cela, qu'oublier qu'il avait été roi. C'est à quoi la philosophie ne put l'amener. L'image de son premier état ne pouvant s'effacer de son esprit, il devint un sujet ingrat et remuant. Cambyse réprima les premiers troubles qu'il excita, en lui faisant avaler du sang de taureau, ce qui fut suivi d'une prompte mort. Telle fut la fin malheureuse de Psammenite, après six mois de règne.

Devenus maîtres de l'Egypte, les Perses firent main-basse sur tout les objets du culte de cette nation. Les temples furent souillés par des abominations, les prêtres ignominieusement fouettés, le bœuf Apis, après avoir été battu et traîné avec outrage, fut égorgé à la vue de ses adorateurs. Les Egyptiens dévorèrent ces outrages dans le silence. Mais sous le règne de Darius-Hystaspe, ils en vinrent à une révolte, qui ne fut réprimée que dans la seconde année de Xercès (484). S'étant révoltés de nouveau dans la troisième année d'Artaxercès-Longuemain (463), ils choisirent Inarus, roi de Lybie, pour remplir leur trône. Les Athéniens, appelés par les Egyptiens, et non moins ennemis qu'eux des Perses, étant venus à leur secours, les rendirent victorieux dans une grande bataille, où sur trois cents mille hommes dont était composée l'armée ennemie, cent mille restèrent sur le champ de bataille. Mais cet avantage et d'autres qu'Inarus, pendant le cours de trois années, remporta sur les Perses, furent contrebalancés par une grande défaite qu'il essuya, et dont l'issue fut la réduction de l'Egypte. Inarus, qui avait obtenu la promesse de la vie sauve en se rendant, fut conduit à Suse (458) par le général Mégabyse, son vainqueur, et mis en croix par une insigne mauvaise foi sur les instances réitérés d'Amestris, mère d'Artaxercès. Mais il eut un vengeur dans Amyrtée de Saïs, qui expulsa d'Egypte les Perses, et devint roi de tout le pays dans la dixième année du règne de Darius-Nothus (414). S'étant ligué ensuite avec les Arabes, il porta la guerre en Phénicie. Mais Darius étant venu à lui en personne, lui livra une bataille, dans laquelle

il périt, où du moins à laquelle il survécut très-peu de tems, après un règne de six ans. (*Diodor : Sicul.* liv. XIII.)

408. **Pausiris** égyptien de naissance, succéda, du consentement des Perses, au roi Psammenite. Mais ce ne fut qu'un fantôme de souverain, sous le nom duquel les Perses exercèrent toutes sortes de vexations. Son règne fut court, mais on ne sait pas précisément quel en fut le terme.

Psammitique II, successeur de Pausiris, et descendant de Psammitique I, n'est connu que par un trait d'ingratitude et d'inhumanité, qui donne une idée très-désavantageuse de son caractère. Tamus ayant quitté Memphis, sa patrie, pour aller chercher fortune en Perse, y était parvenu au grade d'amiral. Dans ce poste, il rendit plusieurs services importans à Psammitique. Honteux ensuite d'être à la solde des ennemis de sa nation, il résolut de retourner en Egypte, comptant d'y être accueilli avec distinction par un prince, sur la reconnaissance duquel il avait des droits si bien acquis. Mais Psammitique apprenant qu'il arrivait avec de grands trésors, le fit massacrer avec toute sa suite, et s'empara de ses richesses.

395. **Néphérée** étant monté sur le trône d'Egypte après la mort de Psammitique, y porta une grande haine contre les oppresseurs de sa patrie. S'étant ligué avec les Lacédémoniens pour faire la guerre aux Perses, il leur envoya cent vaisseaux chargés de blé. Mais ce convoi n'arriva point à sa destination. Dans le trajet, il fut intercepté par la flotte des Perses, qui était alors à l'ancre devant l'île de Rhodes.

389. **Achoris**, en succédant à Néphérée, hérita de son aversion pour les Perses. Il forma contre eux une ligue, dans laquelle entrèrent Evagoras, roi de Chypre, les Arabes, les Tyriens et les Barcéens de la Lybie. Evagoras, chef de la ligue, ayant reçu de lui quelques troupes, se vit attaqué par les Perses qui le défirent. Alors il revint trouver le roi d'Egypte, pour lui demander la réunion de toutes ses forces, dans une guerre où il avait à soutenir tous les efforts de la Perse. Achoris craignant d'exposer son pays à une descente funeste des Perses, en le dégarnissant, se contenta de lui fournir une certaine somme d'argent, qui ne se trouva point

proportionnée à ses besoins. Evagoras prit alors le parti de s'accommoder avec le roi de Perse (386). Le roi d'Égypte, abandonné par son allié, en acquit un autre dans la personne de Gaos, fils de Tamus, qui avait été lâchement assassiné par le roi Psammitique. Gaos, mécontent du service de la Perse, dont il commandait la flotte, le quitta pour se donner au roi d'Egypte, et entraîna dans son parti les Lacédémoniens. Mais quelque tems après, sa mort, qui fut le fruit d'un assassinat, délivra la Perse d'un ennemi redoutable. Les Egyptiens, privés de ce défenseur, eurent recours aux Athéniens, qui leur fournirent des troupes sous le commandement de Chabrias, auxquels ils substituèrent ensuite Iphicrate. Mais Achoris mourut (377) avant que les hostilités fussent commencées.

376. Psammuthis, fils d'Achoris, remplit le trône l'espace d'un an.

Néphérite ou Néphéro, successeur de Psammuthis, ne régna que quatre mois.

375. Nectanebys étant parvenu au trône d'Egypte après Néphérite, se vit attaqué, la seconde année de son règne, par les Perses, qui débutèrent par le siége de Péluse, et échouèrent devant cette place par la brave défense du roi qui s'était mis à la tête de ses troupes. La discorde s'étant mise parmis les chefs de l'armée ennemie, fit manquer le succès de toutes leurs autres entreprises. L'inondation périodique du Nil étant survenue, délivra l'Egypte de la frayeur que les Perses lui avaient inspirée, et les obligea de quitter le pays sans y avoir fait aucun progrès marqué. (*Diodor, Sicul.* liv. XV.) Nectanebys finit tranquillement ses jours l'an 4351 de la période julienne.

363. Tachos ayant succédé à Nectanebys, vit l'Egypte menacée d'une nouvelle attaque des Perses. Pour se mettre en état de défense, il eut recours aux Lacédémoniens, avec promesse de nommer général de son armée, le commandant des troupes qu'ils lui fourniraient. Agésilas, leur roi, qui lui amena le secours qu'il demandait, avait un mérite réel et rare, mais sans aucune des qualités extérieures propres à flatter les regards d'un monarque vivant dans le faste et le luxe. C'était un vieillard d'une figure très-commune, et accoutumé à la vie simple et frugale des Spartiates. Tachos,

sur ces apparences, le jugeant peu digne du poste qu'il lui avait promis, se contenta de le mettre à la tête de ses troupes auxiliaires, donna le commandement de sa flotte à Chabrias l'Athénien, et se réserva l'autorité suprême par mer et par terre. L'avis d'Agésilas était que Tachos n'étant pas encore bien affermi sur le trône, attendît l'ennemi dans son pays, pour contenir par sa présence les esprits disposés à la révolte. Tachos fit le contraire, en portant la guerre en Phénicie. Il arriva ce qu'Agésilas avait prévu. Pendant l'absence du roi, les Egyptiens s'étant soulevés, placèrent sur le trône Nectanebys, qu'Agésilas reconnut lui-même, pour se venger du mépris que Tachos lui avait marqué. Celui-ci s'étant sauvé à travers les déserts d'Arabie, alla se jeter entre les bras du roi de Perse.

Nectanebys II fut à peine sur le trône, qu'un mendésien, nommé Muthis, soutenu de cent mille hommes, entreprit de l'en faire descendre pour s'y placer lui-même. Il fallait, et c'était l'avis d'Agésilas, attaquer l'ennemi avant que ses troupes formassent un corps régulier et discipliné. Nectanebys se défiant du Spartiate, depuis qu'il avait abandonné Tachos, resta spectateur oisif du mouvement de son compétiteur. Il arriva ce qu'il aurait dû prévoir. Poursuivi par Muthis, il fut obligé d'aller se renfermer dans une de ses villes, que l'ennemi vient aussitôt investir. Mais avant que la circonvallation fût achevée, Nectanebys, par le conseil d'Agésilas, fait une sortie sur les assiégeans qu'il met en déroute. Devenu maître de la personne de son rival dans un autre combat, il reste paisible possesseur de l'Egypte.

Les Phéniciens et les Sidoniens s'étant révoltés contre les Perses, Nectanebys entre dans leur alliance (360), et les aide à s'affranchir du joug de leurs oppresseurs. Le roi de Perse, Darius-Ochus, cherche à se venger de l'Egypte; mais apprenant que les généraux qu'il y avait envoyés traînaient la guerre en longueur, il s'y transporte lui-même (350), à la tête de plus de trois cents mille hommes, qu'il divise en trois corps, sous les ordres de Lacharis le Thébain, de Nicostrate et de Mentor, le rhodien. Nectanebys n'ayant que cent mille hommes à lui opposer, se tint sur la défensive. Clinius de Cos, son général, veut arrêter Nicostrate, qui remontait le Nil avec une escadre. Après différentes escarmouches, on en vient à une bataille, où Clinius perd la vie avec la plupart de ses gens. Nectanebys quitte alors les

postes qu'il défendait, et se réfugie à Memphis. Les Perses trouvant les passages ouverts, répandent la consternation dans toute l'Égypte. Les gouverneurs des places s'empressent de venir faire leurs soumissions au vainqueur. Nectanebys se voyant par-là privé de son royaume, s'enfuit avec ses trésors en Ethiopie, d'où il ne revint point. C'est ainsi que s'accomplit la prophétie d'Ezéchiel (c. XXX, v. 13.) *Il n'y aura plus de prince en Egypte.*

Devenue province de la Perse, l'Egypte subsista dans cet état l'espace de dix-neuf ans, c'est-à-dire jusqu'à l'extinction de cette monarchie, dans la personne de Darius-Codomanus. Alors un transfuge macédonien, nommé Amyntas, qui avait passé au service de Darius, vint à bout, par adresse, de se rendre maître de Peluse. Ce succès l'enhardit à tenter la conquête de toute l'Egypte. Mais après une bataille qu'il gagna sur les Perses, s'étant laissé surprendre, il fut taillé en pièces avec son armée, près de Memphis. Sur ces entrefaites, Alexandre le Grand arrive de Gaza, dont il venait de faire la conquête, à Peluse, où le satrape Mazare lui fait hommage au nom de toute l'Egypte, et lui offre en même tems une somme de huit cents talents. Après avoir parcouru le Delta, il visite Memphis, regardée alors comme la métropole du pays. De là, il se rendit, en dix jours de marche, à travers des sables brûlans, au temple de Jupiter Ammon, situé à l'extrémité de l'Egypte méridionale. Tout le fruit qu'il remporta de ce périlleux voyage, se réduisit à l'honneur d'être reconnu fils de Jupiter, par les prêtres qui desservaient le temple, et cela à la honte d'Olympias, sa mère, qui en témoigna hautement son dépit. La forme de l'idole, à laquelle on avait donné une tête de bélier, était aussi ridicule que le culte qu'on lui rendait.

331. A son retour, Alexandre choisit un terrain de quatre-vingts stades, entre la Méditerranée et les palus Méotides, pour y bâtir une ville de son nom, afin de laisser en Egypte un monument durable de sa puissance. Ce fut lui-même qui en traça le plan, et qui désigna l'emplacement des temples et des autres édifices publics, dont Alexandrie devait être décorée. Avant de quitter l'Egypte, il pourvut à la sûreté de sa conquête, en la distribuant à différents gouverneurs, qui tous devaient ressortir directement à lui. Ces dispositions faites, il se remet en route pour aller compléter la ruine de la monarchie persane. Mais sept ans après l'avoir réunie à ses autres états, la mort l'enleva dans

la trente-troisième année de son âge (324 avant J.-C.) au milieu de sa plus grande prospérité. Ce prince n'ayant point laissé de postérité légitime, les chefs de son armée, après de vifs, longs et sanglants débats, partagèrent entre eux sa succession. (V. *les rois de Macédoine.*)

PTOLÉMÉE I SOTER.

PTOLÉMÉE I à qui l'Egypte échut pour son lot, était fils d'Arsinoë, que Philippe, père d'Alexandre, après l'avoir eue pour concubine, fit épouser à Lagus macédonien obscur. Mais la naissance de cet enfant ayant prévenu le terme qu'exigeait le mariage, Lagus ne voulut point d'abord s'en reconnaître le père. Bientôt, néanmoins, l'autorité de Philippe le contraignit d'accorder à ce fils équivoque la légitimité. Ptolémée, dès ses premières années, prouva qu'il la méritait. Aussitôt qu'il fut en âge de porter les armes, Alexandre le mit au nombre de ses gardes. Ayant ensuite accompagné ce prince à la conquête de la monarchie persane, il devint un de ses généraux, et se distingua dans toutes les rencontres par des actes de prudence et de valeur. Après la mort d'Alexandre, il ne se hâta point de prendre le titre de roi dans son département, et se contenta de celui de gouverneur jusqu'à ce que son autorité fut pleinement affermie en Egypte. Ce fut par lui que s'ouvrit la dynastie des Lagides, qui régnèrent dans ce pays l'espace de deux cent quatre-vingt-douze ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Cléopâtre; après quoi l'Egypte fut réduite par Auguste en province romaine.

322. Une des premières opérations de Ptolémée dans son gouvernement, fut de travailler à se procurer le corps d'Alexandre le Grand. Plusieurs gouverneurs se disputaient ce précieux dépôt, sur ce qu'un certain astrologue avait prédit que la terre où il serait placé, jouirait d'un bonheur parfait. Ptolémée ayant obtenu la préférence, fit transporter le corps, d'abord à Memphis, et ensuite dans la ville dont ce héros était le fondateur et à laquelle il avait donné son nom. Rien n'égala la pompe et la magnificence de ce convoi. Ptolémée fit bâtir dans Alexandrie un temple, et institua des jeux en l'honneur d'Alexandre.

La douceur avec laquelle Ptolémée exerça sa domination, engagea un grand nombre d'officiers à venir s'engager sous ses drapeaux. Ce fut en vain que Perdiccas, régent du

royaume de Macédoine, entreprit de le supplanter. Etant arrivé, dans ce dessein, avec une armée considérable en Egypte, il fut battu devant la forteresse nommée *la muraille du Chameau*. Delà, s'étant avancé jusqu'à Memphis, il fut massacré par ses troupes qu'il voulait contraindre à passer un bras du fleuve, à gué, pour entrer dans le Delta. Antipater, substitué à Perdiccas dans la régence, au refus de Ptolémée, usa de ménagement envers lui. Son intérêt l'exigeait; occupé, comme il l'était, à contenir les différents gouverneurs de l'Asie, divisés entre eux et prêts à se révolter. Ptolémée profita de ces troubles pour ajouter à son domaine la Phénicie et la basse Syrie, après avoir fait prisonnier Laomédon qui en avait le gouvernement. On a parlé ci-dessus du stratagême dont il usa pour se rendre maître de Jérusalem.

315. Seleucus, gouverneur de Babylone, poussé à bout par l'ambition cruelle d'Antigone, s'étant réfugié auprès de Ptolémée, son ami, en fut reçu avec l'accueil qu'il avait lieu d'espérer. S'étant tous deux ligués avec Cassandre, gouverneur de Macédoine et Lysimaque, gouverneur de Thrace, contre cet ennemi commun, ils firent leurs efforts pour arrêter ses progrès. Antigone, malgré l'armée formidable qu'ils lui opposèrent, se rendit maître, l'année suivante, des meilleurs postes de la Phénicie; il vint à bout de prendre aussi Tyr, après un siége de quinze mois, et de subjuguer, en moins de tems, les villes de Gaza et de Joppé. Ptolomée, cependant de son côté, réussit à rétablir Seleucus à Babylone, avec les troupes qu'il lui fournit.

312. Démétrius, fils d'Antigone, s'étant fortifié dans Gaza, Ptolémée vient l'y assiéger; dans une sortie que celui-ci fait, il le bat et l'oblige de fuir avec perte de grand nombre des siens. Le vainqueur lui envoie sans rançon, avec ses bagages, tous les prisonniers qu'il avait faits. Sa victoire le remit en possession de la Syrie et de la Phénicie; mais ce fut pour peu de tems. Démétrius, étant revenu avec de nouvelles forces, fait prisonniers un grand nombre d'Egyptiens, avec le général qui les commandait, et remporte un riche butin, ce qui le met en état de rendre à Ptolémée la générosité dont il avait usé à son égard. Antigone étant venu se joindre à son fils, ne tarde pas à faire rentrer la Phénicie, la Judée et la Célésyrie sous ses lois. Les chefs des deux partis en viennent enfin à un traité de paix, qui conserve à chacun ce qui lui était acquis par concession ou par droit

de conquête. Mais le flambeau de la discorde s'étant bientôt rallumé, consuma tous les restes de la famille d'Alexandre, qui furent tous égorgés. N'ayant plus alors de maîtres légitimes à respecter, tous les chefs se croyent égaux entre eux, et travaillent à empiéter les uns sur les autres.

306. Ptolémée s'étant rendu maître de l'île de Chypre, Démétrius fait voile vers Salamine, capitale de l'île, bat devant cette place Ménélaüs, frère de Ptolémée, qui lui en avait donné le commandement, et bientôt fait essuyer à ce dernier, qui était accouru en personne dans l'île, une défaite totale. Ce fut alors qu'Antigone et son fils se firent décerner en Syrie les honneurs de la royauté, que Ptolémée de son côté obtint en Egypte.

L'île de Rhodes était soumise à Ptolémée. Démétrius étant venu l'assiéger, elle fait une longue et vigoureuse résistance qui oblige à la fin Démétrius à se retirer. Ce fut à cette occasion qu'en reconnaissance des secours que Ptolémée leur avait fournis, en 304, les Rhodiens lui donnèrent le titre de *soter*, sauveur, et lui élevèrent un temple sous le nom de Ptoléméon. (*Pausan.*, l. I, c. VI.)

301. Bataille d'Ipsus, en Phrygie, où tous les rois de la terre, suivant l'expression de Plutarque, c'est-à-dire, les successeurs d'Alexandre, se disputèrent les vastes états de ce prince. Quatre d'entre eux, Ptolémée, Séleucus, Lysimaque et Cassandre s'étant confédérés, y combattirent contre Antigone et Démétrius, son fils. Le père y perd la vie après avoir fait des prodiges de valeur, et Démétrius, consterné de cette perte, se retire à Ephèse avec les débris de l'armée. Les confédérés partagèrent le royaume d'Antigone entre eux. C'est à l'époque de cette bataille que l'empire d'Alexandre est divisé en quatre royaumes fixes, et la prophétie de Daniel exactement accomplie. Quoique les successeurs d'Alexandre eussent déjà pris le titre de roi, ce n'était jusqu'à ce jour qu'un titre précaire que chacun s'était donné de sa propre autorité et qui n'était pas reconnu par les autres. Mais après la bataille d'Ipsus, un traité solennel, fait par les quatre confédérés, assigne à chacun ses états à titre de royaume et les reconnaît souverains et indépendants de toute autre autorité supérieure. Ces quatre rois sont Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque. Ptolémée obtient l'Egypte, la Lybie, la Cyrénaïque, l'Arabie, la Palestine et la Célésyrie.

Dès qu'il se vit en possession de ses états, il donna tous ses soins pour y faire goûter les délices de la paix.

Démétrius, forcé lui-même de consentir aux arrangements pris entre les rois vainqueurs, avait envoyé le célèbre Pyrrhus, son beau-frère, en Egypte pour y rester en qualité d'otage. Pyrrhus ne tarda point à captiver l'amitié de Ptolémée, qui lui fit épouser, l'an 300, Antigone, que Bérénice, la plus chérie de ses femmes, avait eue de Philippe le Macédonien, son premier époux; il s'engagea, de plus, à le rétablir dans le royaume d'Epire, dont il était déchu, et lui tint parole.

287. La reconnaissance attacha Pyrrhus aux intérêts de son beau-père. Démétrius faisant des efforts pour rentrer dans les états de son père, il entre dans l'alliance que Ptolémée venait de renouveler avec Lysimaque et Seleucus contre le premier, maître alors de la Macédoine. Il eut la plus grande part à la victoire qu'ils remportèrent sur celui-ci qui, jouet perpétuel de la fortune, se vit obligé de fuir en Grèce sous l'habit d'un simple soldat.

Ptolémée n'ayant plus de guerre à soutenir, consacra son repos au bien de ses états. Mais Alexandrie où il avait établi sa cour, fut le principal objet de ses soins. Il y fit bâtir dans un des faubourgs, nommé Racotis, à l'honneur de Sérapis, un temple magnifique, nommé Sérapeon, qui subsista jusqu'au règne de Théodose le Grand, par ordre duquel il fut détruit à la demande du patriarche Théophile. A côté de ce temple, il fonda le fameux muséum, où il ouvrit la plus riche bibliothèque de l'univers à tous les savants qui furent à portée de la consulter.

Parvenu à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, Ptolémée s'occupa du choix de son successeur. Il avait deux fils de son nom, dont l'aîné portait le surnom de *Céraunus* ou de foudre, à cause de la violence de son caractère, et le second fut distingué depuis par le surnom de Philadelphe. Le célèbre orateur Démétrius de Phalère, obligé de quitter Athènes, après y avoir dominé près de dix ans, était alors à la cour d'Egypte. Voyant le roi balancer entre ces deux enfants, il employa, mais vainement, son éloquence pour le décider en faveur du premier, et le second prévalut. Philadelphe, dès qu'il fut sur le trône, se vengea du conseil qu'avait donné Démétrius à son père, en le jetant dans une prison, où il mourut de la piqûre d'un aspic. (*Cicero pro Rabirio.*) Ptolémée

Soter, après avoir fait couronner Philadelphe, descend du trône et se met au rang des gardes du nouveau monarque. Il mourut dans cet état, regretté de ses peuples, qu'il avait gouvernés avec beaucoup de modération et défendus avec une égale valeur. Les lettres lui durent aussi des larmes, tant à raison des services importants qu'il leur avait rendus, que pour les fruits de son génie, dont il les avait enrichies, et que l'injure des tems leur a ravis. Parmi ces productions, on vantait surtout une vie d'Alexandre le Grand. Soter conserva sur le trône l'amour de la simplicité et l'éloignement du faste, persuadé que la véritable grandeur d'un roi n'est pas d'être riche lui même, mais d'enrichir ses sujets.

PTOLÉMÉE II PHILADELPHE.

284. PTOLÉMÉE II, deuxième fils de Ptolémée Soter, justifia par la manière dont il gouverna, la préférence que son père lui avait donnée sur son aîné, pour remplir le trône. Son avènement à la couronne fut célébré par une fête aussi magnifiqne et aussi somptueuse qu'il soit possible d'imaginer. C'est la plus superbe dont il soit parlé dans l'antiquité. D. Montfaucon la rapporte dans ses antiquités. C'était une bacchanale, où toute la vie de Bacchus, son culte et ses orgies étaient représentés séparément. On peut juger de la perfection des ouvrages qui ornaient cette pompe, par ce vase célèbre d'agathe orientale, que l'on voit dans le trésor de Saint-Denis. On croit qu'il vient de Philadelphe, et on prétend qu'il vaut lui seul tout le trésor. Céraunus se voyant supplanté par son frère, se retira en Macédoine, dont il se rendit maître après avoir assassiné Séleucus. (280.) Pour se maintenir dans cette usurpation, il implora le secours de Ptoléméeson frère, qui en le lui promettant, prit le surnom de PHILADELPHE. (279.) (Voy. *Séleucus, roi de Syrie.*) Céraunus ayant été tué dans une bataille donnée contre les Gaulois, l'année suivante, eut pour successeur Méléagre, un de ses frère, qui bientôt fut obligé d'abandonner le pays, pour se retirer en Chypre. Il n'y resta point tranquille. Philadelphe, instruit d'un complot qu'il avait formé contre lui-même, avec Argée un autre de ses frères, les condamne à la mort l'un et l'autre, comme criminels d'état. Ce prince bientôt après se vit sur le point d'être la victime d'une seconde conspiration tramée par Arsinoë, son épouse, fille de Lysimaque; plus humain envers elle,

il se contenta de la reléguer dans l'île de Coptos, en Thébaïde.

Ptolémée avait une sœur nommée comme sa première femme, Arsinoë; suivant un usage incestueux autorisé parmi les Perses depuis le règne de Cambyse, mais détesté parmi les Grecs, il ne se fit point scrupule de l'épouser. Le gouvernement de son père fut un modèle qu'il se proposa d'imiter. Il réussit comme lui à se faire chérir de ses sujets et redouter de ses ennemis. Voyant Pyrrhus, son beau-frère, puni de ses entreprises téméraires par le consul Curius-Dentatus, il rechercha l'alliance des Romains (274.) Le sénat flatté de la députation qu'il lui fit à ce sujet, y répondit en lui envoyant quatre de ses membres pour conclure le traité qu'il demandait. Quatre couronnes qu'il leur distribua à la fin d'un repas, où il les traita splendidement, firent autant d'honneur à leur désintéressement généreux et éclairé qu'à sa libéralité. Au lieu de les garder pour eux mêmes, ils allèrent les placer sur quatre statues de ce prince. Flatté de cette noble courtoisie, il leur fit d'autres présens qu'ils remportèrent à Rome pour les remettre au sénat. Leur conduite à leur tour fut universellement applaudie, et le prix des présens qu'ils rapportaient leur fut décerné par le jugement du peuple romain. (*Valer. Max.*)

265. Magas, frère utérin de Philadelphe, avait obtenu de lui le gouvernement de la Lybie et de la Cyrénaïque. Loin de reconnaître cette faveur, qui le retenait dans la dépendance, il voulut s'ériger en roi. Il fit plus, il entreprit de détrôner son bienfaiteur. Déjà il approchait de l'Egypte à la tête des Cyrénéens, pour exécuter son dessein, lorsqu'une révolte subite des Marmarides, peuple de Lybie, le rappela dans ce pays. Philadelphe, qui était déjà en marche pour le repousser, fut obligé lui-même de revenir sur ses pas pour s'opposer à la rebellion de quatre mille Gaulois qu'il avait à sa solde. Ayant eu l'adresse de les conduire, sous quelque prétexte, dans une île formée par le Nil, il les détruisit les uns par les autres, en semant parmi eux la discorde. Magas, de son côté, vainqueur des Marmarides, ayant repris ses desseins sur l'Egypte, mit dans ses intérêts Antiochus le Dieu, roi de Syrie; mais Philadelphe prévint l'effet de cette alliance, en ravageant les provinces maritimes de la Syrie, ce qui retint Antiochus dans ses états pour les défendre.

Magas voyant cet allié dans l'impuissance de le défendre,

prit le parti de s'accommoder avec son frère, en donnant sa fille Bérénice au fils aîné de ce dernier, avec l'assurance de sa succession.

Philadelphe n'ayant plus de guerres à soutenir pour la défense de l'Egypte, entra dans une ligue formée par les Athéniens et les Spartiates contre Antigonus-Gonatas, roi de Macédoine, qui se disposait à envahir la Grèce. Mais Patrocle, amiral de la flotte qu'il envoya aux confédérés, n'ayant point été secondé par Areus, roi de Sparte, fut obligé de remettre à la voile pour l'Egypte.

254. La passion que Philadelphe avait pour les beaux-arts, lui fit rechercher les ouvrages de ceux qui s'y distinguaient en Grèce. Aratus de Sicyone, instruit de son goût, lui fit parvenir ce qu'il avait pu amasser de plus parfait dans les divers genres de peinture et de sculpture. Mais un dessein plus utile que Philadelphe roulait dans sa tête, c'était de faire fleurir le commerce en Egypte et d'y attirer les richesses de l'Europe et de l'Orient. Pour y réussir, il fit bâtir deux villes maritimes, l'une en Phénicie, qu'il nomma Ptolémaïde, l'autre sur la côte occidentale de la mer Rouge, à laquelle il donna le nom de Bérénice, sa mère. Mais à ce dernier port on substitua depuis celui de Myos-Hormos, qui n'en était pas éloigné. C'était là que venaient aborder les marchandises que fournissaient l'Arabie, l'Ethiopie, la Perse et l'Inde; et pour en faciliter le transport, on creusa, par ses ordres, un canal, depuis le Nil jusqu'à Myos-Hormos, sur les bords duquel on bâtit des hôtelleries pour les voyageurs et les bêtes de somme. Ces villes devinrent bientôt les magasins des richesses de l'Univers connu. Deux flottes protégeaient ce commerce, l'une sur la Méditerranée, l'autre sur la mer Rouge. L'Egypte a joui de l'opulence que Philadelphe lui avait procurée jusqu'en 1497, tems auquel les Portugais trouvèrent la route des Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance.

249. Antiochus le Dieu voyant la prospérité dont jouissaient les états de Philadelphie, rechercha son amitié, qu'il obtint par un traité, au moyen duquel le roi de Syrie répudia Laodice, sa femme et sa sœur, pour épouser Bérénice, fille du roi d'Egypte. Philadelphe, malgré son âge avancé et ses infirmités causées par l'incontinence, conduisit lui-même sa fille en Syrie.

247. Quelque tems après son retour, il perdit Arsinoë, sa

sœur et la plus chérie de ses femmes, dont il donna le nom à neuf villes qu'il fit bâtir. Il la suivit deux ans après au tombeau, dans la soixante-quatrième année de son âge, et la trente-neuvième de son règne.

Ce fut par ordre de ce prince que furent traduits en grec, par soixante-douze juifs, les livres de Moïse, sur un exemplaire qui lui fut envoyé de Jérusalem par le grand-prêtre. C'est ce qu'on nomme la version des Septante, qui est encore en usage dans les églises d'Orient. (*V. Prideaux, hist. des Juifs*, l. IX.) On vit aussi paraître sous le règne de Philadelphe une histoire de l'Egypte, composée et dédiée à ce prince par Manéthon, prêtre d'Héliopolis. C'est encore au règne de Philadelphe qu'on rapporte la construction de la célèbre tour de Pharos, qui passa pour une des sept merveilles de l'ancien monde. Bâtie la première année du règne de ce prince dans une île, à sept stades d'Alexandrie, elle servait de fanal par les feux qu'on allumait sur son sommet toutes les nuits pour les vaisseaux qui faisaient route vers cette capitale. Une chaussée, par la suite, joignit l'île à la Terre-Ferme. (*Prideaux, ibid.*)

PTOLÉMÉE III EVERGÈTE.

246. Ptolémée III, fils de Ptolémée-Philadelphe et de Bérénice, sa première femme, monta sur le trône d'Egypte, après la mort de son père, qui se l'était associé dix ans auparavant. Antiochus *le Dieu*, roi de Syrie, dès qu'il eût appris la mort de Philadelphe son beau-père, rompit le traité qu'il avait fait avec l'Egypte, et reprit Laodice, sa première femme, après avoir répudié Bérénice. Mais Laodice se défiant de la légèreté de son époux, le fit périr par le poison. Bérénice menacée du même sort, courut se renfermer dans l'asile de Daphné. Elle y fut poursuivie par sa rivale. Après s'être défendue en héroïne, elle succomba sous les traits de la perfidie, et s'étant laissé persuader sous les plus belles promesses, de sortir de son asyle, elle fut mise à mort avec son fils et les Egyptiens qui l'avaient suivie, par les gardes qu'on avait feint de lui donner pour sa sûreté. Le roi d'Egypte ne tarda pas à se mettre en campagne pour venger la mort de sa sœur. Tout se soumit devant lui dès qu'il parut dans le royaume de Syrie. Parvenu jusqu'au Tigre, il était près d'achever la conquête du pays ennemi, lorsqu'une révolte l'appela dans ses états. Parmi les richesses immenses

qu'il remporta de son expédition, furent compris deux mille cinq cens simulacres de divinités, que Cambyse avait enlevés des temples de l'Egypte, lorsqu'il la réduisit sous ses lois. Ravis du retour des objets de leur culte, les Egyptiens donnèrent par reconnaissance à leur souverain le surnom d'*Evergète* ou de *Bienfaisant*. La sédition appaisée, il se rendit à Jérusalem pour remercir le Dieu du ciel des prospérités qu'il lui avait accordées. (*Josephe*, l. II, *contr. Apion*, c. 2.) C'étaient apparemment les Juifs d'Alexandrie qui lui avaient montré qu'elles avaient été prédites près de trois siècles auparavant par le prophète Daniel (c. XI, 10, 8.)

Lorsque Ptolémée partit pour son expédition de Syrie, Bérénice, son épouse, avait fait vœu de consacrer ses cheveux s'il en revenait sans accident. Le voyant de retour sain et sauf et couvert de gloire, elle s'acquitta de sa promesse en se les faisant couper, et les envoya dans le temple que Ptolémée Philadelphe avait fait bâtir en l'honneur de sa femme Arsinoë, sur le promontoire de Zéphirion, en Chypre. Ces cheveux s'étant perdus peu de tems après, un mathématicien célèbre d'Alexandrie nommé Conon, s'avisa de dire par flatterie qu'ils avaient été transportés au ciel, et montra sept étoiles près de la queue du lion, qui jusque-là n'avaient fait partie d'aucune constellation, et dit que c'était la chevelure de Bérénice. D'autres astronomes ayant adopté cette fiction, la constellation à continué d'être appelée *la Chevelure de Bérénice*, nous avons là-dessus un poëme de Catulle *de Comâ Berenices*, traduit du grec de Callimaque.

245. SELEUCUS, fils et successeur d'Antiochus *le Dieu*, ayant aussi promptement recouvré les états de son père, qu'ils avaient été conquis, déclare la guerre, pour se venger, au roi d'Egypte. Mais Evergète l'ayant mis en déroute, l'obligea de fuir jusque dans sa capitale. Déterminé à se relever de ce revers, Séleucus engagea son frère, Antiochus Hiérax à lui amener le plus de troupes qu'il pourrait rassembler dans son gouvernement des provinces voisines du mont Taurus. Evergète, voyant deux corps d'armée prêts à fondre sur l'Egypte, prit le parti de conclure une trève pour dix ans avec le roi de Syrie (243.) Le repos qu'elle lui procura ne fut point oisif. Amateur des sciences et des arts, sa principale occupation fut de les faire fleurir en Egypte. La bibliothèque publique, fondée par Soter et enrichie

par Philadelphe, fut augmentée par ses soins et confiée à la garde d'Eratosthène, cyrénéen de naissance, qu'il avait appellé d'Athènes où il s'était établi. C'était un savant universel. Il composa une histoire des rois égyptiens de Thèbes, pour servir de supplément à celle de Manéthon. Parmi les autres savans de Grèce que les libéralités d'Evergète attirèrent dans ses états, les plus distingués furent Lycophron, Callimaque, né comme Erathosthène, son maître, à Cyrène, et dont Suidas dit qu'il laissa plus de quatre-vingt volumes qui ont été la proie du tems, et Théocrite, qui célébra Ptolémée dans quelques-unes de ses idylles.

233. La trève que Philadelphe avait conclue avec le roi de Syrie, étant expirée, fut convertie en un traité de paix. Libre alors de suivre d'autres projets de conquêtes, il porta ses armes en Arabie, et soumit avec d'autant plus de facilité tout ce qui s'étendait des deux côtés de la mer Rouge, jusqu'en Ethiopie, qu'on n'était nullement préparé à cette invasion. Il remporta de son expédition un immense butin qu'il eut la générosité de partager avec les troupes qui l'avaient accompagné.

A son retour, il envoya du secours à Cléomène, roi de Sparte, contre Antigone, roi de Macédoine, protecteur des Achéens, qui avaient secoué le joug des Spartiates. Mais Cléomène ayant été défait dans la bataille de Sélasie, se vit obligé d'aller chercher un asyle en Egypte. Ptolémée le reçut avec de grandes marques d'affection et d'estime, lui assigna une pension de vingt-quatre talens, et s'engagea de le replacer sur le trône. Mais avant qu'il fût en état de remplir sa promesse, la mort l'enleva dans la vingt-septième année de son règne, à compter deux ans avant la mort de son père, qui l'avait alors associé à la royauté. C'est le dernier de sa race qui ait montré quelque vertu sur le trône. Un célèbre monument, publié sous le titre de *Monumentum adulitanum*, à Rome, en 1631, par *Leo Allatius*, le qualifie souverain d'Egypte, de Lybie, de Syrie, de Phénicie, de Chypre, de Carie et des Cyclades.

PTOLÉMÉE IV, PHILOPATOR.

221. PTOLÉMÉE, parvint au trône d'Egypte après la mort d'Evergète, son père. Le surnom de PHILOPATOR, si l'on en croit Justin (l. XXIX c. 1.) lui fut donné par antiphrase,

parce qu'il était accusé d'avoir avancé, par le poison, la mort de son père. Mais quelle apparence, si cela était, qu'on eût osé le qualifier ainsi sur les médailles frappées de son vivant. Sa vie offre bien d'autres crimes, dont la réalité ne peut être révoquée en doute. En général, ce ne fut qu'un tissu d'extravagances et d'horreurs. Livré au vin, aux femmes et aux plus sales obscénités, il ne connaissait aucune décence et ne respectait aucune règle de pudeur. Magas, son frère, lui étant devenu suspect, il le fit mettre à mort contre l'avis de Cléomène, roi de Sparte, qui était toujours à sa cour. Sa mère ayant désapprouvé ce parricide, il lui fit le même traitement par le conseil de Sosibius, son ministre. Il voulut se défaire aussi du roi Cléomène, et commença par le faire enfermer. Mais les Spartiates qui avaient suivi ce prince, au nombre de plus de trois mille en Egypte, s'armèrent pour sa délivrance et y réussirent. Ils n'eurent pas cependant le même succès pour exciter le peuple d'Alexandrie à la révolte. Voyant que la crainte enchaînait tous les esprits, et qu'ils ne pourraient résister à la supériorité des forces que Sosibius amenait contre eux, ils résolurent tous de se donner réciproquement la mort, et cette résolution eut son effet. Tout cela s'exécuta dans l'absence de Philopator. Apprenant à son retour ce qui s'était passé, il fit mettre en croix le cadavre de Cléomène ; cela ne suffisant point à sa vengeance, il exerça sa fureur sur la mère de Cléomène et les autres femmes de sa suite, qui furent égorgées par ses ordres.

Antiochus III, roi de Syrie, regrettant la perte de la Célésyrie, dont Evergète s'était rendu maître, lia des intelligences avec Théodote, gouverneur de cette province, mécontent de Philopator, pour se la faire livrer. Théodote, homme de cœur, rougissant de servir un maître aussi infâme que Philopator, consentit sans peine à se donner au roi de Syrie. L'ayant donc invité à se rendre en son gouvernement, il lui remit, dès qu'il le vit paraître, les villes de Tyr et de Ptolémaïde, dont l'acquisition lui facilita la conquête de toute la Célésyrie, qu'il n'acheva néanmoins qu'en plusieurs campagnes.

Philopator avait un général nommé Nicolaüs, qui, bien que compatriote de Théodote, ne suivit point son exemple, et demeura constamment attaché au roi d'Egypte. Etant venu en Célésyrie avec une puissante armée, il obligea Théodote à se renfermer dans Ptolémaïde, dont il pressa vive-

ment le siége avec son infanterie légère, tandis que ses troupes, pesamment armées, assiégeaient la forteresse de Broch, située sur le passage le long du lac. L'arrivée d'Antiochus, qui venait de prendre possession de Tyr et de Ptolémaïde, l'obligea de décamper. Ce prince eut ensuite la pensée de conduire son armée en Egypte. Mais apprenant qu'on s'y préparait à le bien recevoir, il changea d'avis, et s'attacha à réduire les places de la Célésyrie. Agathocle et Sosibius, tous deux ministres d'Egypte, faisaient cependant filer des troupes sous le commandement de Nicolaüs vers la Phénicie, tandis qu'ils envoyaient une flotte sur les côtes de cette province. Les deux armées ennemies de terre s'étant rencontrées près du mont Liban, en vinrent à une bataille, dont les premiers succès furent pour Nicolaüs. Mais Théodote ayant enfoncé ceux qui étaient sur la montagne, Nicolaüs prit la fuite, laissant sur la place quatre mille hommes tant tués que blessés. La flotte égyptienne, dont Périgène était amiral, n'eût pas un meilleur succès. Le vainqueur poussa ses conquêtes jusqu'au-delà du Jourdain, et se rendit maître de la province de Samarie.

Furieux de ces revers, Philopator voulut commander en personne dans la campagne suivante. Etant parti d'Alexandrie avec Arsinoë, sa femme et sa sœur, à la tête de soixante-dix mille hommes de pied, de cinq mille chevaux et de soixante-treize éléphants, il arriva dans les plaines de Raphia, la première ville qu'on rencontre après avoir passé Rinocolure. Antiochus qui l'avait prévenu, y avait assis son camp. Les deux armées restèrent cinq jours en présence, après quoi, s'étant ébranlées, elles en vinrent à une bataille sanglante, dont Antiochus eût recueilli le fruit, s'il eût su modérer son impétuosité. Mais s'étant mis à la poursuite de l'aile gauche des Egyptiens, après l'avoir rompue, son éloignement ranima le courage de l'aile droite, qui fit un grand carnage des Syriens, et leur arracha la victoire. Le roi de Syrie, de retour en sa capitale, par une prompte fuite, envoya proposer au vainqueur une trève, qui ayant été acceptée, fut convertie en un traité de paix. (Polybe, l. V.)

217. Philopator, après la victoire qu'il avait remportée, passa trois mois sur les lieux, pour mettre ordre à sa conquête. Ce fut pendant ce séjour, que s'étant transporté à Jérusalem, il eut la curiosité de vouloir pénétrer dans le sanctuaire du temple, malgré la réclamation des Juifs. On

a vû dans la chronologie historique de ce peuple, le châtiment que Dieu exerça contre ce profanateur, et la fureur avec laquelle celui-ci se vengea de cet affront. Rendu en Egypte, Philopator reprit le cours de ses débauches, abandonnant à ses favoris le soin de l'état. Son indolence occasionna par là plusieurs révoltes, que ses ministres eurent peine à étouffer. Arsinoë, sa femme, quoique devenue mère d'un fils, n'eut pas plus de part à ses faveurs. Mécontente de se voir négligée et méprisée, elle éclata en murmures. Sosibius, ce vieux ministre accrédité, fut chargé par le roi de mettre fin à ses plaintes. Philammon, autre compagnon des débauches du roi, accepta la commission de faire mourir la reine; elle est assassinée. Après la mort de cette princesse, personne ne fût moins roi en Egypte, dit Justin, que le roi lui-même. Ses femmes et ses favoris disposaient de tous les emplois civils et militaires, et le prince ne s'occupait que des plaisirs honteux; son corps, quoique robuste, et dans la fleur de l'âge, y succomba. Il mourut avant l'âge de quarante ans, dans la dix-septième année de son règne. Athénée dit qu'il aimait les sciences, que lorsqu'il était à jeun il s'entretenait avec un philosophe, nommé Sepher; qu'il consacra un temple à Homère, et fit placer autour de la statue de ce poëte, les figures des différentes villes qui s'attribuaient l'honneur de lui avoir donné le jour.

PTOLÉMÉE ÉPIPHANES.

204. PTOLÉMÉE, à qui on donna le surnom d'ÉPIPHANES ou d'*Illustre*, n'avait que cinq ans à la mort de son père, auquel il succéda. L'intérêt porta les ministres de ce dernier à tenir, pendant quelque temps, sa mort secrète pour avoir le loisir de s'emparer de la régence. Mais leur dessein ayant transpiré, le peuple se vengea de la supercherie en les massacrant avec leurs familles. On procéda ensuite à la nomination d'un tuteur au jeune prince, et le choix tomba sur Aristomène d'Acananie, qu'on déclara en même temps régent du royaume. C'était un vieillard respectable par son expérience et sa probité. Il eut besoin de toute son habileté pour défendre le royaume contre les entreprises de deux princes également ambitieux, Antiochus le Grand, roi de Syrie, et Philippe, roi de Macédoine. Tous deux s'étant ligués, partagèrent d'avance entre eux la monarchie égyptienne, de manière que le premier, en cédant à l'autre

l'Egypte et la Carie, devait avoir pour lui la Phénicie et la Célésyrie. Antiochus ayant commencé les hostilités (203) dans la Célésyrie, Aristomène éclata vainement en plaintes sur cette levée de boucliers. Bientôt après, il apprit que Philippe était prêt à fondre sur la Carie. Alors voyant le royaume entre deux feux, il eut recours aux Romains, par une ambassade, les priant de ses ouvenir de leur ancienne alliance avec les Ptolémées, et leur offrant la tutelle du jeune monarque. Le sénat agréant l'offre, dépêcha trois de ses membres pour aller rétablir la paix entre les trois souverains. Emilius, le moins âgé de ces députés, s'étant venu présenter à Philippe, lorsqu'il faisait le siége d'Abydos sur l'Hellespont, lui signifia les ordres dont il était chargé, avec menace d'attirer sur lui les armes romaines, s'il ne se désistait promptement de ses entreprises contre l'Egypte. « Jeune homme, lui répondit Philippe, votre âge, votre » figure, et plus encore le nom romain vous inspirent l'au» dace avec laquelle vous me parlez. Il vous conviendrait » beaucoup plus de souhaiter que votre république observât » le traité que j'ai fait avec elle. Sachez que si vous com» mencez la guerre, vous me trouverez prêt à la soutenir. » Je vous ferai voir, avec l'aide des dieux, que la valeur des » Macédoniens l'emporte sur la fierté présomptueuse des » Romains ». (Tite-Live, l. XXXI.)

Emilius s'étant retiré, passa ensuite en Egypte, où il acquit tellement l'estime et la confiance de la nation, qu'elle mit son jeune souverain sous sa protection. Antiochus n'ayant pas mieux accueilli que Philippe n'avait fait, l'ambassadeur de Rome qui était venu le trouver, entra, sans différer, à main armée, dans la Palestine. Il y fit des progrès si rapides, que bientôt il aurait subjugué tout le pays, si les affaires de l'Asie ne l'eussent rappelé pour soutenir Philippe contre Attalus, roi de Pergame.

200. L'Egypte avait alors, depuis quelques années, un grand homme de guerredans la personne de Scopas, étolien de naissance, qu'un mécontentement avait porté à quitter son pays pour passer au service de Ptolémée Epiphanes, avec six mille hommes qu'il commandait. Nommé par ce prince, général de ses armées, il entra avec l'élite de ses forces dans la Célésyrie et la Palestine, tandis qu'Antiochus faisait la guerre en Asie. La conquête qu'il fit de plusieurs places dans ces deux provinces, leur ouvrit le passage jusqu'à Jérusalem, où il mit garnison dans la forteresse; après quoi il reprit,

couvert de gloire et chargé de dépouilles, la route d'Alexandrie. Mais Antiochus, à la sollicitation des Romains, ayant cessé de faire la guerre au roi de Pergame, vint en personne, l'année suivante, dans la Célésyrie, et prouva au général égyptien qu'il ne devait qu'à son absence les avantages qu'il avait remportés dans la campagne précédente. Etant tombé sur lui dans la plaine de Panéas, il tailla en pièces son armée, et l'assiégea lui-même dans Sidon, où il s'était retiré avec ce qui lui restait de troupes, et l'obligea de rendre la place, sous l'ignominieuse condition que lui et ses gens en sortiraient tout nuds. Il prit ensuite Gaza, et fit rentrer sous ses lois toute la Célésyrie et la Palestine.

197. Pour écarter les ombrages que le succès de ses armes pouvait donner aux Romains, il fit agréer pour épouse, au roi d'Egypte, Cléopâtre, sa fille, avec assurance de la Phénicie, de la Célésyrie et de la Palestine, pour la dot de la princesse, lorsque le mariage serait accompli. Se croyant libre alors de suivre tous ses projets, il rassembla toutes ses forces de terre et de mer pour aller subjuguer la Carie, et plusieurs villes de l'Asie mineure, qu'il prétendait avoir appartenu à Seleucus-Nicator, fondateur du royaume de Syrie. Dans le cour de cette expédition qui fut heureuse, un faux bruit se répandit que le roi d'Egypte était mort. Ce qui l'avait occasionné, c'était la perfidie de Scopas, qui, comptant sur la valeur et l'attachement des troupes étoliennes qui l'avaient suivi, se flattait de pouvoir usurper facilement le trône d'Egypte sur un prince encore enfant. Mais le régent Aristomène ayant démêlé ses intrigues, le convainquit de sa félonie dans une grande assemblée de seigneurs. On n'hésita point à le condamner, et le lendemain on le fit mourir par le poison, avec ses principaux complices.

196. Le tems de la majorité du roi d'Egypte, fixée à quatorze ans, et de son couronnement étant arrivé, le timon de l'état fut remis par Aristomène entre ses mains. On vit alors les courtisans s'empresser à l'envi de gagner sa confiance. Les plus adroits ayant prévalu, leur principal soin fut de l'indisposer contre Aristomène, qu'il avait continué dans le ministère. Ils y réussirent, de manière que son maître le regardant comme un censeur insupportable se défit de lui par le poison (186). Dès-lors, les passions du monarque ne

connaissant plus de frein, le précipitèrent dans la débauche et la cruauté. Plusieurs villes, irritées des vexations que ses officiers exerçaient impunément contre elles, prirent les armes pour leur défense. Ptolémée envoya contres elles Polycrate qui avait remplacé Aristomène. C'était un habile général qui s'était signalé surtout à la bataille de Raphia. S'étant mis à la tête de l'armée royale, il pressa si vivement celle des rebelles, qu'ils députèrent quatre d'entre eux, pour renouveler le serment qu'ils avaient enfreint. Ptolémée avait promis de traiter ces députés avec humanité. Mais les ayant en son pouvoir, il les condamna au dernier supplice, après les avoir traînés dans les rues d'Alexandrie, à la queue de son char.

180. Les discours des tyrans, pour peu qu'il soient ambigus, sont toujours interprétés en mauvaise part. Ptolémée se préparant à faire la guerre à Séleucus, nouveau roi de Syrie, comme on connaissait le désordre de ses finances, quelqu'un lui demanda où il trouverait des fonds pour cette expédition : « Dans la bourse de mes amis », répondit-il. Cette parole équivoque donna lieu d'appréhender quelques nouvelles concussions de sa part. Pour les prévenir, on abrégea ses jours par le poison, dans la vingt-neuvième année de son âge, et la vingt-quatrième de son règne.

PTOLÉMÉE PHILOMÈTRE.

180. PTOLÉMÉE, surnommé PHILOMÈTRE ou PHILOMÉTOR (l'ami de sa mère), succéda, en bas âge, à son père Epiphane, dont il était fils aîné sous la régence de Cléopâtre, sa mère, princesse au-dessus de son sexe, qui, pendant sept ans, gouverna, dit-on, l'Egypte avec beaucoup de sagesse. On peut néanmoins la blâmer d'avoir confié l'éducation de son fils à des hommes pervers, qui ne cherchèrent qu'à l'entretenir dans la haîne du travail, le dégoût des sciences et l'amour des vains amusements. Lorsqu'il eut atteint l'âge de majorité (173), ses ministres l'engagèrent à demander au roi de Syrie, Antiochus Epiphanes, les provinces de Célésyrie, de Phénicie et de Palestine, qu'Antiochus le Grand, son père, avait assignées, comme on l'a vu pour dot, à sa fille Cléopâtre, en la mariant à Ptolémée Epiphanes. Le roi de Syrie refusant, à l'exemple de son père, de s'en dessaisir, on députa de part et d'autre à Rome, pour remettre la contestation au jugement du sénat. Les lettres que cette com-

pagnie écrivit pour réconcilier les deux princes, n'ayant produit aucun effet, le roi de Syrie passa en Egypte à la tête d'une armée, qui rencontra celle de Philomètre entre le Mont-Casius et Peluse. La bataille qu'ils se livrèrent fut entièrement à l'avantage d'Antiochus (172). Cependant, par des motifs secrets, il ne profita point de cette victoire, et reprit incontinent la route d'Antioche. Mais peu de tems après son retour, il se trouva maître, sans coup férir, de l'île de Chypre, que Macron, qui la gouvernait pour le roi d'Egypte, lui livra par mécontentement de Philomètre.

L'année suivante, Antiochus étant revenu avec toutes ses forces, de terre et de mer, en Egypte, remporta sur Philomètre une nouvelle victoire, dont il usa avec autant de noblesse que d'humanité; car, pouvant tailler en pièces l'armée ennemie, il souffrit qu'elle se retirât, et allât se renfermer dans Alexandrie. Ce fut la seule place qui resta fidèle au roi d'Egypte. A mesure que le vainqueur avançait dans le pays, les peuples venaient en foule se rendre à lui, non moins enchantés de sa grandeur d'âme qu'indignés de la lâcheté de leur souverain. Celui-ci, par une aventure qu'on expliqua diversement, tomba dans sa fuite entre les mains d'Antiochus, qui le traita avec bonté sans néanmoins lui rendre la liberté. Les Egyptiens, pour ne pas laisser le trône vacant pendant sa captivité, lui substituèrent Ptolémée, son frère, surnommé Physcon, ou le Ventru, à cause de la grosseur de son ventre. Cependant, le roi de Syrie continuait le siége d'Alexandrie. Les ambassadeurs de différentes républiques de Grèce qui se trouvaient en cette ville, s'intéressèrent auprès de ce monarque pour la pacification de l'Egypte. Il feignit d'y consentir à deux conditions : la première que Philometre serait rétabli et régnerait seul; la seconde qu'il garderait pour lui-même la ville de Péluse, qui lui ouvrait la porte pour rentrer quand il le voudrait en Egypte. Les deux frères s'apercevant qu'il cherchait à fomenter leur discorde, prirent sagement le parti de se réconcilier, pour éviter leur ruine commune. Antiochus voyant par là ses mesures rompues, partit de sa capitale, où il avait passé l'hiver, et reprit avec une nouvelle ardeur le siége de d'Alexandrie (169). Tandis qu'il était occupé à cette expédition, arrivèrent de Rome dans son camp, trois ambassadeurs chargés d'un décret du Sénat pour rétablir la paix entre les royaumes de Syrie et d'Egypte. Popilius-Lenas, le premier d'entr'eux, ayant présenté le décret à Antiochus,

celui-ci, après en avoir pris lecture, dit froidement qu'il en délibérerait avec son conseil, et rendrait ensuite sa réponse. Mais le fier Romain, avec une baguette qu'il tenait à la main, ayant tracé sur le sable un cercle autour du roi, le somme de se décider avant de sortir de cette enceinte. Un procédé si vif et si impérieux déconcerte Antiochus qui promit, après un moment de réflexion, de se conformer au désir du sénat. Il tint parole, et l'Egypte, depuis son départ, jouit d'une parfaite tranquillité l'espace de six ans (163). Mais la discorde ayant ensuite brouillé Physcon avec son frère, le second, chassé par l'autre, se rendit à Rome, où il obtint des commissaires pour se faire rendre justice sur les lieux. Arrivés en Egypte, ils adjugèrent l'île de Chypre avec la Lybie et la Cyrénaïque à Physcon, et le reste du royaume à Philomètre. Ce partage ayant également méconté les deux frères, ils reprirent les armes et cherchèrent mutuellement à se dépouiller. Rome, dont l'intérêt était d'entretenir leurs divisions, parvint à son but, en les obligeant de faire un nouveau partage, qui occasionna de nouvelles hostilités. L'île de Chypre étant alors tombée dans le partage de Philomètre, son frère rétracta la démission qu'il en avait faite, et s'y rendit à la tête d'une flotte considérable. Mais Philomètre l'ayant devancé, le pressa si vivement dans la ville de Lapitho où il s'était renfermé, qu'il devint maître de sa personne. Ils firent la paix alors, et leur réconciliation fut si solide, qu'elle ne souffrit depuis aucune altération. (Polyb. *in excerpt. Vales.*)

Un imposteur, nommé Alexandre Bala, qui se donnait pour le fils d'Antiochus-Epiphanès, et disputait le trône de Syrie à Démétrius-Soter, trouva dans Ptolemée-Philomtere, dans Attalus, roi de Pergame, et Ariarathe, roi de Cappadoce, des protecteurs qui le maintinrent dans son usurpation.

Pour affermir son union avec Bala, Philomètre lui donna sa fille Cléopâtre en mariage. Mais s'étant aperçu qu'Alexandre le payait d'ingratitude, il lui retira sa fille pour la donner à Démétrius II, dont il épousa les intérêts. Etant entré, sans éprouver d'obstacle, dans la Phénicie et la Palestine, il s'avança jusqu'à Antioche, dont les habitants prévenus de son arrivée, lui ouvrirent leurs portes. Alexandre, alors occupé à réduire la Cilicie, étant revenu en diligence, engagea une bataille (146), dont Philomètre sortit victorieux, mais avec des blessures qui trois jours après le

conduisirent au tombeau. Son humanité lui mérita les regrets des Egyptiens. Les arts, les sciences et le commerce fleurirent sous le règne de ce prince.

PTOLÉMÉE PHYSCON.

146. **Ptolémée Physcon**, pour s'assurer le trône d'Egypte, après la mort de Philomètre, son frère, épousa sa veuve, et le jour même de ses nôces, tua sur son sein le fils qu'elle avait eu de son premier époux. Son caractère était connu dès-lors par d'autres atrocités. Le cours de son règne ne démentit pas les funestes présages qu'elles avaient fournis. Ses débauches lui attirèrent un souverain mépris, et sa tyrannie monta à un tel point, qu'elle rendit presque déserte la ville d'Alexandrie. Pour la repeupler, il y appela des étrangers, en leur promettant de grands priviléges. Les artistes et les gens de lettres qu'il avait obligés de prendre la fuite, portèrent le goût des sciences et des arts dans l'Asie mineure et les îles voisines où ils se répandirent.

Dégoûté de la reine Cléopâtre, dont il avait un fils, nommé, du lieu de sa naissance, Memphitis, Physcon la répudia, et peu de tems après, il s'éleva une grande sédition dans Alexandrie, dont le peuple brisa toutes les statues du monarque. Croyant que la reine était auteur de ce soulèvement, il fit dans sa fureur couper en morceaux son fils Memphitis, âgé pour lors de quinze ans, et envoya ce fatal présent à la mère, le jour même de la naissance de cette princesse (129). Un si affreux spectacle fit sur l'esprit de la reine une impression d'horreur, que le peuple partagea avec elle. On leva contre le tyran une armée, qui eut le malheur d'être vaincue dans une bataille donnée près d'Alexandrie. Physcon néanmoins usa de sa victoire avec plus de modération qu'on n'avait lieu de s'y attendre (127). La suite de son règne, qui fut encore de dix ans, fournit des scènes moins horribles. La débauche abréga la durée de ses jours, dont on place le terme à l'an 117 avant Jésus-Christ. La soixante-seizième année de son âge, et la vingt-neuvième de son règne, depuis la mort de son frère.

Peu de règnes ont été plus tyraniques et plus remplis de crimes que celui de Physcon. Cependant ce prince aimait les sciences. Il avait une si grande facilité à parler sur toute sorte de sujets, qu'on lui donna le surnom de philologiste. Il composa une histoire en vingt-quatre livres fort estimée

parmi les anciens, et un commentaire très savant sur les œuvres d'Homère. Il enrichit à grands frais la bibliothèque d'Alexandrie d'une quantité considérable de livres.

PTOLÉMÉE LATHYRE.

117. **Ptolémée**. surnommé **Lathyre**, d'un poreau qu'il avait au nez, fils aîné de Ptolémée Physcon, lui succéda en bas âge, malgré Cléopâtre, sa mère, qui voulait faire tomber le sceptre entre les mains d'Alexandre, son second fils. Mais les grands, quoique cette princesse, par les dispositions testamentaires de son époux, fut pourvue de la régence, s'opposèrent à ce dessein. Elle vint cependant à bout, lorsqu'Alexandre fût parvenu à l'âge de majorité, de lui faire donner le gouvernement de l'île de Chypre. Toujours de plus en plus animée contre Lathyre, elle imagina, pour lui ôter la couronne, l'une des plus noires perfidies, en l'accusant d'avoir voulu attenter à sa vie. Pour appuyer la calomnie, elle produit dans une grande assemblée deux de ses eunuques, qu'elle avait engagés à se laisser faire des plaies, prétendant qu'ils les avaient reçues en la défendant contre son fils qui voulait l'assassiner. Le peuple d'Alexandrie, séduit par cet artifice, entra en fureur contre Lathyre, et l'aurait mis en pièces, s'il ne se fût sauvé sur un vaisseau qui mit promptement à la voile pour la Syrie. Lathyre était alors dans la dixième année de son règne. (Pausanias, liv. I, chap. 9.)

PTOLÉMÉE ALEXANDRE I.

107. **Ptolémée-Alexandre**, après la fuite de Lathyre, son frère, fut rappelé de Chypre, où il était depuis huit ans, par Cléopâtre, sa mère, et placé sur le trône d'Egypte. Lathyre alors alla prendre sa place en Chypre. Il y vivait paisible, lorsque les habitans de Ptolémaïde, assiégés par Alexandre Jannée, roi des Juifs et partisan de Cléopâtre, l'envoyèrent prier de venir à leur secours. S'étant embarqué avec une bonne armée pour se rendre à leurs vœux, il fit sa descente à Sycamin, d'où il s'avança vers Ptolémaïde. Mais les habitans, sur les remontrances de Démanète, le principal d'entr'eux, ayant changé d'avis, ne voulurent, ni recevoir ses ambassadeurs, ni écouter les propositions qu'il leur envoya faire. Alors il résolut de pousser la guerre

en son nom, et assiégea Ptolémaïde dont le roi des Juifs s'était éloigné. Daus le même tems, s'étant jeté avec une partie de ses troupes sur Azot, il prit d'assaut la place, d'où il emmena dix mille esclaves avec un riche butin. D'Azot il passa à Séphoris, et de là ayant marché vers Asoph, non loin du Jourdain, il rencontra près de là, Jannée, sur lequel il remporta une sanglante victoire. Encouragé par ce succès, il alla se rendre maître de Gaza, et vint reprendre ensuite le siége de Ptolémaïde, qu'il emporta d'emblée. Cléopâtre, sa mère, sans perdre courage, rassembla toutes ses forces de terre et de mer, dont elle donna le commandement à deux Juifs, Chelcias et Ananias; envoya son fils Alexandre en Phénicie, pour maintenir cette province dans l'obéissance, et vint en personne se présenter devant Ptolémaïde, dont les habitans furent contraints de lui ouvrir les portes (103 av. J. C.). Avant de quitter l'Egypte, elle avait si bien pourvu à la sûreté de ce royaume, que Lathyre ayant fait divers efforts pour y entrer, trouva partout des barrières insurmontables.

Etant revenue en Egypte, Cléopâtre y exerça un si grand despotisme sur son fils Alexandre, qu'elle ne lui laissa que le titre de roi. Non contente de lui avoir ravi toute l'autorité, elle voulut encore lui ôter la vie, qu'il tenait d'elle (89 av. J. C.). Alexandre s'en étant aperçu, la prévint, et la fit périr par le glaive de quelques assassins. (Justin, l. XXXIX. c. 4, Pausanias, l. I. c. 9.) Mais l'auteur de ce crime ayant été reconnu, les Egyptiens saisis d'horreur, chassèrent le parricide dans la quinzième année de son règne.

PTOLÉMÉE LATHYRE, *Rétabli.*

89. La mort de Cléopâtre et la fuite d'Alexandre, facilitèrent à Lathyre le retour en Egypte. Trouvant le trône vacant, il y remonta sans obstacle. Son premier soin alors fut de remédier aux désordres causés par les derniers troubles. La ville de Thèbes, dans la haute Egypte, refuse d'obéir et entreprend de se rendre indépendante. Lathyre marche en personne contre les rebelles, les défait en bataille rangée et assiége leur ville qu'ils défendent pendant trois ans avec une constance incroyable. Elle est prise au bout de ce terme, et abandonnée à l'avarice et à la cruauté des soldats qui la réduisirent presque à rien. Alexandre, cependant, n'avait pas perdu l'espérance d'y être rétabli. S'étant retiré

dans l'île de Cos, il y ramassa quelques vaisseaux, avec lesquels il se hasarda d'aller attaquer ce frère, qui l'avait supplanté. Mais Pyrrhus, amiral de ce dernier, l'ayant défait, l'obligea de se retirer à Mire, en Lycie, d'où il se rendit dans l'île de Chypre, se flattant qu'elle se déclarerait en sa faveur. Chéréas, autre amiral de Lathyre, ne lui donna pas le tems d'y faire débarquer sa flotte. L'ayant attaquée subitement, il la dispersa dans un combat où périt Alexandre, laissant un fils nommé comme lui. C'est celui que les historiens appellent Alexandre II. (*Euseb. Chr.*) Il était déjà connu par diverses aventures, et lorsque la reine Cléopâtre, son aïeule, mena une armée contre Lathyre, son fils, elle l'avait envoyé, avec ses trésors, dans l'île de Cos pour y être en sûreté. Mais elle fut trompée dans ses vues. Les habitans de l'île livrèrent le prince et les richesses qu'il avait apportées, à Mithridate, roi de Pont. Alexandre, peu de tems après, s'étant échappé des mains de celui-ci, alla se remettre entre celles du dictateur Sylla, qui faisait la guerre au roi de Pont. Lathyre avait régné trente-six ans, savoir dix, conjointement avec sa mère, en Egypte, dix-huit en Chypre, et huit tout seul en Egypte, après la mort de sa mère. (*Prideaux.*)

Ptolémée l'astronome, dans son canon, ne fait pas mention d'Alexandre I, mais compte tout le tems depuis la mort de Ptolémée Physcon, jusqu'à celle de Ptolémée Lathyre, comme appartenant au règne de ce dernier. Nous avons fait de même en donnant trente-six ans de règne à Lathyre. Mais nous avons observé que de ces trente-six ans, il en passa dix-huit en Chypre, pendant lesquels son frère Alexandre, avec sa mère, occupait le trône d'Egypte.

BÉRÉNICE ET PTOLÉMÉE ALEXANDRE II.

81. BÉRÉNICE, fille du roi Ptolémée Lathyre, fut placée sur le trône d'Egypte, après la mort de son père, au défaut d'héritier mâle. Plusieurs écrivains la nomment Cléopâtre, parce que c'était un usage établi dans la maison des rois d'Egypte, que tous les fils avaient le nom de Ptolémée, et les filles celui de Cléopâtre; après quoi il fallait des noms propres pour les distinguer les uns des autres. Cette remarque, dit Prideaux, est nécessaire pour débrouiller plusieurs obscurités de l'histoire d'Egypte, qui, autrement, embarrasseraient les lecteurs.

Bérénice gouverna d'abord seule pendant six mois, après lesquels le jeune Alexandre, que Sylla avait emmené à Rome pour le mettre sous la protection du sénat, ayant été renvoyé en Egypte, y reçut la main de Bérénice, avec laquelle il partagea le trône. Mais au bout de dix-neuf jours, s'étant dégoûté d'elle, il s'en defit par le poison. Ce trait de cruauté annonçait la résolution où était Alexandre de souiller son règne par l'indolence et la débauche. Sa conduite vérifia parfaitement le pronostic. La mort de Sylla, arrivée l'an 78 avant Jésus-Christ, ravit à Alexandre son plus zélé protecteur; les Egyptiens, le voyant dépourvu de cet appui, firent éclater l'indignation que sa vie infâme leur inspirait, et le chassèrent du trône (65.) Il se retira dans sa fuite à Tyr, où il mourut consumé de chagrin, après quinze ans de règne (Vaillant, *Hist. Ptolém.*, p. 133.)

En mourant, il fit un testament par lequel il déclarait le peuple romain son héritier, moins par affection pour lui que pour susciter des affaires à Auletes, que les Egyptiens, après l'avoir chassé, avaient mis à sa place. Il y eut de grands débats au sénat à l'occasion de cette succession. On se contenta, pour le moment, de faire venir de Tyr tous les effets qu'Alexandre y avait à sa mort, ce qui n'était pas renoncer tout-à-fait au reste de la succession. La suite fit bien connaître que ce n'était pas l'intention des Romains.

PTOLÉMÉE AULETES.

Ptolémée, surnommé Auletes, ou le joueur de flute, dit aussi Denys I, fils naturel de Lathyre, fut placé sur le trône d'Egypte, après l'expulsion d'Alexandre II. Il avait une sœur, nommée Cléopâtre, qu'il épousa, et un frère, qui obtint le royaume de Chypre. Egalement pervers, ces deux frères se déshonorèrent par des vices diamétralement opposés; le premir par sa prodigalité, qui lui faisait sacrifier tous les revenus de l'état à ses plaisirs; le second par une avarice sordide, qui le portait à entasser richesses sur richesses, sans oser en faire usage.

59. Lorsque Jules César fut nommé pour la première fois consul, Auletes, pour gagner sa bienveillance, lui fit présent de six mille talens. Le roi de Chypre n'en usa pas de même à l'égard de Clodius, chevalier romain, distingué par sa naissance et ses talens. Celui-ci ayant été fait prison-

nier par des pirates, sur les côtes de Cilicie, envoya demander à ce prince de quoi payer sa rançon, et n'en put obtenir que deux talens. Plus généreux que lui, les pirates, méprisant cette somme, renvoyèrent leur prisonnier sans rien exiger de lui. Clodius chercha à se venger de la mesquinerie du roi de Chypre à son égard. S'étant fait élire tribun, il obtint du peuple un decret qui ordonnait à Caton, depuis surnommé d'Utique, et son ennemi, d'aller déposer le roi de Chypre, et prendre possession de ce royaume, au nom du peuple romain, en vertu d'un prétendu testament d'Alexandre I, qui l'avait déclaré son heritier. Caton, le plus équitable et le plus modéré des Romains, n'accepta que par contrainte cette épineuse et injuste commission. Etant arrivé à Rhodes, il écrivit au roi de Chypre pour lui faire part des ordres qu'il était forcé d'exécuter, et l'exhorter à céder son île aux Romains, sans résistance, promettant de ne rien négliger pour lui faire obtenir un dédommagement. Ce fut un coup de foudre pour l'avare et faible monarque, qui, ne se trouvant capable, ni de faire face à la puissance romaine, ni de survivre à la perte de ses trésors, prit le parti de s'empoisonner. Caton ayant appris cette nouvelle avec étonnement, passe en Chypre pour recueillir la succession du roi défunt, montant à sept mille talens, ou vingt-un millions, qu'il fait transporter à Rome sans en rien retenir.

Pendant que Caton séjournait à Rhodes, Ptolémée Auletes, chassé par ses sujets irrités de ses débauches et de ses dissipations, y vint pour lui faire part du dessein où il était d'aller implorer le secours de Rome pour son retablissement. Caton, après avoir dépeint la corruption qui régnait à Rome parmi les grands, lui conseilla au contraire de retourner dans ses états, et d'y travailler à regagner ses sujets. Il offrit même de l'accompagner pour ménager sa réconciliation. Auletes, prêt à suivre ce conseil, en fut détourné par ceux de ses courtisans qui avaient le plus à redouter la fureur du peuple qu'ils avaient opprimé. Le monarque égyptien s'étant donc rendu à Rome, y vérifia, par son expérience, ce que Caton lui avait predit. Après avoir longtemps mendié, par des bassesses et des présents, la protection des citoyens les plus acrédités dans la république et le sénat, voyant que ses affaires n'avançaient point, il partit pour se rendre à Ephèse, dans le temple de Diane, qui lui servit de refuge et d'asyle.

Pendant son absence, les Alexandrins ne sachant ce qu'il était devenu, s'imaginèrent qu'il s'était donné la mort par désespoir. Dans cette persuasion, ils élevèrent sur le trône sa fille Bérénice, nommée aussi Cléopâtre et Triphène. Aprenant depuis, qu'il s'était retiré à Rome, ils y envoyèrent une grande ambassade pour se justifier sur les accusations qu'il ne manquerait pas de former contre eux. Elle fut sans effet, parce que les dissentions qui régnaient dans le sénat, ne permirent pas de s'occuper de son objet. Pour ne pas néanmoins laisser le sceptre entre les mains d'une femme, les Alexandrins firent venir de Syrie Seleucus, frère d'Antiochus l'Asiatique et parent de Bérénice, pour l'épouser et partager le trône avec elle. C'était un monstre par sa laideur et la bassesse de ses inclinations; ce qui le fit surnommer Cybiosacte, suivant Strabon. Il porta l'avarice jusqu'à s'emparer de l'urne d'or qui renfermait les cendres d'Alexandre le Grand, et y substituer une urne de verre. Cette action le rendit si odieux à Bérénice, que peu de jours après, elle le fit étrangler. Elle prit ensuite, pour époux, Archelaüs, grand-prêtre de Comane dans le Pont.

55. Auletes n'avait pas cependant renoncé au désir de remonter sur le trône. A la recommandation du Grand Pompée, le proconsul Gabinius, gouverneur de Syrie, se chargea du soin de le rétablir, moyennant dix mille talents que ce dernier lui promit. Gabinius, secondé par Marc-Antoine, son lieutenant, entra dans l'Egypte, et remporta sur Archelaüs plusieurs victoires, dont la dernière priva du trône et de la vie Archelaüs, qui s'était défendu avec la plus grande valeur. Auletes, ayant recouvré par là son trône, y reporta les vices qui l'en avaient fait déchoir. Il débuta par faire mourir Bérénice sa fille, pour se venger de la hardiesse qu'elle avait eue de porter la couronne pendant qu'il était dans la disgrâce. Pour s'acquitter de la dette qu'il avait contractée envers Gabinius, il accabla d'impôts les Egyptiens, et fit mourir, sous divers prétextes, les principaux du pays, dont il confisqua les biens à son profit. Il répandit, suivant l'expression de Dion Cassius (l. XXXIX), le sang de ses sujets à grands flots, afin de remplir ses coffres de ses trésors. Les Egyptiens souffrirent ces violences sans murmures, étant tenus en respect par la garnison romaine que Gabinius, en partant d'Alexandrie, y avait laissée. Mais la mort d'un chat, divinité du pays, qu'un soldat romain tua par mégarde, mit

à bout leur patience, et ne put être expiée que par celle du coupable qu'ils mirent en pièces, selon Diodore, témoin oculaire de cet événement, (l. I, p. 74.) Auletes employa le reste de ses jours à vexer ses sujets, et mourut enfin, à leur grande satisfaction, quatre ans et quelques mois après avoir repris le sceptre, laissant, par son testament, ses enfants sous la protection des Romains.

Tous les Ptolémées, jusqu'à celui-ci, n'avaient d'autre marque de la dignité royale que le diadême, simple bandelette qui se nouait par derrière la tête. Auletes porta le premier une couronne rehaussée de pointes ou de rayons aigus, telle qu'on la donnait à Bacchus, et il voulut qu'on le représentât ainsi sur ses monnaies avec un trident sur l'épaule.

PTOLÉMÉE DENYS II.

51. **Ptolémée**, fils aîné de Ptolémée Auletes et surnommé Denys, lui succéda dans sa treizième année, sous la régence d'un conseil qu'il avait nommé en mourant. En montant sur le trône, Ptolémée épousa Cléopâtre, sa sœur, âgée pour lors de dix-huit ans, comme son père l'avait ordonné. Ptolémée étant encore mineur, l'Eunuque Photin, et Achillas, général de l'armée égyptienne, s'emparèrent de son gouvernement, et voulurent en exclure Cléopâtre, quoiqu'elle eût atteint l'âge de majorité. La princesse refusant de plier sous leurs lois, ils vinrent à bout de la chasser. Etant passée en Palestine, et de là en Syrie, auprès de sa sœur Arsinoë, elle y leva des troupes pour faire valoir ses droits à main armée. Elle était en route pour retourner en Egypte, lorsque la bataille de Pharsale se donna entre César et Pompée qui se disputaient l'empire. Le second, vaincu et obligé de fuir, se retire en Egypte avec Cornélie sa femme, qu'il avait retrouvée dans l'île de Lesbos. Il se flattait d'y être bien accueilli du roi Ptolémée, dont le père lui devait la couronne. Mais ce prince, gouverné par l'eunuque Photin, qui faisait auprès de lui les fonctions de premier ministre, par Achillas, général de ses troupes, et par Théodore, son précepteur, se détermine à le faire mourir. L'espérance de ces pernicieux conseillers était de lui procurer par là l'amitié de César, et Achillas se chargea de l'exécution. S'étant avancé sur une chaloupe au-devant du vaisseau de Pompée, avec Septimius, tribun d'armée, et quelques soldats, il le pria d'entrer dans sa barque, parce que près du rivage il

n'y avait pas assez de fond pour un vaisseau. Il y entre, et dans le trajet, Achillas et Septimius le tuent à la vue de sa femme, qui, du vaisseau où il l'avait laissée, le suivait des yeux.

48. César qui était à la poursuite de Pompée, apprend sa mort en approchant d'Alexandrie, où sa tête lui est présentée. Ce spectacle lui fait verser des larmes. Après avoir satisfait à ce devoir de l'humanité, il fait son entrée dans la ville en consul (car il l'était cette année pour la seconde fois), précédé des haches et des faisceaux. Les Alexandrins s'offensent de cet air qu'il prend parmi eux, et se préparent à l'en punir. Feignant de méconnaître leur mauvaise volonté, il donne des fêtes, et assiste, comme en pleine paix, aux conférences des gens de lettres, qui étaient en grand nombre dans cette ville. Mais, en même tems, il n'omet rien pour attirer à lui les soldats de Pompée, dispersés çà et là. Cléopâtre étant revenue en Egypte, il veut s'établir juge de ses différends avec Ptolémée, son frère, sur la succession de leur père. L'eunuque Photin le récuse, et se met en devoir de l'attaquer avec vingt-deux mille hommes, la plupart soldats romains, que le général Achillas lui fournit. César, de son côté, avait pris ses précautions en fortifiant le quartier où il était, avec deux légions qui l'avaient suivi, et en s'assurant de la personne de Ptolémée. Achillas étant venu l'attaquer, il le repousse; et s'étant emparé de la tour du Phare qui défendait le port, il met le feu aux vaisseaux qu'il y trouva; de là, poussées par le vent, les flammes se portent à la bibliothèque, dite le Bruchion, riche de quatre cent mille volumes, dont elles consumèrent la plus grande partie. César cependant engagea Ptolémée à faire cesser le soulèvement du peuple, et s'étant aperçu de la correspondance de Photin avec Achillas, il fait mettre à mort cet orgueilleux ministre.

Cléopâtre faisait négocier alors auprès de César son retour en Egypte. L'ayant obtenu, elle arriva secrètement au pied du château d'Alexandrie; et pour tromper la garde égyptienne de son frère, elle se fait envelopper dans un paquet de hardes et porter de cette manière dans l'appartement de César, qui fut agréablement surpris en la voyant. Bientôt, par sa jeunesse, les grâces de sa figure et les charmes de son esprit, elle captiva le cœur du romain, au point qu'elle s'en rendit absolument la maîtresse. Arsinoë, sa sœur, étant

aussi de retour en Egypte, se rendit au camp d'Achillas; mais ne trouvant pas ce général assez docile à ses volontés, elle le fit assassiner, et donna le commandement des troupes à Ganymède. Ce nouveau général, dans un combat naval que les Romains lui livrèrent, les repoussa si vaillamment, qu'il les obligea de se retirer en désordre. César fit preuve alors d'une grande présence d'esprit. Son vaisseau dans lequel s'était sauvé un grand nombre des fuyards, était près de couler bas. A la vue du danger, il se jette dans la mer et nage, tenant, d'une main hors de l'eau, des papiers qu'il lui était important de conserver, et tenant des dents, sa cotte d'armes, il rejoint sain et sauf sa flotte à deux cents pas de là. (*Dion. Cassius*, *l. XLIII*, *Plutarch. in Cæsar : Sueton. in Cæsar.*) Y étant parvenu, il dépêche des chaloupes au secours de ses gens, qui loin d'être découragés par l'échec qu'ils venaient d'essuyer, n'en devinrent que plus fiers et plus terribles. Les Alexandrins feignant alors de vouloir se rendre, redemandent au vainqueur leur roi Ptolémée, qu'il leur renvoie d'autant plus volontiers, que ce prince lui était à charge. Mais Ptolémée ne se vit pas plutôt à la tête de ses troupes, qu'en oubliant le devoir de la reconnaissance, il se déclara contre son bienfaiteur, et ne pensa qu'à continuer la guerre. Il fut puni de son ingratitude, s'étant noyé dans un combat qu'il livra aux Romains sur le Nil.

47. César, dontles Alexandrins implorèrent de nouveau la miséricorde, leur donna pour reine Cléopâtre, sœur du roi défunt, à laquelle il associa Ptolémée, son frère, surnommé l'Enfant, et chassa Arsinoë avec Ganymède. S'étant livré ensuite à la débauche et à l'oisiveté auprès de Cléopâtre, il eut de cette princesse un fils, nommé Césarion.

Obligé de retourner à Rome, dans le mois d'avril, César emmène avec lui Arsinoë, qu'il avait prise dans la dernière guerre, et la fait marcher chargée de chaînes d'or, dans son triomphe, après quoi il lui rendit la liberté, avec défense néanmoins de retourner en Egypte. Cléopâtre, quelques années après, la fit assassiner dans le temple d'Ephèse, où elle s'était réfugiée. (4+.) Ptolémée l'Enfant, son frère et son époux, étant parvenu à l'âge de quatorze ans, terme fixé pour sa majorité, éprouva de sa part un semblable sort. Elle se défit aussi de lui par le poison, pour concentrer en elle-même toute l'autorité. (*Joseph. Antiq.*, l. XV, c. 4.)

CLÉOPATRE SEULE.

CLÉOPATRE, après la mort de Jules César, assassiné le 15 mars de l'an quarante-quatre avant l'ère chrétienne, n'hésite point à se declarer contre les meurtriers de ce grand homme. Cassius l'un des principaux d'entre eux, étant venu en Orient, lui fit demander jusqu'à deux fois une flotte considérable qu'elle tenait toute équipée pour l'employer en cas de besoin. Sa réponse fut qu'elle ne pouvait lui envoyer que la peste et la famine qui affligeait alors l'Egypte. Cassius et Brutus s'étant donné la mort, après la bataille de Philippes, (42 av. J.C.) toute la puissance romaine se trouva entre les mains du triumvirat, composé de Marc-Antoine, d'Octave, (petit-neveu, par sa mère Attia, de César qui l'avait adopté), et de M. Lepidus.

41. Antoine s'étant rendu en Orient, Cléopâtre, d'après des invitations réitérées, vint le trouver à Tharse, en Cilicie et n'eut pas de peine à captiver son cœur. Il y eut entre eux, pour les fêtes aussi délicates que somptueuses qu'ils se donnèrent, un combat qui engagea le triumvir à ruiner l'Asie, pour égaler la prodigalité de la reine. Mais elle le surpassa toujours à cet égard. Dans une de ces orgies, la reine ayant détaché de ses oreilles une perle d'un prix inestimable, la fit dissoudre dans le vinaigre et l'avala. On estima ce repas un million. (*Macrob. Saturn.*, l. II c. 13.) Ce fut en Egypte que ces fêtes se célébrèrent. Après y avoir passé trois mois, Antoine fut appelé en Syrie, par la guerre que Pacorus, roi des Parthes, déclara aux Romains; Cléopâtre ne tarda pas à venir l'y joindre. Antoine pour reconnaître son attachement, lui fit don de la Phénicie, de la basse Syrie, des îles de Crète et de Chypre, de la Lybie et de la Cyrenaïque, à quoi il ajouta, quelque tems après, le canton de la Judée, qui porte le baume, et le pays des Nabatéens. Il entreprit ensuite son expédition contre les Parthes, laquelle ayant mal réussi par sa faute, il se disposa, l'année suivante, à la reprendre. Mais à peine eut-il passé la Syrie, que les regrets de Cléopâtre qui l'avait accompagné jusqu'à l'Euphrate, le rappelèrent en Egypte. Mais la complaisance qu'il eut pour elle, de maltraiter Octavie, sa femme, sœur consanguine d'Octave, et de partager l'Orient entre les deux fils qu'il avait eus de la première, souleva contre lui les Romains excités par Octave,

et occasionna la guerre civile qui divisa tout l'empire, et en changea entièrement la face. Après avoir fait, de part et d'autre, les plus grands préparatifs sur terre et sur mer, les deux triumvirs en vinrent à une bataille navale, sous le promontoire d'Actium, dans l'Epire, 31 ans avant J.-C. Elle fut décisive; Cléopâtre qui accompagnait Antoine, avec sa flotte, ayant pris la fuite, l'entraîna lui-même après elle par la crainte qu'il eut de s'en voir séparé. L'armée d'Antoine, quoique si lâchement abandonnée de son général, soutint encore avec fermeté le choc de l'ennemi, jusqu'à ce que, manquant de tout et livrée par ses chefs, elle se rendit sept jours après la bataille. (Tite Live, l. CXXXII.)

Antoine ayant atteint Cléopâtre dans sa fuite, entra dans son vaisseau et l'accompagna jusqu'au promontoire de Ténare dans le Peloponèse, d'où il cingla vers l'Afrique, tandis qu'elle prenait la route de l'Egypte; mais les ressources qu'il se flattait de trouver en Afrique lui ayant manqué, il vint rejoindre dans Alexandrie Cléopâtre qu'il trouva occupée du projet de faire transporter par terre sur des charriots tout ce qu'elle avait de navires, jusqu'à la Mer-Rouge, dans le dessein d'aller s'établir dans quelque contrée éloignée où elle n'aurait rien à craindre. Octave, de son côté s'étant rendu en Syrie avec sa flotte, fit marcher son armée de terre le long de l'Afrique pour attaquer l'Egypte de toutes parts. S'étant approché d'Alexandrie, sa présence ranima le courage d'Antoine qui dans une sortie qu'il fit sur la cavalerie ennemie remporta quelque avantage. Mais bientôt après, ce succès fut suivi d'une désertion presque générale de son armée qui se déclara pour Octave; alors, transporté de fureur, il commanda à Eros, son affranchi, de le percer de son épée. Eros au lieu d'obéir s'enfonce lui-même son poignard dans le sein, et expire aux pieds de son maître. *Tu m'apprends mon devoir*, dit alors Antoine, et s'étant plongé son épée dans le corps, il tombe à la renverse sur son lit. Cléopâtre était allée cependant s'enfermer avec deux de ses femmes dans une tour qu'elle avait fait construire pour sa sépulture. Antoine, à demi mort, apprenant qu'elle est encore vivante, demande qu'on le transporte auprès d'elle. Cléopâtre, de peur de surprise, refuse d'ouvrir la porte, et jette par la fenêtre des cordes dont on lie Antoine, après quoi, avec le secours de ses deux femmes, elle le tire en haut, l'embrasse et le jette sur un lit. Un instant avant de mourir il dit à la reine, qui tenait son visage collé sur le sien : « *Je meurs*

content puisque je meurs entre vos bras; et je ne rougis point de ma défaite, puisqu'étant Romain je suis vaincu par un Romain. » Il expira peu de tems après à l'âge de 56 ans. (*Plutarc. in Anton.*) Sa mort fut de près suivie de l'entrée d'Octave dans Alexandrie à la tête de ses troupes. Tous les habitans s'étant prosternés pour implorer sa clémence, il leur pardonna par respect, dit-il, pour la mémoire d'Alexandre leur fondateur, pour la beauté de leur ville, et pour le mérite du philosophe Areus, leur concitoyen, dont il honorait le profond savoir et la vertu.

Cléopâtre, dans une visite que le vainqueur lui fit, reconnut par les réponses vagues qu'il lui donna que le sceptre était perdu sans ressource pour elle et pour ses enfans. Alors, s'abandonnant au désespoir, elle se fit piquer au bras par un aspic qu'elle tenait enfermé dans un panier de figues pour tromper la vigilance des gardes qu'on avait mises auprès d'elle; elle mourut peu de minutes après sans convulsions et sans douleurs, l'effet du venin étant de causer un profond assoupissement. Cléopâtre était alors dans la vingt-deuxième année de son règne et la trente-neuvième (non la quarante-neuvième) de son âge. En elle finit, après avoir duré deux cent quatre-vingt-quatorze ans, le royaume des Lagides; après quoi l'Egypte fut réduite en province romaine, et gouvernée par un préfet qu'on y envoyait de Rome. La bataille d'Actium donne lieu à une nouvelle ère que les Egyptiens appellent l'ère actiaque (1). Elle ne commença néanmoins qu'un an après cette célèbre victoire, c'est-à-dire le 29 du mois d'août de l'an 30 avant J.-C., lequel était le premier jour de l'année des Egyptiens.

---

(1) La bataille d'Actium se donna le 2 ou plutôt le 3 septembre de l'an 31 avant Jésus-Christ.

L'année égyptienne dont il est ici question, est la sept cent dix-neuvième de Nabonassar. Elle commença réellement le 31 août du calendrier julien, bien entendu, la seizième année depuis l'établissement de ce calendrier. Mais comme durant ces seize années, on en avait fait six bissextiles au lieu de quatre, le premier jour de l'année égyptienne, avait passé du 31 août au 29. (*Voyez* le savant Petau, *de Doctr. temp. lib.* X, c. 49.)

On expliquera cette intercalation vicieuse, à l'article des Romains. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES ROIS DE TYR ET DE SIDON,

OU ROIS DE PHÉNICIE.

La Phénicie, que les auteurs profanes confondent avec le pays des Philistins, en est distinguée par les écrivains sacrés, qui donnent pour limites à la première de ces deux contrées le mont Carmel au midi, qui la sépare de la seconde; le mont Liban au nord; la Méditerranée au couchant, et une chaîne de montagnes au levant. L'origine des Philistins et des Phéniciens est encore plus différente que leur position. Ceux-ci étaient Cananéens, et ceux-là descendaient de Mesraïm, frère de Canaan. Sidon, fils aîné de ce dernier, fonda sur la Méditerranée la ville de son nom, qui fut long-tems la métropole de la Phénicie. Agénor, prince de Thèbes en Egypte, ou du moins l'un des plus qualifiés de cette ville, ayant été obligé de s'expatrier du tems de Moïse, vint s'établir à Sidon, et s'y fit estimer au point que les Sidoniens lui déférèrent la royauté. Il avait épousé Tyro, dont il donna le nom à la ville de Tyr, qu'il fonda sur la mer à une journée ou environ de Sidon au midi. Agénor eut d'elle quatre fils, Cadmus, Phénix, Syrus et Cilix, avec une fille, Europe, qui fut enlevée par Taurus, roi de Chypre. Cadmus envoyé par son père à la recherche de sa sœur, ne l'ayant pu trouver, passa en Béotie, et y fonda la nouvelle Thèbes. Phénix succéda aux états de son père, qui, de son nom, prirent celui de Phéniciens. Les deux autres frères donnèrent leurs noms aux pays où ils allèrent s'établir. Voilà ce que les écri-

vains grecs nous apprennent touchant l'origine des Phéniciens, et il nous paraît inutile d'en chercher une autre dans des étymologies incertaines tirées des langues originales.

Le territoire de la Phénicie, peu fertile par lui-même et resserré d'ailleurs entre la mer et des montagnes, ne pouvait pas suffire par ses productions aux besoins de ses habitants. La nécessité les rendit industrieux. Ils inventèrent les arts et le commerce pour subsister. C'est à leur sagacité que les Grecs et les Latins font honneur de l'invention de l'écriture alphabétique. Peut-être Agénor apporta-t-il cet art de l'Égypte, et ses sujets ne firent-ils que le perfectionner. Du moins il est certain que Cadmus le porta en Grèce, d'où il se répandit en Occident. Si les premiers essais de la marine furent tentés par d'autres peuples que les Phéniciens, on peut également assurer qu'elle dût ses accroissemens à leur habileté.

« Profitant des avantages qu'offraient leurs ports et les » forêts du mont Liban, ils bravèrent tous les périls de la » mer, sans autre guide que les étoiles du pôle, et éten- » dirent prodigieusement leur commerce. Les îles de » Chypre et de Rhodes, la Grèce, la Sicile, la Sardaigne, » reçurent leurs colonies. Ils parvinrent jusqu'à l'Espagne » et pénétrèrent dans l'Océan. Cadix devint leur entrepôt. » Ils tiraient de la Bétique en particulier d'immenses ri- » chesses. Surchargés d'argent dans un voyage, ils furent » obligés d'en mettre à leurs ancres au lieu de plomb. Le » commerce enfin les faisait jouir de tout ce que les autres » peuples avaient d'utile et de précieux. Ils cachaient avec » soin le secret de leur navigation, de peur qu'on n'en par- » tageât le profit. Leur voyage autour de l'Afrique dont nous » avons parlé ailleurs (*V. Salomon*), est d'autant plus ad- » mirable, que leurs vaisseaux ne pouvaient guère s'éloigner » des côtes. La boussole rend facile aujourd'hui ce qui était » alors presque impossible. Le hazard procura aux Phéni- » ciens leur précieuse teinture de pourpre. Un chien de » berger, poussé par la faim, brise un coquillage, il en a » la gueule teinte; cette couleur paraît admirable : on trouve » moyen de l'extraire des coquillages de la même espèce et » de l'appliquer aux étoffes; le pourpre est bientôt l'orne- » ment des rois. Voilà comme le hazard peut contribuer » aux découvertes de l'industrie. (*Le Batteux.*) Ces coquil- » lages ne se retrouvent plus aujourd'hui. »

Sidon était déjà fameuse par son opulence, lorsque Josué

introduisit les Israélites dans la Terre-Promise. Cette ville, ainsi que toute la Phénicie, faisant partie du pays de Canaan, devait entrer dans leur partage. Mais ils ne purent jamais faire la conquête ni de Sidon ni de Tyr, quoiqu'il paraisse que sous David et Salomon, les rois de Phénicie étaient en quelque sorte tributaires du royaume d'Israël. Tyr demeura long-tems dans l'obscurité. Homère n'en parle point dans le dénombrement qu'il fait des villes célèbres au nombre desquelles il met Sidon. Elle ne commença d'acquérir de la considération que lorsqu'une partie des Sidoniens subjugués par un roi d'Ascalon, vint y chercher un asyle. Les richesses que ces fugitifs apportèrent avec eux, les arts qu'ils apprirent à leurs hôtes, le goût qu'ils leur communiquèrent pour le commerce maritime, élevèrent Tyr en peu de tems à un degré de splendeur qui effaça celle de Sidon ou du moins l'égala. La fille, par la suite, devint la maîtresse de la mère, et fut le siége des rois de Phénicie, lorsque tout ce pays fut réuni sous un même maître; car cela n'eut pas toujours lieu, et souvent ce pays fut partagé entre différents souverains. Josephe, Théophile d'Antioche et le syncelle, nous ont donné le catalogue des rois de Tyr depuis le tems de Saül, roi d'Israël, jusqu'à la fondation de Carthage. Ces trois écrivains s'accordent entre eux pour le nombre et les noms de ces rois; mais ils diffèrent pour la durée de leurs règnes.

Abibal, contemporain du premier roi d'Israël, ouvre la liste de ceux de Tyr, dont les noms sont parvenus jusqu'à nous. Aucun trait de sa vie n'a passé à la postérité. Il y a néanmoins de l'apparence, suivant la conjecture d'un habile académicien, que dans le commencement il fut ennemi des Hébreux; qu'il se ligua contre eux avec les Philistins, et qu'il leur envoya des troupes qui furent battues par Samuel. Il mourut dans les premières années du règne de David.

1040. Hiram ou Hirom, fils et successeur d'Abibal, commença à régner, suivant M. des Vignoles, l'an 3674 de la période julienne (1040 ans avant J.-C.); il fut lié d'amitié avec David. Eupolème dit que ce dernier avait rendu tributaires les Tyriens; ce qui donne lieu de croire que David avait d'abord été en guerre avec Hiram avant de devenir son ami (1031). Mais la paix que ces deux princes firent ensemble fut constante, ainsi que l'union qu'elle produisit,

David ayant conquis le royaume d'Edom, se trouva maître d'Elath et d'Asiongaber, villes maritimes dans le fond du golfe Arabique, qui lui facilitaient le commerce de l'Arabie, et qui, par le détroit de Babelmandel, lui ouvraient la route du golfe Persique, de l'Inde et de l'Afrique. Les Hébreux n'étaient point encore exercés à la navigation, et ils entendaient encore moins l'art de construire des vaisseaux. David s'adressa à Hiram, qui lui envoya des Phéniciens depuis long-temps instruits dans l'un et dans l'autre genre. Avec leurs secours, le prince Hébreu équipa une flotte et entreprit quelques voyages dont il rapporta des sommes immenses en or et en argent. David ayant dessein de se bâtir un palais s'adressa de même au roi de Tyr pour avoir des tailleurs de pierres, des charpentiers et des bois de cèdre et de sapin. Les Tyriens étaient dès-lors renommés pour l'architecture. Le temple qu'ils avaient élevé à Hercule dans l'île où l'on bâtit depuis la nouvelle Tyr, à un demi mille de l'ancienne, était alors le plus beau monument de cet art, qui fut dans l'univers. Hiram satisfit David, et le palais que ses gens construisirent à ce prince dans Jérusalem, fut digne de sa magnificence et de la réputation que les Tyriens s'étaient acquise. En contribuant à décorer la capitale de son voisin, Hiram ne négligea pas les embellissemens de la sienne. Astarté était une divinité commune aux Phéniciens et aux Philistins. Ceux-ci la nommaient Astharot; mais elle n'avait point encore de temple chez les premiers Hiram lui en fit élever un dans Tyr; il en fit construire un autre à Jupiter Olympien, et fortifia, selon Dius, ancien historien de Tyr, le quartier oriental de la ville, dont il augmenta l'enceinte. Mais l'entreprise la plus importante de ce prince, fut la jonction de Tyr et de l'île voisine, par le moyen d'un mole qui dut lui coûter des sommes et des travaux immenses; car il paraît certain, et M. des Vignoles l'a fort bien prouvé, qu'il exécuta ce grand ouvrage qui fut dans la suite détruit et puis après renouvelé. L'île était déjà habitée depuis long-tems; mais Hiram en fit une ville par le grand nombre d'édifices qu'il y ajouta. Il y eut par là dès le tems d'Hiram deux Tyrs, l'ancienne qui était celle du continent, et la nouvelle qui était dans l'île. L'auteur que nous suivons donne au contraire le nom d'ancienne à celle-ci, prétendant qu'elle a été fondée la première; ce qui ne nous semble pas démontré. Après la mort de David, le roi de Tyr apprenant que Salomon, son fils, lui a succédé, envoie une ambassade au

nouveau prince pour le complimenter, et lui demander son amitié, comme il avait eu celle de David. Salomon fit à cette ambassade l'accueil le plus flatteur, et renouvela solennellement l'alliance qui avait été entre David et Hiram. Il avait le même intérêt que son père à ménager ce prince, ayant besoin de son aide pour les ouvrages qu'il méditait. Près d'entreprendre l'édifice du temple de Jérusalem, il fit avec Hiram un traité par lequel celui-ci s'obligeait de lui faire abattre et façonner tous les cèdres et les sapins qui lui seraient nécessaires, et de les faire conduire par mer à Joppé, où les gens de Salomon viendraient les prendre pour les amener à Jérusalem. Salomon, de son côté, s'engageait à fournir annuellement au roi de Tyr une certaine quantité d'huile, de vin et de blé, denrées que le territoire des Phéniciens leur refusait, et qu'ils ne pouvaient se procurer que par le commerce. Hiram envoya aussi des tailleurs de pierres et des menuisiers à Salomon avec un habile homme qui savait fondre les métaux et les mettre en œuvre, soit pour la sculpture, soit pour la ciselure. Il était fils d'une femme israélite de la tribu de Dan, et se nommait suivant la vulgate Hiram (1) comme le roi. Alexandre Polyhistor l'appelle Hyperos et le syncelle, Sirom. Salomon ne tira pas seulement de Phénicie des bois et des ouvriers, mais le roi Hiram lui fournit aussi des métaux, et surtout de l'or jusqu'à la quantité de cent vingt talens, matière que lui apportaient en abondance ses négocians des pays où ils allaient trafiquer. Après avoir bâti le temple avec les ouvriers d'Hiram, les Tyriens furent employés à élever deux palais, un pour Salomon et l'autre pour la reine. Il n'est guère douteux, quoique l'Ecriture n'en dise mot, que Salomon fit venir aussi de Phénicie des ouvriers pour teindre les étoffes dont il habillait et meublait sa cour (985). Salomon et Hiram avaient l'un et l'autre des ports sur la Mer-Rouge; mais il manquait une marine au premier. Hiram lui fournit des ouvriers pour construire des vaisseaux, et des pilotes pour apprendre la manœuvre à ses gens. Lorsqu'il eut une flotte en état, le roi de Tyr eut encore la générosité de lui donner ces mêmes pilotes et d'au-

(1) Il est à remarquer que ce nom semble annoncer quelque défaut corporel; car Hharom, dans la langue hébraïque, signifie un homme qui a quelque membre trop court, et désigne ordinairement un camus ou un boiteux.

tres mariniers pour la conduire au pays d'Ophir ou de Tharsis, d'où elle rapporta des richesses immenses. (V. *Salomon.*)

Tant de services reçus du roi de Tyr, furent assez mal reconnus par Salomon. Vingt villes de la Galilée qu'il lui donna étaient si pauvres et si misérables, qu'Hiram étant allé les visiter, ne put s'empêcher de dire avec indignation : *Est-ce-là, mon frère, le présent que vous me faites?* Il paraît même, par l'Ecriture qu'il n'en voulut point, et les rendit. Ce mécontentement n'altéra point cependant l'amitié qui était entre ces deux princes. Dius, cité par Josephe, nous apprend qu'ils s'envoiaient réciproquement des énigmes, et que celui qui ne pouvait pas en saisir le mot, payait à l'autre une amende. Josephe (l. I, *contra Ap.*), dit que de son tems on conservait à Tyr plusieurs des lettres, que ces deux princes s'écrivaient. Cet historien, suivi par Théophile d'Antioche et le syncelle, ne donne à Hiram que trente-quatre ans de règne, et cinquante-trois de vie. Mais, ou il y a de l'altération dans les chiffres de Josephe, ou bien il faut distinguer deux Hiram, père et fils, qui se sont succédés dans le royaume de Tyr, et dont le premier aura régné trente ans, et le second trente-quatre; car celui qui était contemporain de Salomon, ne put guères mourir plutôt que l'an 976 avant Jésus-Christ. Cependant, l'écrivain sacré, Josephe et les autres historiens, ne parlent que d'un seul Hiram, roi de Tyr, le même qui fut ami de David et de Salomon, et qui fournit à l'un et à l'autre les matériaux et les ouvriers dont il eurent besoin pour les ouvrages qu'ils avaient entrepris. *Sicut egisti cum David patre meo*, mandait au commencement de son règne Salomon à Hiram, *et misisti ei ligna cedrina, ut ædificaret sibi domum in quâ habitaret : sic fac mecum, ut ædificem domum nomini Domini Dei mei.* (Paral. II, c. II, v. 3, 4.) Voilà bien clairement le même roi de Tyr, qui avait contribué à bâtir le palais de David et le temple de Salomon. Or, il y a quarante ans d'intervalle entre l'une et l'autre construction; car la première est rapportée dans l'Ecriture, immédiatement après la prise de la forteresse de Sion, événement qui tombe dans les premières années du règne de David. Dira-t on que le récit de cette construction est fait par anticipation? Mais on ne gagne rien à cette défaite, qui n'est imaginée que pour reculer le commencement du règne d'Hiram, jusque vers la fin de celui de David. L'Ecriture, en effet, ne donne-t-elle pas clairement à entendre que ces deux princes ont vécu long-tems ensemble, lorsqu'elle dit

qu'Hiram avait été de tout tems ami de David? *Fuerat amicus David Hiram omne tempore*. (Reg. III, c. V, v. 1.) De tout cela, concluons qu'il n'y a eu qu'un seul Hiram, roi de Tyr, dont le règne a été de soixante-quatre ans, et la vie de quatre-vingt-trois.

976. BALEAZAR ou BAZOR, fils et successeur d'Hiram, régna sept ans, suivant Josephe. Après lui vient :

969. ABDASTRATE, son fils, dont le règne fut de neuf ans. Il fut tué par le fils aîné de sa nourrice, qui s'empara du trône, et l'occupa l'espace de douze ans.

948. ASTARTE, fils de Beleastarte, supplanta l'usurpateur à son tour, et régna douze ans.

936. ASERIM et PHELÈS, l'un et l'autre frères d'Astarte, régnèrent successivement après lui, le premier neuf ans, et le second huit mois. On prétend qu'Aserim périt de la main de Phelès.

926. ITHOBAL paraît ensuite dans la liste des rois de Tyr, donnée par Josephe. C'est le même que l'Ecriture (*Reg. III*, c. XVI, v. 31), nomme ETHBAAL. Il avait une fille nommée Jésabel, qu'Achab, roi d'Israël, épousa. Cette princesse apporta de son pays, dans le royaume de son époux, le culte impie de Baal, qu'elle y fit adopter par le roi et par le plus grand nombre de ses sujets. Le seigneur, irrité de l'idolâtrie de son peuple, arrêta les pluies et les rosées dans Israël, ce qui causa dans ce pays une sécheresse, dont la durée fut, suivant S. Luc (c. IV, v. 25), et S. Jacques (c. V, v. 17) de trois ans et demi. Ce fléau se fit sentir aussi en Phénicie; mais il dura moins, si l'on s'en rapporte à un passage de Ménandre, cité par Josephe (Ant. VIII, 13.) *Du tems d'Ithobal*, y est-il dit, *il y eut une grande sécheresse, qui dura depuis le mois d'hyperbérétée* (septembre) *jusqu'au même mois de l'année suivante. Ce prince fit faire de ferventes prières, qui furent suivies d'un grand tonnerre.* Sur quoi Josephe ajoute : *Ces paroles marquent sans doute cette sécheresse qui arriva sous Achab.* Mais pour concilier l'écrivain profane avec l'auteur sacré, il faut dire qu'il y avait déjà deux ans et demi que la terre d'Israël était affligée de ce fléau, lorsqu'il commença en Phénicie. A l'égard des prières ordonnées par Ithobal et de leur

efficacité prétendue, on sait à quoi l'on doit s'en tenir sur ce trait. Le règne de ce prince fut, suivant Josephe, de trente-deux ans. Il mourut par conséquent six ans avant son gendre, le roi d'Israël. Ménandre, dans Josephe, lui attribue la fondation de Botrys en Phénicie, entre Byblos et Tripoli, et celle d'Auza en Lybie, ou en Afrique.

894. BADEZOR, successeur d'Ithobal, son père, régna six ans, et fut remplacé par MATGENE ou METTINUS, son fils, dont le règne fut de neuf ans. Il laissa, en mourant, deux fils, Pygmalion et Barca, avec deux filles, Elise et Anne.

879. PYGMALION monta sur le trône après la mort de son père, à l'âge de seize ans (quelques-uns disent de neuf ans.) L'avarice étouffa en lui les sentiments de la nature et de la religion. Elise, sa sœur aînée, plus connue sous le nom de Didon, avait épousé Sichée ou Sicharbas, son oncle, prêtre d'Hercule, dont les richesses étaient immenses. Pygmalion, résolu de s'emparer de ses trésors, l'assassina, suivant Virgile, au pied de l'autel, où il sacrifiait. Didon, qui devina le motif de cet attentat, couvrit sa douleur d'une profonde dissimulation. Elle continua de vivre en bonne intelligence avec son frère, feignant d'ignorer l'endroit où Sichée avait caché ses trésors, et ne témoignant nul empressement pour les posséder. Quelque tems après, elle lui demanda permission d'aller s'établir à Chartica (865), petite ville entre Tyr et Sidon, avec Barca, son frère, et Anne, sa sœur. Pygmalion y consentit d'autant plus volontiers, qu'il espérait avoir, après sa retraite, toute liberté de rechercher les richesses que Sichée avait enfouies. Didon obtint de lui des vaisseaux pour transporter ses effets. Elle y fit porter de nuit ses trésors, et partit à son insu avec un nombre de Tyriens qui s'étaient attachés à sa fortune. Pygmalion se voyant joué, fit courir après elle, mais inutilement. Elle arriva, sans qu'on eût pu l'atteindre, en l'île de Chypre. De-là, ayant fait voile vers l'Afrique, elle débarqua à Utique, colonie tyrienne, qui la reçut, elle et tout son équipage, avec toute sorte d'humanité. Peu de tems après, elle choisit un terrain où elle fonda Carthage. Revenons à Pygmalion. Ses ancêtres avaient fait des conquêtes en Chypre, et Etienne de Bizance dit qu'il bâtit la ville de Carpasie. Gadès, aujourd'hui Cadix, dans la Bétique, province d'Espagne, était une autre colo-

nie des Tyriens. Pygmalion y envoya un présent magnifique pour être placé dans le temple d'Hercule. C'était une figure d'olivier, dont le tronc, les branches et les feuilles étaient d'or, et les fruits des émeraudes qui imitaient parfaitement la nature. (832) Josephe donne à Pygmalion quarante-sept ans de règne. Il laissa un fils nommé PAPHOS, qui le remplaça sur le trône, et qui était maître de l'île de Chypre, comme l'avait été son père, y fonda une ville de son nom. Les noms de ceux qui lui succédèrent pendant le cours d'un siècle, sont restés dans l'oubli.

726. ELULÉE, contemporain de la Salmanasar, roi d'Assyrie, est le premier roi de Tyr qui se montre dans l'histoire, après Pygmalion. C'est Ménandre, dans Josephe, qui nous le fait connaître. *Les Cittiens s'étant révoltés*, dit cet auteur, *Elulée alla contre eux avec une flotte, pour les faire rentrer sous son obéissance.* La plupart des modernes croient que les rebelles dont il s'agit ici, sont les habitants de Geth, au pays des Philistins. Mais cette ville n'était point maritime et les Tyriens n'avaient pas besoin d'une flotte, pour l'aller attaquer. Nous pensons, avec Alphonse des Vignoles, que ce sont plutôt les habitants de Cittium, patrie du philosophe Zénon, en Chypre. Les Cittiens, dans leur détresse, firent une députation à Salmanasar, roi d'Assyrie, pour le prier de venir à leur secours.

717. Ce prince, en effet, vint en Phénicie à la tête d'une armée, afin de faire une diversion en faveur de ceux qui l'avaient appelé. Mais Elulée s'étant accommodé avec lui, l'engagea à s'en retourner. *Peu de tems après cette expédition*, dit Ménandre, *la ville d'Acé* (*depuis nommée Ptolemaïde*), *celle de Sidon, l'ancienne Tyr et plusieurs autres secouèrent le joug, pour se donner au roi d'Assyrie. Comme les Tyriens* (de la nouvelle ville) *furent les seuls qui ne voulurent point se soumettre à lui, il marcha contre eux et envoya soixante vaisseaux, que les Phéniciens avaient équipés et dans lesquels il y avait huit cents rameurs. Mais les Tyriens ayant été à la rencontre de cette flotte avec douze navires, la dissipèrent, firent cinq cents prisonniers et acquirent, par cette victoire, une grande réputation. Le roi d'Assyrie reprit la route de son pays; mais il laissa quantité de troupes le long du fleuve* (qui traversait la ville du continent), *et des aqueducs* (qui conduisaient de l'eau à l'autre ville), *pour les empêcher de profiter de ces secours*; *ce qui ayant con-*

tinué pendant cinq ans, ils furent obligés de creuser des puits. On voit encore une partie de ces acqueducs et les citernes d'où ils partaient, qui font l'admiration des voyageurs.

712. La mort de Salmanasar mit fin au blocus de Tyr, et rappela ses troupes dans leur pays. Depuis cet événement on trouve un vide de cent vingt années dans l'histoire de Tyr. Dans cet intervalle, le mole qui formait la communication entre les deux villes de Tyr, fut emporté par les flots, ce qui rendit à celle du continent, une partie de ses habitants, qui quittèrent l'île pour venir s'établir en terre-ferme. Ils s'y livrèrent au commerce avec une nouvelle ardeur, et portèrent cette ville au plus haut point de prospérité. Tyr, suivant l'expression d'Ezechiel, était regardée comme la reine des villes, et ses négociants allaient de pair avec les princes par leur opulence et leur faste. Leurs vaisseaux portaient dans toutes les places maritimes, les aliments de la molesse et du luxe. C'est ainsi que Tyr corrompait les mœurs simples et frugales des contrées où s'étendait son commerce, en fournissant des amorces aux passions ; car son commerce ne se bornait pas aux choses de première nécessité. Les étoffes les plus riches travaillées dans le meilleur goût, les meubles rares, les bijoux, les parfums et d'autres superfluités, voilà ce qu'elle donnait en échange des denrées que son terroir lui refusait ; et des matières precieuses qu'elle recevait pour les mettre en œuvre.

591. ITHOBAL II paraît sur le trône de Tyr, dans le tems que Nabuchodonosor régnait à Babylone. Ce dernier, après avoir subjugué la Judée, voulut se rendre maître de la Phénicie. Sidon et la plupart des autres places de cette contrée, cédèrent en peu de tems à l'effort de ses armes. (585.) Mais Tyr qu'il assiégea ensuite, lui opposa la plus vigoureuse et la plus opiniâtre résistance. Il fut l'espace de treize ans devant cette place, n'épargnant ni stratagêmes, ni travaux pour la réduire, en sorte que dans son armée, suivant l'expression d'Ezéchiel, *toute épaule en devint pelée, et toute tête en devint chauve.* A la fin les assiégés réduits aux abois, chargèrent leurs meilleurs effets sur des vaisseaux, et se retirèrent dans l'île. Nabuchodonosor, en entrant dans Tyr, se vit cruellement trompé dans son attente. Furieux de la trouver presque déserte et dénuée de ces grandes richesses, qu'il

avait promis de partager avec le soldat, pour le récompenser de ses fatigues, il passa au fil de l'épée ce qui restait d'habitants, et fit raser ensuite la ville jusqu'aux fondements. Telle fut la déplorable fin de la superbe Tyr; et c'est ainsi que furent accomplies les menaçantes prédictions qui annonçaient sa destruction. Voyez dans les chapitres XXVI et XXVII d'Ezéchiel, la description de cette ville, *qui n'avait point d'égale*, et les malheurs que Dieu lui annonce par la bouche de ce prophète.

Il paraît qu'Ithobal périt durant ce siége. C'était, suivant le portrait qu'Ezéchiel en fait, un prince fier, insolent et assis sur un trône d'or, que la fortune avait enivré, qui couvert de pierreries, n'était occupé qu'à s'admirer, qui, prétendait savoir tous les secrets, être aussi sage que Daniel, et mériter même d'être mis au rang des dieux : arrogance qui lui attira cette sévère condamnation : *parce que votre cœur s'est élevé, comme si c'était celui d'un dieu, je ferai venir contre vous des étrangers les plus puissants d'entre les peuples, et ils viendront l'épée à la main exterminer votre sagesse...., ils vous tueront et vous précipiteront du trône.* (*Ezéchiel*, c. XXVIII.) Retirés dans leur île, les Tyriens changèrent la forme du gouvernement, et au lieu de rois, ils établirent des suffetes ou juges.

572. Baal fut le premier suffete de la nouvelle Tyr. Durant son gouvernement qui fut de dix ans, il n'oublia rien pour fortifier son île, l'embellir et la rendre semblable à l'ancienne Tyr. Mais pour lui éviter le sort de celle-ci, il la rendit titulaire du roi d'Assyrie, ce qui lui assura une longue paix et une entière liberté pour le commerce.

562. Ecnibal, Chelbis, Abbare, Mytgon et Gerastrate furent les suffetes qui succédèrent à Baal, l'un après l'autre, à l'exception des deux derniers qui furent collégues. Ceux-ci régnèrent pendant six ans, et les trois précédents, quinze mois en tout. On revint ensuite à la royauté.

554. Balator fut créé roi de Tyr, du consentement des Assyriens. Mais il n'occupa le trône que l'espace d'un an.

553. Merbal, Babylonien, fut choisi par les Tyriens, chez qui apparemment il s'était établi, pour remplacer le roi Balator. Son règne fut de quatre ans.

549. Irom fut le successeur de Merbal. Ce fut la quatorzième année de son règne, suivant les Annales phéniciennes, que Cyrus monta sur le trône de Perse, par la mort de Cambyse, son père. Ces mêmes Annales donnent à Irom vingt ans de règne.

529. Mapen, fils et successeur d'Irom, servit sur la flotte de Xercès, roi de Perse, et fut un de ceux qui conseillèrent à ce prince d'attaquer la flotte grecque à Salamine : conseil funeste dont Xercès ne dut pas lui savoir gré, après l'événement. Mapen était alors dans la 49ᵉ. année de son règne. Il paraît qu'à son retour à Tyr, il y périt dans la révolution suivante. Les esclaves qui étaient alors en grand nombre dans cette ville, ayant formé une conspiration contre leurs maîtres, les égorgèrent tous pendant une nuit, à l'exception de Straton, à qui le sien, par affection, conserva secrètement la vie. Ayant ensuite délibéré de se donner un roi pris d'entre eux, ils prorogèrent l'assemblée au lendemain, et convinrent que celui qui le premier apercevrait les rayons du soleil, serait reconnu roi. L'esclave de Straton, conseillé par son maître, remplit la condition, en tournant le dos à l'orient, et regardant à l'occident le faîte des maisons. Sommé de dire qui lui avait appris ce secret, il nomme Straton. On court chercher ce sage citoyen, non pour l'immoler, mais pour le couronner. C'est ainsi que Straton devint roi. Il immortalisa son nom en le donnant à une tour qu'il fit construire sur le bord de la mer, et autour de laquelle Hérode le Grand bâtit dans la suite une ville qu'il nomma Césarée, en l'honneur de l'empereur Auguste. C'est le seul trait que l'on sache du gouvernement de Straton.

Après sa mort son fils, dont on ignore le nom, fut placé sur le trône, et le sceptre passa de main en main à leurs descendants jusqu'à Azelmic, qui fut le dernier roi connu de Tyr. Celui-ci était contemporain d'Alexandre le Grand. Lorsque le cours des conquêtes de ce prince l'eût amené en Phénicie, Azelmic envoya au-devant de lui des ambassadeurs, parmi lesquels était son fils, avec des présents pour lui et des provisions pour son armée. Alexandre reçut favorablement le tout. Mais ayant demandé à entrer dans Tyr, sous prétexte d'y offrir un sacrifice à Hercule, il essuya un refus qui l'irrita au point, qu'il résolut de prendre la ville d'assaut (332). Ces menaces n'effrayèrent point les Tyriens. Nulle place n'était aussi bien fortifiée que Tyr, dont les

murs hauts de cent cinquante pieds et baignés de tout côté par la mer, la ville s'étendant sur tout le terrain de l'île, ne laissait aucun lieu aux approches, ni à la surprise. La place était d'ailleurs pourvue de toute sorte de machines de guerre, et de vivres pour long-tems. Les Carthaginois de plus, maîtres alors de la mer, avaient promis aux Tyriens de venir à leurs secours. Alexandre sentit les difficultés qui s'opposaient à son dessein, et n'en fut que plus animé à le suivre. Apprenant qu'une chaussée avait autrefois joint l'île au continent, il entreprit de renouveler cet ouvrage, pour lequel il employa les matériaux de l'ancienne Tyr et les bras des peuples voisins qu'il avait subjugués. L'entreprise était déjà fort avancée, lorsqu'une tempête emporta tout ce qui était fait. Alexandre ne perdit point courage, et recommença sur de nouveaux frais. Les Tyriens voyant les progrès de l'ouvrage dont ils s'étaient d'abord moqués, songèrent sérieusement à l'arrêter. Montés sur leurs vaisseaux, ils harcelaient continuellement les travailleurs, que les soldats étaient assez occupés à défendre. Alexandre cependant faisait venir sa flotte de Grèce. Lorsqu'elle fût arrivée et la chaussée finie, il commença à battre la place et par mer et par terre. Il est incroyable avec quelle ardeur, quels efforts et quelle obstination les attaques furent livrées; avec quelle vigueur, quelle industrie et quelle constance elles furent repoussées. Vingt fois Alexandre se repentit d'avoir tenté ce siége, et fut sur le point de l'abandonner. Il y eût été infailliblement contraint, si les Carthaginois avaient fourni aux Tyriens les secours qu'ils leur avaient promis. Mais les troubles domestiques qui les agitaient, ne leur permirent pas de tenir parole. A la fin Tyr, après avoir perdu ses plus habiles ingénieurs et ses meilleurs combattants, après avoir vu tomber une partie de ses murs, fut emportée dans un dernier assaut, au bout de sept mois de siége. Le vainqueur ne la traita point avec la modération que sa brave défense semblait mériter. Huit mille de ses habitants furent passés au fil de l'épée, deux mille crucifiés, trente mille vendus à l'encan, et la ville brûlée et rasée jusqu'aux fondements. Alexandre, cependant, fit grâce aux descendants de Straton. Le roi Azelmic s'était réfugié dans le temple d'Hercule. L'ayant tiré de cet asile, non-seulement il lui accorda la vie, mais il lui remit la couronne sur la tête, voulant qu'il continuât de régner dans Tyr, qu'il fit rebâtir et repeupler. Mais cette ville ne recouvra point

son ancienne splendeur, et il n'en est plus fait mention dans l'histoire jusqu'au tems d'Hérode le Grand, où l'on voit qu'elle était alors gouvernée par un prince, nommé MARION, qui prit le parti d'Antigone contre Hérode. Marion fut battu avec son allié, et le vainqueur, dit l'historien des Juifs, en usa envers les Tyriens avec une générosité qui lui concilia leur affection.

Depuis que l'ancienne Tyr eût été détruite par Nabuchodonosor, Sidon, qui s'était volontairement soumise à ce prince, passa de la domination des Chaldéens, sous celle des Perses, et fut gouvernée par les satrapes qu'ils envoyaient pour commander en Phénicie.

Les Sidoniens mécontents de celui qu'Artaxercès-Ochus avait chargé de ce département, traitèrent secrètement avec Nectanèbe, roi d'Egypte, après quoi s'étant donné un roi, nommé TENNÈS, ils se révoltèrent hautement contre les Perses. Le satrape entreprit de les réduire. Mais s'étant saisi de sa personne, ils le traînèrent ignominieusement au supplice. Leur fureur n'en demeura point là; ils coupèrent les arbres du jardin que le roi de Perse avait près de Sidon, et mirent le feu au fourrage destiné à nourrir ses chevaux. Les gouverneurs de Syrie et de Cilicie accoururent pour étouffer le mal dans sa naissance. Mais Tennès ayant marché contre eux, les mit en fuite. Artaxercès à la nouvelle de cet échec vint lui-même en personne (351), avec une armée de trois cent mille hommes de pied et trente mille chevaux, ayant de plus une flotte de trois cents vaisseaux de guerre et cinq cents navires chargés de provisions, pour attaquer Sidon par mer et par terre. Les Sidoniens avaient de leur côté une flotte considérable et de bonnes troupes qu'ils avaient rassemblées de toute part. Munis de la sorte, ils étaient en état et dans la résolution de se bien défendre. Mais après quelques jours de siége, leur roi Tennès et son lieutenant s'étant laissé corrompre par les Perses, les trahirent et livrèrent la ville à l'ennemi. Le seul parti qu'ils eurent alors à prendre, fut de recourir à la clémence d'Artaxercès. Ils lui députèrent, pour le fléchir, cinq cents hommes portant à la main des branches d'olivier. Mais le roi de Perse, loin de les écouter, ordonna de tirer sur eux et les fit percer de coups de flèches. Réduits au désespoir, les Sidoniens s'enfermèrent dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants, y mirent le feu et périrent ainsi, au nombre de quarante mille personnes. Ainsi furent accom-

plies les menaces des prophètes contre cette ville qui, de même que Tyr, outrageait le Seigneur par son impiété, et corrompait par son luxe et ses mœurs dépravées les autres nations avec qui elle commerçait. Sidon renaquit aussi de ses cendres. Lorsqu'Alexandre vint en Phénicie, elle se soumit volontairement à ce conquérant, et lui fournit même des troupes pour l'aider à subjuguer la ville de Tyr. Mais au sac de celle-ci, les Sidoniens, se souvenant de leur ancienne fraternité avec les Tyriens, en sauvèrent secrètement le plus grand nombre qu'il leur fut possible.

Sur l'invention de l'écriture.

Au commencement de l'article de Tyr, on attribue l'invention de l'écriture aux Phéniciens ; c'est cette opinion qui a fait dire à Lucain, dans la Pharsale :

Phenices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram tudibus vocem signare figuris.

Vers que Brébeuf a traduits ou imités par les deux vers suivants:

C'est de lui (1) que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux.

---

(1) Cadmus, fils d'Agénor, originaire de Phénicie, apporta, dit-on, en Grèce, la connaissance des lettres.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ANCIENS ROIS DE SYRIE.

La Syrie, appelée dans les livres saints la terre d'Aram, du nom de l'un des fils de Sem, n'a pas les mêmes limites dans les différents auteurs qui en ont traité, parce qu'ils l'ont considérée en divers tems, pendant lesquels elle a été plus ou moins fameuse, et son empire plus ou moins étendu. Mais en nous fixant à la Syrie, proprement dite, nous la terminerons par l'Euphrate à l'orient, le mont Taurus au septentrion, la Méditerranée à l'occident, la Phénicie, la Palestine et l'Arabie déserte au midi; ce qui lui donne une largeur de trois cents milles de l'occident à l'orient, sur une longueur de trois cent soixante-quinze milles. Il est incontestable que ce vaste pays fut partagé au commencement en un grand nombre de petits royaumes. Mais dans la suite, il ne paraît en avoir contenu que quatre principaux, Sobah, Damas, Hamath, ou Emèse, et Gessur. Ces quatre royaumes s'éteignirent sous David et Salomon, qui en conquirent la plus grande partie. Le dernier de ces états se releva sous leurs successeurs, et toute la Syrie fut ensuite absorbée par les Assyriens, qui la transmirent aux Perses, à la monarchie desquels elle demeura incorporée jusqu'à son entière destruction. Après la mort d'Alexandre le Grand, la Syrie fut une des quatre grandes monarchies qui se formèrent des débris de son empire; mais alors elle n'eut plus les mêmes limites qu'auparavant, et son étendue s'augmenta ou se ré-

trécit, suivant les conquêtes ou les pertes que firent ses souverains. Les géographes, depuis ce tems, on fait différentes divisions de ce pays, dont nous parlerons en traitant des rois Seleucides de Syrie. Il ne s'agit dans cet article que de ceux qui les ont précédés. Nous n'avons aucun monument qui nous marque la succession des rois de Gessur, ni celle des rois d'Emath. Ainsi, laissant à l'écart ces deux royaumes, nous nous bornerons à ceux de Soba et de Damas.

Soba, ou, comme Strabon la nomme, Sophène, dont le nom s'est conservé dans celui de Zoph, est une grande contrée située entre l'Euphrate et le mont Taurus. Un fleuve nommé Arsanias, aujourd'hui Arsen, traverse le pays pour se rendre dans l'Euphrate, après avoir passé par Arsamosata, place considérable, dont on retrouve le nom dans celui de Simsat, ou Shimshat. Amide, ville ancienne qui subsiste encore, et qui a conservé son nom, mais dont l'origine est ignorée, en était la capitale du tems que les Romains furent maîtres de la Sophène. Nous ne pouvons assurer que la Sophène ait été réunie au commencement sous un seul et même souverain. Il y a bien de l'apparence, au contraire, qu'elle fût d'abord, comme les autres contrées de l'orient, partagée entre plusieurs petits rois, dont les plus forts absorbèrent les états des plus faibles, jusqu'à ce que le tout devint la proie d'un seul; mais on n'a rien de positif sur ces révolutions. On ignore même si les rois de Soba, dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, ont tous possédé ce pays entier, ni combien ont duré leurs règnes, ni s'ils se sont immédiatement succédé. Tout ce que nous pouvons faire pour fixer leur chronologie, c'est de marquer les rois d'Israël dont ils ont été contemporains.

ROIS DE SOBA, OU DE SOPHÈNE.

Rohob, nommé Arach par Josephe, est le premier roi connu de Soba. Il régnait dans ce pays, en même tems que Saül en Israël.

Hadar-Ezer, ou Hadad-ezer, que Josephe nomme Adrazar, successeur de Rohob, son père, réunit sous sa lois, si l'on en croit Nicolas de Damas, toute la Syrie, depuis l'Euphrate jusqu'aux frontières de la Phénicie. Cependant nous voyons Thoü, roi d'Emath, qui se maintint contre ses attaques (Reg. II, 8); nous voyons le roi de

Damas, avec lequel il fit alliance, loin de penser à le dépouiller (*ibid.*). Il est néanmoins vrai qu'il fit des conquêtes sur les autres rois de Syrie, et qu'il étendit même sa domination au-delà de l'Euphrate. Mais tandis qu'il envahissait le bien d'autrui, David entreprit de lui enlever ses propres états comme un domaine appartenant de droit aux Israélites. L'Euphrate, en effet, était une des limites de la terre que Dieu avait promise à son peuple. David étant entré à main armée sur ses terres, lui livra un combat, dans lequel il fit prisonniers sept mille cavaliers, vingt mille hommes de pied, et prit mille charriots, dont il ne se réserva que la dixième partie, ayant fait couper les jarrets au reste des chevaux. Hadar-Ezer, voulant réparer ce revers, implora le secours du roi de Damas, qui lui fournit une nouvelle armée. Ce fut la matière d'un nouveau triomphe pour David, qui tua vingt-deux mille Syriens dans une seconde bataille. Le vainqueur, après cette victoire, marcha droit à Damas, où il mit garnison pour tenir la Syrie soumise, et se la rendre tributaire. Les autres villes des deux rois alliés, situées en-deçà de l'Euphrate, lui ouvrirent pareillement leurs portes, et il en tira de riches dépouilles qu'il envoya à Jérusalem. Thoü, roi d'Emath, ayant appris la défaite d'Hadar-Ezer dont il était ennemi, députa son fils Joram ou Adoram, avec des présents, à David, pour le complimenter sur sa victoire. Hadar-Ezer, retiré au-delà de l'Euphrate, songeait cependant à réparer ses pertes. Croyant en avoir trouvé l'occasion dans la guerre qu'Hannon, roi des Ammonites, avait avec David, il envoya au premier une armée de vingt mille hommes; mais elle fut battue par Joab, général de David. Il en fit partir une seconde beaucoup plus considérable sous la conduite de Sophac. David marcha contre elle, tua le général avec quarante mille hommes de pied, et prit sept mille charriots. Les petits rois tributaires du roi de Soba, passèrent alors au service de David, et depuis ce tems ne voulurent plus ni obéir à Hadar-Ezer, ni donner du secours aux Ammonites. Ce fut ainsi que le royaume de Soba fut éteint, et que David resta maître de la Syrie jusqu'à l'Euphrate.

ROIS DE DAMAS.

Rezom, qui avait servi Hadar-Ezer dans ses guerres contre David, l'ayant ensuite abandonné pour se tourner

du côté du vainqueur, fut établi roi de Damas par ce dernier, sous la dépendance du royaume d'Israël et à la charge d'un tribut. C'est le même que Nicolas de Damas nomme HADAD II. Son règne fut long, et dura jusque vers la fin de celui de Salomon. Tant que ce dernier veilla au bien de ses états, et les gouverna avec cette sagesse extraordinaire que Dieu lui avait donnée, Rezom demeura tranquille et soumis. Mais lorsqu'il le vit plongé dans la débauche, il profita de sa négligence pour s'agrandir, et se rendit redoutable aux sujets de ce monarque.

HÉZION ou HADAD III, suivant Nicolas de Damas, fut le successeur de Rezom au royaume de Damas. On ignore le genre de relation que ces deux princes avaient ensemble. Ussérius et Newton regardent Hézion et Rezo comme une seule et même personne, fondés sur la ressemblance assez grande de leurs noms. Mais cette raison ne nous paraît pas suffisante pour les identifier. Hézion vécut comme son prédécesseur, en bonne intelligence avec les rois d'Israël et de Juda.

TABREMON, fils d'Hézion, nommé HADAD IV par Nicolas de Damas, monta sur le trône de Damas après la mort de son père. Il fit un traité d'alliance avec Abiam, roi de Juda, contre leurs ennemis communs; mais on ne sait point ce que cela produisit.

926. BEN-HADAD I, ou HADAD V, fils de Tabremon, était assis sur le trône de Damas du tems d'Asa, roi de Juda, et de Baasa, roi d'Israël. Sa valeur et sa bonne conduite le firent estimer et rechercher de ses voisins. Baasa fit un traité d'alliance avec lui. Appuyé de son secours, il remporta une victoire sur Asa, roi de Juda, avec lequel il était en guerre; et pour empêcher toute communication entre ses sujets et ceux de Juda, il entreprit de fortifier Rama, place située dans les gorges d'une montagne, au bas de laquelle était un défilé où l'on passait d'un royaume à l'autre. Asa, pour faire cesser cette entreprise, tira du trésor du temple tout l'or et l'argent qui s'y trouvait, et l'envoya par ses ambassadeurs à Ben-Hadad, le priant de renouveler l'alliance qui avait été faite entre leurs pères respectifs, et de venir à son secours contre le roi d'Israël. Ben-Hadad, gagné par ce riche pré-

sent, rompit le traité qu'il avait fait avec Baasa, lui déclara la guerre, et fit partir les généraux de son armée pour aller ravager les terres d'Israël. Ils y firent des conquêtes rapides, s'étant emparés, en peu de tems, de Ban, d'Ahion, d'Abela et de toute la contrée voisine de Cénéroth, ou du lac, depuis nommée la mer de Tibériade. Ben-Hadad garda une partie de ses conquêtes, et bâtit même des places ou des rues dans Samarie.

900. BEN-HADAD II, ou HADAD VI, succéda à son père dans le royaume de Damas, et poussa vivement la guerre qu'il avait commencée contre le royaume d'Israël. Mais il éprouva deux revers miraculeux dans l'exécution de ce dessein. Lorsqu'il vint pour la première fois sur les terres d'Israël, il paraît que ce fut avec un étalage prodigieux de grandeur et de puissance. Il n'avait pas moins de trente-deux rois tributaires dans son armée qui était innombrable. L'ayant amenée devant Samarie, il en forma le siége. En même tems il envoya des ambassadeurs dans la ville, pour sommer le roi Achab de s'avouer son vassal, et de reconnaître que tout ce qu'il possédait, jusqu'à sa femme et ses enfants, était à lui. A cette demande insolente, Achab fit la réponse la plus humble et la plus respectueuse. Ben-Hadad, voulant le pousser à bout, envoie le lendemain ses officiers pour fouiller dans le palais de Samarie, et en tirer tout ce qu'ils y trouveraient de plus précieux. Le roi d'Israël, outré d'une indignité si criante, s'oppose à la recherche. Ben-Hadad, apprenant sa résistance, lui fait les plus terribles menaces, et se met en devoir de les effectuer. Il presse le siége de la place, et la serre de manière que personne ne peut y entrer ni en sortir. Un prophète vint rassurer Achab, et lui promet que Dieu va dissiper l'armée formidable de Syriens, par les bras les plus vils qui soit dans celle d'Israël. Par qui, demanda Achab? Par les valets de pied de vos princes, répond le prophète. Achab les ayant mis à la tête de son armée, qui n'était que de sept mille hommes, les fait marcher en avant pour attaquer les Syriens. Ben-Hadad cependant se livrait à la débauche de la table dans sa tente avec ses officiers et leurs femmes. On lui annonce l'approche d'une troupe d'Israélites. Plein d'une confiance aveugle, il ordonne de les prendre vifs, et ne daigne pas interrompre ses plaisirs pour aller à leur rencontre. Les valets de pied fondent sur les

Syriens, dont ils font un grand carnage, et le reste des Israélites, encouragés par leur exemple, met en déroute l'armée de Ben-Hadad qui, ne pouvant rallier ses gens, est obligé de prendre la fuite. La bataille s'était donnée sur la montagne de Samarie. Les Syriens forcés, par l'évidence, d'en attribuer le succès à la Divinité, s'imaginèrent que le dieu des Israélites n'était que le dieu des montagnes. Telle était en effet leur théologie : ils étaient persuadés que chaque lieu avait son dieu tutélaire, qui veillait à la défense de ses adorateurs dans l'étendue de son ressort. Pour mettre en défaut le protecteur d'Israël, ils vinrent, l'année suivante, camper dans une vallée de la Célésyrie, près de la ville d'Aphec, aujourd'hui ensevelie sous les eaux d'un lac, où l'on aperçoit encore ses ruines, non loin de la plaine de Balbec. Dieu, jaloux de sa gloire, accorde aux Israélites une nouvelle victoire, qui montre à leurs ennemis qu'il ne préside pas moins aux vallées qu'aux montagnes. Ben-Hadad s'étant sauvé dans Aphec, dont les murs, en tombant, écrasèrent une partie de ses gens, envoya demander grâce au roi d'Israël. Achab l'invite à le venir trouver, après lui avoir promis la vie sauve, le fait monter lorsqu'il arrive dans son char comme un ami, agrée les offres que Ben-Hadad lui fait, d'accorder aux Israélites, à Damas, les mêmes priviléges dont ils jouissaient à Samarie, et le renvoie ensuite sans lui imposer d'autres conditions. Dieu, irrité de cette clémence déplacée et contraire à ses ordres, annonce au roi d'Israël, par la bouche d'un prophète, qu'il aura lieu de s'en repentir. Trois ans se passèrent sans que Ben-Hadad fit aucun mouvement contraire à la paix qu'il avait jurée. Mais oubliant ensuite ses promesses, il s'empara de Ramoth, ville de Galaad, qui se trouvait à sa bienséance. Achab l'ayant en vain réclamée, se ligue avec Josaphat, roi de Juda, pour aller la reprendre de force. L'armée syrienne vint au-devant de celle des deux rois. Le combat s'engage. Achab y est blessé mortellement d'une flèche tirée au hasard. On sonne alors la retraite, et les deux armées se séparent, laissant la victoire indécise. Ochozias, successeur d'Achab, fit la paix avec Ben-Hadad, en lui abandonnant la ville qui avait fait le sujet de la dernière guerre. Joram, qui monta sur le trône après Ochozias, tâcha d'entretenir la bonne intelligence avec le roi de Syrie. Elle était si grande, que Ben-Hadad ayant ouï dire qu'il se faisait des miracles en Israël, envoya Naa-

man, son général, à Joram pour le guérir de la lèpre dont il était infecté. Joram, qui ne sentait pas en lui ce pouvoir, s'imagina que Ben-Hadad cherchait par-là un prétexte pour rompre avec lui. Mais le prophète Élisée le rassura, en se chargeant de la guérison de Naâman. Ce général l'obtint après s'être baigné sept fois, suivant l'ordre du prophète, dans les eaux du Jourdain. Un bienfait si grand et si miraculeux accordé à un officier que le roi de Syrie chérissait, aurait dû resserrer les liens de l'union entre les deux monarques, et la rendre inviolable. Mais la tranquillité était, pour Ben-Hadad, un état violent dans lequel il ne pouvait long-tems persévérer. Bientôt le roi d'Israël apprend qu'il forme de mauvais desseins contre lui. Il prend des mesures pour les déconcerter, et y réussit. Ben-Hadad, étonné, soupçonne ses officiers de trahison; ceux-ci, pour se disculper, accusent Elisée de révéler tout ce qui se passe dans son conseil, au roi d'Israël. Ben-Hadad les croit d'autant plus volontiers, qu'il connaît Elisée pour un prophète. Il envoie des troupes en Israël pour le prendre. Elisée les ayant rencontrées, obtient de Dieu qu'elles ne reconnaissent ni lui, ni les lieux où ils sont. Ainsi éblouis, il les amène à Samarie, où leurs yeux étant dessillés, elles se voient avec surprise à la merci de leurs ennemis. Le prophète empêche qu'on ne leur fasse aucun mal, et les renvoie après leur avoir donné des rafraîchissements. Le rapport qu'elles firent de leur aventure, au roi, leur maître, suspendit quelque tems les hostilités entre les deux nations. Mais Ben-Hadad ayant repris, dans la suite, ses premiers desseins, rentra dans le pays d'Israël, et vint mettre le siége devant Samarie. Il était prêt de la prendre par famine, lorsque, dans son camp, Dieu fit entendre comme le bruit d'une armée qui venait fondre sur la sienne. L'épouvante s'empare des Syriens. Ils fuient en désordre, abandonnant armes et bagages pour mieux courir. Depuis cet échec, Ben-Hadad cessa d'inquiéter les Israélites, et vécut en paix avec eux. Ce prince étant tombé dangereusement malade, apprend qu'Élisée est en route pour venir à Damas. Il lui députe Hazaël, un de ses officiers, avec des riches présents, pour savoir s'il recouvrera la santé. Le prophète répond que la maladie du roi n'est pas mortelle, et prédit en meme tems qu'il n'en relèvera pas; puis, envisageant le député, il se met à pleurer. Hazaël lui demande la cause de ses larmes. C'est la vue, répond Elisée, de tous les

maux que vous ferez au royaume d'Israël, sur quoi il lui annonce qu'il sera roi de Damas, et qu'il fera la guerre avec autant de fureur que de succès aux Israélites. Hazaël revenu vers son maître lui fait espérer une prompte guérison. Mais le lendemain il l'étouffe dans son lit, en lui mettant un drap mouillé sur le visage. Ainsi mourut Ben-Hadad, après un long règne qu'il rendit mémorable par de grands exploits et de grands crimes.

876. HAZAEL monte sur le trône qu'il avait souillé par le sang de son maître. Joram, roi d'Israël, le voyant encore mal affermi dans son usurpation, profite de la conjoncture pour faire une nouvelle tentative sur la ville de Ramoth. Ochozias, roi de Juda, l'accompagne dans cette expédition. Elle fut malheureuse. Hazaël, étant accouru au secours de la place, livre aux deux rois une bataille dans laquelle il fut vainqueur, après une blessure mortelle qu'y reçut le roi d'Israël. Encouragé par ce succès, et animé par son ressentiment, Hazaël se jette sur le royaume d'Israël où il met tout à feu et à sang. Joachaz, successeur de Joram, ayant levé une armée pour arrêter le cours de ses funestes progrès, perd la bataille qu'il lui livre, et sa défaite est si grande qu'à peine il lui reste cinquante cavaliers, dix mille fantassins et dix chariots. Jamais les Israélites n'eurent d'ennemi plus terrible et plus acharné à leur ruine.

Ne trouvant plus rien à piller dans un royaume épuisé, le roi de Syrie tourne ses armes contre le pays de Juda, dont le souverain l'avait provoqué par l'alliance qu'il avait faite avec celui d'Israël pour reprendre sur lui la ville de Ramoth. Des conquêtes rapides lui ouvrent le chemin jusqu'à Geth, ville autrefois capitale des Philistins, mais depuis, réduite sous la puissance des descendants de David. Hazaël la fit passer sous la sienne après un siége qui ne paraît pas avoir été de longue durée. Joas, assis pour lors, sur le trône de Juda, n'eut pas le courage de venir au secours de la place. Sa lâcheté enhardit le vainqueur à venir se présenter devant Jérusalem. Le pusillanime Joas vide ses coffres et ceux du temple, pour l'engager à s'en retourner. Ces présents, qui furent acceptés, ne firent que suspendre l'orage qui menaçait la capitale de Juda. Les Syriens, avant la fin de l'année, étant rentrés dans la Judée, assiégèrent cette ville, et l'ayant prise après une victoire remportée sur

Joas, la saccagèrent, passèrent les principaux habitants au fil de l'épée, et envoyèrent des dépouilles immenses à leur maître qui attendait tranquillement à Damas l'événement du siége.

Il manquait aux Syriens un port sur la mer Rouge. Hazaël prit encore aux Juifs le port d'Elath, et transporta ainsi le commerce des Juifs dans ses états. Ce terrible fléau du peuple de Dieu ne cessa qu'à la mort d'Hazaël, d'exercer sur lui ses ravages, et d'accomplir les funestes prédictions des prophètes qui l'avaient annoncé comme l'exécuteur des vengeances du ciel. Ses sujets, lorsqu'il eut disparu à leurs yeux, lui décernèrent, comme ils avaient fait à son père, les honneurs divins. Les superbes tombeaux qu'ils s'étaient fait construire l'un et l'autre de leur vivant, devinrent des temples où ils étaient adorés.

832. **Ben-Hadad III**, ou **Hadad VI**, fils d'Hazaël, lui succéda au trône de Damas. S'il hérita de la valeur de son père, il n'en eut point l'habileté. Il n'est connu que par ses défaites et par les victoires que Joas, roi d'Israël remporta sur lui. Jeroboam II, successeur de Joas, acheva de l'accabler en le réduisant à l'humiliante condition de tributaire. Les troubles qui agitèrent le royaume d'Israël, après la mort de Jéroboam, laissèrent quelque tems respirer la Syrie.

766. **Razin**, successeur de Ben-Hadad III, demeura tranquille pendant les premières années de son règne, moins par inclination que par l'impuissance où il se trouvait de relever la gloire des armes syriennes. Ayant insensiblement rassemblé des forces il fit une ligue avec Phacée, roi d'Israël, pour détrôner Achaz, roi de Juda, et lui substituer un étranger nommé Tabéel, qui vraisemblablement avait promis de soumettre son royaume à ses protecteurs; car les princes ne prêtent point gratuitement leur assistance à ceux qui la demandent. Les deux rois ayant donc réuni leurs troupes vinrent mettre le siége devant Jérusalem. L'entreprise échoua par un coup extraordinaire de la providence qui ne voulut pas permettre qu'un étranger s'assît sur le trône de David. Razin, pour se dédommager, tourna ses armes contre les Iduméens qui avaient enlevé le port d'Eloth à la Syrie, sous le règne de son prédécesseur. Ayant attaqué cette place, il la prit et l'annexa de nouveau à ses états. Ce succès ranima

le désir qu'il avait de poursuivre la guerre commencée contre Achaz. Son alliance avec Phacée subsistait toujours. Les deux rois confédérés partagèrent leur armée en trois corps, afin d'attaquer l'ennemi en trois différents endroits à la fois. Cette disposition réussit parfaitement. Achaz fut défait. Les Syriens, chargés de dépouilles, reprirent la route de Damas, emmenant avec eux un grand nombre de captifs. Achaz, voulant réparer ce malheur eut recours à Theglatphalasar, roi d'Assyrie, lequel étant venu fondre sur le pays de Damas, prit la capitale, dont il transporta les habitants à Kir, où ils languirent dans une humiliante captivité. On ne sait ce que Razin devint. Mais son royaume fut éteint, et englouti dans la monarchie des Assyriens.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS SÉLEUCIDES DE SYRIE.

324. ALEXANDRE LE GRAND étant décédé sans laisser de postérité légitime, ses états immenses devinrent la proie d'un grand nombre d'étrangers qui, sous le titre de gouverneurs, s'érigèrent, chacun dans son département, en souverain. Pour terminer néanmoins les débats qui pourraient s'élever entre eux, ils convinrent de placer à leur tête un fantôme de royauté dans la personne de Philippe Aridée ou Arrhidée, frère naturel d'Alexandre. C'était une espèce d'imbécille qui, après avoir donné de belles espérances, était tombé dans cet état par l'effet d'un breuvage qu'Olympias, femme du roi Philippe le Grand, dont il était chéri, lui avait donné dans la crainte que son élévation ne fît ombrage à la grandeur future d'Alexandre, son fils. Roxane, fille d'un seigneur Bactrien et veuve d'Alexandre, était cependant enceinte de sept mois, à la mort de son époux, d'un fils qui fut nommé à sa naissance Alexandre Aigus. Perdiccas, à qui Alexandre, en mourant, avait remis son anneau, étant resté à Babylone, fut déclaré tuteur du jeune prince ainsi que d'Aridée, et en même tems régent du royaume. On date du règne de Philippe Aridée les années du nouvel empire, et cette ère, commençant l'an 324 avant Jésus-Christ (1), fut appelée l'ère de Philippe dans l'Egypte, où elle fut quelque tems en usage. Pour affermir son autorité, Perdiccas épousa l'année suivante Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Le corps de ce prince

(1) Le premier jour de la 425e. année de Nabonassar, correspondant au 12 novembre 324 avant J. C. (*Note des Editeurs.*)

étant resté jusqu'alors (322) à Babylone, l'un des premiers soins de Perdiccas fut de le faire transporter en Egypte, où ses cendres furent enfermées dans une urne d'or dans la ville d'Alexandrie.

Les co-partageants de la succession d'Alexandre étant au nombre de trente-trois, la concorde ne pouvait pas régner long-tems entre eux. Après deux années de guerre, les plus puissants, ayant exterminé les plus faibles, réduisirent les gouvernements à quatre principaux, dont le premier, composé de la Macédoine et de la Grèce, resta au pouvoir de Cassandre, fils d'Antipater; le second, qui comprenait la Thrace avec la partie de l'Asie qui s'étend le long du Bosphore et de l'Hellespont, fut le partage de Lysimaque; le troisième, qui embrassait le reste de l'Asie avec la Babylonie et la Mésopotamie, devint le département de Séleucus, et le quatrième qui renfermait l'Egypte, la Lybie, l'Arabie, la Palestine et la Célésyrie, fut abandonné à Ptolémée, fils de Lagus. Perdiccas, néanmoins, en qualité de tuteur des deux rois et de régent de leurs états, conserva la prééminence sur ces gouverneurs. Mais la hauteur avec laquelle il exerça son autorité, les souleva contre lui. Etant passé en Egypte pour faire la guerre à Ptolémée, il engagea témérairement son armée dans un endroit du Nil, qu'il croyait guéable et où il perdit deux mille hommes qui se noyèrent. Ce revers excita contre lui une révolte générale. Il fut investi dans sa tente et massacré avec une partie des officiers qui lui étaient le plus attachés (321).

Pyton, commandant des troupes de Perdiccas, lui fut donné pour successeur dans la tutèle des deux rois et la régence de leurs états. Mais Euridice, femme de Philippe Aridée, l'ayant pris en aversion, l'obligea en peu de tems d'abdiquer. Les troupes nommèrent en sa place Antipater, à qui elles déférèrent un pouvoir sans limites. Dès qu'il en fut revêtu, il fit des provinces un nouveau partage dont il exclut les partisans de Perdiccas et d'Eumènes qui avait secondé le premier dans ses expéditions. La Babylonie fut alors donnée à Séleucus, fils d'Antiochus, qui avait servi sous Philippe, père d'Alexandre, avec la plus grande distinction. Ce fut à la recommandation de Ptolémée, autant qu'à son mérite personnel et aux services de son père, que Séleucus fut redevable de cette province; et telle est l'origine de la haute fortune à laquelle il parvint depuis. Eumènes, chef des argyraspides (c'est ainsi qu'on nommait une troupe

de soldats qui avaient obtenu, sous Alexandre, des boucliers d'argent), étant en marche contre Antigone, essuya de la part de Séleucus le refus d'un secours qu'il lui avait demandé. Pour se venger il tourna ses armes contre Séleucus. Mais étant entré dans la Babylonie en 317, il courut risque d'y perdre son armée par une manœuvre de Séleucus qui, ayant fait couper les digues de l'Euphrate, inonda son camp et laissa à peine le tems à ses troupes de gagner les hauteurs. Antigone, l'étant venu trouver à Babylone, voulut, comme supérieur, l'obliger à lui rendre compte de sa conduite et de l'emploi qu'il avait fait des finances depuis qu'il gouvernait la province. Sur son refus il se prépare à lui faire la guerre. Séleucus, n'étant pas en forces pour lui résister, se retire en Egypte auprès de Ptolémée, son ancien ami (Diodore, l. XIX). Ils députent ensemble à Cassandre, gouverneur de Macédoine, et à Lysimaque, qui commandait en Thrace, pour les engager à se joindre à eux contre les entreprises d'Antigone. Celui-ci, dès qu'il apprit cette quadruple alliance, s'efforça de la rompre, en proposant aux chefs de renouer leur ancienne amitié. Mais les conditions qu'il mit à ses offres ayant été rejetées, il fallut en venir aux armes. Celles de Séleucus ayant prévalu après quelques années de guerre (312), il revint triomphant à Babylone, où il fut reçu avec de grands applaudissements. Les peuples des environs, enchantés de sa valeur, de sa modération et de son équité, vinrent en foule se ranger sous ses lois, et ce fut alors qu'il prit le titre de roi de Syrie, nom presque inconnu jusqu'alors et sous lequel furent comprises l'ancienne Assyrie, la Mésopotamie, la Médie, la Bactriane, avec une grande partie de l'Asie mineure. Le commencement de son règne donna aussi le nom à l'ère fameuse des Séleucides, dont nous traitons dans nos préliminaires. Mais ce qui servit le plus à immortaliser ce prince, ce fut la fondation d'une nouvelle ville sur l'Oronte, qui fut nommée Antioche, soit du nom de son père, soit du nom de son fils, appelés l'un et l'autre Antiochus. « Cette ville succéda bientôt à Babylone pour » être le siége de l'empire des Syriens et la reine de l'Orient. » Mais Séleucus ne lui donna ni assez d'étendue ni assez de » magnificence pour mériter ce titre. Antioche, dans sa » splendeur, était enfermée dans une enceinte d'environ » dix mille pas, qui comprenait quatre villes séparées l'une » de l'autre par quatre murailles et leurs fortifications parti- » culières. La première fut bâtie par Séleucus; la seconde

» par ceux qui s'y jetèrent quand elle devint capitale de » l'empire et qui y furent attirés par les priviléges que l'on » accorda aux citoyens; la troisième par Séleucus Callini- » cus; la quatrième par Antiochus Épiphanes.... A deux » lieues de la ville, au midi de l'Oronte, étaient un petit » village et un bois arrosé par un grand nombre d'agréables » ruisseaux. Séleucus consacra cet endroit de délices à » Apollon et à Diane. Il leur fit bâtir un temple; bientôt il » y eut un oracle d'Apollon, et ce village, si connu sous le » nom de Daphné, devint un des lieux les plus célèbres du » paganisme. » (L'abbé Guyon, *Histoire des Séleucides*, tome VII, pp. 35-36.)

Nicanor, gouverneur de Médie, ne vit point d'un œil tranquille la prospérité de Séleucus. Résolu de la traverser, il marcha contre lui à la tête de dix mille hommes de pied et de sept mille chevaux, qu'il avait tirés de la Médie et de la Perse. Séleucus, qui n'avait avec lui que trois mille fantassins et quatre cents cavaliers, passa le Tigre avec sa petite troupe, et s'étant caché dans des marais, attendit l'occasion de surprendre l'ennemi, qu'il savait n'être pas éloigné. Ce qu'il avait prévu ne tarda pas d'arriver. Dès la nuit suivante, apprenant que Nicanor ne veillait point dans son camp, il y fait une irruption subite, qui le remplit d'épouvante et de tumulte. Car tandis que les Perses se défendaient avec courage, il arriva qu'Évagre, leur satrape, et d'autres de leurs chefs les plus braves, succombèrent dans la mêlée; après quoi la plus grande partie de leur armée, effrayée par le danger qui la menaçait, et non moins irritée de la dureté du gouvernement d'Antigone, passa sous les drapeaux de Séleucus. Nicanor, alors craignant de tomber entre les mains du vainqueur, prit la fuite à travers les déserts, avec un petit nombre des siens. (*Appian in Syr.*) Cette victoire fut promptement suivie de la conquête de la Médie, de la Susiane et des pays voisins, où Séleucus n'eut qu'à se présenter pour soumettre ces provinces, tant les peuples étaient prévenus en sa faveur. Cette prospérité si grande et si rapide, encouragea Séleucus à prendre le titre de roi, qui ne lui fut contesté, ni par Ptolémée, ni par ses autres amis.

Antigone, à la nouvelle de ces succès, fit partir en diligence Démétrius, son fils, avec environ vingt mille Macédoniens, pour se remettre en possession de la Babylonie. Celui-ci ne négligea rien pour exécuter les ordres de son

père. Patrocle, nommé gouverneur de Babylonie par Séleucus, ne se trouvant pas en forces pour résister à Démétrius, n'attendit point son arrivée, et conseilla aux Babyloniens d'abandonner leur ville, tandis qu'il se retirait avec une faible troupe dans les lieux de sa province les moins exposés aux courses de l'ennemi. Arrivé à Babylone, Démétrius, la trouvant déserte, assiégea l'une des deux forteresses, et éprouvant trop de résistance, l'abandonna pour s'avancer dans le pays, qu'il ravagea.

Séleucus, de retour de la Médie où il était alors, eut bientôt chassé le peu de troupes que le vainqueur avait laissées à Babylone, et la mit en état de ne plus céder à de nouvelles attaques. C'est de cette époque que les Babyloniens comptaient la fondation de leur royaume, que toutes les nations de l'Asie ont placée six mois plutôt.

Pendant qu'Antigone, Cassandre, Lysimaque et Ptolémée s'entredétruisaient par des guerres cruelles, Séleucus pensait à reculer les limites de son empire. Non-seulement il s'affermit dans la possession de la Médie, de l'Assyrie et de Babylone, mais portant ses armes plus loin, il réduisit la Perse, la Bactriane, l'Hircanie et toutes les provinces en-deçà de l'Inde, dont Alexandre avait fait la conquête. Ayant ensuite déclaré la guerre à Androcote ou Sandrocote, satrape de l'Inde, il mena contre lui une armée considérable, à laquelle celui-ci opposa six cent mille hommes, et un nombre prodigieux d'éléphans. Séleucus voyant qu'il ne pourrait triompher par les armes d'un ennemi si redoutable, prit le parti de composer et de faire la paix avec lui, moyennant cinq cents éléphans que le satrape lui donna (Vaillant, *Seleucid. imp.* p. 15.) Cassandre, Lysimaque et Ptolémée, ayant pris, à l'exemple de Séleucus, le titre et les ornemens de la royauté dans leurs départemens (307), secouèrent le joug de la dépendance où les tenait Antigone, et assemblèrent des troupes considérables pour lui faire face. On en vint, près d'Ipsus, ville de Phrygie, à une grande bataille des quatre rois contre Antigone et Démétrius son fils. Celui-ci, à la tête de sa cavalerie, étant tombé sur Antiochus, fils de Séleucus, le mit en fuite. Mais en le poursuivant avec plus d'ardeur que de prudence, il laissa échapper la victoire, qu'il tenait, pour ainsi dire, entre ses mains. Car, en s'en revenant, il ne put rejoindre son infanterie, devant laquelle Séleucus, pendant son absence, avait fait placer quatre cents éléphans, qui l'empêchaient

d'y pénétrer. Séleucus, feignant de vouloir attaquer cette infanterie abandonnée à elle-même, y répandit une telle épouvante, qu'une grande partie se rendit à lui sans combattre, et le reste prit la fuite. Antigone, cependant, attendait le retour de son fils; mais accablé par une grêle de traits, il tomba mort sur le champ de bataille. Démétrius ayant reparu, ne trouva, au lieu d'une pleine victoire qu'il se flattait d'avoir remportée, que les traces d'une entière défaite. (*Plutarch. in Demetrio.*) Séleucus, dans l'endroit même où l'imprudence de son ennemi l'avait rendu vainqueur, fit bâtir une ville nommée de son nom, pour consacrer la mémoire de cet événement; après quoi, poursuivant ses conquêtes dans la haute Syrie, il fonda, sur l'Oronte, la célèbre ville d'Antioche, du nom de son père ou de son fils.

300. La concorde ne régna pas longtems entre les rois confédérés. S'étant séparés en deux factions, Séleucus s'attacha à Démétrius, et Ptolémée à Lysimaque. Le premier, voulant s'allier à Démétrius par les liens du sang, lui députa son fils Antiochus pour demander en mariage sa fille Stratonice. Démétrius, ravi de cette demande inattendue, fit voile d'Athènes sur une flotte, avec sa fille, pour se rendre en Syrie. Sur sa route, il rencontra en Cilicie, Philé, sa femme, qui revenait de Chypre. Séleucus étant venu de Babylone au-devant d'eux, les atteignit à Orossus, ville maritime à l'entrée de la Syrie. Plusieurs jours de divertissemens s'étant écoulés, Séleucus s'avise de demander à Démétrius, pour une somme d'argent, la Cilicie, que les rois, après l'avoir enlevée à Antigone, avaient cédée à Plistarque, frère de Cassandre. Cette demande choqua Démétrius, dont la réponse fut qu'il ne démembrerait pas ses états pour en faire part à son gendre. Pour mettre en sûreté cette province contre les entreprises de Séleucus, il prit soin d'en munir toutes les places par de bonnes fortifications.

294. Antiochus, fils aîné de Séleucus, fut enflammé d'une si violente passion pour Stratonice, sa belle-mère, qu'il en tomba dangereusement malade, dans l'impuissance où il croyait être de l'épouser, parce qu'elle avait déjà un fruit de son mariage. Le médecin Erasistrate ayant découvert la cause de son mal, en avertit le père, qui, dans la crainte de perdre ce fils qu'il chérissait, se mit au-dessus des règles, et lui fit épouser sa femme, après avoir obtenu le

consentement de son armée, qu'il avait assemblée pour la consulter sur ce sujet. A cette grâce, il ajouta le don de tous ses états, n'en retenant pour soi que la partie qui était située entre l'Euphrate et la Méditerranée.

285. Ptolémée Ceraunus, ou le Foudre, fils aîné de Ptolémée Philadelphe, irrité de la préférence que son père avait donnée à Ptolémée, surnommé depuis Evergète, son fils puîné, pour lui succéder, abandonna l'Egypte, et se retira d'abord auprès de Lysimaque, roi de Thrace, dont le fils, Agathocle, avait épousé Lysandra, sa sœur. Lysimaque étant mort à Cyropédion, dans une bataille donnée contre Séleucus, (282) il se rendit à la cour de ce dernier, qui le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Mais il paya ce bienfaiteur de la plus noire ingratitude. Séleucus ayant résolu d'aller passer le reste de ses jours en Macédoine, sa patrie, d'où il était parti pour accompagner Alexandre le Grand dans ses expéditions militaires, abandonna ses états d'Asie à son fils Antiochus. Etant arrivé près de Lysimachie en Thrace, il y aperçut de loin, sur une éminence, un autel dont il demanda le nom, qu'on lui dit être Argos. C'était un nom que l'oracle avait prédit devoir lui être fatal. Ceraunus, qui l'accompagnait, vérifia l'oracle en lui enfonçant, par derrière, un poignard dont il mourut sur-le-champ, sept mois ou environ après Lysimaque, la soixante-treizième année de son âge et la trente-deuxième de son règne. L'assassin s'étant sauvé à Lysimachie, gagna les soldats de Séleucus en leur distribuant les trésors de ce prince, et les engagea par là et par la crainte qu'il leur inspira, à le reconnaître pour roi de Syrie. Séleucus, dit Vaillant, fut le plus grand de tous les successeurs d'Alexandre, et par l'étendue de ses états et par la sagesse avec laquelle il les administra. Il fut la terreur de ses ennemis par sa valeur et le père de ses sujets par son humanité. Il posséda jusqu'à soixante-douze satrapies ou grandes provinces, qui toutes s'accordèrent à célébrer ses vertus. On compte jusqu'à trente-quatre villes qu'il fonda, et auxquelles il donna des noms grecs, après y avoir appelé des colonies de Macédoniens. Il était ami des lettres et mérita la reconnaissance des Athéniens, en leur renvoyant de Perse la bibliothèque que Xercès leur avait enlevée; ce qui lui mérita une statue d'airain qu'ils lui erigèrent dans un de leurs portiques. (*Arrian, de reb. Alexand.* l. VII, Pausanias *in Atticis.*) Nullement épris

de sa grandeur, il avait coutume de dire, que si l'on savait combien il en coute de peines pour vaquer aux affaires du gouvernement, à écrire des lettres et à répondre à celles qu'il recevait, on ne daignerait pas ramasser le diadême, s'il était tombé à terre. Une preuve de sa force prodigieuse, c'est que dans un sacrifice que faisait Alexandre, le taureau, sur le point d'être immolé s'étant échappé, il le retint avec ses mains par les cornes, et le ramena. C'est la raison qui le fit nommer le Biscornu. Il passait aussi pour constant qu'Apollon avait eu part à sa naissance et qu'il avait remis à Laodicée, sa mère, une bague sur laquelle il y avait une ancre gravée, dont tous ses descendans portèrent, dit-on, l'empreinte sur la cuisse en naissant.

La mémoire de sa force et de sa valeur s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans les anciens monumens. On voit encore aujourd'hui des médailles où il est représenté la tête couverte d'une peau de lion, et sur le revers avec l'emblême d'un taureau furieux.

Outre la fameuse Antioche, sur l'Oronte, Séleucus avait fait bâtir seize autres villes de même nom, neuf Séleucies, dont une située sur le bord occidental du Tigre, vis-à-vis de l'endroit où est aujourd'hui Bagdad, trois Apamées et une Stratonice.

ANTIOCHUS I, DIT SOTER.

282. ANTIOCHUS, fils aîné de Séleucus et d'Apamée, succéda à son père avec Stratonice sa femme et belle-mère, dans tous les états dont il avait déjà possédé de son vivant une partie. Il y avait lieu de s'attendre qu'ayant en main les forces nécessaires pour venger la mort de son père, il commencerait par les employer contre le meurtrier de ce prince. Mais par une faiblesse inconcevable, il se laissa gagner par les fausses excuses et les basses flateries de Ceraunus, jusqu'à faire non-seulement la paix avec lui, mais à donner en mariage sa fille à Pyrrhus, beau-frère de ce meurtrier. Plusieurs villes de l'Asie mineure qui, après la mort de Lysimaque, s'étaient données à Séleucus, indignées de cette lâcheté, secouèrent le joug que celui-ci leur avait imposé, et refusèrent d'obéir à son fils. (*Justin*, l. 17.) Il en coûta bien des combats à ce dernier pour se mettre en possession de toute la succession de son père. Tandis qu'il était occupé à réduire ses sujets rebelles, Antigone-Gonatas fit une expé-

dition en Macédoine avec ses forces de terre et de mer, dans le dessein de prévenir Ceraunus, qui se disposait à envahir ce royaume. Mais celui ci, avec les vaisseaux de Lysimaque, dont il s'était emparé, lui livra un combat sur mer, dont il sortit victorieux, et de là fit voile vers la Macédoine, dont il se rendit maître, tandis qu'Antigone fuyait en Béotie. Les Gaulois chassés de leur pays par la famine, ne souffrirent pas qu'il jouît paisiblement de sa conquête.

278. Ceraunus les voyant arriver en Macédoine sous la conduite de Brennus, marcha contr'eux et leur livra un combat qu'il perdit avec la liberté. Ces barbares l'ayant en leur pouvoir, lui coupèrent la tête comme à un brigand, et la présentèrent au bout d'une lance à l'ennemi. Sosthène, l'un des princes macédoniens, ne les laissa pas jouir longtems du fruit de leur victoire. Ayant rassemblé la jeunesse de Macédoine, il les contraignit de vider le pays qu'ils désolaient; par reconnaissance de ce grand service, il mérita d'être salué roi par son armée. (*Justin.*, l. 24.) La mort ne lui permit de jouir de ce royaume que l'espace d'environ trois ans (275). Après qu'il eût cessé de vivre, la Macédoine devint l'objet de l'ambition d'Antiochus et d'Antigone-Gonatas, qui la réclamaient l'un et l'autre comme un bien paternel. Ces deux concurrens s'étant accommodés après quelques débats, le premier céda la Macédoine à l'autre, et lui donna de plus en mariage Phila, que Séleucus Ier., son père, avait eue de Stratonice, nièce du même Antigone.

274. Les Gaulois, après la défaite de Brennus, passèrent au secours de Nicomède, roi de Bithynie, contre Zipète, son frère puîné, qui lui disputait ses états. Rétabli par leur valeur, Nicomède les envoya sur les terres d'Antiochus, où ils envahirent tout ce qui s'étendait depuis la mer jusqu'au mont Taurus, et ce fut de leur nom que ce pays fut appelé la Gallogrèce-Galatie. Animés par ce succès, ils travaillèrent à s'étendre du côté de l'Orient. Vaincu dans une bataille qu'il leur livra aux environs du mont Taurus, Antiochus feignit, pour relever le courage de ses troupes, une apparition d'Alexandre le Grand, qui lui ordonnait, pour gage de la victoire, de donner à chacun de ses soldats un mot de ralliement pour l'écrire sur leurs habits. Pleins de confiance en ce signe, ils fondirent sur les barbares, qu'ils mirent en

fuite. Leur défaite commença par les éléphans de l'armée syrienne, qui mirent le désordre dans celle des Gaulois. Ce fut en mémoire de cet événement qu'on lui donna le surnom de SOTER ou *Sauveur*.

264. Antiochus n'eut pas le même avantage dans la guerre qu'il entreprit contre l'Egypte. Aussi était-elle manifestement injuste. Magas, prince de Cyrène, époux de sa sœur Apamée, était en guerre avec Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte, qu'il voulait détrôner, il l'engagea, pour faire diversion, à faire une descente du côté de Peluse, tandis qu'il attaquerait ce pays par la Lybie. Antiochus par-là s'obligeait à rompre sans raison le traité que Séleucus, son père, avait conclu avec Ptolémée I. Mais Philadelphe avait si bien muni ses frontières, que l'armée syrienne ne pût les forcer. Contraint de la rappeler par les ravages que celle de Ptolémée faisait par représailles en Syrie, il ne remporta de son expédition que la honte d'avoir fait une entreprise humiliante et injuste. (*Pausanias*, *in Atticis.*)

261. Ce prince mourut dans une heureuse vieillesse, après avoir régné dix-neuf ans depuis la mort de son père. Deux villes célèbres le reconnaissent pour leur fondateur, l'une située dans la Margiane, contrée des Parthes, à laquelle il donna le nom d'Antioche, l'autre en Phrygie, qu'il nomma Apamée.

ANTIOCHUS II, SURNOMMÉ LE DIEU.

261. ANTIOCHUS, fils d'Antiochus Soter et de Stratonice, monta sur le trône de Syrie après la mort de son père. Le surnom de THEOS ou DIEU, lui fut donné par les Milésiens pour les avoir délivrés de Timarque, leur tyran. Il fut en guerre pendant la plus grande partie de son règne avec Ptolémée-Philadelphe, qui, las d'avoir les armes à la main contre un ennemi qui ne lui laissait point de repos, lui donna pour épouse Bérénice, sa fille, quoique Antiochus fut déjà marié avec Laodice, dont il avait deux fils, Séleucus et Antiochus. L'attention de Philadelphe pour Bérénice, sa fille, fut portée au point qu'il lui faisait porter continuellement de l'eau du Nil pour sa boisson. Mais ensuite dégoûté de cette seconde épouse, Antiochus reprit, après la mort de Philadelphe, Laodice, sa première femme. Celle-ci se défiant de l'inconstance de son mari, le fit secrètement empoisonner après quinze ans de règne. Pour dérober au

public la connaissance de son crime, elle fit mettre dans le lit d'Antiochus un homme du peuple, nommé Artemon, qui lui ressemblait parfaitement, le donnant pour ce prince dangereusement malade. (*Plin.*, l. VII, c. 12.) Ayant fait ensuite publier la mort du roi, elle lui fit donner pour successeur son fils aîné, du premier lit. (*Valer. Max.*, l. IX, c. 14.) Bérose, prêtre de Bélus, et historien de Babylone, vivait au commencement du règne de ce prince; car il lui dédia son histoire de la Caldée et de ses rois, dont Josephe et Eusèbe nous ont conservé d'excellents morceaux, sans lesquels il serait impossible d'avoir une suite exacte des rois de Babylone. Ce fut sous le règne d'Antiochus le Dieu que les Parthes, l'an 256 avant Jésus-Christ, excités par Arsace, secouèrent le joug de la Syrie, à laquelle ils étaient soumis depuis la mort d'Alexandre le Grand, et formèrent un état particulier et indépendant, dont le chef de la révolution fut le premier roi. (*V. la Chronol. histor. des Arsacides.*)

A-peu-près dans le même tems, Théodote se révolta aussi dans la Bactriane, et de gouverneur qu'il était, se fit roi de cette province. Cet exemple fut bientôt suivi par les autres nations de ce côté-là, qui toutes secouèrent le joug en même tems, de sorte qu'Antiochus perdit toutes les provinces orientales de son empire qui étaient au-delà du Tigre. (*Appian. in Parthicis apud Photium*, cod. 58.)

SÉLEUCUS II, SURNOMMÉ CALLINICUS.

246. Séleucus, fils d'Antiochus le Dieu, lui succéda en bas âge, sous la tutèle de Laodice, sa mère. Cette princesse ayant tout le pouvoir en main, crut devoir, pour sa sûreté, l'employer à se défaire de Bérénice, sa rivale. Bérénice informée de son dessein, se sauva avec son fils dans le bourg de Daphné, où des troupes envoyées par Laodice ne tardèrent pas à venir l'assiéger. Les villes d'Asie instruites de son malheur, firent partir des troupes pour aller à son secours. Le roi Ptolémée-Evergète, frère de Bérénice, accourut de son côté à sa délivrance. Mais la princesse et son fils étaient déjà immolés à la fureur de Laodice avant l'arrivée des uns et des autres. Ptolémée, pour satisfaire sa vengeance, parcourut, le fer et la flamme à la main, la Syrie, sans y rencontrer d'obstacle. Laodice étant tombée entre ses mains, il assouvit sur elle sa vengeance, après quoi il passa l'Euphrate, en soumettant tout à ses lois jusqu'au Tigre. Bien

ne l'eût empêché de se rendre entièrement maître du trône de Syrie, sans une sédition qui le rappela en Egypte. En partant, il partagea le gouvernement de ses conquêtes entre deux de ses généraux; Antiochus, qu'il mit à la tête des provinces, situées en-deçà du mont Taurus, et Xantippe, qui commanda celles qui étaient au-delà de cette montagne. Il s'en retourna chargé d'un butin immense, consistant en quarante mille talents d'argent avec une quantité prodigieuse de vases d'or et d'argent et des statues, montant au nombre de deux mille cinq cents, dont une partie étaient les idoles d'Egypte, que Cambyse, lorsqu'il fit la conquête de ce pays, avait emportées en Perse. Les Egyptiens, ravis de recouvrer les objets de leur culte, donnèrent par reconnaissance à Ptolémée le surnom d'Evergète ou de Bienfaisant.

244. Séleucus voyant Ptolémée de retour en Egypte, se hâta de faire équipper une flotte sur les côtes de Syrie pour aller réduire les villes de la Haute-Asie, qui s'étaient révoltées. Mais une violente tempête l'ayant presque entièrement détruite, ce malheur émut de compassion les rebelles, qui, le croyant assez puni, rentrèrent de plein gré sous ses lois. Il lui restait encore à subjuguer les villes de l'Asie mineure, qui persistaient dans leur rebellion. L'armée qu'il fit marcher contre elles ayant été battue par Ptolémée, il eut recours à son frère Antiochus, jeune prince de quatorze ans, à qui son avidité féroce avait déjà fait donner le surnom d'*Hierax* ou d'Epervier. Ptolémée voyant qu'il aurait à la fois deux ennemis puissans sur les bras, s'empressa de faire la paix avec Séleucus.

Les villes de Smyrne et de Magnésie, dans l'Asie mineure, conservaient cependant un grand attachement pour Séleucus. S'étant liguées, elles s'obligèrent à réunir leurs forces pour le soutenir, et firent graver leur traité sur une grande colonne de marbre qui subsiste encore, et qu'on voit à présent dans la cour du théâtre d'Oxford. Les caractères, qui sont des lettres capitales grecques, en sont encore assez lisibles. Ce précieux monument fut apporté d'Asie en Angleterre, au commencement du dix-septième siècle, par Thomas, comte d'Arundel, et donné avec d'autres marbres antiques à l'université d'Oxford, par Henri de Norfolk, son petit-fils. On connaît les savans commentaires qu'en ont fait Selden et Prideaux. Antiochus-Hierax, malgré la paix que Séleucus avait conclue avec le roi d'Egypte, con-

tinuait ses préparatifs pour faire la guerre au premier, prétendant ne l'avoir entreprise que sous la promesse que son frère lui avait faite de la souveraineté des provinces de l'Asie mineure. Pour terminer la querelle, on en vint à une bataille près d'Ancyre, dans l'Asie mineure. Séleucus y fut défait et n'échappa qu'avec peine du combat. Mais Antiochus bientôt après courut un égal danger. Les Gaulois qu'il avait en grand nombre dans son armée, ayant ouï dire que Séleucus était mort dans le combat, s'imaginèrent qu'en se défesant d'Antiochus, ils se rendraient facilement maîtres de l'Asie mineure. Celui-ci averti de leur dessein, vida sa caisse militaire pour les regagner. Eumenes de Pergame (241) profita de la conjoncture pour fondre avec toutes ses forces sur Antiochus et sur les Gaulois. Il le fit avec tant d'impétuosité, qu'il remporta une pleine victoire, qui lui ouvrit toute l'Asie mineure; mais il ne survécut pas long-tems à ce succès, étant mort l'année suivante d'un excès d'intempérance.

Antiochus-Hierax ayant repris les armes contre le roi son frère, fut si mal mené, que ne trouvant plus de retraite en Syrie, il se vit obligé de se réfugier chez Ariarathe, roi de Cappadoce, dont il avait épousé la fille. Son caractère inquiet et turbulent ne tarda pas à le brouiller avec son beau-père, qui résolut de s'en défaire. Instruit de ce dessein, le gendre se sauva en Égypte, auprès de Ptolémée-Evergète, aimant mieux se remettre à la discrétion d'un prince ennemi de sa maison, que de se fier à un frère dont il avait avec tant d'obstination provoqué le ressentiment. Ptolémée n'en usa pas à son égard avec la générosité qu'il avait espérée. L'ayant fait arrêter, il le retint dans une étroite prison durant plusieurs années, au bout desquelles Hierax s'étant évadé par l'adresse d'une courtisane qui le voyait, il tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui l'assassinèrent. C'est aux avantages, quoique peu éclatans qu'avait remportés sur lui Séleucus, que celui-ci fut redevable du titre de callinique ou de victorieux qu'il se fit donner. (*Justin.*, l. XXVII.)

Arsace, roi des Parthes, avait profité des troubles qui s'étaient élevés entre les deux frères pour étendre sa domination dans l'Orient. Séleucus, n'ayant plus de frère à redouter, entreprit de réduire les provinces qu'Arsace avait soulevées contre lui (236). Une première expédition lui ayant mal réussi, il en fit une seconde qui fut encore plus malheureuse que la première : car Arsace l'ayant battu, le fit prisonnier. Les Gaulois qui, depuis environ trente ans,

avaient passé l'Hellespont, profitèrent de la captivité de Séleucus pour envahir plusieurs contrées de la Syrie. Arsace cependant traitait ce prince avec beaucoup de générosité. Il semblait disposé à lui rendre la liberté (225), lorsqu'une chûte de cheval le précipita au tombeau après un règne de vingt ans. (*Justin*, *ibid.*) De sa femme Laodice, Séleucus laissa trois enfants, deux fils, Séleucus et Antiochus, avec une fille mariée à Mithridate IV, roi de Pont, auquel elle apporta la Phrygie en dot. (Voyez *Arsace II, roi des Parthes.*)

SÉLEUCUS III, SURNOMMÉ CERAUNUS.

225. SÉLEUCUS, fils aîné de Séleucus Callinique, lui succéda le titre très-peu mérité de Ceraunus ou le Foudre qu'il s'était donné lui-même. On ignore comment le roi des Parthes lui permit de monter sur le trône. Il y porta une santé faible avec un génie très-borné. Heureusement pour lui, Acheus, son oncle maternel, homme de cœur et de tête, ayant pris en main le maniement des affaires, soutint l'état sur le penchant de sa ruine. Attale, roi de Pergame, s'étant saisi de l'Asie mineure jusqu'au mont Taurus, Séleucus fut obligé de marcher contre lui, accompagné d'Acheus, son oncle, après avoir laissé la régence de la Syrie à un carien, nommé Hermias. Mais comme il était en Phrygie, deux de ses premiers officiers se prevalant de la disète qui régnait dans l'armée, conspirèrent contre lui, et l'empoisonnèrent dans la troisième année de son règne (223).

ANTIOCHUS III, SURNOMMÉ LE GRAND.

223. ANTIOCHUS, frère de Ceraunus, mort sans enfants, fut élu par l'armée, pour lui succéder à l'âge d'environ dix-neuf ans, au refus d'Acheus à qui elle avait offert le trône. Ce prince était alors en Babylonie, où son père l'avait envoyé pour y recevoir son éducation. Le nouveau monarque, après avoir pris possession de la couronne, nomma pour son premier ministre, Hermias le carien, et fit partir pour l'Orient deux frères, appelés Molon et Alexandre, après avoir revêtu le premier du gouvernement de la Médie, et le second de celui de la Perse. Acheus chargé des provinces de l'Asie mineure, continua la guerre contre le roi de Pergame, sur lequel il reprit tout ce qu'il avait usurpé sur l'empire de Syrie.

222. Alexandre et Molon étant arrivés dans leurs gouvernements, s'y comportèrent en souverains, sans vouloir reconnaître l'autorité d'Antiochus. Plusieurs gouverneurs particuliers qu'ils avaient séduits, entrèrent dans leur révolte, dont le prétexte était la dureté avec laquelle Hermias le carien, exerçait le ministère. Antiochus fait partir une armée pour réduire Molon. Celui-ci, préparé à la bien recevoir, vint au devant d'elle, et l'ayant mis en fuite, s'avance jusque sur les bords du Tigre où il se rend maître de Ctésiphon, près de Séleucie. De nouvelles troupes envoyées par le conseil d'Hermias, sous la conduite de Xenète, s'avançent jusqu'à Séleucie. Molon, feignant vouloir regagner la Médie, abandonne son camp à l'ennemi, après s'être éloigné d'une journée de chemin. Mais tandis que l'armée de Xenète se livre à sa joie et à la débauche, Molon survient de nuit (221), et en fait un affreux carnage. Ayant ensuite passé le Tigre, il prend Séleucie, et de là va se rendre maître de toute la Babylonie et la Mésopotamie. (*Polybe*, l. V.)

220. Antiochus, affligé de ces revers, résolut d'aller lui-même à la tête de son armée combattre les rebelles. Après avoir pris ses quartiers d'hiver près de l'Euphrate, il passa le Tigre, et campa dans la province d'Apollonie, où l'armée de Molon étant venue à lui, dans le plus bel ordre, semblait menacer ce prince d'une nouvelle défaite. Mais après quelques escarmouches, l'action étant devenue générale, on vit l'aile droite des rebelles passer tout-à-coup sous les enseignes du roi, et livrer ceux qu'elle abandonnait à la vengeance des Syriens, qui les taillèrent en pièces. Molon ne pouvant survivre à ce malheur, qui lui ôtait toute espérance, se perça lui-même de son épée, et les principaux complices de sa révolte imitèrent son exemple. Le ministre Hermias n'avait pas prévu que cette guerre dût finir avec un succès si rapide. Le prompt retour de son maître dérangea le plan des vengeances et des cruautés qu'il prétendait exercer contre ses ennemis. Désabusé par son médecin, Apollophane, qui l'avait accompagné, sur le compte de ce dangereux favori, Antiochus revint dans la résolution de se défaire de lui. L'ayant attiré à part dans une promenade, il le fit assassiner par des gens apostés, au grand contentement du public. Les femmes d'Apamée, dans la joie que leur causa cet événemnt, se jetèrent sur sa femme et ses enfants qu'elles tuèrent à coup de pierres. Jusqu'alors Acheus, oncle du roi, l'avait servi avec le zèle et le désintéressement le plus marqué.

Ayant fait rentrer sous la puissance de son neveu les provinces qu'Attalus, roi de Pergame, avait envahies, il en avait été nommé gouverneur. Mais Hermias, par ses procédés violents envers lui, l'avait contraint, pour sa sûreté, de se révolter et de prendre le titre de roi d'Asie. Antiochus, alors occupé du projet de recouvrer les provinces que le roi d'Egypte, Ptolémée Philopator, avait envahies sur la Syrie, crut devoir remettre à un autre tems celui de réduire son oncle. Ayant donc porté vers ces provinces toutes ses forces, il emporta d'assaut Séleucie, et pénétra dans la Célésyrie où Théodote, qui en était gouverneur, lui remit les villes de Ptolémaïde et de Tyr, dont il s'était rendu maître. Une trève de quatre mois ayant interrompu les hostilités, elles recommencèrent avec une nouvelle fureur à l'expiration de ce terme. Les deux rois en vinrent à une bataille à Raphia, près de Gaza, où Antiochus fut défait avec uneperte considérable, l'an 217 avant l'ère vulgaire.

216. De retour en Syrie, après avoir abandonné ses conquêtes au vainqueur, il dispose tout pour marcher contre Acheus. Etant entré dans l'Asie mineure, il se ligue avec Attalus, roi de Pergame, et presse tellement Acheus, qu'il l'oblige à se renfermer dans Sardes (215). Ce rebelle après un an de siège, s'étant renfermé dans la citadelle, s'y défendait avec valeur, lorsque, trahi par deux Crétois, il tomba entre les mains d'Antiochus qui lui fit trancher la tête.

214. Les pertes qu'Antiochus avait faites et celles qu'il était menacé de faire en Orient, devinrent alors les objets de son attention. Tiridate, fils d'Arsace I, roi des Parthes, s'était rendu maître de la Médie, royaume le plus puissant de la haute Asie par son étendue et par ses richesses. Antiochus ayant rassemblé toutes ses forces pour en faire le recouvrement, vint à bout d'en chasser les Parthes malgré les efforts que fit Tiridate pour s'y maintenir. Il passa ensuite dans l'Hyrcanie qu'il réduisit toute entière sous ses lois; mais il avait affaire à un ennemi qui trouvait dans son génie des ressources pour se relever de ses pertes. Antiochus, après lui avoir livré divers combats, voyant que la guerre traînait en longueur sans lui assurer de succès décisif, prit le parti d'entrer en négociation avec lui. Par accommodement fait entre eux le pays des Parthes et l'Hyrcanie restèrent au pouvoir de Tiridate sous la promesse qu'il fit de joindre ses troupes à celles d'Antiochus pour l'aider à se remettre en possession des autres provinces de l'Orient. Celle qui lui

tenait le plus au cœur était la Bactriane usurpée par Théodote qui, de gouverneur, s'en était fait souverain, et dont le fils en avait été dépouillé par un autre rebelle nommé Euthydème qui s'y maintenait avec valeur et habileté. Antiochus l'ayant attaqué avec une armée formidable, remporta sur lui une victoire complète qui lui mérita le surnom de *Grand*. Il ne put néanmoins chasser de la Bactriane Euthydème avec lequel, après divers autres combats moins heureux, Antiochus fut obligé de faire un traité de paix dont la principale condition fut qu'Euthydème resterait maître de la Bactriane avec le titre de roi. Euthydème ayant présenté son fils Démétrius au roi de Syrie, ce prince le prit dans une telle affection, qu'il lui promit sa fille en mariage. Par reconnaissance le père fit présent à Antiochus de tous ses éléphans, et lui ouvrit la route pour pénétrer dans les provinces d'Orient qui lui restaient à subjuguer. La victoire l'ayant accompagné partout où il se présenta, Antiochus, après une absence de sept ans, revint par l'Arachosie, la Drangiane et la Perse dans sa capitale, où il fit une entrée triomphante.

204. Enorgueilli par ses succès, Antiochus fit une ligue avec Philippe, roi de Macédoine, pour enlever l'Egypte à Ptolémée Epiphanes, jeune prince âgé seulement de cinq ans. Par le traité fait entre eux, Philippe devait avoir l'Egypte avec la Carie, et la Phénicie avec la Célésyrie devait faire la part d'Antiochus. Ce dernier s'étant jeté sur les deux provinces qui devaient lui revenir, les attaqua si vivement, qu'en deux campagnes il en fit la conquête (203). Tandis que Philippe faisait des progrès à peu près semblables de son côté, Aristomène, régent de l'Egypte, eut recours aux Romains pour leur offrir la tutelle du roi Ptolémée. Le sénat l'ayant acceptée, envoya des ambassadeurs au roi de Syrie et au roi de Macédoine pour les inviter à laisser l'Egypte en repos (202). Ces ambassadeurs ayant été mal reçus, Scopas, général des Egyptiens, est envoyé pour travailler au recouvrement de la Palestine et de la Célésyrie. Les progrès rapides qu'il fait dans ces deux provinces y rappellent le roi de Syrie, occupé alors contre Attalus, roi de Pergame, avec lequel il se hâta de faire la paix à la sollicitation des Romains. S'étant remis en possession de la Célésyrie et de la Palestine, il repasse dans l'Asie mineure avec la résolution de faire rentrer sous ses lois tout ce qui avait appartenu à Séleucus Nicator. Monté sur sa flotte, il se rend maître de plusieurs

villes maritimes de ce pays et des isles voisines. Il n'épargne pas plus les villes grecques de l'Asie qui étaient dans la jouissance de leur liberté. Nouvelle ambassade de Rome, dont celles-ci avaient imploré la protection, pour sommer Antiochus de rendre la liberté à ces villes, et au roi d'Egypte ce qu'il avait usurpé sur lui. Il consent au premier de ces articles, et promet de s'accommoder avec le roi d'Egypte. Un faux bruit de la mort de ce dernier s'étant répandu, il se hâta pour aller lui succéder. Désabusé sur la route, il fait voile vers Antioche. Tandis qu'il s'y occupe à délibérer s'il s'engagera dans une guerre contre les Romains, arrive à sa cour le fameux Annibal, après s'être échappé de Carthage où ses compatriotes étaient près de le livrer aux Romains (195); il détermine le roi de Syrie à prendre le parti sur lequel il hésitait, et l'exhorte à porter la guerre droit en Italie. Antiochus, néanmoins, préfère de marcher en Grèce, et fait pour cela ses préparatifs. Lorsqu'ils sont achevés, Annibal revient à la charge, et propose d'envoyer au moins une partie de la flotte syrienne sur les côtes d'Italie, pour occuper les Romains chez eux, et les empêcher de transporter toutes leurs forces en Grèce, mais les courtisans s'opposent à ce conseil. Antiochus et les Romains se mettent en route, chacun de son côté, pour se rendre en Thessalie. Les Romains, auxquels se joignit Philippe, roi de Macédoine, attaquent, sous les ordres du consul M. Acilius, les Syriens au détroit des Thermopyles (191), et dès le premier choc, les ayant mis en fuite, ils jonchent la terre de leurs corps en les poursuivant. Antiochus s'étant sauvé à Chalcis, dans l'Eubée, se rend ensuite à Ephèse (190), d'où il mande à ses troupes d'orient de venir incessamment le joindre dans la Chersonèse de Thrace. (Tite Live, liv. XXXVI.) Battu sur mer par C. Livius, il passe en Asie, où l'année suivante il est de nouveau défait par le consul L. C. Scipion et Scipion l'Africain, son frère, à Magnésie, au pied du mont Sipyle, le 15 décembre (190.) Obligé de demander la paix, ses ambassadeurs sont renvoyés à Rome, où l'on confirme les conditions du traité que les vainqueurs lui avaient dicté. (Tite Live, liv. XXXVII.) Par ce traité, Antiochus renonce à toute prétention sur aucune ville de l'Europe, évacue toutes celles d'Asie, en deçà du mont Taurus, donne pour ôtage son fils Antiochus, et consent à payer les frais de la guerre. L'auteur du livre des Machabées, Ier. livre, chap. VIII, v. 7 et 8, ajoute que le roi des Syriens tomba entre les mains

des vainqueurs, et qu'il ne recouvra la liberté qu'en leur cédant le pays des Mèdes, des Indes et leurs plus belles provinces. Mais les historiens prophanes ne disent rien de ces circonstance.

Dépouillé de l'Asie mineure qui devint le partage d'Eumenes, roi de Pergame, et le prix de son alliance avec les Romains, Antiochus repasse, couvert de honte, en Syrie. Il s'y occupait à réparer ses finances délabrées, lorsque la manie lui prit d'aller, pour faire ressource, piller le temple de Jupiter Belus, à Elymaïs, où il y avait de grandes richesses. Cette entreprise sacrilége lui coûta la vie (187.) Le peuple qu'elle mit en fureur s'étant jeté sur lui, le mit à mort dans la trente-sixième année de son règne, et la cinquantième de son âge. (*Strabo.* liv. XVI.)

Antiochus mourut six ans trop tard pour sa gloire. Avant qu'il se fût compromis avec les Romains, il était regardé comme le monarque de son tems le plus distingué par ses vertus politiques et guerrières. Mais depuis qu'il les eût provoqués, elles s'éclipsèrent et le précipitèrent dans un enchaînement de malheurs qui lui firent perdre la plus florissante portion de ses états. Il conserva, néanmoins, au milieu de ses disgraces, le fond de son caractère humain, généreux, bienfaisant.

SÉLEUCUS IV, SURNOMMÉ PHILOPATOR.

187. SÉLEUCUS IV, à qui son attachement pour Antiochus le Grand son père, fit donner le surnom de PHILOPATOR, lui succéda, comme son fils aîné au trône de Syrie. Il avait un frère puîné, nommé Antiochus, qui était en ôtage à Rome, depuis la paix conclue par son père avec les Romains. Séleucus, sous ce dernier, avait fait preuve de valeur dans la guerre d'Asie, et avait fait prisonnier sur mer le fils du consul Scipion. Il s'était rendu maître du territoire de Pergame, dont il avait assiégé la capitale. Il avait commandé l'aile gauche de l'armée de son père à la bataille donnée près du mont Sipyle. (*Diodori siculi excerpta.*) Peu de tems après la mort de son père, il maria Laodice, sa fille, à Persée, fils naturel de Philippe, roi de Macédoine. Monté sur des vaisseaux rhodiens avec son cortége, la princesse descendit dans l'île de Délos, fameuse par un temple d'Apollon, où elle se distingua par de magnifiques présents qu'elle fit à la divinité ainsi qu'aux habitants. Dans la chronologie histo-

rique des Juifs, on a parlé de l'ordre qu'il avait donné à Héliodore, surintendant de ses finances, d'aller piller le temple de Jérusalem (176), et de la vengeance miraculeuse que la justice divine exerça sur cet officier. Par le traité de paix conclu entre Antiochus le Grand et les Romains, il avait été dit qu'il paierait chaque année douze mille talents attiques, et donnerait vingt otages qui se releveraient tous les trois ans, excepté son frère Antiochus, qui resterait entre les mains des vainqueurs, tant qu'il leur plairait.

Le roi de Syrie ayant obtenu, vers la fin de son règne, le renvoi de son frère, mit en sa place Démétrius, son fils, âgé de douze ans. Mais il n'eut pas la satisfaction de revoir ce dernier (176.) Pendant le voyage que faisaient le premier, pour se rendre à Rome, et l'autre, pour revenir en Syrie, Héliodore profita de l'absence de ces deux héritiers de la couronne pour l'envahir. Il fit périr Séleucus par le poison, après le commencement de l'automne de cette année, la cent trente-septième de l'ère des Séleucides. Il ne régna que onze ans.

ANTIOCHUS IV, SURNOMMÉ EPIPHANES.

Antiochus, fils puîné d'Antiochus le Grand, était à Athènes, lorsqu'il apprit la mort du roi Séleucus, son frère, et l'usurpation qu'Héliodore avait faite de la couronne de Syrie, sans opposition de la part des grands. Pour déposséder ce ravisseur, il eut recours à deux princes étrangers à sa maison, Eumenes, roi de Pergame et Attalus, son frère. Avec leur secours, il vint à bout de chasser Héliodore, et se mit en possession du trône, au préjudice d'Antiochus, son neveu, fils de Séleucus IV. Mais à peine était-il en jouissance paisible, qu'il reprit la guerre, suspendue sous le règne de son prédécesseur, contre l'Egypte qui lui redemandait la Phénicie et la Célésyrie, dont il était en possession.

Les conjectures où il se trouvait semblaient l'inviter à cette expédition. Ptolémée Philometor, roi d'Egypte, était alors en minorité, et les Romains qui l'avaient pris sous leur protection, étaient trop occupés dans la guerre qu'ils faisaient à Persée, roi de Macédoine, pour faire une diversion en sa faveur. Ayant donc levé une armée considérable, il entra dans l'Egypte, et rencontra l'ennemi entre le mont Casius et Péluse. Bientôt on en vint aux mains, et la victoire se déclara pour le roi de Syrie (172). Encouragé par ce succès,

il réunit l'année suivante toutes ses forces de terre et de mer, avec lesquelles il revint une seconde fois en Egypte (171). Une nouvelle victoire qu'il remporta plus complète que la précédente, et la modération dont il affecta d'user, engagèrent les Egyptiens à venir en foule se ranger sous ses lois. Ce qui donna le plus d'éclat à son triomphe, ce fut l'humanité qu'il exerça envers le roi Ptolémée, qui était tombé entre ses mains. (*Mach.* liv. I, c. 1. v. 17-18, *T. liv.* XLII. *Diodor. Legat. Joseph.* liv. XII, chap. VI.) Il se flatait de n'avoir plus qu'à parcourir toute l'Egypte, d'un bout à l'autre, pour s'en rendre maître. Mais la vigoureuse résistance que lui opposa la ville de Memphis, dont il fit le siége, changea sa douceur feinte, en violence ouverte. S'étant jeté sur les villes d'Egypte qui s'étaient soumises à lui, il les pilla comme des villes rebelles, et en partagea les dépouilles avec ses troupes. Le traitement qu'il fit l'année suivante à la ville de Jérusalem, après l'avoir emportée d'assaut, surpassa toutes les horreurs qu'il avait commises jusqu'alors (170). (*Voyez la chronologie historique de l'Histoire-Sainte.*)

Ptolémée Philométor restait toujours captif entre les mains d'Antiochus; les habitants d'Alexandrie le croyant perdu pour eux, ou n'espérant pas le revoir de long-tems, le déclarèrent déchu du trône, et mirent en sa place Ptolémée, son frère puîné, qui eut d'abord le surnom d'Evergete, et ensuite celui de Physcon, à cause de la grosseur de son ventre. Antiochus feignant de prendre les intérêts du premier, rentre en Egypte, et après un combat naval, où il fut vainqueur, bloque Alexandrie, dont il forme ensuite le siége. Les ambassadeurs de différentes villes de Grèce, s'étant entremis pour négocier un accommodement, il ne leur donna qu'une réponse vague et continua son entreprise. Mais bientôt désespérant de prendre la place, il changea de dessein et jugea plus à propos de laisser les deux frères épuiser leurs forces l'un contre l'autre, pour se rendre maître ensuite du royaume qu'ils se disputaient. Ce fut dans cette vue, que s'étant retiré à Memphis, il rendit la liberté à Philométor, et fit semblant de le remettre en possession de l'Egypte, en se réservant Péluse, comme une clé qui lui ouvrait à volonté l'entrée de l'Egypte. Les deux frères s'apercevant du piége qu'il leur tendait, prirent le parti de se réconcilier, et de s'asseoir ensemble sur le même trône. Antiochus les voyant par là disposés à réunir leurs forces contre lui, rentre plein de fureur en Egypte,

et commence d'y répandre la désolation ; mais il fut arrêté par des ambassadeurs romains, qui, étant arrivés à son camp devant Alexandrie, le somment de se retirer. Sur le délai qu'il demanda pour délibérer, Popilius Lenas, l'un d'entre eux, avec une baguette qu'il tenait à la main, décrivit autour de lui sur le sable un cercle, exigeant, qu'avant d'en sortir, il rendit une réponse positive. Déconcerté par ce coup d'autorité, il se soumit aux conditions qu'on lui imposa et consentit à évacuer entièrement l'Egypte. On n'en demeura point là ; il fallut encore quelque tems après qu'il rappelât ses troupes de l'île de Chypre, dont les Egyptiens étaient possesseurs depuis un grand nombre d'années.

La fureur que ces humiliations allumèrent dans le cœur d'Antiochus, étant impuissante contre les Romains, il l'exhala, en s'en retournant, sur les Juifs, qui ne lui avaient donné aucun sujet de plainte. Rien n'approche de la persécution qu'il leur suscita pour les contraindre d'abjurer la loi de Moïse et d'embrasser le culte des idoles. Mais tandis qu'il sévissait contre eux par les plus horribles tourments, il se plongeait lui-même dans les plus sales voluptés, et s'attirait également par-là le mépris et la haine du public. Il ne se deshonorait pas moins par ses folles profusions, qui tournaient à la ruine de ses peuples. Sa cruauté surpassait encore sa passion pour les plaisirs.

Tandis qu'il travaillait à détruire la religion des Juifs par les supplices les plus cruels, Dieu suscita un vengeur à cette nation, dans la personne de Matathias, prêtre de Modin, vénérable par son âge, sa valeur et sa vertu. Tous ceux qui avaient le zèle de la loi étant venus se joindre à lui, il fondit avec eux sur les Syriens, qu'il mit en fuite, et punit de mort ceux qu'ils avaient obligés d'apostasier. En mourant il laissa cinq fils, tous gens de cœur, surnommés Machabées, dont le troisième, appelé Judas, se signala par un grand nombre de victoires qu'il remporta sur les généraux d'Antiochus (Voy. *la Chronol. histor. de l'Hist. Ste.*)

Tandis que ce prince s'acharnait à vouloir détruire la nation juive, malgré les pertes qu'elle lui faisait essuyer, il reçut d'Orient des nouvelles qui le jetèrent dans le plus grand embarras. Artaxias, roi d'Arménie, s'était révolté contre lui, et la Perse refusait de lui payer les tributs ordinaires. Obligé de partager ses forces, il chargea Lysias, son parent, du soin de réduire, avec une partie de ses troupes, la Judée, et marcha, avec l'autre, contre le roi d'Arménie. Vainqueur

de ce dernier, qu'il fit prisonnier, il entra dans la Perse (166.), où il se flatait de trouver des richesses capables de réparer le désordre que ses prodigalités avaient mis dans ses finances. Il comptait surtout faire un riche butin dans la ville d'Elymaïde, capitale, suivant dom Calmet, du pays d'Elam. Elle était fameuse par son temple de Diane, où l'on prétendait qu'il y avait des richesses immenses. Mais les habitants de la campagne et les bourgeois de la ville, prévenus de son dessein, s'armèrent pour la défense de leur temple, et repoussèrent honteusement Antiochus. (164.) Outré de cette disgrâce, il se rendit à Ecbatane, où il apprît, pour surcroît de douleur, les grandes victoires que les Juifs avaient remportées sur ses Généraux Nicanor et Timothée. Transporté de rage à cette nouvelle, il se mit aussitôt en marche pour aller effacer dans le sang de toute la nation juive l'affront qu'il en avait reçu. La diligence que fit son cocher fut telle, que la voiture versa, et de sa chute, le prince eut le corps entièrement froissé. Pour continuer la route, on fut obligé de le mettre sur une litière, dont il ne put supporter long-tems le mouvement, parce qu'à ces maux extérieurs se joignaient des douleurs d'entrailles que rien ne pouvait adoucir. Il s'arrête à Tabès sur les frontières de la Perse et de la Babylonie, où il meurt rongé de vers, au commencement du printems, après avoir reconnu, mais par une fausse pénitence, la main de Dieu qui le frappait. (Voy. *la Chronol. histor. de l'Hist. Ste.*) Les historiens profanes s'accordent avec les livres sacrés pour faire de ce prince le portrait le plus affreux. Sa conduite fut si extravagante, qu'au lieu du nom d'Epiphanes (l'illustre), on lui donna celui d'Epimanes, qui veut dire l'insensé. Il n'y eut en effet aucun genre de folie auquel il ne s'abandonnât.

ANTIOCHUS V, SURNOMMÉ EUPATOR.

164. ANTIOCHUS V, fils d'Antiochus Epiphanes, devint son successeur à l'âge de neuf ans. Son père, dans sa dernière maladie, l'avait recommandé à Philippe, son ami, dès l'enfance, en le nommant régent de ses états et lui remettant les habits royaux pour les porter à son fils. Mais tandis que Philippe fait transporter à Antioche le corps du roi défunt, Lysias s'empare de la tutèle du jeune prince, qu'il surnomma EUPATOR, et du gouvernement de la monarchie. Philippe

se voyant supplanté, se retire en Egypte, l'asile ordinaire des mécontents de Syrie, comme la Syrie l'était des mécontents d'Egypte.

Judas Machabée faisait cependant des progrès en Judée, contre les Syriens et les peuples voisins qui leur étaient alliés. Ptolémée Macron, gouverneur de la Célésyrie et de la Palestine, voyant le succès de ses armes, prit le parti de se réconcilier avec lui. Ce fut un crime impardonnable aux yeux de Lysias. Macron, auparavant, pourvu du gouvernement de l'île de Chypre par le roi d'Egypte, l'avait livrée, par mécontentement, au roi de Syrie. Lysias se prévalut de sa réconciliation avec Judas pour l'accuser auprès du jeune monarque d'une trahison semblable à celle qu'il avait faite à son premier maître. Dépouillé, en conséquence, de ses emplois, il ne put survivre à sa disgrâce et se donna la mort par le poison. Délivré de cet objet de sa haine, Lysias, à la sollicitation des Juifs apostats, assemble une armée prodigieuse qu'il emmène en Judée pour délivrer la forteresse d'Acra, que Judas assiégeait, et reprendre la place de Bethsura qu'il avait recouvrée. Judas, n'étant point en forces pour faire face à cette multitude, se contenta de la harceler et remporta, sur plusieurs de ses détachements, divers avantages très-considérables. Aux pertes qu'il faisait essuyer aux Syriens, se joignit la famine causée par l'année sabbatique où la terre, suivant la loi demeurant inculte, ne produisait rien. Philippe, de sa retraite en Egypte, observant l'embarras où se trouvait Lysias, profita de la conjoncture pour rétablir ses affaires et dépouiller son rival à son tour de l'autorité qu'il avait usurpée. Etant passé en Perse et en Médie, il y rassembla un corps de volontaires avec lequel il s'empara du palais d'Antioche, où il prit le titre de premier ministre, et s'empara de l'administration du royaume. A la nouvelle de cette révolution, Lysias se hâta de faire la paix avec les Juifs, et ayant emmené Eupator en Syrie, il réussit à dissiper la faction de Philippe. (*Machab.*, l. I, c. 6.)

162. Mais une autre révolution plus terrible que celle-ci menaçait en même tems Eupator et Lysias. Démétrius, fils de Séleucus Philopator, et cousin d'Eupator, était en ôtage depuis douze ans à Rome, où il sollicitait vainement la liberté de retourner en Syrie. Impatient de ne pouvoir l'obtenir, il s'échappa furtivement de Rome, et reprit la route de son pays. A son arrivée à Tyr, on fit courir le bruit qu'il

était envoyé par le sénat pour prendre possesssion du royaume de Syrie, qui lui appartenait comme fils de Séleucus Philopator, frère aîné d'Antiochus Epiphanes. Les troupes, aussitôt, se déclarent contre Eupator, qu'elles enlèvent du palais avec Lysias, le régent, et amènent l'un et l'autre à Démétrius, qui les fit mettre à mort. (*Joseph. Antiq.*, l. XIII, c. 16; *Justin.*, l. XXXIV, c. 3.) Eupator n'avait qu'environ onze ans, et en avait à peine régné deux.

DEMETRIUS, SURNOMMÉ SOTER.

162. Démétrius, fils de Séleucus Philopator, fut placé sur le trône de Syrie à l'âge d'environ vingt-trois ans. Son règne commença par un acte de justice qu'il exerça contre deux favoris d'Antiochus Epiphanes, qui vexaient impunément la province de Babylonie. Ayant puni de mort l'un et relégué l'autre, il mérita par-là le titre qu'on lui donna de Soter ou *sauveur*. Le bonheur qu'il eut, peu de tems après, d'enlever à Ptolémée Philometor l'île de Chypre, sembla fortifier cette dénomination. Mais la suite de son règne la démentit. Enflé de ses succès il se plongea dans la débauche, et abandonna le soin de l'état à ses ministres, aussi corrompus que lui. Le mécontentement général qu'excita le désordre des affaires publiques donna lieu à des conspirations qui furent secrètement fomentées par Ptolémée Philometor, auquel se joignirent Attalus, roi de Pergame, et Ariarathe, roi de Cappadoce. Ces trois princes trouvèrent, dans l'esprit vindicatif et le génie industrieux d'Héraclide, les ressources qu'ils recherchaient pour effectuer leur ressentiment. C'était un homme qui, ayant été favori d'Antiochus Epiphanes, était tombé sous le règne suivant dans la disgrâce, et menait une vie privée dans l'île de Rhodes, où il s'était réfugié. S'étant concerté avec eux, il jeta les yeux sur un jeune rhodien de basse naissance, nommé Bala, pour en faire un personnage capable de détrôner et de supplanter le roi Démétrius. Lui ayant persuadé sans peine de se faire passer pour le fils d'Antiochus Epiphanes, il l'instruisit soigneusement de ce qu'il avait à dire et à faire pour jouer habilement son rôle. Après l'avoir ainsi dressé, il le conduisit à Rome avec Laodice, fille véritable d'Antiochus Epiphanes, qu'il avait mise du complot. Les largesses qu'il fit aux grands à son arrivée, les disposèrent en faveur de son élève, qu'il présenta au sénat sous le nom d'Alexandre. Il y fut d'autant mieux accueilli,

qu'on y était fort indisposé contre Démétrius. Il obtint un décret par lequel on reconnaissait l'imposteur pour le fils d'Anthiocus Epiphanes, avec assurance de la protection et des secours du peuple romain. Muni de cette patente, il s'embarqua pour la Syrie, et dans la route il fit un grand nombre de partisans à l'imposteur, principalement à Ephèse, où grand nombre de mécontents vinrent se joindre aux troupes qu'il avait levées en Grèce. Arrivé en Palestine, il se rendit maître de Ptolémaïde, où il prit ouvertement le titre de roi de Syrie. Démétrius, par-là, réveillé de son assoupissement, assemble son armée et marche contre Alexandre, qu'il défait dans une première bataille. Les trois rois, les Romains et les Juifs, qui s'étaient déclarés contre Démétrius, mirent l'usurpateur en état de se relever. Démétrius voyant les préparatifs d'une nouvelle bataille crut devoir, en cas de malheur, pourvoir à la sûreté de ses deux fils, Antiochus et Démétrius, en les confiant à un ami qu'il avait à Gnide, dans l'île de Crète, nommé Lasthène. Les deux rivaux ne tardèrent pas en effet d'en venir aux mains une seconde fois. Le choc alors fut décisif. Démétrius y perdit la bataille et la vie (150). (*Justin.*, l. XXXIII, c. 2.)

ALEXANDRE BALA.

150. ALEXANDRE, nom que se donna BALA lorsqu'il voulut se faire passer pour le fils d'Antiochus, devint maître du royaume de Syrie sans opposition par la mort de Démétrius. Ptolémée Philometor, auquel il devait principalement le succès de son usurpation, continua de maintenir son ouvrage en lui faisant épouser Cléopâtre, sa fille. Il la conduisit lui-même à Ptolémaïde, où les noces furent célébrées avec une magnificence qui répondit à la puissance de ces deux rois.

L'excès de la prospérité d'Alexandre lui tourna la tête. Croyant avoir fixé le roue de la fortune pour lui, il remit les rênes du gouvernement à son favori Ammonius, pour se livrer sans réserve à la volupté (146). Ce qu'il aurait dû appréhender arriva. Le ministre aliéna de son maître le public, en faisant mourir tous ceux qui appartenaient à la famille royale. Démétrius, fils aîné de Démétrius Soter, profita de la disposition des esprits pour tenter de monter sur le trône de ses ancêtres. Lasthène de Gnide, ayant mis dans ses intérêts les Crétois, lui fit un corps de troupes avec

lequel, étant abordé en Syrie, il acquit en peu de tems un grand nombre de partisans. Le roi Ptolémée Philometor, apprenant cette révolution, leva promptement deux armées, l'une de mer et l'autre de terre, pour venir au secours de son gendre. Mais dans le tems qu'il était à Ptolémaïde, il s'aperçut qu'Ammonius, craignant qu'il ne voulut envahir la Syrie, tramait une conspiration contre lui. Ayant en vain demandé au roi, son gendre, justice de cette perfidie, il tourna ses armes contre Alexandre et son ministre, et commença par s'emparer de Séleucie sur l'Oronte, et ensuite d'Antioche, aidé par les Syriens, qui détestaient presque également Ammonius et son maître. Ayant arrêté le premier comme il se sauvait déguisé en femme, ils le sacrifièrent à leur vengeance, après quoi ils mirent Démétrius en possession de la ville et du palais d'Antioche. Ils offrirent même à Philometor la couronne de Syrie. Mais ce prince eut la générosité de la refuser, en disant qu'elle appartenait au jeune Démétrius. (*Justin.*, l. XXXV, c. 2.) Il fit plus, il retira sa fille Cléopâtre, qu'il avait mariée avec Alexandre, et la donna à Démétrius. Alexandre était cependant en Cilicie, occupé à réduire quelques villes qui s'étaient soulevées. A la nouvelle de la défection des Syriens, il accourt vers la capitale, et en trouvant les portes fermées, il met tout à feu et à sang aux environs. Ptolémée ne tarde pas à se mettre en marche pour l'arrêter. Dans un combat qu'il lui livre il le met en fuite. Zabdiel, roi des Arabes, chez qui Alexandre se réfugie, lui fait trancher la tête qu'il envoya au roi d'Egypte (145). Ainsi finit cet imposteur, dans la cinquième année de son usurpation.

DEMETRIUS II, SURNOMMÉ NICATOR.

DÉMÉTRIUS, fils du roi Démétrius I, qui l'avait confié à Lasthène de Gnide avec Antiochus, son frère, fut reconnu sans opposition roi de Syrie, après la mort d'Alexandre Bala. Par reconnaissance pour Lasthène, qui l'avait remis sur le trône, il le nomma son premier ministre. Mais Lasthène était un homme sans probité, soupçonneux, téméraire et violent. Le premier acte qu'il fit dans l'exercice du ministère, dévoila la méchanceté de son caractère. La mort de Ptolémée Philometor avait suivi de près celle d'Alexandre Bala. Lasthène, se défiant des troupes égyptiennes que le premier avait répandues en Syrie pour sou-

tenir le roi son maître, ordonne aux Syriens de faire main-basse sur elles; ce qui fut exécuté de manière qu'un très-petit nombre échappa au carnage. Le roi Démétrius ayant approuvé cette perfidie, partagea avec son ministre la haine des Syriens qui n'y avaient point eu de part. Plusieurs d'entre eux ayant fait éclater l'indignation qu'elle leur causait et la crainte qu'ils avaient de la juste vengeance du roi d'Egypte, Lasthène les fit mettre à mort sous divers prétextes. Le roi Démétrius, en le laissant abuser d'une autorité sans bornes, vivait dans une honteuse mollesse. Diodote, surnommé Tryphon, qui avait été gouverneur d'Antioche, sous Alexandre Bala, profita du mécontentement des Syriens pour entreprendre de renverser du trône cet indigne souverain. Bala, en mourant, avait laissé un fils âgé de quatre ans, nommé par les uns Antiochus, et par les autres Alexandre. Tryphon se servit de cet enfant pour s'opposer à Démétrius, bien résolu de s'en défaire ensuite après l'avoir fait triompher, et de prendre la couronne pour lui-même. Ayant tiré ce pupille des mains de Zabdiel, prince des Arabes, chez lequel il était retenu prisonnier, il l'amena en Syrie où il lui fit un puissant parti, surtout parmi les habitans d'Antioche. Démétrius, réveillé de l'assoupissement léthargique où il était comme enseveli, par le tumulte qu'ils excitaient, leur commanda de lui apporter leurs armes (144). Loin de les lui remettre, ils les tournèrent contre lui, et proclamèrent roi son jeune rival, sous le nom d'Antiochus le Dieu. La Syrie alors se trouva partagée en deux factions. L'une et l'autre s'étant mises en campagne, on en vint à une bataille où Démétrius fut défait, avec perte de ses éléphans, après quoi les vainqueurs ayant conduit Antiochus dans la capitale, le mirent en possession du trône de Syrie, dix-huit mois après que Démétrius y était monté. (*Joseph. Antiq. Jud.*, l. XIII, c. 9.)

ANTIOCHUS VI SURNOMMÉ LE DIEU.

144. ANTIOCHUS, fils d'Alexandre Bala, reconnu roi de Syrie par la faction opposée à Démétrius, n'avait pas plus de droit que son père à cette monarchie, c'est-à-dire qu'il était usurpateur comme lui. Tryphon, qu'on fera connaître ci-après, devint tout puissant sous le règne de cet enfant. Connaissant la valeur de Jonathas, grand-prêtre des Juifs, et de Simon son frère, il travaille et réussit à les mettre

dans les intérêts du roi son pupille. Avec les secours qu'ils lui fournirent, il affaiblit considérablement le parti de Démétrius; mais comme il n'agissait que pour son propre compte, il ne pensa plus qu'à perdre les deux frères dès qu'il n'eut plus besoin de leurs secours pour se maintenir. Ayant attiré Jonathas à Ptolemaïde sous prétexte d'une entrevue pacifique, il l'arrêta prisonnier, fit massacrer tous ceux qui l'avaient accompagné, et quelque tems après le fit mettre à mort lui-même pour compléter sa perfidie. (*Voyez la Chronologie de l'Histoire Sainte.*) Ayant ainsi privé son jeune maître de l'un de ses plus fermes appuis, il n'eut plus qu'un pas à faire pour arriver au trône qu'il ambitionnait. Sa méchanceté lui suggéra un expédient qui fait horreur : il supposa, de concert avec un chirurgien qu'il avait gagné, que l'enfant était attaqué de la pierre ; on le traita du prétendu mal en conséquence, et il mourut dans l'opération de la taille. (I *Machab.*, c. 13, *Joseph. antiq.*, l. XIII, c. 12.)

DÉMÉTRIUS NICATOR ET TRYPHON.

TRYPHON, natif d'Apamée en Cilicie, après avoir exercé long-tems le métier de pirate avec succès, devint un homme important à la cour de Syrie. Ayant placé, comme on l'a vu, sur le trône Antiochus VI, et détruit ensuite son propre ouvrage, il vint à bout de se faire proclamer roi lui-même par la faction opposée à Démétrius; alors son premier soin fut de se concilier l'alliance des Romains. Pour l'obtenir, il leur envoya par ses ambassadeurs une *Victoire* d'or du poids de dix mille mines. Le sénat accepta le présent; mais au lieu du nom de Tryphon, il fit mettre au pied de la statue celui d'Antiochus.

A la vue de ce nouvel antagoniste, Démétrius crut ne devoir pas lui laisser le tems de s'affermir dans son usurpation; Il chargea Sarpedon, général de ses troupes en Phénicie, de marcher promptement contre lui. Tryphon, avec le secours des habitans de Ptolémaïde fut vainqueur dans la bataille que Sarpedon lui livra, et le poursuivit au loin. Mais au retour ses soldats s'étant approchés de la mer furent accueillis par une espèce de marée si abondante que leur camp en fut inondé. Un grand nombre d'entre eux furent noyés dans les flots. La mer en se retirant laissa sur le rivage les cadavres avec une quantité prodigieuse de poissons, dont les

soldats de Sarpedon firent un sacrifice à Neptune. (*Athenæus* l. III.)

141. Les progrès rapides que Mithridate, roi des Parthes, faisait les armes à la main dans l'Orient, retirèrent enfin Démétrius de la honteuse mollesse dans laquelle il croupissait. Excité par les cris des Bactriens, des Mèdes, des Hyrcaniens, des Elyméens et d'une partie des habitans de la Mésopotamie qui avaient subi les lois de ce conquérant, et gémissaient sous le joug, quoique modéré, de son empire, il forma la résolution de prendre en main leur défense. Les Grecs répandus parmi eux en grand nombre depuis le règne d'Alexandre le Grand, furent les plus empressés à venir se ranger sous les drapeaux de Démétrius, et contribuèrent beaucoup à divers avantages qu'il remporta sur les Parthes. Au défaut de la force, Mithridate suppléa par la perfidie, et ayant attiré Démétrius à une conférence, il l'arrêta prisonnier; après quoi, étant tombé sur son armée, il lui fut aisé de la tailler en pièces. (*Joseph Antiq.* l. XIII, c. 9. *Justin.* l. XXXVI, c. 1.) Tout alors plia sous ses armes. Voulant néanmoins faire preuve de modération envers le roi captif, il lui conserva les honneurs dûs à sa dignité, et lui fit même épouser Rodogune sa fille. Cléopâtre, femme de Démétrius, irritée de se voir par là répudiée, cherche à se venger de l'infidélité qu'il avait commise à son égard. Dans ce dessein, elle appelle Antiochus surnommé Sidetes, frère de Démétrius, et lui donne sa main; elle était alors à Séleucie sur l'Oronte avec ses deux fils, Séleucus et Antiochus. Sidetes, à sa persuasion, déclare la guerre à Triphon, et l'ayant poursuivi jusque dans Apamée, il le serra de si près que, perdant toute espérance de s'évader, il se précipita sur un bûcher qu'il avait fait allumer (139.) (*George le syncelle.*)

Sidetes voyait avec un extrême regret entre les mains des Parthes les provinces d'Orient qui avaient appartenu à la Syrie. Après s'être assuré la possession tranquille de ce qu'ils lui lui avaient laissé, il entreprit le recouvrement de ce qu'ils avaient enlevé à ses prédécesseurs. Le prétexte qu'il prit pour déclarer la guerre à Phraate, alors roi des Parthes, fut la captivité de Démétrius, son frère (131). Ayant levé une armée d'environ cent mille hommes, sans y comprendre les vivandiers qui faisaient presque le double, il marcha contre l'ennemi, sur lequel il remporta trois victoires consécutives, qui lui valurent la conquête de la Babylonie, de la Médie, et de toutes les provinces qui avaient appartenu à l'empire de Syrie,

excepté la Parthie où Phraate se trouva réduit. Mais les vainqueurs, abusant de leurs succès, traitèrent les vaincus, dans les quartiers d'hiver qu'ils prirent chez eux (130), avec une barbarie qui les portèrent au désespoir. Phraate, instruit de leurs dispositions, leur fait dire, par des envoyés secrets, de faire subitement main basse, dans un même jour qu'il leur assigne, sur tous les Syriens répandus parmi eux. L'ordre ayant été exécuté dans plusieurs cantons, le roi Antiochus eut le bonheur de s'y soustraire avec un grand nombre de ses gens. S'étant armé avec eux, pour leur défense commune, il marche contre Phraate, auquel il livre un combat où il périt par la lâcheté des siens qui l'abandonnèrent. (*Jul. Obseq. de Prodig.*) Ce prince avait de grandes qualités, dont il ternit l'éclat par son intempérance. Il haïssait la flatterie, et aimait à s'entendre dire des vérités dures. S'étant égaré un jour à la chasse, il tomba dans une cabane de bûcherons auxquels, sans se faire connaître, il demanda le couvert pour la nuit. En soupant, leur ayant demandé ce qu'ils pensaient du roi, *c'est un bon prince*, dirent-ils; *mais il a de mauvais ministres auxquels il s'en rapporte trop aveuglément, pour se livrer tout entier à sa passion pour la chasse.* Le lendemain, au lever du jour, ses gens qui le cherchaient, l'ayant découvert, vinrent lui présenter la pourpre et le diadême. Les pauvres bûcherons, à ces marques, ayant reconnu que c'était le roi, se crurent perdus par leur indiscrétion. *Ne craignez pas*, leur dit le monarque, *vous êtes les premiers qui m'ayez dit la vérité.* (*Plutarch. in Apophtegm.*)

Démétrius Nicator, à la nouvelle de la mort d'Antiochus son frère, s'étant échappé des mains des Parthes (c'était la troisième fois qu'il avait tenté son évasion), regagna si promptement la Syrie, qu'il mit en défaut ceux que Phraate avait envoyés à sa poursuite. Rétabli sur le trône, il y porta les mêmes vices qui l'en avaient fait renverser. Toujours cruel et débauché, il fit bientôt revivre, par sa conduite, l'aversion publique qui avait causé sa destitution. Cléopâtre, sa belle-mère, irritée contre Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, son époux, l'étant venu trouver, lui inspira le désir de se rendre maître de ce royaume, et s'engagea à le seconder dans cette entreprise. S'étant rendu aussitôt vers Péluse, il en forma le siege. Mais à peine était-il commencé, que Démétrius l'abandonna, forcé de retourner en Syrie, par une révolte de ses sujets, que sa tyrannie avait excitée.

Physcon, après son départ, étant rentré dans Alexandrie

d'où il avait été obligé de s'enfuir, suscita un rival à Démétrius, dans la personne d'Alexandre Zébina, qui se disait fils d'Alexandre Bala. Une armée que le roi d'Egypte fournit à cet imposteur, fut bientôt grossie par une foule de Syriens mécontents. On en vint, près de Damas, à une bataille que Démétrius perdit. Contraint de prendre la fuite, il voulait se retirer à Ptolémaïde, où était Cléopâtre, sa première femme. Mais cette princesse lui ayant fait fermer les portes de la ville (126), il s'enfuit à Tyr, dont le gouverneur le fit mettre à mort dans la quatrième année de son rétablissement. (*Justin.* l. XXXIX, c. 1; *Joseph. Antiq.* l. XIII, c. 17.)

126. C'est de cette année que date l'indépendance des Tyriens; ils se firent une ère propre qui subsistait au tems du concile de Chalcédoine, cinq cent soixante-quatorze ans après cet événement.

ALEXANDRE ZÉBINA.

Alexandre Zébina, fils d'un fripier d'Alexandrie, nommé Protarque, se fit reconnaître roi de Syrie en qualité, comme il le prétendait faussement, de fils adoptif d'Alexandre Bala. Mais Cléopâtre resta maîtresse d'une partie de cet empire. Séleucus, fils aîné de Démétrius Nicator, âgé pour lors d'environ vingt ans, réussit, de son côté, à se faire un parti considérable, comme successeur légitime du roi son père. Cléopâtre, sa mère, fut la plus ardente à traverser ses vues, dans la crainte qu'il ne vengeât sur elle la mort de son père, dont il avait lieu de la croire coupable. Le voyant déterminé à défendre ses droits, cette mère barbare et dénaturée, prit le parti de l'assassiner en lui plongeant un dard dans le sein (124.) (*T. Liv. epitom.*, l. LX.) Elle avait un second fils nommé Antiochus et surnommé Grypus, à cause de son nez aquilin. Pour se maintenir sur le trône, elle le fit venir d'Athènes où se faisait son éducation, et lui procura le titre de roi, sans lui permettre de remplir les fonctions de cette dignité, quoiqu'il touchât alors à sa vingtième année.

Zébina, de son côté, n'était pas tranquille dans la portion de la Syrie où il régnait. Ptolémée Physcon, l'auteur de sa fortune, prétendait que par droit de retour, il lui fît hommage, et payât, comme une marque de dépendance, un tribut annuel à l'Egypte. Sur son refus, s'étant accommodé

avec Cléopâtre, sa nièce, il donna Triphène, sa fille, en mariage à Grypus, et lui envoya une puissante armée pour chasser du trône de Syrie, ce même homme qu'il y avait placé quelques années auparavant. Zébina, défait et poursuivi, fut obligé d'errer de contrée en contrée. Mais abandonné successivement de ses troupes, il tomba entre les mains de Grypus, qui le fit mourir dans la quatrième année (122) de son usurpation. (*Justin*, l. XXXIX, c. 2.) Cet imposteur fut regretté à cause de ses bonnes qualités. Il était généreux, bienfaisant, et pardonnait facilement les injures qu'on lui avait faites.

ANTIOCHUS-GRYPUS.

Grypus, délivré de Zébina, voulut secouer le joug de Cléopâtre, sa mère. Furieuse de se voir maîtrisée par son fils, cette princesse résolut de s'en défaire par le poison. Mais lorsqu'elle lui présenta la coupe fatale, Grypus, devinant son dessein, la contraignit de l'avaler elle-même (120). Ainsi périt la femme de trois rois de Syrie, et mère de quatre princes qui portèrent également la même couronne ; savoir, Antiochus, fils d'Alexandre Bala, Séleucus, Antiochus-Grypus et Antiochus-Cyzique, dont on va parler.

114. Grypus, après avoir gouverné paisiblement, pendant six ans, la Syrie, prit de l'ombrage contre Antiochus-Cyzique, son frère utérin, né de Cléopâtre et d'Antiochus-Sidetes et surnommé le Cyzicenien, parce que sa mère voyant Démétrius de retour, après sa captivité chez les Parthes, l'avait envoyé à Cyzique sur la Propontide, pour le soustraire au péril qui le menaçait.

Grypus voulut le faire empoisonner, mais on découvrit son dessein, et le Cyzicenien, pour se défendre, fut obligé de prendre les armes, et de faire valoir ses prétentions à la couronne de Syrie. Il fut appuyé, dans cette guerre, par Cléopâtre, femme répudiée de Ptolémée-Lathyre, roi d'Egypte, qui lui fournit un corps de six mille hommes. Mais ayant livré bataille à Grypus, il fut défait et obligé de se retirer à Antioche avec sa femme. Etant presque aussitôt parti delà pour aller lever de nouvelles troupes, dans la vue de réparer sa défaite, il reprit la route d'Antioche que Grypus avait recouvrée. Grypus revint avec une nouvelle

armée l'assiéger dans cette ville, qu'il fit entrer sous ses lois en peu de jours. Triphène, sa femme, irritée de ce que Cléopâtre, sa sœur de père et de mère, avait épousé le Cyzicenien, la demanda à son époux pour la punir. N'ayant pu l'obtenir, elle se chargea de la faire massacrer dans un temple où elle s'était réfugiée. Triphène éprouva bientôt le même sort. Le Cyzicenien s'étant remis en campagne, battit à son tour Grypus, et vengea par la mort de sa femme, celle de Cléopâtre. Grypus abandonna la Syrie au vainqueur, et quelque tems après, les deux frères s'étant réconciliés, convinrent de partager entre eux l'empire (112). Le Cyzicenien ayant eu pour son lot la Phénicie et la Célésyrie, établit sa résidence à Damas. La Syrie, proprement dite, avec Antioche, fut la part de Grypus.

ANTIOCHUS GRYPUS ET ANTIOCHUS LE CYZICENIEN.

Antiochus VIII, surnommé Grypus et Antiochus IX, dit le Cyzicenien, après avoir partagé la Syrie entre eux, s'abandonnèrent l'un et l'autre au luxe et à la mollesse. Les peuples gémirent sous leur tyrannie, fatigués et excédés par les impôts dont ils les accablaient pour fournir à leurs débauches. La paix rétablie entre les deux frères ne fut pas de longue durée. Mécontents l'un et l'autre de la portion qui leur était échue en partage, ils recommencèrent à se faire la guerre. Leurs nouvelles discordes fournirent à plusieurs villes l'occasion de se tirer de la dépendance de l'empire de Syrie. De ce nombre furent Tyr, Sidon, Ptolémaïde et Gaza. Dans d'autres villes, il s'éleva des Tyrans qui usurpèrent la puissance souveraine, tandis que les deux rois employaient leurs forces à s'entre-détruire. Durant ces troubles, Grypus fut assassiné par Héracléon de Berée (aujourd'hui Alep), l'un de ses vassaux, dans la vingt-neuvième année de son règne et la quarante-cinquième de son âge. (97) (*Joseph. Antiq.*, l. XIII, c. 21.) Cinq fils qu'il laissa, furent tous rois à leur tour, ou du moins prétendirent à la couronne.

Après la mort de Grypus, le Cyzicenien, son frère, fit tous ses efforts pour se rendre maître d'Antioche. Il eut en tête Séleucus, son neveu, fils de Grypus, qui s'étant fait

un parti considérable, lui livra bataille et remporta sur lui une victoire complette. Suivant Trogue-Pompée (l. XL, *in prolegom.*), le Cyzicenien y perdit la vie, et selon Porphyre (*apud Euseb. in Chron.*), il se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. (94.) Il était alors dans la dix-huitième année de son règne, y compris l'espace de deux ans qu'il avait employés à s'établir sur le trône.

SÉLEUCUS NICATOR ET ANTIOCHUS EUSÈBE, ANTIOCHUS X, ANTIOCHUS XI ET PHILIPPE, JUMEAUX, DÉMÉTRIUS EUCHÈR ET TIGRANE.

SÉLEUCUS, fils d'Antiochus Grypus, prit le surnom de Nicator ou de vainqueur, après avoir triomphé de son oncle, et devint aussitôt maître d'Antioche et de toute la Syrie. Mais ANTIOCHUS, surnommé EUSÈBE, IXe. du nom, fils aîné du Cyzicenien, s'étant déclaré son rival, se fit couronner souverain du même empire, dans l'île d'Arad, sur les côtes de Phénicie. De là il marcha contre Séleucus, qu'il contraignit, après l'avoir battu, à se renfermer dans Mopsueste, en Cilicie. Les habitants de cette ville, après l'avoir bien accueilli, se tournèrent bientôt contre lui, sur la demande qu'il leur fit d'impôts considérables, pour subvenir à ses besoins. Etant venus investir sa maison, ils y mirent le feu qui le consuma avec tous ceux qui l'accompagnaient, après un règne de sept mois. (93.) (*Joseph. Antiq.*, l. XIII, c. XXI.)

93. ANTIOCHUS et PHILIPPE, jumeaux, ne laissèrent pas impuni l'attentat commis par les Mopsuestiens sur Séleucus, leur frère. Avec les forces qu'ils purent rassembler, ils prirent Mopsueste qu'ils rasèrent après en avoir passé tous les habitants au fil de l'épée. Mais au retour ils furent chargés par Eusèbe, sur les bords de l'Oronte, où Antiochus se noya en voulant passer à la nage ce fleuve, sur son cheval. Philippe néanmoins fit une belle retraite, avec un corps nombreux, qui le mit en état de poursuivre contre Eusèbe ses prétentions à l'empire.

92. Selène, veuve de Grypus, qu'Eusèbe avait épousée, fut d'un grand secours à ce nouveau mari, pour maintenir son

parti. Elle avait conservé, dans son veuvage, une partie de l'empire, avec de bonnes troupes qui lui étaient restées fidèles. Ptolémée Lathyre, à qui elle avait été enlevée, voulant se venger d'elle, mit sur la scène un nouveau prétendant à la Syrie, dans la personne de Démétrius Eucher, quatrième fils de Grypus, et l'établit roi de Damas. Bientôt la querelle ne roula plus qu'entre lui et Philippe; Eusèbe, après une grande bataille perdue contre ce dernier, s'étant sauvé chez les Parthes. Philippe écarta ensuite Eucher; mais il vit bientôt paraître un nouveau concurrent. C'était encore un de ses frères, nommé Antiochus Dionysius, cinquième fils de Grypus, qui, profitant de l'éloignement de Philippe, occupé ailleurs, se saisit de Damas et de la Célésyrie (87.) Les Syriens las des guerres que se faisaient dans leur pays, les princes de la maison de Séleucus, prirent le parti de les abandonner, pour se donner à Tigrane, roi d'Arménie. (*Justin.*, l. XL., c. 1.)

83. A l'arrivée de Tigrane en Syrie, Eusèbe, qui était rentré dans ses états, les abandonna, et s'enfuit en Cilicie où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité. A l'égard de Philippe, on ne sait ce qu'il devint; mais Sélène, femme d'Eusèbe, garda Ptolémaïde avec une partie de la Phénicie et de la Celésyrie, ce qui la mit en état de donner à ses deux fils, Antiochus l'Asiatique et Séleucus Cybiosacte qu'elle avait eus d'Eusèbe, une éducation convenable à leur naissance. Tigrane s'étant fait néanmoins reconnaître roi de Syrie fit une ligue avec Mithridate, roi de Pont, son beau-père, pour envahir la Cappadoce et la Cilicie. Le consul Lucullus étant venu en Asie, marcha contre eux, et défit sur les bords du Granique Mithridate après avoir dégagé son collègue Cotta qu'il tenait renfermé dans Calcédoine (74). Battu une seconde fois l'année suivante, Mithridate se réfugie chez son beau-père. Celui-ci se repentant de s'être engagé dans cette guerre par le conseil de son beau-père, le fait enfermer sans avoir daigné le voir, dans une prison mal saine où il le retint l'espace de dix-huit mois. Sélène cependant, veuve en dernier lieu du Cyzicenien, régnait à Ptolémaïde et dans une partie de la Phénicie et de la Célésyrie. Elle avait auprès d'elle deux de ses fils, Antiochus l'Asiatique et Séleucus Cybiosacte, qu'elle envoya à Rome pour leur procurer, et à elle-même, la protection du sénat. N'ayant pu l'obtenir, elle ne perdit point

courage et tâcha de se suffire à elle-même. Plusieurs villes qu'elle sut gagner abandonnèrent le parti de Tigrane ; mais ce prince étant entré dans la Syrie à la tête de cinquante mille hommes, assiège dans Ptolémaïde Sélène, qu'il prit et fit mourir (70); après quoi il fit un traité de paix avec les Juifs pour n'avoir plus affaire qu'aux Romains. Dès l'année précédente, il était en guerre avec eux sur le refus qu'il avait fait de livrer Mithridate entre les mains d'Appius Clodius. Lucullus, l'année suivante, ayant passé l'Euphrate et le Tigre au cœur de l'hiver, vint mettre le siége devant Tigranocerta, ville de l'Arménie que Tigrane avait bâtie, et dont il avait fait la capitale de ses états. Tigrane étant accouru au secours de la place, Lucullus vient au devant de lui, taille en pièces son armée au-delà du mont Taurus, et revient ensuite donner l'assaut à la ville qu'il prend avec les trésors immenses qu'elle renfermait. Ce roi si brave en paroles, qui se qualifiait le rois des rois, est obligé de prendre la fuite avec peu de monde.

TIGRANE ET ANTIOCHUS XIII DIT L'ASIATIQUE.

TIGRANE ayant été obligé de dégarnir de troupes la Syrie pour se défendre dans l'Arménie, ANTIOCHUS, fils d'Antiochus-Eusèbe et de Sélène, profita de la conjoncture par s'emparer du royaume de Syrie qui lui appartenait par le droit de sa naissance. On le distingua par le surnom d'Asiatique, parce qu'il avait reçu son éducation en Asie. Son couronnement ne dépouilla pas néanmoins entièrement Tigrane qui posséda toujours une partie de la Syrie jusqu'à ce que les Romains se fussent emparés du tout. Lucullus avançait ce moment par les victoires qu'il continuait de remporter sur Mithridate et sur Tigrane qui, par ces affaiblissemens, devenait de plus en plus hors d'état de conserver ce qu'il avait dans ce royaume et de recouvrer ce qu'il y avait perdu. Pompée acheva de ruiner ses espérances à cet égard. N'ayant plus de ressources, il se trouva même heureux de se livrer avec son fils entre les mains de ce vainqueur généreux qui voulut bien laisser au père son royaume d'Arménie sous la condition de son tribut envers la république, et destiner au fils les provinces de Sophène et de Gordyène (65). Pompée ayant achevé la guerre dans le nord, vint en Syrie, où

depuis que Tigrane en avait retiré ses troupes, Antiochus régnait paisiblement. Celui-ci s'adressa vainement au général romain pour la conservation de sa couronne et de ses droits. On était dès-lors arrivé au tems où l'intérêt de l'état faisait la souveraine loi chez les Romains. Ce fut ce motif qui détermina Pompée à réduire la Syrie en province romaine. Antiochus l'Asiatique, dépouillé de ses états, passa le reste de ses jours dans l'obscurité; car il ne faut pas le confondre, comme l'ont fait quelques écrivains, avec un autre Antiochus à qui Pompée donna la Comagène; à l'égard de Cybiosacte, il passa en Egypte où il mourut comme nous l'avons rapporté dans l'histoire de ce royaume. Telle fut la fin de l'empire de Syrie et de l'illustre maison des Séleucides qui l'avaient gouverné pendant deux cent soixante-dix ans (1), ou suivant Eusèbe, l'espace de deux cent cinquante-un.

---

(1) C'est ce qu'Appien dit formellement à la fin de son livre des Guerres de Syrie; mais ce nombre paraît trop fort. Il faut 247, si, comme le P. Petau, on compte depuis la première année du règne de Séleucus, en 312 jusqu'à la dernière d'Antiochus l'Asiatique, en 66 inclusivement; ce sera 258 ans, d'après Prideaux, qui commence en 322, quand Séleucus fut gouverneur de Babylone, et finit en l'an 65 aussi inclusivement. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES ROIS DE BABYLONE,

D'ASSYRIE, DE MÉDIE ET DE PERSE.

Le royaume des Babyloniens, si l'on en croit Berose, historien de cette nation, n'est pas moins ancien que le genre humain. Suivant lui, au rapport de Georges le syncelle, Alorus (c'est le nom qu'il donne au premier homme) fonda Babylone, et neuf rois, l'un après l'autre, lui succédèrent pendant l'espace de cent vingt sares (trois mille six cents ans) jusqu'à Xysuthrus, sous lequel il place le déluge universel. Entreprendre de refuter une antiquité aussi chimérique, ce serait, au jugement de toutes les personnes judicieuses, se donner une peine inutile. Moïse nous apprend la véritable origine du royamme de Babylone, et c'est d'après lui que nous allons la décrire.

Nemrod, fils de Chus et arrière-petit-fils, par Mesraïm, son aïeul paternel, de Cham, fils de Noé, resta sur les bords de l'Euphrate, après la dispersion du genre humain, et des matériaux destinés à l'achèvement de la tour de Babel, il fonda autour ou auprès de cet édifice une ville qu'il nomma Babylone. L'Ecriture dit (Gen. X. 8 et 9.) *qu'il commença à se rendre puissant sur la terre, et qu'il fut un vaillant chasseur.* La plupart des commentateurs lui font un crime de cet exercice. Il semble, au contraire, qu'ils auraient dû lui en faire un mérite. Travailler à détruire les bêtes fauves, était alors un des services les plus importants au genre hu-

main qui souffrait beaucoup de leur excessive multiplication. Ce fut vraisemblablement ce qui détermina les Babyloniens à lui déférer la royauté, comme à l'homme le plus capable de les défendre et d'assurer leur tranquillité. Vers le même tems, Assur, fils de Sem, s'étant établi sur les bords du Tigre, y bâtit la ville qui fut long-tems après nommée Ninive, du nom de son restaurateur. C'est le véritable sens de ces paroles de la Genèse (X. 11.) *De terra illa egressus est Assur, et ædificavit Niniven.* Des modernes prétendent qu'il s'agit ici, non de la personne d'Assur, mais du pays auquel il donna son nom, comme si Moïse eût voulu dire que Nemrod eut passé dans l'Assyrie pour y bâtir Ninive. Mais toutes les anciennes versions s'opposent à cette explication. Nemrod et Assur sont encore regardés comme les fondateurs, chacun, de trois autres villes, Nemrod de celles d'Arach, d'Achad et de Calamé, dans la terre de Sennaar; et Assur, de celles de Rohoboth, de Rhesen et de Calé, dans l'Assyrie. On ne sait la durée du règne ni de l'un ni de l'autre, et les successeurs d'Assur sont ignorés jusqu'à Bel, père de Ninus. Nous avons la liste de ceux de Nemrod avec la durée de leur règne, et, pour les rapporter de la manière la plus probable aux années qui précédèrent l'ère vulgaire de l'Incarnation, voici ce que nous croyons devoir supposer. La dispersion du genre humain étant arrivée, comme tous les savants en conviennent, vers le tems de la naissance de Phaleg, c'est-à-dire, vers l'an 2690, avant Jésus-Christ. On peut mettre dix ans après le commencement du règne de Nemrod. Or, comme il ne faisait que la quatrième génération depuis Noé, au lieu que Phaleg faisait la cinquième, ce ne sera pas beaucoup s'éloigner de la vérité que de lui donner environ cent vingt-cinq ans à la naissance de ce dernier, et cent trente-cinq, lorsqu'il commença de régner. Supposons qu'il ait vécu deux cent quarante ans, comme Phaleg en a vécu deux cent trente-neuf, son règne aura été de cent cinq ans, et par conséquent, aura fini l'an 2575 avant Jésus-Christ.

2575. Evechous fut le successeur de Nemrod, son père, avec lequel Georges le syncelle l'identifie sans raison. Il était, à ce qu'il paraît, dans un âge avancé, lorsqu'il parvint au trône de Babylone. C'est par lui que l'idolâtrie s'introduisit dans le monde. Les grands exploits de Nemrod l'avaient fait regarder comme un être élevé au-dessus de l'hu-

manité. Evechoüs profita de ce préjugé pour lui faire rendre les honneurs divins. Il lui fit construire dans la tour de Babel une espèce de chapelle où il était honoré sous le nom de Bel ou Baal, nom qui veut dire *seigneur*, et son culte passa dans tous les lieux où les rois de Babylone étendirent dans la suite leur domination. Les anciens ne donnent à Evechoüs que six ans et huit mois de règne. Mais on soupçonne avec assez de fondement qu'il y a ici une erreur de copiste, et qu'on lisait originairement soixante-huit ans. Car on ne voit pas que dans les premiers tems on ait porté la précision jusqu'à marquer le nombre des mois qui surpassaient les années complètes des règnes des souverains. Evechoüs aura donc fini le sien, l'an 2507 avant Jésus-Christ.

2507. Chomas-Bel devint roi de Babylone, après Evechoüs. S'il est le même, comme il y a de l'apparence, que Bel-Chamos, c'est le second roi qui aura obtenu les honneurs de l'apothéose. Il les aura mérités sans doute par un gouvernement équitable, et par une longue suite d'actions éclatantes. Car les hommes ne se portent pas à invoquer après leur mort des princes qu'ils ont méprisés et détestés pendant leur vie. On ne donne que sept ans et six mois de règne à Chomas-Bel. C'est ici la même erreur que pour le règne précédent, et le plus probable est de compter de soixante-seize ans. La mort de ce prince tombe par conséquent en l'an 2431 avant Jésus-Christ.

2431. Por ou Pong, remplaça Chomas-Bel sur le trône de Babylone. Quelques savants l'identifient avec Bel-Peor ou Bel-Phegor, troisième divinité des Babyloniens. Quoi qu'il en soit, on lui donne trente-cinq ans de règne, qui durent finir en l'an 2396 avant Jésus-Christ.

2396. Nechubès, roi de Babylone, après Por, tint le sceptre l'espace de quarante-cinq ans, et mourut l'an 2351 avant Jésus-Christ.

2351. Abo ou Abius, successeur de Nechubès, régna quarante-huit ans, qui finirent en l'an 2303 avant J.-C.

2303. Anibal, vient, après Abo, dans la liste des rois de Babylone. Il mourut après quarante ans de règne, l'an 2263 avant Jésus-Christ.

2263. Chinzir, dont le règne suivit celui d'Anibal, fut renversé du trône, après en avoir joui quarante-cinq ans, par les Arabes qui s'emparèrent de ses états. Il paraît qu'il se fit alors plusieurs démembrements de la monarchie de Babylone. L'état d'affaiblissement où nous la voyons réduite depuis ce tems-là, doit prendre son origne dans cette révolution; car il n'est guère croyable que les chefs d'une si importante conquête, n'aient travaillé que pour le compte d'un seul. Disons donc plutôt, qu'il voulurent en avoir chacun leur part, et que ce fut alors qu'il se forma, des débris de l'empire de Babylone, un royaume de Mésopotamie, un royaume de Sennaar, un royaume d'Elam, un royaume d'Ellazar, et d'autres moindres souverainetés; ensorte que celle de Babylone, proprement dite, fût restreinte à des limites fort étroites, du moins en comparaison de son premier état. Ce fut sous le règne de Chinzir que les Chaldéens, occupés depuis long-tems à la contemplation des astres, commencèrent à mettre en ordre leurs observations astronomiques. Elles remontaient à 1903 ans lors de la prise de Babylone (331 ans avant Jésus-Christ), par Alexandre le Grand, comme ils le firent voir au philosophe Callisthène, suivant le témoignage de Simplicius. (*Comment.* XLVI, *in-L.* II, *Aristot. de Cœlo.*) Ainsi elles partaient de l'an 2354 avant Jésus-Christ. Il est cependant bien étonnant que ni Aristote à qui Callisthène, son neveu, fit part de ses observations, ni aucun autre astronome ne les ait citées ou paraisse en avoir fait usage.

2218. Mardocentès, qui avait conduit l'expédition des Arabes contre les Babyloniens, eut pour son lot, dans le partage de la conquête, Babylone et la Chaldée. Ce prince est, au jugement d'habiles critiques, le même que le Mardocempad de Ptolémée l'Astronome, et le Merodac-Baladan du prophète Isaïe. On voit, par un passage du prophète Jérémie (L, 2), qu'il reçut les honneurs divins après sa mort. *Publiez*, dit-il, *que Merodac a été vaincu, que toutes les idoles de cette ville* (Babylone) *ont été assujéties et couvertes de confusion.* Mardocentès mourut l'an 2163 avant Jésus-Christ, après un règne de cinquante-cinq ans.

2163. Le nom de son successeur, dont le règne fut de quarante ans, est resté dans l'oubli.

2123. Sisymordac, troisième souverain arabe, régna vingt-huit ans, et mourut l'an 2095 avant Jésus-Christ.

2095. Nabius ou Nabo, successeur de Sisymordac, finit ses jours après un règne de trente-sept ans. Sa mémoire fut chère à ses peuples, qui lui décernèrent les honneurs divins. C'est lui dont le prophète Isaïe parle en ces termes (XLVI, 1): *Nabo a été brisé, les idoles des Chaldéens ont été emmenées sur des betes de charge.*

2058. Parannus, successeur de Nabius, occupa le trône quarante ans.

2018. Nabonad, vient à la suite de Parannus, dans la liste des rois arabes de Babylone, dont il fut le dernier. La vingt-cinquième année de son règne, il fut attaqué par Bel, roi d'Assyrie, qui, l'ayant vaincu, le fit mourir ou l'emmena prisonnier, et réunit l'empire de Babylone à celui d'Assyrie.

ROIS DE BABYLONE ET D'ASSYRIE.

1993. Bel, régnait depuis trente ans en Assyrie, lorsqu'il se rendit maître du royaume de Babylone. Il paraît qu'il avait un autre nom propre et primitif qui est resté dans l'oubli; car celui de Bel ou Baal, qui veut dire, comme on l'a déjà remarqué, *seigneur*, était commun à tous les princes que les Chaldéens ont divinisés. Bel régna vingt-cinq ans sur les deux royaumes, et mourut l'an 1968 avant J.-C.

1968. Ninus, fils et successeur de Bel, monta sur le trône l'an 1968 avant Jésus-Christ. Cette époque est fondée sur l'autorité d'Æmilius-Sura, qui, dans un passage rapporté par Velleius-Parterculus (l. I, c. 6), compte 1905 ans, suivant la meilleure leçon, entre le commencement du règne de Ninus et le consulat de Cicéron, qui répond à l'an 64 avant Jésus-Christ. Ninus marcha sur les traces de son père, et recula fort loin les bornes de son empire. Il paraît que ses premières expéditions furent du côté de l'Arménie. Tournant ensuite ses armes du côté de l'Orient, il attaqua la Susiane, la Perse, l'Hircanie, et subjugua tout ces pays dans le cours de dix-sept ans. Ninus, à son tour, donna ses

soins à l'embellissement de la ville bâtie sur les bords du Tigre, par Assur, dont il est regardé, par cette raison, comme le fondateur, et qui, de son nom, fut appelé Ninive ou Ninève, de même, que Bizance prit le nom de Constantinople, lorsque Constantin en eut fait une seconde Rome. Il est marqué dans le prophète Jonas (chap. 3, v. 3.) que cette ville avait trois journées de chemin; ce qui semble, à M. Fréret, devoir s'entendre de son circuit. Mais Jonas n'avait point été envoyé pour faire le tour de Ninive. Il paraît plus naturel de dire, qu'il fallait trois journées pour parcourir ses différents quartiers. En effet, Ninive, suivant le témoignage des anciens, formait un carré long, dont les deux grands côtés avaient chacun cent cinquante stades, et les deux petits, quatre-vingt-dix; ce qui forme un circuit de quatre cent quatre-vingts stades, qu'on évalue ordinairement à vingt-cinq ou trente lieues, en donnant au stade cent vingt-cinq pas géométriques. Mais les stades de la haute antiquité, selon M. Delisle, (*Mém. de l'Acad. des sc.*, *an.* 1721, p. 61), doivent être évalués beaucoup plus bas. Suivant la réduction qu'il propose, Ninive ne devait avoir qu'environ six lieues quarrées d'étendue, et, par conséquent, n'était qu'un peu plus de six fois plus grande que Paris. Diodore de Sicile, donne cent pieds de hauteur à ses murs, et une épaisseur si considérable que trois chars, dit-il, y pouvaient passer de front. A l'égard de la population, il est dit, dans le prophète Jonas, qu'il y avait, de son tems, à Ninive, cent vingt mille personnes qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche, ce qui s'explique des enfants qui n'avaient pas encore l'usage de la raison. Or, les enfants de six ans et au-dessous, forment environ la vingtième partie d'une ville. Ainsi, la population de Ninive était d'environ deux millions quatre cent mille habitants, et, par conséquent inférieure à celle de Pékin, qu'on fait monter à plus de trois millions.

Ninus, dans les dernières années de son règne, entreprit la conquête de la Bactriane. Les peuples de ce royaume étaient, dit-on, nombreux et aguerris, et ses places bien fortifiées. Cependant il n'y eut que la ville de Bactres qui soutint un siége. Il fut long, et Ninus y aurait échoué sans la ressource que lui fournit Sémiramis, femme de Mennonès, gouverneur de Syrie. On ignore le stratagême qu'elle employa pour le rendre maître de cette place. Epris de son mérite et de sa beauté, Ninus la demanda à son époux, qui

ne pouvant ni l'accorder, ni la refuser, se donna la mort de désespoir. Ninus, après avoir eu, de cette princesse, un fils nommé Ninyas, mourut la cinquante-deuxième année de son règne.

1916. Sémiramis, mère et tutrice de Ninyas, se fit reconnaître reine de Babylone et d'Assyrie, après la mort de son époux, et conformément à ses dernières volontés. Portée, par son caractère, aux grandes choses, et dominée par la passion d'immortaliser son nom, elle entreprit de rebâtir Babylone, et d'en faire une ville superbe par l'étendue de son enceinte et la beauté de ses édifices. Elle y réussit, de manière que Babylone fut regardée comme une des merveilles du monde. On ne doit pas néanmoins admettre, sans critique, tout ce que les anciens racontent de la magnificence et de la grandeur de cette ville. Pour nous donner une idée de sa vaste enceinte, Aristote rapporte sérieusement que, lorsqu'Alexandre la prit, il y eut tel quartier où, trois jours après, la nouvelle de cet événement n'était pas encore parvenue. Hérodote est moins hyperbolique à cet égard, et d'autant plus digne de foi, qu'il avait vu Babylone dans un tems où elle n'était pas entièrement déchue de son ancienne splendeur. Babylone, suivant cet historien, avait de circuit quatre cent quatre-vingts stades, de même que Ninive; mais, comme elle formait un carré parfait, elle était plus grande que cette dernière, et son emplacement, selon la déduction qu'on a ci-dessus indiquée, doit être évalué à environ sept lieues de surface, d'où il faut conclure qu'elle était plus de sept fois plus grande que Paris. Mais Babylone n'était pas peuplée à proportion de son étendue. Toutes les maisons étaient isolées, et la plupart environnées de cours et de jardins. C'est ainsi que sont encore bâties plusieurs villes modernes dans les pays chauds, pour éviter les suffocations et les autres maladies où l'on s'expose en habitant des maisons trop serrées. Le même Hérodote, donne aux murailles de Babylone deux cents coudées de hauteur et cinquante d'épaisseur. Mais il n'en parlait, peut-être, que sur le témoignage des habitants; car lui-même nous apprend que les murailles de Babylone étaient plus des trois quarts détruites de son tems. Au milieu de la ville s'élevait le temple de Bel, composé de huit tours, qui allaient toujours en diminuant, et dont la première avait une stade de hauteur. Il était de figure quarrée et son enceinte était de huit stades. L'Euphrate traversait la ville

du nord au midi, et le pont sur lequel on le passait, avait près de quatre-vingt-seize toises de longueur, mais il n'en avait que quatre et demie de largeur, et la distance d'une pile à l'autre n'était que de onze pieds; de plus ce pont n'était point voûté. L'art des voûtes n'était point encore connu. Hérodote fait honneur de cet ouvrage à Nitocris, femme d'Evilmerodac, ainsi que d'un grand lac creusé pour la décharge et la conduite des eaux de l'Euphrate. Cet historien garde le silence sur les jardins suspendus de Babylone; et de tous les anciens écrivains, il n'y a que Bérose, prêtre chaldéen et grand exagérateur des beautés de son pays, qui en fasse la description.

L'attention de Sémiramis ne se borna pas à l'embellissement de Babylone. Elle parcourut ses états, laissant partout des marques de sa magnificence et de son amour pour ses peuples. Plusieurs bourgs furent changés en villes et fermés de murailles par ses ordres. Elle fit déssécher les marais qui inondaient les campagnes, conduire des eaux dans les lieux qui en manquaient, pratiquer, pour la facilité du commerce, de grandes routes, dont quelques-unes passaient à travers des montagnes qu'elle avait fait couper. On chemine encore aujourd'hui de Bagdad à Hamadan, sur la voie de Sémiramis, et on voit encore le bas-relief qui fut sculpté dans le roc qu'elle avait fait trancher pour l'alignement de cette voie.

Au milieu de ces paisibles occupations, Sémiramis formait des projets de conquête, et levait des armées pour subjuguer les royaumes qui l'avoisinaient. On n'a rien de bien certain sur ses premières expéditions militaires; ce qu'il y a de moins équivoque dans les récits des anciens, c'est qu'elle soumit l'Arabie et l'Ethiopie, c'est-à-dire, la terre de Chus, voisine de la mer Rouge, mais non pas l'Ethiopie qui est au midi de l'Egypte, ni même ce dernier royaume qu'elle trouva dans un état trop respectable, pour oser l'attaquer. La conquête de l'Inde lui parut plus facile. Elle assembla, pour y pénétrer, la plus grande armée qu'on eût vue jusqu'alors. Stabrobatès, roi de l'Inde, apprenant la marche de Sémiramis, vient au devant d'elle, à la tête de ses troupes, jusqu'au fleuve qui donne au pays son nom. La reine passe l'Indus à la vue de l'ennemi qu'elle met en fuite. Elle avance dans l'intérieur du pays; mais Stabrobatès étant revenu en forces, livre aux Assyriens un sanglant combat, où ils sont mis en déroute; la reine elle-même, après avoir reçu deux

blessures, est entraînée par les fuyards. Ayant répassé le fleuve, non sans peine, avec les débris de son armée, elle revint en Assyrie, bien résolue d'y travailler à réparer la honte de sa défaite. Mais un revers bien plus sensible lui fit oublier ce qu'elle venait d'essuyer. Ninyas, las de vivre sous la domination de sa mère, conspira contre elle, et réussit à lui enlever le trône. D'autres disent qu'elle le céda volontairement dans la crainte que ce fils dénaturé n'attentât à ses jours. Quoiqu'il en soit, elle se retira dans une forteresse, où elle passa le reste de ses jours dans le silence et l'obscurité, après avoir régné avec gloire l'espace de quarante-deux ans. Après sa mort, elle fut honorée, comme une divinité, sous la forme d'une colombe.

1874. NINYAS, nommé aussi ZAMÈS, prit en main les rênes du gouvernement après la déposition ou la démission de Sémiramis, sa mère. L'histoire ne nous apprend rien des actions de ce prince; elle garde le même silence sur celles de ses successeurs. On attribue l'obscurité de leurs règnes, à la mollesse dans laquelle on suppose qu'ils étaient plongés. « Mais, peut être, dit M. Fréret, vient-elle moins » du repos dans lequel ils ont vécu, que de la tranquillité » dont ils ont fait jouir leurs sujets. L'histoire ne se charge » guère que des conquêtes et des révolutions éclatantes, » surtout lorsqu'elle parle des pays étrangers. Or, ce sont » des Grecs qui nous ont transmis ce que nous savons » des rois d'Assyrie. » Quoi qu'il en soit, la chronologie a sauvé de l'oubli les noms et la durée du règne de ces princes, que l histoire a négligés. Nous avons deux catalogues des rois d'Assyrie, l'un donné par Jules Africain et copié par Georges le syncelle, l'autre publié par Eusèbe. Le premier, plus ancien et plus complet que le second, nous paraît mériter la préférence. C'est celui auquel nous nous attacherons.

1836. Ninyas, après un règne de trente-huit ans, eut pour successeur ARIUS, qui tint le sceptre trente ans.

1806. ARALIUS monta sur le trône après ARIUS, et l'occupa l'espace de quarante ans.

1766. XERCÈS, successeur d'Aralius, régna trente ans.

1736. ARMAMITHRES remplaça Xercès, et régna trente-huit ans.

1698. **Belochus** vient ensuite, et disparaît après un règne de trente-cinq ans.

1663. **Balœcus** qui succéda à Belochus, régna cinquante-deux ans.

1611. **Séthos** paraît, après Balœcus, sur le trône d'Assyrie, qu'il remplit l'espace de trente-deux ans. Le père Goar, dans l'édition du Syncelle, a suivi une mauvaise leçon en donnant cinquante ans de règne à Séthos, ce qui se prouve par l'an du monde, où le syncelle place l'élévation de ce prince, et celui auquel il assigne le commencement du règne de son successeur; car la première de ces deux époques est de l'an du monde 3628, et la seconde 3660. Séthos est le même, suivant M. Fréret, que Sésostris, roi d'Egypte, à qui les Grecs, en effet, donnaient les deux noms, et dont Manethon raconte qu'il avait soumis les Assyriens. Au lieu de Séthos, Eusèbe met Altadas dans son canon des rois d'Assyrie, soit que ce fut le nom assyrien de Sésostris, soit que ce fut celui du prince qui régnait alors sur l'Assyrie, et qui devint le tributaire des Egyptiens. Les successeurs de Sésostris négligèrent les conquêtes qu'il avait faites; mais plusieurs des provinces de l'empire d'Assyrie, après s'être soustraites à la domination des rois d'Egypte, ne retournèrent pas sous leurs premiers maîtres, et formèrent des états particuliers.

1579. **Mamythus I** se mit en possession du trône de ses ancêtres après la mort de Séthos. On lui donne trente ans de règne.

1549 **Aschalius**, appelé **Manca** par Eusèbe, fut le successeur de Mamythus, et régna vingt-huit ans.

1521. **Sphærus**, qui suivit Aschalius, remplit vingt-deux ans le trône d'Assyrie.

1499. **Mamythus II**, successeur de Sphærus, régna trente ans.

1469. **Spartacus** remplaça Mamythus II, et occupa le trône quarante-deux ans.

1427. **Ascatadès**, substitué à Spartacus, mourut après quarante-huit ans de règne.

1379. AMYNTÈS, qui occupa le trône après Ascatadès, mourut au bout de quarante-cinq ans de règne.

1334. BELOCHUS II, nommé aussi BELIMAS et BALOCUS, suivit Amyntès, et mourut après un règne de vingt-cinq ans, laissant une fille, qui suit.

1309. ATOSSA, nommée aussi SÉMIRAMIS, succéda à Belochus, son père, qui l'avait, de son vivant, associée au trône. On ignore le nom de son époux; mais Photius nous apprend, qu'éprise d'amour pour son fils, qu'elle ne connaissait pas, elle eut d'abord quelque intrigue secrète avec lui, et que l'ayant ensuite reconnu, elle ne fit pas difficulté de l'épouser. C'est depuis ce tems, ajoute-t-il, que les Mèdes et les Perses se sont permis ces sortes de mariages, dont ils avaient eu, jusqu'alors, une juste horreur. Atossa gouverna l'Assyrie douze ans depuis la mort de son père. Elle fut le dernier rejeton de la famille de Ninus et de la grande Sémiramis.

1297. BALETORÈS ou BELETARÈS, dit aussi BELLEPARÈS, intendant des jardins du palais de Babylone, parvint au trône, soit par violence, soit par intrigue, après la mort d'Atossa; mais il paraît que ce ne fut pas sans contradiction. On remarque en effet que plusieurs des peuples tributaires de l'empire d'Assyrie, voyant le sceptre transféré dans une autre famille, saisirent cette occasion pour secouer le joug. De là l'état d'affaiblissement où cette monarchie tomba. le syncelle donne trente ans de règne à Baletorès; mais, comme il ne parle point d'Atossa, il semble que dans ces trente années doivent être comprises les douze du régne de cette princesse.

1279. LAMPRIDÈS, successeur de Baletorès, régna trente ans.

1249. SOSARÈS jouit du trône après Lampridès, l'espace de vingt ans.

1229. LAMPRAÈS ou LAMPARÈS suivit Sosarès, et régna trente ans.

1199. PANYAS, après Lampraès, tint le sceptre quarante-cinq ans.

1154. SOSARMUS, successeur de Panyas, régna vingt-deux ans.

1132. **Mithraeus** remplaça Sosarmus, et régna vingt-sept ans.

1105. **Tautanès** I, qui succéda à Mithraeus, régna trente-deux ans.

1073. **Teutaeus** vient à la suite de Tautanès, et régna quarante-quatre ans.

1029. **Arabelus**, **Chalaus**, **Anebus** et **Babius**, quatre rois omis par Eusèbe, régnèrent, le premier, quarante-deux ans, le deuxième, quarante-cinq, le troisième, trente-huit et le quatrième, trente-sept. Ce qui fait en somme cent soixante-deux ans.

867. **Teutamus** II, nommé Teutanès par le syncelle et Thinæus par Eusèbe, fut le successeur de Babius, et régna trente ans.

837. **Dercylus**, successeur de Teutamus, posséda le trône quarante ans. Ce fut vraisemblablement sous son règne que le prophète Jonas vint de la terre d'Israël prêcher la pénitence à Ninive. Cette capitale immense qui jouissait d'une longue paix, et où venaient s'engloutir les richesses de l'Assyrie, était plongée dans les délices et la débauche, suite ordinaire de l'opulence et du repos. Jonas après avoir parcouru la ville pendant trois jours, pour s'assurer par ses yeux de l'état et des mœurs de ses habitants, élève la voix dans la place publique, et annonce que la ville, en punition de ses crimes, sera détruite dans quarante jours. Le roi touché de la prédiction du prophète, quitte les ornements de sa dignité, se revêt d'un sac, s'assied sur la cendre, et ordonne un jeûne général, non-seulement pour les hommes, mais aussi pour les animaux. Dieu fléchi par ces marques de pénitence, pardonne aux Ninivites, et révoque l'anathême qu'il avait prononcé contre leur ville. Jonas retiré, cependant, à l'orient de la ville, attendait sous un feuillage l'événement de sa prédiction; voyant qu'il n'arrivait point, il craint de passer pour un faux prophète, et se plaint au Seigneur de ce qu'il n'a pas accompli ce qu'il l'avait chargé d'annoncer. Dieu fait croître autour de lui, en une nuit, une espèce de lière ou de *palma Christi*, pour le mettre, par son ombre, à couvert des ardeurs du soleil; mais le lendemain, il envoie un ver qui ronge la racine de l'arbre et le dessèche. Le prophète, exposé comme auparavant à la

violence du soleil, regrette si vivement l'ombrage dont il est privé, que dans l'excès de sa douleur, il souhaite de mourir. Alors Dieu, pour l'instruire, lui dit : *puisque la perte d'un lière qui ne vous a rien coûté, vous cause tant de regret, devez-vous être surpris de voir ma colère apaisée envers une ville où il y a plus de cent vingt mille personnes qui ne savent pas distinguer entre le bien et le mal.* Jonas quitte Ninive, et retourne en sa patrie. (*Voy.* Jéroboam II, roi d'Iraël.)

797. EMPACMÈS ou EUPALÈS ferme la liste des souverains du premier royaume d'Assyrie. C'est lui que Diodore et Justin nomment Sardanapale, soit qu'il ait effectivement porté ce nom, soit qu'on l'ait confondu avec un autre Sardanapale ; car il y en a eu plusieurs de ce nom qui signifie en langue assyrienne ou Chaldéenne, *prince donné du ciel.* Ainsi c'est moins un nom propre qu'une épithète honorable. Jamais prince ne le mérita moins, s'il est vrai, comme le racontent Ctésias et Justin, qu'Empacmès passait sa vie au milieu de ses femmes, habillé et fardé à leur manière, et occupé, comme elles, à filer. Quoi qu'il en soit, ce fut sous son règne qu'Arbace ou Pharnace, satrape de Médie, et Bélésis, gouverneur de Babylone, concertèrent entre eux le plan d'une révolution, qu'on regarde communément, et sans raison, comme l'extinction totale du royaume d'Assyrie. Ces deux seigneurs ayant mis dans leurs intérêts les Arabes et les Perses, se révoltèrent ouvertement contre leur souverain, et lui déclarèrent la guerre. Elle fut longue, et trois batailles que les rebelles perdirent consécutivement, ne purent les déterminer à mettre bas les armes. Devenus plus obstinés par leurs pertes, ils travaillèrent à grossir leur ligue, et vinrent à bout d'y faire entrer les peuples de la Bactriane ou des provinces orientales. Alors se voyant supérieurs en forces, ils attaquèrent le roi d'Assyrie dans son camp, qu'il fut obligé d'abandonner. Sardanapale, dans sa déroute, alla se renfermer dans Ninive, laissant le commandement de son armée à Salamenès, frère de la principale de ses femmes. Ce général fut défait, et du champ de bataille, les vainqueurs allèrent mettre le siége devant Ninive. Il durait depuis trois années, sans que les murs de la ville eussent été endommagés, lorsqu'un débordement du Tigre en abattit vingt stades. Cette brèche ayant ouvert un pasage aux ennemis, le roi, de désespoir, mit le feu à son palais, où il périt au milieu des

flammes avec ses femmes et ses trésors, après un règne de trente-huit ans. Tel est le récit de Ctésias, qui paraît avoir confondu l'entreprise d'Arbacès et de Bélesis contre Sardanapale, avec celle de Napobolassar, roi de Babylone, et de Cyaxare, roi des Mèdes, contre Chinaladan, roi d'Assyrie. Ce qu'il y a de certain, c'est que la première ne détruisit pas entièrement ce royaume, et qu'elle ne fit que le rétrécir par le démembrement de plusieurs provinces, dont les principales furent la Babylonie et la Médie, qui commencèrent dès-lors à former deux états à part et indépendants ou presqu'indépendants du royaume d'Assyrie.

IIe. ROYAUME D'ASSYRIE.

759. Pul ou Phul devint le successeur d'Empacmès Sardanapale dans le royaume d'Assyrie. Il eut aussi le surnom ou l'épithète de son prédécesseur, et c'est lui qui est Sardanapale II. Quoique les Babyloniens et les Mèdes eussent entièrement secoué le joug de l'Assyrie, cette monarchie ne laissa pas de conserver encore une puissance redoutable. Ce fut à Pul que Manahem, roi d'Israël eut recours pour se maintenir contre les factions qui tendaient à le détrôner. Pul vint dans le royaume d'Israël, et sa présence en ayant imposé aux mutins, ils s'en retourna après avoir reçu de Manahem mille talents d'argent qu'il lui avait promis, pour l'engager à venir à son secours. Le règne de Pul fut tout au plus de dix-sept ans; car il était remplacé ou du moins il avait un collégue l'an 742 avant Jésus-Chrst.

742. Teglat-Phalasar ou Tilgath-Pilasar, nommé par quelques-uns Ninus II, avait succédé à Pul, son père, ou lui était associé dès l'an 742 avant J.-C. Ce fut un prince belliqueux, qui travailla à réparer les pertes que le royaume d'Assyrie avait faites. Ne pouvant s'étendre ni du côté de la Chaldée, ni du côté de la Médie, il porta ses armes en Syrie, attiré par les troubles qui régnaient à Samarie et à Damas. La première année où nous le voyons sur le trône, il vint à la tête d'une armée dans le royaume d'Israël, prit plusieurs villes, se rendit maître du pays de Galaad, de la Galilée et de tout le territoire de Nephtali, et emmena captifs en Assyrie tous les habitants de ces lieux. Rasin, roi de Damas, effrayé par ces conquêtes, prévint Teglat-Phalasar,

et détourna, par ses soumissions, l'orage dont il était menacé.

735. Mais sept ans après, le roi d'Assyrie, sollicité par Achaz, roi de Juda, de venir le défendre contre Phacée, roi d'Israël, et Rasin, roi de Damas, ligués ensemble pour le détrôner, entre avec une armée formidable dans la Syrie, prend Damas, et en transporte les habitants dans ses états, après avoir fait mourir Rasin. Il ne paraît pas que ce conquérant se soit avancé jusqu'alors sur les terres d'Israël. Mais Achaz vint lui-même le trouver à Damas. Au lieu de le soutenir, Teglat-Phalasar ne fit que l'opprimer. Après avoir tiré de lui une somme d'argent si considérable, que ses trésors et ceux du temple suffirent à peine pour la payer, il se retira, laissant le royaume de Juda sans défense, et assujéti au même tribut qu'il venait de recevoir. Teglat-Phalasar, l'an 724 avant Jésus-Christ, n'existait plus, ou du moins avait pour collègue son fils qui suit.

724. Salmanasar, fils de Teglat-Phalasar lui succéda, ou lui fut associé l'an 724 avant Jésus-Christ, au plus tard. Ce fut en effet, cette année, qu'étant entré sur les terres d'Israël, il assujétit ce royaume à un tribut. Après l'avoir payé durant trois ans, le roi Osée, pour s'affranchir de cette servitude, fit alliance avec l'Ethiopien Sabacus, nommé Sua dans l'Ecriture, qui venait de conquérir l'Egypte (720). Salamanasar, apprenant sa révolte, revient sur les terres d'Israël, subjugue tout le pays plat, et enferme Osée dans Samarie, où il le tient assiégé pendant trois ans (718). S'étant rendu maître enfin de la place, il charge Osée de chaînes, et l'emmène en captivité avec le reste des dix tribus, qu'il dispersa dans le pays des Mèdes; ce qui montre qu'une partie de ce pays dépendait encore alors du royaume de Babylone (717). Il y avait peu de tems qu'il était de retour à Ninive, lorsqu'il reçut une ambassade des Cittiens en Chypre, qui venait implorer son secours contre Elulée, roi de Tyr, leur souverain dont ils avaient secoué le joug. Salmanasar, déférant à leur prière, repasse en Palestine, et remporte divers avantages sur les Phéniciens. Elulée ayant proposé un accommodement, on l'accepte, et Salmanasar ramène son armée à Ninive. Mais bientôt le soulèvement de la plupart des villes maritimes qui obéissaient à Tyr, le rappelle en ce pays qu'elles s'offraient de lui livrer. En arri-

vant il trouva une flotte de soixante vaisseaux qu'elles lui fournirent avec huit cents rameurs Phéniciens. A cet armement formidable, les Tyriens n'opposèrent que douze vaisseaux, et réussirent néanmoins à le dissiper. Le roi d'Assyrie n'osa faire le siége de Tyr; mais il laissa des troupes aux environs pour couper aux habitans la ressource des fontaines qui leur fournissaient de l'eau douce: précaution inutile, par le soin que les Tyriens eurent de creuser des puits au-dedans de leurs murs. Salmanasar paraît avoir cessé de vivre environ cinq ans après cette expédition (712).

712. SENNACHÉRIB, fils de Salmanasar, monta sur le trône après lui. C'est le même qui est nommé SARGUM dans Isaïe. Son père avait montré de l'humanité envers les Israélites captifs dans ses états. Mais Sennachérib ayant en horreur cette nation, il permit à ses sujets d'exercer envers eux toutes sortes de cruautés. Non-seulement on les tuait impunément; mais il était défendu de leur donner la sépulture: Tobie s'acquittant de ce devoir envers ses frères, fut poursuivi à ce sujet et obligé de se cacher. Les conquêtes que Salmanasar avait faites ne satisfirent pas l'ambition de Sennachérib. Il voulut y en ajouter de nouvelles. Mais on n'a aucun détail sur ses exploits avant la guerre qu'il fit à Ezéchias, roi de Juda (710). Elle fut occasionnée par le refus que ce dernier fit de lui payer le tribut auquel Salmanasar l'avait assujéti. Dans la presse où les armes de Sennachérib mirent le royaume de Juda, les grands de l'état appelèrent à leur secours Tharaca, roi d'Egypte. Sennachérib apprenant qu'il est en marche pour venir l'attaquer, va au-devant de lui, l'oblige à rebrousser chemin, entre en Egypte, et ravage ce pays pendant trois ans, au bout desquels il revient en Judée, chargé de dépouilles, et traînant après lui une multitude innombrable de captifs (707.) Pour trancher d'un seul coup la conquête de ce pays, il va droit à la capitale dont il forme aussitôt le siége. Mais avant qu'il ait tiré une seule flèche contre Jérusalem, l'ange du Seigneur lui tue pendant la nuit cent quatre-vingt cinq mille hommes. Consterné de ce désastre, il reprend en diligence la route de Ninive avec les débris de son armée; mais un nouveau malheur l'attendait là. Deux de ses fils, Adramelech et Sarasar, irrités contre lui, le mirent à mort, comme il adorait le Dieu Nesroch dans son temple, quarante-cinq jours après son retour. La fuite les sauva du

supplice que ce parricide méritait. Ils se retirent en Arménie, d'où il ne paraît pas qu'ils soient jamais revenus.

707. **Assarhaddon** ou **Assaraddin**, dit aussi **Asenaphar**, troisième fils de Sennachérib, fut reconnu roi d'Assyrie après la mort de son père. On ignore ce qu'il fit jusqu'à la vingt-septième année de son règne. Mais alors voyant les Babyloniens affaiblis par les dissentions qui régnaient entre eux, et l'anarchie qui en était la suite, il profita de l'occasion pour envahir cette monarchie, et la réunir à celle d'Assyrie. Ce fut une conquête facile, et peut être même ne lui couta-t-elle que la peine de se montrer à la tête d'une bonne armée aux Babyloniens. Jamais une nation n'offre à l'étranger plus d'ouverture pour la subjuguer, que lorsque des guerres intestines la déchirent et consument ses forces. Les meilleurs chronologistes s'accordent à mettre cet événement en l'an 68 de l'ère de Nabonassar, 680 avant J.-C.

L'ambition ne connaît point de bornes. Assarhaddon, maître de deux grands empires et d'une partie de la Palestine, veut achever la conquête de ce pays par celle du royaume de Juda. Le terrible échec que son père avait essuyé dans la même entreprise, loin de le décourager, ne sert qu'à l'aiguillonner. Il veut laver la honte des armes assyriennes par une nouvelle expedition, et Dieu permet qu'il réussisse, pour punir les crimes du roi Manassès et de son peuple. Assarhaddon étant entré sans résistance, à ce qu'il paraît, dans la Judée (673), fait captif le monarque, et l'emmène à Babylone. Mais au bout d'un an ou environ, Dieu, fléchi par la pénitence de Manassès, touche le cœur de son vainqueur, et le détermine à le renvoyer libre dans ses états.

672. Vers le même tems, les Israélites que Salmanasar avait laissés dans leur patrie, s'attirent par leur révolte un dernier châtiment. Assarhaddon étant venu sur les lieux, en fait transporter tous les habitans au-delà de l'Euphrate, et des mêmes contrées fait venir des idolâtres pour les remplacer. Le canon de Ptolémée ne donne à ce prince que treize ans de règne; mais il faut les compter depuis la réunion des monarchies de Babylone et de Ninive. Sur ce pied là sa mort arriva l'an 667 avant l'ère chrétienne.

667. **Saosduchin**, fils d'Assarhaddon (c'est le Nabucho-

donosor du livre de Judith), devint le successeur de son père sur le trône d'Assyrie. Il s'attira la haîne de ses sujets par la dureté de son gouvernement, et n'en put obtenir que de faibles secours, contre Phraortes, roi des Mèdes, qui lui déclara la guerre. Cependant, avec le peu de troupes qu'il put rassembler, il vainquit son ennemi, entra dans la Médie et y mit tout à feu et à sang (655). Enflé de ces premiers succès, il forma le dessein, non-seulement de se venger des peuples qui l'avaient abandonné, mais de conquérir toute la terre. Il trouva dans Holopherne un général propre à seconder son ambition. Ayant levé une armée de cent vingt-six mille hommes de pied et de douze mille chevaux, il le fit partir avec ces forces redoutables, vers les régions d'occident. Tout plia sous l'effort des armes assyriennes, et les provinces furent inondées de sang. Holopherne, par ses cruautés, répandit la terreur dans tous les royaumes voisins. Il dévasta ceux de Tyr et de Sidon, ravagea la Syrie, et étant entré dans la Judée, il mit le siége devant Béthulie. Ce fut l'écueil de sa prospérité. Dieu se servit de la main d'une femme pour exterminer ce redoutable fléau de l'Asie (*Voy.* le livre de *Judith.*) Son armée, après sa mort, leva le siége et regagna précipitamment Ninive. Saosduchin n'eut plus ensuite que des revers, qui lui firent sentir la vanité de ses ambitieux projets. Ce prince mourut la vingtième année de son règne, après avoir perdu toutes ses conquêtes par la révolte des peuples qu'il avait assujétis. Peu s'en fallut que l'année qui précéda sa mort il ne perdit Ninive, que Cyaxare, roi des Mèdes, vint asssiéger après avoir battu les Assyriens en rase campagne.

647. CHYNALADAN, nommé aussi SARAC et SARDANAPALE, fut le successeur de Saosduchin, son père. Sa mollesse et sa négligence le rendirent méprisable aux yeux de ses sujets. Les Scythes s'étant répandus les armes à la main dans la haute Asie, il souffrit tranquillement les ravages qu'ils exercèrent dans ses états. Nabopolassar, satrape ou gouverneur de Chaldée, s'étant accommodé avec eux, fit soulever contre Chynaladan les peuples de son gouvernement, et prit le titre de roi de Babylone. Lorsque les Scythes eurent évacué la haute Asie, il forma le projet, de concert avec Astiage, fils de Cyaxare, roi des Mèdes, de renverser entièrement le trône d'Assyrie. Ces deux princes ayant réuni leurs forces, marchèrent droit à Ninive, dont ils firent le siége. Il fut

long, mais peu meurtrier, parce que la ville se défendit moins par la valeur des habitans, que par la hauteur et la force de ses murs. Les machines des assiégeans y ayant fait enfin une large brêche, ils entrèrent dans la première enceinte, et bientôt après ils forcèrent la seconde et les suivantes. Chynaladan, voyant qu'ils approchaient de son palais, y mit le feu, et périt dans les flammes avec ses concubines et ses trésors. Les vainqueurs, frustrés par là du principal salaire de leurs travaux, saccagèrent la ville et la renversèrent de fond en comble. C'est ainsi que périt cette fameuse ville, comme le saint homme Tobie l'avait prédit environ soixante ans auparavant. *La ruine de Ninive est proche*, disait-il à ses enfans, étant près de mourir. *Ne demeurez point ici; car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr.* La conquête de Ninive entraîna celle de la monarchie entière d'Assyrie (625).

IIe. ROYAUME DE BABYLONE.

759. BÉLESIS, après avoir soustrait la Babylonie à l'empire des Assyriens, paraît avoir fait de ce pays une espèce de république, dont il fut reconnu chef, avec quelque dépendance envers le roi d'Assyrie. Cet arrangement dut être la suite d'un traité de paix fait avec le successeur d'Empacmès-Sardanapale. Bélesis, après avoir gouverné douze ans la Babylonie, mourut au commencement de l'an 747 avant Jésus-Christ

747. NABONASSAR, fils, à ce qu'il paraît de Bélesis, lui succéda dans le gouvernement de la Babylonie, le 26 février de l'an 747 avant Jésus-Christ. Cette époque, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, est un des fondements de l'ancienne chronologie. C'est aussi tout ce qu'on a de certain touchant Nabonassar. Il paraît qu'il prit le titre de roi et le rendit héréditaire dans sa famille. Le canon de Ptolémée lui donne quatorze ans de règne. Sa mort par conséquent arriva l'an 733 avant Jésus-Christ.

733. NADIUS, dans le canon de Ptolémée qui nous servira de guide pour les rois de Babylone, vient à la suite de Nabonassar dont il était vraisemblablement fils. Son règne ne fut que de deux ans.

731. CHINZIRUS, fils ou frère de Nadius, monta sur le trône de Babylone après lui, et n'en jouit tout au plus que trois ans.

728. PORUS, successeur de Chinzirus, ne tint le sceptre que deux ans, en supposant que le règne de son prédécesseur fût de trois; car tous deux ensemble ne régnèrent que cinq ans, suivant le canon de Ptolémée.

726. JUGÉE succéda à Porus, et n'est pas mieux connu que lui. Après un règne de cinq ans, la mort, ou quelque autre événement, le fit descendre du trône.

721. MARDOKEMPAD devint roi de Babylone après Jugée. C'est le même (on ne peut guères en douter), que Merodac-Baladan, qui, ayant appris la guérison miraculeuse d'Ezéchias, roi de Jérusalem, lui envoya, l'an 710 avant J.-C., des ambassadeurs pour l'en féliciter, et s'informer du prodige arrivé à cette occasion, par la rétrogradation de l'ombre du soleil. Cette ambassade, et l'accueil affectueux qu'Ezéchias lui fit, donnent lieu de croire qu'il y avait entre les deux rois une ancienne amitié. L'intérêt commun en était sans doute le lien. L'un et l'autre avaient un voisin redoutable dans la personne de Sennacherib, roi d'Assyrie. Cependant, on ne voit pas que Mardokempad ait fourni du secours à Ezéchias, lorsque le roi d'Assyrie vint l'attaquer. Peut-être fut-il arrêté par la nécessité de défendre ses propres états. Quoi qu'il en soit, il mourut, après trente huit ans de règne, l'an 709, avant l'ère chrétienne, et 39 de l'ère de Nabonassar.

709. ARKIANUS, fils de Mardokempade, ou du moins son plus proche héritier, parvint après lui au trône de Babylone. On ne peut dire de quelle manière il le remplit; car son nom et la durée de son règne, qui fut de cinq années, sont tout ce qu'on sait de lui. Sa mort fut suivie d'un interrègne, qui dura l'espace de deux années, et fut occasionné vraisemblablement par les contestations de divers concurrents, qui prétendaient lui succéder; d'où l'on peut inférer qu'il ne laissa point de fils.

702. BÉLIBUS prévalut enfin, soit par le choix de la nation, soit par la force des armes, sur ceux qui prétendirent avec lui au trône de Babylone, après la mort d'Arkianus.

il n'en jouit que trois ans, et peut-être une révolution abrégea-t-elle la durée de son règne.

699. APRONADIUS devint roi de Babylone après Bélibus. Son règne fut de six années; c'est tout ce que l'on en sait.

693. RIGEBELUS, successeur d'Apronadius, ne tint le sceptre qu'un an.

692. MESESSIMORDACUS paraît à la suite de Rigebelus dans le canon de Ptolémée, qui lui donne quatre ans de règne; après quoi il y eut un nouvel interrègne qui dura l'espace de huit ans. Il est aisé de se figurer le trouble, la confusion et le désordre qui régnèrent pendant cette longue anarchie. Elle aboutit enfin au renversement du trône et à l'extinction de la monarchie Babylonienne.

625. NABOPOLASSAR ayant partagé les provinces de l'empire d'Assyrie avec les Mèdes, ne songeait qu'à jouir tranquillement du fruit de ses travaux. Mais l'envie, toujours attachée aux grandes prospérités, ne lui permit pas de goûter les douceurs de cette profonde paix dont il s'était flatté. Néchao, roi d'Egypte, entreprit de lui enlever une partie de ses conquêtes (607), et s'avança, dans ce dessein, avec une puissante armée, jusque sur les bords de l'Euphrate. Cette expédition fut heureuse; il prit Carchemis avec d'autres places, et revint triomphant en Egypte. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour Nabopolassar, c'est que la Syrie et la Palestine, enhardies par ce succès, en prirent occasion de se soustraire à son obéissance. Trop âgé et trop infirme pour aller en personne réduire les rebelles, il chargea de ce soin Nabuchodonosor, son fils, après l'avoir associé à la royauté. C'est de cette époque, ainsi qu'on l'a remarqué ailleurs, que les Juifs commencent à compter les années de Nabuchodonosor, à la différence des Babyloniens, qui ne les comptent que de la mort de son père, arrivée deux ans après. Le jeune prince étant venu en Syrie, battit l'armée des Egyptiens, reprit Carchemis, et subjugua tout ce qui était compris entre l'Euphrate et le fleuve d'Egypte, c'est-à-dire la Syrie et la Palestine. Car comme l'Euphrate bornait la Syrie au nord-est, le fleuve d'Egypte bornait la Palestine au sud-ouest. Ce fleuve d'Egypte, dont il est si souvent parlé dans l'Ecriture, comme servant de borne à la Palestine, du côté de l'Egypte, n'était pas le Nil, mais

une petite rivière qui, coulant au travers du désert qui est entre ces deux pays, passait anciennement pour la limite commune. C'est jusque là que s'étendait la terre promise à la postérité d'Abraham (*Genèse*, v. XV, c. 18.) et qui fut ensuite (*Josué*, v. XV, c. 4.) divisée par le sort (*Prideaux.*) Ce fut dans le cours de cette expédition que Nabuchodonosor apprit la mort de Nabopolassar, arrivée après un règne de vingt-un ans commencés.

605. NABUCHODONOSOR, successeur de Nabopolassar son père, après avoir été son collègue porta l'empire de Babylone, par ses exploits, au plus haut point de gloire et de prospérité. On a rapporté dans la Chronologie de l'Histoire Sainte ses expéditions en Judée. Après la ruine de Jérusalem, il revint en Syrie la vingtième année de son règne, et mit le siége devant Tyr dans le tems qu'Ithobal en était roi (585). Cette ville, par les richesses que lui procurait son commerce, valait un royaume, et plusieurs de ses citoyens étaient devenus autant de princes par leur opulence et le luxe qu'ils étalaient. Tyr résista aux efforts des Babyloniens l'espace de treize ans, durant lesquels Nabuchodonosor fit la guerre avec succès aux Sidoniens, aux Ammonites, aux Iduméens et aux Moabites. A la fin Tyr fut soumise à son tour; mais Nabuchodonosor ne retira d'autre fruit de ses dépenses et de ses fatigues incroyables, que de se voir maître de quelques maisons vides d'habitans et de biens. Les Tyriens prévoyant qu'après une défense longue et périlleuse ils seraient obligés de se rendre, s'étaient retirés avec leurs effets dans une île voisine du rivage (572), où ils avaient bâti une deuxième Tyr, qui égala dans la suite la gloire de la première. (V. *les rois de Tyr.*) Honteux d'une conquête aussi stérile que pénible, Nabuchodonosor mena son armée en Egypte dans la vue de la dédommager par le riche butin qu'il espérait y faire. Dieu lui avait en effet promis les dépouilles de l'Egypte pour le récompenser du *service* qu'il venait de lui rendre à Tyr (c'est l'expression du prophète Ezéchiel) en exécutant ses vengeances contre cette ville superbe. Les divisions intestines qui déchiraient ce royaume, lui en ouvrirent aisément l'entrée. Il le parcourut en vainqueur d'un bout à l'autre, et en récompense remporta d'immenses richesses. Ce fut après avoir terminé ces guerres qu'il donna ses soins aux embellissemens de Babylone. Douze siècles au moins qui s'étaient écoulés depuis Sémiramis, avaient considérablement détériore la plu-

part des ouvrages que cette princesse y avait faits. L'architecture d'ailleurs s'était perfectionnée dans ce long espace de tems. Nabuchodonosor ayant donc rassemblé tout ce qu'il y avait d'habiles ouvriers dans ses états, les employa à reconstruire Babylone, et à y déployer toutes les richesses de leur art. On ne répétera point la description succinte qu'on a faite de cette superbe ville à l'article de sa fondatrice. Il est impossible de discerner ce qui était de l'invention de Sémiramis, et ce que Nabuchodonosor y avait ajouté. Quoi qu'il en soit, rien n'égalait Babylone, après que ce prince y eût mis la dernière main, dans tout ce que l'industrie des hommes avait jusqu'alors enfanté. Il s'admirait lui-même en contemplant son ouvrage; et se croyant au-dessus de l'humanité, il disait avec transport : N'est-ce pas moi qui ai bâti cette grande Babylone? Un jour qu'il roulait cette pensée orgueilleuse dans son esprit, Dieu tout à coup le dégrade de son espèce, en le frappant d'une maladie qui lui persuade qu'il est un bœuf sauvage, et lui en donne tout l'instinct. On l'enchaîne dans les premiers accès de sa manie. Il rompt ses liens, et fuit dans les champs où il broute l'herbe avec les bêtes, exposé comme elles aux injures de l'air. Cet état, qui lui avait été prédit un an auparavant par le prophète Daniel, en dura sept : pendant ce tems, son fils aîné tint les rênes du gouvernement, assisté d'un conseil qui modérait son pouvoir. Enfin, rendu à lui-même, Nabuchodonosor remonta sur le trône qu'il occupa encore l'espace d'un an, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, arrivée la quarante-troisième année de son règne.

562. EVILMERODAC, fils aîné de Nabuchodonosor, parvint, après la mort de son père, à la royauté, moins par le vœu de la nation que par le droit de sa naissance. En effet, lorsqu'il exerçait la régence durant le long délire de son père, il avait commis, malgré le frein qu'on avait mis à son autorité, des actes de violence, qui avaient obligé ce monarque, après avoir été rétabli, de le punir par l'emprisonnement. Enfermé dans le même lieu que Jéchonias, roi de Juda, il contracta avec lui des liaisons qui furent salutaires à ce dernier. Evilmerodac, dès qu'il se vit placé sur le trône, le tira de la prison où il languissait depuis trente-sept ans, et le mit à la tête des princes qui faisaient l'ornement de sa cour. Ce fut peut-être le seul acte de générosité qu'il exerça durant son règne. Maître de se livrer à ses penchans, il se plon-

gea dans la débauche, et gouverna ses peuples avec un sceptre de fer. Mais l'atrocité de sa conduite ne resta pas long-tems impunie. Ses plus proches parents conspirèrent contre lui; et après avoir régné environ deux ans, il fut assassiné par son beau-frère.

560. NÉRIGLISSOR, appelé NEREGASOLASAR dans le canon de Ptolémée, chef des conjurés qui avaient mis à mort Evil-merodac, dont il avait épousé la sœur, lui succéda par le choix de la nation, qui le regardait comme son libérateur. Ce prince avait en effet des talents pour gouverner. Il ne manquait ni de valeur, ni de capacité; mais l'ambition le perdit. Non content du vaste empire qu'il venait d'usurper, il voulut encore y joindre la monarchie des Mèdes. Dans ce dessein, il envoya des ambassadeurs aux rois des environs, pour les exhorter à s'unir avec lui contre Cyaxare, roi des Mèdes, dont ils leur peignirent l'ambition sous les couleurs qui convenaient à celle de leur maître. Plusieurs de ces princes, effrayés par le danger chimérique de voir leur puissance engloutie par celle des Mèdes, ou séduits par l'argent du roi de Babylone, entrèrent dans la ligue qu'on leur proposa. Le plus empressé comme le plus riche d'entre eux, fut Crésus, roi de Lydie. Les Indiens que Nériglissor avait aussi fait solliciter, montrèrent plus de circonspection. Avant de se décider, ils envoyèrent sur les lieux des personnes sages et prudentes pour s'informer de la vérité des choses. Cyaxare, cependant instruit de ce qui se tramait contre lui, prit ses mesures pour se mettre en état de défense. Il avertit Cambyse, roi des Perses, son beau-frère et son allié, de lui envoyer une armée pour prévenir l'ennemi. Cyrus, fils de Cambyse, jeune prince en qui la valeur et la capacité devançaient les années, vint à la tête de trente mille hommes d'élite, qu'il joignit aux troupes des Mèdes. Chargé du commandement général de l'armée, il fut environ deux ans à la dresser aux exercices avant de la mener au combat. Après lui avoir rendu familier l'usage des armes, il marcha contre l'ennemi, et Nériglissor vint à sa rencontre. Dès qu'on fut en présence, les Babyloniens, emportés par la présomption que leur donnait la supériorité du nombre, engagèrent le combat, et firent leur décharge avant d'être encore assez près. Leurs traits s'épuisèrent en vain. Les troupes de Cyrus fondant ensuite sur eux le sabre ou la hache à la main, en firent un affreux carnage. Nériglissor ayant échappé à cette bouche-

rie, se hâta d'aller rejoindre un autre corps d'armée, qu'il avait à dix journées de là. Les vainqueurs s'étant mis à sa poursuite, l'attaquèrent peu de tems après qu'il fut arrivé dans son nouveau camp, et remportèrent une nouvelle victoire avec un riche butin. Nériglissor périt dans cette action, et laissa ses alliés, par sa mort, chargés du poids d'une guerre destructive.

555. LABOROSOARCHOD, fils de Neriglissor, lui succéda. C'était un jeune furieux déjà connu par ses emportemens et sa cruauté. Il soutint sur le trône la réputation odieuse qu'il s'était faite dans la vie privée. Gobrias et Gadatas, deux de ses généraux dont il avait fait mourir les deux fils, l'un pour avoir été plus adroit que lui à la chasse, l'autre, parce qu'une de ses concubines avait fait l'éloge de sa bonne mine et de ses belles manières, irrités de cette double barbarie se jetèrent dans le parti de Cyrus, et devinrent les plus terribles ennemis des Babyloniens. Laborosoarchod voulut marcher avec quelques troupes à leur poursuite; mais Cyrus étant venu à leur secours le poursuivit lui-même jusqu'aux portes de Babylone. Ce revers ne l'empêcha point de continuer ses débauches et ses cruautés. Ses sujets abrégèrent la durée d'un règne si tyrannique, en l'assassinant le neuvième mois de son règne.

554. NABONADIUS, appelé LABINET par Hérodote, NABOANDEL par Josephe et BALTHASAR par Daniel, fils d'Evilmerodach, monta sur le trône après la mort de Laborosoarchod. Il était à peu près du même âge que lui, et n'avait pas de meilleures inclinations; mais les qualités qui lui manquaient pour régner, se rencontraient heureusement dans Nitocris, sa mère, qu'on peut mettre à côté de l'illustre Sémiramis. Tandis qu'il s'endormait dans le sein de la volupté, cette princesse prit en main les rênes du gouvernement. Elle acheva les ouvrages que Nabuchodonosor avait entrepris pour l'embellissement et la sûreté de Babylone; c'est à elle qu'on attribue la construction des quais de cette ville. Ils étaient comme ses murs, faits de brique cimentée avec du bitume, et des portes d'airain fermaient et muraient les avenues de toutes les rues qui aboutissaient à ces quais. De cette sorte ils servaient à préserver Babylone des inondations de l'Euphrate, et à mettre cette place à couvert des surprises de l'ennemi, du côté de la rivière. Pour la cons-

truction de ces ouvrages, il avait été nécessaire de détourner le cours du fleuve. Nitocris en vint à bout en faisant creuser, à côté de l'Euphrate, un lac immense pour recevoir ses eaux. Ce réservoir, après qu'elles furent rentrées dans leur lit, fut conservé pour remédier aux débordements du fleuve. Cependant Cyrus méditait sérieusement la conquête de Babylone. Le bruit de ses préparatifs et les remontrances de Nitocris tirèrent enfin Nabonadius de son assoupissement. Il alla trouver à Sardes le roi Crésus, lui représenta le péril commun, dont les menaçaient l'un et l'autre les armes triomphantes de Cyrus, et l'engagea, tant par ses discours, que par l'immense quantité d'or qu'il fit briller à ses yeux, à renouveler l'alliance avec lui. Crésus ayant réuni tous les peuples qui lui étaient tributaires, leva une armée de quatre cent vingt mille hommes, avec laquelle il alla au devant de Cyrus, qui n'en avait pas la moitié; mais cette supériorité apparente n'empêcha pas le roi de Lydie d'être vaincu à la fameuse bataille de Thymbrée. Sa défaite fut suivie de la conquête des provinces comprises entre le Pont-Euxin, la mer Egée et l'Euphrate. Cyrus et Cyaxare ayant ensuite soumis les contrées situées au nord de Babylone, s'avancèrent vers cette ville pour en faire le siége. Ce ne fut point une surprise; Nitocris s'y attendait et avait, en conséquence, pourvu la place abondamment de vivres.

Les Babyloniens, se confiant en la force et la hauteur de leurs murs, ne paraissent dessus que pour insulter à l'ennemi, lorsqu'ils le voient approcher. Ils se moquent de ses machines, et traitent de folie un fossé large et profond que Cyrus fit creuser autour de la ville. Cette entreprise occupa l'espace d'environ deux ans les assiégeants. Lorsqu'elle fut achevée, Cyrus, pendant une nuit où les Babyloniens, à l'occasion d'une fête, se livraient à la débauche, fait faire une saignée à l'Euphrate, au-dessus de la ville, pour le décharger dans le canal qu'il lui avait préparé. Il fait rompre en même tems la digue qui séparait l'Euphrate du lac Nitocris (538). Les eaux de ce fleuve, détournées par cette double ouverture, laissèrent, en peu de tems, son lit à sec. Cyrus avait cependant partagé son armée en deux corps, dont l'un fut posté à l'endroit où l'Euphrate entrait dans la ville, et l'autre à celui où il en sortait. Au signal qui leur fut donné, tous les deux entrèrent en même tems dans le lit du fleuve, et s'étant introduits dans les rues par les quais, dont les portes étaient restées ouvertes par la

négligence des Babyloniens; ils marchèrent droit vers le palais, dont ils égorgèrent la garde. Nabonadius vint au-devant d'eux, l'épée à la main, suivi de ceux qui étaient à portée de le secourir. Il est tué sur-le-champ, et l'on fait main-basse sur tous ceux qui l'accompagnent. Cyrus fait publier, par la ville, un édit par lequel il promet la vie sauve à tous ceux qui mettront bas les armes. Les Babyloniens, rassurés par-là, se soumettent sans peine au vainqueur. Telle fut la fin du royaume de Babylone. Ainsi tomba l'orgueil de cette superbe ville, cinquante ans après la ruine de Jérusalem et de son temple. Par-là, furent accomplies les prédictions d'Isaïe, d'Habacuc et de Daniel. Ils avaient clairement annoncé que Babylone serait bloquée par les Mèdes, les Elamites, autrement les Perses et les Arméniens; que son fleuve serait mis à sec; qu'elle serait prise dans un jour de fête et de réjouissance; que ses habitants dormiraient d'un sommeil qui n'aurait point de réveil. On a parlé dans la chronologie de l'Histoire Sainte, sur l'an 538 avant Jésus-Christ, du festin que Balthasar fit cette nuit aux grands de sa cour, de l'impiété qu'il eût de faire apporter, au milieu du repas, les vases du temple de Jérusalem, pour y boire avec ses convives, en l'honneur de ses dieux; de ces trois mots énigmatiques, qu'une main, pendant cette profanation, traça miraculeusement, sur le mur de la salle, vis-à-vis de Balthasar, et de l'explication funeste que Daniel lui en donna. La mort de ce prince arriva dans la dix-septième année de son règne.

ROYAUME DE MÉDIE.

759. Les MÈDES, issus de Madaï, fils de Japhet, ayant secoué le joug des rois d'Assyrie, préférèrent le gouvernement républicain à l'état monarchique. Mais d'autres peuples qui avaient pris part à la révolte sous leurs enseignes, et qui sont appelés Mèdes, improprement par Ctésias, reconnurent Arbace pour leur roi. C'est ainsi qu'on peut, suivant M. Bougainville, concilier Hérodote avec Ctésias, qui nous présente une liste de huit rois Mèdes consécutifs, dont aucun ne se rencontre, parmi les quatre, que celle du premier renferme. Laissant donc à l'écart la dynastie de Ctésias comme étrangère aux véritables Mèdes, nous nous conformerons pour ceux-ci, autant que le permettra la vraisemblance, au

recit d'Hérodote. Mais avant toute chose, il est à propos de marquer exactement les limites de la Médie, proprement dite. Ce pays, suivant Pline et Strabon, était borné au nord par l'Arménie, au midi par la Susiane et la Sitacène (ce sont les pays où les rois mèdes de Ctésias ont régné); à l'orient par le royaume des Parthes et les contrées situées le long de la mer Caspienne, et à l'occident par l'Adiabène et la Gordienne. Les habitants de cette vaste région, divisés par tributs, indépendantes les unes des autres, et dont chacune avait son juge, demeurèrent sans roi l'espace d'environ vingt-neuf ans. La liberté dans cet intervalle ayant dégénéré en licence, les Mèdes sentirent la nécessité de se donner promptement un législateur commun et souverain, pour ne pas retomber sous la domination des Assyriens. DÉJOCÈS, l'un de leurs juges, gouvernait sa tribu avec toute la sagesse, la prudence et l'intégrité qu'on pouvait désirer. Toutes les autres vinrent le trouver de concert pour se soumettre à son commandement, et l'offre étant acceptée, elles lui déférèrent, dans une assemblée générale, le titre de roi (733.) Placé sur le trône, Déjocès donna ses premiers soins à revêtir la royauté de tout l'appareil qui attire la crainte et le respect aux monarques. Il exigea des Mèdes qu'ils lui élevassent un palais, et il le revêtit de fortifications. Il se donna des gardes pour la sûreté de sa personne, nomma des officiers pour commander ses armées, et choisit des ministres pour gouverner l'état sous ses ordres. Les Mèdes vivaient dispersés dans des villages, sans connaître d'autres lois que la violence et leur caprice. Déjocès, pour contenir dans le devoir cette nation féroce et la policer, établit une législation fixe, et fit bâtir autour de son palais une ville, dans laquelle il rassembla les plus considérables d'entre les Mèdes. Il l'environna de sept murailles plus hautes les unes que les autres, non en elles-mêmes, mais à raison du terrain qui allait toujours en s'élevant. De-là vient qu'on donne à ces murs soixante-dix coudées de hauteur et cinquante de largeur. La ville fut nommée Ecbatanes, et quelques voyageurs modernes prétendent la reconnaître dans la ville de Tauris. Renfermé avec ses courtisans dans son palais, dont la magnificence égala bientôt celle des palais de Babylone et de Ninive, Déjocès se rendit inaccessible au reste de ses sujets, qui ne pouvaient s'adresser à lui dans leurs affaires que par le canal de ses ministres. A l'égard de ceux-ci et de tous ses courtisans, ils étaient obligés d'observer en sa présence la plus

grande circonspection. Il ne leur était permis ni de rire ni de cracher devant le monarque. Il soutint d'ailleurs son autorité par les châtimens les plus rigoureux contre les infracteurs de ses lois. C'est ainsi qu'il vint à bout de dompter la férocité des Mèdes, de faire plier leur caractère au joug de l'obéissance et de policer leurs mœurs. Pour les empêcher de remuer au-dedans, il fit quelques guerres au-dehors. Mais on ignore le détail de ses expéditions militaires. Il paraît qu'elles furent heureuses et contribuèrent à l'agrandissement de ses états. Son règne fut de quarante-trois ans, et il emporta dans le tombeau, sinon les regrets, du moins l'estime de ses sujets.

690. PHRAORTES ou APHRAARTE, nommé dans l'Ecriture ARPHAXAD, fils de Dejocès, lui succéda dans l'empire des Mèdes, non par élection, mais par le droit de sa naissance, suivant la constitution de l'état, qui rendait le trône héréditaire. Moins pacifique que son père, il inspira aux Mèdes l'ambition de faire des conquêtes. Il commença, suivant Hérodote, par attaquer les Perses, dont il envahit le pays, et en fit une nouvelle province de ses états. Mais il paraît clairement, par l'Ecriture, disent les auteurs de l'Histoire universelle, que les Perses ne furent subjugués par les Mèdes, qu'après que Ninive eut été prise par les forces réunies du successeur de Phraortes et de Nabuchodonosor. Dieu déclare, en effet, par la bouche de Jérémie (XXV, 9.) *qu'il rassemblera toutes les familles du septentrion, et qu'il les fera venir avec Nabuchodonosor contre la Judée et contre toutes les nations d'alentour*, parmi lesquelles sont nommés les peuples d'Elam, qui est la Perse proprement dite, suivant tous les géographes. Il est certain, néanmoins, que Phraortes vainquit différens peuples de son voisinage, et que par la force de ses armes il assujétit à ses lois toute cette partie de l'Asie, qui est située entre le mont Taurus et le fleuve Halis. Fier de ce succès, il osa porter la guerre contre les Assyriens. Cette nation, qui n'avait pas renoncé à ses prétentions sur les Mèdes, pouvait mettre de grands obstacles au progrès de Phraortes. Peut-être ne se flatta-t-il pas de la soumettre; mais il crut au moins pouvoir l'affaiblir. L'événement ne répondit point à ses espérances. Saosduchin, roi d'Assyrie, non-seulement repoussa ses attaques, mais étant devenu agresseur à son tour, il lui livra bataille dans la plaine de Ragaü, qu'on croit être la

ville de Ragès dont il est parlé dans Tobie, le vainquit et le mit en fuite. Ayant ensuite marché vers Ecbatanes, il la prit et la mit au pillage. Cependant il avait envoyé des gens à la poursuite de Phraortes. Ce prince fut pris, et amené à Saosduchin, qui le fit mourir à coups de javelots, dans la vingt-deuxième année de son règne. C'est de l'année que Phraortes monta sur le trône, qu'il faut compter les cent dix-huit ans que dura la domination des Mèdes dans la haute Asie, jusqu'au commencement de Cyrus. L'Ecriture lui fait honneur de la fondation d'Ecbatanes, parce qu'il acheva cet ouvrage, commencé par son père.

655. Cyaxare, fils de Phraortes, monta sur le trône après lui. C'était le prince qui convenait aux Mèdes pour relever leur monarchie sur le penchant de sa ruine. La victoire de Ragaü avait rendu les Assyriens maîtres d'une grande partie de la Médie, et le reste de cet empire était menacé du même sort. Cyaxare ayant mis une armée sur pied, s'appliqua à y établir une nouvelle discipline. Il fut le premier, suivant Hérodote, qui rangea les troupes d'Asie en différens corps militaires, au lieu qu'auparavant la cavalerie était mêlée avec l'infanterie. Cyaxare ayant remédié à ce désordre, se trouva en état de venger la mort de son père et de relever la gloire des armes de Médie (654). Celles des Assyriens avaient beaucoup perdu de la leur, depuis l'échec qu'ils avaient reçu devant Béthulie. Les peuples qu'ils avaient subjugués secouaient le joug à l'envi. (648). Cyaxare, à son tour, marcha contre ses conquérans avilis. Les Assyriens étant venus à sa rencontre, furent défaits. Cyaxare les poussa jusqu'à Ninive dont il forma le siége. Cependant une armée formidable de Scythes, après avoir chassé les Cimbres de l'Europe, s'avançait vers la Médie sous la conduite de leur roi Madyés, fils de Protothyas. Ce contretems obligea Cyaxare de lever le siége de Ninive pour aller défendre son pays. Il attaqua les Scythes qui étaient déjà sur la frontière, et malgré toute la valeur qu'il fit paraître dans l'action, son armée fut mise en déroute. Les vainqueurs ne trouvant plus d'obstacle à leurs ravages, traversèrent toute l'Asie, et pénétrèrent jusqu'en Egypte; mais gagnés par les présens de Psammetique qui régnait en ce pays, ils renoncèrent à la conquête qu'ils voulaient en faire, et revinrent sur leurs pas. Leur domination en Médie fut de vingt-huit ans. Cyaxare ne pou-

vant se défaire de ces hôtes incommodes à force ouverte, eut recours à un stratagême, qu'il concerta avec les principaux de ses sujets. Il invita les chefs des Scythes à un festin, et les fit massacrer après les avoir enivrés. Les grands de Médie en firent autant le même jour, et ce royaume, par là, se vit affranchi d'un long et cruel esclavage (620). Les Scythes qui échappèrent à ce massacre, se sauvèrent en Lydie, où ils furent reçus avec humanité. Après avoir réparé les maux qu'ils avaient causés dans la Médie, Cyaxare reprit son entreprise contre Ninive. Nabopolassar, roi des Babyloniens depuis dix ans, se joignit à lui, ou plutôt à son fils Astiage, nommé Assuérus dans le prophète Daniel, pour recommencer le siège de cette ville (615). Ils la prirent, la renversèrent, et par cette conquête, le royaume d'Assyrie tomba sous la puissance des Babyloniens et des Mèdes, qui le partagèrent entre eux.

Depuis que les Scythes fugitifs s'étaient refugiés en Lydie, Cyaxare les avait toujours réclamés, mais en vain, comme des ennemis qu'il était en droit de punir. Piqué de ce refus, il déclara la guerre, sur la fin de son règne, au roi de Lydie, nommé Alyate. Elle dura six ans avec des succès variés, et fut terminée par une fameuse éclipse, qui, bien que prédite par Thalès le Milesien, jeta un tel effroi, dit Hérodote, parmi les deux armées qui étaient aux prises, que mettant bas leurs armes, elles ne pensèrent plus qu'à faire la paix. Ce phénomène, qui aurait dû servir à fixer l'époque de l'événement avec lequel il concourut, est devenu pour les chronologistes une pomme de discorde qui leur a fait embrasser différentes opinions sur le tems où il arriva (601). Pour nous, tout bien examiné, nous nous en tenons à l'éclipse arrivée le 20 septembre de l'an 601 avant Jésus-Christ, à huit heures trente-cinq minutes du matin. Non-seulement elle procura la paix entre les Mèdes et les Lydiens, mais pour cimenter cette paix, il fut convenu qu'Astiage, fils de Cyaxare, épouserait Aryenis, fille d'Alyate. Nabonide, roi de Babylone (c'est Nabuchodonosor) et Syennesis, roi de Cilicie, furent, suivant Hérodote, les médiateurs du traité, qui se conclut, dit-il, à la manière des Grecs, c'est-à-dire, chacune des parties s'étant fait une incision au bras pour en tirer du sang qu'elles sucèrent réciproquement. Cyaxare mourut six ans après cet événement, dans la soixante-unième année de son règne, laissant ses états augmentés, non-seulement d'une portion

considérable de l'Assyrie, mais de la Susiane, de la Perse, de la Cappadoce, du Pont et de l'Arménie, que Nabuchodonosor l'avait aidé à conquérir.

595. **Astyage**, fils de Cyaxare, lui succéda au trône de Médie: Il avait eu d'une première femme, avant d'épouser **Aryenis**, une fille nommée Mandane, qu'il donna en mariage à Cambyse, roi de Perse, du vivant même de Cyaxare, son père. Aryenis, de son côté, lui donna un fils qui fut nommé Cyaxare, comme son aïeul. Astyage, comblé de richesses, fruit de la valeur de ses ancêtres, fut plus sensible au plaisir d'en jouir, qu'à l'envie de les augmenter par de nouvelles conquêtes. Il étala dans sa cour tout ce que le faste a de plus imposant, le luxe de plus recherché et la délicatesse de plus exquis. Ce ne fut pas néanmoins un monarque indolent et méprisable. Il sut se faire respecter de ses sujets et redouter de ses voisins. Evilmerodach, fils de Nabuchodonosor, roi de Babylone, apprit par son expérience qu'on ne l'insultait pas impunément. Ce jeune prince étant sur le point de se marier, voulut aller chercher lui-même le gibier dont il avait besoin pour ses noces. On lui dit qu'il y en avait beaucoup dans un certain canton qui confinait son royaume et celui des Mèdes. Il s'y rendit avec un nombreux équipage de chasse, qui fut renforcé le lendemain par un détachement de gardes que son père lui envoyait pour sa sûreté. Enhardi par cette espèce d'armée, il passa sur les terres des Mèdes, tant pour suivre son gibier, que pour braver son voisin. Astyage n'eut pas plutôt appris cette incartade, qu'il voulut en avoir raison. Ayant assemblé promptement une armée, il la conduit, accompagné de Cyaxare, son fils, dans le pays des Babyloniens, où Cyrus, son petit-fils, vint le joindre. Evilmerodach étant venu à sa rencontre, fut battu, après quoi le roi des Mèdes s'en revint triomphant dans ses états. On ne voit pas qu'Astyage ait eu d'autres guerres à soutenir. Exempt d'ambition et redoutable par ses forces, on le laissa jouir, selon les apparences, de la même tranquillité qu'il accordait aux autres. Il mourut après un règne de trente-cinq ans, laissant l'empire des Mèdes dans un état florissant.

560. **Cyaxare II**, nommé **Darius le Mède** par le prophète Daniel, et Assuérus dans le livre d'Esther et Ar-

taxercès (*ibid.*), fut le successeur d'Astyage, son père, qu'il se proposa pour modèle, dans le gouvernement de ses états. Vivre dans le repos et les délices, au milieu d'une cour fastueuse et brillante, recevoir des hommages, et régner paisiblement sur des peuples accoutumés au joug de longue main, faisait tout l'objet de son ambition. Mais l'envie attachée à la prospérité, ne lui permit pas de jouir long-tems de ce bonheur. Neriglissor, cet usurpateur du trône de Babylone, regardant Cyaxare comme son rival, parce qu'il était aussi puissant que lui, ne négligea rien pour indisposer contre lui toutes les cours étrangères. Ses émissaires le traduisirent partout comme un prince inquiet et avide, qui méditait la conquête de tout ce qui était à sa bienséance, et dont on ne pouvait trop se hâter de prévenir les ambitieux desseins. La calomnie prit faveur, et arma contre le roi des Mèdes la plupart de ses voisins. Cyaxare, informé de la ligue qui se tramait contre lui, prit ses mesures pour se mettre en état de défense. Comme le danger lui était commun avec le roi de Perse, Cambyse, son beau-frère, à qui les confédérés n'en voulaient pas moins qu'à lui, il pria ce prince de lui envoyer Cyrus, son fils, dont il avait admiré les rares talens, avec les troupes qu'il pourrait lui fournir. Cyrus vint avec trente mille Perses, et fut chargé du commandement de l'armée par son oncle. Les Arméniens s'étaient prévalus de la conjoncture critique où se trouvait Cyaxare, pour secouer le joug des Mèdes. Cyrus, après avoir surpris leur roi, les fit rentrer dans l'obéissance. Il marcha ensuite contre les Babyloniens, et remporta sur eux une victoire, qui, bien que complète, n'était pas décisive pour les Mèdes et les Perses. Les ennemis avaient, à dix journées du lieu où ils venaient d'être battus, un autre corps d'armée beaucoup plus considérable. C'était là où se trouvaient, non-seulement les forces nationales, mais celles de tous les alliés du roi de Babylone. Cyrus, voyant ses troupes si animées par ce premier succès, qu'elles ne demandaient qu'à combattre, crut qu'il ne fallait pas laisser ralentir cette ardeur. Il proposa à Cyaxare de les mener à la poursuite de l'ennemi. Le roi des Mèdes, quoique naturellement timide, approuva sa pensée. Mais la joie fut extrême parmi les soldats, lorsqu'ils apprirent la résolution de leurs maîtres. Après avoir fait des sacrifices pour obtenir le secours du ciel, on s'avança dans le pays. L'impatience de voir l'ennemi fit trouver la marche plus longue qu'elle

n'était. On arrive enfin à la vue de l'armée des Babyloniens. Elle était retranchée dans un camp entouré d'un large fossé de circonvallation, qui le mettait à l'abri des surprises. Cyaxare était d'avis qu'on allât d'abord à l'attaque. Mais Cyrus lui représenta le danger qu'il y aurait à vouloir forcer l'ennemi dans un camp aussi bien fortifié. Le roi des Mèdes n'insista point. On resta quelques jours à s'examiner de part et d'autre. Les Babyloniens, prenant l'inaction des Mèdes pour un effet de la crainte, sortirent de leurs retranchemens. Le combat alors s'engage. L'ardeur était égale des deux côtés. Mais les Mèdes et les Perses; mieux armés et plus disciplinés, combattirent avec plus d'ordre. Après avoir essuyé une première décharge qui fut inutile, parce qu'ils n'étaient pas à la portée du trait, ils enfoncèrent l'armée des Babyloniens, et après un affreux carnage ils la mirent en déroute. Cyaxare n'eut point de part à cette victoire. Tandis qu'on était aux mains, il s'amusait dans sa tente à boire et à se divertir. Les Mèdes ayant volontairement suivi Cyrus à la poursuite de l'ennemi, son étonnement fut extrême à son réveil de ne plus voir son armée autour de lui. Il envoya promptement la redemander à son neveu, l'accusant de la lui avoir enlevée par séduction. Cyrus ayant signifié les intentions de Cyaxare aux Mèdes, tous refusèrent de s'y conformer. Cette désobéissance pouvait avoir des suites fâcheuses; mais ils aimèrent mieux s'exposer à l'indignation de leur souverain, que d'abandonner un chef victorieux sous lequel ils avaient tout à espérer. Cyrus ne tarda pas à leur faire cueillir de nouveaux lauriers dans la Babylonie. Après avoir conquis plusieurs provinces de Babylone, il ramena son armée triomphante en Médie. Cyaxare, confus du contraste que formaient sa conduite et celle de son neveu, ne put dissimuler sa jalousie en revoyant Cyrus couvert d'une gloire acquise par des travaux qu'il aurait dû partager avec lui. Cyrus vint à bout de l'apaiser par des remontrances sages et respectueuses. Il lui fait part de l'expédition qu'il méditait contre Crésus, roi de Lydie, le plus puissant appui du roi de Babylone; mais il ne peut l'engager à venir partager avec lui la gloire de terrasser ce redoutable ennemi (547). Cyaxare demeure oisif dans son palais, tandis que son neveu fait la conquête du royaume de Lydie. Il ne paraît pas qu'il ait eu plus de part à celles qui occupèrent Cyrus dans les dix années suivantes. C'est ainsi qu'au sein de l'indolence et de

la volupté, Cyaxare se trouva maître du plus grand empire qui eût existé jusqu'alors. Il n'en jouit que deux ans, et le laissa, par sa mort (536), à Cyrus, qu'il avait déclaré son héritier en lui faisant épouser sa fille. Le règne de Cyaxare fut de vingt-quatre ans; il en vécut soixante-quatre, et la monarchie des Mèdes, qui finit avec lui, en avait duré près de deux cents, depuis que Dejocès était monté sur le trône.

ROYAUME DE PERSE.

La Perse, appelée dans l'Ecriture Elam, du nom de l'un des fils de Sem, s'étend, du nord au midi, depuis la frontière de Médie jusqu'au golfe Persique. Elle est séparée de la Babylonie par la Susiane, et bornée à l'orient par la Caramanie. Les Perses, comme descendans de Sem, conservèrent, plus long-tems que la plupart des autres peuples, l'ancienne religion. L'idée qu'ils avaient de la divinité ne leur permit point de lui élever des temples; persuadés qu'elle ne pouvait être renfermée dans aucun lieu. Rien de plus propre, suivant eux, à la représenter, que le feu : de là le culte qu'ils rendaient au soleil, non par rapport à lui-même, mais comme symbole de la divinité. Ils pensaient même que cet astre était le séjour qu'elle habitait spécialement, et d'où elle répandait ses influences sur tout l'univers. Instruits par la tradition que le diable avait introduit le péché dans le monde avec ses suites, ils concluaient qu'il y avait en nous deux principes, l'un du bien et l'autre du mal, sans toutefois les égaler l'un à l'autre, comme ont fait depuis les Manichéens. Ils reconnaissaient un paradis, un enfer et un jugement dernier, où tous les hommes devaient comparaître. Leur morale, d'ailleurs, était saine à plusieurs égards et conforme aux lumières de la droite raison. Mais le tems et le commerce des autres nations altérèrent la pureté de la doctrine et du culte qu'ils avaient reçu de leurs ancêtres. Ils devinrent adorateurs des astres et du feu, et imaginèrent le dualisme, ou le dogme pernicieux de l'existence de deux âmes, l'une bonne, l'autre mauvaise dans chaque homme, et tombèrent dans un grand nombre de superstitions, ce qui s'est perpétué jusqu'à nos jours parmi ceux qu'on nomme dans les Indes Guèbres et Parsis. Cette doctrine se nommait le Magisme, du nom

des prêtres chargés de l'enseigner, qu'on appelait Mages. Leurs mœurs étaient encore plus dépravées que leur doctrine. Ils épousaient, non-seulement leurs sœurs, mais leurs propres mères.

Le gouvernement des Perses était monarchique et presque despotique dès son origine, comme tous ceux de l'Orient. Les monarques Persans exigeaient de leurs sujets des honneurs qui semblaient les rapprocher de la divinité. Leur sceptre était héréditaire et passait au fils aîné. Les gouverneurs qu'ils donnaient à chaque province se nommaient satrapes.

CHODORLAHOMOR, est le premier roi connu de Perse. Il voulut étendre ses conquêtes jusqu'en Palestine, et étant venu avec quatre rois ses alliés, attaquer ceux de la Pentapole, il prit la ville de Sodome, la pilla et emmena prisonniers les principaux habitans, avec un riche butin. On a vu dans l'Abrégé de l'Histoire Sainte, comment les vainqueurs furent surpris et défaits par Abraham à la tête d'un petit corps de troupes. Depuis cet échec, les Perses ne tiennent plus de rang dans l'histoire pendant l'espace d'environ quinze siècles. On voit seulement qu'ils étaient tributaires de l'empire d'Assyrie, lorsque Cambyse occupait le trône de Perse. Ce prince était contemporain d'Astyage, roi des Mèdes, qui fit alliance avec lui, et la cimenta par le mariage de Mandane, sa fille, avec ce prince. Mandane fit Cambyse père de Cyrus, dont la naissance se rapporte à l'an 599 avant l'ère chrétienne. Rien de plus soigné ni de mieux entendu, si l'on s'en rapporte à la Cyropédie de Xénophon, que l'éducation de la jeunesse persanne en ce tems là. Elevé à l'école publique dans la classe des enfans, Cyrus devança autant ses compagnons par la rapidité de ses progrès, qu'il les surpassait par la dignité de sa condition. A l'âge de douze ans, il fut amené par Mandane, sa mère, à son grand-père Astyage, qui désirait impatiemment de le voir, sur ce qu'on rapportait de ses rares qualités. C'était transporter cet enfant dans un nouveau monde. La cour de Persépolis (c'est le nom de la capitale de Perse) ne respirait que simplicité dans les meubles, dans la nourriture, dans les habillemens. Celle d'Ecbatane offrait un spectacle bien différent. Cyrus fut surpris à la vue d'Astyage, vêtu de pourpre, orné de brasselets d'un grand prix, et dont les sourcils étaient peints. Cette magnificence

et cet air de luxe et de mollesse ne l'éblouirent point. Il dissimula néanmoins ce qu'il en pensait, et se contint dans les bornes d'une sage retenue. Ses graces et la vivacité de son esprit, enchantèrent Astyage et toute sa cour. On lui donna des maîtres pour continuer son éducation. Les Perses ne connaissaient point l'art de l'équitation, parce que la stérilité du pays ne permettait pas d'y élever des chevaux, et qu'ils ne combattaient qu'à pied. Cyrus apprit en Médie à monter un cheval et à le gouverner. Il y avait quatre ans qu'il faisait ses exercices avec tout le succès imaginable, lorsqu'une incartade du fils aîné de Nabuchodonosor, commit les Babyloniens avec les Mèdes. La guerre étant déclarée entre les deux nations, Astyage, accompagné de Cyaxare, son fils, et de Cyrus, son petit-fils, entra sur les terres de Babylone, à la tête d'une puissante armée. Ce fut alors que Cyrus commença à déployer le germe d'héroïsme qu'il avait dans son cœur. Les Mèdes, en effet, ayant vaincu les Babyloniens dans une grande bataille, reconnurent qu'ils étaient redevables en grande partie de cet avantage à sa valeur et à sa capacité.

De retour à Ecbatane, Cyrus fut rappelé par son père, qui, le voyant dans une cour molle et voluptueuse, craignait toujours pour lui les effets de la contagion. Mais il reparut en en Perse tel qu'il en était sorti. Il rentra dans l'école publique de Persépolis, et après être resté encore un an dans la classe des enfants, il passa dans celle des jeunes gens, où il s'exerça pendant dix ans à tout ce qui a rapport à l'art militaire. On le mit ensuite dans celle des hommes faits, dont on ne sortait qu'au bout de vingt-cinq ans pour être admis dans celle des vieillards. Son grand père Astyage étant mort pendant cet intervalle, Cyaxare, son oncle, nouveau roi des Mèdes, le redemanda à Cambyse, pour l'aider à se défendre contre le roi de Babylone et les princes alliés avec lui. Cyrus vint avec trente mille hommes bien aguerris. Cyaxare trouva que c'était bien peu de monde en comparaison de la multitude de ses ennemis. Mais son neveu lui apprit qu'à la guerre la valeur et l'intelligence suppléent au nombre, et qu'il y a une manière de s'armer et de combattre, qui, en multipliant les forces, donne la supériorité aux petites armées sur les grandes. Les troupes asiatiques jusqu'alors, si l'on en excepte les Perses, n'observaient aucune discipline, et combattaient pêle-mêle, l'infanterie confondue avec la cavalerie, et les piquiers avec les gens de trait. De

plus, il n'y avait que les chefs des bandes, qui fussent revêtus de cuirasses, couverts de casques et de boucliers avec la hache ou le sabre à la main. Les autres n'avaient que des arcs, des frondes, ou des piques, et de simples boucliers d'osier. Cyrus persuada à son oncle d'assigner à chaque corps un rang à part, et de donner au soldat les mêmes armes qu'à l'officier. Tandis qu'on était occupé à les fabriquer, Cyrus faisait faire l'exercice régulièrement à ses troupes, et leur apprenait toutes les évolutions militaires. Lorsque tout fut prêt, il se mit en marche avec Cyaxare pour aller à l'ennemi, qui, de son côté, s'était avancé jusque dans la Médie. Les deux armées, étant en présence, ne tardèrent pas d'en venir à une bataille. Cyrus, malgré l'infériorité du nombre, mit en déroute les Babyloniens, entra dans leur pays, et dirigea sa marche vers un nouveau corps d'armée qu'ils avaient à dix journées du lieu où ils venaient de les battre. C'était là où se trouvaient rassemblés tous les alliés des Babyloniens. Arrivé à la vue de l'ennemi, Cyrus ne jugea pas à propos de l'attaquer dans son camp, qu'il avait fortifié d'un large fossé de circonvallation. Il attendit qu'il sortit lui-même de ses retranchements pour venir le combattre : ce qui ne tarda pas d'arriver. Les Babyloniens commencèrent la bataille par une décharge de javelots et de traits, qui fut en pure perte, parce qu'on était encore trop éloigné de l'ennemi. Alors les Perses voyant qu'ils étaient sans défense, se jettent avec impétuosité sur eux, enfoncent les bataillons, tranchent et abattent tout ce qui se présente, poursuivent sans relâche ces infortunés fuyards, remplissent le fossé d'hommes et de chevaux, et enfin couvrent le champ de bataille de morts et de mourants, parmi lesquels fut trouvé le roi Nériglissor. La désolation qui suivit ce violent assaut fut si grande, que les Babyloniens qui étaient restés dans le camp, quoique égaux, pour le moins, en nombre à l'armée victorieuse, prirent la fuite, et gagnèrent précipitamment les hauteurs. Les Hircaniens, dans le voisinage desquels cette bataille se donna, profitèrent de l'occasion pour se soustraire à la domination des Babyloniens, dont ils étaient excédés. Ils députèrent sur le champ à Cyrus, pour lui demander à être admis dans son alliance, et lui offrirent, à cette condition, un corps de cavalerie tout prêt à combattre sous ses ordres. La proposition étant acceptée, on se mit en marche le lendemain pour aller à la poursuite de l'ennemi. La surprise où se trouvèrent les Babyloniens, lorsqu'ils revirent l'armée

victorieuse de Cyrus qu'ils n attendaient pas, jette l'épouvante et le désordre dans leur camp. Cyrus ne leur donna pas le tems de se reconnaître, et fondant sur eux avec impétuosité, il tailla en pièces tout ce qui ne put échapper par la fuite. Les rois de Cappadoce et d'Arabie, alliés des Babyloniens, demeurèrent sur le champ de bataille. Mais Laborosoarchod, fils et successeur de Nériglissor, eut le bonheur de se sauver. Ce fut un vrai malheur pour ses sujets, dont il était justement déteste. Gobrias et Gadatas, princes babyloniens, dont il avait fait mourir les deux fils par une basse et cruelle jalousie, l'abandonnèrent après cette défaite pour se donner à Cyrus. Il voulut marcher contre le second; mais Cyrus étant venu à son secours, remporta une nouvelle victoire sur les Babyloniens. Pour se rendre maître de leur empire, il ne lui restait proprement que la capitale à conquérir. Il s'en rapprocha pour la reconnaître; mais le témoignage de ses yeux lui persuada qu'il n'était point encore tems, avec les forces qu'il avait, de tenter une si grande entreprise. Il prit donc le parti de ramener son armée victorieuse en Médie. Tandis qu'il y séjournait, Nabonadius, excité par sa mère, alla trouver à Sardes Crésus, roi de Lydie, pour renouveler l'alliance avec lui contre un ennemi dont il était de leur intérêt commun d'arrêter les progrès. Crésus, entrant dans ses vues, lève une puissante armée pour aller attaquer les Mèdes et les Perses. Mais Cyrus, instruit de tous ses préparatifs, du nombre et de la qualité de ses troupes, lui épargne la peine de sortir de ses états. Il y entra lui-même (548) avec son armée grossie et renforcée par les secours que les Indiens lui avaient amenés. Après deux victoires remportées sur les Lydiens, il assiége Crésus dans sa capitale, le fait prisonnier, et le dépouille de son royaume en lui faisant grâce de la vie. Maître de la principale monarchie de l'Asie mineure, il en soumit le reste autant par la terreur que sa présence inspirait, que par la force de ses armes. La Syrie, qu'il attaqua ensuite, fut également contrainte de subir le joug. De là, s'étant avancé dans les provinces septentrionales de l'empire de Babylone, il les parcourut en conquérant, et en réduisit ainsi la capitale à ses propres forces pour se défendre. Ce fut alors qu'il vint se présenter devant cette ville immense, dont, après un blocus d'environ deux ans, il se rendit maître (538), par un stratagême, que les auteurs profanes racontent de même qu'il avait été prédit par les prophètes, et dont une provi-

dence singulière, en punition des crimes de Babylone, avait préparé le succès. Le premier soin de Cyrus, après cette conquête, fut d'en faire hommage à Cyaxare, en le faisant proclamer roi de Babylone. Cependant, comme le commandement de l'armée et l'administration des affaires étaient entre les mains de Cyrus, il fut regardé comme le vrai souverain de la monarchie qu'il avait conquise. De là vient que dans le canon des rois de Babylone, Ptolémée met Cyrus immédiatement après Nabonadius, sans faire mention de Cyaxare.

Cyrus étant venu trouver son oncle à Ecbatanes pour lui rendre compte de ses succès, l'emmène à Babylone, où il lui avait fait préparer un palais. Ils n'y furent point oisifs ni l'un ni l'autre. La monarchie des Babyloniens réunie à celle des Mèdes, formait un vaste empire, dont il fallait régler le gouvernement sur un nouveau plan. C'est à quoi les deux princes s'occupèrent, et voici ce que l'histoire nous a transmis de leurs opérations. Ils divisèrent leurs états en cent vingt provinces, à la tête de chacune desquelles ils mirent un de ceux qui avaient le mieux servi Cyrus dans ses expéditions. Mais au-dessus de tous ces gouverneurs, obligés de résider dans leurs départemens, on établit trois surintendans qui devaient toujours rester à la cour. C'était à ceux-ci que les autres devaient rendre compte de leur administration pour en faire part au prince et recevoir ses ordres par leur canal. La conformité de Xénophon en cet endroit, comme en plusieurs autres, avec le témoignage des livres saints, fait honneur à l'exactitude de son histoire. Daniel fut du nombre de ces trois surintendans, et même le premier, comme le plus ancien et le plus renommé par sa sagesse dans tout l'Orient. On a parlé ailleurs des persécutions que lui suscita la jalousie des courtisans, et de la manière miraculeuse dont il en triompha. On a raconté aussi l'étonnement que Cyrus lui témoigna de l'état humiliant où les Juifs étaient réduits; la réponse de ce prophète, qui lui montra son nom écrit cent cinquante ans avant sa naissance dans Isaïe (536), comme celui du restaurateur de cette nation, et l'édit que ce prince donna en conséquence pour briser les liens de cette nation et lui rendre la liberté de retourner en sa patrie. (*V. l'Hist. Sainte.*)

CYRUS avait alors rassemblé depuis peu sur sa tête les trois couronnes de Babylone, de Médie et de Perse. La mort de

Cyaxare, son oncle, qui l'avait déclaré son héritier en lui faisant épouser sa fille unique, lui avait procuré les deux premieres; celle de Cambyse, son père, qui précéda ou suivit dans un court intervalle de tems Cyaxare au tombeau, le mit en possession de la troisième. La réunion de ces trois monarchies forma le grand empire des Perses, qui s'étendit encore sous les successeurs de Cyrus. Il n'en jouit que sept ans; et, en mourant (529), il le laissa dans une profonde paix et dans l'état le plus florissant, à son fils qui suit.

On compte diversement les années du règne de ce prince. Quelques-uns lui en donnent trente, en le commençant au tems où il fut mis à la tête de l'armée des Perses, pour aller au secours de Cyaxare, 559 ans avant l'ère chrétienne. D'autres ne lui en donnent que neuf, en les comptant depuis qu'il se fut rendu maître de Babylone, l'an 538 avant la même époque. D'autres enfin ne lui en donnent que sept, en les faisant partir de la mort de son oncle et de son père. De Cassandane, son épouse, fille de Pharnaspe, l'un des principaux satrapes de Perse et du noble sang des Achéménides, il laissa plusieurs fils, dont l'aîné seul lui succéda, les autres furent apanagés de gouvernements dans les provinces orientales, et déclarés exempts de tous impôts.

Plusieurs écrivains modernes, la plupart protestants, donnent Cyrus pour un prince attaché sincèrement au culte du vrai Dieu. Quoi de plus magnifique, en effet, que cet éloge, que le Seigneur fait de lui long-tems avant sa naissance, en prédisant à son peuple, par l'organe du prophète Isaïe, sa délivrance des calamités que ses crimes lui avaient attirées. *C'est moi qui dis à Cyrus : vous êtes mon berger, j'accomplirai, par votre ministère, toutes mes volontés. — Voici les paroles que j'adresse à Cyrus, mon oinct, que j'ai pris par la main, pour lui soumettre toutes les nations et mettre en fuite les rois devant lui. Je marcherai devant toi, et j'humilierai les superbes de la terre en ta présence ; je briserai les portes d'airain qu'on t'opposera, et je briserai les barreaux de fer qui les défendront, afin que tu saches que je suis le Seigneur et le Dieu d'Israël, qui t'appelle de ton nom.* (Isaïe, cap. XLIV et XLV.) Mais ce que le prophète ajoute : *tu ne m'as cependant point connu*, et non cognovisti me, *détruit l'induction que nos adversaires tirent de cet éloge pompeux, en faveur de la religion de ce monarque.*

529. Cambyse, fils aîné de Cyrus, et son successeur, ne

justifia point par sa conduite la préférence que son père lui avait donnée pour remplir le trône de Perse après lui. A peine y fut-il monté, que, surpris par les accusations calomnieuses des Samaritains contre les Juifs, il fit cesser la reconstruction du temple, sans égard pour l'Edit de Cyrus qui l'avait permise. L'année suivante, il céda également aux sollicitations de Phanès d'Halicarnasse, pour aller faire la guerre en Egypte, et cela dans la vue de se venger d'Amasis, qui, au lieu d'envoyer à Cyrus, ou selon d'autres, à lui-même, une de ses filles qu'il lui avait demandée, lui avait substitué une fille d'Apriès. Mais comme il était en marche, sur les frontières de Perse, pour cette expédition, il apprit la mort d'Amasis. Cette nouvelle ne lui fit point changer de dessein; il avance et arrive en Egypte, où il rencontre l'armée de Psammenite, successeur d'Amasis, prête à le recevoir. Alors il s'avise d'un stratagême, qui fut de mettre au-devant de ses troupes une multitude de chats, de chiens et de brebis, tous objets révérés en Egypte, comme des divinités. Les Egyptiens n'osant tirer sur cette avant-garde, prennent la fuite. Cambyse les poursuit jusque dans Péluse, où il continua le massacre qu'il avait fait des fuyards sur la route. Ceux qui échappèrent à sa fureur, s'étant retirés à Memphis, il envoya sur un vaisseau de Mitylene, un héraut, pour les sommer de se rendre. (525.) Loin d'obéir, ils mettent en pièces le héraut, sa compagnie et le vaisseau même. Irrité de cette violation du droit des gens, Cambyse assiége Memphis, et l'ayant prise, il fait prisonnier Psammenite qu'il confina dans un faubourg, sous bonne garde. De là il passe à Saïs, lieu de la sépulture d'Amasis, dont il fait brûler le cadavre et jeter les cendres au vent. Ces succès ne servent qu'à étendre son ambition et à lui inspirer le désir de nouvelles conquêtes. Maître de l'Egypte, il veut encore ajouter à sa domination l'Ethiopie, le pays des Ammonites et celui des Carthaginois. Mais les Phéniciens, qui faisaient une partie considérable de son armée, refusent de marcher contre ces derniers, qui tiraient d'eux leur origine; il les abandonne et se borne aux deux autres nations, en commençant par les Ethiopiens. Une ambassade qu'il envoya à leur souverain, sous prétexte de faire alliance avec lui, mais dans le vrai, pour reconnaître ses forces et les curiosités du pays, n'en imposa point à ce prince. Il reçut les ambassadeurs avec une hauteur mêlée d'ironie, et les chargea, pour leur maître, d'une réponse, dont celui-ci ne fut

nullement satisfait ; elle l'irrita même au point, que sans prendre le tems de la réflexion, il emmena précipitamment en Ethiopie son armée, dont il détacha, sur la route, cinquante mille hommes pour aller brûler le temple de Jupiter Ammon et ravager la Libye ; mais la disette et l'ardeur du climat eurent bientôt détruit ce détachement. Cambyse n'éprouva pas un meilleur sort en Ethiopie.

524. Les peuples de cette vaste contrée étaient, suivant Herodote (l. III), les mieux faits de tous les hommes et de la plus belle taille ; leur esprit était vif et ferme, mais ils prenaient peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes et leurs bras nerveux. Cambyse leur ayant, pour les surprendre, envoyé des ambassadeurs et des présents, tels que les Perses les donnaient, de la pourpre, des bracelets d'or et des parfums. « Ils se moquèrent, dit Bossuet, » de ses présents, où ils n'y voyaient rien d'utile à la vie, » aussi bien que de ses ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce » qu'ils étaient, c'est-à-dire, pour des espions. Mais leur » roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de » Perse, et prenant en main un arc, qu'un perse eut à » peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en » présence des ambassadeurs, et leur dit : *voici le conseil que » le roi d'Ethiopie donne au roi de Perse. Quand les Perses se » pourront servir aussi aisément que je viens de faire, d'un arc » de cette grandeur et de cette forme, qu'ils viennent attaquer » les Ethiopiens, et qu'ils amènent plus de troupes que n'en » a Cambyse ; en attendant qu'ils rendent grâces aux dieux, » qui n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le désir de » s'étendre hors de leur pays.* Cela dit, il débanda l'arc et le » donna aux ambassadeurs. Cambyse, irrité de cette ré- » ponse, s'avance vers l'Ethiopie, comme un insensé, sans » ordre, sans convois, sans discipline, et voit périr son » armée, faute de vivres, au milieu des sables, avant que » d'approcher l'ennemi. » (*Disc. sur l'Hist. universelle, III part.*) Confus de ce terrible revers, il retourne avec les tristes débris de son armée à Memphis, où il donna de nouvelles scènes de folie et de cruauté. Ayant repris ensuite la route de Perse, il apprit en Syrie, dans la huitième année de son règne, que ses sujets venaient d'élever sur le trône un mage, qui se donnait pour Smerdis, son frère, qu'il avait chargé Prexaspe, son favori, de mettre à mort. Assuré de l'imposture par les preuves que lui en donne Prexaspe, il précipite sa marche pour aller déposséder son rival. Mais

en montant à cheval, son épée sortant du foureau, lui fait à la cuisse une blessure, dont il meurt dans l'espace d'un mois ou environ, après avoir régné sept ans et cinq mois, sans laisser de postérité. Entre ses femmes, il avait épousé sa propre sœur, et ce premier exemple d'un pareil inceste fut suivi par ses successeurs.

521. Le faux Smerdis, appuyé principalement du mage Patyzithès, son frère, fut reconnu pour le véritable auquel il ressemblait beaucoup. Pour accréditer son imposture, il n'omit rien de ce qui pouvait lui concilier l'affection des Perses, se tenant, d'ailleurs, renfermé dans son palais pour n'être point reconnu. L'illusion subsista pendant sept mois, sans que nul de ceux qui avaient des raisons de douter, osât le manifester. A la fin, dans le huitième mois, elle se dissipa, et voici comment : Otanès, l'un des principaux seigneurs, avait parmi les femmes de l'usurpateur, une fille, nommée Phédyme, qu'il chargea d'examiner pendant que son époux dormirait auprès d'elle, s'il avait des oreilles; car Cyrus les avait fait couper à tous les mages. Instruit par elle, qu'il n'en avait point, il fait part de sa découverte à six autres seigneurs dont il avait la confiance, et tous les sept ayant pénétré dans le palais, massacrent l'imposteur et ceux qui osent le défendre.

521. DARIUS, surnommé HISTASPE, du nom de son père, et l'un des sept conjurés, fut élu par eux, à l'âge de vingt-huit ans, pour remplir le trône de Perse, et dut son élévation à l'adresse d'Ocbarès, son écuyer, qui, dans l'assemblée où l'on y procéda, fit hennir son cheval le premier au lever du soleil, ce qui décida du trône, suivant la convention que ces conjurés avaient faite entre eux. Le nouveau roi se montra reconnaissant envers ses électeurs, en leur distribuant les meilleurs gouvernements et leur accordant d'autres faveurs. Mais Intapherne, l'un d'entre eux, ayant voulu forcer à coups de sabre, l'entrée de son palais, dans un moment défendu, Darius se crut obligé de le faire mourir avec toute fa famille, complice de ce crime, à l'exception de sa femme et de son fils aîné.

Pour s'affermir sur le trône, Darius épousa deux filles de Cyrus, Atosse et Aristone.

517. Les Babyloniens souffraient avec impatience leur

assujétissement aux Perses. Résolus de secouer le joug, ils se révoltent la quatrième année du règne de Darius, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour mettre leur ville en sûreté. Darius vient l'assieger et consume vingt mois en pure perte devant cette place. Zopyre, son ami, fils de Mégabyse, imagine un stratagême presque incroyable pour l'en rendre maître. S'étant fait couper le nez et les oreilles, il va se presenter en cet état devant Babylone, disant que Darius l'a fait ainsi mutiler par haine et s'offrant de les aider pour se venger d'un si cruel traitement. On le croit, on l'admet dans les murs et on le met à la tête de la garnison, avec laquelle il fait différentes sorties heureuses sur les Perses. Ayant acquis ainsi la pleine confiance des Babyloniens, il avertit Darius, qui se tenait éloigné avec le gros de son armée, du moment où il était à propos de la faire approcher des murs. Elle arrive et pénètre dans la ville par une porte que Zopyre lui avait fait ouvrir. Le vainqueur, après avoir fait empaler cinq mille des plus mutins, fait grâce aux autres, et comme les Babyloniens, pour ménager les vivres, avaient égorgé leurs femmes avec les enfants, il fait venir cinquante mille femmes des provinces voisines, pour repeupler la ville. Les murs de Babylone étaient de deux cents coudées de haut, sur une largeur telle que quatre cavaliers pouvaient s'y promener de front. Darius réduisit ces murs au quart de leur hauteur.

514. Ce succès avengla Darius et lui fit naître la pensée de porter la guerre chez les Scythes, qui habitaient alors entre l'Ister ou le Danube, et le Tanaïs (aujourd'hui le Don), peuples Nomades qui n'avaient aucune demeure fixe. Le prétexte qu'il prit pour les attaquer, fut le dessein de les punir de l'invasion qu'ils avaient faite cent vingt ans auparavant dans l'Asie mineure, dont ils étaient restés maîtres l'espace de vingt-huit ans. (*Voy.* Cyaxare, roi des Mèdes.) Ayant levé, pour cette expédition, une armée de sept cent mille hommes, il se met en marche la neuvième année de son règne, et passe le Bosphore de Thrace sur un pont de bateaux. Les Scythes se sentant trop faibles pour lui résister, reculent à mesure qu'il avance, contents de lui livrer de tems en tems de petits combats, et toujours évitant d'en venir à une action générale. Darius, après avoir perdu quatre-vingt mille hommes à les poursuivre jusqu'au-delà du Tanaïs, sans rencontrer ni puits, ni fontaines, par le soin qu'ils avaient eu de les boucher, ni fourrages, l'herbe se trouvant

détruite ou consumée à mesure qu'il avançait, profite des ténèbres de la nuit pour faire sa retraite. En partant il laissa Megabyse, son lieutenant, chargé de veiller à la conservation des conquetes qu'il avait faites en Thrace. Après avoir repassé le Bosphore avec les débris de son armée, il se rend à Sardes, où pendant le séjour de près d'un an qu'il y fait, il apprend que les Scythes sont rentrés en Thrace, d'où ils ont emporté un butin considérable.

509. De retour en Perse, Darius, incapable de repos, tourne ses armes du côté de l'orient. Mais avant de s'y transporter, il fait partir, sous le commandement de Scylax de Carie, grand navigateur, une partie de son armée, pour descendre le fleuve Indus. Scylax, avec une flotte qu'il fit construire, pénétra jusqu'à l'océan méridional, d'où ayant pris sa route vers l'occident, il rentra dans la Perse par la mer Rouge. Darius instruit de la situation et de l'opulence du pays, se met en route pour en conquérir les richesses, et y reussit, de manière qu'il revint triomphant de ce pays, après lui avoir imposé un tribut de trois cent soixante talents, outre une quantité prodigieuse de pierreries, qu'il en remporta. Mégabyse, après la retraite des Scythes, était cependant venu à bout de rétablir les affaires des Perses, en Thrace. Otanès qu'on lui donna pour successeur, vraisemblablement à raison de mort, les maintint sur le même pied.

504. Darius ne paraissait plus occupé que de pensées de paix, lorsqu'au bout de cinq ans, les troubles qui s'élevèrent dans l'île de Naxe, la plus puissante des Cyclades, réveillèrent son ambition. La populace en ayant banni les principaux habitants, ceux-ci vinrent implorer le secours d'Aristagoras, qui commandait à Milet, pour être rétablis. Aristagoras les ayant bien accueillis, mit dans leurs intérêts Artapherne, frère de Darius, et gouverneur de Sardes. Ce dernier leur envoya, sans différer, une flotte de deux cents voiles, sous la conduite de Mégabaze, mais avec subordination aux ordres d'Aristagoras.

504. La rivalité qui se mit entre ces deux généraux, fit manquer l'expédition, et Mégabaze eut l'adresse d'en faire tomber la faute sur Aristagoras, que le dépit porta à se révolter. Soutenu par Histiée, que Darius, par défiance de son crédit, avait rappelé du gouvernement de Milet, pour résider à sa cour, et renvoyé ensuite pour y pacifier les

troubles, Aristagoras parcourt les villes d'Ionie, qu'il porta à secouer le joug des Perses et à se mettre en liberté. Histiée les encouragea lui-même par son exemple, en se démettant de son gouvernement de Milet. Toute l'Ionie s'étant confédérée, la guerre est déclarée au roi de Perse. Aristagoras fait entrer les Athéniens dans cette ligue; mais il ne peut y engager Lacédémone, par le refus de Cléomène, son roi. Cléomène eut lieu de s'applaudir de ce refus, lorsqu'il apprit peu de tems après la victoire des Perses, qui dissipa la confédération. Les Ioniens, quoique abandonnés de leurs alliés, ne laissèrent pas cependant de continuer la guerre. Leur flotte parcourut la mer Egée et l'Hellespont, où ils soumirent Bizance, avec d'autres villes, et contraignirent les Cariens et l'île de Chypre de se joindre à eux. Les Perses, bientôt après, firent une descente en cette île, où ils livrèrent un combat, dans lequel périt le brave Aristagoras les armes à la main. Il fut remplacé par Pythagore, qui avait fait ses preuves de valeur et de capacité. Mais sa prudence le trahit par la défection subite de ceux de Samos et de Lesbos, dans la défense de Milet, où il s'était renfermé à l'approche d'Artapherne et d'Otane, qui avaient réuni leurs forces pour faire le siége de cette place. La flotte des Ioniens fut détruite et Milet entièrement ruiné, ainsi que les autres villes de la confédération. Histiée, qui avait excité le soulèvement expire sur la croix, et la jeunesse milesienne de l'un et l'autre sexe est transportée en Perse.

494. Darius ayant ainsi pacifié l'Asie mineure, pensa à se venger des Athéniens qu'il regardait comme les auteurs d'un incendie qui avait consumé Sardes dans la dernière guerre. Le chef qu'il choisit pour l'expédition qu'il méditait contre eux, fut Mardonius, son gendre, fils de Gobrias, habile général, à qui il ne manquait peut-être que l'expérience de son père pour l'égaler. Mardonius ayant traversé la Thrace, avec ses troupes de terre, entra dans la Macédoine, tandis que sa flotte la côtoyait à vue et avançait du même côté. Mais une tempête qui l'accueillit, en doublant le mont Athos, en submergea cent vaisseaux, avec perte de vingt mille hommes. Presque dans le même tems, les Bryges, peuple de Thrace, vinrent de nuit fondre sur l'armée de terre, dont elles taillèrent une partie en pièces. Ce double revers ayant obligé Mardonius de retourner en Asie, Datis, mède de nation, qui lui fut substitué avec

Artapherne, fils d'un général célèbre de même nom, arriva dans l'Hellespont, avec une armée de cinq cent mille hommes, montée sur six cents vaisseaux. En descendant à terre, il débuta par envoyer, au nom de son maître, des hérauts dans toute la Grèce, pour demander la terre et l'eau, formule dont usaient les Perses envers les peuples qu'ils voulaient subjuguer. La plupart des villes, effrayées d'un si terrible armement, se soumirent. Mais Sparte et Athènes étaient bien éloignées de les imiter. Pour braver les menaces des Perses, les Spartiates ayant saisi les deux hérauts, jetèrent l'un dans une fosse et l'autre dans un puits, en leur disant de prendre à leur gré de la terre et de l'eau. Honteux, néanmoins, ensuite, de cette violation du droit des gens, ils voulurent la réparer par des excuses que Darius parut ne pas rejeter. Il n'en fut pas toute fois moins ardent à poursuivre ses projets sur la Grèce. La flotte persane s'étant réunie à Samos, fit voile vers l'île de Naxe, dont la conquête fut suivie de celle des autres îles de la mer Egée. La prise d'Erétrie, dont il se rendit maître après cela, lui ouvrit le chemin jusqu'à la plaine de Marathon, bourgade voisine d'Athènes.

490. Ce fut là qu'avec dix mille hommes de pied, sans cavalerie, Miltiade, général des Athéniens, secondé par Aristide et Thémistocle, remporta une victoire éclatante sur les Perses, dont l'armée était dix fois au moins plus nombreuse que la sienne. Les Athéniens ne perdirent que deux cents soldats dans cette journée, et les Perses n'en laissèrent que six mille sur le champ de bataille; mais poursuivis dans leur déroute, ils en perdirent un bien plus grand nombre en voulant regagner leurs vaisseaux, dont sept furent pris par les ennemis, qui en brûlèrent une quantité bien plus considérable.

Darius plus irrité que découragé par cette défaite, résolut, pour en effacer la honte, de marcher lui-même à la tête de son armée, contre les Grecs. Mais tandis qu'il faisait un nouvel armement pour ce dessein, une révolte des Egyptiens, l'obligea de se transporter chez eux, avec toutes ses forces, pour les réduire. C'était l'usage en Perse, que lorsque le roi allait à la guerre, il nommât auparavant son successeur. Darius s'y conforma d'autant plus volontiers, qu'il était avancé en âge. Il avait six fils, trois d'une première femme, fille de Gobrias, et trois d'Atosse, fille de Cyrus, nés depuis

qu'il était sur le trône. Artabarzane était l'aîné du premier lit, et Xercès l'était du second. Tous deux prétendirent à la succession; mais Xercès l'emporta, parce qu'il était petit-fils de Cyrus, regardé comme le fondateur du nouveau royaume de Perse. Artabarzane, loin de s'offenser de la préférence accordée à son frère, alla le premier lui rendre hommage, en se prosternant devant lui, à la manière des Perses. (486.) La mort ne permit pas à Darius d'entreprendre son expédition d'Egypte. Il cessa de vivre au bout d'un règne de trente-six ans, avant que ses préparatifs fussent achevés.

C'est sous le règne de Darius qu'on place, suivant l'opinion la plus vraisemblable, le fameux Zoroastre, ou Zerdusht, philosophe indien; s'étant rendu à Suze auprès du prince, il vint à bout de lui persuader sa doctrine, et d'en faire un de ses plus zélés prosélytes. Le dogme fondamental de sa religion était l'existence de deux premiers êtres, l'un principe du bien, l'autre du mal, audessus desquels était un Dieu suprême, créateur de la lumière et des ténèbres, et qui par le mélange de ces deux principes, faisait toutes choses comme il lui plaisait. « Mais pour ne pas faire Dieu auteur » du mal, il disait que Dieu n'avait originairement créé » que la lumière ou le bien; que le mal le suivait comme » l'ombre suit le corps, et n'était en soi qu'une privation du » bien. Cet Etre suprême et indépendant par lui-même exis- » tait de toute éternité, et se servait du ministère de deux » anges, l'un qui présidait à la lumière, et l'autre aux té- » nèbres, et qui de leur mélange avaient formé tout ce qui » existe. Lorsque l'ange de lumière était le plus fort, le bien » l'emportait sur le mal; et tout au contraire, lorsque l'ange » des ténèbres prenait le dessus. Zoroastre ajoutait que ce » combat des deux anges devait durer jusqu'à la fin du monde; » qu'alors il y aurait une résurrection universelle, et un jour » du jugement où chacun recevrait la récompense de ses » œuvres; que les deux anges seraient séparés pour toujours, » et que la lumière et les ténèbres ne seraient plus confon- » dus. »

« Cette secte qui subiste encore aujourd'hui dans quelques » endroits de la Perse et de l'Inde, sous le nom de *Gaures* » ou de *Guèbres*, a retenu tous ces dogmes sans aucune va- » riation. Il est visible que Zoroastre avait puisé une partie » de ses idées dans les livres sacrés, et les avait ajustées à » l'ancienne religion des Mèdes et des Perses. Ces peuples

» adoraient le feu comme symbole de la divinité, et entre-
» tenaient des brasiers allumés sur les montagnes et en
» plein air ; mais comme ces feux étaient exposés à la pluie,
» Zoroastre ordonna qu'on élevât des temples pour les y
» mieux conserver. Les prêtres veillaient jour et nuit pour
» les entretenir. » (Hardion, *Hist. Univ.* t. III, p. 70.)
Les sectateurs de Zoroastre lui attribuent un livre qui renferme sa doctrine. Cet ouvrage apporté en France par M. Anquetil, a été traduit par lui dans le recueil qu'il a publié en 1770, sous le nom de Zend-Avesta, 2 vol. in-4°.

485. XERCÈS après avoir achevé dans la première année de son règne, les préparatifs commencés par Darius son père contre l'Égypte, se mit, la suivante, en marche vers ce pays qu'il réduisit dans le cours d'une campagne, et dont il nomma gouverneur Achemène son frère. Enorgueilli par ce succès, il assembla une armée qu'on fait monter à plus de cinq millions de bouches, pour la conduire en Grèce, dans le dessein de laver la honte de la journée de Marathon. Ayant convoqué, avant de partir, les grands et les sages de ses états pour les consulter sur cette entreprise, il ne trouva de contradiction que dans Artaban son oncle ; qui en la désapprouvant hautement s'attira par là des reproches sanglans. Tous les autres s'étaient laissés entraîner par Mardonius qui le premier avait applaudi à la proposition du monarque. La guerre étant résolue, Xercès fait avec les Carthaginois, déjà célèbres par leur puissance et leurs richesses, un traité d'alliance par lequel ceux-ci s'engagent à faire la guerre aux colonies grecques établies en Sicile et en Italie, pour les empêcher d'envoyer des secours au reste de la Grèce (481). Xercès après cela part de Suse la cinquième année de son règne (IVe. de la 74e. Olympiade), et marche à Sardes où il avait donné le rendez vous à ses forces de terre, qu'Hérodote fait monter à 783 mille hommes. Il y passa l'hiver, et partit au commencement du printems suivant pour la Grèce (480). Arrivé à l'Hellespont, aujourd'hui le détroit de Gallipoli, il le traversa sur un pont de bateaux de la longueur de sept stades, qu'il avait fait construire à grands frais. Pour ouvrir à sa flotte un passage en Grece moins dangereux qu'en doublant le mont Athos, il avait, si l'on en croit Hérodote, fait creuser, non à travers, mais derrière cette montagne, un canal assez large pour deux vaisseaux voguant de front. Avant de quitter l'Hellespont, il voulut se donner la satis-

faction de contempler toute son armée et sa flotte rassemblée près d'Abydos. Etant monté, pour cela, sur un édifice, ce spectacle, loin de le charmer, lui arracha des larmes, en réfléchissant que de tant de milliers d'hommes, il n'en resterait pas un seul en moins d'un siècle.

Les Athéniens, les Spartiates ou Lacédémoniens, alors les deux peuples les plus puissants de la Grèce, voyant approcher Xercès, s'arment de tout leur courage pour lui résister. Thémistocle commandait les premiers, et Léonidas, les seconds dont il était roi. Déterminé à se sacrifier pour le salut de la Grèce, Léonidas alla se poster dans le défilé des Thermopyles, entre la Thessalie et la Locride, avec trois cents des siens, auxquels se joignirent quatre mille hommes d'autres troupes; c'était un passage de soixante pas dans sa plus grande largeur, et le seul par où Xercès pût pénétrer en Attique. Le monarque persan l'ayant fait sommer par un héraut de lui livrer ses armes, *viens les prendre*, lui répondit-il avec une brièveté laconique. Les Perses, après avoir deux fois attaqué ce corps sans succès, ne savaient quel parti prendre, lorsqu'un habitant du pays leur montra un sentier détourné, vers une hauteur qui dominait les ennemis. Etant parvenus là, ils fondirent par derrière sur Léonidas et sa troupe réduite, après qu'il eut congédié les quatre mille qui le soutenaient, à trois cents personnes, qui tous périrent en vendant chèrement leur vie, à l'exception d'un seul. Celui-ci nommé Aristodème s'étant sauvé à Sparte, y fut regardé comme un lâche, et personne ne voulut avoir de commerce avec lui; mais depuis il répara glorieusement sa faute à la bataille de Platée.

Le même jour que se donna le combat des Thermopyles, la flotte des Grecs, commandée par Thémistocle, pour Athènes, et par Eurybiade, pour Sparte, remporta, le 20 du mois Boédromion (23 sept. selon *Petau*), une victoire éclatante sur celle des Perses, près de Salamine, à la vue de Xercès, qui d'une éminence la contemplait sur son trône. C'est ainsi qu'ils se vengèrent du malheur d'Athènes, que les Perses venaient de livrer aux flammes. Artemise, reine de Carie, qui avait accompagné Xercès, avec cinq vaisseaux, lui avait prédit les revers qu'il éprouvait en Grèce; mais les voix des flatteurs avaient étouffé la sienne, et ce prince, témoin de l'intrépidité qu'elle avait montrée à la bataille de Salamine, ne put s'empêcher de dire, qu'en cette journée les hommes étaient devenus des femmes, et que les femmes

étaient devenues des hommes ; enfin, quarante-cinq jours après sa double défaite, il partit pour regagner l'Hellespont, espérant de le repasser sur le pont qu'il y avait fait bâtir; mais il le trouva détruit par la tempête, et fut obligé de faire le trajet sur une mauvaise barque. Mardonius qu'il avait laissé en Grèce, avec trois cent mille hommes, loin de réparer ses pertes, ne fit que les accroître et consommer l'ignominie de ce prince. Tandis qu'il séjournait en Thessalie et en Macédoine, les Grecs étaient occupés à rassembler leurs forces dans l'Isthme de Corinthe. (479.) L'année suivante, voyant qu'il marchait dans la Béotie, ils vinrent à sa rencontre au nombre de cent vingt mille hommes, sous la conduite de Pausanias, roi de Lacédémone, et d'Aristide, général des Athéniens. Les deux armées étant en présence dans les champs de Platée, le 3 de Boëdromion (25 de sept. selon *Petau*), se livrèrent une bataille décisive, où Mardonius périt et toute son armée fut taillée en pièces. Le même jour l'armée navale des Grecs remporta une victoire non moins complète sur celle des Perses, près de Mycale, promontoire sur la côte de l'Asie mineure. Xercès apprit ces nouveaux revers, à Sardes, dans le sein des voluptés, où il était plongé. Alors, croyant voir les Grecs à sa poursuite, il reprit en diligence la route de Suze. Il passa le reste de ses jours dans la mollesse et la débauche, tandis que les Grecs faisaient sur lui des conquêtes dans l'Asie mineure, et lui enlevaient l'île de Chypre, que ses troupes néanmoins reprirent. Artaban, capitaine de ses gardes et son favori, délivre la Perse de cet odieux souverain en l'assassinant, comme il était au lit, de concert avec l'eunuque Mithridate, dans la vingt-unième année de son règne.

465. ARTAXERCÈS, surnommé LONGUEMAIN, parce qu'il avait la main droite plus longue que l'autre, troisième fils de Xercès, devint son successeur, étant fort jeune, par la perfidie d'Artaban. Cet officier, après l'avoir engagé à se défaire de Darius, son frère aîné, en l'accusant d'avoir été lui-même le meurtrier de son père, profita de l'éloignement d'Hystaspe, son second frère, satrape ou gouverneur de la Bactriane, pour le placer sur le trône. Mais ayant découvert les mauvais desseins de ce scélérat, formés contre lui-même, Artaxercès les prévint en l'assassinant de sa propre main. Il vengea aussi la mort de son père sur

l'eunuque Mithridate, complice d'Artaban, en le condamnant au supplice des auges, usité parmi les Perses. Voici en quoi il consistait. On enfermait le patient à la renverse entre deux auges renversés l'une sur l'autre, en laissant passer seulement la tête pour recevoir la nourriture qu'on le forçait de prendre en lui piquant les yeux. Dans cet état, il vivait jusqu'à ce que les vers, engendrés de ses excréments, lui eussent rongé les entrailles, ce qui n'allait pas au-delà de vingt jours.

459. Artaxercès, après avoir défait en deux batailles Hystaspe, son frère, qui lui disputait le trône, envoya sous les ordres d'Achemenides, son autre frère, une armée de trois cent mille hommes contre les Egyptiens, qui s'étant révoltés avaient élu pour roi Inarus, prince de Libye, fils du roi Psammetique, que Cambyse avait fait mourir. Les Egyptiens, secondés par les Athéniens, étant tombés sur Achémenide, frère d'Artaxercès, gagnèrent sur lui une grande bataille, où ce général périt avec cent mille hommes. Ceux qui échappèrent s'étant sauvés à Memphis, y soutinrent un siége de trois ans, pendant lesquels Artaxercès eut le loisir de lever une nouvelle armée. Mégabyse, fils de Zopyre, nommé pour la commander, livra aux Egyptiens, après avoir dégagé la place, une sanglante bataille, dans laquelle Inarus blessé, perdit un grand nombre de ses gens. Les Perses ayant poursuivi ce prince dans sa retraite, l'assiégèrent dans Biblos, ville située dans une île formée par deux branches du Nil; il s'y maintint l'espace d'un an et demi. Les Perses étant enfin parvenus jusqu'aux murs de la place, en desséchant un bras du Nil, Inarus la rendit par composition, et consentit, sous promesse de la vie sauve, d'accompagner le général persan jusqu'à Suse.

450. Les Athéniens, non contens d'avoir chassé les Perses de l'Europe, voulurent encore leur enlever l'île de Chypre, et dans ce dessein, ils firent partir une flotte de deux cents voiles, sous les ordres de Cimon, fils de Miltiade, pour cette expédition. Ce général, après s'être rendu maître de plusieurs places et avoir battu Artabaze, qui était venu au secours de l'île, avec une flotte de trois cents voiles, alla faire une descente en Cilicie, où il défit Mégabyse qui commandait une armée de trois cent mille hommes, après quoi il revint en Chypre pour en achever la conquête. Ce fut alors qu'Artaxercès, las d'une guerre si ruineuse fit demander aux Athéniens la paix, et l'obtint aux conditions suivantes:

1°. que toutes les villes grecques d'Asie jouiraient d'une pleine indépendance; 2°. qu'aucun vaisseau de guerre persan n'entrerait dans les mers qui s'étendent depuis le Pont-Euxin, jusqu'aux côtes de Pamphylie; 3°. qu'aucun général persan n'approcherait de ces mers, à la distance de trois jours de marche; 4°. que les Athéniens n'attaqueraient plus aucune des possessions du roi de Perse (449). Ainsi finit, la quatrième année de la quatre-vingt-deuxième olympiade, la guerre qui durait depuis cinquante-un ans entre les Perses et les Grecs, par une paix aussi honteuse pour les premiers, que glorieuse pour les seconds.

448. Le roi d'Egypte Inarus restait toujours captif à Suse. La reine Amestris, qui, depuis cinq ans, ne cessait de demander au roi, son fils, que ce prince lui fût livré, obtint enfin ce qu'elle désirait. L'ayant en son pouvoir, elle le fit mettre en croix par une perfidie insigne, et fit trancher la tête aux prisonniers qui l'avaient accompagné, pour venger la mort d'Achémenides. Megabyse, indigné de cette atrocité, se retira dans son gouvernement de Syrie, où il ne tarda pas à lever l'étendard de la révolte. Deux armées qu'Artaxercès employa successivement contre lui, ayant été défaites, Amytis, sa femme, sœur du roi, vint le trouver avec Artanius, son frère, pour l'engager à rentrer dans le devoir, et ils y réussirent.

424. Artaxercès termina ses jours dans la quarante-unième année de son règne, laissant son fils qui suit, le seul qui lui restait d'un légitime mariage. Mais il en avait dix-sept autres nés de ses concubines.

XERCÈS II, fils d'Artaxercès, qui l'avait nommé pour lui succéder, ne jouit du trône que l'espace de quarante-cinq jours. Sogdien, l'un de ses frères naturels, de concert avec l'eunuque Pharnacès, l'assassina un jour de fête, comme il était pris de vin.

SOGDIEN s'étant emparé du trône après la mort de Xercès II, voulut encore s'y affermir par un autre fratricide. Mais Ochus, sur qui tombaient ses mauvais desseins, s'étant mis en garde, intéressa pour sa défense les grands et les gouverneurs des provinces, qui mirent la couronne sur sa tête, et le proclamèrent roi. Sogdien lui ayant été livré, fut condamné à un nouveau genre de supplice, qui fut ensuite

commun en Perse. Ce fut celui de la cendre. Du haut d'une des plus hautes tours, on le précipita la tête la première dans un très-grand monceau de cendres qu'on ne cessa de remuer jusqu'à ce qu'elles l'eussent étouffé. C'est ainsi qu'il périt après six mois et quinze jours de règne. (*Ctes*. l. 47, *Diod. Sicul.*, l. XII.).

OCHUS, à son inauguration, changea son nom en celui de DARIUS, auquel on ajouta depuis celui de NOTHUS (*Machab*. l. II, c. 13.) Le trône lui fut disputé par Arsite, son frère, appuyé de quelques troupes grecques conduites par Artyphius, fils de Mégabyse. Ce ne fut qu'après une troisième bataille qu'il devint maître de sa personne. L'ayant en son pouvoir, il le fit périr dans les cendres, à la sollicitation de Parysatis, sa femme, et en même tems sa sœur du côté paternel.

414. Nouvelle conspiration formée contre lui par Pisythnès, gouverneur de Lydie, à qui Lycon, capitaine Athénien, amena des troupes de sa nation. Thissapherne, envoyé contre ce rebelle, vint à bout de débaucher son armée et de l'engager à recourir à la clémence du roi, qui, loin de lui pardonner, lui fit expier son crime dans la cendre. Ce supplice n'empêcha pas Artoxare, le premier et le plus favorisé des eunuques, d'aspirer au sceptre; mais trahi par sa femme, il fut livré à la reine Parysatis, qui lui fit souffrir une mort honteuse et cruelle. Amyrtée, qui sous le règne d'Inarus, roi d'Egypte, s'était caché dans le marais de ce pays après la défaite de ce prince, reparut sous le règne de Darius, et s'étant fait adjuger la couronne d'Egypte par un certain nombre de ses compatriotes et d'Arabes, il tint tête au roi de Perse l'espace de six ans.

De Parysatis, sa femme, Darius avait deux fils, Arsace né avant qu'il montât sur le trône, et Cyrus né depuis qu'il y était parvenu. Celui-ci, qu'il avait fait gouverneur des provinces de l'Asie mineure (487), prétendit lui succéder. Plein de cette idée, et se regardant déja comme pourvu, il avait fait mettre à mort deux fils d'une sœur de son père, parce qu'en paraissant devant lui, ils avaient manqué de se couvrir les mains de leurs manches, suivant le cérémonial qui s'observait alors en présence du roi. Il fallut que la reine usât de tout le pouvoir qu'elle avait sur l'esprit de son époux, pour sauver à ce fils la peine du talion qu'il

voulait lui faire subir. Darius termina sa carrière après un règne de dix-neuf ans.

405. ARSACE, fils aîné de Darius et de Parysatis, prit, en lui succédant, le nom d'ARTAXERCÈS, auquel on ajouta le surnom de MNEMON à cause de son excellente mémoire. Ce furent les prêtres de Bellone qui le sacrèrent suivant l'usage dans le temple de Pasargade. Un de ces prêtres lui ayant appris que Cyrus avait eu le dessein de l'assassiner dans ce même temple, il voulut le faire mourir, et ne fut appaisé que par leur mère Parysatis, qui réussit même à lui faire conserver le gouvernement des provinces maritimes de l'Asie mineure.

Mnémon avait épousé, du vivant de son père, STATIRA, fille d'Hidarne, l'un des premiers seigneurs de Perse. Elle avait un frère nommé Teriteuchme, à qui Darius Nothus donna sa fille Amestris en mariage. Celle-ci avait une sœur nommée Roxane, dont Teriteuchme devint amoureux au point de vouloir l'épouser en tuant sa femme Amestris. Darius prévint ce dessein en faisant assassiner Teriteuchme par Udiaste, l'un de ses gardes. Toute la famille d'Hidarne fut livrée à Parysatis, pour exercer sur elle le traitement qu'on avait voulu faire subir à sa fille Amestris. Cette cruelle princesse fit scier en deux Roxane, la cause innocente du mal. Tous les autres furent décapités, à l'exception de Statira qu'elle accorda aux larmes d'Arsace, grâce dont elle eut lieu dans la suite de se repentir. Tel était l'état des choses quand Darius vint à mourir.

Statira, dès qu'Artaxercès-Mnémon fut sur le trône, fit expier à Udiaste, par les plus cruels tourmens, la part qu'il avait eue à la ruine de sa maison. Parysatis exerça de même sa fureur contre Mithridate, fils d'Udiaste, en l'empoisonnant, quoiqu'il eût détesté le crime de son père. (*Ctesias in Perside.*)

Le pardon que Cyrus avait obtenu du roi son frère, n'avait point étouffé en lui les mouvemens de l'ambition. Déterminé à supplanter ce monarque, il engagea Cléarque, général lacédémonien, à lever pour lui une armée de troupes grecques, sous prétexte d'une guerre que les Lacédémoniens se proposaient de faire en Thrace. Le célèbre Alcibiade, athénien, démêla sans peine le but de cet armement. Il s'achemina pour en aller instruire le roi de Perse; mais sur la route on trouva moyen de se défaire de lui. Tissapherne,

général persan, ne fut pas moins clairvoyant qu'Alcibiade. Il partit de Milet pour aller informer Artaxercès des desseins de son frère. Mais Cyrus parti de Sardes, était dès-lors en marche pour la Perse, à la tête de treize mille grecs et de cent mille hommes d'autres troupes barbares. Après une longue et pénible marche, il arriva dans la province et campa dans les plaines de Cunaxa, où il trouva son frère à la tête de neuf cent mille hommes, prêt à lui livrer bataille. Les deux armées presque aussitôt en vinrent aux mains. Les Grecs attaquèrent avec tant d'impétuosité celle du roi, que l'aile qui leur était opposée ayant été mise en déroute, ceux qui environnaient Cyrus le proclamèrent roi. Mais ce prince ayant observé que dans ce moment Artaxercès faisait un mouvement pour le prendre en flanc, il court à lui avec six cents chevaux, tue de sa main Artagersès, capitaine de ses gardes, et découvrant ensuite son frère, il s'écrie : *Je le vois.* Piquant aussitôt vers lui, il lui lance son javelot, le blesse à l'estomac et tue son cheval. Tandis qu'Artaxercès est à terre, Cyrus lui fait une seconde blessure, qui ne l'empêcha pas de monter sur un autre cheval. Les gardes du roi voyant son frère prêt à lui porter un nouveau coup, accablent celui-ci de traits dont il fut percé, dans le tems qu'Artaxercès le frappait de sa javeline. Les seigneurs attachés à Cyrus ne voulant pas lui survivre, se firent tuer auprès de son corps; preuve certaine, dit Xénophon, qu'il savait bien choisir ses amis, et qu'il en était sincèrement aimé. Le roi son frère eut la bassesse de faire couper la tête et la main droite à son cadavre.

401. La mort de Cyrus jeta les Grecs dans le plus cruel embarras. Ce ne fut que le lendemain de la bataille qu'ils apprirent la triste nouvelle de cet événement, en venant de repousser Tissapherne, qui avait marché à leur poursuite. Dépourvus de vivres et de bagages, ayant un espace immense à parcourir dans un pays ennemi, des fleuves, des rivières et des défilés sans nombre à traverser, pour regagner leur patrie, réduits au nombre de dix mille hommes tout au plus, rien ne les étonne; ils osent encore, avec la fierté que la victoire inspire, envoyer la couronne à Artaxercès, parce que, disaient-ils, c'était aux vainqueurs à la donner. Pour réponse, le roi leur fit demander leurs armes. La réplique fut qu'il n'avait qu'à venir les prendre. « Ils font » plus; ils offrent généreusement leur amitié à ce prince. » On négocia sans fruit; les Grecs entourés d'une armée

» victorieuse, parlaient avec autant de fierté que s'ils eussent » été dans le centre de leur patrie. Ils s'avancèrent avec une » contenance audacieuse vers l'armée du roi, qui, étonné » de ce mouvement, leur offrit la paix. On convint de les » escorter; ils avaient plus de huit cents lieues de pays à » parcourir. Ils entreprirent et exécutèrent sans autres pro- » visions que leur courage, cette belle retraite, connue » sous le nom de retraite des dix mille. (*M. Turpin.*) » Cléarque la commença; mais Tissapherne l'ayant fait » assassiner par une lâche perfidie, Xénophon, disciple de » Socrate, aussi bon philosophe que grand capitaine, fut » chargé du commandement, et les Grecs durent en grande » partie leur salut à sa valeur et à sa conduite. Il a écrit » lui-même l'histoire de l'expédition de Cyrus et de la re- » traite des Grecs; et cet ouvrage, qui a fait l'admiration » de toute l'antiquité, s'est conservé jusqu'à nos jours. » (*Hardion.*)

La tranquillité que le départ des Grecs rendit à la Perse, ne s'étendit point à la cour d'Artaxercès. Deux princesses, Parysatis, sa mère, et Statira, sa femme, y entretenaient le trouble par leurs divisions. La première, à qui le crime ne coûtait rien, trouva moyen de se défaire de l'autre par le poison. Le roi, qui aimait tendrement sa femme, ne put pardonner à sa mère cette atrocité. L'ayant reléguée à Babylone, il était résolu de ne plus la voir; mais sa douleur s'étant calmée avec le tems, il eut la faiblesse de la rappeler et de lui laisser reprendre le premier ascendant qu'elle avait sur son esprit.

400. Tissapherne, après la mort de Cyrus, fut renvoyé dans son gouvernement de l'Asie mineure, et revêtu de la même autorité que ce prince y avait exercée. Mais loin de travailler à se concilier l'estime et l'attachement des villes grecques de son département, à l'exemple de Cyrus, il ne parut occupé qu'à les opprimer. Ayant imploré le secours des Lacédémoniens, elles en obtinrent un corps de troupes commandé par Dercyllidas, habile général et ingénieux à inventer de nouvelles machines de guerre. Tissapherne avait pour collègue dans un département voisin du sien, Pharnabase, avec lequel il était en discorde. Le général lacédémonien s'en étant aperçu, fit trêve avec le premier, et étant entré dans la province du second, il y fit des conquêtes que celui-ci lui abandonna par un traité qu'ils con-

clurent ensemble. Pharnabase s'étant ensuite rendu à la cour de Perse, accusa Tissapherne d'intelligence avec l'ennemi commun. Le roi, par son conseil, fit équiper sur les côtes de Phénicie et de Syrie une flotte considérable, dont il donna le commandement à Conon, célèbre athénien, qui, banni de sa patrie, s'était retiré en Chypre. Les Lacédémoniens instruits que cet armement était destiné contr'eux, envoyèrent Agésilas, un de leurs rois, en Asie, pour y faire diversion. Trompé par Tissapherne, qui lui avait promis que son maître laisserait en liberté les villes grecques d'Asie, Agésilas feignit de vouloir envahir la Carie. Mais aussitôt qu'il vit l'élite des troupes persanes entrées dans cette province, il tourna les siennes vers la Phrygie, d'où il remporta un butin immense à Ephèse, où il passa l'hiver. La campagne suivante, Agésilas ayant fait publier qu'il marchait en Lydie, le général persan regardant ce bruit comme une ruse, crut qu'il en voulait à la Carie, pays montueux, et en conséquence y envoya toute son infanterie, ne se réservant que sa cavalerie. Bientôt il apprit qu'Agésilas était effectivement en Lydie, et se disposait à faire le siége de Sardes. Il y accourt avec toute sa cavalerie. Dès qu'Agésilas l'aperçut, il se hâta de lui livrer bataille avant que son infanterie l'eût rejoint. L'ayant mis en fuite dès le premier choc, les Lacédémoniens pillèrent le pays à leur aise avant de se retirer (396).

Le roi de Perse ne put pardonner à Tissapherne la déroute que son armée venait d'essuyer. Excité par sa mère Parysatis, ennemie déclarée de ce général, il fit partir Tithrauste, capitaine de ses gardes, avec des ordres secrets de le mettre à mort. Tithrauste l'ayant attiré auprès de lui sous prétexte de concerter ensemble les opérations de la campagne prochaine, lui fit couper la tête qu'il envoya en Perse, où Parysatis, en la contemplant, eut la cruelle satisfaction de voir la mort de son fils Cyrus vengée sur celui qu'elle en croyait le principal auteur.

394. Quelque tems après, Agésilas fut rappelé à Sparte par les Ephores, pour défendre cette république contre ses voisins qui s'étaient laissés gagner par l'argent du roi de Perse, pour se déclarer contre elle. En partant, il ne put s'empêcher de dire que le roi de Perse le chassait d'Asie avec trente mille archers. Il entendait par là les monnaies dariques sur lesquelles était empreinte la figure d'un archer. A peine avait il passé le Bosphore, que Conon

et Pharnabase vinrent attaquer dans la rade de Cnide avec une flotte de cent vaisseaux, celle de Lacédémone, commandée par Pisandre, beau-frère d'Agésilas. Malgré la brave défense de cet amiral, qui était inférieur en forces, la première remporta une pleine victoire qui ruina sans ressource les affaires de Lacédémone en Asie. On vit bientôt les alliés de celle-ci se détacher d'elle, et plusieurs se joindre à ses ennemis. Il n'y eut de ville que Seste et Abyde qui lui restèrent fidèles. Conon ayant parcouru les îles Cyclades en vainqueur, revint au port d'Athènes (393) avec quatre-vingt vaisseaux chargés de dépouilles qui furent employées à rebâtir les murs d'Athènes et ceux du port avec le mur qui communiquait de l'un à l'autre. Ce qu'on trouve ici de remarquable, c'est que la ville d'Athènes fut rebâtie par les Perses qui l'avaient détruite, et fortifiée aux dépens des Lacédémoniens qui l'avaient démantelée. (*Corn. Nep. in Conon.*) Ces derniers se voyant abandonnés de tous leurs alliés, cherchèrent à se venger de Conon, et députèrent à Téribase, gouverneur de Sardes, un de leurs concitoyens nommé Antalcide, pour accuser Conon d'avoir formé le dessein d'enlever aux Perses l'Eolide et l'Ionie. Téribase, sur cette accusation, fit arrêter Conon, dont l'histoire ne parle plus depuis, ce qui a donné lieu à plusieurs écrivains de dire qu'ayant été conduit à Suse par Téribase, Conon y avait été mis à mort. Mais le silence que garde là-dessus Xénophon, son contemporain, rend la chose très-douteuse. Téribase, effectivement, s'était rendu en Perse pour y porter au roi le projet de paix qu'il avait arrêté avec le député de Lacédémone. Le roi l'ayant approuvé, Téribase, à son retour, assembla les villes grecques pour leur en faire la lecture (387). Il portait en substance que toutes les villes grecques d'Asie appartiendraient au roi, que les autres villes resteraient libres et indépendantes; que le roi rendait aux Grecs les îles de Lemnos, de Scyros et d'Imbros, et gardait celles de Clazomène et de Chypre. C'est ce qu'on nomme la paix d'Antalcidas, traité honteux qui livrait aux Perses tous les établissemens que les Grecs avaient en Asie, défendus par Agésilas avec tant de valeur et de succès.

Depuis trois ans, Evagoras, issu des anciens rois de Salamine, capitale de Chypre, disputait cette île au roi de Perse, avec le courage et l'habileté d'un grand capitaine. Les Athéniens, dont il était allié, ne purent s'empêcher, malgré le traité qu'ils avaient fait avec la Perse, de lui fournir du

secours. Il en reçut aussi de l'Egypte, et par-là réussit à mettre la flotte et l'armée des Perses dans la plus grande détresse. Mais Achoris, roi d'Egypte, lui ayant manqué dans la suite, il fit, après une guerre qui avait coûté cinquante mille talens aux Perses, un traité, par lequel il retint Salamine, abandonnant le reste de l'île à ses ennemis. (Isocrate *in Evag.*)

384. Artaxercès ayant terminé la guerre de Chypre, porta ses armes, on ne sait par quel motif, dans le pays des Cadusiens, peuple situé dans les montagnes qui séparent le Pont-Euxin de la mer Caspienne. L'armée qu'il envoya, trop nombreuse pour être en état de subsister dans un climat stérile, se trouva bientôt réduite à la plus cruelle famine. Téribase qui se trouvait dans l'armée persane comme prisonnier, après avoir été supplanté par Oronte, son accusateur, imagina un stratagême pour le sauver. Les Cadusiens avaient deux rois, campés séparément avec leurs troupes. Téribase les alla trouver l'un après l'autre, en persuadant à chacun que son collégue traitait avec l'ennemi. Cette ruse eut l'effet qu'il désirait. Les deux princes rivaux s'empressèrent à l'envi d'aller faire leur paix avec le roi de Perse, et y réussirent.

377. Il ne restait au roi de Perse, pour assurer sa parfaite tranquillité, qu'à réduire l'Egypte. Il fit pour cet effet de grands préparatifs, tandis qu'Achoris, qui régnait toujours en ce pays, faisait les siens pour se mettre en état de défense. Un grand nombre de Grecs et d'autres troupes auxiliaires vinrent au secours de ce dernier, sous le commandement de Chabrias, athénien. Pharnabase voyant arriver ce général, fit, au nom de son maître, de grands reproches aux Athéniens, d'avoir ainsi oublié les obligations qu'ils lui avaient. En conséquence, on rappela Chabrias, et Iphicrate fut envoyé pour se mettre à la tête des Grecs, qui étaient au service de la Perse. Tandis que ce général formait les Perses à la discipline militaire, Achoris mourut, et eut rapidement trois successeurs, dont le dernier était appelé Nectanebys. La guerre que firent en Egypte les Perses et les Grecs (374), après avoir fait des préparatifs immenses, n'eut aucun succès par la mésintelligence des chefs.

362. Douze ans s'écoulèrent sans qu'Artaxercès parut s'occuper de l'Egypte; mais à la fin il sortit de son espèce d'en-

gourdissement. Tachos régnait alors en Egypte. Ayant fait alliance avec les Lacédémoniens, il en obtint un corps de troupes, commandé par leur roi Agésilas. Tachos ne vit dans ce prince, alors âgé de quatre-vingts ans, qu'un vieillard décrépit, dont la figure, l'habillement et les manières contrastaient parfaitement avec le luxe et la mollesse de la cour d'Egypte. Au lieu de lui donner le commandement de ses troupes, Tachos le retint pour lui-même. Mais ayant voulu transporter le théâtre de la guerre en Phénicie, il irrita par là ses sujets, qui, s'étant révoltés, lui substituèrent son fils Nectanébys, qui fut le second de son nom. Le roi d'Egypte détrôné, se sauva en Perse, où il fut élevé au commandement des armées.

Parvenu à une extrême vieillesse, Artaxercès pensa à désigner son successeur : d'ATOSSA, son épouse, il avait trois fils, Darius, Ariaspe et Ochus, et cent quinze de ses différentes concubines. Darius obtint la préférence sur tous ses frères. Mais ce fils dénaturé, sur le refus que fit son père de lui laisser Aspasie, l'une de ses concubines, forma, par le conseil de Téribase, une conspiration contre ses jours. Elle fut découverte par un esclave, et Darius fut tué de la main de son père, en lui demandant pardon. Téribase périt les armes à la main en se défendant. Ochus avait deux concurrents dans l'esprit de son père, Ariaspe, son frère légitime, et Arsame, né d'une concubine. Il engagea le premier à se donner la mort, en lui persuadant, par ses émissaires, que son père lui préparait un supplice aussi cruel qu'ignominieux. Il se défit du second en le faisant assassiner. Artaxercès fut si pénétré de ce double événement, qu'il ne put y survivre. Sa mort arriva dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge, et la quarante-sixième de son règne. On fait l'éloge de sa douceur et de son humanité ; mais on ne lui pardonne pas son infâme lasciveté, qui le porta même à épouser sa propre fille.

359. OCHUS, dont le prénom était DARIUS, se voyant généralement détesté comme le meurtrier de ses deux frères, tint cachée la mort d'Artaxercès, son père, jusqu'à ce qu'il se vit affermi sur le trône. Dans cet intervalle, tout s'expédiait au nom du prince défunt, et tout portait l'empreinte de son sceau. Enfin, après environ dix mois, croyant son autorité assez bien affermie, il se fit proclamer roi par tout l'empire, et prit le nom d'ARTAXERCÈS OCHUS (en per-

san Ochosveros, ou Achasveros) : mais à peine cette publication eût-elle été faite, que la Syrie, la Phénicie et toute l'Asie mineure, se révoltèrent contre lui. Les principaux chefs de ce soulèvement furent Ariobarzane, gouverneur de Phrygie; Mausole, roi de Carie; Oronte, gouverneur de Mysie; et Antopradate, gouverneur de Lydie, auxquels se joignit Datame, le plus brave d'entre eux, gouverneur de Cappadoce. Mais la mésintelligence s'étant bientôt mise parmi ces chefs, les affaires du nouveau roi, qui paraissaient désespérées, se rétablirent en peu de tems. Datame fut le seul qui soutint le poids de la rebellion. S'étant rendu maître de la Paphlagonie, il s'y maintint jusqu'au moment qu'il fut assassiné par Mithridate, qu'il avait comblé de bienfaits. (*Cornel. Nepos in vit. Datamis.*) Ochus alors donna un libre cours à la férocité de son caractère. Pour couper la source des révoltes, il fit main-basse sur tous les princes de sa maison, et n'épargna pas même sa sœur Ocha, qu'il fit enterrer vive. Il traita, avec une semblable barbarie, tous ceux qui lui faisaient ombrage. Artabase, gouverneur d'une province de l'Asie, ayant le même sort à craindre, le prévint en secouant le joug de la Perse. Charès, général athénien, avait alors sous ses ordres une flotte et un corps de troupes grecques. Artabase l'ayant attiré dans son parti, défit, avec son secours, une armée de soixante et dix mille hommes, que le monarque persan avait envoyés contre lui. Mais bientôt après, les Athéniens, intimidés par les menaces de ce prince, se déterminèrent à rappeler Charès. Artabase, abandonné de ses alliés, eut recours aux Thébains, qui lui fournirent, sous la conduite de Pammenès, cinq mille hommes, dont la bravoure servit à lui faire remporter deux grandes victoires sur les Perses. (354.) Elle lui eût procuré d'autres avantages, si trois cents talents qui leur furent comptés par ordre d'Ochus, ne les eussent point séduits et engagés à reprendre la route de leur pays. Artabase alors destitué de tout secours étranger, succomba enfin, et fut obligé d'aller chercher une retraite chez Philippe, roi de Macédoine. (*Diodor. Sicul.*, liv. XVI.)

353. La mort de Mausole, roi de Carie, suivit de près cette désertion. Ce prince, par un abus commun en Orient, avait épousé sa sœur Artemise, qui ne cessa de le pleurer après l'avoir perdu. Non contente de lui payer le tribut de ses larmes, elle fit publier dans la Grèce un prix considé-

rable pour son oraison funèbre. Plusieurs orateurs, à l'appât d'une récompense brillante jointe à l'envie de se signaler, se rendirent à Halicarnasse, pour y disputer le prix. De toutes les pièces composées à ce sujet, il ne nous reste que celle d'Isocrate, ou d'un de ses disciples sous son nom. Artemise n'en demeura point là; pour laisser à la postérité un monument éternel de sa tendresse, elle appela les sculpteurs les plus habiles, et leur fournit des sommes immenses pour construire à Mausole un cénotaphe, tel qu'on n'en avait pas encore vu. Ce tombeau, qui était de marbre, formait un carré long, dont la circonférence était de quatre cent onze pieds sur trente-sept de haut, environné de trente-six colonnes superbes. Ce monument, compté parmi les sept merveilles du monde, a fait donner le nom de Mausolées à tous les tombeaux dont on a voulu faire l'éloge.

Ochus, fidèlement servi par ses satrapes dans leurs gouvernements, continuait d'irriter, par ses vexations, les peuples qui lui étaient soumis. Les Phéniciens éclatèrent les premiers, et s'étant ligués avec Nectanebys II, roi d'Egypte, ils chassèrent leurs gouverneurs, déclarant qu'ils voulaient recouvrer leur indépendance. Ochus faisait alors des préparatifs pour réduire l'Egypte (351). Nectanebys envoya aux Phéniciens Mentor le Rhodien, avec quatre mille Grecs, pour soutenir leur révolte. Bientôt les Cypriots, également las de la tyrannie des Perses, suivirent l'exemple des Phéniciens. Ochus chargea Idriée, roi de Carie, frère et successeur de Mausole, d'armer contre ces rebelles. Le prince carien mit à la tête de sa flotte Phocion d'Athènes et Evagoras, petit-fils du fameux prince de ce nom, qui avait combattu avec tant de gloire contre les Perses. Il servait alors les ennemis de ses aïeux pour recouvrer avec leur protection le trône que Protagoras, son oncle, avait usurpé sur lui. Ces deux généraux étant descendus en Chypre, entreprirent le siége de Salamine, et échouèrent devant cette place par la brave défense des habitants. Ochus, dans ces entrefaites, était en marche avec trois cent mille hommes de pied et trente mille chevaux pour remettre sous le joug la Phénicie et l'Egypte. Mentor, qui était alors à Sidon, effrayé aux approches d'une armée si prodigieuse, traita, par le moyen d'un de ses amis, avec le roi de Perse, en s'offrant non-seulement de le rendre maître de Sidon, mais de passer lui-même à son service avec les troupes grecques qu'il commandait. Ces offres acceptées, il engagea

Tennès, roi de Sidon, à se remettre à la discrétion d'Ochus. Les Sidoniens ne furent pas d'aussi bonne composition. Se voyant trahis par leur souverain, ils s'enfermèrent dans leurs maisons, et y ayant mis le feu ils périrent dans les flammes au nombre de quarante mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Tennès ne recueillit de sa trahison que le mépris et l'indignation d'Ochus, qui le fit égorger sur les débris de la ville qu'il lui avait livrée.

350. La Phénicie ainsi réduite, Ochus reçut favorablement les soumissions que vinrent lui faire les ambassadeurs des neuf rois qui dominaient dans autant de villes de Chypre. En laissant à ces princes la pleine jouissance de leur autorité, il ne leur imposa point d'autre loi, que l'obligation de reconnaître leur dépendance de sa couronne. Ce qui le rendit si indulgent à leur égard, c'était l'empressement qu'il avait d'aller subjuguer l'Egypte. Parvenu aux frontières du royaume qui lui restait à conquérir, il divisa son armée en trois corps commandés chacun par deux chefs, l'un persan et l'autre grec. Le premier détachement alla camper devant Péluse, ville située à l'embouchure du bras le plus oriental du Nil, et défendue par cinq mille grecs, que Nectanebys avait à sa solde. Pendant que Lacharès en formait le siége, un autre détachement des Perses, en remontant le Nil, pénétra jusqu'à l'intérieur de l'Egypte. On en vint à une action, où Clinius de Cos, général des troupes égyptiennes, perdit la vie. La garnison de Péluse qui se crut alors perdue, fit son traité avec les Perses, dont une des conditions fut la liberté de retourner en Grèce avec tous ses effets. (*Diodor Sicul.*, l. XVI.) Nectanebys, perdant alors tout espoir, se sauva, avec tous ses trésors, en Ethiopie, d'où il ne revint plus. Depuis ce tems l'Egypte devint une province de la Perse, jusqu'à la ruine de ce dernier empire. Ochus, après avoir fait démanteler toutes les places fortes de l'Egypte et pillé les temples, retourna triomphant à Suse chargé de richesses immenses. Mentor le rhodien, qu'il avait nommé gouverneur des côtes de l'Asie, acheva de réduire par la force ou par stratagêmes, les provinces qui n'avaient pas encore subi le joug. Rendu à sa cour, Ochus s'y plongea dans la volupté, laissant le soin des affaires à l'eunuque Bagoas; mais ce ministre, égyptien de naissance, conserva, malgré la haute faveur dont il jouissait, un violent ressentiment contre son maître, pour les outrages qu'il avait faits aux divinités de son pays. Le taureau, que les Egyptiens

adoraient sous le nom d'Apis, ayant été tué par ordre de ce prince et servi à la table de ses gens, Bagoas vengea la mort de cet animal, en faisant empoisonner l'auteur de ce prétendu sacrilège, dans la vingt-unième année de son règne (338). Il fit plus, après avoir fait enterrer un autre cadavre à la place de celui d'Ochus, il fit hacher le sien pour en faire la pâture des chats, et employa ses os à faire des manches d'épée.

Arsès, le plus jeune des fils d'Ochus, fut le seul de ses enfants à qui Bagoas conserva la vie après avoir exterminé tous les autres. Mais ce ministre, en le plaçant sur le trône, ne lui laissa que le titre de roi, se réservant toute l'autorité du gouvernement. Cet état de servitude lassa en peu d'années la patience d'Arsès. Bagoas s'apercevant qu'il voulait exercer les droits de la royauté, se défit de lui en le faisant assassiner la troisième année de son règne, suivant l'opinion la plus commune (336). Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les anciens font durer soixante-neuf ans les règnes, collectivement pris, de Mémon, d'Ochus et d'Arsès.

336. Darius, surnommé Codoman, le seul prince qui restât de la famille royale, issu de Darius-Nothus, par son père Arsame, fut placé sur le trône par Bagoas, qui espérait de régner sous son nom. Il était alors gouverneur d'Arménie, dignité qu'il avait méritée pour avoir tué dans la guerre des Cadusiens, un brave de cette nation, qui avait défié l'armée persane de fournir un champion pour se battre contre lui. (*Plutarch. in Alexandro.*)

Bagoas ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était donné un maître actif et vigoureux dans la personne de Darius. Résolu de s'en défaire, il lui fit préparer un poison subtil. Mais le monarque, instruit de son dessein, l'obligea d'avaler la coupe funeste, lorsqu'elle lui fût présentée. Elle fit promptement son effet, et par-là ce monarque, en délivrant la Perse du meurtrier de ses rois, crut s'assurer la tranquille possession de sa couronne. Mais il avait loin de lui un rival qui se préparait à lui enlever cette même couronne par la voie des armes. C'était Alexandre, fils et successeur de Philippe, roi de Macédoine. Arrivé, la troisième année de son règne, à Seste, en vingt jours de marche, avec une armée peu nombreuse, mais toute composée de soldats vétérans, il

passe en Phrygie, et remporte sur les Perses, qui l'attendaient sur les bords du Granique (334), une victoire qui le rendit maître de presque toute l'Asie mineure. Mnémon le rhodien, toujours fidèle à Darius, avait conseillé à ses généraux d'éviter le combat et d'affamer l'ennemi en ruinant les campagnes. Mais l'opposition intéressée d'Arsite, gouverneur du pays, l'emporta sur son avis. De l'Asie mineure, Alexandre pénétra dans la haute Asie; Darius faisait alors les plus grands préparatifs pour venir en personne au-devant de lui. Mnémon lui donna un conseil très-sage qu'il approuva; ce fut de transporter le théâtre de la guerre en Macédoine, pour obliger Alexandre à revenir sur ses pas, ou du moins à renvoyer une partie de ses forces pour défendre ses propres états. Ayant rassemblé dans l'île de Cos la flotte que le monarque lui fournit, Mnémon partit de là pour aller se rendre maître des îles de Chio et de Lesbos, qui firent peu de résistance, excepté la ville de Mitylène, qui soutint un siège, durant lequel il mourut. Sa perte fut un coup fatal pour Darius qui, n'ayant personne pour le remplacer, fut contraint de rappeler les troupes qu'il lui avait confiées, pour les employer en Orient. Alexandre cependant marchait à grandes journées au-devant de Darius qui s'avançait, de son côté, à la tête de cinq cent mille hommes, avec l'attirail du luxe et de la nécessité indispensable dans une si grande armée, et suivi de Sisygambis, sa mère, de Statira, sa femme, de son fils, de ses deux filles et de son sérail. (333.) Les deux armées se rencontrent vers minuit, près de la ville d'Issus, en Cilicie, dans un lieu fermé d'un côté, par les montagnes et de l'autre, par la mer. Dès que le jour paraît, le soldat macédonien, impatient de venger ses camarades infirmes, que Darius avait fait massacrer dans Issus, demande à grands cris la bataille, qui s'engage sur-le-champ. La première ligne des Perses enfoncée, se renverse sur la seconde, et celle-ci sur la suivante, ce qui entraîna une déroute universelle. Darius, monté sur son char, s'étant retiré de la foule avec peine, s'enfuit jusqu'aux montagnes, sans arc, sans bouclier, et sans aucune marque de la royauté. Alexandre, après l'avoir poursuivi vainement jusqu'au soir, revient dans son camp, qu'il trouva enrichi des dépouilles de l'ennemi et rempli de prisonniers. La mère de Darius, sa femme et ses enfants lui sont présentés. C'étaient autant d'esclaves, suivant les lois de la guerre. Le conquérant, loin d'user de

ses droits, prodigue les attentions et les égards à cette famille infortunée. Il prend entre ses bras le fils de Darius, encore enfant, qui sans s'étonner l'embrasse. (*Quinte Curce.*)

331. Dernière bataille livrée par Alexandre à Darius, dans l'Assyrie. On l'a toujours nommée d'Arbelle (1), quoiqu'elle se soit donnée près de Gaugamelle, bourg éloigné de quatre-vingt stades d'Arbelles, suivant Quinte-Curce. La victoire fut vivement disputée, mais enfin elle se déclara pour le héros de Macédoine. Darius, poursuivi par son vainqueur, se sauve à Ecbatane, d'où il mande à ses troupes dispersées de venir l'y trouver. Cependant, Alexandre le poursuivait à grands pas. Darius, apprenant qu'il approche, se retire dans la Parthie, hésitant si de là il passera dans la Bactriane. Nabuzardan, chef de sa cavalerie, et Bessus, gouverneur des Bactriens, le voyant incertain, se saisissent de lui, et l'ayant chargé de chaînes dans un char, veulent l'obliger à monter à cheval pour faire avec eux plus de diligence. Sur son refus, ils le criblent de coups et le laissent pour mort dans le chemin. Un soldat Macédonien le rencontre dans un sentier détourné et recueille ses derniers soupirs, dans le mois hécatombeon, qui commençait vers le solstice d'été, comme le marque Diodore de Sicile (l. XVII.)

« Darius était le plus bel homme de son empire, la ré-
» gularité de ses traits, la majesté de sa taille lui conci-
» liaient l'amour et le respect de ses peuples; ses grâces
» extérieures étaient encore embellies par les qualités de
» l'âme. L'histoire en fait un prince bon et généreux qui
» avait les talens propres à gouverner et à faire fleurir un
» empire. Son malheur fut d'avoir eu une querelle à décider
» avec Alexandre, qui se préparait à le chasser du trône,
» dans le tems même qu'il venait d'y monter. » (M. Turpin.)
Sa mort fut le terme de la durée du vaste empire des Perses, qui s'étendait depuis la Méditerranée jusqu'au fleuve Indus, et dont le souverain était qualifié *le grand roi et le roi des rois.*

---

(1) Cette bataille se donna onze jours après l'éclipse de lune du 20 septembre, 331 ans avant Jésus-Christ, et par conséquent le 1er. octobre. C'est ce qui semble résulter d'un passage de Plutarque, relatif à cette bataille. (Voyez *Petau*, *de Doctr. temp.*, l. X, c. 36. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DES PARTHES *.



Nota. Les chiffres mis en parenthèses, dans le courant du discours, sont toujours les années avant Jésus-Christ.

On a donné dans l'*Art de vérifier les Dates* depuis Jésus-Christ, la suite chronologique des princes qui, à commencer de cette époque, ont régné chez les Parthes. Nous allons maintenant reprendre ces mêmes souverains depuis leur origine.

La Parthie, bornée au nord par la Médie et l'Hyrcanie; à l'Orient par l'Arie, au midi par la Caramanie et à l'occident par la Parétacenie, soumise aux Perses et ensuite aux rois séleucides de Syrie, ne commença d'acquérir de la considération que lorsqu'elle eut secoué le joug de ces derniers. Hécatompyle ou la ville à cent portes, fut la première résidence de ses rois. L'ayant abandonnée, ils passaient l'hiver à Ctesiphon sur le Tigre, et l'été à Ecbatane en Hyrcanie.

Les bornes de la Parthie furent étroites tant qu'elle fut subordonnée à des souverains étrangers. Le sol de ce pays était sec et aride, quoique parsemé de vastes plaines, ce qui contribua beaucoup à rendre les Parthes d'excellents cava-

(*) Extraite des Annales des Arsacides, de l'abbé de Longuerue.

liers. Négligeant l'agriculture, la navigation et le commerce, ils ne s'appliquaient qu'à l'art de la guerre. Une de leurs ruses militaires était de fuir dans le combat après avoir fait leur première décharge, et de revenir ensuite sur l'ennemi lorsqu'il s'était débandé à la poursuite.

Le gouvernement de leurs rois était absolument despotique. Ces maîtres impitoyables les traitaient comme de vils esclaves. Les titres dont ils se paraient étaient *le roi des rois*, *le grand monarque*, *le frère du soleil et de la lune*, etc.

Sur la religion, ils pensaient à peu près comme les Perses. Mithras ou le soleil était leur grande divinité. Perdre la vie dans une bataille c'était, selon eux, s'assurer une éternelle félicité dans l'autre vie.

Ce fut Alexandre le Grand qui conquit la Parthie sur les Perses. Après la mort de ce monarque, elle échut en partie à Séleucus Nicator dont les successeurs restèrent maîtres du pays jusqu'au règne d'Antiochus *le Dieu*.

257. Arsace et Tiridate son frère, issus d'Artaxercès Mnémon, roi de Perse, jouissaient d'un certain commandement dans la Bactrie, pays très-pauvre sous la dépendance du satrape Agathocle, que le roi Antiochus le Dieu avait fait gouverneur de toutes les provinces situées au-delà de l'Euphrate. Phéréclès, suivant Arrien, Agathocle, si l'on en croit le syncelle, ayant voulu faire violence à l'un des frères, ceux-ci le mettent à mort pour se venger de cet outrage. Alors ils secouèrent ouvertement le joug de la puissance sous laquelle ils vivaient. Ayant rassemblé autour d'eux un grand nombre de mécontens, ils s'emparèrent de la Parthie, que les Perses, à raison de son peu de rapport, avaient jointe à l'Hyrcanie, et y établirent leur domination. L'époque de cette invasion se rapporte à l'an 256 avant l'ère chrétienne, 498 de Rome et 4458 de la période julienne. Arsace établit sa résidence à Hécatompyle, et pour gagner l'affection des Grecs répandus en ce pays, il prit le surnom de Philhellen ; mais la durée de son règne fut courte. Il fut tué, on ne sait par qui ni à quelle occasion, l'an 254 avant Jésus-Christ, de l'ère des Séleucides 59, et 3e de l'ère des Arsacides à laquelle il avait donné naissance.

254. Tiridate fut le successeur d'Arsace son frère, dont il prit aussi le nom. Les commencemens de son règne fu-

rent assez faibles. L'an 243 avant Jésus-Christ, Ptolémée Evergète ayant fait la paix pour dix ans avec Séleucus Callinique, fils et sucesseur d'Antiochus *le Dieu*, celui-ci entreprit une expédition contre les Parthes qu'il vint à bout de subjuguer. Arsace, obligé de fuir devant Callinique, se retira chez les Scythes. Peu de tems après, de nouveaux troubles rappelèrent Callinique dans la partie de l'Asie située en deçà de l'Euphrate. (242) L'année suivante la discorde qui s'éleva entre Séleucus Callinique et Antiochus Hierax, son frère, ayant occasionné de nouveaux troubles dans le voisinage du mont Taurus, Arsace, Scythe d'origine, s'associa les Parthes nomades avec lesquels il fondit sur la Parthie dont il se rendit maître. Le métier de cet Arsace était de vivre de rapine et de brigandage. Ayant appris que Séleucus avait été battu par les Gaulois, qu'Hierax avait engagés dans son parti, il tombe avec une troupe de brigands sur les Parthes, et s'étant rendu maître de la personne d'Andragore, leur chef, il soumet tout le pays à ses lois.

De nouveaux troubles (la guerre civile entre Seleucus et Hierax) ayant rappelé le premier en Asie, il y établit le royaume des Parthes, fortifia des châteaux, pourvut à la sûreté des villes, fonda celle de Dara sur le mont Zapaortenon, et peu de tems après, il ajouta à sa conquête le royaume d'Hyrcanie. Menacé par Séleucus et Diodote, roi des Bactriens, il prépare une grande armée pour leur faire face (234). Mais la mort de Diodote, arrivée peu de tems après, l'ayant délivré de sa crainte, il fait un traité de paix avec Théodote ou Diodote II, fils du premier.

233. Séleucus s'étant mis à la poursuite des rebelles, Arsace vient à sa rencontre, et réussit à le battre. Séleucus n'est pas plus heureux dans une expédition qu'il entreprend contre la Médie. Défait encore par Arsace, et devenu son prisonnier, il ne trouve de ressource que dans la générosité de son vainqueur qui le fait traiter honorablement dans sa captivité. Les Parthes ont observé le jour de cet événement comme l'époque de leur liberté.

217. Arsace II meurt après un règne de 37 ans. Artaban, son fils, lui succède et prend le nom d'Arsace III. Antiochus le Grand, roi de Syrie, voulant s'emparer de la Parthie et de la Médie, Arsace III l'arrête sans être effrayé des

cent mille hommes de pied et des vingt mille chevaux dont l'armée Syrienne est composée. Intimidé par sa bonne contenance, Antiochus fait un traité d'alliance avec lui et se retire. Arsace, par le soin qu'il eut de vivre en paix avec les autres princes de son voisinage, réussit à gouverner tranquillement ses états et à se faire chérir de ses sujets. L'année de sa mort est incertaine.

Piriapatius ou **Pampatius** fut le successeur d'Arsace III. On ne sait quand son règne commença, ni quand il finit. Ce fut de son tems, à ce qu'il paraît, que les Grecs de la Bactrie signalèrent tellement leur valeur qu'ils soumirent, dit-on, plus de nations que n'avait fait Alexandre dans la haute Asie. Il gouverna ses états avec une modération qui lui mérita leur reconnaissance. Après sa mort, ils se disputèrent ses cendres qu'ils partagèrent entre eux.

Phraate, l'aîné des enfans de Priapatius, fut son successeur. Il eut à combattre les Mardes, nation courageuse, dont il triompha ; mais une prompte mort abrégea ses jours. Quoiqu'il laissât plusieurs enfants, ce fut son frère Mithridate qu'il nomma pour lui succéder en considération de sa grande valeur ; il mourut dans le tems qu'Antiochus Epiphanes régnait en Syrie. Phraate vivait encore dans le tems que Démétrius, roi des Bactriens, terminait ses expéditions dans l'Inde. Ce fut lui-même qui les consigna dans des commentaires où il fut aidé par Ménandre.

164. **Mithridate I**, après la mort de Phraate I, prit en main les rênes du royaume des Parthes. Par sa prudence et sa valeur il porta les affaires de sa nation à un haut point de prospérité. De son tems Eucratide, roi des Bactriens, soutint de grandes guerres contre Démétrius, roi des Indes, dont il défit trois cent mille hommes avec soixante mille qu'il avait. Pour pépétuer le souvenir de cette victoire, il fonda ou répara la ville d'Eucratidie. Il porta ensuite ses armes dans la partie la plus reculée de l'Inde qu'il réduisit sous sa puissance. Il avait un fils, nommé comme lui, qui porta la méchanceté jusqu'à l'assassiner. Mithridate, de son côté, ayant marché à la tête des Parthes contre les Mèdes, éprouva plusieurs revers à la fin desquels devenu victorieux dans une bataille décisive, il donna le gouvernement de la Médie à Bacasis. Pendant l'expédition de Mithridate en ce

royaume, l'Hyrcanie profita de son éloignement pour secouer le joug qu'il lui avait imposé. Apres l'avoir fait rentrer dans le devoir, il tourna ses armes contre les Elyméens dont il joignit le pays à ses états. Il poussa ses conquêtes si loin qu'il parvint jusqu'au golfe Persique.

141. Démétrius-Nicator, roi de Syrie, laissant Triphon en possession de la plus grande partie de ses états, prit le parti de faire la guerre aux Parthes. Son arrivée dans ce pays réjouit les peuples d'Orient, qui supportaient impatiemment la tyrannie des Arsacides. Les Perses et les Elyméens s'étant venus joindre à lui, le rendirent vainqueur des Parthes en plusieurs combats. Mais à la fin trompé par de fausses offres de paix, il perdit son armée et tomba entre les mains de l'ennemi, qui le fit promener par toutes les villes pour l'exposer à la risée du public. Tous ceux qui l'avaient abandonné se virent alors contraints de reprendre le joug. Le monarque arsacide néanmoins traita depuis son prisonnier avec humanité, et l'ayant relégué en Hyrcanie, non-seulement il le mit en état de faire une dépense royale, mais lui fit épouser sa fille, avec promesse de le rétablir dans le royaume de Syrie, que Tryphon, pendant son absence, avait envahi.

139. Parvenu à une heureuse vieillesse, le roi Mithridate termina glorieusement ses jours, et eut pour successeur *Phraate*, son fils. Apprenant sa mort, le roi Démétrius travaille à s'évader pour retourner en son royaume. Ce fut Callemandre, son ami, qui lui suggéra ce conseil, et l'aida à l'exécuter. Mais Phraate s'étant mis à sa poursuite, l'atteignit avec son compagnon et les ramena. Callemandre non seulement obtint son pardon, mais une récompense de sa fidelité. A l'égard de Démétrius, après avoir été rudement châtié, il fut renvoyé à sa femme en Hyrcanie, et renfermé avec plus de soin qu'il n'avait été. Une médaille rapportée par Vaillant apprend que Démétrius avait encore des partisans en Syrie.

Dans la suite, Démétrius se voyant des enfans nés de la fille de Mithridate, prépare une nouvelle évasion avec l'ami qui l'avait secondé dans la première. Repris sur les frontières, il est ramené au roi des Parthes, qui, par dérision, lui fait donner des hochets pour lui reprocher sa légèreté puérile, et le renvoie en Hyrcanie, où il est gardé avec plus de soin.

Mais la clémence dont le roi des Parthes usait envers lui, était moins l'effet d'un mouvement de compassion, que du désir qu'il avait d'obtenir par son moyen le royaume de Syrie, suivant que les conjonctures le permettraient.

130. Antiochus-Sidetes instruit des préparatifs que les Parthes faisaient contre la Syrie, se met en marche avec une puissante armée. A son arrivée, plusieurs rois d'Orient, perses, bactriens, élyméens, etc., viennent grossir son armée, en détestant l'orgueil des Parthes. Bientôt on en vient aux mains. Antiochus, vainqueur en trois batailles, s'étant rendu maître de la Babylonie, commence à prendre le titre de grand-roi. Tous les peuples alors s'étant à l'envi jetés dans son parti, il ne reste plus aux Parthes que le petit état par où leur royaume avait commencé.

129. Phraate voyant qu'il ne pouvait pas dompter Antiochus par la force, a recours à la ruse et aux embûches. La multitude des troupes syriennes avait obligé Antiochus à répartir son armée en divers quartiers d'hiver; c'est ce qui fut cause de sa perte; car les villes où il l'avait distribuée, se voyant grevées par cette multitude insolente, fondirent sur elle de concert et se réunirent aux Parthes. Antiochus vole au secours des quartiers les plus voisins de lui. Phraate, instruit de cet événement, commence à se repentir d'avoir relâché Démétrius. Mais les gens qu'il avait envoyés pour le ramener, n'ayant pu l'atteindre, s'en revinrent avec honte et dépit d'avoir échoué dans leur poursuite.

128. Phraate, pour se venger de l'irruption qu'Antiochus avait faite dans la portion de la Syrie qu'il avait occupée, forme le dessein d'y revenir. Mais les Scythes, qu'il avait appelés à prix d'argent, étant arrivés trop tard, sont traités avec hauteur par Phraate, qui compte pour rien la longue marche qu'ils ont faite. En s'en retournant, ils se jettent sur les frontières de la Parthie, qu'ils dévastent. Phraate, pour les repousser, mène avec lui l'armée des Grecs qu'il avait fait prisonnière de guerre sur Antiochus et traitée cruellement. Mais ceux-ci voyant les affaires des Parthes aller en déclinant, tournent contr'eux leurs armes, et exercent leur vengeance long-tems différée, par le massacre de l'armée des Parthes et de leur roi, auquel on donne pour successeur

Artaban, son frère, oncle de Mithridate. Les Scythes, après cette expédition, s'en retournent chez eux chargés de dépouilles.

Tandis que ces événemens se passaient, Himère ou Enhemère voulant affecter la puissance royale, exerça la tyrannie dans la plus grande partie du royaume des Parthes, et surpassant en cruauté les autres, n'omit aucun genre de vexation pour tourmenter les Syriens.

125. Artaban II ayant porté la guerre chez les Tochares, qui avaient enlevé la Bactriane aux Grecs, reçoit au bras une blessure dont il meurt peu de tems après. Il est remplacé par MITHRIDATE II, son fils, à qui ses exploits méritèrent le surnom de grand.

95. Après la mort de Tigrane le Vieux, son fils, TIGRANE II, voulant lui succéder, fut d'abord rejeté par la raison qu'il avait été en ôtage chez les Parthes. Mais un parti de ceux-ci prit sa défense et le rétablit par la force des armes.

92. Le séleucide Antiochus Eusèbe, qui, vaincu nouvellement, et mis en fuite par ses cousins, Philippe et Démétrius Euchère, s'était réfugié à la cour de Mithridate, est ramené par l'armée des Parthes, qui le rend maître d'Antioche et d'une partie de la Syrie. La même année, tandis que Sylla, préteur romain, arrange les affaires des Parthes sur les bords de l'Euphrate, Orobase, lieutenant de Mithridate le Grand, vient lui proposer une alliance entre les Romains et les Parthes, ce qui lui est accordé. Mais Orobase, dans la conférence tenue à ce sujet, ayant cédé à Sylla la place du milieu, le roi des Parthes, indigné, le condamna au dernier supplice.

90. Mort de Mithridate le Grand. Les guerres civiles qui s'élevèrent ensuite chez les Parthes, affaiblirent considérablement leur empire. Les Arméniens se prévalurent de leur décadence pour leur livrer divers assauts avec succès. Tigrane, croissant toujours en forces, recouvra soixante-dix vallées qu'il avait cédées à Mithridate.

89. L'année suivante, il soumet la Médie, la Gordiène et la Mésopotamie. Deux ans après, ayant passé l'Euphrate, il se rend maître de la Phénicie et de la Syrie. La Mésopotamie, qu'il avait rendue presque déserte, attire son atten-

tion ; il travaille à la repeupler en y transportant les Grecs qui habitaient la Cappadoce, et des Arabes Scénites.

77. SINATROCK, âge de quatre-vingts ans, commence à régner chez les Parthes. Son règne fut de sept ans. Après sa mort, PHRAATE, surnommé *le Dieu*, monte sur le trône; cette même année, Tigrane abandonne la Syrie, après l'avoir possédée l'espace de dix-huit ans.

69. Tigrane et Mithridate, roi de Pont, sont battus par Lucullus. Des ambassadeurs du roi des Parthes étant venus trouver ce général, lui demandent l'alliance et l'amitié des Romains, ce qu'il agrée avec beaucoup de satisfaction. Mithridate étant revenu vers Tigrane, lui inspire une telle confiance, qu'il se livre entièrement à lui : Tigrane, lui-même, par une ambassade envoyée à Phraate, lui abandonne la Mépotamie, avec l'Adiabène et les grandes vallées, c'est-à-dire les soixante-dix dont on a déjà parlé. Ayant reçu lui-même une députation de Lucullus, il cherche à le duper, en se déclarant ami des Romains, et fait les mêmes protestations au roi d'Arménie. Lucullus, comptant pour rien les mouvemens que Tigrane se donne pour le gagner, se met en marche dans le milieu de l'été contre lui, et le bat avec trois autres rois ses confédérés.

68. Lucullus se rend maître de Nisibe, et l'année suivante, Pompée est nommé pour le remplacer. Ce nouveau général se préparant à une expédition contre Mithridate, est méprisé par ce prince, qui comptait sur un traité d'alliance qu'il avait fait avec Phraate. Mais bientôt désabusé par l'inutilité des efforts qu'il avait faits pour enlever à Tigrane l'Arménie, il envoie demander la paix à Pompée, qui la refuse.

Tigrane le jeune, cependant, ligué avec les principaux officiers de son père, s'était sauvé chez Phraate, et se joignit à lui pour faire le siège d'Artaxate.

Phraate, s'apercevant que cette opération traînait en longueur, laisse à Tigrane le jeune une partie de ses troupes, et s'en retourne chez lui. Alors Tigrane le père, voyant son fils affaibli par cette retraite, lui livre un combat où il est vainqueur, et l'oblige de se sauver chez Mithridate, roi de Pont, son aïeul. Pompée, vers le même tems, étant entré dans l'Arménie, met en fuite Mithridate, ce qui oblige Tigrane le jeune à se tourner du côté des Romains. Le père, effrayé

par là, fait partir un héraut pour aller offrir à Pompée la ville d'Artaxate, et vint ensuite pour lui renouveller ses soumissions. Peu de tems après, le général romain s'étant assuré de la personne du jeune Tigrane, le charge de liens, et le réserve pour le jour de son triomphe.

65. Pompée, laissant Afranius pour la défense de l'Arménie, prend sa route vers les nations qui habitent autour du mont Caucase.

61. PHRAATE, surnommé *le Dieu*, pour avoir rendu au royaume des Parthes son premier éclat, est mis à mort par ses propres fils. Le plus âgé d'entr'eux, nommé Mithridate, lui succède.

Vers le même tems, Tigrane, l'ancien roi d'Arménie, termine ses jours à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Artaxias, ou Artavasde, lui succède.

57. MITHRIDATE, roi des Parthes, est chassé par les siens, à cause de sa cruauté. Orode, l'un des principaux d'entr'eux, le remplace.

Après que Pompée a réduit en province la Syrie, le sénat fait partir Gabinius pour la gouverner, avec titre de proconsul. Mithridate, chassé par Orode, vient le trouver pour l'exhorter à tourner contre les Parthes l'armée qu'il se disposait à faire marcher contre les Arabes.

56. Gabinius, voulant porter ses armes contre les Parthes, et prêt à traverser l'Euphrate, change tout-à-coup d'avis, et se détermine à vouloir ramener le roi Ptolémée en Egypte; c'est ce que celui-ci obtint de lui à force de présens. Gabinius, laissant donc à l'écart la guerre des Parthes, passe en Egypte, et rétablit sur le trône de ses ancêtres, Ptolémée, qui était le onzième roi d'Egypte de son nom.

55. Gabinius, de retour de l'Egypte au printems, apprend qu'il a été condamné à l'exil par le sénat. Alors il congédie Mithridate, roi des Parthes et Orsane, qu'il retenait chez lui comme prisonniers, en faisant courir le bruit qu'ils s'étaient évadés malgré lui. Mithridate étant passé chez les Arabes, établis par Tigrane, en Mésopotamie, recouvre son royaume avec leur secours.

54. Suréna rappelle en Parthie Orode, chassé de ce pays

l'année précédente, réduit sous sa puissance la grande Seleucie, attachée à Mithridate, et repousse l'ennemi au loin.

53. Mithridate ayant été tué vers le mois de janvier, met fin, par sa mort, aux guerres civiles des Parthes. Orode alors tourne ses armes contre les Romains et leur livre une bataille dans laquelle périt le général Crassus avec son fils, et toute son armée est taillée en pièces.

52. Invasion des Parthes en Syrie, d'où ils sont chassés par le questeur Cassius. Ces barbares, sous la conduite d'Orsace, homme de grand crédit parmi eux, étant venus faire le siége d'Antioche, sont battus jusqu'à trois fois par Cassius, qui les poursuit jusqu'au-delà de l'Euphrate. (51 av. J.-C.)

50. Nouvelle invasion des Parthes en Syrie, où ils tiennent long-tems assiégé Bibulus, qui les oblige enfin à se retirer.
Cicéron alors proconsul de Cilicie, met en fuite les Parthes et les repousse au-delà de l'Euphrate.

49. La guerre civile s'élève entre César et Pompée. Les Parthes se declarent pour le second, parce qu'ils avaient lié amitié avec lui dans la guerre de Mithridate, et à cause de la mort de Crassus, dont ils avaient appris que le fils était dans le parti de César.

47. César, après avoir forcé Pharnace à fuir, se met en devoir d'attaquer les Parthes; mais de nouveaux troubles qui s'elèvent à Rome, l'obligent d'y retourner.

42 Les Parthes fournissent des secours à Cassius et Brutus contre César Octavien et M. Antoine; mais les deux premiers périssent dans la même année.

40. Pacore, fils d'Orode, roi des Parthes, ligué avec Labienus, banni de Rome, livre une bataille à Decidius, gouverneur de Syrie, sur lequel il remporte une victoire si complète, qu'appréhendant de tomber entre leurs mains, il se donne la mort. Les Parthes font la conquête de la Syrie et de la Cilicie jusqu'au frontières de l'Egypte.

39. Ventidius, dans la Syrie Cyrrestique, étant tombé sur l'armée de Pacore, qui avait passé l'Euphrate, la défait entièrement avec son général qui périt les armes à la main.

37. Orode, roi des Parthes, accablé par le poids des années et consumé par le chagrin que lui cause la perte de Pacore, son fils, cède, encore vivant, le trône à Phraate, son fils aîné. Celui-ci, par reconnaissance, fait mettre à mort son père et vingt-neuf de ses frères. Orode expia par la peine du talion le parricide dont il était lui-même coupable.

36. Le triumvir M. Antoine échoue dans une expédition qu'il tente contre les Parthes, commandés par Monésès. C'était, suivant Horace (l. III, od. 6), la seconde défaite que ce général lui avait fait essuyer.

34. Antoine s'étant rendu, par fraude, maître de la personne d'Artavasde, roi d'Arménie, l'emmène prisonnier à Alexandrie, et trois ans après crée roi d'Arménie et de Médie Alexandre qu'il avait eu de la reine Cléopâtre, en le faisant appeler le roi des rois.

31. Tandis qu'Antoine et César se font la guerre, le fils d'Artavasde recouvre, avec le secours des Parthes, le royaume de son père. Mais l'année suivante, César devenu maître de l'Egypte par la mort d'Antoine et de Cléopâtre, termine les querelles qui étaient entre les Romains et les Parthes. Tiridate, cependant, après une grande victoire remportée sur lui par Phraate, s'était sauvé en Syrie. La prospérité de Phraate l'ayant rendu insolent, ses sujets révoltés, le chassent et mettent à sa place Tiridate qu'il avait rappelé de Syrie. Phraate, alors, a recours aux Scythes qui le remettent sur le trône. Tiridate chassé, va trouver César qui était en Espagne et lui présente en ôtage le fils de Phraate, qu'il avait surpris par la négligence de ceux qui étaient chargés de le garder. (23.) César emmène ce jeune prince à Rome, et quelque tems après le renvoie sans rançon à son père. Mais en même tems il permet à Tiridate de rester à Rome, où il pourvoit somptueusement à son entretien. Phraate avait promis de rendre les enseignes qu'il avait prises sur Antoine et Crassus; mais il manqua de parole.

20. Artaxias, roi d'Arménie ayant été mis à mort par ses proches, Tibère, depuis empereur, avait fait partir Tigrane, frère puîné d'Artaxias, par ordre d'Auguste, pour aller prendre possession de l'Arménie, avec le titre de roi. Le règne de Tigrane en ce pays, fut de très-courte durée.

Auguste l'ayant déposé, lui donna pour successeur un fils d'Artaxias.

Phraate étant venu en pourparler avec Titius, gouverneur de Syrie, lui consigne pour ôtages quatre de ses fils légitimes, Seraspade, Rodaspe, Phraate et Vonone.

3. L'Arménie, excitée par Phraate, se retire de l'obéissance des Romains et chasse Artavasde son roi, à qui l'on substitue Tigrane, fils du roi de ce nom, par l'autorité des Parthes.

2. Caius César chargé de la guerre de Parthie et d'Arménie, la commence avec succès. Le roi des Parthes lui ayant dévoilé la perfidie de Lollius, son lieutenant, il dépose cet officier qui, peu de tems après, se donne la mort par le poison.

Depuis J. C.

2. Caius César, après s'être emparé du château d'Artagère, meurt d'une blessure qu'il avait reçue devant cette place.

13. Phraate est mis à mort par Thermuse, sa concubine et Phraatace, son fils, avec lequel elle était accusée d'avoir commerce. Les princes des Parthes lui ayant donné pour successeur Orode, ce nouveau roi, par sa cruauté, s'attire bientôt la haine de ses sujets, qui le massacrent.

14. Des ambassadeurs étant venus demander à l'empereur Auguste, pour roi, l'un des fils de Phraate, qu'il avait en otage; ce prince leur donne Vonone, qu'ils chassent l'année suivante, et font venir Artaban pour le remplacer. Artaban, issu du sang des Arsacides, fut battu dans un premier combat; mais ayant reparé ce revers, il s'affermit sur le trône, dont il jouit ensuite sans opposition.

16. Des ambassadeurs de Vonone viennent à Rome pour demander le royaume d'Arménie, qui leur est refusé. Vonone, cependant, travaille à s'en emparer; mais effrayé par les menaces d'Artaban, il abandonne ce pays et se retire en Syrie.

Tibère, ravi de voir le trouble régner en Orient, prend de là occasion d'envoyer dans ces provinces Germanicus,

dont le mérite lui faisait ombrage. Pendant ce tems Artaban fait placer Orode sur le trône d'Arménie. (18 après J.-C.) Mais celui-ci, deux ans après, est chassé par Germanicus qui crée roi dans la ville d'Artaxate, Zénon, fils de Polémon, que les Arméniens nommèrent Artaxias. Germanicus sollicité par une députation d'Artaban, consent à renouveler l'alliance des Romains et des Parthes ; mais dans le même tems, en dépit de Pison, il relègue Vonone à Pompeiopolis, d'où s'étant voulu échapper deux ans après, il est pris et mis à mort.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS D'ARMÉNIE.

ROIS DE LA GRANDE ARMÉNIE.

Tout ce qui a été dit des anciens rois d'Arménie étant fabuleux, ou du moins incertain, nous ne parlerons de ces rois que depuis le tems où les Arméniens délivrés de la domination des Perses, des Mèdes, des Macédoniens et des Syriens, secouèrent tout joug étranger, et se donnèrent des rois de leur propre nation. Or, cette révolution n'arriva que sur la fin du règne d'Antiochus le Grand, roi de Syrie; car c'est alors seulement que deux gouverneurs d'Arménie réunirent leurs forces, s'emparèrent du pays dont la garde leur avait été confiée, et qu'après y avoir ajouté quelques provinces voisines, ils érigèrent deux royaumes; savoir, celui de la grande et celui de la petite Arménie. Artaxias, l'un de ces deux gouverneurs, réserva la première pour lui-même, et la seconde tomba en partage à l'autre, qui se nommait Zadriade. Le roi de Syrie ne manqua pas de mener une grande armée contre eux; mais il ne lui fut pas possible de leur enlever une seule des provinces qu'ils avaient usurpées. Après plusieurs tentatives inutiles, Séleucus fit enfin la paix avec eux, dans le dessein de les attaquer quand il aurait réglé les affaires de son royaume, qui étaient dans un désordre extrême depuis la mort de son père Antiochus le Grand.

La grande Arménie fut alors bornée au midi par le mont Taurus, qui la séparait de la Mésopotamie: à l'orient, par les deux Médies, c'est-à-dire la grande, et celle qui était connue sous le nom d'Atropatie; au nord, par l'Ibérie et l'Albanie, ou plutôt par cette partie du Caucase qui les entoure l'une et l'autre; enfin à l'occident, par la petite Arménie ou les monts Paryades, et par l'Euphrate. Les

usurpateurs avaient enlevé aux Mèdes les provinces de Caspiane, de Phaunitide, de Basoropide; aux Ibériens, Chorzène et Gogarène, de l'autre côté du Cyrus; aux Chalybes et aux Mossynéciens, Parénète et Xercène, sur les frontières de la petite Arménie. Par le partage que firent entr'eux les deux conquérans, tout ce qui avait été pris aux Mèdes et aux Ibériens fut réuni à la grande Arménie, et le surplus appartint à la petite.

ARTAXIAS I OU ARTAXE.

189. Artaxias s'étant fait roi de la grande Arménie en la manière qu'on vient de le rapporter, entre en alliance avec les Romains (177), et s'assure par ce moyen, ainsi qu'à ses descendans, les pays qu'il avait usurpés ou conquis. Il resta paisiblement sur le trône qu'il s'était élevé, et bâtit deux villes considérables, Artaxiasata, sur l'Araxe, et Arxata, sur la frontière de la Médie.

ARTAXIAS II.

Artaxias II, celui-là même dont parle Appien, pouvait bien être fils du précédent; mais il ne jouit pas aussi paisiblement que lui de la couronne d'Arménie. Antiochus-Épiphanes, lors de son expédition dans la haute Asie (165), entreprend de réunir l'Arménie à la Syrie, dont elle avait été démembrée. Il présente la bataille à Artaxias; les Arméniens sont taillés en pièces, leur roi lui-même est fait prisonnier et chargé de chaînes. Il cherche du secours et de la protection auprès du roi de Cappadoce. Celui-ci ne veut ou ne peut lui en donner, mais refuse absolument et avec horreur de se rendre complice du meurtre de Mithrobusane, l'un des fils du roi de la petite Arménie. Il paraît que depuis ce tems l'Arménie majeure redevint province syrienne, et qu'elle demeura telle jusqu'à la mort d'Antiochus-Sidétes tué dans un combat contre les Parthes. Alors les vainqueurs s'emparèrent de l'Arménie, où ils envoyèrent une colonie, et dont ils formèrent ensuite un royaume séparé, qui fut donné à Valarsaces, frère du roi des Parthes. L'époque de ce nouveau royaume et de ce nouveau règne doit être fixée, selon Moïse de Korène, au printems et au 10 mai de l'année (128); car c'est alors que commençait l'année vague des Arméniens.

TIGRANE I (1), OU VALARSACES.

TIGRANE était, comme nous venons de le dire, de la famille des Arsacides, et c'est une erreur dans Strabon de l'avoir fait descendre d'Artaxias. Le premier soin du nouveau roi fut de régler la forme du gouvernement dans un pays où les hommes étaient encore des espèces de sauvages. Il le distribua en différens départemens, établit des magistrats dans les bourgades et dans les campagnes, et forma différens corps de milices, dont il régla le service et les rangs.

Ce prince, après la mort de son frère, fit la guerre aux Parthes. On ne sait à quelle occasion ceux-ci remportèrent sur lui des avantages considérables, et cependant lui accordèrent la paix ; mais ils exigèrent qu'il leur envoyât Tigrane son fils aîné pour ôtage.

TIGRANE II, OU LE GRAND.

95. TIGRANE II, fils de Tigrane I, demeura en otage chez les Parthes pendant toute la vie de son père. A sa mort, les Parthes le relâchèrent et le placèrent même sur le trône d'Arménie, à condition qu'il leur céderait, à titre de rançon, soixante-dix vallées qui étaient à leur bienséance. Tigrane, pour se dédommager, se jette sur la petite Arménie, en tue le roi, s'empare, par ce moyen, de l'Arménie toute entière, soumet par les armes plusieurs pays voisins, et se forme ainsi un royaume très-puissant. Se sentant alors assez fort pour ne plus craindre les Parthes (90), il reprend sur eux les vallées d'Arménie qu'il leur avait cédées pour sa rançon, ravage tout ce qu'ils possédaient aux environs de Ninus et d'Arbela, se soumet les Atropaténiens et les Gordyens (89), avec le secours desquels il s'empare de la Mésopotamie, et enlève même aux Parthes tout ce qu'ils avaient dans l'Asie.

Mithridate le Grand, roi de Pont, recherche l'alliance de Tigrane, lui donne en mariage sa fille Cléopâtre, et

(1) Ce nom Tigrane est un nom générique et de dignité. Il signifie, en langue arménienne, *souverain* ou *roi absolu*. Peut-être a-t-il passé en ce sens dans la langue grecque, dans la latine et dans la nôtre avec le mot *tyran*.

l'engage à entrer dans son projet contre les Romains. Un des articles de leur traité était, que Mithridate aurait les pays et les villes dont on ferait la conquête, et Tigrane, les captifs et le butin. En conséquence de ce traité, Tigrane ordonna à deux de ses généraux, Mithridate et Bagoas, d'attaquer la Cappadoce. Ariobarsane (88), tout propre à être la victime de l'ambition de ses voisins, abandonne ses états, et s'enfuit à Rome. Tigrane, devenu maître de ce royaume, y recueille un butin prodigieux, mais cède le pays à Ariarathe, fils de Mithridate, qu'il en fait proclamer roi. Cependant il peuple la partie de la Mésopotamie qui confine à l'Arménie, des Grecs qu'il a tirés de la Cilicie, de la Cappadoce, et d'Arabes scélénites.

83. Les Syriens, las des guerres continuelles que se faisaient les Séleucides pour la souveraineté de la Syrie, se déterminent à se donner un roi étranger. Leur choix tombe sur Tigrane, qui sans doute vivait alors en paix avec les Romains, puisque leur raison de ne pas élire Mithridate fût, que le roi de Pont était en guerre avec la république. Tigrane porta dix-huit ans cette couronne de Syrie. (*Voy. Chronol. hist. de Syrie.*) Profitant de sa puissance, et sollicité par son beau-père, il attaque une seconde fois la Cappadoce, et ramène, outre le butin qui est immense, plus de trois cent mille prisonniers, dont il se sert pour bâtir et pour peupler une grande et superbe ville, qu'il fonde dans l'endroit même où il avait été couronné roi d'Arménie, et qu'il appelle de son nom Tigranocerte, vers l'an 78.

71. Quelques années après, Tigrane envoie du secours à Mithridate, qui, malgré ce renfort considérable, est obligé de fuir devant Lucullus. Le roi de Pont se retire auprès de son gendre, qui fournit décemment à tous ses besoins, mais le traite froidement, jusqu'à refuser de le voir pendant vingt mois.

Le roi d'Arménie marche contre les Parthes avec une nombreuse armée, pour assurer ses premières conquêtes; il y ajouta la fertile province de Mygdonie, avec la grande et forte ville de Nisibe. De Mésopotamie (70), il se rend en Syrie, pour appaiser une révolte que Cléopâtre Sélène, veuve d'Antiochus Eusèbe y avait excitée. La partie de ce royaume qui était encore possédée par cette princesse, reçoit le joug de Tigrane; la reine elle-même est faite prisonnière, renfermée dans le château de Séleucie, et peu de

tems après, mise à mort par ordre de Tigrane. De Syrie, ce Tigrane passe en Phénicie, dont il se rend maître dès qu'il paraît; là, il reçoit les hommages de presque tous ceux des princes de l'Asie qui n'étaient point alliés des Romains, même d'Alexandra, reine des Juifs, et veuve d'Alexandre Jannée.

70. Enflé de tant de prospérités, Tigrane porte la vaine gloire jusqu'à la fatuité. Il refuse à Clodius, envoyé par Lucullus, de remettre Mithridate entre les mains des Romains. Il va plus loin : Zarbiène, roi des Gordiens, est mis à mort avec sa femme et ses enfants, par ses ordres, pour avoir contracté alliance avec la république. Tigrane rend enfin sa confiance à son beau-père, qu'il fait partir pour le Pont avec dix mille chevaux, afin de faire diversion. Lucullus se rend dans ce pays, réduit sous son obéissance la forte ville de Sinope (69); laisse dans le Pont, Sornatius, un de ses lieutenants, avec six mille hommes, et s'avance lui-même en Arménie, avec deux légions seulement, et trois mille chevaux. Il prend son chemin par la Cappadoce, où Ariobarsane, qu'il avait depuis peu rétabli sur le trône, fournit abondamment aux besoins de son armée. Arrivé sur les bords de l'Euphrate, il passe ce fleuve au cœur de l'hiver, et ensuite le Tigre. Là, il divise son armée en plusieurs parties, dont l'une est détachée pour aller assiéger une ville où étaient les concubines de Tigrane, et une grande partie de ses trésors; une autre va, sous le commandement de Sextilius, bloquer Tigranocerte. Tigrane, après avoir fait mourir celui qui lui donne le premier avis de l'arrivée des Romains, se retire au mont Taurus, où il fait rassembler toutes ses troupes. Muréna, par ordre de Lucullus, l'y poursuit, joint les Arméniens dans un défilé, les met en fuite, enlève les bagages du roi, et fait un grand nombre de prisonniers. Tigrane s'était sauvé dès le commencement de l'action. Sextilius, n'est pas moins heureux que Muréna, contre un nombreux corps d'Arabes qui venaient joindre le roi d'Arménie; mais il ne peut arrêter les Gordiens, les Mèdes, les Adiabéniens, les Albaniens et les Ibériens. Lucullus prend le parti de se joindre à Sextilius, et d'aller se camper devant Tigranocerte, afin de pousser, avec plus de vigueur, le siége de cette place. L'armée ennemie était de vingt mille archers ou frondeurs, cinquante-cinq mille chevaux, dont dix-sept mille bardés de fer, de cent cinquante mille fantasins et de trente-cinq mille travailleurs. Lucullus, laissant

devant la place Muréna avec six mille hommes de pied, marche avec dix mille fantassins seulement, et mille chevaux contre Tigrane. Le roi d'Arménie, à la vue d'une telle armée, qui ne faisait pas la vingtième partie de la sienne, rit et la méprise. Cette petite armée, néanmoins, passe le fleuve, et marche à l'ennemi la veille des nones, ou 6 octobre. L'aile droite des Arméniens plie d'abord; les Romains enfoncent l'armée ennemie jusqu'au centre; bientôt sa déroute devient générale, et la nuit seule met fin au carnage. Cent mille fantassins de Tigrane sont tués, et il ne se sauve que très-peu d'hommes de la cavalerie; du côté des Romains, cinq seulement sont tués, et cent blessés. Le roi lui-même jusqu'alors, si brave et si pompeux en paroles, se retire des premiers, avec cent cinquante chevaux, dans une de ses forteresses, et rencontrant son fils, compagnon de son infortune, il détache son diadème, le lui donne en pleurant, et l'exhorte à se sauver comme il pourra par un autre chemin. Après cette victoire, Lucullus donne l'assaut, et prend la ville avec tous les trésors du roi, et une telle quantité de vivres, qu'il pût continuer la guerre sans qu'il en coûtât rien aux Romains.

68. Tigrane et Mithridate, travaillent sans relâche à lever de nouvelles troupes. Elles formaient, au commencement de cette année, un corps de soixante-dix mille hommes d'élite, bien exercés, par les soins du roi de Pont, à la manière des Romains. Vers le milieu de l'été, les deux rois se mettent en campagne, dans les plaines au-delà du mont Taurus. Lucullus place son camp devant celui de l'ennemi, mais ne peut l'engager à une action générale; tout se passe en escarmouches. Le général romain dirige sa marche vers Artaxate, l'ancienne capitale d'Arménie, où le roi avait mis une partie de ce qui lui restait de trésors, ses femmes et ses enfants. Tigrane, qui l'avait devancé, s'était porté derrière la rivière d'Arsania. Lucullus la passe malgré les efforts des ennemis, et charge si brusquement la cavalerie mardienne et ibérienne, sur laquelle Tigrane comptait principalement, qu'elle prend la fuite; tout le reste de l'armée suit bientôt cet exemple; les Romains poursuivent les fuyards, font les principaux officiers prisonniers, et reviennent le lendemain chargés de butin devant Artaxate. Mithridate, craignant de tomber entre les mains de Lucullus, avait été des premiers à fuir, et son gendre ne tarda

pas à en faire autant. Cependant le gouverneur d'Artaxate, continuant à se défendre contre l'ennemi, contre ses promesses, contre ses menaces, Lucullus est obligé de se retirer, et de céder à la mutinerie de ses soldats, à qui une grande quantité de neige déjà tombée, quoique dans le commencement de l'équinoxe d'automne, rendait le pays insupportable. Il les laisse en quartiers d'hiver, et prend le chemin de Mygdonie, pays chaud et fertile, avec quelques légions qui veulent bien le suivre; il y fait le siége de Nisibe, place forte, défendue par un corps nombreux de troupes d'élite, commandé par Guras, frère de Tigrane, et Callimaque, habile guerrier. Le siége dure quelques mois, après lesquels Guras capitule, et est bien traité par le général romain; mais Callimaque est chargé de chaînes, pour avoir mis le feu, quelque tems auparavant, à la ville d'Amise, en la défendant contre les troupes de la république.

67. Le printems venu, Lucullus se préparait à se remettre en campagne; mais ses légions, croyant qu'il ne faisait la guerre que pour son profit, lui refusent l'obéissance. Rome envoie Pompée pour le remplacer. Cependant Tigrane et Mithridate avaient envahi la Cappadoce et recouvré toute l'Arménie, avec une grande partie du royaume de Pont. Mais le fils de Tigrane prenant les armes contre son père, à l'instigation de Phraate, roi des Parthes, son beau-père, oblige le roi d'Arménie de partager ses forces, et de renoncer aux avantages qu'il pouvait espérer du côté du Pont. Le père et le fils en viennent à une bataille; le jeune prince est mis en fuite et se retire dans la Parthie, où quelques Arméniens mécontents viennent le joindre. Phraate, roi des Parthes, entre en Arménie, avec une puissante armée, et met le siége devant Artaxate. Tigrane le père se retire. Phraate laisse la conduite du siége à son gendre. Le père sachant le départ de Phraate, sort de sa retraite, attaque brusquement les assiégeants, les disperse et entre en triomphe dans son ancienne capitale. Le jeune prince ne voyant plus d'autre ressource, prend le parti de se livrer aux Romains (66). Pompée le reçoit honnêtement, et se fait conduire, par lui, droit à Artaxate. Tigrane le père, sentant qu'il n'était point en état de résister à Pompée, se détermine à recourir à la clémence du général romain, à qui il remet les ambassadeurs de son beau-père, et sa personne, avec des bassesses indignes d'un roi. Pompée le condamne à payer six mille talents aux

Romains, ordonne que Tigrane le père régnera seul dans la grande Arménie, que Déjotare jouira de la petite, et que Tigrane le fils possedera la Gordienne et la Sophène, à l'exception des trésors qui se trouvaient dans cette dernière province. Mécontent de ce partage, Tigrane le jeune essaye d'abord de se sauver, et ensuite d'empêcher la remise des trésors de la Sophène à son père. Pompée, averti de ce manège, fait charger de chaînes le rebelle, qui excite Phraate son beau-père à faire la guerre aux Romains, et forme une conspiration contre la vie de son propre père. Le général romain fait conduire Tigrane le fils à Rome, où il est gardé dans la maison d'un sénateur, jusqu'à ce que P. Clodius, devenu tribun du peuple, le fit remettre en liberté, en dépit de Pompée et du Sénat. Tigrane le père, content de son sort, satisfait aux conditions qui lui avaient été imposées, et fait même de grandes largesses à Pompée, aux officiers et aux soldats romains, ce qui lui mérita le titre d'ami et d'allié de la république.

64. Phraate II, roi des Parthes, déclare la guerre à Tigrane, qui reçoit trop tard le secours des Romains; il est vaincu, et eût été chassé de son royaume, si les différents des deux rois n'avaient été terminés par la médiation de Pompée. Depuis ce tems-là Tigrane se comporta toujours en ami des Romains, et il le fut jusqu'à refuser retraite à Mithridate, après l'entière défaite de ce roi de Pont, par Pompée, jusqu'à mettre même, au prix de cent talents, la tête de son beau-père.

61. Il mourut en paix, cette année, âgé d'environ quatre-vingt-cinq ans, laissant de sa première femme, Cléopâtre, deux fils, savoir: Tigrane, qui est vraisemblablement le même que quelques historiens appèlent Zariastre, et un autre, nommé Tgrane, qui fut mis à mort quelque tems après son retour de Rome, par ordre de son propre père, pour avoir, au moment d'une chûte dangereuse que le roi fit à la chasse, ramassé son diadême et osé se le mettre sur sa tête. Le roi d'Arménie avait eu de sa seconde femme, nommée Zozime, deux filles, mariées, l'une à Mithridate le mède, l'autre à Pacore, fils d'Orodes, roi des Parthes, et un fils, appelé Artuasde, qui suit.

ARTUASDE ou ARTABAZE, ARTABANE, ORTOADE ARTOASDE, ARTOADISTE (selon que les Grecs et les Latins ont plus ou moins corrompu ce nom barbare.)

37. ARTUASDE, quoique le dernier des enfants de Tigrane, lui succéda; car Tigrane l'aîné, après être sorti de sa chaîne, comme on l'a dit ci-dessus, avait perdu la vie. Ce fut cet Artuasde qui, dès le commencement de son règne, conseilla à M. Antoine, déjà en marche contre les Parthes, d'envahir la Médie; mais s'étant ensuite réconcilié avec Artavasde, roi de ce pays, il fit traverser de si mauvais chemins à l'armée romaine, dont il s'était chargé d'être le guide, qu'elle arriva épuisée de fatigues dans la province d'Atropatène. Un détachement de l'armée, commandé par Statien, fut taillé en pièces, et Polémon, roi de Pont, fut fait prisonnier. Après cette défaite, Artuasde ramène ses troupes en Arménie, et laisse M. Antoine au siége de Phraate, qu'il fut bientôt obligé de lever. (36.) Cependant le roi d'Arménie offre aux Romains une retraite et des quartiers d'hiver dans ses états. Antoine les accepte sans témoigner le moindre ressentiment. Au commencement du printems suivant, le général romain feint même de vouloir payer de reconnaissance et de confiance les bons offices d'Artuasde. Le roi d'Arménie après s'être défendu plusieurs fois d'accepter les invitations, les sollicitations empressées, les belles promesses du romain, céde enfin aux instances de ses amis, et s'étant rendu à Nicopolis, va trouver Antoine dans son camp. Antoine le fait aussitôt charger de fers, s'approprie ses trésors et son royaume, et mène en triomphe à Alexandrie Artuasde, sa femme et ses enfants, attachés à son char, avec des chaînes d'or. (34.) Peu de tems après il fit mourir le roi d'Arménie, envoya sa tête en présent au roi des Médes, et plaça sur le trône d'Arménie Alexandre, que lui Antoine avait eu de Cléopâtre, et à qui il avait fait épouser Jotape, fille d'Artavasde, roi des Mèdes.

ARTAXIAS III.

ARTAXIAS, fils d'Artuasde, fut proclamé roi par les Arméniens, aussitôt qu'ils eurent reçu la nouvelle de la captivité du père. Mais Artaxias ayant été vaincu par les Romains,

abandonna son royaume et s'enfuit en Parthie. (32.) Mais étant revenu bientôt avec une nombreuse armée de Parthes et d'Arméniens, il défit les Mèdes, qui étaient entrés en alliance avec Alexandre, et rentra en possession de ses états. Son règne ne dura pas long-tems, ayant été étranglé peu d'années après par la trahison de ses plus proches parents, (20.) ou chassé du trône par Archélaus, roi de Cappadoce, et par Claude Tibère Néron, qui fut dans la suite empereur romain.

TIGRANE III.

TIGRANE III, frère cadet d'Artaxias, reçut de Tibère, qu'Auguste avait envoyé pour régler les affaires de l'Orient, la couronne d'Arménie, et en même-tems le titre d'ami et d'allié du peuple romain. Après un règne assez court, ayant été convaincu d'avoir entretenu correspondance avec les ennemis de Rome, il fut mis à mort par ordre de Tibère. (5 av. J. C.) Tacite lui donne pour successeur ses fils, et ne dit rien de leur règne ni de leurs actions.

ARTUASDE II, OU ARTABASE.

ARTUASDE était, à ce que prétendent quelques auteurs, fils d'Artaxias II. Ce fut Auguste qui le plaça sur le trône d'Arménie. Mais les Arméniens, las du joug de la république, chassèrent ce prince, et appelèrent à sa place Phraate, roi des Partes. Auguste envoie Caïus contre Phraate. A l'approche de l'armée romaine, le roi de Parthie retire ses troupes de l'Arménie, et demande la paix qui lui est accordée, à condition qu'il ne fournira aucun secours à Tigrane, fils de Tigrane III, qui s'était fait proclamer roi après le départ des Parthes. (3 av. J. C.) Caïus n'ayant plus que Tigrane en tête, l'oblige à évacuer l'Arménie; Artuasde est rétabli sur le trône, et meurt bientôt après.

TIGRANE IV.

TIGRANE envoie des ambassadeurs à Auguste, avec de riches présents, pour lui demander la couronne vacante. L'empereur reçoit ses présens et ne lui donne que des espérances. Tigrane met sur pied une nombreuse armée d'Arméniens, se rend maître de plusieurs places fortes et

se retrouve par là en possession d'une partie considérable de l'Arménie. Caïus César revient de Syrie, met en fuite les troupes de Tigrane et forme le siége du château d'Artagère. Le gouverneur invite Caïus à une conférence particulière que Caïus accepte. Le premier prend le romain en trahison, le blesse dangereusement, et se sauve dans la place. Irrités de cette perfidie, les Romains donnent l'assaut, prennent le château, passent toute la garnison au fil de l'épée et rasent la place jusques dans ses fondements. Les autres forteresses se soumettent au vainqueur, et Tigrane ayant été de nouveau chassé, Caïus, à la réquisition des Arméniens, place sur le trône Ariobarsane, mède de naissance. (2 depuis J. C.)

Depuis J. C.

ARIOBARSANE.

Ariobarsane ne fit rien qui mérite qu'on en fasse mention.

VONONE.

Vonone succéda à Ariobarsane, par le choix même des Arméniens, après que ses propres sujets l'eurent chassé de la Parthie, dont Auguste l'avait fait roi. Artabane, roi des Parthes et des Mèdes, le chassa bientôt de ses nouveaux états, et mit à sa place son fils nommé Orodes. (5 depuis J. C.)

ORODES.

(16 dep. J. C.) Orodes fut bientôt vaincu par Germanicus et obligé de céder la couronne d'Arménie à Zénon le fils de Polémon, roi de Pont.

ARTAXIAS III.

(18 dep. J. C.) Artaxias est le nom que prit Zénon, lors de son avènement au trône d'Arménie, et il l'emprunta de la ville d'Artaxate, où il reçut la couronne des mains de Germanicus. Artaxias régna paisiblement pendant seize ans, et eût pour successeur Arsace qui suit.

ARSACE.

Arsace était fils d'Artaban, roi des Parthes, qui l'envoya

en Arménie, sur l'avis qu'il reçut de la mort d'Artaxias. Arsace soutenu des Mèdes et des Parthes, se rendit sans peine maître du royaume ; mais il fut lâchement assassiné la première année de son règne, par ses propres serviteurs, à l'instigation de Mithridate-Ibère et de son frère Pharasmane, roi d'Ibérie que Tibère avait excités contre lui.

MITHRIDATE-IBÈRE.

(28 dep. J. C.) MITHRIDATE surnommé IBÈRE, parce qu'il était de l'Ibérie, ne jouit pas tranquillement du fruit de son crime. Car Artaban, ayant appris le meurtre de son fils, renvoie en Armenie son autre fils Orodes, à la tête d'une puissante armée. Pharasmane défait cette armée, et, après avoir blessé dangereusement Orodes, il allait lui porter le dernier coup lorsque ses gardes accoururent à tems pour le sauver. Pharasmane, néanmoins, ne trouvant plus de résistance, prend plusieurs villes d'assaut, et entre autres Artaxate, qu'il démantèle. Les Parthes, ayant évacué de nouveau l'Arménie, Tibère y rétablit Mithridate. Artaban, qui avait été assez occupé à se rétablir lui-même dans son royaume de Parthie, étant remonté sur son trône, (36 dep. J. C.) envahit une troisième fois l'Arménie, sans se laisser intimider par les menaces de Tibère, mais il en est encore chassé par Vitellius, gouverneur de Syrie. (37 dep. J. C.) Caligula, qui avait succédé à Tibère, ayant conçu quelques soupçons contre Mithridate, le fit charger de fers et mener dans cet état à Rome, où il resta prisonnier jusqu'au règne de Claude qui le remit sur le trône. (40 dep. J. C.) Mithridate, avec le secours de son frère, le roi d'Ibérie, et des légions romaines, recouvra les places dont les Parthes s'étaient emparés pendant son séjour à Rome. Démonacte, général des Arméniens rebelles, ayant risqué une bataille, toute son armée fut taillée en pièces, et les Arméniens obligés de se soumettre tous au roi. Cette victoire rendit Mithridate possesseur de l'Arménie, mais elle ne put le préserver de la trahison de ses proches. Peu de tems après, sa femme, qui était aussi sa nièce, ses enfants et lui-même, furent tués par Rhadamiste, son neveu, qui avait son propre père pour complice de son crime.

RHADAMISTE.

RHADAMISTE, encouragé par un certain Julius Pelignus,

homme lâche et vicieux, gouverneur de Cappadoce et fort considéré de l'empereur Claude, prend le titre de roi d'Arménie, sans attendre l'aveu des Romains. Vologèse, roi des Parthes, avait des droits à ce royaume, qui avait appartenu à ses ancêtres; la crainte de se brouiller avec la république lui avait fait négliger ces droits pendant tout le règne de Mithridate. Mais ayant appris que Rhadamiste par le meurtre de ce prince et de toute sa famille, avait usurpé la couronne d'Arménie, (51 dep. J. C.) Vologèse entre dans ce pays, avec une bonne armée. Rhadamiste s'en retire avec ses Ibériens. Artaxate et Tigranocerte se soumettent volontairement au roi des Parthes. Leur exemple est suivi par toutes les places fortes. Mais l'hyver, le manque de vivres et les maladies obligent Vologèse de renoncer à son entreprise et de regagner ses états. Rhadamiste rentre aussitôt en Arménie, plus tyran que jamais. Les Arméniens, quoiqu'endurcis à l'esclavage, ne peuvent supporter sa tyrannie. Ils forment une conjuration contre lui. Rhadamiste trouve le moyen de leur échapper; sa femme Zénobie, enceinte, l'accompagne dans sa fuite; mais ne pouvant le suivre, elle le prie de la préserver d'une captivité honteuse, par une mort honorable. Rhadamiste lui passe son épée à travers le corps et la jette dans l'Araxe. Quelques bergers la trouvent flottante à quelque distance du bord, la retirent, pansent ses plaies et la transportent à Artaxate.

TIRIDATE.

Tiridate, frère de Vologèse, ne fut pas long-tems paisible possesseur de la couronne que les armes du roi de Parthie et la retraite de Rhadamiste venaient de lui procurer. Néanmoins, la première action de son règne fut d'exercer l'humanité envers la femme de son rival et de son ennemi; car ayant su la tragique aventure de Zénobie, il fit venir cette princesse à sa cour, et l'y entretint avec une magnificence digne de son rang. Mais peu de tems ensuite l'usurpateur revient en Arménie avec une armée considérable d'Ibériens (54 dep. J.-C.); il est encore chassé par les Parthes. Ceux-ci sont obligés, par des brouilleries domestiques, de retourner chez eux. Rhadamiste envahit une quatrième fois l'Arménie. Les Parthes le contraignirent, cette même année, d'en sortir. Les malheureux Arméniens, désolés tour-à-tour par les Ibériens et par les Parthes, envoyent à Rome,

Le sénat députe vers eux Domitius Corbulon, avec tous les pouvoirs nécessaires. Vologèse déclare hautement qu'il ne veut point souffrir que son frère Tiridate soit privé d'un royaume qu'il avait droit de lui donner, ni qu'il le tienne comme un présent d'aucun autre que de lui (55 dep. J.-C.) Corbulon entre en Arménie dès le commencement du printems; mais il ne lui est pas possible d'obliger Tiridate à en venir à une bataille, quoique l'armée des Parthes l'emportât pour le nombre sur celle des Romains. Le général de la république partage ses troupes en plusieurs corps: Pharasmane, roi d'Ibérie, qui avait tué son frère Rhadamiste dans la crainte d'être détrôné par lui, et d'autres alliés prêtent secours aux Romains. Tiridate se voit entouré d'ennemis de tout côtés. Corbulon attaque les forteresses qui étaient entre les mains de Tiridate, et les réduit sous son obéissance; il prend en personne et d'assaut, le château de Voland, sans y perdre un seul homme. La fortune n'est pas moins favorable à ses lieutenants. Enfin il entreprend le siége d'Artaxate. Les habitans ouvrent d'eux-mêmes leurs portes. Corbulon fait raser leur ville, ou la brûle pour s'épargner une trop nombreuse garnison, qu'il eût fallu pour la garder, à cause du grand circuit de ses ramparts. Après cette démolition, le général romain marche contre Tigranocerte, dont les habitans se rendent sans combat, lui font présent d'une couronne d'or, et méritent par là la conservation de leur ville et de tous ses priviléges. L'Arménie étant subjuguée, Néron en donne la couronne à Tigrane. (60 dep. J.-C.)

TIGRANE V.

Tigrane était fils de cet Alexandre qui fut mis à mort par ordre d'Hérode le Grand, son père; sa mère était Glaphyra, fille d'Archelaüs, roi de Cappadoce. Néron accorde au nouveau roi d'Arménie une garde de mille légionnaires, de trois cohortes et de quelque cavalerie, et adjuge différentes portions de l'Arménie à Pharasmane, à Polémon, à Aristobule et à Antiochus, comme récompense des services qu'ils avaient rendus contre Tiridate et les Parthes. Cependant Vologèse ayant appris que son frère venait d'être chassé du trône, lève deux grandes armées. L'une sous la conduite de Monèse, officier expérimenté, va faire le siége de Tigranocerte, et est bientôt obligée de le lever. Vologèse, à la tête de l'autre armée, tente une invasion dans la province

romaine de Syrie; mais Corbulon avait si bien arrangé ses troupes sur les bords de l'Euphrate, que le roi de Parthie ne peut exécuter son dessein. Les Parthes, intimidés par les Romains, demandent la paix et évacuent l'Arménie. Vologèse envoie des ambassadeurs à Rome pour demander que son frère soit remis en possession du royaume d'Arménie. Ses sollicitations sont inutiles. Alors, il fait sa paix avec les Hyrcaniens, et tourne toutes ses forces contre les Romains. Cœsennius Pétus est assiégé dans ses quartiers d'hiver par les Parthes, et n'ayant point le courage d'attendre Corbulon, qui venait le joindre, il proposa une conférence. On y convient, après de longs débats, que les Romains videraient toute l'Arménie, et remettraient toutes leurs forteresses entre les mains des Parthes. Les Arméniens entrent dans le camp des Romains, même avant leur départ, se saisissent de tout ce qu'ils y trouvent, et les dépouillent même de leurs armes sans qu'ils osent murmurer. Après cela Petus se retire avec eux en Cappadoce. Vologèse, d'accord avec Corbulon, détruit toutes les fortifications qu'il avait fait construire sur l'autre bord de l'Euphrate, et vide entièrement l'Arménie. Corbulon, de son côté, retire toutes les garnisons placées sur les bords du fleuve, qu'on reconnaît, comme autrefois, pour limite de l'Arménie et de la Parthie. Tigrane étant venu à mourir peu de tems auparavant cet accord, les Arméniens, délivrés des Parthes et des Romains, restent maîtres d'eux-mêmes.

TIRIDATE *rétabli.*

64. Tiridate et Vologèse son frère n'avaient pas renoncé bien sincèrement à la couronne d'Arménie; mais comprenant bien qu'ils ne pouvaient faire tête aux Romains, ils essayent encore de la voie de sollicitation. Leurs ambassadeurs sont renvoyés de Rome avec un refus, et cependant avec de riches présens, même avec espérance que si Tiridate venait en personne, il pourrait obtenir le sujet de sa demande. Néanmoins, Corbulon était retourné en Arménie, et faisait toutes les dispositions nécessaires pour empêcher ce royaume de tomber au pouvoir de Tiridate, sans le consentement de la république. Tiridate revient aussi en Arménie. Une conférence s'engage entre lui et Corbulon. On y convient que le prétendant déposera son diadême aux pieds de la statue de l'empereur, et ne le reprendra à Rome que de ses mains. La première convention s'exécute avec

pompe et magnificence, à la vue des deux armées. La seconde a son accomplissement à Rome, avec autant et plus encore de solennité et de splendeur. Tiridate revient ensuite dans son royaume, chargé des présens que lui avait faits Néron, avec nombre d'ouvriers et d'artisans que lui avait donnés l'empereur pour rebâtir la ville d'Artaxate et lui rendre son ancienne magnificence. Tiridate la nomma Néronie, du nom de son bienfaiteur. Dans la suite, ce prince demeura fidèle aux Romains, qui l'aidèrent à recouvrer la partie de son royaume que les Albaniens lui avaient enlevée après avoir chassé son frère Pacore de la Médie. Tiridate régna neuf ans depuis son retour de Rome. Il eut pour successeurs plusieurs rois, simples vassaux de l'empire romain. Sous le règne de Justinien II, les Sarrasins s'emparèrent de l'Arménie, qui leur fut ensuite enlevée par les Turcs. Ceux-ci lui donnèrent le nom de Turcomanie. Mais pendant qu'ils envahissaient la Perse et d'autres pays sujets aux empereurs d'Orient, les Arméniens secouèrent le joug, et se donnèrent des rois qui les gouvernèrent jusqu'à ce que leur pays fut subjugué de nouveau par Occadan, ou Heccata, fils de Gengis, et le premier kan des Tartares. Sous ce gouvernement, les Arméniens ne laissèrent pas d'avoir leurs rois particuliers. L'an 1472, Uzum Cassan, (*V.* la 2e. partie, t. V, p. 284.) étant parvenu à la couronne de Perse, fit de l'Arménie une province de son empire. En 1522, Sélim II la rendit province de l'empire Ottoman, et elle est demeurée sous la domination des Turcs jusqu'à ce jour, hormis la partie orientale, dont les Perses sont les maîtres.

ROIS DE LA PETITE ARMÉNIE.

Nous avons vu au commencement de la chronologie historique des rois de la grande Arménie, comment les deux royaumes de la grande et de la petite se sont formés. Il nous reste à établir la chronologie historique des rois de la petite Arménie. Cette portion de l'Arménie entière était bornée à l'orient par l'Euphrate, qui la séparait de la grande Arménie; au midi par le mont Taurus, qui la séparait de la Cilicie; à l'occident et au septentrion par une longue chaîne de montagnes, connues sous les noms de monts Scordiscus, d'Amanus, et d'Anti-Taurus, qui la séparent de la Cappadoce.

ZADRIADE.

189. ZADRIADE était cet autre gouverneur, qui, comme nous l'avons dit, s'étant révolté contre Antiochus le Grand, avec Artaxias, s'empara de cette portion de l'Arménie, qui, depuis son usurpation, porta le nom de royaume de la petite Arménie (177). Son alliance avec les Romains, le maintint sur le trône où il s'était élevé, et sa postérité le posséda jusqu'au règne de Tigrane II. Entre Zadriade et Artane, le dernier roi de la race de Zadriade, il y eut des rois dont l'histoire ne fait aucune mention, vraisemblablement parce qu'ils n'ont rien fait de mémorable. Dans l'histoire de Cappadoce par exemple, Mithrobusane, fils de Zadriade, paraît un moment (l'an 161.) Il est poursuivi et détrôné par Artaxias, roi de la grande Arménie; le roi de Cappadoce le rétablit sur le trône; après quoi il n'est plus parlé de lui, ni d'aucun autre.

ARTANE.

95. ARTANE, le dernier des descendants de Zadriade, régnait cette année dans la petite Arménie. Tigrane II, qui régnait dans la grande, l'attaque, le défait dans une bataille, disperse son armée, le tue, et se rend maître de toute la petite Arménie.

DÉJOTARE I.

65. DÉJOTARE était roi, ou plutôt tétrarque de la Galatie, dans la première guerre des Romains contre Mithridate. Il avait témoigné un attachement extraordinaire pour les intérêts de la république romaine, et lui avait rendu de grands services. Pompée crut devoir l'en récompenser, en lui donnant la petite Arménie, qu'il venait de conquérir sur Tigrane II, et y ajouta même une partie considérable du royaume de Pont, une bonne partie de la Colchide, avec quelques provinces de la Galatie.

Déjotare entretint de grandes liaisons d'amitié avec Sylla, Lucullus, Pompée, Muréna, Caton, Cicéron, Brutus, et fut honoré par le sénat du titre d'ami et d'allié du peuple romain. (51.) Il rendit de très-grands services à Cicéron, dans la guerre de Cilicie, (49.) prit le parti de Pompée,

durant la guerre civile, et se distingua par-dessus tous les autres à la journée de Pharsale. Pendant son absence, Pharnace, roi de Pont, s'étant revolté contre les Romains, envahit l'Arménie, et après une victoire complète sur les forces réunies de Déjotare et de Domitius Calvinus, lieutenant de César, en Asie, il s'empara de tout ce royaume. (47.) Mais César l'en chassa bientôt et le rendit à Dejotare, en lui pardonnant de s'être déclaré pour Pompée, à condition néanmoins de se démettre de sa tétrarchie de Galatie, et de payer une forte somme d'argent.

Castor, neveu de Déjotare, accuse son oncle d'avoir tramé une conspiration contre César, pendant son séjour en Galatie. Cicéron justifie le roi de ce crime, par une harangue qui est parvenue jusqu'à nous. Déjotare venge la calomnie dont on l'avait noirci par la mort de l'accusateur et de sa femme, et en faisant raser jusqu'aux fondements le château où ils avaient demeuré.

44. Après la mort de César, Déjotare recouvre, moyennant un présent considérable à Fulvie, femme d'Antoine, tout ce que son attachement aux intérêts de Pompée lui avait fait perdre. M. Antoine fait même afficher au capitole un édit, en vertu duquel tout lui était rendu, comme si cela avait été fait par César lui-même.

42. La mort de César ayant excité de nouveaux troubles à Rome, le roi d'Arménie envoya un corps de troupes à Brutus; mais Amintas, qui commandait ce corps, alla se joindre à Antoine, et contribua par cette infidélité à la défaite de Brutus. Déjotare parvint à un âge fort avancé.

DÉJOTARE II.

DÉJOTARE II avait régné quelques années conjointement avec son père et ne fut pas moins affectionné que lui aux Romains, lorsqu'il fut seul sur le trone. Plutarque dit qu'il avait été élevé par Caton; Cicéron le regardait comme son meilleur ami. Après la mort de César, Déjotare, à l'instigation de Cicéron, se déclara pour Cassius; mais il vint à mourir avant que les troubles de la république fussent appaisés. Comme il mourut sans enfants, la partie de la Galatie,

dont il avait été en possession, fut donnée à Amintas et à Castor, fils de sa sœur. Artuasde, roi de Médie, eut en partage la petite Arménie, qui, par la volonté d'Antoine, passa ensuite à Polémon, roi de Pont. Ce dernier eut pour successeur Archélaüs le Cappadocien, qui fit place à Cotys du Bosphore. Néron donna depuis ce royaume à Aristobule, petit-fils d'Hérode le Grand; après la mort duquel, Tigrane, son proche parent, en fut mis en possession. Ce prince étant mort sans postérité, la petite Arménie fut changée, par Vespasien, en simple province de l'empire romain, et resta dans cet état jusqu'à la division de cet empire. Alors elle fut soumise aux empereurs d'Orient. Vers le déclin de la puissance de ces empereurs, la petite Arménie fut subjuguée par les Persans, ensuite par les Turcs, qui l'appelèrent Généch; ils en sont encore les souverains.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE LA MÉDIE ATROPATÈNE.

Nous entendons ici par la Médie Atropatène une province de la Médie, située entre le Mont-Taurus et la mer Caspienne. Toutes celles de ce royaume étaient tombées sous la puissance des Perses, et ensuite sous celle de Darius Codoman, qui fut le dernier roi de Médie. Alexandre le Grand le conquit, et le réunit à son empire de Macédoine. Mais une seule province résista à ce conquérant, étant défendue par Atropate. Ce vaillant homme, après l'avoir sauvée des mains du vainqueur, la garda pour lui-même, et la transmit à ses descendants, qui en furent les souverains jusqu'au tems de Strabon. Ce fut d'après cet Atropate qu'elle fut appelée *Media Atropatia*, ou simplement Atropatène. Dans la suite, cette province devint un royaume considérable, les rois d'Atropatène pouvant mettre en campagne une armée de quarante mille fantassins et de vingt mille chevaux. La capitale avait pour nom Gaza, ou Phraata, ou Prauspa.

ATROPATE.

330. Atropate étant gouverneur de la Médie Atropatène du tems de Darius Codoman, en défendit les défilés contre Alexandre; et après le départ de ce prince, il s'en fit reconnaître souverain. Le vainqueur de l'Asie étant mort (324), Perdiccas, qui était le gendre d'Atropate, ne troubla point son beau-père dans la possession de son nouveau royaume.

TIMARQUE.

TIMARQUE est celui que l'histoire nomme roi de l'Atropatène, mais long-tems après Atropate, puisque Timarque était contemporain de Démétrius Soter, roi de Syrie, qui tenta inutilement de joindre la Médie Atropatène à ses états (162).

MITHRIDATE.

MITHRIDATE régnait dans l'Atropatène au même tems que Mithridate le Grand régnait sur le Pont. Celui-ci eut besoin des secours du premier, qui lui en accorda contre Lucullus et les Romains, et épousa, peu de tems après, une des filles de Tigrane, roi d'Arménie, de laquelle il n'eut point d'enfants. Tigrane lui fit la guerre (89), et tint, pendant quelque tems, la Médie sous le joug.

DARIUS.

DARIUS était frère de Mithridate, et lui succéda sur le trône de Médie. Il se déclara aussi pour le roi de Pont, et fut vaincu par Pompée.

ARTUASDE OU ARTAVASDE I.

ARTUASDE, fils de Darius, fut aussi son successeur. M. Antoine l'attaqua (36), à la sollicitation d'Artabase, roi d'Arménie; mais cette entreprise réussit mal aux Romains. Quand M. Antoine se fut retiré, Artuasde s'étant brouillé avec les Parthes, ses alliés, au sujet du partage des dépouilles romaines, envoya des ambassadeurs en Egypte (35), pour déclarer à Antoine qu'il était prêt de se joindre à lui, s'il voulait attaquer la Parthie. Antoine consentit à la proposition; et pour mieux attacher Artuasde à ses intérêts, il lui envoya en présent la tête d'Artabase (34), son plus cruel ennemi, et convint même dans la suite d'un mariage entre Alexandre, un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre, et une fille du roi de Médie; donnant à son fils, avec le titre de roi des rois, l'Armenie et même la Parthie, lorsqu'il en aurait fait la conquête. Artuasde, avec le secours que lui fournit Antoine, remporte une victoire complète sur Phraate. L'au-

née suivante, la guerre s'étant allumée entre Antoine et Octavien (33), Antoine rappela les troupes qu'il avait fournies au roi de Médie (32), et Artuasde y joignit un corps auxiliaire de ses propres troupes. Par-là, Artuasde donna occasion aux Parthes d'envahir son royaume (31), et de le chasser du trône qu'il n'était plus en état de défendre, Antoine étant trop embarrassé lui-même pour lui donner du secours, ou même pour lui rendre celui qu'il lui avait prêté. (Voy. *Hist. chron. des rois de Parthie.*)

Depuis ce tems, la Médie fut une province de l'empire des Parthes, et demeura sous leur domination durant une longue suite d'années. Si l'on y voit régner des rois depuis cette époque, c'étaient probablement des princes de la race des Arsacides; les Parthes permettant quelquefois aux cadets de cette famille de régner dans la Médie.

Prideaux, d'après Polybe, dit qu'Antiochus le Grand, vers l'an 220, marcha contre les Atropatiens, peuple qui habitait à l'ouest de la Médie, dans la contrée qu'on nomme aujourd'hui la Georgie. Il ajoute qu'Artabaze, leur roi, déjà affaibli par l'âge, fut si effrayé de l'approche du monarque syrien, qu'il lui envoya des ambassadeurs pour faire sa soumission, et qu'il fit la paix aux conditions que lui prescrivit Antiochus. *Voyez Prideaux*, sous l'année 220. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE BACTRIE.

La Bactrie ou Bactriane, connue présentement sous le nom de Chorassan, était bornée à l'occident par la Margiane; au septentrion par le fleuve Oxus; au midi par le mont Paropamisus; et à l'orient par la Scythie asiatique et par le pays des Massagètes. Conquise par Ninus, elle fut gouvernée par les rois d'Assyrie, ses successeurs, et ensuite par ceux de Perse sous le grand Cyrus; après quoi elle tomba sous la puissance des Macédoniens; passa entre les mains des Séleucides rois de Syrie, et y demeura depuis Séleucus Nicator, jusqu'à Antiochus Theos ou le Dieu (*a*).

Théodote ou Diodote, était gouverneur de la Bactrie, pour Antiochus II. Il était grec et non Macédonien, comme étaient les Séleucides. Il y a lieu de croire qu'il descendait de ces colonies grecques qui habitaient dans

(*a*) Il y a des auteurs qui font remonter à l'an 262, le démembrement de la Syrie et de la Bactrie, et le rapportent à un Euthydème, Grec d'origine, qui était gouverneur de la Bactriane, pour Antiochus I. Mais ils ajoutent que cet Euthydème n'osa jamais prendre le titre de roi. L'opinion, ou plutôt l'erreur de ces auteurs (Vaillant et Longuerue) vient d'un endroit assez obscur et mal entendu de Strabon. Mais Strabon lui-meme, dans un autre endroit, remet son lecteur dans le bon chemin, en disant qu'au tems où les rois de Syrie et de Médie se faisaient la guerre, ceux qui avaient en garde la Bactrie (Théodote et Arsace) commencèrent par soustraire ce pays à l'obéissance de ces maîtres; qu'*Euthydeme en fit autant à l'egard de toute la région voisine*, c'est-à-dire l'Inde, et qu'ensuite Arsace envahit la Parthie et s'en empara. (*Voyez* encore la note suivante).

l'Asie. Quoi qu'il en soit, pendant que le roi de Syrie était en guerre avec le roi d'Egypte, Théodote souleva les Bactriens contre leur souverain (256), se fit déclarer roi de la Bactrie, et s'affermit si bien sur le trône où il s'était élevé qu'il n'y eut plus moyen de l'en chasser dans la suite. Il laissa trois fils, Théodote, Euthydème, Ménandre; et mourut vers l'année 243.

THÉODOTE II, fils aîné de Théodote I, fut aussi son successeur. Il fit alliance avec Arsace II, roi des Parthes, (235) et recula considérablement les bornes de son empire, pendant que les deux frères, Séleucus Callinicus, et Antiochus Hiérax, consumaient leurs forces à se disputer la couronne de Syrie. Mais il fut défait en bataille rangée, chassé du trône et tué avec ses enfans par Euthydème.

221. EUTHYDÈME (*a*), prince aussi prudent que valeureux, défendit la couronne et le pays qu'il avait usurpés contre tous les efforts d'Antiochus le Grand, et obligea ce prince, après plusieurs années de guerre (211) à renoncer pour toujours à l'espérance de se rendre maître de la Bactrie (208). Le roi de Syrie consentit même, dans la suite, à ce qu'Euthydéme prît le titre de roi. Euthydème laissa un fils nommé Démétrius.

195. MÉNANDRE, frère d'Euthydème, ou son parent, avait été roi de l'Inde; mais voyant son neveu trop jeune pour régner, il prit lui-même les rênes du gouvernement de la Bactrie, passa le fleuve Hypanis avec une bonne armée, subjugua le royaume de Sigertis, la province de Pattalène et plusieurs autres pays inconnus, même à Alexandre. Il se préparaît à d'autres expéditions, et même à attaquer le roi de Syrie, lorsqu'une violente fièvre le précipita dans le tombeau. Plusieurs villes se disputèrent l'honneur de donner la sépulture à son corps : pour contenter leur affection, sans causer de trouble, ses cendres furent partagées entre ces villes, et la plupart lui élevèrent des monumens superbes (*b*).

(*a*) Cet Euthydème n'était point de la race de Théodote, mais peut être de celle de celui dont il est parlé dans la note précédente.

(*b*) Vaillant fait Démétrius parent de Ménandre, et le lui donne pour successeur; mais aucun des anciens n'a reconnu Démétrius pour roi de Bactrie.

181. Eucratide (*a*), fut le successeur de Ménandre et se maintint en possession, non-seulement des conquêtes de son prédécesseur, mais en fit encore de nouvelles. Les Sogdiens, les Drangiens, subirent son joug; après quoi il eut affaire avec le roi des Indes, Démétrius, qui, après la mort de Ménandre, s'était emparé de toute l'Inde; durant cette guerre (148) il fit alliance avec les Parthes, et Démétrius fut chassé de tout le pays (*b*). Après cette victoire, il bâtit sa ville d'Eucratidie, fit de bons réglemens pour ses états, et parvint à une très-grande vieillesse; mais il eut une fin indigne de ses vertus et de ses belles actions. Pendant son absence, il avait confié à son fils le gouvernement de la Bactrie. Ce fils dénaturé l'assassina lâchement aussitôt après son retour dans ses états, et n'eût pas plus de honte de son parricide que du meurtre d'un ennemi; car après avoir roulé son char dans le sang de son père, il le laissa sans sépulture, en proie aux bêtes carnassières (*c*).

Eucratide II ne jouit pas long-temps du fruit de son parricide. Les Scythes et les Parthes ayant attaqué la Bactrie, chacun de leur côté (146), Eucratide fut chassé du trône (141), et tué dans la suite en faisant effort pour y remonter. A sa mort, les Parthes s'emparèrent des provinces d'Aspionia et de Turiva, laissant tout le reste aux Scythes Tochariens, Sacauriens et Asianiens, qui tuèrent tous les Grecs Bactriens, et gardèrent la Bactrie (127). Les rois qui régnaient dans ce pays du tems des empereurs Adrien, Antonin le Pieux et Valérien, étaient tous Scythes d'origine; mais ces Scythes furent à leur tour chassés par les Huns.

(*a*) Des monumens obscurs, et cependant dignes de foi, nous persuadent qu'Eucratide succéda, cette année, à Ménandre. On ne sait de quel pays il était. Vaillant le fait fils de Démétrius et petit-fils d'Euthydème, mais sur un fondement nul ou trop léger.

(*b*) La date de cette victoire est constatée par une médaille du médailler de la czarine. L'époque 108, qui est aussi marquée sur cette médaille, prouve que l'ère du royaume de Bactrie est bien fixée à l'an 255-256, et qu'on ne peut la remonter plus haut.

(*c*) Les Bactriens étaient dans l'usage de jeter tout vivants à des chiens dressés à cet office, les vieillards ou les malades incurables. Mais Alexandre le Grand avait aboli cet usage barbare, même à l'égard des morts; et Ménandre fut mis sur un bûcher, à la manière des Grecs.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS D'ÉMÈSE.



Emèse, Emise, ou Emisse, placée sur les bords de l'Oronte entre Apamée et Laodicée, était une ville de Syrie. Elle ne devint un royaume qu'à l'occasion des troubles domestiques des Syriens, lorsque l'empire des Séleucides approchait de la fin.

69. Sampsicéramus, arabe de naissance, s'empara d'Emèse et d'Aréthuse (celle-ci différente d'Aréthuse que Pompée délivra de la domination des Juifs) et de quelques autres lieux voisins de la Syrie, sous le règne des enfants d'Antiochus Grypus, et ayant pris le titre de roi, il garda sa conquête sans qu'Antiochus XI, qui avait de plus importantes affaires sur les bras, se donnât le moindre mouvement pour la lui ôter. Pompée étant venu en Syrie, le fit seulement tributaire de la république (64). Ce roi d'Emèse laissa deux fils.

Jamblique, l'aîné des deux enfants de Sampsicéramus, succéda à son père. Il était fort dans les intérêts des Romains, et ce fut lui qui instruisit Cicéron, proconsul en Cilicie (51), des desseins et des mouvements des Parthes, qui se préparaient à envahir la Syrie. Cicéron, dans l'une de ses épîtres familières, lui donne le titre d'ami de la république romaine. Durant les guerres civiles de Rome (49), Jamblique se déclara pour César contre Pompée, et dans la suite pour

Antoine contre Octavien (32). Après la journée d'Actium, Antoine appréhendant que Jamblique ne se déclarât pour le vainqueur, à l'exemple des princes voisins, fit souffrir au roi d'Emèse une mort cruelle sur ce simple soupçon (31).

Alexandre, frère du roi précédent, reçut le royaume d'Emèse, après la mort de Jamblique, des mains d'Antoine. Il resta fidèle à son bienfaiteur; mais il fut fait prisonnier par Octavien, dont il orna le triomphe (29); après quoi il fut mis à mort par ordre du vainqueur.

Jamblique II réussit à gagner les bonnes grâces d'Octavien, qui le rétablit sur le trône de son père Alexandre, après qu'il eut vécu quelque tems en exil (19).

Sampsicéramus II était, selon quelques auteurs, petit-fils de Jamblique II. Il régna plusieurs années à Emèse, et laissa deux fils, Azize et Sohémus, avec une fille nommée Jotape.

Depuis J. C.

Azize, étant devenu amoureux de Drusille, sœur ou fille d'Agrippa l'Ancien, roi des Juifs, embrassa la religion judaïque pour l'épouser. C'était une femme extrêmement belle. Félix, gouverneur de la Judée, l'ayant vue, lui promit une condition si heureuse, qu'elle consentit à devenir son épouse, et abandonna pour cela son mari et sa religion (54 depuis J. C.). Azize mourut cette année.

Sohémus succéda, sur le trône d'Emèse, à son frère Azize. Il alla au-devant de Vespasien, à qui l'armée romaine, en Syrie, venait de déférer l'empire; et les forces du roi d'Emèse n'étaient pas alors méprisables suivant Tacite (69 depuis J. C.).

L'an quatrième du règne de Vespasien, Cœsennius Pœtus, préfet de Syrie, faisant la guerre pour les Romains contre Antiochus, roi de Comagène, Sohémus fournit du secours aux Romains.

Il y a apparence que le petit royaume d'Emèse fut conquis par les Arabes, s'étant trouvé quelques années après entre les mains des Ituréens.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS D'EDESSE.

Edesse, ville autrefois fameuse par un temple consacré à la déesse syrienne, passait pour une des plus riches villes de la terre, et surnommée, à cause de ce temple, Hiérapolis, ou ville sainte, était située dans la Mésopotamie, sur les bords du Scirtus, entre le mont Masius et l'Euphrate. Jusqu'aux troubles domestiques qui agitèrent et affaiblirent la Syrie, cette ville n'avait été que la principale d'une province qui appartenait aux Séleucides; mais durant ces troubles, un particulier se rendit maître d'Edesse et de son territoire fertile, et en forma un royaume qui passa à sa postérité.

Augare, ou Abgare, est le nom d'un particulier qui se fit appeler roi d'Edesse. Nous ne savons point précisément sous quel roi de Syrie arriva cette révolution. L'histoire nous apprend seulement que le fondateur de ce nouveau royaume défit souvent les Syriens, et laissa, à sa mort, sa petite principauté dans un état florissant.

Ariamne, ou Abgar II, était fils d'Augare, et prit, comme son père, le nom d'Abgare, qui fut commun à tous les rois d'Edesse. Ce prince se rendit maître de toute la province d'Osroëne, et ayant fait alliance avec Pompée contre Tigrane le Grand, roi d'Arménie, il fournit à son armée tous les vivres dont elle avait besoin (64). Dans la guerre des Romains contre les Parthes, il feignit d'être pour Crassus, mais entretint avec l'ennemi une correspondance secrète, qui fut la principale cause de la défaite des Romains à Carres (53).

NÉBANIAS succéda à son père Abgare II, et eut pour fils et successeur Abgare III, qui suit.

ABGARE III est célèbre dans l'histoire ecclésiastique, par la prétendue lettre qu'il écrivit à notre sauveur et par la réponse qu'il en reçut. Casaubon, Gretser, Tillemont, Du Pin et le P. Alexandre, ont discuté l'authenticité de ces lettres.

Depuis J. C.

ABGARE IV, fils du précédent, vivait du tems de l'empereur Claude et donna des troupes à C. Cassius, qui avait ordre de placer Méherdate sur le trône de Parthie (50 depuis J. C.). Quand Méherdate arriva à Edesse, Abgare, gagné par les Parthes, l'y retint jusqu'à ce que les ennemis eussent rassemblé leurs forces, et dans la chaleur du combat ayant abandonné les Romains, il fut cause de la défaite de leur armée.

ABGARE V, contemporain de l'empereur Trajan, lui envoya, durant la guerre qu'il eut à soutenir contre les Parthes (115 depuis J.-C.), deux cent cinquante chevaux de prix, grande quantité d'armes de toute espèce, et soixante mille javelines. L'empereur n'accepta que trois cuirasses, et déclara le roi d'Edesse ami et allié du peuple romain.

ARBANDE, fils d'Abgare V et son successeur, fut extrêmement considéré par Trajan.

ABGARE VI, successeur d'Arbande, son père, est représenté par Epiphanes comme un prince vertueux.

197 (dep. J.-C.) ABGARE VII régnait à Edesse du tems de l'empereur Sévère, qu'il secourut dans les guerres d'Orient. Il l'accompagna ensuite à Rome, où il fut reçu, et entretenu avec la dernière magnificence. Quelques années après, il fut soupçonné, par Caracalla, d'entretenir des correspondance avec les ennemis des Romains. Le roi d'Edesse vint à Rome pour se justifier (212 depuis J.-C.) L'empereur n'ayant pas trouvé ses raisons valables, s'assura de sa personne, et réduisit son royaume en province romaine.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS D'ALBANIE.

L'ALBANIE était bornée à l'occident par l'Ibérie ; à l'orient, par la mer Caspienne ; au septentrion, par le Caucase ; et au midi, par l'Arménie.

Il n'est fait aucune mention des rois d'Albanie jusqu'au tems d'Alexandre le Grand, à qui le roi d'Albanie fit présent d'un chien d'une taille et d'un courage extraordinaires.

OROESÈS ou ORODÈS, est le second roi d'Albanie dont il soit fait mention dans les historiens. Ce prince fit alliance avec Tigrane, fils de Tigrane le Grand, et obligea Pompée de marcher contre lui (65 avant J.-C.) Cosis, frère du roi, prince hardi et vaillant, commandait les Albaniens. Il alla attendre Pompée sur les bords du Cyrus. Un stratagême du général romain fut on ne peut pas plus funeste au roi d'Albanie ; car ses soldats enveloppés par les Romains, furent en grande partie taillés en pièces. Cosis fit paraître en cette occasion beaucoup de valeur et d'intrépidité ; il s'attacha à Pompée durant tout le combat, et réussit à lui percer sa cuirasse ; mais Pompée lui lança sa javeline avec tant de vigueur, qu'il le coucha mort à ses pieds. Les Albaniens découragés par la mort de leur général, se sauvèrent dans une forêt voisine, à laquelle les Romains mirent le feu. Orœsès gagna le Mont-Caucase, et envoya de-là des ambassadeurs pour faire la paix avec le vainqueur qui y consentit. Orœsès avait perdu jusqu'à trois batailles contre Pompée.

Zobérès, successeur d'Orœsès et son fils, en étant venu aux mains avec Canidius, lieutenant de M. Antoine, fut entièrement défait et obligé de demander la paix vers l'an 36.

Depuis J. C.

Pharasmane ayant pris le titre de roi d'Edesse, commit, du tems de l'empereur Adrien, de grands ravages en Arménie, en Cappadoce et en Médie. Cité par cette raison à comparaître à Rome devant l'empereur, il refusa d'obéir; mais pour apaiser Adrien, il lui fit divers présents, et entr'autres il lui donna plusieurs habillements militaires, tous de drap d'or. Ce fut la seule chose qu'Adrien accepta; mais uniquement dans le dessein d'insulter celui qui les avait donnés, car il en fit revêtir trois cents criminels, qui combattirent en plein théâtre dans cet étrange équipage (138 depuis J.-C.) Après la mort d'Adrien, Pharasmane vint à Rome sur la première sommation qui lui en fut faite par Antonin le Pieux, qui le reçut avec de grandes marques d'estime, et le renvoya dans son royaume comblé de présents.

Les Albaniens continuèrent d'être gouvernés par leurs propres rois jusqu'au règne de Justinien II, qui subjugua l'Albanie.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE COLCHIDE.

La Colchide, aujourd'hui la Mingrélie, fut gouvernée par ses propres rois dans les siècles les plus reculés. Ces rois nous sont peu connus; ceux dont il est fait mention dans l'histoire sont :

HÉLIUS, qui régnait dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes. Sa femme se nommait Ephyre, ou Antiope, ou Persa. Ce qu'on rapporte de ce prince est entièrement fabuleux, et ne peut par conséquent avoir place ici.

ÆTÈS ou ÆETA I, succéda à son père Hélius, et fit sa demeure dans la vallée d'Œa, qui en devint d'autant plus célèbre. Ce prince connaissant les richesses du pays, qui consistaient principalement en mines, en laines et en fourrures précieuses, amassa des trésors considérables. Ils firent envie aux Grecs; et ce fut cette envie qui donna lieu à la fameuse expédition des Argonautes. Ætès, qui ne se doutait pas de leur dessein, les reçut de la manière la plus obligeante (1292). Jason conduisait l'expédition, ayant mis dans ses intérêts Chalciope, fille d'Ætès, veuve de Phryxus, eut bientôt gagné Médée, sœur de Chalciope; elle fournit aux Grecs les moyens de forcer les murs et les trésors du roi. Ils s'enfuirent aussitôt avec les deux filles d'Ætès. Cependant ils n'échappèrent qu'après un sanglant combat contre les troupes du prince, composées partie de soldats nés dans

cette terre même, partie de Taures, peuples barbares du voisinage. Tel est le fait simple de cette fameuse conquête, dégagé des circonstances fabuleuses dont on a coutume d'en orner le récit.

Ætès eut encore pour filles ou pour sœurs Pasiphaë, et la fameuse Circé.

Après la mort de ce prince, la Colchide fut partagée en plusieurs petits royaumes, sans que nous puissions dire à quelle occasion ; car il n'est plus fait mention de ce pays ni des princes qui y régnaient jusqu'au tems de Xénophon. Il est pourtant certain que la Colchide a eu long-tems des rois de la race d'Æeta. Ce nom est même encore aujourd'hui assez commun aux gens du pays. C'est celui que portaient ses rois au tems de la domination des Perses.

ÆTÈS II régnait dans la Colchide, et laissa un fils qui était assis sur ce trône (401), dans le tems que Xénophon faisait la guerre en Asie.

SALAUCÈS et EUSUBOPÈS furent l'un après l'autre rois de Colchide, suivant Pline, qui affirme que ces princes découvrirent de riches mines d'or dans la contrée de Savani ; mais nous ignorons le tems et les autres évènemens de leur règne.

94. MITHRIDATE LE GRAND, roi de Pont, subjugua la Colchide ; mais les Colches (88) secouèrent son joug pendant que ses forces étaient employées contre les Romains. Le roi de Pont n'eût pas plutôt fait la paix avec Sylla, qu'il marcha contre les Colches (84), qui lui offrirent de se soumettre, pourvu qu'il leur donnât son fils avec le titre de roi de Colchide (83). Cette proposition irrita Mithridate au point qu'il condamna à mort le fils qu'on lui demandait, après lui avoir fait porter quelque tems des chaînes d'or. Les Colches, offensés à leur tour d'un procédé si insultant, ne voulurent plus entendre à aucun accommodement ; ce qui obligea Mithridate à marcher contre eux. Les Achéens lui ayant disputé tous les passages, il fut contraint de regagner le royaume de Pont, après avoir perdu une grande partie de ses troupes, tant par l'épée de l'ennemi que par le froid excessif du pays.

65. OLTHACE fut placé sur le trône de Colchide après la mort du fils de Mithridate et la défaite du père. Les Colches

ne furent pas long-tems apparemment sans se réconcilier avec le roi de Pont; car ils se déclarèrent pour lui contre Pompée : celui ci ayant vaincu leur roi Olthace, le fit prisonnier et le mena en triomphe à Rome.

ARISTARQUE remplaça Olthace et reçut la couronne des mains de Pompée, vers l'an 47, qui la lui donna comme récompense des services qu'il avait rendus aux Romains dans la guerre mithridatique. Pharnace II, roi de Pont, s'empara de la Colchide pendant que César s'oubliait avec Cléopâtre en Egypte; mais il fut obligé d'abandonner sa conquête et de se retirer dans le pays des Bosporani ou Bosforani, où il fut tué par Asander. Depuis ce tems, l'histoire ne parle plus des Colchiens ou Colches, jusqu'au règne de Trajan, à qui ils se soumirent de leur propre mouvement. Sous les empereurs, la Colchide était gouvernée par les préteurs de Bithynie et de Pont.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS D'IBÉRIE.

L'IBÉRIE, présentement la Géorgie, était bornée à l'occident par la Colchide et par une partie du Pont; au septentrion, par le mont Caucase; à l'orient, par l'Albanie, et au midi, par l'Arménie. Elle fut premièrement peuplée, suivant Josephe, par Tubal, frère de Gomer et de Magog; son opinion est confirmée par les Septante, qui rendent les noms hébreux Mesheh et Tubal par ceux de Moschiens et d'Ibériens. Les Ibériens étaient un peuple vaillant qui se maintint dans un état d'indépendance contre tous les efforts des Mèdes, des Perses et des Macédoniens. L'histoire ne fait mention d'aucun de leurs rois jusqu'au règne de Mithridate le Grand, roi de Pont.

71. ARTOCÈS, dit aussi ARTOCUS, ARTHACÈS ou ARSACES, régnait dans l'Ibérie, et se déclara pour Mithridate contre Lucullus, et ensuite contre Pompée. Le général romain poursuivant le roi de Pont, fit un grand carnage des Ibériens (65). Artocès envoie alors des ambassadeurs au vainqueur pour demander la paix à des conditions honorables, et se dispose néanmoins, en cas de refus, à tomber sur les Romains avec une armée de soixante-dix mille hommes. Pompée instruit de ces dispositions, pénètre en Ibérie, prend la ville d'Héropolis, avance jusque dans le cœur du royaume, et oblige Artocès à chercher une retraite dans l'endroit le plus reculé de ses états. Le roi d'Ibérie députe de là de nouveaux ambassadeurs à Pompée, qui lui accorde la paix à des conditions honorables. Nonobstant cet accord, Artocès se prépare à attaquer les Romains quand ils passeraient le fleuve Pélorus. Pompée le prévient, et l'attaque

avant qu'il ait gagné ce fleuve. Les Ibériens, après avoir fait des prodiges de valeur, sont défaits par les Romains, qui leur tuent neuf mille hommes, et en font dix mille prisonniers; plusieurs des fuyards se noient en voulant passer le Pélorus à la nage; d'autres gagnent une forêt voisine, et grimpant au haut des plus grands arbres, se défendent à coups de flèches. Les Romains ayant mis le feu à la forêt, les Ibériens sont contraints de descendre et de se rendre à discrétion. Le roi, après cette défaite, compose tout de bon avec Pompée, qui lui accorde la paix à des conditions assez avantageuses aux Ibériens, mais après qu'Artocès lui a remis ses propres enfans pour otages.

PHARNABASE, fils d'Artocès, lui succéda. Il fut aussi en guerre avec les Romains; mais ayant été vaincu par Camidius, lieutenant de M. Antoine, il se joignit à ses vainqueurs, contre Zoberès, roi d'Albanie vers l'an 36.

MITHRIDATE I, PHARASMANE I, MITHRIDATE II, RHADAMISTE et PHARASMANE II, furent successivement rois d'Iberie, et en même tems de la grande Arménie. Nous avons parlé de plusieurs d'entre eux dans la chronologie historique des rois de la grande Arménie.

PHARASMANE II, régnait en Ibérie du tems de l'empereur Adrien, et alla à Rome, avec sa femme, pour se justifier des accusations intentées contre lui par Vologèse II, roi des Parthes. Son apologie fut reçue; on lui permit, outre cela, d'offrir des sacrifices dans le Capitole, et sa statue équestre fut placée dans le temple de Bellone.

Depuis ce tems, jusqu'à la division de l'empire, l'histoire garde le plus profond silence sur les affaires d'Ibérie. Les habitants de ce pays restèrent probablement sous la domination de leurs propres rois, qui étaient tributaires de Rome. L'Ibérie appartient à présent aux Perses, qui la nomment le Gurgistan, c'est-à-dire, le pays des Georgiens, nom qu'ils avaient peut être emprunté de saint Georges, fameux martyr de Cappadoce, ou de Georges, évêque cappadocien, par qui ils avaient été convertis au christianisme; ou du mot grec *georgos*, laboureur; les Iberiens ayant été habiles dans l'agriculture. Les monts Gordiens, qui sont dans l'Arménie, et considérablement éloignés de l'Ibérie, ne peuvent, avec quelque vraisemblance, avoir donné leur nom aux Ibériens, telle dépravation d'idiôme que l'on suppose.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS D'ADIABÈNE.

L'ADIABÈNE était la province la plus riche et la plus fertile de toute l'Assyrie. Un homme hardi et entreprenant, encouragé par l'exemple et le succès d'autres hommes tels que lui, profitant des troubles qui régnaient parmi les Séleucides, fit de cette province un royaume assez puissant, qu'il laissa à sa postérité; laquelle le posséda, malgré tous les efforts des rois de Syrie, jusqu'au tems où elle en fut tout-à-fait chassée par les Romains.

Le premier de ces princes, dont il soit parlé dans l'histoire, régnait (88) du tems de la guerre mithridatique, et se déclara pour Tigrane contre Lucullus (69); mais nous ne savons pas son nom.

Depuis J. C.

MONOBASE ou BAZÉE, régnait sur les Adiabéniens, plusieurs années après le prince dont nous venons de parler, et du tems de l'empereur Claude (41 depuis J.-C.) Il avait épousé sa propre sœur, nommé Hélène, dont il eut deux fils, Monobase et Izate; ses autres femmes lui donnèrent aussi plusieurs enfants. Comme il avait une affection particulière pour Izate, cette préférence indigna la plupart de ses fils, et principalement l'aîné de tous. Pour prevenir les suites de ce mécontentement, le roi envoya Izate chez un certain Abéméric, seigneur ou roi d'un pays voisin. Abéméric eût grand soin du jeune prince, et lui donna en mariage la princesse Samacho, sa fille, avec une province d'un grand revenu.

Monobase, étant fort âgé, désira, avant de mourir, de voir encore une fois Izate. Ce fils cheri revint, et reçut

de son père, avec les témoignages de la plus tendre affection, une province, nommée Céron, très-fertile en plantes odoriférantes. Izate y demeura jusqu'à la mort de son père. Alors Hélène assembla les principaux du royaume, pour savoir d'eux à qui ils voulaient obéir. Tous protestèrent qu'ils obéiraient à Izate, offrant même de faire mourir ses autres frères, pour lui assurer la couronne. La reine rejeta ces offres, et consentit seulement à ce qu'on retînt prisonniers les autres fils du roi, jusqu'à l'arrivée d'Izate, et confia, en attendant le gouvernement, l'anneau du roi et l'habit royal, à Monobase.

Izate, second fils de Monobase, ne fut pas plutôt de retour à Adiabène, que son frère aîné lui remit toute l'autorité entre les mains. Izate, étant chez Abéméric, avait été instruit dans la connaissance du vrai Dieu, par un marchand juif, nommé Ananias, qui l'accompagna dans ses nouveaux états. Hélène fut convertie, vers ce même tems, par un autre Juif. Ananias et la reine-mère crurent, néanmoins, qu'il était de la prudence que le roi demeurât incirconcis. Un autre Juif, nommé Eléazar, persuada à Izate la nécessité de se soumettre à ce point important de la loi de Moïse, et le roi reçut sur-le-champ la circoncision.

41 (depuis J.-C.) Ce fut par le secours d'Adiabène, qu'Artaban III, roi des Parthes, chassé du trône par ses sujets rebelles, y monta. Artaban lui en témoigna sa reconnaissance, en lui faisant présent de la fertile province de Nisibis, qu'il venait d'enlever au roi d'Arménie. (43 dep. J.-C.) La mort d'Artaban ayant allumé une guerre civile en Parthie, entre Gotarze et Méherdate, Izate fit semblant d'être pour le dernier, dont les prétentions étaient soutenues par l'empereur Claude; mais par les secours réels que le roi d'Adiabène donna à Gotarze, il causa la ruine entière de Méherdate.

Monobase, et les autres princes de la famille royale, remarquant le bonheur qu'Izate avait eu dans toutes ses entreprises depuis son changement de religion, veulent imiter son exemple. Les principaux seigneurs du royaume s'en irritent, et forment une conspiration contre le roi, dans laquelle ils engagent Abia, roi d'Arabie. Izate attaqué, et aussitôt abandonné des siens, se retire dans son camp, avec les fuyards. Là, il reconnaît que les soldats n'avaient pris la fuite que par la trahison de leurs chefs. Il fait punir de mort ces derniers; et dès le lendemain, ayant chargé brus-

quement l'ennemi, il remporta une victoire complète. Abia se retire dans la forteresse d'Arsam. Izate l'attaque avec tant de vigueur, qu'elle est obligée de se rendre. Le roi d'Adiabène y trouve un immense butin et une grande quantité de vivres. Abia et plusieurs seigneurs arabes, s'épargnent, par une mort volontaire, d'être faits prisonniers.

55 (depuis J. C.) Vologèse, roi des Parthes, consent à se mettre à la tête des conjurés, et marche avec eux contre Izate. Ce prince, ne se trouvant point en état de résister, implore le secours de Dieu. Sa prière à peine achevée, Vologèse se retire en désordre, pour aller défendre son propre royaume, envahi par les Daces et les Sacéens. Izate, délivré de ce danger, passa le reste de ses jours en paix, et mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, dont il avait régné vingt-quatre. Si ce que Josephe dit de lui, est vrai, Izate fut un grand prince. Il eut de sa femme, Samacho, cinq fils, qui avaient été élevés sous les yeux de leur grand-mère, dans la religion judaïque. Ils étaient à Jérusalem lorsque Titus fit le siége de cette ville, et furent menés à Rome, par ce conquérant, pour servir d'ôtages.

MONOBASE II, monta sur le trône d'Adiabène, en vertu du testament de son frère, qui, bien qu'il eût des enfants, lui légua la couronne, comme une récompense de sa fidélité et de son obéissance. Monobase envoya le corps de son frère Izate, avec celui de sa mère, dans le magnifique monument qu'Hélène, elle même, avait fait ériger à la distance d'environ trois stades de Jérusalem.

L'histoire ne dit plus rien du royaume d'Adiabène, ni de ses rois, jusqu'au règne de Trajan.

98 (depuis J.-C.) MÉBARSAQUE, occupait le trône d'Adiabène du tems de Trajan. Ce prince prit le parti de Chosroës, roi de Perse, contre les Romains. Le succès n'ayant pas répondu à son attente, il fut obligé de chercher une retraite dans les états de Manus, roi d'Arabie, qui entreprit de le rétablir sur le trône. Manus, n'ayant pu réussir dans son entreprise, fit la paix avec les Romains, et abandonna son allié.

Sous le règne de Sapor II, roi de Perse, depuis 238 jusqu'en 271 les Adiabéniens embrassèrent la religion chrétienne, et furent, à cause de cela, cruellement persécutés par ce roi, sous la domination duquel ils vivaient alors,

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE CAPPADOCE.

La Cappadoce, pays très-vaste sous les Perses, était divisée en deux satrapies ou dynasties, qui étaient régies par deux gouverneurs. L'un, sous le nom de dynaste, jouissait d'une autorité absolue, laquelle passait à ses héritiers par droit de succession. Le second portait le titre de satrape; mais était amovible à la volonté de la cour. Les Macédoniens souffrirent que ces deux gouvernemens formassent deux royaumes. La Cappadoce, proprement dite, ou la grande Cappadoce, qui s'étendait le long du mont Taurus et beaucoup encore au-delà, prit le nom de royaume de Cappadoce. Sa capitale était Mazaca, ou Eusébie, à laquelle Tibère donna, dans la suite, le nom de Césarée, qu'elle conserve encore aujourd'hui. La seconde Cappadoce appelée Pont ou *Regio Pontica*, s'étendait le long du Pont-Euxin, depuis le fleuve Halys jusqu'à la Colchide. Nicée et Nicomédie étaient ses villes principales.

La famille des rois de Cappadoce descendait des Achéménides, anciens rois de Perse, ce qui montre qu'elle devait être une des plus illustres du pays. Elle a possédé le trône de Cappadoce pendant 800 ans environ. L'époque de son règne sur cette partie de l'Asie, doit remonter jusqu'à la grande révolution de Ninive, sous Arbacès et Bélésis, vers l'an 759. On sait que le Pont, la Cappadoce et la Cilicie, avaient obéi à Sémiramis, et que long-tems après

elle, on y trouvait des monumens de ses conquêtes. Il n'est pas moins certain qu'une partie des provinces de la haute Asie, se tira de la dépendance de Ninive, et que l'Asie mineure elle-même cessa de faire portion de l'empire des rois de Ninive. Ce fut alors probablement que les ancêtres de Pharnace, rois de Cappadoce, secouèrent le joug des rois d'Assyrie. Mais ils retombèrent bientôt sous celui des nouveaux rois de Médie, et y demeurèrent jusqu'à ce que Cyrus, petit néveu d'Atossa, femme de Pharnace, roi de Cappadoce, eut réuni sous la seule domination persane, tous les royaumes de l'Asie. Les rois Cappadociens ne firent que changer de maître par cette révolution, et restèrent feudataires des Perses, jusqu'à Anaphas, ou Otanès I, qui mérita de Darius, fils d'Hystaspe, l'affranchissement de son royaume et d'autres grâces. Sous les successeurs d'Alexandre, la Cappadoce fut une province macédonienne. Ariarathe III la reprit sous Amyntas, gouverneur de Macédoine, et la transmit à ses descendans, qui la conservèrent libre et indépendante jusqu'à Ariarathe IX, dernier de la maison royale de Pharnace. Après ce prince, deux autres familles occupèrent le trône de Cappadoce, celle des Ariobarsanes et celle d'Archelaüs, grand-prêtre de Comane. Mais le règne de l'une et de l'autre ne fut pas de longue durée. La chronologie de tous les rois qui ont occupé le trône de Cappadoce, n'est pas également sûre. Depuis l'an 759 jusqu'à l'an 670 avant Jésus-Christ, que Pharnace occupa ce trône, il y a un espace de 89 ans que rien de certain dans l'histoire ne peut remplir. Comme notre objet est de ne donner rien qui ne soit au moins probable, nous ne déterminerons point les époques des règnes des prédécesseurs de Pharnace.

670. Pharnace, l'un de ces Achéménides dont nous avons parlé ci-dessus, est le premier roi de Cappadoce dont il soit fait mention dans l'histoire. Son règne commença vers l'an 670. Il eut pour femme, Atosse, grand'tante de Cyrus le Grand. Xénophon appelle Pharnace, Aribée, et affirme qu'il fut tué en faisant la guerre aux Hyrcaniens.

Gamus ou Gallus, fut roi de Cappadoce après Pharnace: il était son fils.

Smerdis peut bien avoir été le frère de Cambyse à qui celui-ci aurait donné le royaume ou la satrapie de Cappa-

doce, qui relevait alors des Perses, et qu'ensuite, dans un accès de folie, il aurait fait tuer cette année, à laquelle on rapporte ordinairement la mort de Smerdis. Il ne faut pas confondre ce prince avec le Smerdis (autrement Tanyoxare) dont parle Hérodote, et qui voulut se faire passer pour frère de Cambyse. Il n'y aurait pas moins d'erreur à donner le vrai Smerdis pour fils de Pharnace, puisqu'il y a entre l'un et l'autre un espace de cent quarante-huit ans au moins.

ATAMNAS ou ARIARAMNE I, ou ARTAMNÈS, fils de Smerdis, vécut en bonne intelligence avec les Perses, et servit dans l'armée de Darius, fils d'Hystaspe, contre les Scythes. Dans cette expédition, il fit prisonnier Marsagète, frère du roi de ces Scythes, et le présenta, chargé de chaînes, à Darius.

PHARNASPÈS, succéda à Alamnas; c'est tout ce que l'on sait de ce prince. Il eut pour fils Anaphas, qui suit, et pour fille Cassandané, qui épousa Cyrus, dont elle eut Cambyse.

ANAPHAS I ou ONOPHAS I ou OTANÈS I, fils et successeur de Pharnaspès, s'acquit beaucoup de réputation dans la guerre, et fut élu un des sept princes de Perse, probablement à la place d'Itapherne, qui venait d'être mis à mort par ordre de Darius. Dans cette place importante, il rendit de très-grands services à Darius. En effet, s'étant mis à la tête des conjurés contre le faux Smerdis, il conduisit si bien la conjuration (522), que Darius fut placé sur le trône de Perse (521). Le monarque persan voulant reconnaître de si bons offices, décharge le royaume de Cappadoce de toute vassalité, et érige, en faveur du fils cadet d'Otanès, la satrapie de Pont en royaume. Anaphas eut deux enfants mâles. Anaphas II, qui suit; Pharnace ou Œtas, et une fille appelée Phedime, que Darius épousa.

ANAPHAS II, ou ONOPHAS II, ou OTANÈS II, succéda à son père Anaphas I, et ne fit rien qui ait mérité qu'on en conservât le souvenir. Il laissa un fils nommé Datamès, qui le remplaça sur le trône, et une fille, Amestris, qui fut l'épouse de Xercès, et mère d'Artaxercès I.

445. **Datamès** (1), qui fut le huitième roi de Cappadoce, était guerrier, et s'était rendu célèbre par quantité de beaux exploits. Il fut tué dans une guerre civile élevée après la mort d'Artaxercès I entre ses fils. Son règne avait duré 21 ans.

424. **Ariaramne II**, fils de Datamès, porta la couronne de Cappadoce pendant cinquante ans. De son tems, les Perses envahirent la Cappadoce, et après en avoir subjugué la plus grande partie, ils en conférèrent le gouvernement à Datamès, frère d'Ariamne, pour le récompenser des grands services qu'il leur avait rendus contre les Cadusiens.

Ariarathe, fils d'Ariaramne, fut, selon Strabon, le premier roi de Cappadoce; ce qui doit s'entendre depuis l'invasion des Perses, sous le règne d'Ariaramne (374). On peut croire qu'Ariarathe commença à régner dans les premiers tems du règne de Philippe, père d'Alexandre, dans la Macédoine, et d'Ochus chez les Perses. Il régna conjointement avec Holopherne, son frère, pour qui il avait une tendresse particulière.

Ariarathe, s'étant joint aux Perses dans leur expédition d'Egypte, y acquit beaucoup de gloire, et s'en retourna comblé d'honneurs par le roi Darius Ochus. Il mourut peu de tems après, ayant régné environ vingt-trois ans.

Holopherne, après la mort de son frère, porta seul la couronne de Cappadoce; mais il la laissa en mourant à Ariarathe, fils de son frère, au préjudice de ses propres enfants.

351. Ariarathe II, succéda à son oncle, resta fidèle aux

---

(1) Il ne faut pas confondre ce prince avec un autre Datamès, fils de Camissarès, originaire de Carie, dont Cornélius Népos a écrit la vie, et qui a occupé pendant quelque tems la satrapie de Cappadoce, différente alors de la dynastie de ce même pays. Ce sont deux personnages très-distincts l'un de l'autre. En effet, Anaphas II, père de notre Datamès, était né vers l'an 503, c'est-à-dire 143 ans avant la mort du Datamès de Cornélius Népos; car cette mort se rapporte à peu près à l'an 360.

Perses, et vécut néanmoins en paix dans ses états, pendant les guerres d'Alexandre le Grand, qui ne voulant pas s'arrêter à la conquête de la Cappadoce, s'était contenté de quelques témoignages de soumission.

Après la mort du conquérant de la Perse, la Cappadoce, dans le partage que firent entre eux ses généraux, des provinces de son empire, échut à Eumène. Perdiccas, tuteur des enfans d'Alexandre, et régent de ses états, conduisit une puissante armée en Cappadoce pour y établir Eumène. Ariarathe s'était préparé à une vigoureuse défense; il avait trente mille hommes de pied et une nombreuse cavalerie. Cependant il fut vaincu et fait prisonnier. Perdiccas le fit mettre en croix lui et ses principaux officiers, et mit Eumène en possession de ses états. Diodore assure qu'il perdit la vie dans la bataille. Il avait régné vingt-neuf ans et en avait vécu quatre-vingt deux.

Ariarathe III, fils du précédent, s'était sauvé en Arménie, après la mort de son père. Dès qu'il eut su la mort de Perdiccas (321), qui suivit de près celle du roi de Cappadoce détrôné et celle d'Eumène, et l'occupation que d'autres guerres donnaient à Antiochus et à Séleucus, il rentra dans la Cappadoce avec des troupes qu'Ardoate, roi d'Arménie, lui procura, défit Amyntas, général des Macédoniens, le chassa du pays et remonta sur le trône de ses ancêtres (300). Il laissa plusieurs enfants.

284. Ariaramne III ou Arsamenès, fils aîné d'Ariarathe III, lui succède. Il s'allie avec le roi de Syrie, et marie son fils aîné avec Stratonice, fille de ce prince. Il eut tant d'amitié pour ce fils, qu'il se l'associa dans la royauté, peu de tems avant sa mort arrivée dans l'année 248. Tous les princes voisins respectèrent Ariaramne à cause de son amour pour la justice et de plusieurs autres excellentes qualités.

Ariarathe IV régna seul après la mort de son père Ariaramne. Ce fut un prince très-belliqueux, qui après avoir remporté de grands avantages sur le roi des Parthes, recula considérablement les frontières de la Cappadoce. Il laissa en mourant ses états à son fils de même nom que lui. Son règne avait duré vingt-huit ou vingt-neuf ans.

220. ARIARATHE V étant monté sur le trône de son père, ne se maria que l'an vingt-huitième de son règne (192). Il épousa Antiochis, fille d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, princesse artificieuse, qui, se voyant stérile, eut recours à la supposition. Elle fit accroire à son mari qu'elle avait eu deux garçons nommés, l'un Ariarathe, l'autre Holopherne ou Oropherne.

Le roi de Cappadoce fournit des troupes à son beau-père, dans la malheureuse guerre que celui-ci entreprit contre les Romains; mais le roi de Syrie ayant été défait, Ariarathe envoya des ambassadeurs à Rome pour demander pardon de ce qu'il avait été obligé de se déclarer contre la république. Le sénat reçut ses excuses, mais à condition qu'il paierait deux cents talents, qui furent ensuite modérés à la moitié, par la sollicitation d'Eumène, roi de Pergame, lequel venait d'épouser la sœur du roi de Cappadoce.

186. Les deux beaux-frères se liguent contre Pharnace, roi de Pont, qui, après avoir refusé la médiation des Romains, fut obligé, deux ans après, de traiter avec les deux rois à des conditions assez dures (184). (V. la *Chronologie histor. des rois de Pont.*)

Ariarathe avait un fils nommé comme lui, dont il était tendrement aimé, et pour lequel lui-même n'avait pas moins de tendresse. Il voulut, dès son vivant, lui céder la royauté, mais il ne put jamais décider le jeune prince à l'accepter. Ariarathe mourut donc roi, et l'avait été pendant cinquante-quatre ans.

166. ARIARATHE VI, surnommé PHILOPATOR, à cause de son affection pour son père, fut un très-bon prince. A peine était-il monté sur le trône, à l'âge de quinze à seize ans, qu'il s'empresse de renouveler l'alliance que son père avait faite avec les Romains. La philosophie avait de grands attraits pour lui; il s'y appliqua beaucoup, et la Cappadoce, qui, jusques là, avait été inconnue aux Grecs, devint le séjour de plusieurs savants.

161. Ce prince, rempli d'honneur et de probité, refuse à Artaxias, roi de la Grande Arménie, de se prêter à l'assassinat de Mithrobuzane, fils du roi de la Petite Arménie, qui s'était retiré chez lui, et déclare même qu'il ne fournira

aucune assistance à quiconque le croirait capable d'une aussi lâche action : Ariarathe pousse encore la générosité plus loin, et rétablit Mithrobuzane sur le trône de son père.

Démétrius I, roi de Syrie, qui avait intérêt à se fortifier par de bonnes alliances, propose sa sœur Laodice, veuve de Persée, au roi de Cappadoce pour épouse (159). Ariarathe, qui craint que les Romains n'approuvent point ce mariage, le refuse. Le roi de Syrie s'offense de ce refus, et fournit des troupes à Holopherne, qui se prétendait fils et légitime héritier d'Ariarathe V. Ariarathe VI est chassé du trône, et Holopherne règne tyranniquement dans la Cappadoce. Rome ordonne que ce royaume sera partagé entre les deux frères. Ariarathe, mécontent de cette décision, appelle à son secours Attale, roi de Pergame, qui le rétablit sur le trône de ses pères, et chasse l'usurpateur. Celui-ci avait déposé chez les habitants de Priène, ville d'Ionie, quatre cents talents qu'il avait pris dans le temple de Jupiter; Ariarathe ne peut vaincre la fidélité dont ils se croyaient redevables envers celui qui leur avait confié ce dépôt, quoiqu'il mit tout à feu et à sang, qu'il les tint assiégés et les eût réduits aux dernières extrémités. Les Priéniens, enfin, ont recours aux Romains, qui ordonnent au roi de Cappadoce, et à son allié le roi de Pergame, de lever ce siége, et les deux rois obéissent.

154. Par droit de représailles, Ariarathe entre dans le complot formé par les rois d'Egypte et de Pergame, pour mettre Alexandre Bala sur le trône de Syrie à la place de Démétrius. Le roi de Cappadoce donne, dans cette occasion, de grandes preuves de valeur et d'habileté; et Démétrius y perd la vie avec toute son armée (Voy. *la Chronologie historique des rois de Syrie.*)

131. La dernière action connue d'Ariarathe, est le secours qu'il donna en personne aux Romains contre Aristonic, qui s'était emparé du trône de Pergame. Le roi de Cappadoce périt dans cette guerre (130), après trente-six ans de règne, il laissa six enfants mâles qu'il avait eus de LAODICE (peut-être la même sœur de Démétrius, veuve de Persée, dont il avait refusé d'abord la main). Les Romains, par reconnaissance pour le père, ajoutent aux états de ses fils la Lycaonie et la Cilicie. Laodice, craignant de

perdre son autorité quand ils seraient en âge de régner, en fait périr cinq par le poison, l'année même de la mort de son mari. Les parents dérobent le sixième à la fureur ambitieuse de cette mère dénaturée, et le peuple le met sur le trône, après avoir égorgé la meurtrière cruelle de ses enfants.

129. **Ariarathe VII** épousa une Laodice, sœur de Mithridate Eupator, roi de Pont, dans l'espérance de trouver en cette alliance un puissant soutien contre Nicomède, roi de Bithynie, qui formait des prétentions sur une partie de la Cappadoce ; mais il y trouva la mort (92). Son beau frère le fait tuer par Gordius, l'un de ses sujets. Ariarathe avait régné trente-huit ans, et était père de deux enfants mâles. Sa veuve se remaria à Nicomède, qui s'empare aussitôt de la Cappadoce. Mithridate y envoie une armée, et en chasse les garnisons du roi de Bithynie, sous prétexte de défendre les droits des enfants d'Ariarathe, qui n'étaient point en âge de gouverner. Mais quand les Cappadociens virent que Mithridate entendait garder la Cappadoce pour lui-même, ils prirent les armes et chassèrent toutes les garnisons du roi de Pont, qui fit semblant de n'avoir chassé celles de Nicomède que pour rétablir l'héritier légitime sur le trône de ses pères.

91. **Ariarathe VIII**, parvenu à la couronne, léve une armée pour s'opposer à la violence que son oncle voulait exercer sur lui. Mithridate attire son neveu à une conférence, et à son arrivée, il l'assassine à la vue des deux armées, met à sa place son propre fils, âgé seulement de huit ans, à qui il donne le nom d'Ariarathe, et confie sa conduite, avec le gouvernement des affaires au barbare Gordius. Les Cappadociens, ne pouvant souffrir les vexations des lieutenants de Mithridate, se soulèvent, font venir d'Asie, Ariarathe, frère cadet du roi défunt et le placent sur le trône. (*Voy.* la Chron. hist. des rois de Pont.)

Ariarathe IX n'est pas plutôt arrivé en Cappadoce, que son oncle l'attaque, le chasse du royaume et rétablit son fils. Le chagrin fait tomber le jeune prince détrôné, dans une maladie, dont il meurt peu de tems après ; (91.) et en lui s'éteint la famille de Pharnace, qui avait donné

dix-neuf rois, et avait régné en Cappadoce pendant cinq cent soixante et dix-neuf ans (1).

Nicomède, roi de Bithynie aporte un enfant de huit ans, qu'il revêt du nom d'Ariarathe, et fait demander, pour lui, aux Romains, le royaume de son père. La reine Laodice appuie cette supposition, et atteste que cet enfant est le troisième de ceux qu'elle a eus d'Ariarathe VII. Mithridate, de son côté, fait assurer la république par son Gordius, que son fils, qu'il avait installé sur le trône de Cappadoce, est véritablement ce troisième fils d'Ariarathe VII. Le sénat ordonne que Mithridate renoncera à la Cappadoce, et que cette province jouira désormais de l'indépendance. Les Cappadociens veulent absolument avoir un roi, et acceptent Ariobarzane des mains de la république.

89. Ariobarzane était un homme de qualité, cappadocien et aimé de sa nation. Il ne jouit pas tranquillement de sa nouvelle dignité. Mithraas et Bagoas, généraux de Tigrane, roi d'Arménie, le chassent de la Cappadoce, et y établissent de nouveau Ariarathe, fils de Mithridate. Les Romains procurent, par la forcede leurs armes, le rétablissement d'Ariobarzane, mais ce prince est encore détrôné par une armée que Mithridate, envoie en Cappadoce, pour y faire régner

(1) Il ne paraît pas convenable de donner plus d'étendue au canon des rois de la famille de Pharnace. Ceux qui veulent ajouter aux deux Anaphas de Diodore, les deux Onophas de Ctésias et les deux Otanès d'Hérodote, ne font point attention aux circonstances, aux tems et aux événemens, qui tous démontrent que ces six personnages n'en font réellement que deux; comme d'avoir été chef de la conspiration contre les mages, d'être Achéménide et fils de Pharnaspès, père de Cassandane, qui épousa Cyrus le Grand, et d'Amestris. femme de Xercès I, et mère d'Artaxercès I.

Cette identité de personnes sous différens noms, employés par trois anciens écrivains, dont deux presque contemporains, et bien instruits de l'histoire de Cappadoce, ne doit point surprendre ceux qui auront remarqué dans l'histoire que dans les cours orientales, et même dans la Perse, et jusque dans la Judée, les princes changeaient communément de nom, à leur avènement au trône. Dans la Cappadoce, Ariarathe VI avait d'abord porté le nom de Mithridate; en Perse, Ochus prit le nom de Darius II, à son couronnement; Arsace, fils de ce Darius, celui d'Artaxercès II, etc. On trouve même des exemples que le même roi était connu sous différents noms, dans les diverses provinces de son royaume.

son fils. (88.) Sylla ayant remporté de grands avantages sur Mithridate, le contraignit enfin de restituer la Cappadoce à Ariobarzane. Quelque tems après, Tigrane, à l'instigation du roi de Pont, envahit la Cappadoce et en tire trente mille hommes, auxquels il donne des terres dans l'Arménie. Ariobarzane, qui s'était sauvé à Rome avant cette invasion, ne fut rétabli que lorsque Pompée eut terminé la guerre de Mithridate. (66.) Pompée même, pour récompenser le roi de Cappadoce des services qu'il avait rendus aux Romains, pendant cette guerre, lui fait présent des provinces de Sophène, de Gordienne et d'une grande partie de la Cilicie. Mais comme ce prince désirait passer en repos le reste de sa vie déjà avancée, il résigne la couronne à son fils, en présence de Pompée.

51. ARIOBARZANE II, fils d'Ariobarzane I, ne fut pas moins ami des Romains, que ne l'avait été son père. Il rendit d'importants services à Cicéron durant le tems que celui-ci fut proconsul en Cilicie. (49.) Dans la guerre civile entre César et Pompée, il se déclara pour le dernier; mais après la mort de Pompée, il rentra en grâce auprès de César, qui aggrandit même ses états d'une partie de l'Arménie. (48.) Pendant que César faisait la guerre aux Egyptiens, Pharnace, roi de Pont, enleva à celui de Cappadoce, son royaume et ses nouvelles acquisitions; (46.) mais cet usurpateur ayant été vaincu par César, Ariobarzane fut rétabli dans son royaume et honoré, outre cela par les Romains, de plusieurs nouveaux titres. Après la mort du dictateur romain, le roi de Cappadoce, refusant de se joindre à Cassius et à Brutus, est déclaré par eux ennemi de la républiqne; ils envahissent ses états, et l'ayant fait prisonnier, ordonnent qu'il soit mis à mort. (42.)

ARIOBARZANE III était fils du roi précédent. Cicéron ayant reçu ordre de la république de le protéger, exécuta fidèlement les volontés du sénat; car il sauva à Ariobarzane la couronne et la vie, qui étaient menacées par une conspiration tramée en faveur de son frère. Le principal danger venait de la part du grand-prêtre de Comane, dans la Cappadoce, où Bellone avait un temple et un culte tout-à-fait semblable à celui qu'on lui rendait à Comane, dans le Pont. Le grand-prêtre de ce temple, qui était ordinairement de la famille royale, avait un grand crédit et une telle consi-

dération, qu'il ne reconnaissait que le roi au-dessus de lui, et avait au-dessous plus de six mille personnes consacrées au service de la déesse. Cicéron, par sa prudence, engagea ce grand-prêtre à se retirer du royaume de Cappadoce, et à en laisser Ariobarzane tranquille possesseur.

ARIARATHE X, frère d'Ariobarzane, lui succéda sur le trône de Cappadoce; mais la possession lui en fut disputée par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs, grand-prêtre de Bellone, à Comane, qui était petit-fils d'Archélaüs, cappadocien de nation, et général d'armée en Grèce, pour Mithridate contre Sylla. Son fils Archélaüs avait épousé Bérénice, reine d'Egypte, et obtenu de Pompée le pontificat de Comane. De ce mariage était sorti Archélaüs, qui lui succéda dans la dignité de grand-prêtre de Bellone. Celui-ci épousa Glaphyra, recommandable par une beauté extraordinaire, et il en eut deux fils, Sisinna et Archélaüs. C'est le premier qui disputa le royaume de Cappadoce à Ariarathe. Marc Antoine, juge de ce différent, le décida en faveur de Sisinna, à cause de la beauté de sa mère. On ne sait point ce que celui-ci devint; mais Ariarathe étant remonté sur le trône de Cappadoce; M. Antoine l'en chassa de nouveau, et mit en sa place Archélaüs.

35. ARCHELAUS, second fils de Glaphyra, devint fort puissant. Il témoigna sa reconnaissance à M. Antoine, en lui amenant de bonnes troupes durant la guerre actiaque; ce qui n'empêcha point qu'Auguste ne le laissât tranquille possesseur de la Cappadoce (20). Dans la suite, il aida Tibère à rétablir Tigrane dans l'Armenie, et obtint d'Auguste la petite Arménie, avec une bonne partie de la Cilicie. Tibère lui rendit de grands services auprès d'Auguste, et lui fit gagner sa cause contre ses propres sujets.

Archelaüs établit sa résidence dans l'île d'Eleuse, proche de la côte de Cilicie; il épousa Pythodoris, veuve de Polémon, roi de Pont, dont elle avait plusieurs enfants en bas âge, et augmenta considérablement sa puissance. Son règne fut long et heureux jusqu'aux dernières années, que la vengeance de Tibère rendit bien triste et bien malheureuses. Aussi, Archelaüs avait-il manqué de prudence et de sagesse, en cultivant avec une affection trop marquée les bonnes grâces du jeune César Caïus dans sa bonne fortune, pendant qu'il négligeait Tibère devenu infortuné. Celui-ci devenu plus

heureux que son rival, et maître de l'empire, fit sentir à Archelaüs son ingratitude. Archelaüs fut cité à Rome comme ayant entrepris d'exciter quelque trouble dans la province; le roi de Cappadoce ayant comparu devant le sénat, fut très-mal reçu de Tibère, et se vit peu après mis en justice. Archelaüs ne trouva d'autre moyen de sauver sa vie que de contrefaire le fou. Le sénat ne prononça rien contre lui; mais l'âge, mais la goute, et plus que tout céla, l'indignité du traitement qu'il éprouvait, le conduisirent au tombeau l'an 17 de Jésus-Christ. Il avait régné cinquante-deux ans.

Après la mort d'Archelaüs, la Cappadoce qui avait suivi dans son gouvernement les lois de Charondas, célèbre législateur de la Grèce, fut réduite en province romaine. Ce royaume avait duré au moins six cent quatre-vingt-sept ans, à compter depuis Pharnace, le premier roi dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, et plus de neuf cents ans si l'on remonte jusqu'à l'époque, où cette portion de l'Asie commença à former un royaume.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

